24e Année. — No 1 Prix du numéro : 1 fr. Janvier 1914

ANNALES DES Sciences Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

SOMMAIRE :

PARIS - Boulevard Péreire, 175, - PARIS



ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

Les **Annales des Sciences Psychiques** paraissent dans les derniers jours de chaque mois. Le prix de l'Abonnement annuel est de **12** fr. L'Abonnement peut partir de tout mois de l'année. Chaque livraison est composée d'au moins 32 pages. Le prix de la livraison est de **1** fr.

Par suite d'une Convention conclue avec la Société Universelle d'Etudes Psychiques, *les membres titulaires de cette Société, payant une cotisation annuelle de douze francs, reçoivent* **gratuitement** *les* Annales des Sciences Psychiques, *organe de la Société.*

Comme conséquence, et par effet de la même Convention, les abonnés des Annales des Sciences Psychiques *sont assimilés aux membres titulaires de la* Société d'Etudes Psychiques *et jouissent de tous leurs droits.*

Pour être inscrits à la Section de Paris, ou à une autre quelconque des Sections existantes, ils devront toutefois adresser une demande à cet effet à la Section dont il s'agit, et en être agréés.

Les membres de la S. U. E. P. qui voudront bien verser annuellement 20 francs *au lieu de* 12, *seront considérés comme* « membres souscripteurs », *et auront droit aux avantages qui sont attachés à cette qualité, conformément aux Statuts et au Règlement. Les 8 francs ainsi versés en plus iront entièrement à la caisse de la* Société Universelle d'Etudes Psychiques *pour l'aider dans ses travaux et dans sa propagande.*

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**

PARIS — Boulevard Péreire, 175 — PARIS

TÉLÉPHONE : Wagram 64-27

Pour s'abonner à l'Etranger :

En Allemagne, Argentine (Rép.), Autriche-Hongrie, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Danemark, Egypte, Etats-Unis, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Japon, Norvège, Pays-Bas, Pérou, Perse, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Sud-Africaine (Rép.), Suède, Suisse, Tunisie, Turquie (bureaux français), envoyer **12 francs** par mandat de poste international.

En *Espagne*, s'adresser à la librairie Carbonell y Esteva, rambla de Cataluna, 118, Barcelone. — De la *Russie*, on pourra aussi envoyer à l'Administration des *Annales* un billet de banque de 5 roubles.

Au *Brésil*, la Livraria Jacintho Silva, à Rio de Janeiro, Rua Rodrigo Silva N° 7, se charge de nous transmettre les abonnements.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes :

A Paris : Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques. — Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens.

A Lyon : Librairie **MALOINE**, 6, rue de la Charité. — *A Alger :* Librairie **Louis RELIN**, 11, rue d'Isly. — *A Constantinople :* **LIBRAIRIE des ECOLES**, Péra, Place du Tunnel, 525. — *A Rio de Janeiro :* Livraria Editora **JACINTHO SILVA**, Rua Rodrigo Silva, N° 7, qui se charge aussi des abonnements. — *A Sao Paulo* (Brésil) : Libraria **DO PENSAMENTO**, Rua Senador Feijo, N° 19. — *A Strasbourg :* **LIBRAIRIE TREUTTEL ET WURTZ.**



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



ANNALES
DES
Sciences Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes
de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE

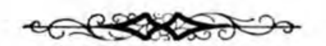
DE LA

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ETUDES PSYCHIQUES

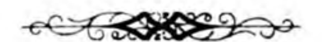
Directeur : **Professeur CHARLES RICHET**

Rédacteur en chef : **C. de VESME**

Fondateur : Dr XAVIER DARIEX



XXIVe & XXVe ANNÉES -- 1914-1915



PARIS - Boulevard Péreire, 175, - PARIS

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

24e Année — Janvier 1914 — N° 1

Contribution à l'étude des Correspondances croisées

DOCUMENTS NOUVEAUX

Conférence par M. le Docteur Gustave GELEY

Faite à la Société Universelle d'Etudes Psychiques, à Paris

La conférence faite par M. le Dr Gustave Geley, d'Annecy, à la Société Universelle d'Etudes Psychiques, le soir du samedi 20 Décembre 1913, emprunta une solennité spéciale à l'importance extraordinaire des faits que l'éminent psychiste devait exposer, ainsi qu'au nombre et à la qualité de l'auditoire, comprenant ce qu'on pourrait appeler le « tout Paris psychiste ». Elle eut lieu dans l'élégante et vaste salle Villiers, rue du Rocher, sous la présidence de M. Camille Flammarion.

Celui-ci en présentant le conférencier, rendit hommage à l'importance de ses travaux anciens et nouveaux ; il rappela surtout le fait bien connu de la prédiction des suffrages que devait obtenir M. Casimir Périer, le jour de son élection à la Présidence de la République — fait que le Dr Geley a recueilli et raconté dans cette Revue même, il y a quelques années.

M. le Dr Geley exprima alors sa reconnaissance envers le Président. « Je remercie infiniment M. Flammarion, dit-il, des paroles si aimables pour moi qu'il vient de prononcer. J'en suis d'autant plus flatté que j'ai toujours eu pour sa personne et pour son génie une véritable vénération. Comme savant, comme penseur, comme philosophe, M. Flammarion a joué un rôle prépondérant, un rôle unique dans l'évolution de la pensée contemporaine. (*Applaudissements*). Je suis donc très honoré de le voir ce soir présider ma modeste conférence et je le prie d'agréer l'expression de toute ma reconnaissance. »

Il commença ensuite sa conférence, en disant :

Mesdames, Messieurs,

Les documents inédits que je vais avoir l'honneur de soumettre à votre appréciation sont des observations de correspondances croisées. Ils ont été obtenus, d'une manière inattendue et spontanée, dans le courant de l'été dernier.

Par l'idée théorique et philosophique qui semble les avoir inspirés, ces documents présentent une évidente analogie avec les faits de *cross-correspondence* recueillis par les psychistes anglo-américains. Ils en diffèrent profondément, toutefois, par la réalisation pratique. Au lieu de plusieurs gros volumes, ils ne forment qu'un tout petit recueil ; mais ce recueil, qui n'est d'ailleurs qu'un commencement, est d'une netteté et d'une clarté qui contrastent étrangement avec l'obscurité des récits auxquels nous étions habitués.

Il y a, entre les cas très simples dont je vais vous entretenir et les observations touffues de la *Society for psychical research*, l'abîme psychologique qui sépare l'esprit septentrional de l'esprit français : le premier se complaisant volontiers aux recherches compliquées, aux symboles mystérieux, aux raisonnements subtils ; le second avide avant tout de précision et de clarté.

Il me semble indispensable, tout d'abord, de rappeler brièvement ce que sont les ocrrespondances croisées et quels résultats elles ont donnés jusqu'à présent.

Ce mode de phénomènes a pris naissance, en Angleterre, après la mort de Myers. Les amis et les disciples de l'illustre métapsychiste ont été naturellement portés à rechercher et à trouver, dans ce nouveau genre de communications médianimiques, l'influence posthume de leur maître.

L'idée philosophique qui a inspiré les correspondances croisées ou dont elles se réclament est la suivante : éliminer, dans la mesure du possible, l'hypothèse télépathique comme explication des connaissances inattendues qui apparaissent dans les messages automatiques des médiums.

Dans ce but, les messages, au lieu d'être transmis intégralement à un seul médium, le sont par

fragments à divers médiums, éloignés les uns des autres, n'ayant pas de rapports entre eux et parfois ne se connaissant pas. Les fragments de messages, isolés, sont plus ou moins incohérents et inintelligibles ; mais, rapprochés les uns des autres, ils forment un ensemble plus ou moins clair et homogène.

On serait dès lors autorisé à conclure que l'intelligence dont ils émanent est autonome et distincte à la fois des médiums et des expérimentateurs, puisque l'initiative des « cross correspondences » ne vient ni des uns ni des autres, et puisque la nature et le contenu des messages leur demeurent une énigme tant qu'ils n'ont pas réussi à en réunir et coordonner les fragments épars ?

L'idée est évidemment ingénieuse et intéressante. Nous discuterons tout à l'heure dans quelle mesure elle réalise le but avéré d'exclure l'hypothèse télépathique. Voyons d'abord ce qu'elle a donné dans la pratique.

Les faits de correspondances croisées recueillis et analysés par les psychistes anglo-américains sont extrêmement nombreux. Pour les connaître, il est nécessaire de compulser des volumes entiers des « proceedings ».

La caractéristique de ces phénomènes est la suivante : ils ne sont jamais simples ni élémentaires. Les messages représentant les « cross correspondences » forment de véritables rébus métapsychiques. Tantôt ils sont pleins, comme le dit Sir Oliver Lodge, d'obscures allusions classiques, ne pouvant être interprétées que par des érudits, tantôt ils sont donnés sous une forme symbolique, dont la compréhension, très difficile, peut prêter à équivoque.

Permettez-moi de rappeler simplement à votre souvenir, à titre d'exemple, deux des principaux cas relatés dans les proceedings.

Voici d'abord un cas relativement simple, le cas Forbes. Un médium anglais, Mme Forbes, recevait des communications provenant soi disant de son fils décédé. Un jour, le communicateur lui annonça sa volonté de chercher un autre médium pour confirmer son identité. Le même jour, en effet, Mme Verral écrivit un message symbolique dans lequel il était question d'un pin planté dans un jardin. La communication était signée d'une épée et d'un clairon suspendu. Or, cette dernière figure faisait partie de l'écusson du régiment auquel avait appartenu le fils Forbes, et Mme Forbes avait dans son jardin quelques pins provenant de graines envoyées par son fils. Ces faits étaient inconnus de Mme Verrall.

Le cas suivant est beaucoup plus compliqué. Il est dû à la collaboration de trois médiums : Mme Piper, alors à Londres, Mme Holland, alors dans l'Inde, et Mme Verrall, à Cambridge. Les trois messages furent reçus le même jour. Celui de Mme Piper ne contient que ces mots : « Lumière dans l'ouest », ce qui, isolément, ne veut rien dire. Celui de Mme Holland contient la phrase suivante : « Vous rappelez-vous ce ciel exquis lorsque, pendant le crépuscule, l'orient devient aussi beau et aussi richement coloré que l'occident ? Marthe devient comme Marie et Léah comme Rachel ».

Quant à Mme Verrall, elle écrivit un message obscur contenant l'indication que M. Piddington, le psychiste anglais bien connu, saurait le comprendre. La phrase capitale du message est un passage tronqué d'un poème de Tennyson. En se reportant au passage en question, on trouve les vers suivants, dont l'idée concorde avec l'écrit de Mme Holland :

Rougeur de l'ouest à l'est.
Rougeur de l'est à l'ouest.
Jusqu'à ce que l'ouest soit l'est.
Rougeur jusqu'à l'ouest.

En somme, l'idée essentielle de cette correspondance croisée, si correspondance croisée il y a, est la conception philosophique de l'identification des contraires. Cette idée, au lieu d'être exprimée simplement, l'est d'une manière symbolique et, au lieu d'apparaître à la première lecture, elle doit être devinée d'après des allusions littéraires au Dante et à Tennyson.

Les documents de ce genre, réunis par la Société d'études psychiques anglaise, sont tous du même ordre.

Les conclusions que tirent les psychistes anglo-américains de leurs études sur les correspondances croisées sont les suivantes :

Les « cross correspondences » ne sauraient être attribuées à de simples coïncidences, car elles sont trop nombreuses et leurs rapports trop bien établis, pour ne relever que du hasard. D'autre part, elles révèlent visiblement une intention directrice. Cette intention ressort du texte même du message et, dans quelques cas, d'avis préalables donnés par le communicateur.

Enfin, la télépathie est insuffisante à les expliquer. Il semble logique d'admettre l'action d'une intelligence directrice, indépendante des expérimentateurs et des médiums.

Ces conclusions sont loin d'avoir reçu l'approbation de tous les métapsychistes. Les uns, tout en considérant comme réel le fait des communications croisées, persistent à les expliquer par

la télépathie ; les autres vont jusqu'à nier l'existence même du phénomène.

Parmi ces derniers figure au premier rang le Dr Maxwell, l'éminent auteur des « Phénomènes Psychiques ». Le Dr Maxwell a eu la patience d'étudier et d'analyser tous les documents anglo-américains, et il a publié l'an dernier, dans les proceedings, le résultat de ses recherches.

D'après lui, la rréalité des « cross correspondences » n'est pas établie. Il considère comme de simples coïncidences les rapports invoqués entre les messages, et comme de pures fantaisies les interprétations données des symboles et des allusions obscures.

Les psychistes visés, tels que M. Piddington, Mmes Verrall et Johnson, ont répondu avec habileté. S'ils cèdent au Dr Maxwell sur quelques points de détail, ils persistent néanmoins dans leurs conclusions d'ensemble.

Sans vouloir ni pouvoir prendre parti dans cette très intéressante controverse, je me permettrai une simple observation : pour qu'un psychiste aussi documenté et en même temps aussi consciencieux et aussi avisé que le Dr Maxwell soit arrivé à dénier toute valeur aux expériences anglaises, il faut bien, pour le moins, que la méthode qui a présidé à ces expériences ait quelque chose de défectueux. C'est, en effet, ce que chacun, même sans études spéciales, est à même de constater.

Si l'authenticité même des correspondances croisées a pu être mise en doute, c'est à cause de leur complication et de leur obscurité.

Mais, répondent les psychistes anglais, cette complication, cette obscurité sont voulues et systématiques. Elles ont pour but d'éliminer mieux les hypothèses d'action télépathique ou d'action psychique subconsciente des médiums. En effet, disent-ils, plus les rapports entre les messages dénotent de subtilité, plus ils offrent de difficultés à la compréhension, plus ils impliquent de connaissances étendues et variées, mieux ils imposent la notion d'une intelligence directrice extrinsèque et supérieure.

Ce raisonnement est spécieux. Mais pour offrir une base ferme de discussion, il devrait, avant tout et pour le moins, être appuyé sur quelques expériences élémentaires, simples et précises, mettant hors de doute le phénomène lui-même.

Il est clair que, si ces expériences probantes existaient, la question mériterait d'être entièrement reprise et que les discussions d'ordre scientifique et philosophique sur les *cross correspondences* prendraient immédiatement une tournure différente et une plus grande ampleur.

Or, Mesdames et Messieurs, si je me suis permis de faire ce soir appel à votre bienveillante attention, c'est précisément parce que je crois être à même de vous soumettre un certain nombre de faits d'une grande simplicité et d'une netteté absolument indiscutable.

Je dois la connaissance de ces faits à une personnalité bien connue du monde psychique : Mme de W. Ils ont été obtenus tout à fait spontanément sans être cherchés ni désirés.

Les personnes qui figurent dans les expériences que je vais vous exposer sont les suivantes :

D'abord Mme de W. Mme de W. est une spirite convaincue. Mais son enthousiasme ne compromet en rien son esprit critique. Son dévouement et son zèle éclairé pour tout ce qui touche à nos études ne perdent pas une occasion de s'affirmer. Sa contribution actuelle à la question des correspondances croisées mérite, nous le verrons, les remerciements de tous les psychistes, quelle que soit d'ailleurs leur opinion sur la genèse de ces correspondances.

Mme de W., qui n'est pas un médium elle-même, a fait ses expériences avec deux sujets qui désirent n'être pas connus pour des raisons personnelles. Je les désignerai sous les initiales de Mme T. et de Mlle R. Mme T. se trouvait à Paris auprès de Mme de W. Mlle R. était en villégiature au bord de la mer, à Wimereux. Toutes deux sont médiums écrivains. De plus, Mme T. s'est révélée voyante ; nous la verrons décrire avec exactitude des scènes éloignées qu'elle ignorait. Pendant les séances, elle déclare percevoir les personnalités médianimiques sous forme de « lumières ».

Les personnalités médianimiques sont au nombre de trois : la principale est désignée sous le nom de Roudolphe. Roudolphe est l'initiateur et l'organisateur des phénomènes. Il se dit aidé par une autre personnalité, qui ne joue d'ailleurs qu'un rôle muet et qui est désignée sous le nom de Charles. Enfin une troisième personnalité, appelée Emilie, se manifeste dans un seul cas.

Le récit de Mme de W. est fait d'après des notes très complètes prises à chaque séance. Je vais vous le donner, tel qu'elle me l'a confié, en abrégeant seulement quelques passages superflus des messages. Je respecterai la terminologie spirite, bien qu'elle heurte parfois nos habitudes de penser. C'est ainsi que les personnalités nous parlent çà et là de fluides, de « réseaux fluidiques » établis entre les médiums. On comprend mal, du moins dans l'état actuel de nos connaissances, ce que peut être un réseau fluidique. Mais peu importe ; cette sorte d'explication technique n'a évidem-



ment que la valeur qu'on veut bien lui attribuer. Ce qui est important, par contre, ce sont les faits eux-mêmes. Ce sont les faits seuls que je tâcherai de commenter logiquement.

Voici d'abord le récit de Mme de W.

EXPÉRIENCES DE WIMEREUX

Le 7 août 1913, mon cher medium, Mlle R., m'annonce, avant de prendre son crayon, qu'elle va partir pour passer trois semaines au bord de la mer, à Wimereux. Je ne lui cache pas mon chagrin. Nous nous mettons à écrire, et notre ami habituel, Roudolphe, vient nous consoler en disant : « *Il faut, durant ces semaines de solitude, développer Mme T., en vision. Tâchez de lui faire décrire le pays et la maison où sera Mlle R. Celle-ci prendra le crayon à l'heure où vous ferez vos séances obscures et j'irai des unes à l'autre* (1) ».

Je ne dis pas un mot de cette communication à Mme T., qui ne revoit pas Mlle R., laquelle part le lendemain matin.

Ce même lendemain, 8 août, à dix heures du soir, je me mets en séance obscure, très peu gaie et ne croyant guère à une réussite. Je suis donc fort étonnée quand Mme T. qui, depuis deux ans que nos séances durent, n'avait jamais vu que quelquefois les arbres de l'avenue derrière les persiennes et rideaux fermés, dit : « Oh ! je vois une maison avec de l'eau devant ». Je lui réponds : « Il n'y a pourtant ni maison ni eau derrière la fenêtre ». Et elle reprend : « Cette eau, ce n'est pas un canal... c'est plus large que la Seine... c'est la mer ! »

Je lui fais décrire la maison — description vérifiée, ultérieurement, exacte jusque dans ses moindres détails — et tout à coup elle dit : « Au troisième étage, je vois une dame qui écrit. Oh ! voilà une des deux lumières qui va vers cette maison... » Un instant après, elle ne voit plus rien.

(Cette première séance peut n'être considérée que comme une amorce aux phénomènes qui, dès la séance suivante, vont prendre un grand intérêt. Il est à noter qu'il n'est pas question de correspondances croisées, mais seulement de voyance. De fait, les correspondances croisées vont n'apparaître que plus tard d'une manière absolument imprévue. J'appelle votre attention sur ce fait dont nous verrons tout à l'heure l'importance.

Je reprends le récit de Mme de W.).

---

(1) Ces séances obscures sont les séances pendant lesquelles je m'efforce d'arriver à voir les lumières de mes deux amis, que Mme T., voit, elle, fort bien. Ces séances avaient lieu le mardi et le vendredi soir, à 10 h. et demie.

(Note de Mme de W.)

A la séance obscure du 12 août suivant, Mme T., qui ne sait toujours rien de la communication venue avec Mlle R., dit tout de suite en commençant : « Il n'y a là qu'une lumière ! » (Jusqu'alors, et depuis deux ans, toujours les deux lumières de mes deux amis étaient venues ensemble). Puis, elle fait la même description qu'à la séance précédente, voyant de nouveau écrire Mlle R. que, cette fois, elle reconnaît. Mais, soudain, elle est prise d'un accès de toux qui m'agace beaucoup, car cela fait trembler le canapé sur lequel nous sommes assises, et je me dis que tout peut être perturbé par cet incident. La séance, en effet, prend fin par le départ de la lumière présente. Il était, du reste, déjà près de minuit.

Le lendemain, mercredi, dans la journée, je reçois de Wimereux une lettre de Mlle R., datée du matin, et contenant la communication suivante, écrite par elle pendant notre séance obscure du soir précédent :

« *Me voici, chère amie*, (il s'adresse à moi comme dans nos causeries habituelles), *c'est moi, Roudolphe.*

« *Vous ne vous doutez pas du travail que j'ai fait pour organiser nos séances. Imaginez-vous que votre terre-neuve est devenu une araignée, et qu'il a jeté entre Paris et Wimereux des fils fluidiques pris en partie chez Mme T., en partie chez Mlle R., en partie chez Roudolphe. Il a fallu tisser une sorte de réseau qui permette à la personne voyante de se transporter sans boussole et de ne pas s'égarer en suivant d'autres pistes, ce qui arrive souvent dans la double vue, quand on n'a pas, dans l'au-delà, un ami qui a préparé le chemin*... (Arrêt). *Je ne dis pas que, grâce à cette préparation, toutes nos expériences réussiront pleinement, mais nous aurons des chances bien plus nombreuses d'y arriver... Je fais un peu la navette entre vous deux à la fois*... (Arrêt assez long). *Mme T., ne toussez donc pas comme cela ; vous ébranlez le courant !*... (Arrêt). *Rassurez-vous, chère amie elle n'est pas enrhumée. C'est le poivre de son tiroir. La contagion n'est donc pas à craindre !*

« *Au revoir de l'ami,*

ROUDOLPHE ».

Au reçu de cette lettre, je dis à Mme T., qui ne sait rien de cette communication : « Etes-vous enrhumée que vous avez tant toussé hier soir ? » — Et elle me répond : « Non, mais j'ai déjà eu, dans l'après-midi, chez moi, un accès de toux semblable, après avoir pris dans un tiroir un vêtement d'hiver dont j'ai besoin par ce temps froid, et qui était sous la protection de paquets de poivre ».

Le vendredi 15 août, en commençant la séance obscure, Mme T., cette fois mise au courant des conventions établies, dit : « Ah ! ce soir, cela ne va pas ! La chambre de Mlle R. est dans le noir. Elle n'écrit pas ! » Je suis ennuyée, mais Mme T. ajoute : « La grande pièce au-dessous de la chambre de Mlle R. est, par contre, très éclairée et on y bouge beaucoup. Mlle R. est au piano et plusieurs personnes dansent ».

Ceci était très inattendu, Mlle R. ne m'ayant pas



prévenue qu'elle ne pourrait se joindre à nous, et je suis anxieuse...

Le dimanche matin arrive une lettre de Mlle R., datée de la veille, qui dit :

« Je n'ai pu, hier, m'unir à votre séance. A l'occasion du 15 août, on avait invité quatre personnes à dîner. Je n'ai pu vous prévenir à temps parce que, ainsi que cela se pratique dans cette villégiature très simple, l'invitation a été faite le matin pour le soir. Je pensais être libre à 10 heures et demie, mais, après dîner, plusieurs jeunes gens et jeunes filles, qui se promenaient sur la digue, sont montés nous dire bonsoir, et, bientôt, on a organisé une sauterie. J'ai dû renoncer à être des vôtres, et je me suis mise au piano pour faire danser cette jeunesse. Quel triomphe si Mme T. avait pu voir quelque chose d'approchant... Espérons ! »

PREMIÈRE COMMUNICATION CROISÉE

Au commencement de la séance obscure du 22 août — séance pendant laquelle je m'efforce de voir les lumières de mes amis que je sais être là — Mme T. prend un bloc et un crayon, comme on nous l'avait recommandé, et bientôt elle me dit : « Il me semble qu'on me prend le crayon, mais j'ai la main comme morte ! » — Je lui réponds : « Tant mieux ! » et je n'allume qu'une demi-heure après.

Nous voyons, en effet, quelques lignes d'écriture, mais les deux phrases qui les composent sont tellement incohérentes que, si je n'avais pas lu à la fin de la page : « *Conservez ces lignes soigneusement* », j'aurais tout déchiré et n'y aurais plus pensé.

Le lendemain part de Wimereux la lettre suivante datée de samedi matin :

« Deux mots seulement pour vous envoyer la communication d'hier soir. Je suis atrocement fatiguée, car je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. C'est la première fois,depuis que je suis ici, que pareille chose m'arrive, et je me demande si c'est l'essai de Roudolphe qui en est la cause.

« Pourtant j'avais très mal à la tête au commencement de la séance, et il m'a semblé qu'à la fin je me sentais dégagée. Mais, ce matin, je suis comme vidée...

« Voici la communication de Roudolphe :

Me voici, chère amie. (il s'adresse toujours à Mme de W.)

Je vais essayer d'aller et de venir sur mon réseau fluidique et d'écrire tantôt avec Mlle R., tantôt avec Mme T., en tirant le fluide de Mlle R. pendant qu'il se produit, et en l'accrochant à celui de Mme T., pour pouvoir écrire avec elle.

Je suis très satisfait de notre réusite et je dois vous dire que nous nous trouvons, en ce moment, dans des conditions très favorables pour nos expériences.

Mlle R. est dans un milieu complètement... (Ici ma main s'arrête et j'attends assez longtemps, puis Roudolphe revient :)

... obligations journalières et des difficultés à vaincre. S'il n'en était pas ainsi, je n'aurais pas entrepris ce travail.

Charles nous aide aussi. Son fluide si doux et si calme... (Nouvel arrêt encore assez long.) Roudolphe revient :)

... qui pourraient nous faire dérailler.

Assez pour ce soir, Mlle R., je vais rétablir le courant.

Bonsoir aux amies en triangle.

ROUDOLPHE. »

Or, les deux phrases de Mme T. étaient :

... différent du sien. Les soucis sont laissés de côté, et elle n'a pas, à chaque jour, le rappel si pénible des...

... isole notre combinaison des courants pernicieux... »

En intercalant ces deux phrases dans les arrêts de Mlle R., nous avons :

Mlle R .est dans un milieu complètement [différent du sien. Les soucis sont laissés de côté, et elle n'a pas, à chaque jour, le rappel si pénible des] obligations journalières et des difficultés à vaincre. S'il n'en était pas ainsi, je n'aurais pas entrepris ce travail.

Charles nous aide aussi. Son fluide si doux et si calme [isole notre combinaison des courants pernicieux] qui pourraient la faire dérailler.

J'ajoute qu'au commencement de cette séance du 22 août, Mme T. m'avait dit : « Mlle R. écrit, mais elle doit avoir bien mal à la tête, car elle passe la main gauche sur son front, et elle a défait ses cheveux ».

On voit, par la lettre du lendemain, que le mal de tête était bien réel, et l'incident des cheveux dénoués a été confirmé plus tard.

Le 26 août, Mme T., annonce que Mlle R. a changé de chambre à Wimereux et qu'elle est installée à écrire un étage plus haut. Je m'écrie : « Oh ! alors, nous n'aurons rien ! »

Nous n'avons rien, en effet, et Roudolphe ne revient même pas vers nous.

Le lendemain, la communication qu'envoie Mlle R. dit que toutes les forces fluidiques ont été employées à rétablir la toile d'araignée dérangée par le malheureux changement de chambre auquel Mlle R. avait consenti sans y attacher d'importance et qu'il n'est rien resté pour correspondre avec nous.

Le 2 septembre, dès le commencement de notre séance obscure, Mme T. me dit : « On ne me fait pas écrire, mais je vois des lettres passer comme dans un cinéma. Je vais les copier ».

En relisant, lumière faite, nous trouvons une phrase sur les bienfaits de l'air natal, sujet bien étranger à nos préoccupations, en lettres toutes séparées les unes des autres : « L' a i r d u p a y s n a t a l r e n f o r c e t o u t e s l e s f a c u l t é s , a u s s i b i e n c e l l e s d u c o r p s p h y s i q u e q u e c e l l e s d u c o r p s a s t r a l . »



Le sujet avait été choisi par Roudolphe parce qu'il s'était demandé pourquoi Mlle R. voyait ses facultés médianimiques renforcées, et qu'il découvrait qu'elle était née dans les environs de Wimereux.

La lettre du lendemain, de Wimereux, contient les feuilles sur lesquelles, au même moment, Mlle R. avait tracé les mêmes lettres, toutes séparées également les unes des autres, formant la même phrase sur l'air du pays natal, sans un mot différent.

Mlle R., dans les quelques lignes accompagnant ces feuilles, écrit : « Les lettres séparées ont été écrites d'une singulière façon ; on aurait dit que chaque fois qu'on en avait tracé une, le fluide était coupé ».

Avant de commencer ces lettres séparées, Roudolphe avait fait mettre, s'adressant comme toujours, à nous : « *Allons, Mme T., venez et tâchez de lire ce que j'écris. Je vais aller très lentement* ».

Le 5 septembre, avant de faire l'obscurité, nous prenons, Mme T. et moi, comme on nous l'avait ordonné, le crayon ensemble (c'est-à-dire nos deux mains superposées, la main gauche de Mme T. sur ma main droite et moi écrivant) et on nous fait mettre : « *Indiquez sur une feuille blanche, par un seul mot, le sujet que vous voulez que j'aille, à l'instant, traiter avec Mlle R. à Wimereux* ».

Je déchire une grande feuille du bloc sur lequel nous écrivons, je réfléchis un moment, puis j'écris, toute seule, cette fois, le mot : « *Rêves* » (1).

Une des lumières disparait, selon ce que voit Mme T., et je continue, sans aucun succès, comme à l'ordinaire, à tâcher de voir celle qui reste et qui répond à mes questions par des signes approbatifs ou négatifs que me transmet Mme T.

Le dimanche matin arrive de Wimereux une grosse lettre contenant les feuilles sur lesquelles je lis la communication suivante :

« *Vous vous impatientez, Mlle R. ; il fallait bien que j'aille d'abord préparer mon expérience. Attendez.*

« *Maintenant, je suis très occupé ; ne me faites pas de questions. — Quand je serai prêt, je partirai.*

(Quelques boucles, puis :)

« *Chère amie, je ne vous dirai pas à quoi rêvent les jeunes filles... cela ne vous intéresserait pas du tout, et, d'ailleurs, Musset l'a dit avant moi d'une littérature un peu mièvre, comme il convenait alors. Seulement, je pourrai vous apprendre ceci : c'est que, lorsque vous fermez les yeux, vers minuit et plus, vous prenez le train pour un pays plus ou moins enchanté, suivant les cas.*

L'un de nous vous tend la main pour vous aider à franchir le marchepied fluidique qui vous fait passer de l'état conscient à celui de rêve et nous faisons notre possible pour que vous traversiez rapidement les nuages qui pourraient ne pas vous plaire.

Nous vous amenons ainsi vers nous, dans des régions dont, hélas! pour vous le souvenir s'efface promptement.

Mais ne regrettez pas trop cette lacune. Les rêves dont on se souvient ne sont bons que pour des natures moins impressionnables que la vôtre, car le souvenir des beautés entrevues dans notre séjour vous rendrait la vie terrestre encore plus haïssable, et si, déjà, vous vous levez si souvent triste et découragée, c'est qu'au fond de vous-même subsiste le souvenir inconscient d'un pays enchanteur qui s'est effacé avec les ombres de la nuit.

Chère amie, je crois, ma parole, que votre Roudolphe devient littéraire à la mode terrestre, mais sur un mode astral.

Oui, c'est moi tout seul qui ai tourné cela, puisque Charles est près de vous.

Voilà pour répondre à votre pensée quand vous lirez ma calligraphie clairsemée et élargie, le graphisme d'un Esprit qui n'a plus d'économies à faire, pas même celle du papier que Mlle R. veut que j'épargne.

Au revoir.

ROUDOLPHE.

Le 9 septembre, Mme T. me dit en commençant la séance obscure : « Les lumières sont là toutes les deux, mais l'une d'elles va et vient, rapide comme un éclair, et une troisième lumière est à Wimereux près de Mlle R. qui écrit ».

Mme T. voit des lettres défiler devant elle et elle les copie. Nous avons : « S u f f r a g e t t e s E m i l i e », puis elle écrit : « *Posez question sur le sujet — j'irai la transmettre...* »

J'écris, moi, sur une feuille blanche : « Approuves-tu, Emilie, ce que font, en Angleterre, celles dont on accole le nom au tien ? »

Les allées et venues de la deuxième lumière continuent, dit Mme T., mais plus rien ne se produit.

Le lendemain arrive de Wimereux une longue et admirable communication de mon amie Emilie qui vient dire, avec l'écriture parfaitement reconnaissable qu'elle avait de son vivant, combien elle déplore que les suffragettes de Londres fassent ainsi fausse route.

Le 12 septembre, la deuxième lumière part comme d'habitude ; mais Mme T. me dit très vite : « La villa de Wimereux est toute obscure. Mlle R. n'y est pas! » Puis, un instant après : « Mlle R. part en

---

(1) Je déclare de la façon la plus positive que Mme T. a passé dans une pièce non adjacente au cabinet des séances, tout le temps pendant lequel j'ai réfléchi au sujet que j'allais choisir, et, ensuite, écrit le mot *Rêves*, et que lorsqu'elle est revenue vers moi, la feuille sur laquelle était écrit ce mot *Rêves*, était enfermée à clef dans mon secrétaire où *personne* n'a pu la voir jusqu'à l'arrivée de la lettre de Wimereux contenant la communication sur ce sujet. Est-il besoin d'ajouter que je n'ai mis qui que ce fût au courant de cette expérience, avant la réception de la lettre de Wimereux ?

(Note de Mme de W.)

chemin de fer, avec trois dames, d'un petit village éloigné de Wimereux, pour rentrer chez elle. Elle n'écrira pas ce soir ».

Le lendemain, Mlle R. explique qu'elle a dû aller assister à un baptême au loin, mais qu'on devait prendre, pour revenir, un train arrivant à Wimereux à 5 heures et demie. Il n'y avait donc pas lieu de nous prévenir. Elle avait manqué ce train et pris un train de nuit.

Le 16 septembre, Mme T. signale des allées et venues aussi nombreuses que rapides de la deuxième lumière, et sent qu'on va la faire écrire.

Elle met trois phrases absolument incohérentes :

1° *Sages comme un couvent de jeunes filles...* (long arrêt).

2° *Leurs grands yeux si doux se sont faits à voir passer...* (arrêt).

3° *La moderne courtisane dont les yeux...* (plus rien).

Nous allons nous coucher, peu enthousiasmées et ne pouvant guère deviner à quoi se rapporteront ces trois groupes de mots. Mais, le lendemain, partent de Wimereux les grandes feuilles écrites par Mlle R., exactement à l'heure même où écrivait Mme T., et sur lesquelles nous lisons :

« *Chère amie, nous allons faire aujourd'hui une petite conversation à distance.*

J'ai renforcé ma pile fluidique et, comme un Esprit est chose légère, je vais faire quelques allées et venues sur ce réseau impalpable beaucoup plus rapide que les réseaux de chemins de fer.

Excusez cette petite plaisanterie — votre Roudolphe a besoin de se signer.

Attention, Mme T.

Les biches du Bois

Avez-vous parfois rencontré, chère amie, en vous promenant dans les fourrés, les biches qui y vivent et circulent à travers la feuillée, tantôt... (arrêt)... *bien élevées, tantôt comme un troupeau bondissant et apeuré, le plus gracieux et le plus séduisant? Vous êtes-vous jamais demandé ce que pensaient ces jolies bêtes et ce qu'elles deviendraient plus tard? Loin de moi la pensée de leur tracer un horoscope dont elles se soucient, du reste, fort peu, mais il me semble que leur mentalité doit être assez différente de celle qui anime les biches des forêts...* (arrêt)... *d'étranges voitures courant sans le secours des jambes animales, et, dans ces voitures ou le long des sentiers plus ou moins fréquentés, elles ont contemplé des femmes fines et élégantes! Qui nous dira jamais si...* (arrêt)... *s'agrandissent démesurément sous le coup du crayon, n'est pas une biche du Bois en mal de souvenir?*

Chère amie, j'ai eu un peu de peine parce que Mlle R. cherchait à comprendre, mais je crois avoir quand même réussi ce petit conte bébête.

Bonsoir tendrement.

ROUDOLPHE.

Avec les trois phrases de Mme T., ce petit conte bébête est ceci :

Avez-vous parfois rencontré, en vous promenant dans les fourrés, les biches qui y vivent et circulent à travers la feuillée, tantôt [sages comme un couvent de jeunes filles] bien élevées, tantôt comme un troupeau bondissant et apeuré, le plus gracieux et le plus séduisant? Vous êtes-vous jamais demandé ce que pensaient ces jolies bêtes et ce qu'elles deviendraient plus tard? Loin de moi la pensée de leur tracer un horoscope dont elles se soucient, du reste, fort peu, mais il me semble que leur mentalité doit être assez différente de celle qui anime les biches des forêts. [Leurs grands yeux si doux se sont faits à voir passer] d'étranges voitures courant sans le secours des jambes animales et, dans ces voitures ou le long des sentiers plus ou moins fréquentés, elles ont contemplé des femmes avec de longs yeux comme les leurs, des femmes fines et élégantes. Qui nous dira jamais si [la moderne courtisane dont les yeux] s'agrandissent démesurément sous le coup du crayon, n'est pas une biche du Bois en mal de souvenir?

Ici se terminent les expériences de Wimereux. Elles ne sont que suspendues et seront reprises l'été prochain.

Tel est le récit de Mme de W. Ce récit appelle maints commentaires.

Pour aborder avec fruit la délicate question explicative, il importe de bien faire ressortir un certain nombre de détails très remarquables, dans la genèse et l'exécution des faits.

On peut, pour plus de clarté, diviser ces faits en deux catégories : les uns sont des phénomènes de vision à distance, hors de la portée des sens, c'est-à-dire de *clairvoyance ;* les autres sont *des correspondances croisées et des correspondances simultanées.*

1° PHÉNOMÈNES DE CLAIRVOYANCE

a) Dans la séance du 8 août, Mme T. décrit exactement la villa de Mlle R. au bord de la mer, villa qu'elle ne connaissait pas. Elle décrit la chambre où se trouve Mlle R. qu'elle voit en train d'écrire.

b) Dans la séance du 15 août, Mme T., à sa grande surprise, voit la chambre de Mlle R. plongée dans l'obscurité, et le médium, au lieu d'être en séance, jouant du piano et faisant danser des jeunes gens et des jeunes filles dans la pièce du dessous fortement éclairée.

c) Dans la séance du 22 août, Mme T. voit Mlle R. en séance, les cheveux défaits et souffrant d'un violent mal de tête.



d) Le 26 août, Mme T. annonce que Mlle R. a changé inopinément de chambre.

e) Enfin le 12 septembre, Mme T. voit Mlle R. dans une gare de chemin de fer au lieu d'être dans sa chambre, pour la séance prévue.

Ces faits de voyance sont très remarquables. *Presque tous étaient inattendus et totalement imprévus.* Ils sont d'une netteté et d'une précision telles qu'elles éliminent absolument l'hypothèse de simples coïncidences.

J'ajoute, sans toutefois y insister, que ces faits, vérifiés exacts, donnent une certaine valeur aux visions des lumières que Mme T. décrit allant et venant entre elle et Mlle R. pendant les séances, visions qui ne peuvent être contrôlées, mais dont la nature n'est peut-être pas simplement subjective.

Du côté de Mlle R., le phénomène de voyance n'existe pas. Elle ignore totalement ce qui se passe à Paris pendant les séances.

Cependant, dans la séance du 12 août, se produisit un phénomène de répercussion extrêmement important à signaler. Comme Mme T. était prise d'un violent accès de toux, dû à la respiration d'une poudre insecticide saupoudrant ses vêtements, Roudolphe fait écrire à Mlle R., au milieu de la communication commencée : « Mme T., ne toussez donc pas comme cela ; vous ébranlez le courant. Rassurez-vous, chère amie, elle n'est pas enrhumée, c'est le poivre de son tiroir, etc. »

2° CORRESPONDANCES CROISÉES

Les correspondances croisées, qui forment la partie capitale des expériences de Mme de W., présentent des caractéristiques très frappantes :

a) En premier lieu, *elles sont d'une netteté parfaite.* Rien, dans les expériences anglaises, ne peut leur être comparé à ce point de vue. Elles n'offrent ni symboles mystérieux, ni allusions obscures. Elles sont uniquement composées de récits très simples écrits, partie par Mme T., partie par Mlle R., ou par les deux simultanément.

b) Malgré leur simplicité, *les phénomènes sont d'une surprenante variété dans les détails d'exécution.*

Dans la séance du 22 août où fut obtenue la première correspondance croisée, les deux médiums écrivent, chacune de leur côté, automatiquement Toutes deux ressentent un violent malaise : Mme T. sent sa main comme morte et n'a aucune conscience de ce qu'elle écrit, en pleine obscurité. Mlle R. accuse un fort mal de tête, se trouve fatiguée après la séance et passe une nuit d'insomnie complète.

Le message de Roudolphe, portant sur la méthode qu'il emploie pour réussir l'expérience, se trouve écrit, partie par Mme T., partie par Mlle R. Autant qu'on peut l'affirmer à défaut d'un chronométrage rigoureux qui a manqué, les deux médiums ont écrit alternativement, l'une pendant les arrêts de l'autre. Les phrases de Mme T., absolument incompréhensibles isolément, s'adaptent parfaitement aux intervalles laissés dans la communication de Mlle R. Le succès est donc complet.

A noter que le message en apparence incohérent de Mme T. se terminait par ce post-scriptum : « Conservez ces lignes soigneusement ».

Dans la séance du 2 septembre, le procédé employé est différent. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une correspondance croisée, mais d'une correspondance simultanée : Mlle R. écrit d'abord, sous l'influence de Roudolphe, cette singulière injonction adressée à Mme T. : « Allons, Mme T., venez et tâchez de lire ce que j'écris ; je vais aller très lentement. » Puis Mlle R. écrit la communication sur l'air du pays natal, non plus couramment, mais en lettres toutes séparées les unes des autres.

En même temps, Mme T. déclare qu'on ne la fait pas écrire, mais qu'elle voit des lettres passer comme dans un cinéma et qu'elle va les copier. Elle copie, en effet, lettre par lettre, ce qu'écrit en ce moment, à Wimereux, Mlle R.

Dans la séance du 5 septembre, Roudolphe inaugure encore une nouvelle méthode.

Il prie Mme de W. d'indiquer un sujet quelconque, se chargeant de faire écrire une communication sur ce sujet par Mlle R. Mme de W., interloquée, réfléchit un instant et écrit, de sa seule initiative et sans rien dire à Mme T., le mot « *Rêves* » sur une feuille de papier. Et en effet, immédiatement, Mlle R. à Wimereux, se met à écrire un long message sur les rêves.

La séance du 9 septembre est encore différente. Elle est marquée par la manifestation d'une nouvelle personnalité médianimique, Emilie.

Mme T. décrit trois lumières au lieu des deux lumières habituelles ; puis elle voit d'abord défiler devant elle la phrase suivante qu'elle copie : « Suffragettes Emilie ». Enfin, elle écrit automatiquement : « Posez une question sur le sujet, j'irai la transmettre ». Mme de W. pose alors la question suivante : « Approuves-tu, Emilie, ce que font, en Angleterre, celles dont on accole le nom au tien ? »

Et Mlle R. écrit effectivement une longue communication, signée Emilie, réprouvant les excès des suffragettes. A noter que l'écriture de la com-



munication diffère absolument de l'écriture de Roudolphe et ressemble absolument, dit Mme de W., à celle de son amie décédée.

Enfin, le 16 septembre, Roudolphe transmet aux deux médiums une longue correspondance croisée. C'est le récit sur les biches du Bois, écrit dans la même séance, partie par Mme T., partie par Mlle R.

A noter cette remarque terminale de Roudolphe: « Chère amie, j'ai eu un peu de peine parce que Mlle R. cherchait à comprendre, mais je crois avoir réussi quand même ce petit conte bébête ». On remarquera aussi combien les phrases écrites par Mme T. sont judicieusement choisies pour rendre incompréhensibles les deux messages isolés.

Je m'excuse, Mesdames et Messieurs, d'avoir un peu longtemps retenu votre attention par ces détails : mais ils présentent une réelle importance au point de vue théorique et explicatif que nous allons envisager maintenant.

Tout d'abord, il est une question qu'il faut aborder immédiatement et sans hésiter : c'est celle d'une fraude possible, d'une machination concertée entre les médiums.

Cette objection, je me la suis faite, naturellement, comme, naturellement aussi, elle s'est présentée à votre pensée. Nous allons la discuter librement et sans craindre de blesser la susceptibilité des personnes en cause : elles connaissent les rigueurs pénibles de la méthode scientifique et savent combien la crainte de la fraude joue un rôle capital dans les préoccupations des psychistes.

Dans les expériences que je viens de relater, l'hypothèse de la fraude doit, à mon avis, être écartée pour les raisons suivantes :

La première est la raison morale. Les médiums sont d'une parfaite honorabilité. Si elles n'ont pu, pour des raisons personnelles, très légitimes, m'autoriser à donner publiquement leurs noms, elles m'ont du moins permis de le confier individuellement à tous ceux d'entre vous qui le désireraient.

Je sais ce qu'on va m'objecter : cette raison morale n'a pas grande valeur dans la phénoménalogie métapsychique où les fraudes inconscientes ou semi-conscientes sont si fréquentes, et où le libre arbitre du médium est généralement annihilé en même temps que sa volonté. Je répondrai simplement que, dans les expériences de Mme de W., on ne saurait admettre cette annihilation du libre arbitre des médiums.

La fraude ne serait plus une fraude plus ou moins inconsciente, ce serait une tromperie préméditée, étudiée, longuement et minutieusement préparée. La réussite truquée des phénomènes eût exigé, en outre, une collusion permanente, pratiquement très difficile, entre les deux médiums.

Ce n'est pas tout : les incidents multiples et imprévus, tels que celui du bal improvisé, du changement de chambre de Mlle R., du chemin de fer manqué, de l'accès de toux de Mme T., etc., rendent invraisemblable l'hypothèse de la collusion (1). Pour préparer ou exploiter ces incidents, il eût fallu du moins, aux deux médiums, non seulement une habileté prodigieuse, mais aussi un esprit de tromperie vraiment infernal.

Deuxième raison :

Les correspondances croisées, dans les observations de Mme de W., revêtent un caractère d'imprévu, de spontanéité et de variété qui exclut l'idée d'une fraude préparée d'avance.

Il n'était ni dans l'esprit de Mme de W. ni dans l'esprit des médiums d'obtenir ce phénomène.

La première communication de Roudolphe ne promettait que des faits de voyance et, effectivement, il n'y eût que des faits de voyance dans les premières séances. La première correspondance croisée fut tellement inattendue que Mme de W. aurait déchiré immédiatement le papier contenant les phrases incompréhensibles écrites par Mme T., sans l'avertissement terminal : « Gardez ces lignes soigneusement ».

En ce qui concerne la variété, variété que nous avons vue si remarquable dans les modes de correspondances croisées, elle est également contraire à l'hypothèse de la fraude *parce qu'elle aurait vraiment trop compliqué cette fraude*. En cas de machination concertée d'avance entre les médiums, *il eût pu y avoir facilement diversité dans les messages, mais difficilement diversité dans leurs modes de production*.

Bien d'autres détails tendent à prouver la bonne foi des médiums. Par exemple, la phrase terminale relative à la dernière correspondance croisée: « J'ai eu un peu de peine parce que Mlle R. cher-

(1) La collusion entre les médiums était théoriquement possible par télégraphe ou téléphone, mais, pratiquement, elle eût été vraiment difficile :

Mme T... demeurait momentanément chez moi, y couchait et n'en sortait que le lendemain des séances, le plus souvent après deux heures de l'après-midi, jamais avant onze heures du matin. D'autre part, Mlle R... ne mettait jamais ses lettres, recommandées, à la poste de Wimereux, après trois heures de l'après-midi. Le temps matériel restant aux médiums pour communiquer entre elles était, dans les cas les plus favorables, extrêmement court et, presque toujours, insuffisant.

D'ailleurs, dans l'expérience du mot Rêves, aucun télégraphe ni téléphone n'a pu servir à rien, puisque Mme T... n'a pas connu le mot indiqué par Mme de W...

(Note de Mme de W...)



chait à comprendre, etc. », ne semblera guère, pour tous ceux qui connaissent la phénoménologie métapsychique, le produit d'une supercherie ; on sait combien l'attention des expérimentateurs rend difficile la production des phénomènes.

Mais voici une troisième raison, à mon avis, décisive :

Dans un cas très précis, un message fut transmis tout à fait en dehors de Mme T., ce qui exclut naturellement l'hypothèse de la collusion. Je veux parler du message sur les rêves, écrit par Mlle R. et demandé inopinément à Roudolphe par Mme de W. seule.

Pour expliquer ce fait par la fraude, la connivence des médiums ne suffirait pas ; il faudrait admettre aussi la complicité de Mme de W., ce qui est absurde et équivaudrait à déclarer systématiquement caduc tout témoignage humain dans le domaine du métapsychisme. (*Applaudissements*).

Au témoignage de Mme de W., j'aurais voulu ajouter mon témoignage personnel. Des circonstances indépendantes de ma volonté ne m'ont pas permis de tenter, en temps utile, les expériences que je projetais et j'ai dû remettre ces expériences à plus tard.

Je ne suis donc, dans les circonstances présentes, qu'un simple narrateur. Toutefois, ai-je besoin de vous le dire? je ne serais pas permis de vous présenter des faits aussi étranges si je n'avais pas eu la conviction, non pas sentimentale, mais raisonnée, de leur authenticité.

Sans doute, je puis me tromper et je puis être trompé ; je m'attends à voir formuler, malgré les arguments que je viens de développer, l'objection inévitable de la fraude : mais j'aurais considéré comme une lâcheté de ma part de reculer devant les accusations qu'en toute conscience et après mûres réflexions, je crois absolument injustifiables. (*Applaudissements*).

J'arrive enfin à la question la plus délicate : celle de l'interprétation.

Je vous demanderai la permission d'être très prudent et très bref. A vrai dire, j'exposerai la question plutôt que je ne chercherai à la résoudre.

Que constatons-nous dans ces expériences ?

Un fait primordial, fait dont les conséquences philosophiques peuvent être discutées, mais fait qui s'impose à l'attention. Ce fait est le suivant : *tout se passe, dans les correspondances croisées, comme si une intelligence autonome, indépendante des médiums et des expérimentateurs, avait pris l'initiative des expériences, les avait préparées, dirigées et réussies.*

Qu'on réfléchisse bien à ce qui précède, et l'on verra cette constatation s'imposer irrésistiblement.

Est-ce à dire qu'elle ne puisse être illusoire ? Non. L'action télépathique ne saurait de toute évidence être écartée sans réserve, pour la bonne raison que nous ne savons pas, que nous ne pouvons pas délimiter rigoureusement le domaine de la télépathie.

Toutefois, cette hypothèse soulève, dans le cas présent, de sérieuses difficultés.

Faisons remarquer tout d'abord que les deux médiums n'avaient jamais expérimenté ensemble auparavant, et que leurs relations purement mondaines ne comportent pas une particulière sympathie. Cela ne suffit évidemment pas à exclure l'hypothèse télépathique.

Mais voici qui est beaucoup plus grave. Cette hypothèse, qui paraît si simple, impose, dans le cas présent, des complications excessives. Essayons d'analyser pratiquement l'action télépathique supposée réelle.

La télépathie implique, on le sait, deux agents : l'un actif, l'autre passif, l'un transmetteur ou plutôt émetteur, si on peut se permettre ce néologisme, l'autre récepteur. Comment seraient répartis les rôles dans les expériences de Wimereux ?

Dans les cas où Mme T., décrit des incidents inattendus ou des scènes imprévues relatifs à Mlle R., il faudrait admetttre une action télépathique de Mlle R. à Mme T. Mlle R. serait l'agent actif, Mme T. serait le récepteur passif. Soit.

Mais, dans le cas où Mlle R. écrit automatiquement : « Mme T., ne toussez pas tant, etc. », les rôles sont renversés. C'est Mme T. qui serait l'agent transmetteur et Mlle R. l'agent récepteur.

Dans les cas de communications croisées ou simultanées, il est logiquement impossible d'attribuer le rôle actif à l'un ou à l'autre des médiums. Tous deux ignoraient l'idée, la nature, le contenu des messages qu'ils écrivaient, tous deux étaient incapables d'en comprendre isolément le sens ou le but : *ils se comportaient littéralement comme deux machines actionnées par une direction unique et une intelligence indépendante.*

De plus, il ne saurait s'agir dans ces cas de simples répercussions télépathiques. Le phénomène implique une initiative, une initiative voulue et délibérément active. A qui appartient cette initiative ? Est-ce au « moi second » de Mme T., est-ce au « moi second » de Mlle R. ? La question ainsi posée est absolument insoluble.

On peut, il est vrai, élargir l'hypothèse et admettre que le rôle actif n'appartient ni à l'un ni à l'autre des médiums, mais bien à Mme de W. Ce serait le « moi second » de Mme de W. qui jouerait le rôle de Roudolphe.



Mais là encore nous nous heurtons à de grandes difficultés. Tout d'abord cette solution n'expliquerait pas les faits de voyance de Mme T. qui devraient être mis à part. Puis, Mme de W. n'est pas médium ; elle se trouve dans un état tout à fait normal pendant les séances, et on ne voit pas bien comment elle pourrait, sans sortir de son état normal, se dédoubler ainsi.

Prenons, par exemple, le cas du message sur les Rêves et analysons ce qui se passerait. D'abord, le « moi second » de Mme de W., représenté par la personnalité Roudolphe, vient demander au « moi conscient » de Mme de W. de désigner un sujet à faire traiter par Mlle R. Le « moi conscient » désigne le sujet : Rêves. Immédiatement le « moi second » va dicter le message à Wimereux. Mme de W. serait ainsi, sans sortir, je le répète, de son état normal, *l'auteur volontaire du sujet du message et l'auteur involontaire du message lui-même; elle aurait agi dans le même temps consciemment à Paris et inconsciemment à Wimereux.* C'est absolument invraisemblable. On pourrait argumenter de même pour le message signé Emilie.

On voit toutes les difficultés de l'hypothèse télépathique. Veut-on la maintenir coûte que coûte? On se voit alors entraîné bon gré mal gré à des théories encore plus compliquées.

On pourrait soutenir, par exemple, que les personnalités médiumniques en jeu sont des créations collectives dues à la collaboration psychique inconsciente de Mme de W. et des médiums. Cela expliquerait peut-être les répercussions télépathiques complexes et variées dont nous avons parlé. Ces personnalités seraient bien, en fait, indépendantes et autonomes, mais leur indépendance et leur autonomie seraient éphémères comme leur existence même ; elles ne dureraient que le temps des expériences.

Malheureusement pour cette théorie extraordinaire, elle se heurte à de graves objections. En premier lieu, il n'existe aucune preuve de la possibilité même de ces créations psychiques. De plus, l'hypothèse est au moins aussi révolutionnaire, aussi contraire à la psychophysiologie classique que la théorie spirite.

Enfin cette dernière a du moins en sa faveur les faits d'identification post mortem si nombreux et si troublants.

Restent les théories occultistes ou similaires qui verraient dans les personnalités médianimiques des êtres à part, en dehors de l'humanité vivante ou posthume, des génies, des anges ou des démons, des élémentals, etc. Ces théories se heurtent aux mêmes objections que la précédente, encore aggravées ; à mon avis, elles ne méritent vraiment pas d'être discutées.

En résumé, de toutes les hypothèses explicatives, celle que donnent les personnalités elles-mêmes, c'est-à-dire la théorie spirite, est la plus simple, la plus claire, la plus immédiatement attrayante. Mais cela ne prouve pas qu'elle soit vraie.

L'hypothèse télépathique se trouve être, à l'analyse rigoureuse, la plus difficile, la plus compliquée, la plus obscure, la moins satisfaisante. Mais cela ne prouve pas qu'elle soit fausse.

L'hypothèse d'une véritable création subconsciente est la plus étrange, la plus arbitraire. Mais cela ne veut pas dire qu'elle puisse être écartée d'emblée.

Que concluerez-vous donc, me demanderez-vous?

Ce que je concluerai ,c'est simplement qu'en tout état de cause, les expériences de Wimereux constituent des documents métapsychiques d'une valeur exceptionnelle, qu'elles remettent au premier plan les questions des correspondances croisées tombées dans un véritable discrédit.

Quant à l'interprétation immédiate à tirer de ces expériences, je crois tout à fait superflu d'indiquer une préférence personnelle. Cette interprétation ne saurait d'ailleurs, pour le moment et dans l'état actuel de notre connaissance, être donnée avec un caractère suffisant de certitude.

Peu importe, à mon avis. Plus que jamais je crois que l'explication isolée d'un fait ou d'un groupe de faits dans le domaine métapsychique est chose secondaire et presque toujours illusoire. Plus que jamais je crois à la nécessité d'une interprétation synthétique et globale, la seule logique, la seule pleinement satisfaisante, la seule philosophiquement concevable. Plus que jamais, je crois que cette interprétation synthétique ne peut être que profondément et irréfutablement idéaliste (*Vifs applaudissements*).

Une Visite du Dr William Mackenzie

au Chien Rolf, de Mannheim

Nos lecteurs se souviennent sans doute que, dans sa conférence sur les animaux « savants » de M. et Mme Mœkel, M. Ed. Duchâtel parla du Dr William Mackenzie, de Gênes, lequel avait bien voulu lui kenzie vient de publier son article dans les *Archives de Psychologie* du Prof. Claparède, de Genève, ainsi que dans la revue *Psiche*, de Florence ; nos lecteurs nous sauront gré d'en reprodire dans nos *Annales* les passages les plus remarquables et contenant des faits inédits (1).
à en reproduire dans nos *Annales* les passages les plus remarquables et contenant des faits inédits.

Le Dr Mackenzie, qui s'était fait remarquer déjà dans la polémique au sujet des chevaux d'Elberfeld (2), arriva à Mannheim le 18 Septembre de l'année dernière, après s'être fait recommander par lettre à Mme Mœckel, propriétaire de *Rolf*. Mme Mœkel lui répondit très aimablement et lui envoya quelques documents, dont le récit de quelques gracieuses manifestations du chien, qui s'étaient produites d'une façon absolument spontanée. Nos lecteurs nous sauront gré de les rapporter ici.

Mannheim, 11 Septembre 1913.

Nous sommes rentrés de notre voyage. Rolf me revoit après six semaines de séparation. Iéla et lui me saluent tumultueusement. Lorsque les sauts et les aboiements ont enfin cessé, Rolf commence à frapper toutes sortes de signes. Mon attention mise en éveil, je prends l'alphabet et je constate avec grande joie qu'il a frappé :

11	5	13	14	5	13	11
g	l	i	k	l	i	g

(*Glücklich*, heureux).

13 Septembre.

J'entends dans la cuisine, à une heure insolite, un bruit d'assiettes suspect. J'y vais et découvre Rolf en flagrant délit. Une assiette sur la table est vide ; Rolf a une attitude très déconfite. Il s'approche de moi la tête et la queue basses, et frappe sans y être invité :

5	2	5	11	9	5	9	
l	o	l	g	d	l	d	(*Lolgedeld*)
			(ge)		(el)		

Lol est son petit nom ; *gedeld* est une forme patoise des enfants de Mannheim pour dire : *volé*. A ma demande : « Qu'est-ce que tu as volé ? » le chien répond :

7	3	2	9	(*Brot*, pain)
b	r	o	t	

15 Septembre.

Ma petite fille Frieda est partie ce matin pour sa pension. L'enfant ne revient qu'à Pâques ; son départ m'est donc très douloureux. Je pleure beaucoup après qu'elle est sortie de la maison. Rolf tient sa tête appuyée contre ma joue. Les larmes me soulagent, et je ne les retiens pas. Tout-à-coup Rolf se met à frapper :

8 18 9 3	6 13 17	19 10 6 6	5 2 5 19
m u d r	n i t	w ei n n	l o l w
(er)		(en)	(we)

(*Mutter nit weinen ; Lol wed* : Maman, ne pleure pas ; cela fait mal à Lol !)

16 Septembre.

Une domestique que nous avions avant est venue nous rendre visite avec une fillette à elle, âgée d'un an. L'enfant manifeste une grande joie à la vue des chiens et s'avance, les yeux brillants, pour toucher Iéla. Celle-ci, non habituée aux enfants, va pour mordre la main de la petite, qui tombe, très effrayée, et pleurant. Je punis Iéla comme il faut, ce dont Rolf paraît très attristé. Il a l'habitude de demander pardon, après une punition. Iéla ne s'est pas encore élevée jusqu'à ce degré ; c'est pourquoi, cette fois, je ne m'occupe plus des chiens, et je pense à consoler le bébé. Tout-à-coup, je vois les chiens venir à moi tous les deux, se lever sur les pattes de derrière et me faire de grandes cajoleries. Je n'ai même pas le temps de dire un mot, que Rolf commence à frapper :

13 5 4	19 13 9 3	5 13 7
i l a	w i d r	l i b
(el)	(er)	

(*Jela wieder lieb*, Iéla de nouveau sage).

(1) L'article du Dr Mackenzie paraîtra aussi, avec de nouveaux détails, dans une brochure qui sera publiée par l'éditeur A.-F. Formiggini, di Florence.

(2) Voir *Annales* de déc. 1912, p. 354.

17 Septembre.

Rolf a été tondu avant-hier, Iéla aujourd'hui. D'abord, Rolf se tient timidement à l'écart, tandis que Iéla est posée sur la table. Peu à peu il prend courage et s'approche. Il s'aperçoit que nous nous étonnons des nombreux habitants de Iéla, étant donné qu'on lui fait prendre un bain par semaine. Rolf s'asseoit et frappe :

5 2 5	1 13 5	1 5 2	13 5 4	1 13 5 3
l o l	f i l	f l o	i l a	f i l r
			(el)	(er)

(*Lol viel Flöh, Iéla vieler* : Lol beaucoup de puces, mais Iéla davantage !)

Le Dʳ Mackenzie, en arrivant à Mannheim, et avant d'étudier le chien, commença par observer les membres de la famille Mœkel. Les renseignements qu'il en donne concordent avec ceux qu'a fait connaître M. Duchâtel : nous nous bornerons donc à reproduire ici quelques observations des plus importantes et nouvelles.

M. Mœkel, que je vois beaucoup aussi en dehors des séances, me semble le type parfait du père de famille, préoccupé avant tout du bien-être des siens, et beaucoup moins du bruit naissant autour de son chien. Il ne se réjouit un peu de cela que parce qu'il y voit une diversion bienfaisante pour la santé, très ébranlée, de Mᵐᵉ Mœkel. Mais il craint par dessus tout qu'on puisse croire à une spéculation d'intérêt matériel à propos de son chien. Remarquons qu'il a déjà reçu (je crois d'Amérique, où le chien parlant *Don* fait de brillantes affaires) plusieurs offres très flatteuses en fait de monnaie ; offres qu'il repousse moitié amusé et moitié agacé...

M. Mœkel n'assiste aux séances que lorsque ses affaires le lui permettent ; et il y apporte ordinairement une note gaie, aussi bien en raison de son caractère jovial que parce que Rolf raffole de lui et que sa présence le plonge dans une grande gaîté.

Je dirai tout de suite de Mᵐᵉ Mœkel, sur laquelle naturellement je concentrai mon attention, qu'elle me fit, à tous les points de vue qui devaient m'intéresser, une impression excellente. Elle est immensément moins agitée que M. Krall et produit chez le spectateur un sentiment de « sûreté » qui se prêtera certainement fort peu à ce genre de critique (d'ailleurs d'une bonne foi des plus douteuses), dont l'excellent M. Krall a été parfois victime...

Voici à ce sujet un argument qu'on entend quelquefois exprimer par les adversaires de la nouvelle zoo-psychologie : « Comment, parmi tant d'animaux qu'il y a au monde, *sont-ce vraiment ces quelques rares animaux* qui ont pu donner une réponse aux demandes de l'homme? » L'argument est spécieux. Mᵐᵉ Mœkel donne une réplique à l'explication fournie déjà par la vie entière de M. Krall. Et la réplique est celle-ci : très rares sont jusqu'à présent les animaux « pensants », il est vrai : mais aussi rares furent les personnes disposées à consacrer à ces animaux une œuvre pédagogique (dévoratrice des meilleures années) fondée, plus que sur le travail précédent d'autres intelligences, sur des prédispositions propres et très spéciales, jointes à une *sympathie* profonde et à une immense patience !

Que la prédisposition ne manquât point à Mᵐᵉ Mœkel, c'est ce qui est démontré avant tout par son grand amour pour les animaux, dont les récits de son enfance et de sa première jeunesse font foi. Même, il y en a quelques-uns (mentionnés ici à simple titre de curiosité, car je ne peux naturellement pas les contrôler) qui laisseraient croire aussi à une « influence » spéciale possible — influence directe et immédiate de certaines personnes sur quelques animaux. On dit que Mᵐᵉ Mœckel aurait à plusieurs reprises, à la campagne, arrêté d'un geste des chevaux emportés (1), obtenu la soumission (puis l'exécution des opérations arithmétiques élémentaires) de chiens à demi-sauvages, etc. Je ne m'arrêterai pas sur ces faits simplement affirmés, qui cependant ne semblent pas plus extraordinaires que tant d'autres en partie bien documentés, à propos de certaines « influences » connues dans le monde animal, surtout de certains serpents sur certains oiseaux, ou d'oiseaux entre eux (chouette-alouette, etc.). Mais j'ai cru opportun de mentionner ces anecdotes, aussi parce qu'autrement j'aurais laissé à d'autres la possibilité de m'accuser d'un oubli voulu, consistant à taire l'explication facile qu'on pourrait baser sur des « influences » semblables à celles de l'hypnotiseur sur son sujet, à propos des faits « merveilleux » attribués à Rolf. Et j'ajoute qu'un moment, j'ai pensé moi-même à quelque chose de pareil. Mais au nom de cet impératif catégorique qu'on appelle « économie mentale », je m'en suis bien vite tenu à l'interpré-

(1) Il y a quelques années, l'*Echo du Merveilleux* publiait des renseignements au sujet d'un homme à qui on attribuait le pouvoir de faire venir à lui, rien que par la force de la pensée, tel ou tel animal d'un troupeau quelconque. Tout dernièrement, des journaux spirites sud-américains parlaient d'une femme de ces pays ayant l'étrange pouvoir d'arrêter à la course et de faire tomber des animaux, même sauvages, qu'elle rencontrait. Ces récits ne s'appuyent pas à des témoignages bien sérieux. — N. de la R.



tation en vérité plus simple, c'est-à-dire plus proche de tous les faits mieux connus ; et après avoir exclu, au moyen des expériences que je dirai, toute *communication* possible, même subconsciente, entre le sujet expérimenté et *tous* les assistants, je me suis décidé encore une fois, comme je l'avais déjà fait après une visite aux chevaux d'Elberfeld, pour *cette* parole : « éducation ». Mais nous reparlerons de cela...

Le Dr Mackenzie ne consacre que quelques lignes aux élèves moindres de Mme Mœkel : *Iéla*, la compagne de Rolf, et *Daisy*, la petite chatte.

Iéla a commencé l'arithmétique — dit-il. — En outre, on la dresse pour reproduire les sons de la parole humaine. Elle dit déjà *ma-man* très clairement. Quant à Daisy, voici le compte rendu de la séance qui eut lieu avec elle le 19 Septembre en ma présence et celle du Dr L. Wilser, l'anthropologue bien connu d'Heidelberg.

Demande de Mme Mœkel :

— Combien font 17 plus 4, divisé par 7, moins 1 ?

Réponse : 2.

Demande du Dr Wilser :

— 3 multiplié par 3 moins 5 ?

Réponse : 4.

Demande de Mme Mœkel :

— Qu'est-ce que tu as ici ? (elle lui prend l'oreille).

Réponse : 2. 3.

(*Ohr*, oreille).

La petite bête était paresseuse et de temps en temps frappait 4 (convention pour dire « fatiguée »). C'est pourquoi je n'attribue pas de valeur complète à la seconde d'entre les réponses signalées.

Les numéros correspondent à l'alphabet de Rolf, et sont frappés de la patte gauche (étendue en haut) sur la main de sa maîtresse, tandis que l'animal se tient assis sur ses genoux. Souvent Daisy ferme les yeux (comme pour se concentrer) durant les réponses. Lorsqu'elle ne veut rien savoir, elle donne au contraire une tout autre impression. Je n'ai pas beaucoup approfondi ces choses, parce qu'elles m'intéressaient moins que celles que je vais exposer. Je dois pourtant ajouter que souvent la chatte lit couramment chiffres et syllabes marqués sur de petits cartons extrait d'une liasse très fournie) *au hasard*, et de manière que ni M. Mœkel, ni les assistants ne peuvent savoir ce que porte le carton choisi. Comme « résultat maximum », on a obtenu déjà de Daisy l'élévation à la troisième puissance de petits nombres (procès-verbal du 6 Octobre 1913).

Rolf est un Terrier écossais (Ayrdale Terrier) de 60 cm. environ de hauteur à l'épaule : il a le poil roux, et, comme nous le savons déjà, a 3 ans d'âge environ.

Même sur son portrait photographique, ce qui frappe d'abord est son *regard* presque humain. A part cela, et en dehors des séances de « conversation », l'*habitus* de notre chien est celui d'un quelconque de ses congénères. Rolf, d'une nature très vive, furette volontiers avec les enfants de la maison et avec Iéla de la façon la plus étourdie qui soit.

Ses caractères psychiques, clairement révélés, comme nous le verrons, par ses réponses mêmes — et ses demandes — je puis dire que je les définirais en appliquant à Rolf ces adjectifs : gai (souvent gai aux dépens d'autrui, c'est-à-dire *ironique*) ; bon et surtout très sincère ; très sensible à l'affection et capable de la rendre vivement ; extrêmement sensible au blâme et aux félicitations. Ceci pour la sphère sentimentale. Pour les autres, je noterai : mémoire de fer ; très fin discernement auditif et visif ; faible discernement olfactif...

Mme Mœkel affirme avoir *complètement* ignoré les recherches de M. Krall, lorsqu'elle commença l'éducation de Rolf ; elle dit qu'elle avait seulement une vague connaissance (comme tout le monde en Allemagne) de l'existence d'un « savant Hans », qu'on montrait à une certaine époque à Berlin. Ce qui est certain, c'est que le volume de Krall ne fut publié qu'en 1912 ; et Krall lui-même assure n'avoir aucune raison de croire, de la part de Mme Mœckel, à une connaissance préalable des résultats qu'il était sur le point de publier...

Observons, à ce propos, que Rolf n'est pas beaucoup moins avancé que les chevaux d'Elberfeld. Actuellement, il résout des problèmes compliqués de racines cubiques. Parmi les cas bien documentés, je choisis le suivant :

$$\left(\sqrt[3]{1331}+\sqrt[3]{1000}\right)=3$$

Réponse : 7,

qui fait partie du procès-verbal d'une séance presque publique organisée pour bienfaisance par Mme Mœkel à la campagne, durant l'été dernier

Et les solutions sont rapides. Dans un procès-verbal du Dr Sarasin, mis à ma disposition par ce savant, je trouve cette note, écrite de sa main (4 Mai 1913) : « On propose au chien le problème :

8 *moins* 12, *moins* 6, *divisé par* 10. Il répond 9, avant que je puisse finir mentalement le calcul. »

A ce propos, je dois rapporter ici un épisode intéressant. Il y a quelque mois, Mme Mœkel eut des raisons de soupçonner que ses enfants se faisaient aider par quelqu'un pour résoudre leurs problèmes d'arithmétique ; et, n'ayant rien pu découvrir par des interrogations, elle décida de surprendre les enfants tandis qu'ils faisaient leurs devoirs. L'effet fut très inattendu. Les deux plus jeunes étaient assis avec le chien ; et dès qu'ils entendirent leur mère approcher, ils le repoussèrent vivement avec cette exclamation agitée et faite à voix basse : Va-t-en Rolf ; c'est maman ! — « Tous trois, dit Mme Mœkel, avaient l'air de petits malfaiteurs pris en faute ». La confession des coupables complète ce que Mme Mœckel avait tout de suite compris : les enfants se faisaient faire les problèmes par Rolf !...

***

Après avoir raconté la façon merveilleuse et à peine croyable avec laquelle Rolf composa lui-même son alphabet — récit qui a été fait déjà dans nos colonnes par M. Duchâtel — le Dr Mackenzie continue en disant :

On comprend facilement qu'après la trouvaille de l'alphabet, les progrès de l'entente entre la maîtresse et l'animal aient pu devenir très rapides, et aussi rapides les progrès de l'éducation de Rolf. En effet, il apprend maintenant, exactement comme son petit compagnon Fritz Mœkel, la géographie, la grammaire, etc., et ne se trompe jamais dans la construction d'une « proposition avec verbe », d'une avec « substantif et adjectif », etc. Cela, j'ai pu le constater moi-même.

A ce sujet, l'étonnement bien légitime doit être retenu entre certaines limites. Supposons éliminé pour un moment le doute (que j'assume au contraire l'obligation de résoudre bientôt) sur la *véracité* de tous les phénomènes rapportés ici ; il n'en faut donc pas moins oublier que le chien de trois ans d'âge n'est pas un « enfant », mais un adulte, et qu'*a priori* rien ne nous force à croire que ses manifestations psychiques *doivent* être « enfantines ». Ceci est confirmé, comme nous le verrons, par le fait que Rolf résout des problèmes *supérieurs* à la mentalité d'un enfant humain ; et remarquons que *je ne fais pas* allusion aux fameux problèmes arithmétiques, base et point d'appui des argumentations fondées sur la supposée « inconscience » plutôt que sur la persécutée « intelligence » de l'animal. Il se peut très bien que la « psyché » d'un sujet déjà adulte à deux ans, soit capable de progrès *beaucoup plus rapides* que celle propre à un organisme à peine mûr vingt ans plus tard !

Et il peut se faire également que non moins rapide soit la mécanique de l'épuisement chez un tel sujet. On se rappellera les subites *dépressions* des chevaux d'Elberfeld, semblables à celles de Rolf, qui a besoin de fréquents repos dans une séance qui ne serait pas trop longue pour un enfant. On a pitié, quelquefois, à la vue de l'effort mental très visible du chien, lequel se traduit en *soupirs*, ou en *halètements*, ou en *bâillements* et arrive jusqu'à causer l'hémorragie nasale après des séances longues et fatigantes. Grand contour de luxe, ceci, et inutile, soit dit entre parenthèse, avec la théorie des signaux, qui seraient réellement beaucoup plus commodes aussi pour le sujet qu'on étudie...

En revenant aux progrès de notre chien, il faut observer le fait d'une augmentation parallèle de l'évaluation qu'il fait de soi-même.

Avant que l'on supposât l'existence des possibilités psychiques de Rolf, on lui faisait exécuter différents numéros du répertoire canin, comme de porter un bâton ou un panier, etc. Mais arrivé à un certain degré de l'éducation reçue depuis, le chien refusa toujours l'exécution de ce qu'il sait en fait de « dressage » ; il ne veut absolument pas entendre parler de ces « exercices ». La même chose se produit en ce moment même avec la chienne Iéla qui, nous l'avons dit, commence à s' « humaniser ». Ceci pourrait du reste signifier seulement un « déplacement d'intérêt » vers les choses plus difficiles ; et ce serait tout de même un important élément psychologique. Mais un autre détail me semble plus précis dans le sens opposé. Tout le monde sait qu'en allemand, il y a deux mots pour exprimer l'idée de *manger*. L'un, *essen*, se rapporte à l'homme, l'autre, *fressen*, aux animaux. Notre Rolf, ainsi que les chevaux d'Elberfeld, se sert toujours de la forme « humaine » en parlant de lui-même. Mais il connaît parfaitement la différence ; tant il est vrai qu'un jour, comme on lui demandait à qui devait être attribué le verbe « essen », il répondit d'abord : « *Lol* » (son petit nom) ; puis à une seconde demande égale : « *Iéla* », puis « *Daisy* » (la chatte calculatrice) ; et lorsqu'on lui demanda à qui devait être attribué, alors, le mot « fressen », il répondit *swein* (*Schwein, porc*). Remarquons que la locution « *er frisst wie ein Schwein* » (il mange comme un porc) n'est pas rare parmi les garçons des écoles populaires, où elle arrive malheureuse-



ment de quelque maison ; c'est donc probablement une réminiscence de Rolf en ce sens. Mais il est très intéressant de le voir apprécier la nuance méprisante de cette locution, et qu'il refuse d'une manière précise, pour lui et pour ses proches compagnons, l'attribut correspondant.

En s'occupant du peu d'empressement que Rolf met parfois à répondre aux questions qu'on lui pose, quand il est mal disposé, le Dr Mackenzie raconte diverses anecdotes amusantes que nos lecteurs connaissent déjà, et puis la suivante, qui se rapporte à la séance du 28 Juillet 1913 :

Rolf se montre paresseux. Mme E. von Schweizenbarth insiste : *Rolf, Du bist so faul, warum willst Du deun nicht mehr arbeiten* ? (Tu es si paresseux ; pourquoi ne veux-tu plus travailler ?)

Réponse :

d o g d r   h d   f r b o d n
(er) (ha)   (en)

(*Doktor hat verboten*, « Le docteur l'a défendu »).

*
* *

Une fois exclu d'une manière absolue, comme je l'exclus, *le truc*, que reste-t-il pour rendre acceptable l'hypothèse des signaux ? La nécessité que le subconscient de Mme Mœkel s'amuse à faire frapper au chien « gridring » au lieu de « krüthering », avec des altérations et omissions variées et je dirai *voulues*, car le signal hypothétique devrait être donné pour chacune des lettres frappées.

Le même subconscient devrait en outre altérer non seulement les formes orthographiques, mais aussi celles grammaticales, puisque bien souvent le bon Rolf se trompe dans le cas de déclination et fait de nombreuses autres erreurs, qui arrivent jusqu'à l'invention (toujours *logique* pourtant) de formes complètement neuves, comme ce « vieler » très caractéristique cité dans l'épisode des puces.

Je ne dis pas que tout cela soit *impossible* (le subconscient nous a joué bien d'autres tours !) J'affirme pourtant que cette hypothèse est infiniment moins *simple* et économique que celle de l'autonomie psychique de Rolf, à construire sur la base de l'*ensemble* des observations (en petite partie déjà rapportées) qu'il offre à la critique impartiale (1).

Tout cela pour les arguments négatifs. Mais je puis aussi démontrer, avec des arguments *positifs*, comme nous verrons, qu'en trois cas au moins, trois cas irréfutables, Rolf a donné des réponses raisonnables en dehors de toute communication possible, soit avec sa maîtresse, soit avec toute autre personne présente. J'affirme donc en outre, de la manière la plus certaine, que(tant qu'on ne nous aura pas fourni une démonstration positive des signaux, qui manque au contraire pour le chien de Mannheim *comme elle manque encore pour les chevaux d'Elberfeld*) l'unique hypothèse non seulement économique, mais sérieuse à propos des surprenants phénomènes enregistrés, es celle *d'un raisonnable* procédé psychique, aussi bien pour les élèves de Krall que pour le nouvel et formidable concurrent qu'ils ont désormais en la « personne » de Rolf.

*
* *

Arrivons à mes séances.

J'ai pu en avoir trois, très longues, avec un ensemble de douze heures environ de travail utile.

L'excellent Rolf donne bien d'autres satisfactions que les chevaux. Avec lui sont absolument exclus (du moins pour ce que j'ai pu constater) ces intermèdes énervants, même d'une demi-heure, durant lesquels le sujet étudié frappe des séries infinies de coups sans aucun sens, pour se remettre tout à coup en train et redevenir « raisonnable ».

Rolf est toujours raisonnable.

En dehors des indispensables longueurs et interruptions, motivées soit par la forme particulière des réponses, soit par le fréquent besoin de repos de la part du chien, ou encore à cause de mes demandes de renseignements ou autres à ses maîtres, je puis dire d'avoir été *en conversation continue* avec Rolf, durant une bonne partie des heures indiquées. Les questions furent presque toutes posées par moi directement au chien, qui très souvent me regardait intensément durant la réponse, et cela surtout quand la demande semblait l'intéresser, ce que je déduisais, soit de ce que la réponse était commencée avec un grand empressement, soit des frétillements, ou d'autres signes manifestes, lorsqu'au contraire la demande

(1) Il faut reconnaître qu'on ne peut pas s'étonner, désormais, de ces habiles *personnifications* jouées par le subconscient, puisque nous les constatons sans cesse dans une très grande partie au moins des communications médiumniques, et même dans les états hypnotiques. Mais les cas des animaux de Mannheim et Elberfeld se compliqueraient par ce fait que le subconscient de l'expérimentateur devrait se substituer à la personnalité de l'animal. Enfin, ce qui rend encore plus difficile l'admission de cette hypothèse, ce sont les cas dans lesquels, comme on verra, Rolf lit des mots ou décrit des dessins inconnus des expérimentateurs, comme le font aussi les chevaux de M. Krall. — N. de la R.

était difficile, la réponse venait après une pause même très longue, durant laquelle Rolf fermait volontiers les yeux, presque comme pour se « concentrer ».

Un autre immense avantage des expériences avec le chien comparées à celle avec les chevaux, c'est que le chien ne reçoit des récompenses en nature, comme du sucre, et autres choses semblables, qu'à titre tout à fait exceptionnel. Ceci exclut des expériences l'éternelle et répétée promesse de récompenses qui fait perdre tant de temps, sans compter celui qu'on perd, ensuite, durant la consommation, la récompense une fois obtenue.

La « densité » de la conversation de Rolf me permet de la rapporter sans rien omettre pratiquement. J'entends par là que ce que je publie n'est pas un bouquet de réponses typiques du chien ou un choix tendancieux d'arguments pour une thèse. C'est au contraire une série de procès-verbaux fidèles, sans omission (sauf de détails minimes et dénués d'un intérêt quelconque).

Première séance (19 Septembre, 9 h. 30)

La scène se déroule dans le salon de Mme Mœkel, qui est une chambre quelconque, sans arrangements particuliers, ni recoins mystérieux. (Du reste, les séances suivantes auront lieu dans la salle à manger).

Assistants : Mme Mœkel, Mlle Mœkel, le Dr Wilser, le soussigné, et plus tard M. Mœkel rentré de son bureau.

Mme Mœkel, que je trouve d'abord seule, est (comme je l'ai toujours vue) étendue sur sa chaise longue à roues : elle m'accueille très affablement. Après quelques minutes, elle fait appeler sa fille (Louise), qui prendra note soigneusement, tout à l'heure, de chaque coup frappé par Rolf. On annonce alors le Dr Wilser, d'Heidelberg. La conversation se poursuit durant quelque temps. Puis Mlle Mœkel va chercher Rolf, qui entre au trot, content et en frétillant, et va « dire bonjour » à tout le monde ; sur ma demande, il me donne aussi la patte (observons qu'il « donne » la patte droite, tandis que, comme on le sait, il frappe les numéros de la patte gauche).

Mme Mœkel le fait asseoir par terre à sa droite ; puis, lui tendant l'habituel carton, elle lui demande s'il veut travailler comme un bon petit personnage.

Réponse : *Oui* (2).

Alors, je le prie de dire *de lui-même* quelque chose, en lui expliquant que je préfère entendre ce qu'il aurait à me dire spontanément, plutôt que de le faire répondre à une question de moi. Rolf me regarde un peu, puis il frappe :

19	3	9	18
w	r	d	u

(*w* pour *we*, ou *r* pour *er* ; donc *Wer Du*, qui est-tu ?)

J'ai l'impression que vraiment Mme Mœkel ne sait pas ce que le chien veut dire, sauf dans les cas de paroles brèves et fréquentes, comme par exemple « Lol ». En effet, elle est presque toujours incertaine que la parole, ou la réponse finale, soit achevée ; en outre elle démontre souvent une forte curiosité de ce que Rolf peut avoir voulu exprimer, surtout si la réponse a été longue ; et parfois elle a besoin de réflexion pour saisir la signification des coups, dont la série lui est passée après chaque réponse par sa fille, avec les lettres correspondantes déjà marquées par cette dernière sous chaque numéro.

Et maintenant revenons au *wer Du*. J'avoue que sur le coup ces deux courtes paroles me désarçonnèrent un peu. Je ne m'attendais pas à la demande ; et surtout il ne m'était jamais arrivé de m'entendre interroger sur ma situation dans le monde par un chien...

Je réagis cependant contre l'étonnement et j'explique à Rolf que je suis un homme venu de loin, parce que j'aime les animaux, et qu'ayant entendu beaucoup parler de lui, mon désir de le voir de près m'a poussé. Rolf paraît satisfait, me regarde avec des yeux brillants, et frappe sans y être invité:

5	13	7	12	9	5	2	5	9	13	3	3
l	i	b	h	d	l	o	l	d	i	r	r

(*h* pour *ha* ; donc *hieb hat Lol dir* [aussi] *Lol* t'aime bien).

On remarquera deux faits importants dans cette réponse : la construction grammaticale erronée, et l'autre erreur, celle-ci de déclination, dans le *dir* qui aurait dû être *dich*. Tout cela pour les partisans du signal inconscient...

Une fois ainsi établies les plus cordiales relations diplomatiques entre nous, je puis continuer, me semble-t-il, l'abordage, et tandis que je loue le bon Rolf pour sa belle réponse, je tente une caresse sur la tête. Mais j'ai eu tort de négliger la recommandation contraire que m'avait faite Mme Mœkel, en m'assurant que Rolf, très nerveux durant le travail, ne supporte pas d'être touché. En effet, il me montre les dents et gronde



de façon très explicite. Vive attrapade de Mme Mœkel. Rolf, en apparence très contrit, veut frapper quelque chose. On lui tend le carton ; c'est :

5	2	5	4	10	6
l	o	l	f	ei	n

Lol fein évidemment signifie: « Je suis bon et je ne veux pas faire de mal, malgré le grondement ».

Après cette assurance je passe à l'un des numéros du programme que, sans consulter personne, je me suis formé. Ce programme a pour but, entre autres choses, de provoquer des réactions positives et négatives devant des choses agréables ou désagréables au chien. Commençons, me dis-je, par les désagréables.

Je pense à m'adresser d'abord au sens le plus développé chez les chiens ; et comptant sur l'antipathie pour les parfums, habituelle chez eux, je montre à Rolf un mouchoir, imprégné exprès d'eau de Cologne un peu avant la séance, et je lui demande :

— Qu'est-ce que c'est ?

Rolf regarde et renifle, puis frappe : e i n d u g.

(*Ein Tuch*, un mouchoir).

(N. B. — Pour abréger, j'omettrai désormais les chiffres correspondant aux lettres, mais je répète que je garantis l'exactitude du procès-verbal).

« *Ein Tuch*, un mouchoir ; très bien. Mais pourtant ce Tuch a quelque chose de particulier. Attends un peu », dis-je à Rolf ; et je prie Mlle Mœkel de me donner un autre mouchoir, non parfumé. Dès que je le tiens, je rapporte à quelques centimètres du nez de Rolf les deux objets, et je dis : « vois-tu, ceci est un mouchoir, et pourtant celui que je t'ai montré est différent. En quoi est-il différent ? »

R. : g r i b l d.

(*Grippelt*, dialecte, pour *verkrüppelt*, qui correspond à *chiffonné*).

En effet, j'ai mon mouchoir en poche depuis une couple d'heures, tandis que l'autre sort de son tiroir. Cette réponse était absolument inattendue pour moi, et aussi pour Mme Mœkel, qui n'arrivait pas à comprendre ce *gribld* parce qu'elle aussi pensait à quelque réponse se rapportant à l'odeur. Même, elle avait demandé, à ce sujet, deux fois au chien : « as-tu fini ? » et obtenu deux fois « oui ». Et c'est Mlle Mœkel qui, tout à coup, a compris le « g'ribbellt », mot que jamais jusqu'alors Rolf n'avait employé.

Mme Mœkel me dit alors que Rolf a souvent démontré une faiblesse évidente d'odorat ; mais que jamais elle n'aurait cru que celle-ci arrivait jusqu'à le laisser indifférent pour un parfum assez fort.

En attendant, M. Mœkel est entré, très fêté par le chien. Après les saluts d'usage, Rolf retourne à son poste.

Toujours avec l'idée de provoquer des réactions typiques, je montre alors à Rolf la photographie reproduite à la Fig. 1, qu'il connaît bien du reste, et je lui demande: « Qu'est-ce que Rolf fait ici ? »

R. : a r b e i d n.

(*Arbeiten*, travailler).

« Bravo, très bien. Et dis-moi un peu, travailles-tu volontiers ? » Réponse décisive de Rolf : « non ! »

« Ah ! tiens ! justement comme beaucoup d'autres que je connais. Mais alors, si tu ne travailles pas volontiers, pourquoi travailles-tu ? »

R. : m u s.

(*Muss*, je dois !)

(Mon intérêt s'accroît. Trouverions-nous ici une source du sentiment du devoir ?)

« Si tu *dois*, cela veut dire que quand tu ne travailles pas, il arrive quelque chose que tu veux éviter. Qu'est-ce qui arrive donc si tu ne travailles pas ? »

R. : h i b.

(*Hieb*, coups !)

Indignation comique de la famille Mœkel à cette réponse inattendue, et protestation « que ce n'est pas vrai du tout », et « prends bien garde à ce que tu dis, parce qu'on le répétera etc. » Il paraît en effet que chez les Mœkel, Rolf ne connaît des coups que le nom. Il se montre pourtant très satisfait de sa réponse et agite la queue gaîment. L'intention humoristique qui l'a dictée est évidente.

Alors je lui fais un petit sermon, qui dit en substance : « Vois-tu ce que pensent maman et les autres de ce que tu as dit ? Il ne me semble donc pas que tu travailles seulement pour éviter les coups. Il doit y avoir quelque autre raison ; veux-tu me la dire ? » — Rolf se déclare fatigué

(il frappe à plusieurs reprises *4*). Mais j'insiste, et alors :

R. : m u d r l i b h r a u g
(er) (er) (ch)

(*Mutter lieb, Herr auch*, maman est gentille, et aussi le patron).

La réponse ne pouvait être meilleure ; il me semble inutile de la commenter.

Une pause de repos et de conversation.

On recommence. Je demande à Rolf : « Me diras-tu encore quelque chose, pour me faire plaisir ? »

Réponse (énergique) : « Non ».

Mme Mœkel intervient : « Mais pour faire plaisir à maman ? »

R. : « oui ».

Je dis à Rolf : « Nous avons entendu que tu n'aimes pas travailler. Maintenant je voudrais savoir au contraire ce que tu aimes. Dis-moi ce que tu aimes plus que tout ? »

R. : l a k s s n
(es) (en)

(*Lachs essen*, manger saumon fumé).

Il s'agit d'un régal qu'on lui accorda il y a très longtemps, et que Rolf n'a jamais oublié, comme il n'oublie jamais rien de ce qui arrive à lui, ou autour de lui, même une seule fois.

« Bien, lui dis-je, le saumon est en effet une excellente chose. Mais écoute-moi. Tous les chiens sont capables de manger, et même tous les animaux, et jusqu'aux petits cochons (Rolf dresse les oreilles et me regarde). Mais tu n'es ni un petit cochon, ni un chien comme les autres. Il doit y avoir quelque autre chose que tu aimes en outre de manger. Et comme tu m'as dit tout à l'heure que tu es fatigué, et comme je suis fatigué aussi, je te promets que nous te laissons libre (autre dressage d'oreilles) si tu veux dire ce qui te plaît encore beaucoup ».

Rolf recommence à frapper *l a*, comme l'annonce Mlle Mœkel, et Mme Mœkel l'interrompt tout de suite. Elle interprète cette insistance par la force obsessionnante de l'image gastronomique. Mais peut-être que ma demande (« ce que tu aimes *davantage* ») ne permet-elle qu'une réponse se rapportant au mets. Je change alors un peu la forme et j'insiste vivement.

Rolf reste quelques secondes immobile, avec les yeux demi-clos, presque comme pour se décider sur le choix à faire entre les choses agréables ; puis, sans invitation à commencer la réponse, il frappe :

b i l d r.

(*Bilder*, images) ; après quoi, à sa grande joie, on le relâche.

Inutile d'insister sur l'importance psychologique de premier ordre qu'a la dernière réponse de Rolf. La prédilection qu'elle révèle est très marquée aussi chez les chevaux d'Elberfeld ; on se rappellera qu'une des récompenses les plus ambitionnées de ces chevaux consiste dans l'exhibition du « livre avec des figures en couleurs ».

Il y a sans doute quelque chose qui est digne de notre très grand intérêt, en ces premières vibrations du sentiment artistique manifesté d'une manière aussi claire par la psyche animale dès qu'on lui donne le moyen de s'exprimer. Pour mon compte, je vois en cela une convergence profonde avec le fait qu'aussi dans les toutes premières formes de vie, on trouve les signes évidents de cette activité esthétique qui est peut-être un attribut typique et originaire de la vie même (1).

(1) Le Dr W. Mackenzie avait déjà développé ces idées dans son livre : *Alla Fonti della Vita* (Aux Sources de la Vie), dont nous avons parlé dans notre numéro de juillet 1913, p. 222. N. de la R.

(La fin au prochain numéro).

L'ouvrage du Docteur von Schrenck-Notzing

sur les deux Médiums à matérialisations

Mesdemoiselles Eva C. et Stanislawa P.

En poursuivant systématiquement l'étude des phénomènes de « matérialisation » qui se sont produits dans les séances, désormais célèbres, avec le médium Mlle Eva C., après avoir fait une analyse étendue et impartiale du livre de Mme Juliette Alexandre-Bisson (1) nous devons en faire autant pour l'ouvrage que M. le Dr baron Albert von Schrenck-Notzing a publié sur le même sujet et qui, à plusieurs points de vue, diffère beaucoup du premier (2). M. le colonel Joseph Peter, de Munich — l'un des psychistes allemands les plus connus et les plus compétents — ayant bien voulu nous faire parvenir le manuscrit d'un article sur ce sujet, qu'il destinait aussi à deux Revues allemandes, nous profiterons surtout de cette belle analyse, dont nous supprimons toutefois les parties, naturellement assez nombreuses, qui feraient double emploi avec ce que nous avons publié déjà dans notre dernier fascicule, en parlant du livre de Mme Bisson. Cet article est très favorable au Dr von Schrenck ; nous indiquerons plus tard les critiques qui lui sont adressées.

M. le colonel Peter commence en faisant remarquer l'importance exceptionnelle de ces observations, probablement les plus intéressantes qui aient été publiées, depuis le fameux rapport de Sir William Crookes, sur le plus merveilleux de tous les phénomènes occultes : la « Matérialisation ». L'importance intrinsèque de ces expériences est encore considérablement accrue par l'autorité scientifique dont jouit le Dr Schrenck-Notzing, son nom étant connu à cet égard bien au-delà des frontières de l'Allemagne, et qui, d'ailleurs, s'était formé, même pour les phénomènes métapsychiques, une expérience datant d'un assez grand nombre d'années déjà.

M. le colonel Peter donne ici la description des laboratoires où se déroulèrent les séances, des précautions minutieuses qui ont été prises pour prévenir toute tromperie possible. Pour ce qui se rapporte à l'éclairage, il a pu se convaincre personnellement, en quelques séances à Munich, qu'il avait une force inusitée. Relativement à l'habillement spécial du médium, il fait noter qu'on a fini par se servir, pour l'un des deux sujets qui ont servi à l'étude du Dr Schrenck, d'un maillot si léger et si collant, que l'on voyait la structure anatomique du médium et que l'on aurait évidemment dû remarquer des objets éventuellement cachés. Sans déchirer ou découdre l'étoffe, il était impossible au sujet d'avoir contact avec son corps nu, notamment avec ses parties inférieures.

Un facteur dont il importe de ne point négliger la grande importance est la manière dont le médium a été traité et développé, éduqué, de façon à ne devoir servir qu'à des objets utilisables scientifiquement.

D'abord, le choix des personnes prenant part aux expériences est, de l'avis de l'auteur, loin d'être indifférent. D'après ses observations, la direction et le contenu des idées de ces personnes ont ouvertement une influence (dans un sens favorable ou défavorable) sur *l'âme du médium* ainsi que sur la *nature des manifestations*.

Si étonnant que cela puisse paraître, — dit le Baron de Schrenck — la vive préoccupation de démasquer des trucs pourrait, ainsi que le pensent quelques chercheurs, influencer par suggestion le médium dans cette direction et l'inciter à exécuter des tours d'adresse manuels. On devra donc aussi tenir compte de cette source de défauts, en éloignant complètement de ces observations les « démasqueurs de profession », qui, sans aucune compréhension de la finesse psychologique et de la difficulté du problème, ne flairent partout que l'ordure et admettent plutôt un accord de l'observateur avec le médium dans l'intention de les duper, que la réalité de telles manifestations.

L'ouvrage du Dr de Schrenck comprend les rapports sur ses séances avec deux médiums : Eva C. et Stanislawa P.

(1) Juliette Alexandre-Bisson : *Les Phénomènes dits de Matérialisation*, avec 163 figures et 36 planches. — Librairie Félix Alcan, Paris. — 12 fr.

(2) Dr. A. Freiherrn von Schrenck-Notzing : *Materialisations-Phaenomene*, Ein Beitrag zur Erforschung der mediumistischen Teleplastic. Mit 150 Abbildungen und 30 Tafeln. Ernst Reinhardt, München, 1914. — Mark 14.



Eva C. — écrit M. Peter — n'est pas un médium de profession. C'est une jeune fille de 23 ans, vivant à Paris, dans la maison de la famille Bisson. Le médium a une grande affection pour Mme Bisson. Cette dame, pour ce qui concerne l'éducation du médium, a mérité la plus grande reconnaissance des psychistes. Mme Bisson a pris en main, avec une énergie de fer, avec une ardeur infatigable et avec une haute compréhension des facteurs entrant en ligne de compte à cet égard, l'éducation hypnotique du médium, et l'a conduite avec dévouement. Ceux qui savent combien les médiums sont difficiles à gouverner en leurs caprices et dispositions, variant souvent soudainement, pourront apprécier à sa pleine valeur le problème résolu par Mme Bisson. En effet, cette dame distinguée a veillé et éduqué la jeune fille nuit et jour pendant des années ; c'est elle qui, dans toutes les séances comme directrice psychique et comme instigatrice constante de la faible énergie de volonté du médium, a en quelque sorte favorisé le succès et l'a souvent presque forcé.

Eva C. est médium seulement pour les phénomènes de matérialisation ; il ne se produit pas d'autres manifestations physiques pendant ses séances : pas de « coups frappés », pas de lévitations de table ou d'apports, pas de phénomènes télécinétiques, et « son domaine spécial », dit le Baron Schrenck, « consiste simplement en la production de corps matériels, avec formes, en commençant par des images à peine visibles, paraissant nuageuses ou amorphes à la vue, jusqu'au développement de matières solides et de formes corporelles ».

Les rapports des séances s'étendent, avec des interruptions, depuis mai 1909 jusqu'à août 1913. Malgré les mesures de surveillance les plus strictes, malgré les examens les plus soigneux du médium nu, il n'a jamais été découvert même seulement une apparence d'essai de tromperie ! Au commencement, les séances avaient encore lieu en maintenant les traditions et usages spirites ; plus tard ceux-ci furent abandonnés et, ainsi qu'il doit être immédiatement observé ici, sans arrêter la merveilleuse gradation des phénomènes. Lors de la production des phénomènes avec le médium, les rideaux du cabinet médiumnique étaient relevés, de manière que toujours (et en ceci repose la valeur non dépassée des résultats de ces recherches), les apparitions pouvaient être observées *en même temps que le médium*.

Les séances de mai, juin et novembre 1909 ont déjà fait apparaître des apparitions intéressantes de mains, têtes et formes entières ; seulement, en raison de l'extrême légèreté de ces phénomènes, on se demandait s'il s'agissait de matérialisations pures ou de « transfigurations ». Ce n'est qu'en 1910 qu'a commencé la série d'apparitions qui n'ont pas leurs pareilles jusqu'à ce jour dans l'entière phénoménologie des matérialisations. De différentes parties du corps du médium et notamment de la bouche (et même du vagin) il sortait une masse large, paraissant blanchâtre, qui se plaçait comme une bande sur le corps du médium. Il est à remarquer que cette substance possède une mobilité indépendante. Ce sont les éléments des matérialisations, que l'auteur a appelés *Téléplasma*. Il a été possible d'examiner ce téléplasma de façon précise, chose à laquelle les chercheurs n'étaient point parvenus jusqu'ici. Elle est apparue comme une masse fibreuse, gluante, froide au toucher, de couleur gris clair, blanchâtre, sans odeur. Ensuite des formes humaines se constituaient avec ce téléplasma, ou en s'étendant il était employé en forme de voile. On a observé à plusieurs reprises l'émanation, c'est-à-dire la sortie de cette substance énigmatique du corps *nu* du médium.

En octobre 1910 on procéda aux premiers essais pour développer des formes de tête avec le téléplasma. Il s'agissait tout d'abord de fragments de tête, formations partielles, dans lesquelles des lignes et formes particulières du visage étaient clairement reconnaissables, tandis que le reste semblait être une masse foncée, non développée...

Il est à remarquer que, par la suite, le caractère sculptural des projections téléplastiques s'est développé de plus en plus. Peut-être ces apparitions trouvent-elles leur explication dans l'entourage du médium, qui dans l'atelier de sa protectrice (un sculpteur distingué) a eu de nombreuses occasions d'observer les différentes phases de la formation des œuvres d'art. « Les souvenirs des images optiques — dit l'auteur — peuvent avoir influencé ses productions comme médium ».

Un cliché provenant de cette période, pris par M. de Fontenay (24 juin 1911), est particulièrement intéressant, car, comme le fait remarquer le Baron Schrenck, « il nous aide à comprendre le phénomène appelé *Transfiguration* ».

Mme Bisson serrait la main droite du médium, qui s'était levé de son siège et, tenant la tête penchée en avant, s'avançait hors du cabinet, tandis que sa main gauche ouvrait le rideau. Du visage d'Eva nous ne voyons que le nez, une partie des joues et la bouche. La tête tout entière jusqu'à la moitié du nez est enveloppée comme d'un casque de bandes en étoffe foncée, de manière que les yeux également étaient entièrement couverts ; sur cette sorte de casque se trouvait un tissu, qui rappelle les créations antérieures. Elle tenait avec sa bouche un deuxième paquet « d'étoffe » plus gros, de la même apparence. Celui-ci tombe jusqu'à ses mains et semble rattaché à celui qui recouvre la tête. Pour simuler tout ce revêtement, une importante quantité d'étoffe claire, transparente, et d'étoffe foncée aurait été nécessaire.

En parlant de la figure apparue le 8 Mai 1912, et dont il a été pris une photographie que nous avons reproduite dans notre dernier numéro, page 333, le Dr Schrenck écrit :

Si on voulait faire une comparaison, on pourrait dire que l'ensemble paraissait être comme le croquis du masque d'une figure féminine, conçue d'après nature, commencée, à demi-préparée, com-



posée d'une bouillie de carton ramolli et de matières glaireuses, ou peut-être d'une masse plastique spéciale. La composition du front, des joues, de l'arrière du nez et des deux yeux, en somme de la partie supérieure du visage, était assez avancée pour que

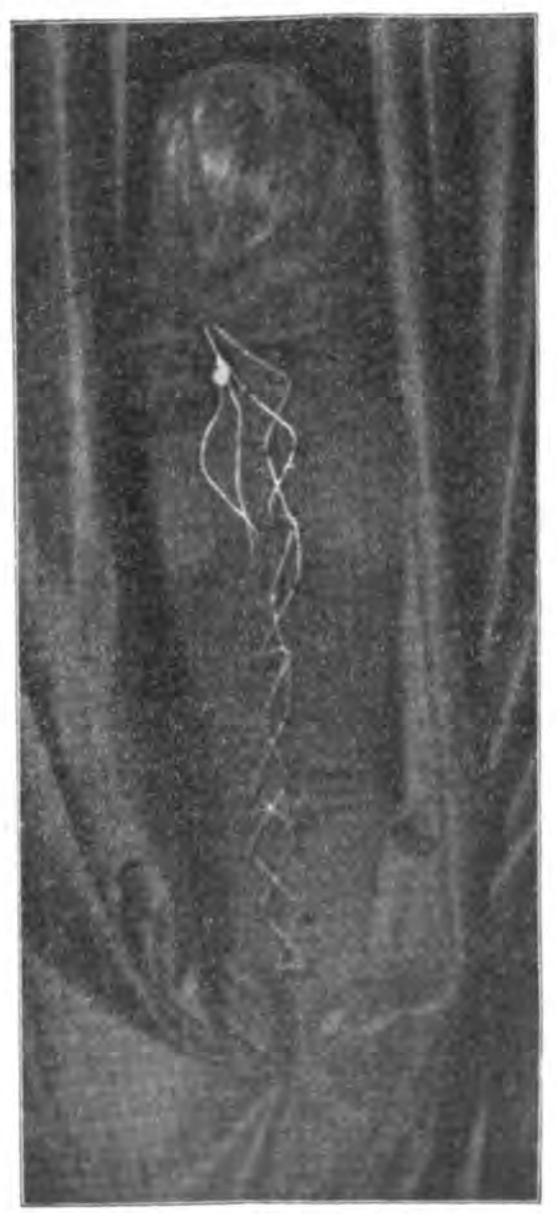


Fig. 1

l'on pût reconnaître clairement l'intention du modeleur de composer un visage de femme...

Voici maintenant ce que le colonel Peter dit de la photographie prise le 1er Juin 1912 et que nous avons pareillement reproduite à la page 334 de notre numéro de Novembre-Décembre dernier :

Le 1er juin 1912, apparut un visage d'homme avec ce même habillement d'étoffe et de voiles que portaient d'autres figures précédentes. On dirait un croquis tracé avec le crayon noir. Les traits sont ceux de M. Alexandre Bisson, le dramaturge bien connu, décédé en janvier 1912. Malgré sa ressemblance (Mme Bisson très émue a reconnu immédiatement son mari), le portrait est toutefois sans signes de vie réelle. Ceci pourra faire sourire avec supériorité le sceptique ignorant. Mais voici les observations du Baron Schrenck :

« Comme — écrit-il — j'avais suivi clairement l'image à partir de l'épaule, je ne la quittai plus des yeux, me penchant sur Eva assise tranquillement au-dessous de moi. De cette manière un rayon de lumière passait sur ma tête par le rideau ouvert et allait éclairer la paroi, au fond du cabinet, sans importuner le médium. Le visage d'homme se trouvait alors en face de moi comme un portrait de grandeur naturelle fixé sur le mur ; il résista pendant environ 6 secondes à la lumière, il se tourna ensuite sur son propre axe à plat contre le mur, pendant que la partie supérieure du visage tombait vers le bas, et il disparut alors dans la direction du parquet (donc derrière le dos du médium) sans laisser de traces. Pendant toute cette observation, le corps d'Eva était resté immobile et contrôlé par moi ; l'image était séparée d'elle. Son mouvement et sa disparition ont eu lieu comme effectués par une force invisible. »

Après la séance eut lieu l'examen le plus méticuleux du médium nu (*même l'examen gynécologique*) ; on fouilla aussi le cabinet, le tout avec un résultat négatif ; l'image était disparue. Que doit penser à présent le sceptique ?

La plus grande partie de l'ouvrage du Dr von Schrenck-Notzing est consacrée à Mlle Eva C. ; cette dernière étant, des deux médiums étudiés par l'auteur, incontestablement le plus développé et le plus important. Toutefois, comme nous nous sommes déjà occupés largement de Mlle Eva en analysant l'ouvrage de Mme J. Bisson, il nous sera permis de nous étendre ici plus spécialement sur les phénomènes qui ont été obtenus avec Mlle Stanislawa P., à laquelle se rapportent les gravures qui accompagnent cet article. Voici comment parle d'elle le colonel Joseph Peter :

Mlle Stanislawa P. est polonaise. Les facultés médiumniques de cette jeune fille de 19 ans ont été découvertes il y a un an. A 18 ans, Stanislawa éprouva dans sa chambre une hallucination télépathique véridique : elle vit apparaître son amie Sophie, du même âge qu'elle ; on appris ensuite qu'elle était morte subitement au même moment. Cet événement appela l'attention sur ses facultés de médium et offrit l'occasion d'effectuer avec Stanislawa des expériences dans le sens de la tradition spirite. La personnification « Sophie » conserva par la suite le rôle principal dans les expériences.

J'ai connu personellement le médium chez le Ba-

ron Schrenck, et Stanislawa fréquentait aussi ma famille. Je suis donc à même de confirmer les caractéristiques que l'auteur lui attribue. C'est une jeune fille modeste, aimable et honnête, qui ne s'est mise qu'avec répugnance à la disposition du Docteur Schrenck pour les expériences, par amabilité envers son bienfaiteur et pour gagner sa vie.

Sa pudeur développée à l'excès, sa grande timidité et la falicité avec laquelle elle s'émotionne rendent les constatations plus difficiles. L'emploi de mesures de contrôle est interprêté par elle comme un doute de son honnêteté. Un état d'excitation, des larmes, des nuits sans sommeil et des séances négatives ont été plusieurs fois le résultat de ses appréhensions. Comme elle ne permettait pas un examen par des mains masculines, des dames furent invitées à rester présentes lorsque le médium se déshabillait et mettait son costume de séance, semblable à celui employé avec Eva C.

Stanislawa est encore une débutante et l'on doit prendre ceci en considération, si certains phénomènes offerts par elle paraissent peut-être moins probants et convaincants que les apparitions avec Eva C. Néanmoins avec elle également on n'a jamais constaté de faits justifiant des soupçons. D'ailleurs on a fini par la revêtir d'un maillot noir pour le corps entier, qui ne pouvait être fermé que par derrière ; un bonnet en tulle, cousu fixement au cou, recouvrait la tête toute entière, et était fermé sur la nuque avec des rubans. Les mains étaient mises dans des sacs en tulle, cousus aux manches ; il était impossible de faire sortir des objets de ce vêtement qui, en quelque sorte, enfermait le médium comme dans une cage. (*Voir la figure* 1). Le contrôle du cabinet, etc..., était naturellement aussi strict qu'avec Eva C.

Les séances avaient lieu dans le laboratoire établi chez le Baron Schrenck, à Munich. Le médium, conduit dans le cabinet et hypnotisé par l'auteur, tombait, après une demi-minute, en état somnambulique et y restait pendant l'entière séance ; contrairement à Eva C., il ne parlait presque jamais dans l'hypnose, la correspondance avec les forces médianimiques étant conduite par des coups frappés. Les séances eurent lieu en Janvier et Février 1913, et furent continuées en Juin et Juillet 1913.

On doit avant tout mentionner comme particulièrement frappantes les apparitions qui présentent un parallélisme avec celle d'Eva C. Chez Stanislawa P., également, les apparitions de matérialisations commencèrent sortant de la bouche avec le même caractère raboteux, de matière en lambeaux : une masse irrégulière, assez consistante, d'environ 50 à 55 centimètres de longueur sortait de la bouche grande ouverte du médium et restait en une position flottante. Dès les deux premières séances, il s'est constitué au bout de cette bande trois doigts d'un dessin tout à fait grossier. Egalement avec ce médium, le produit s'échappant de la bouche montre aussi de l'inclination à une constitution de formes humaines.



Fig. 2. — Mlle Stanislawa P. est revêtue de son maillot noir qui va de son cou jusqu'au pied : Sa tête est couverte d'un voile cousu au maillot

Dans les séances suivantes des formations de mains ont suivi, souvent d'une constitution seulement ébauchée. Quand dans les séances d'été on mettait sur le médium le bonnet en crêpe mentionné plus haut, les émanations se précipitaient hors de la bouche *à travers le voile*. Dans la séance du 23 juin 1913, la masse sortant de la bouche descendit jusqu'à la main gauche. La photographie du phénomène est particu-

lièrement intéressante, car on voyait la différence essentielle du voile blanc entourant les mains avec la masse fibreuse, qui ressemblait plutôt à des filaments de plante qu'à une matière tissée. Dans la séance



Fig. 3. — Agrandissement d'une partie de la figure précédente

suivante, la structure changea et ressemblait plutôt à un ouvrage au crochet en fils de laine.

On a réussi pour la première fois, dans les séances de Munich, à faire usage du *cinématographe*. Le film du 23 juin 1913 comprenait environ 360 images, celui du 13 juillet plus de 400. Les clichés, très instructifs, montrent l'accroissement de la matière et la résorbtion de celle-ci dans la bouche. L'expérience avec cet appareil moderne signifie un progrès extraordinaire dans la méthode de recherche ; je suis persuadé qu'à l'avenir nous serons redevables de nombreuses surprises à cette idée du Baron Schrenck.

II

Après avoir résumé ainsi les faits observés par l'auteur de l'ouvrage qu'il a entrepris d'analyser, M. le colonel J. Peter passe à faire connaître aux lecteurs la manière de voir du Dr Schrenck au sujet de l'expérimentation métapsychique.

Et d'abord, pourquoi si peu de savants ont-ils admis jusqu'ici la réalité de ces faits, qu'un petit nombre d'entre eux ont pourtant reconnus d'une façon incontestable ? Parce qu'ils ne sont pas encore parvenus à comprendre que, dans cet ordre d'investigations, il ne convient pas de prescrire au médium les conditions dans lesquelles les phénomènes doivent se produire. Le Dr von Schrenck a reconnu, comme le Professeur Hyslop, Sir Olivier Lodge et d'autres chercheurs éminents, que l'expérimentateur exempt de préjugés doit tout d'abord se faire spectateur *passif* de cette nouvelle classe de manifestations naturelles, qu'il doit s'adapter à ce genre particulier de recherches et non pas prétendre le modifier à sa guise. C'est seulement quand le chercheur a gagné la confiance absolue du médium, qu'il peut se risquer à exercer une influence favorable sur les expériences, et prudemment, pas à pas, prendre en mains la direction des recherches et finalement constituer ce milieu qui seul peut conduire à un jugement irréprochable.

Par suite, l'auteur établit comme règle fondamentale de la méthode : « d'organiser toutes les conditions d'expériences, tous les contrôles, le plus possible de façon que, dans le dégagement de ces forces, les facultés du médium ne soient pas entravées et brisées, *dût-on pour cela encourir le danger de voir reprocher à l'observateur de la légèreté et une façon de procéder peu conforme aux méthodes généralement employées dans la science*. Le fanatisme de l'exactitude fait tarir la source à laquelle on puise ».

Seul peut parler ainsi — observe M. Peter — un chercheur qui possède une grande expérience et est exempt de tout préjugé. Le préjugé qui règne sur la plupart de nos savants, particulièrement en ce qui concerne les phénomènes en question, est si profond,

que celui qui fait exception en ceci, court le danger de perdre sa réputation scientifique ; et ce fait est exploité très fortement par les adversaires déclarés et cachés.

Le Baron Schrenck n'ignore également pas les épreuves. Il dit dans l'introduction de son ouvrage : « Dans la conviction que l'auteur avait été victime des tromperies raffinées de deux femmes, soit le médium Eva C. et sa protectrice Madame Bisson, *on* donna l'ordre en grand secret, à l'insu de l'auteur, à un bureau de détectives très renommé de Paris, contre promesse d'un paiement élevé, de surveiller les deux dames. Il fut remis aux employés de cette Maison, de façon non régulière, outre des informations nécessaires sur le médium lui-même, un nombre de photographies prises au cours des expériences et appartenant exclusivement à l'auteur et à sa collaboratrice, et ce pour leurs recherches. Malgré les importunités désagréables auxquelles furent exposées les deux dames mentionnées, non seulement dans la rue, mais jusque dans leur maison et dans leur vie de famille, de la part de ces instruments de l'émissaire anonyme, les huit mois d'efforts continus de ceux-ci n'ont pas réussi à trouver aucune preuve de tromperie, ou peut-être la maison qui pouvait fournir le matériel présumé nécessaire en formes de mains en tous genres, en serpents, en étoffe de mousseline, moulages en plâtre de formes de visages, ébauches de portraits dessinés, ainsi que quatre figures de fantôme entiers ! »

Ce n'est pas le moindre mérite du D[r] von Schrenck, d'avoir parlé de ces choses de façon approfondie et franche dans sa Préface et dans les chapitres d'introductions intitulée : *« Généralités et historique »*, *« La Méthode dans les recherches médiumniques »*, *« Faits et hypothèses »*. Ces chapitres font partie de ce que l'auteur a écrit de meilleur dans cet ordre de recherches.

Maintenant, la méthode du D[r] von Schrenck est née de cette connaissance approfondie de l'histoire des recherches occultes et spécialement de la voie fausse que ces dernières ont suivie jusqu'à présent pour obtenir le plus merveilleux de tous les phénomènes. Elle a, en somme, donné de bons résultats, car jamais encore les phénomènes de matérialisation n'avaient été observés aussi irréprochablement et aussi clairement dans leurs différentes phases, que dans les séances en question avec Eva C. et Stanislawa P.

Dans le chapitre *« Coup d'œil rétrospectif »*, l'auteur donne un exposé détaillé du *procédé de matérialisation*, en tant qu'il peut être déduit de ces nouveaux résultats des recherches. D'après lui, nous pouvons dire en général, que la manifestation présente quatre phases.

Dans la première apparait une substance brumeuse, nuageuse, comme une fumée fine de couleur blanche ou grise. Avec la condensation croissante, il se constitue, soit des masses d'une fluidité grasse, soit des voiles semblables à une toile d'araignée ; peu à peu on a l'impression d'un tissu organique compacte ou congloméré avec dessin fondamental restant toujours pareil. On ne trouve jamais ce dessin carré des fils, qui est propre aux tissus les plus fins s'obtenant dans le commerce. La matière est froide, visqueuse, gluante et proportionnellement lourde. « La sensation qu'elle produit au toucher — dit le D[r] von Schrenck — est à peu près comparable à celle que produit un reptile vivant sur la peau. » Les voiles sont élastiques comme le caoutchouc et changent de volume, de longueur et de forme, même lorsque le corps du médium reste immobile. Il sont tout d'abord joints au corps du médium ; la bouche sert très souvent de source visible, mais l'émanation a aussi été observée sortant des parties génitales.

Dans la deuxième phase (*évolution*), un agrandissement a lieu. On voit alors des apparitions en mouvement, c'est-à-dire des mouvements propres indépendants du téléplasma, qui occasionnent aussi bien des changements de place qu'un changement de forme. L'auteur compare de nouveau ces mouvements à ceux d'un reptile.

Dans la troisième, celle de la *métamorphose*, se forment des prolongements de formes remarquables, des ébauchés esquissées de doigts et de mains, etc. (Les formes de mains se produisent également sans point de jonction avec le téléplasma primitif). Les formes de main donnent l'impression d'être découpées en papier ; seulement l'examen a montré que jamais n'apparait la structure caractéristique des produits en papier ou fibre de bois. La métamorphose présente en outre des formes qui paraissent semblables à des membres humains, par exemple des bras.

La *disparition* (dernière phase) se produit ensuite, souvent tout d'un coup, en un mouvement sautant rapide *sur le corps du médium*, qui reprend ou réabsorbe manifestement la substance. On a aussi observé la résorbtion dans la bouche. En outre la disparition peut se produire sous forme d'une simple disparition optique.

Le D[r] von Schrenck consacre un chapitre spécial à la formation des *fragments de têtes* et aux clichés des *visages* et des *fantômes*, — chapitre qui, comme résumé de toutes ses observations, est un des plus intéressants du livre. Je ne puis l'esquisser ici qu'en de courts passages :

Egalement avec ces images, le développement se produit graduellement : la masse élémentaire apparait tout d'abord, ensuite il se forme des portraits plats paraissant sculptés sur une base molle ou en forme de disque, et finalement on voit une formation ressortant en relief de parties particulières du visage. Il se présente des parties avec cheveux, etc., et finalement on voit le modelage plastique entier du visage. Ces images se trouvent fixées, soit n'importe où sur le corps du médium, soit aux rideaux et à la paroi arrière du cabinet ; même une image a semblé flotter librement en l'air. La majorité d'entre elles sont pittoresques, drapées avec des voiles gris ou



noirs ou avec des étoffes de plus forte consistance, qui dans des cas particuliers recouvrent complètement les parties du visage. « L'impression générale », dit le Dr von Schrenck, est qu'il existe un effort clair pour représenter, « matérialiser » de la matière téléplastique existante, avec des moyens artificiels de genre différent et en accentuant l'essentiel, certains types de visages de caractère tout à fait individuel.

Le Dr von Schrenck fait noter que ce n'est pas seulement depuis hier qu'on a observé que des apparitions médiumniques tout à fait authentiques affectent pourtant l'apparence de simples images sur une surface plane — et ceci même dans la littérature purement spirite. Il cite, à ce sujet, différents exemples tirés d'un ouvrage du Dr Robert Friese : *Stimmen aus dem Reiche der Geister* (Oswald Mutze, édit., Leipzig, 1905). Par exemple, « l'esprit Joséphine », invité à expliquer pourquoi il y avait une si grande différence entre l'apparence qu'elle empruntait dans ses manifestations, et celles d'autres esprits, répondit : « Je suis en chair ; les autres sont des fantômes peints ».

Et le colonel Peter poursuit en disant :

Le Dr von Schrenck dit que les formations téléplastiques de têtes et de fantômes entiers observés avec Eva C. trahissent une capacité artistique ; et le peintre bien connu de Munich, Professeur Albert von Keller, a prouvé de façon approfondie, dans une expertise artistique adjointe au livre, que « dans les fragments de visage et de tête une volonté artistique est fortement exprimée pour la production des formes en question ». D'une tête de femme ayant apparu dans la séance du 22 novembre 1911 (Paris), Albert von Keller dit « qu'elle est comme forme, ligne et composition d'une beauté ne pouvant être surpassée, et telle que l'ouvrage d'un maître peut seul la montrer ». Dans un autre endroit, le Professeur von Keller observe que « dans ces réalisations excellentes nous avons l'impression directe de la vie, vue à travers le tempérament d'un grand artiste ».

La discussion approfondie d'un artiste de la réputation d'Albert von Keller est extrêmement instructive ; elle amène tout d'abord la personne s'occupant de cette forme de matérialisation à se demander : « *Quel est donc l'artiste mystérieux qui produit ces merveilles?* » Malheureusement nous n'aurons pas de réponse. Le Dr von Schrenck déclare franchement: « La marche de nos recherches a été dirigée vers la constatation objective et impartiale des faits, sans être influencée par aucune théorie ; on a aussi réussi, peu à peu, à rendre les séances de matérialisation exemptes de l'influence de la tradition spirite. » Toutefois, sans nier que l'ensemble des doctrines spirites puisse être conforme à la vérité, il pense, pour les phénomènes qu'il a constaté, que l'explication animiste doit suffire à les expliquer.

Nous devons faire remarquer ici que le colonel Joseph Peter n'est pas absolument du même avis ; il en donne longuement les raisons, et trouve, en tout cas, que les expériences faites par la médiumnité de Mlles Eva C., et Stanislawa P. ne contiennent rien, en somme, qui puisse paraître défavorable à l'hypothèse spirite.

Le colonel termine son article en disant :

Pour terminer ma discussion, j'en viens à un sujet qui joue malheureusement un grand rôle dans l'occultisme : *Tromperie* et *Fraude*. Le Dr von Schrenck les traite dans le chapitre : « *Coup d'œil rétrospectif; Motifs négatifs et hypothèse de fraude* ». Les adversaires de l'auteur, qui se sont avancés jusqu'à présent avec des objections si faibles, n'ont guère lu ce chapitre, sans quoi ils auraient dû voir que le Dr von Schrenck connaît lui-même très bien les points exposés à l'attaque et les a examinés de façon plus approfondie que les sceptiques eux-mêmes. Ces derniers se rendent la tâche très facile ; ils séparent des anneaux de la chaîne des faits, joignent au fragment leurs observations pénétrantes, taisent ou omettent les circonstances secondaires, et se gardent bien de dire, surtout, que l'auteur lui-même a discuté d'avance ce qui peut être dit contre l'un ou l'autre phénomène. Dans les journaux quotidiens, dans lesquels on n'a que peu de place pour la défense, il est facile d'obtenir que la grande masse des lecteurs, qui dans ce domaine est particulièrement ignorante, considère le tout comme fraude et tromperie. L'homme instruit, scientifique, ne basera jamais son jugement sur de tels articles de feuilleton.

On a pu expérimenter de nouveau, à cette occasion, combien le scepticisme est merveilleux dans ses explications. Comme, au moyen des perquisitions, on a empêché aux médiums de cacher des objets pouvant leur servir à simuler les phénomènes, on en vient à une nouvelle idée : la *Rumination*, c'est-à-dire que le médium avale l'objet destiné à la tromperie pour le rendre à nouveau au moment opportun. Dans notre cas, ce serait, par exemple, des masques en papier, avec des épingles de nourrice, que le médium avale avant la séance ! L'entière supercherie est ainsi découverte : chez lui, dans sa tranquille petite chambre, le médium avale tous les objets dont il veut se servir pendant la séance ; derrière les rideaux, dans le cabinet, il rend à nouveau les objets, les déplie avec les mains ou *avec la bouche*, les suspend aux rideaux avec les mains ou *avec la bouche* : également il enlève à nouveau les objets, les froisse rapidement ensemble et les avale de nouveau. A la maison ils seront rendus, ou, si cela ne peut pas se faire autrement, on les fera évacuer par la voie naturelle avec de la purée de pommes de terre ou de la marmelade de pruneaux



absorbée ensuite, etc. Qu'est-ce qui peut être plus simple ?

Le Dr von Schrenck a prouvé récemment de façon frappante, dans un journal de Munich, combien l'hypothèse de la rumination est insoutenable. Entre autres choses, dans une séance (du 26 novembre 1913, à Paris) on avait donné un *vomitif* au médium Eva C., encore en état hypnotique. L'analyse chi-

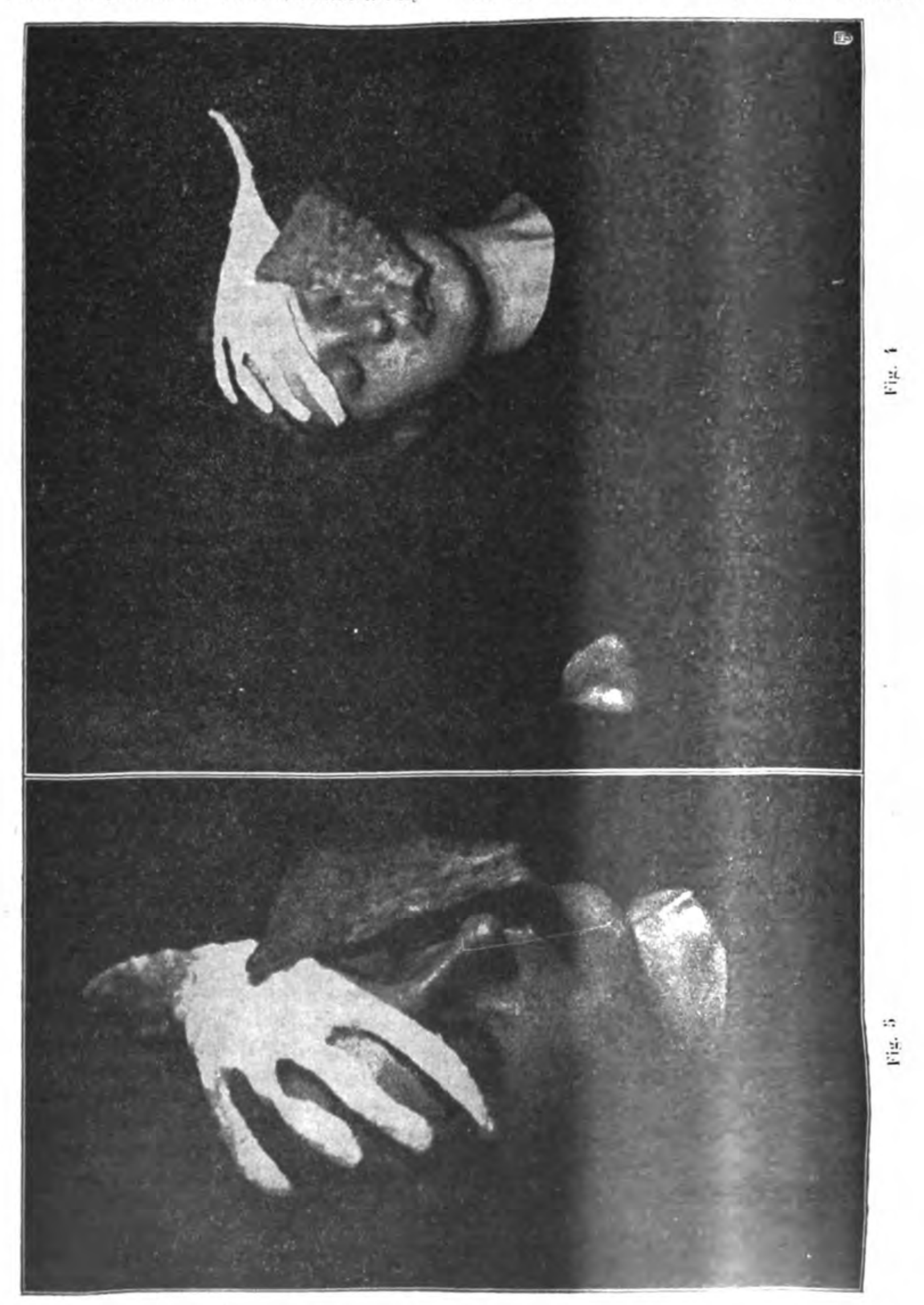


Fig. 4

Fig. 5

mique et scientifique des produits rendus n'a trouvé aucune trace de papier, produits textiles ou autres artifices, avec lesquels le phénomène qui s'était montré dans cette séance (émanation d'une matière blanche, de 50 centimètres de longueur, environ 20 centimètres de largeur, sortie de la bouche avec formation ultérieure d'un profil de visage) aurait pu être produit artificiellement. Eva C. a même

exprimé sa bonne volonté de se laisser faire un *nettoyage de l'estomac!*

Toutefois, on serait dans une grande erreur, si on croyait qu'une polémique ferait accepter, à ce sujet, d'autres manières de voir. Je sais par expérience que ces gens sont inébranlablement convaincus de la justesse de leur « explication », et qu'ils croient même rendre un service à la vérité. Mais la vérité se vengera pour être ainsi méconnue : la sagesse des sceptiques sera depuis longtemps oubliée, que les recherches d'un Dr von Schrenck feront encore l'objet d'études, d'admiration et de reconnaissance.

Dans le but de montrer avec quel esprit impartial et critique sont commantés les protocoles des séances avec Mlle Stanislawa P., nous en reproduisons un ici, en même temps que deux photographies qui s'y rapportent.

Séance du 15 Février 1913

A 5 heures de l'après-midi. Assistants, Mme v. S., qui a surveillé le changement de vêtements du médium, Comtesse K., Dr E., v. Kaiser, l'auteur.

Les conditions et détails de la séance, ainsi que les contrôles, sont les mêmes que dans les séances précédentes. Comme une surface blanche apparaît sur la tête du médium, l'auteur a fait la conflagration du magnétisme.

Après une durée d'une heure, clôture de la séance.

Contrôle postérieur négatif.

Sur les photographies obtenues le 15 Février (*Figures 4* et 5), on voit sur le front de la jeune fille endormie une forme plate blanche, avec quatre prolongements, qui, dans son ensemble, correspond à un croquis de main de la forme la plus primitive. Cette main sort d'une sorte de manche, dont une partie est couverte par le rideau du cabinet. Le doigt annulaire semble même être retourné. Sur le cliché latéral agrandi on reconnaît de façon précise que la substance dont cette main est composée a le même caractère plein, brut, que les bandes sortant de la bouche, dont nous avons déjà parlé. Les doigts correspondent à la grandeur de la main d'un adulte et suivent la courbe du front, vers les tempes ; ils sont toutefois détachés de la peau et projettent sur celle-ci de larges ombres.

Le prolongement correspondant au pouce manque. Par contre, une partie de l'image blanche est reliée à la bouche du médium par un deuxième morceau de matière également plat, foncé, triangulaire. Le bout pointu inférieur disparaît, en se courbant, entre les lèvres, remplissant l'ouverture de la bouche demi-ouverte. Cette substance foncée parait aussi être brute et filamenteuse.

Les produits médiumniques apparus le 25 et le 31 Janvier et le 15 Février présentent constamment un caractère commun, qu'on pourrait peut-être imiter à l'aide de formes en ouate. Toutefois, en examinant de façon détaillée les agrandissements, nous ne trouvons nulle part la base filandreuse caractéristique de la ouate. En outre, en manipulant l'ouate, des filaments restent presque infailliblement attachés au vêtement ; cela ne pourrait surtout pas être facilement évité dans l'obscurité du cabinet ; on les aurait donc trouvés ensuite. On n'a constaté aucun mouvement dans aucune de ces formes.

Les photographies, considérées objectivement, produisent une impression défavorable. Stanislawa pouvait avoir vu sur les photographies d'Eva C., la manipulation avec la bouche et l'avoir imitée. Il s'ajoute à cela que pendant la formation du produit le rideau était fermé. Si aucune autre preuve n'existait à l'appui des facultés médiumniques de Stanislawa P., on devrait en arriver à un jugement défavorable, malgré le contrôle exercé aussi exactement que possible. Cependant, on ne peut pas négliger de remarquer la concordance frappante de maints détails des observations faites avec Stanislawa P. et Eva C. Ainsi, le caractère fondamental irrégulier, filamenteux, en lambeaux, de la substance, est similaire chez les deux médiums ; en outre, la forme « impressionniste », esquissée, unie des images, se ressemble dans les deux cas, ainsi que, finalement, la manière de se produire du phénomène, sa formation en sortant d'une ouverture du corps. Dans tous les cas, il semble exister une concordance entre les résultats obtenus avec les deux médiums, bien que toutes les créations de Stanislawa P. semblent plus imparfaites et puissent être plus facilement imitées.

ECHOS ET NOUVELLES

L'élection du prof. Ch. Richet à l'Institut de France

L'élection de M. le Professeur Charles Richet à l'Académie des Sciences, suivant de près les hautes distinctions constituées par le prix Nobel et la Croix de commandeur de la Légion d'honneur, a d'autant plus d'importance qu'il s'agit d'un homme qui, par le courage scientifique et moral avec lequel il n'a pas craint d'appuyer toute idée lui paraissant vraie, bonne, utile, s'était créé des adversaires dans plusieurs branches de l'activité intellectuelle contemporaine. Mais tout le monde a dû s'incliner devant sa valeur scientifique, sa probité, son élévation d'esprit. Les psychistes n'ont certainement pas été les derniers à se réjouir des honneurs si mérités qui viennent d'être conférés à M. le Dr Charles Richet.

Un homme a pu vivre un an sans cerveau ?

Un homme a pu vivre pendant un an, presque sans souffrance, avec un cerveau réduit à l'état de bouillie et ne formant plus qu'un vaste abcès purulent ; voilà le fait curieux observé par M. le docteur R. Robinson et exposé, hier, à l'Académie des sciences, par M. Edmond Perrier.

Il s'agit d'un individu âgé de soixante-deux ans et qui, à la suite d'une légère blessure dans la région occipitale, présenta quelques troubles visuels qui attirèrent l'attention ; cependant aucun symptôme alarmant — ni paralysie ni convulsions — ne se produisit. Les autres sens demeuraient d'ailleurs dans leur état normal.

Au bout d'un an, le malade fut emporté brusquement par une attaque épileptiforme. A l'autopsie, le docteur Robinson constata que le cerveau de cet homme se présentait sous la forme d'une coque mince qui, incisée, donna issue à une énorme quantité de pus.

Comment une destruction aussi complète de l'appareil cérébral n'a-t-elle donné lieu à aucun symptôme grave et caractéristique ? Et que devient, devant un pareil fait, la doctrine des *localisations* qui attribue aux diverses régions ou zones du cerveau des fonctions bien déterminées ?

M. le docteur Robinson, s'appuyant sur ce cas singulier et sur les savantes études des docteurs Van Gehuchten et Pierre Marie, conclut que cette doctrine doit être revisée.

— Il peut se produire, dit-il, dans les parties touchées du cerveau des modifications dont nous ignorons la nature et les modalités.

(Le *Journal*, 23 Déc. 1913).

« Judas », le dernier tableau d'Hélène Smith

Mlle Hélène Smith produit un de ses tableaux médiumniques chaque année environ, et chaque fois on fait autour de la nouvelle œuvre une certaine publicité. Cette fois on est arrivé à faire paraître une intéressante brochure au sujet du tableau que le fameux médium vient de terminer, et qui représente « Judas » ; c'est M. Henri Cuendet qui en est l'auteur ; la *Suisse* de Genève publie, comme d'habitude, un article de M. L. Florentin. Nous en détachons la partie la plus importante. Comme on pourra voir, elle présente un intérêt spécial pour les psychistes. En effet, on se plaignait de ce que, Mlle H. Smith travaillant toute seule, il fallait, pour ce qui concerne le mode de production de ses tableaux, s'en tenir à ce qu'elle voulait bien raconter. Or, cette fois, il a été pris une série de photographies qui montrent la marche du travail, si intéressante dans le cas dont nous nous occupons, puisqu'elle n'est pas conforme à celle ordinaire, employée par les peintres.

C'est en 1912, — écrit M. Florentin — qu'Hélène Smith reçut un premier avertissement au sujet d'un portrait de Judas. N'ayant point imaginé qu'il pouvait n'être qu'un des instruments nécessaires aux prophéties et au mystères de la Passion, elle en conçut une grande angoisse qui dura jusqu'au jour où il lui fut révélé, selon les formes accoutumées, que Judas Iscarioth ne serait pas tel qu'elle le croyait. Elle attendit donc, soumise déjà à tous les faits étranges qui accompagnent d'ordinaire chacune des manifestations de sa médiumnité. Au mois de février 1913 elle eut la vision d'un paysage. En mai, elle sut que Judas y figurerait sans savoir encore de quelle manière et le 4 juillet eut lieu la première séance.

Il en fut de ce tableau comme de ceux qui le précédèrent, et la succession des éléments dont il est composé fut toujours aussi déconcertante.

D'abord, sur la toile blanche et nue, un groupe de pierres est peint de cette manière bizarre propre à Hélène Smith. Les contours n'y sont point indiqués



par un trait, mais réservés au contraire ; la couleur est appliquée par petites taches où restent visibles les empreintes des ongles et des doigts. Ainsi, morceau par morceau, le paysage s'organise. Le terrain se forme avec ses rocs et ses collines, le ciel rougeoyant s'étend, la végétation apparaît. Le 8 juillet le paysage est terminé ; le 10, les yeux et une oreille de Judas sont peints au milieu des rochers ; le 11 c'est le pied gauche écrasant une touffe d'herbe, le 12 c'est la jambe droite, le 13 juillet c'est le crâne. Les séances continuent ainsi, presque chaque jour dans cet ordre qui pour un professionnel ne serait que désordre.

Ici, il ne peut être question de peinture d'ensemble, mais d'une addition de formes sans relation immédiate les unes avec les autres et où souvent les intermédiaires manquent. Les unes demeurent ; les autres disparaissent sous des formes surajoutées. C'est ainsi qu'après avoir représenté le malheureux apôtre nu, Hélène Smith le revêtira successivement d'une chemise et d'une tunique. C'est ainsi qu'après l'avoir fait glabre et chauve elle peindra ensuite ses cheveux et sa barbe ; c'est ainsi qu'après avoir peint ses sandales avec un soin si méticuleux que chaque clou en était visible, elle les recouvrira d'un sac de peau sur lequel viendra ensuite s'enrouler une écharpe.

Tout se fait et se superpose de cette manière, jusqu'au 13 décembre où le tableau est terminé.

Jusqu'ici, Hélène Smith n'avait donné que des renseignements oraux sur l'évolution technique de son œuvre. Quelques privilégiés cependant en avaient pu suivre l'évolution et attestaient la véracité de ses dires. Aujourd'hui nous possédons le témoignage matériel des conditions techniques qui gouvernent ses travaux. Cinquante-deux clichés ont été faits après chaque séance importante. Ils en révèlent la déconcertante progression. Je regrette de ne pouvoir expliquer ici l'intérêt qu'ils ont, en particulier au point de vue des sciences psychiques. Peut-être pourrais-je bientôt en parler longuement. En attendant, n'ayant pu, comme je l'aurais désiré, voir s'accomplir cette œuvre, j'attends l'œuvre prochaine pour l'étudier jour après jour.

Tel qu'il est là, le « Judas » d'Hélène Smith est bien de la même famille que ses Christ, sa Vierge et ses Apôtres. Il leur appartient par son type physique, par sa couleur, par sa facture. Il se rattache à eux par une même association de synthèses et de réalisme objectif, de naïveté, et d'idéalisme.

L'homme de Kerioth est assis sur une pierre, sous un rocher en haut duquel un vieil olivier étale ses branches. Il n'a point le visage repoussant et immonde que lui donnèrent les maîtres anciens ou modernes de la peinture religieuse. Il est méditatif et grave ; sa douleur étend sur ses traits une ombre légère et ne se manifeste que par les larmes qui coulent sur ses joues. Autour de ses cheveux une corde s'enroule. Dans sa main est la courroie rompue prise à un sac qui traîne à terre près de sa bourse vide. Les pieds sont nus et à côté on voit les morceaux brisés d'un bâton de voyage où les lanières d'une gourde s'enroulent encore. Tout est silence et solitude sous le ciel crépusculaire dont la lueur cuivrée noie les collines lointaines. Judas est seul sous l'olivier aux branches tentatrices, seul avec ses pensées et ses remords funestes... Mais dans sa misère un ami lui est demeuré : son chien inquiet qui le regarde et qui semble l'interroger...

Les belles paroles de Maeterlinck au sujet des chevaux d'Elberfeld

Nos lecteurs savent déjà que M. Maurice Maeterlinck a été à Elberfeld pour voir à l'œuvre les chevaux pensants de M. K. Krall. Voici la déclaration qu'il a écrite, après cette visite, et qui a été publiée dans un Supplément de *Tierseele*, la nouvelle et si intéressante Revue consacrée à l'étude de l'âme animale, et dont M. Krall lui-même est le Directeur :

J'ai passé, du 3 ou 4 septembre de cette année, deux matinées et une après-midi dans l'écurie des chevaux d'Elberfeld. Muhamed, Zarif, Haenschen et l'aveugle Berta ont tour à tour travaillé devant moi et résolu des problèmes qui allaient des additions les plus simples aux extractions de racines les plus compliquées. J'ai quitté Elberfeld, aussi convaincu qu'on peut l'être, de la réalité, de l'absolue sincérité des faits merveilleux et inexplicables que j'y avais vus de mes yeux. Il suffit du reste de séjourner une heure dans l'honnête atmosphère de l'écurie, fantastique mais loyale, pour que le moindre soupçon de fraude ou de supercherie ne vienne même plus effleurer l'esprit le plus méfiant. La théorie des mouvements inconscients de l'opérateur ne résiste pas davantage à l'examen. Quant à l'hypothèse télépathique, vers laquelle je penchais, je dois reconnaître que mes expériences, que complétèrent deux jours après mon départ celles du Dr Haenel, semblent également l'écarter. Il faut donc admettre, comme le fait Krall, dont l'autorité a ici le plus grand poids, que les chevaux résolvent eux-mêmes, sans aucune aide, sans aucune influence étrangère, par les seules forces de leur intelligence, les problèmes les plus ardus qu'on leur propose ; ou avoir recours à l'hypothèse médiumnique qu'il est impossible d'aborder en cette note, et à laquelle je compte consacrer une étude spéciale. Les deux interprétations sont également troublantes, vastes et mystérieuses et ouvrent la porte à des pensées, à des conséquences et peut-être à des espérances infinies.

Maeterlinck.

Octobre 1913.

Automatisme musical

A la Société de Psychothérapie, d'Hypnologie et de Psychologie, M. le Dr Léon Demonchy, l'un des vice-présidents de notre S. U. E. P., a donné



une conférence, le Mercredi 14 Janvier, en présentant un sujet qui offre un intéressant automatisme musical. Il s'agit de M. FROISSART, préparateur à la Sorbonne, lequel, bien que n'ayant jamais étudié la musique, s'asseoit au piano et, sans se rendre compte d'aucun travail mental conscient, laisse courir ses doigts sur le clavier, en improvisant des morceaux d'une certaine valeur artistique. Un piano ayant été transporté dans la salle, M. Froissart donna des preuves, très applaudies, de son talent musical automatique. L'un des assistants lui ayant indiqué quatre notes, M. Froissart improvisa sur ce thème un morceau fort goûté par l'auditoire. Il joua alors même qu'on couvrit le clavier d'un drap. Il ne réussit guère quand on lui proposa de jouer, tout en chantant un air différent de celui joué ; mais il put lire couramment pendant qu'il jouait. Il est fort probable qu'il parviendrait à la perfection dans ces derniers exercices, si seulement il s'exerçait un peu.

A ce sujet, M. le Dr Demonchy observa qu'on retrouve toujours une certaine éducation musicale à la base de tout automatisme musical ; un sujet de cette classe, très connu dans les milieux spirites parisiens, s'il n'a presque pas étudié la musique, est pourtant fils d'un premier prix de Conservatoire et d'une dame qui connaît très bien le chant. Cette circonstance a une importance très grande. Puisqu'on peut améliorer par l'exercice l'automatisme, on devrait s'efforcer de tirer parti de celui-ci, en l'éduquant. Il cita le cas de M. Beaunis, le psychologue bien connu, professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Nancy, qui a raconté, il y a quelques années, dans la *Revue Philosophique* comment il écrit chaque année des pièces dramatiques, qui sont régulièrement jouées et applaudies dans un théâtre, et ceci dans un état d'automatisme qui lui permet de laisser reposer ses facultés intellectuelles conscientes : c'est peut-être ainsi qu'il parvient à montrer tant d'activité à son âge avancé (il a 83 ans).

Pour ce qui se rapporte à M. Froissart, ce qui le rend un sujet particulièrement intéressant à étudier, c'est qu'il s'agit d'un homme possédant des titres scientifiques, ne préjugeant pas l'explication de ces phénomènes qu'il présente par des théories préconçues et inutiles.

Le conférencier a été vivement applaudi.

Petites informations

*** **L'Echo du Merveilleux** vient de paraître, le 1er Janvier, rajeuni et partiellement transformé, la couverture ornée d'une gravure représentant l'un des beaux tableaux idéalistes du peintre M. Maurice Chabas. Il contient un intéressant article de M. E. Boirac, intitulé : « Les résultats acquis dans les sciences psychiques et ce qu'il reste à faire ».

*** Il nous faut signaler une innovation qui marque un certain progrès dans l'attitude de l'**Ecole de Psychologie** du Dr Bérillon (49, rue Saint-André-des-Arts) envers le métapsychisme. M. LOUIS FAVRE fait à cette Ecole tous les jeudis, à 4 heures et demie, à partir du jeudi 8 janvier, un cours sur « l'Etude des phénomènes psychiques ou métapsychiques ». — Les mêmes jours, à 5 heures et demie, M. P. SAINTYVES parle sur la « Théorie générale de la Magie chez les primitifs et les demi-civilisés.

*** On annonce la mort, qui s'est produite après une courte maladie, de M. **E. W. Wallis,** directeur du *Light*, de Londres. C'était un homme aimable, dévoué et capable.

*** Le **commandant D. A. Courmes,** capitaine de vaisseau en retraite, directeur de la *Revue Théosophique* (Le Lotus Bleu), est décédé à Paris, le 17 janvier, à l'âge de 70 ans, après une existence active et honorable. La Direction de sa Revue est passée à M. Gaston Revel, déjà directeur du *Théosophe*, et qui vient de prendre aussi la succession de la Librairie théosophique dite de « L'Art Indépendant, de M. Bailly, à Paris.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

Membres souscripteurs pour 1913

78. Prof. Oscar Hecker (Berlin) .... 8 fr.
79. M. Julien Ortiz (Etats-Unis) .... 8 »

Liste précédente .... 624 »

Total .... 640 »

Membres souscripteurs pour 1914

1. Dr Hortensio de Medeira (Brésil) .... 8 »
2. M. Jaillard (Saint-Mandé) .... 8 »
3. M. Taton, ingénieur (Paris) .... 8 »
4. M. A. Guillou (Paris) .... 8 »
5. Mme A. Guillou (Paris) .... 8 »
6. Mme Hartmann-Marty (Paris) .... 8 »
7. Mme Hudry-Menos (Nice) .... 8 »
8. M. Oscar Hecker (Berlin) .... 8 »
9. Mme Coudreau (Paris) .... 8 »
10. M. Guillaume de Fontenay (Paris) .... 8 »
11. M. Victor Gruet (Marseille) .... 8 »
12. M. Vidal (Paris) .... 8 »

13. M. Edmond Duchâtel (Montmorency)	8 »
14. M. l'abbé Paul Naudet (Paris)......	8 »
15. M. H. Thureau (Paris)............	8 »
16. Dr Thomas-Bret (Bayonne).........	8 »
17. M. Oscar Guillet (Angoulême)......	8 »
18. M. Ernest Bourdon (Neuilly-sur-Seine)	8 »
19. Mlle de Boisé de Courcenay (Paris)..	8 »
20. M. Le Tellier (Paris)...............	8 »
21. Mme Léopold Kahn (Paris)..........	8 »
22. M. F. Chardon (Paris)..............	8 »
23. M. M. Leroy-Dupré (Paris)..........	8 »
24. Mme Pithoud (Paris)................	8 »
25. M. Léon Chevreuil (Paris)..........	8 »
26. Mme Jacquot (Monte-Carlo)..........	8 »
27. Mlle Adeline Dudlay (Paris)..........	8 »
28. Mme Fauconnet (Paris)..............	8 »
29. M. Louis Lemerle (Paris)............	8 »
30. Mme Raoul Hardel (Vincennes).......	8 »
31. M. le Dr Chaumel (Chantilly)........	8 »
32. Mme M. Chaumel (Chantilly)........	8 »
33. C. J. H. Hamilton (Mauzé)..........	8 »
34. M. le commandant Romain (Paris)..	8 »
35. M. P. Bergeot (Paris)..............	8 »
36. Mme B.-V. (Paris)..................	8 »
37. M. le Dr Georges Chanteaud (Paris)..	8 »
38. Mme Gélis-Didot (Paris)..............	8 »
39. M. Claude Claudovitch (Paris)......	8 »
40 M. Maurice Béchet (Paris)...........	8 »
41 M. L. Baclé, ingénieur (Paris)........	8 »
42. Mme Agache-Schloemer (Paris)......	8 »
43. Mme L. C. Monnier (Paris)..........	8 »
44. M. Charles Blech (Paris)............	8 »
45. M. le colonel Vicomte de Kergariou (Paris)	8 »
46. M. Ernest Chevallier (Paris).........	8 »
47. M. le Dr Jean-Charles Roux (Paris)...	8 »
48 Mme Jean-Charles Roux (Paris)........	8 »
49. M. A. Dubreton (Paris)............	8 »
50. Mme Pierre Girod (Paris)............	8 »
51 Mme la Marquise de Ganay (Paris).....	8 »
52. M. le comte de Grollier (Paris)......	8 »
43. Mme de Rufz (Paris)................	8 »
54. Mme Weil (Paris)....................	8 »
55 M. Sébille (Paris)....................	8 »
56. M. F. Dévigne (Paris)...............	8 »
57 Mme Constantinescu-Bagdat (Paris)....	8 »
58. M. Pierre-Emile Cornillier (Paris)....	8 »
59. Mme la Vicomtese de Bresson (Nice)..	8 »
60. M. le Cte Arnaud de Gramont (Paris).	8 »
61. M. P. Francezon (Montpellier).......	8 »
62. Mme la Comtesse Amelot de Chaillon (Cap-d'Ail)	8 »
63. M. le Dr H. Bourbon (Paris)..........	8 »
64. Mme André-Gédalge (Paris)...........	8 »
65. M. René Périer (Paris)...............	8 »
65. Mme Stuyverant (Paris)..............	8 »
66. Mme la Comtesse de Waldener (Paris).	8 »
67. Mme Cornély (Paris)................	8 »
68. M. Henry Orion (Paris)............	8 »
69. M. le Dr Emile Calmette (Alger)......	8 »
70. M. C. de Vesme (Paris)............	8 »
Total	560 »

Note aux lecteurs

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer aux prochains numéros une partie de nos habituelles notices d'actualités, etc.

Nos lecteurs observerons que, tout en continuant systématiquement l'étude des phénomènes de matérialisation, exposés dans les ouvrages récents de Mme Juliette Bisson et du Dr von Schrench-Notzing, nous nous sommes abstenus, jusqu'ici, de nous occuper des orageuses polémiques auxquelles ils ont donné lieu. D'abord, il ne faut pas mesurer l'importance d'une discussion, de la publicité que peuvent lui donner les grands organes de la presse quotidienne. Toutefois, nous ne manquerons pas de suivre et d'épuiser l'étude de ces intéressants phénomènes, en y apportant même toute une série de documents inédits, dont les avis de notre Directeur, M. le Dr **Charles Richet**, de M. le Dr von **Schrenck-Notzing**, de M. **Guillaume de Fontenay, etc.**

Nous saisissons cette occasion pour annoncer la publication d'une nouvelle étude de M. le Dr **Julien Ochorowicz** sur : *Les Rayons psycho-galvaniques* ; ainsi qu'un article de M. **Ernest Bozzano**, intitulé : *De la Subconscience et de ses Fonctions, selon le professeur James Hyslop.*

Le Gérant : Ch. HAIZE. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

24e Année | Février 1914 | N° 2

Dr H. Beaunis

Deux cas de lucidité télépathique

(pendant le sommeil hypnotique).

Paris, le 6 Mars 1914.

Cher Secrétaire Général,

Je suis heureux de vous transmettre un article du Dr H. Beaunis, Professeur Honoraire de la Faculté de Nancy, article d'un grand intérêt et d'une pressante actualité.

Ce n'est pas ici le lieu de citer le nom de tous ceux qui participèrent au groupement connu dans la suite sous le nom d' « Ecole de Nancy » : il est juste toutefois de rappeler que trois noms sont indissolublement liés à son origine :

Le Dr Liébeault, le génial clinicien qui en fut l'instigateur.

M. le Professeur Liégeois qui déduisit des faits observés les conséquences médico-légales.

Tous deux sont décédés.

Le Dr H. Beaunis, alors Professeur à la Faculté de Nancy, qui démontra la véracité et la réalité des phénomènes hypnotiques.

Veuillez agréer, Cher Secrétaire, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Dr L. Demonchy,
Vice-Président de la S. U. E. P.

A l'époque où j'ai publié mon livre sur le somnambulisme provoqué, je n'avais jamais observé les phénomènes merveilleux admis par certains magnétiseurs, tels que la suggestion mentale, la seconde vue, le don de prophétie, etc. Toutes les fois que la suggestion que je voulais produire était simplement pensée et non exprimée d'une façon ou d'une autre, elle ne se réalisait jamais. Jamais non plus les sujets n'avaient pu deviner la nature d'un objet que je tenais dans la main, jamais ils n'avaient pu dire ce que je pensais ou ce que j'avais fait à tel ou tel moment.

Et après avoir constaté ces faits, j'ajoutais : « Je ne veux pas cependant nier absolument ces faits en présence des affirmations de savants de très bonne foi ; ce que je puis dire, c'est que je ne les ai jamais observés ».

Dès l'année suivante, j'aurais pu rectifier cette phrase. En effet dans les années 1866 à 1889, j'ai pu observer d'une façon certaine des faits démontrant la réalité de l'action à distance de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé, de l'action à distance d'un hypnotisé sur un autre hypnotisé et enfin de la lucidité ou de la vision à distance.

Mon départ de Nancy, la maladie, d'autres travaux, m'ont empêché de publier ces faits. Ils étaient d'abord en très petit nombre, et quelques-uns d'entre eux étaient encore l'objet de ma part de certains doutes. Ces doutes aujourd'hui sont dissipés et je ne puis plus nier ces faits, comme j'étais porté à le faire autrefois, quoiqu'ils se présentent avec une variabilité déconcertante.

Laissant de côté pour le moment les phénomènes d'action à distance, de rapport d'hypnotisé à hypnotisé et autres phénomènes similaires, je me contenterai ici de rapporter deux cas de *lucidité* ou *vision à distance*.

Ces cas ont été observés par moi chez M. Liébeault il y a près de trente ans sur une jeune fille, Camille X..., d'une quinzaine d'années environ. C'est la même dont il a été parlé récemment dans les journaux à propos de l'affaire Cadiot. C'est grâce à elle que le corps a été retrouvé d'après les indications qu'elle avait données pendant le sommeil hypnotique. On s'est étonné dans les journaux qu'interrogée, par une commission rogatoire, sur ce qu'elle avait dit, elle ait répondu qu'elle n'en savait rien. La chose était cependant

toute naturelle et elle ne pouvait répondre autrement, le souvenir de ce qu'ils ont fait ou dit pendant le sommeil hypnotique étant aboli au réveil chez les hypnotisés.

Cette jeune fille, de bonne santé habituelle, était souvent endormie par MM. Liébault, Liègeois et par moi et nous l'avons toujours trouvée de la plus entière bonne foi. On verra du reste par les expériences relatées plus loin que cette bonne foi ne pouvait être mise en doute.

Voici maintenant les deux observations :

1°. — *Premier cas de lucidité*

Le 24 Juin 1889, en présence de trois médecins anglais dont je n'ai pas inscrit les noms, j'endors Camille et lui suggère, pendant son sommeil, qu'à son réveil, elle ne me verra ni ne m'entendra. A son réveil la suggestion se réalise et je fais sur elle un certain nombre d'expériences. Rendormie, je lui suggère qu'elle me verra, mais qu'elle ne m'entendra pas. A son réveil cette nouvelle suggestion se réalise ; pour elle, je suis muet et elle s'étonne de voir par le mouvement des lèvres que je cause avec les autres personnes qui se trouvent là et qu'elles me comprennent. On lui explique que maintenant on lit très bien sur les lèvres les paroles qu'on prononce.

Pour voir si cette idée persistera longtemps, je la laisse partir sans détruire la suggestion qu'elle ne m'entend pas.

Le 27 Juin, donc trois jours après, elle arrive chez M. Liébault à 8 heures et demie du matin. Elle ne m'entend toujours pas ; pour elle je suis muet, mais elle me voit. Je l'endors et lui suggère qu'à son réveil elle m'entendra. Alors, pendant son sommeil, je lui mets entre les mains une lettre dont les timbres ont été enlevés.

Cette lettre, datée du 15 Février 89, provenait du Dr Dampierre, de Constantinople. Ayant un malade qui, suivant son expression, le déroutait absolument, il m'envoyait des cheveux de cet homme, me priant de les soumettre à un de mes sujets pour préciser, s'il était possible, la partie malade.

Voici le dialogue engagé avec Camille :

Demande. — D'où vient cette lettre ?

Réponse. — Elle n'est pas de France.

D. — De quel pays vient-elle ?

R. — De très loin. On y va par mer.

D. — Y va-t-on aussi par terre ?

R. — Oui.

D. — Voyez-vous l'endroit d'où elle vient ? Regardez.

R. — C'est une ville... Une grande ville.

Il y a une pause assez longue entre chaque réponse. J'accentue la suggestion par les mots répétés souvent : « Regardez, regardez bien, regardez encore ». Je ne noterai que les interrogations directes.

R. — Il y a de l'eau... des bateaux...

D. — Qu'y a-t-il sur ces bateaux ?

D. — Des militaires... ils n'ont pas la figure blanche.

D. — Voyez dans la ville, voyez-vous une rue ? Qu'y voyez-vous ?

R. — Des gens qui ne sont pas habillés comme nous.

D. — Comment sont-ils habillés ?

R. — Les femmes sont voilées.

D. — Et les hommes ?

R. — Ils ont une toque... il y en a qui ont des manteaux.

D. — Qu'y a-t-il dans la lettre ?

R. — Ce n'est pas écrit, c'est imprimé.

Ce n'est pas exact ; il n'y a rien d'imprimé dans la lettre. Seulement les caractères sont tracés avec de l'encre très noire, les traits en sont assez épais et les lignes assez régulières.

Je lui mets dans la main les cheveux qui se trouvaient dans une enveloppe contenue dans la lettre.

D. — A qui appartient ceci ?

R. — A un homme.

D. — Quel âge a-t-il ?

R. — Entre deux âges.

D. — Est-il malade ?

R. — Oui.

D. — Peu ou beaucoup ?

R. — Beaucoup.

D. — Guérira-t-il ?

R. — Oui.

D. — Où a-t-il mal ?

R. — A la tête... à l'estomac... surtout aux jambes... à la jambe droite... à la hanche droite (elle porte la main à sa hanche droite).

D. — Souffrez-vous ?

R. — Oui, un peu (elle met la main à sa hanche droite) à la hanche.

D. — Que faut-il faire pour le guérir ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Vous êtes fatiguée ?

R. — Oui.

D. — Faut-il l'endormir ?

R. — Oui.

Comme elle paraît un peu fatiguée et que les dernières réponses ne sont données qu'avec difficulté et hésitation, je la réveille et la laisse reposer.

Il y aurait un certain nombre de réflexions à



faire à propos de cette première expérience, mais je les laisse de côté parce qu'elle n'a pas la précision et la rigueur de la seconde. Avant de passer à celle-ci je donnerai un extrait de la lettre de M. Dampierre en réponse à la mienne.

Constantinople,

Je suis heureux de vous dire que la description de votre sujet en ce qui concerne Constantinople est d'une lucidité remarquable. Il n'en est pas de même pour notre malade. Je ne trouve de rapprochement que dans la mention « entre deux âges », l'indication du sexe et la spécification « à l'estomac ».

Si ce cas était unique, je ne l'aurais pas publié. En effet, malgré l'exactitude de quelques réponses, on pourrait encore les attribuer soit à un hasard (hasard bien étrange cependant) soit à une suggestion mentale, consciente ou inconsciente, puisque je savais que la lettre provenait de Constantinople. Mais comme on le verra plus loin, rapprochée de l'observation suivante, elle acquiert un tout autre caractère, ce qui m'a décidé à la publier.

Je passe maintenant à la deuxième expérience faite le même jour sur Camille que j'avais laissé reposer pendant un certain temps.

2°. — *Second cas de lucidité*

Expérience faite en présence du Dr Van Eeden, d'Amsterdam. Camille est dans le cabinet de M. Liébeault, en train de tricoter et causant avec les personnes présentes. Je me mets dans l'autre pièce; la porte de communication est rabattue de mon côté et me masque. Un refend me sépare d'elle. Alors, je commence à faire des passes en concentrant mes pensées par l'idée de la faire dormir. Pendant cinq minutes, rien. A ce moment elle se frotte les yeux, cesse de causer, dépose son tricot à côté d'elle, appuie la tête sur sa main, et à l'air, m'a-t-on dit, d'avoir sommeil. Malheureusement, M. Liébeault, qui endormait une autre personne dans la même pièce et qui n'était pas dans la confidence, lui dit : « Tu as sommeil, Camille, M. Beaunis va t'endormir tout à l'heure ». L'expérience était à recommencer.

Alors je m'approche et je l'endors immédiatement.

A ce moment M. Van Eeden me passe une lettre que je mets entre les mains de Camille. (M. Van Eeden étant d'Amsterdam, je croyais que cette lettre provenait de cette ville). Je numérote ses réponses.

Demande. — D'où vient cette lettre ?

1°. *Réponse.* — Elle ne vient pas de France.

(Pour abréger je ne mentionne pas mes demandes ; je ne citerai que les réponses, sauf dans certains cas).

2°. R. — Elle vient d'une ville qui n'est ni grande ni petite.

3°. — Les habitants sont habillés comme chez nous.

4°. — Il y a un peu d'eau.

5°. — Il y a une place avec une statue, un homme debout, à pied ; c'est un militaire... il tient quelque chose à la main.

6°. — La lettre appartient à un Monsieur.

7°. — Elle a été écrite par une dame.

8°. — Une dame jeune.

D. — A-t-elle des enfants ?

R. — Non.

D. — Où habite cette dame ? Décrivez la maison.

10. R. — Il y a un petit jardin devant et un grand jardin derrière.

D. — A quel étage habite-t-elle ?

11. R. — Au premier étage.

D. — Que fait-elle ?

12. R. — Elle déjeûne.

D. — Que mange-t-elle ?

13. R. — Je ne vois pas.

D. — Comment est la rue où se trouve la maison ?

14. R. — C'est une large rue avec des arbres.

D. — Cette dame est-elle bien portante ?

15. R. — Elle est malade quelquefois.

D. — Où a-t-elle mal ?

16. R. — A la tête et quelquefois aux jambes.

Je réveille alors Camille.

Une fois seul avec M. Van Eeden, je lui demande ce qu'il y a de vrai dans les réponses de Camille. Oh ! me dit-il, l'expérience peut-être considérée comme manquée, quoiqu'elle ait dit juste sur quelques points. La lettre vient d'Utrecht (je la croyais d'Amsterdam). Voici l'appréciation de M. Van Eeden sur les diverses réponses de Camille.

1. — Exacte.

2. — Exacte.

3. — Exacte.

4. — Exacte. Il y a un canal.

5. — Inexacte, d'après M. Van Eeden, il n'a pas connaissance de cette statue.

6. — Exacte. La lettre appartient à M. Van Eeden.

7. — Exacte.

8. — Exacte.

9. — Inexacte. Cette dame a des enfants.

10. — Inexacte. Il n'y a pas de jardin devant.

11. — A moitié exacte. C'est un rez-de-chaussée élevé sur un sous-sol très haut.

12. — Probablement inexacte ; jamais elle ne déjeune à cette heure-là.

13. — Rien à dire.

14. — Exacte.

15. — Exacte.

16. — Exacte.

En somme on voit que, malgré quelques réponses justes qui peuvent être attribuées au hasard, l'expérience pouvait être considérée comme manquée. Aussi je ne m'en occupais plus lorsque, trois semaines plus tard, je reçus, à ma grande stupéfaction, la lettre suivante du Dr Van Eeden, lettre dont je transcris les passages qui concernent l'expérience. La voici :

(Je passe les premières lignes qui parlent de choses ne concernant en rien l'expérience en question. La lettre est écrite en français par un hollandais ; de là queques incorrections, très légères du reste. Il n'y a donc pas d'erreurs pouvant tenir à une mauvaise traduction ; ce sont bien les idées elles-mêmes du Dr Van Eeden).

Amsterdam, 15 juillet 1889.

Mon cher Professeur,

Je ne vous ai pas encore répondu jusqu'à ce jour-ci ; parce que je n'avais pas encore vu la personne qui m'avait écrit la lettre que j'ai donnée à Mlle Camille. J'ai été hier à Utrecht, et les renseignements donnés par Camille se sont montrés exacts d'une manière tout à fait remarquable, *même les détails que j'ignorais complètement* [c'est moi qui souligne ces mots], et que je croyais être plus ou moins erronés.

Par exemple, me promenant dans Utrecht, je voyais tout d'un coup la statue décrite par la somnambule. C'était la statue du Duc Jean de Nassau, debout, en cuirasse, tenant dans la main un bâton de maréchal. Je ne l'avais jamais vue, et comme vous vous rappellerez, j'ignorais ou j'avais du moins complètement oublié son existence.

Un autre détail, Camille m'avait dit que la personne était dans une maison assez grande, devant laquelle il y avait un petit jardin, et un plus grand jardin par derrière.

J'estimais que ce fût une erreur. La maison de cette dame que je connaissais très bien, n'avait pas un jardin par devant. Eh bien ! le matin du 27 juin à 9 heures, Mme X... n'était pas chez elle, mais chez sa sœur, qui habite une maison de la même grandeur, dans la même ville, située, comme la sienne, dans *« une rue avec des arbres » et ayant un petit jardin par devant* [souligné par M. Van Eeden], et un plus grand jardin par derrière.

Les enfants de la dame n'étaient pas là et Camille n'aurait pu les voir. Ensuite Camille avait dit que la personne était en train de manger. Ça me paraissait un peu étrange à neuf heures du matin.

Mais justement le matin du 27 juin, Mme X... était sur le point de partir pour un voyage. Etant venue chez sa sœur pour prendre congé, celle-ci l'avait entraînée de prendre un petit déjeuner avant son départ.

Le reste de la lettre concerne le voyage de M. Van Eeden à Nancy et les réflexions que ce voyage lui a suggérées et n'a aucune importance pour le cas actuel. Il dit seulement :

Je regrette beaucoup de ne pas pouvoir répéter ces expériences. Chez mes clients ça n'a jamais réussi. Pourtant je continue mes recherches.

Par tout ce qui précède ,on voit que ce deuxième cas ne peut laisser la moindre place en doute. D'un côté, la précision, le nombre et l'exactitude des détails ne peuvent être attribués au hasard et de l'autre il ne peut y avoir là l'effet d'une suggestion mentale, consciente ou inconsciente, provenant, soit du Dr Van Eeden, soit de moi. Je ne connaissais aucunement la dame qui avait écrit la lettre ; je croyais que cette lettre venait d'Amsterdam, et je ne connaissais Utrecht que pour y avoir passé en chemin de fer 22 ans auparavant. Quant au Dr Van Eeden, il était convaincu qu'au moment où la lettre était dans les mains de Camille, la dame qui l'avait écrite se trouvait chez elle. Il me semble que le doute n'est pas possible et que ce fait, soumis à la plus rigoureuse critique, en sortira victorieux. Une seule chose pourrait être mise en doute, la bonne foi et la véracité du Dr Van Eeden et la mienne. A cela je n'ai rien à répondre. Je ne puis que maintenir l'exactitude de tous les faits énoncés ci-dessus.

Avant de terminer je me permettrai quelques réflexions qui me paraissent nécessaires en présence de cas de ce genre.

Le caractère qu'on assigne en général au fait scientifique est le suivant. Une fois connues les conditions de sa production, on peut le reproduire à volonté en se plaçant dans les mêmes conditions.

Ceci est vrai pour les faits explicables. Mais il y a des faits inexplicables actuellement et qui n'en sont pas moins réels. Ils n'ont pas le caractère scientifique, il est vrai, mais ils n'en existent pas moins et il est impossible de les nier. Le fait est là, sous vos yeux ; il n'y a qu'à s'incliner et à en rechercher les conditions pour pouvoir le reproduire à volonté. *Testis unus, testis*

nullus, dit le proverbe. Vrai dans l'ordre judiciaire, il ne l'est plus dans l'ordre scientifique. Si vous vous êtes mis à l'abri de toutes les causes d'erreur, ce fait, *fût-il unique*, est un bloc inébranlable.

Les savants, habitués à la régularité et à la constance des phénomènes qu'ils observent, ne s'accommodent guère de ces faits isolés, exceptionnels, qui les déroutent et les inquiètent. Quelques-uns préfèrent les nier, ce qui est très simple, mais peu scientifique. La plupart préfèrent ne pas s'en occuper et passent à côté en détournant la tête et en affectant de ne pas les voir. Ce rôle de Ponce-Pilate n'est pas digne d'un savant. Ne vaudrait-il pas mieux regarder le problème en face et chercher franchement à déterminer les conditions de sa production ?

La science ne doit reculer devant rien. Elle doit absorber toutes les questions, quelque étranges, quelque troublantes qu'elles puissent être et celle-ci est une des plus troublantes qui puissent se présenter. Il y a évidemment en nous, dans les profondeurs de notre âme ou de notre cerveau, des énergies latentes, insoupçonnées, qui dans certaines conditions encore inconnues, chez certains sujets, se révèlent comme ces jets de flamme qui sortent d'un volcan. Qu'on suppose ces faits connus, expliqués, catalogués, devenus faits scientifiques, quelle transformation dans la vie individuelle et dans la vie sociale ! On ose à peine y penser. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas les étudier. Au contraire. Quel Curie découvrira le radium cérébral et les ondes hertziennes de la pensée ?

Émile BOIRAC

Recteur à l'Académie de Dijon. — Premier lauréat du prix Fanny Emden
Président des Congrès de Psychologie Expérimentale de 1910 et 1912

Deux Séances de Médiumnité chez Mme Bisson

J'ai pu, dans le cours du mois de Janvier dernier, le 20 et le 22, être témoin des étranges phénomènes, objets de vives controverses, que Mme Bisson a décrits dans son récent livre sous le nom de *Phénomènes dits de Matérialisation*, et qu'elle a patiemment étudiés, pendant plus de 5 ans, avec le concours du Dr de Schrenck-Notzing et d'un certain nombre d'autres savants. Contrairement à la belle assurance de certaines critiques qui n'hésitent pas à trancher le débat sans avoir assisté à aucune de ces expériences, j'estime que deux séances ne suffisent pas pour porter en parfaite connaissance de cause un jugement définitif sur des faits aussi obscurs et aussi troublants ; mais j'en ai vu assez pour être profondément reconnaissant à Mme Bisson d'avoir bien voulu me fournir les moyens d'observer quelques-uns des phénomènes signalés par elle et surtout de me rendre compte par moi-même des conditions dans lesquelles ils se produisent.

A la première séance, assistaient avec moi le professeur Cl., de l'Université de Genève, M. Guillaume de Fontenay, le Dr Bourbon et deux jeunes Internes des hôpitaux de Paris, à qui Mme Bisson avait bien voulu permettre de m'accompagner chez elle.

Nous commençâmes par examiner minutieusement les vêtements que devait revêtir le médium, un peignoir bleu dans lequel elle arrive, un maillot-combinaison en tricot noir, un sarrau également noir, pareil à celui que portent les jeunes écolières ; puis nous fîmes, M. Cl. et moi, l'inspection du cabinet médiumnique, placé dans un angle du salon. Ni dans les trois parois en étoffe, tendue sur un léger bâti de bois, appliquées sur les murs et reposant directement sur le sol, ni dans les deux rideaux qui en garnissent l'entrée, libres et mobiles aussi bien sur leurs bords latéraux que sur leur fente médiane, ni dans le plafond consistant en une simple toile, ni dans le tapis d'une seule pièce, ni dans le fauteuil, tout entier en lattes de bois — notre vue ni notre toucher ne parvinrent à découvrir rien de suspect. Un appareil à photographie stéréoscopique, apporté par M. de Fontenay, fut démonté devant nous et examiné dans toutes ses parties avant d'être



installé dans un coin du cabinet, à mi-hauteur, sur la traverse médiane du bâti, à droite du fauteuil, mais hors de la portée de la main d'une personne qui y serait assise.

Une fois cette inspection achevée, Mme Bisson emporta le peignoir en flanelle bleue et alla chercher le médium dans l'autre appartement situé sur le palier du même étage. Nous vîmes entrer une jeune fille couverte de ce seul peignoir, qui en notre présence revêtit le maillot-combinaison d'une seule pièce, formant tout à la fois bas, caleçon et corsage et s'appliquant exactement sur le corps, sauf à l'ouverture du dos. Celle-ci fut cousue sous nos yeux par Mme Bisson, avec du fil blanc ; puis le médium revêtit le sarrau, dont les manches furent également cousues autour des poignets. On défit alors la chevelure qui fut soigneusement explorée avant d'être sommairement tordue et fixée par deux épingles ; on examina la bouche, la langue, l'arrière gorge, les gencives ; on fit de même pour les yeux, les paupières et les oreilles ; et c'est seulement alors que le médium fut conduit par nous dans le salon et introduit dans le cabinet où il s'assit sur le fauteuil entre les rideaux écartés, tenant sur ses genoux ses mains parfaitement visibles en dehors des rideaux.

Pendant toute la durée de la séance, la pièce fut éclairée par la lumière *blanche* d'une lampe électrique de 50 bougies, tamisée par un léger voile de gaze violette flottant autour de l'ampoule. Cette lampe, pendant au plafond, était placée derrière un paravent s'élevant à peu près à hauteur d'homme, en face du cabinet. La lumière était suffisante pour qu'on pût voir l'heure à sa montre, lire un texte écrit en caractères un peu gros, discerner parfaitement les visages et apercevoir les mouvements de tous les assistants. Il serait utile qu'on pût apporter encore plus de précision à cet égard en indiquant exactement, à l'aide d'un photomètre, le degré d'intensité de la lumière par la lampe au cours des séances médiumniques.

Mme Bisson s'assit devant le médium, lui prit les pouces et le regarda fixement. Le sommeil se produisit avec une grande rapidité. Les rideaux furent alors rapprochés de façon à maintenir le corps du médium dans l'ombre, mais ses mains, accrochées aux rideaux à gauche et à droite, restèrent nettement visibles, extérieures au cabinet, et pendant toute la durée de la séance, nous ne les perdîmes pas de vue un seul instant ; chacun de nous put, non seulement les voir, mais les toucher. A de certains moments, ces mains quittaient les rideaux et se tendaient vers nous, tandis que le médium demandait qu'on lui donnât des forces ; je les ai, pour ma part, tenues pendant de longues minutes. Ce n'étaient pas des mains en caoutchouc ou en baudruche : c'était bien les mains du médium, chaudes, moites, vivantes. Il faut absolument écarter l'idée que le médium, dans les conditions de contrôle où nous l'avons observé, puisse faire intervenir ses mains dans la production des phénomènes.

Voici comment étaient placés les assistants : Mme Bisson faisait face au médium, dont les genoux touchaient presque les siens ; sur la même ligne, j'étais assis à gauche de Mme Bisson et M. Cl. à droite ; derrière nous se tenaient, tantôt debout, tantôt assis, le Dr Bourbon et les jeunes Internes des hôpitaux ; derrière eux, M. de Fontenay à proximité des appareils de photographie braqués sur le cabinet.

La première partie de la séance, la partie d'attente, fut très longue. Elle dura certainement plus d'une heure, et je me disais, à part moi, que, sans doute, il ne se produirait rien et que je m'en irais sans avoir rien vu. Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que nous soyons restés silencieux pendant tout ce temps-là. On causait très librement, on échangeait ses impressions, on interrogeait le médium, on l'encourageait, etc., mais, je le répète, sans jamais perdre de vue ses deux mains. A mesure que la séance se prolongeait, le médium paraissait s'énerver de plus en plus ; il déclarait sentir l'approche des phénomènes, demandant si on ne voyait rien, entr'ouvrant lui-même les rideaux comme impatient de nous montrer enfin quelque chose. Mme Bisson l'exhortait à la patience, lui disant que la matérialisation, une fois bien formée, ne craignait pas la lumière, mais que, jusque là, pour lui permettre de se former, il fallait que le corps du médium restât dans l'ombre. Cependant l'agitation du médium grandissait ; ses soupirs, ses gémissements, ses halètements changeaient de caractère ; on aurait cru assister à une sorte d'accouchement. Enfin un premier phénomène apparut : ce fut d'abord, entre les lèvres du médium, comme un prolongement de la langue, un cylindre charnu, une sorte de doigt rétractile, qui disparut pendant que les rideaux s'entr'ouvraient plus largement, puis reparut et sembla tomber hors de la bouche entre les genoux du médium recouverts par le sarrau ; mais tout ce que ma main trouva sur la place, ce fut une humidité pareille à celle que laisse après elle une large goutte de pluie, suffisante pour mouiller mon doigt, et inodore. Comme si les phénomènes étaient maintenant déclanchés, de nouvelles manifestations survinrent coup sur coup : ce fut d'abord un rabat de substance grisâtre, plus long que large, couvrant le menton,

le col et la poitrine du médium ; puis ce fut une sorte de mouchoir ou de foulard de la même substance étendu sur l'épaule gauche du médium, couvrant la partie gauche de la poitrine et paraissant relié à la bouche du médium. Cette substance avait un aspect plissé qui rappelait jusqu'à un certain point la texture du péritoine ou de l'épiploon. Mme Bisson darda sur elle la lumière d'une lampe électrique de poche afin de permettre de la mieux voir ; mais, en général, ses apparitions et ses disparitions m'ont semblé également brusques. M. Cl. fut invité par Mme Bisson à étendre la main pour toucher la substance, mais, soit qu'il eût fait un geste trop brusque, soit pour toute autre raison, la substance se résorba en quelque sorte instantanément et M. Cl. eut l'impression d'un simple contact avec une étoffe, vraisemblablement l'étoffe du sarrau.

En raison de l'heure tardive et de la fatigue du médium, en ne crut pas utile de prolonger la séance. Le médium, non réveillé, fut de nouveau contrôlé, ainsi que le cabinet, de la même façon qu'au début, et rien de nouveau ne fut constaté, sinon que le sarrau était humide et comme mouillé dans la partie qui avait été en contact avec la substance, surtout à l'épaule. On se sépara en se donnant rendez-vous pour le surlendemain.

Je m'étendrai moins longuement sur la seconde séance à laquelle assistèrent les mêmes personnes, sauf M. de Fontenay, et dans laquelle le contrôle se fit exactement comme dans la première. Je dois cependant noter que, presque aussitôt après que le médium fut endormi, je m'assis en face de lui à la place de Mme Bisson et y restai jusqu'à la fin. Les phénomènes se firent attendre peut-être encore plus longtemps et ils différèrent de ceux que nous avions précédemment observés par deux circonstances principales.

I. — La substance revêtit cette fois la forme d'un amas de cordons, plus ou moins, analogue à un lacis de veines ou d'artères de coloration grisâtre, auquel était suspendu un doigt d'un blanc nacré. Elle paraissait sortir de la bouche du médium et se placer, soit en avant de sa poitrine, soit sur son épaule droite.

II. — On put l'observer plus aisément et plus longuement, grâce à la lumière intense projetée sur elle par la lampe de poche électrique de Mme Bisson. De plus, elle put être touchée, sinon maniée, par la plupart des assistants, M. Cl., un des internes et moi-même. Les deux premiers la tinrent entre leurs mains ; le second même, si je ne me trompe, palpa le doigt mystérieux et eut l'impression d'un objet solide ; en ce qui me concerne, ayant eu ma main gauche prise par la main droite du médium, celui-ci la porta à sa bouche, et le doigt avec le lacis qui l'entourait fut promené sur la face dorsale de ma main où j'éprouvai une impression de froid et d'humidité.

Tels sont les faits dont j'ai été témoin. Je n'en tire pour le moment aucune conclusion. Je me borne à raconter ce que j'ai vu. Je laisse à de plus habiles que moi le soin de proposer des explications.



Dr WILLIAM MACKENZIE

Les Animaux savants de Mannheim

(*Suite et fin*)

DEUXIÈME SÉANCE (20 Septembre ; 3 h. 30 du soir)

Assistants : Mme Mœkel, une certaine Mme Künzig, le Dr Mœkel et moi. Cette séance et la prochaine ont lieu, comme je l'ai déjà dit, dans la salle à manger.

Rolf entre comme d'habitude, gai et sautillant. J'ai l'impression qu'il a aujourd'hui plus de confiance. On le fait asseoir à la droite de Mme Mœkel, et je puis commencer à l'interroger.

« Me connais-tu encore ? »

R. : « Oui ».

« Très bien. Alors tu sauras aussi me dire quelque chose de ce que je t'ai raconté de moi hier, quand tu m'as demandé qui j'étais. Que saurais-tu me dire de moi ? »

R. : « m a g n s i ».
(en)
(*Magensi*, Mackenzie !)

Je m'attendais à tout autre chose qu'au nom, et je ne comprends pas comment Rolf le connaît. En effet, tous les membres de la famille Mœkel m'appellent, selon l'usage allemand, « Herr Doktor ». J'exclus que mon nom ait été prononcé en ma présence. Mme Mœkel m'explique avoir montré à Rolf, *dans l'après-midi d'hier*, ma carte de visite.

Mais j'ai une autre idée et j'insiste auprès du chien :

« Bien, ce que tu as frappé est mon nom. Maintenant dis-moi quelque autre chose de moi ! »

R. : g n u a.
(ge)
(*Genua*, Gênes).

Rolf a donc compris aussi que j'habite Gênes. Cela, il ne peut le tenir que des conversations entendues, parce qu'il n'y a aucune adresse sur ma carte de visite. Ma question tendait du reste à autre chose.

Rolf montre qu'il a soif. On l'envoie à la cuisine.

A ce point, je décide de tenter ce qui me tient le plus à cœur : une expérience combinée de façon à exclure *toute communication quelconque*, consciente ou inconsciente, entre les assistants et le chien. Je dois en somme éliminer aussi bien la possibilité des « signaux » que celle d'une suggestion de la part de quiconque : c'est-à-dire que je dois ignorer moi-même la question posée à l'animal.

Je repropose donc à Mme Mœkel mon projet, dont je lui ai parlé déjà hier. Et hier déjà, elle l'a accepté sans difficultés ni réserves. Elle m'a seulement préparé à une forte résistance probable de Rolf, à cause du fait suivant. Rolf prend le parti des siens avec une ténacité sans égale. Or, le malheur voulut, voici quelques semaines, que Mme Mœkel s'exprimât avec beaucoup d'animosité, en présence de Rolf, au sujet d'une proposition d'expériences semblables à celle que je désire, la trouvant trop et inutilement compliquée et difficile. A partir de ce jour, Rolf n'a plus jamais voulu entendre parler d'enveloppes et de petits cartons.

Dans l'espoir de vaincre les résistances prévues, j'ai pensé à proposer au chien des choses qui lui soient sympathiques. Je me rappelle par exemple son goût pour les « images ». Je me suis aussi fait apprendre qu'il aime beaucoup *certaines* images, p. ex. d'oiseaux (il est curieux qu'aussi pour les chevaux d'Elberfeld, l'idéal en fait d'images est un certain « coq » colorié). Je décide donc la préparation de quatre petits cartons que j'ai apportés avec moi. Je prie Mme Mœkel de me dessiner à la plume un serin ou un autre oiseau sur l'un des cartons, et d'écrire sur l'autre, de son écriture habituelle, pour le chien, le nom de la fillette *Karla* qu'il aime beaucoup. En attendant, je dessine sur l'un des deux petits cartons qui restent une grande étoile, et je la remplis de couleur avec le crayon bleu ; sur l'autre, deux carrés contigus, l'un bleu, l'autre rouge, eux aussi remplis de couleur.

Tant que dure cette préparation, Rolf demeure absent. Quand il revient, les cartons sont déjà enfermés dans les enveloppes (également apportées par moi). Alors, je prie la petite Karla d'aller dans une autre chambre mélanger de son mieux les enveloppes de façon que je ne puisse plus

connaître le contenu, et de me les rapporter. C'est ce qui est fait.

Tous les assistants, moi y compris, se retirent *derrière* Mme Mœckel. J'exclus aussi, après un examen soigneux, la possibilité de tout jeu de glaces.

Les cartons se trouvent tous avec leur partie dessinée du même côté, c'est-à-dire vers la *face* de leur enveloppe respective. Je peux donc facilement en extraire un avec la certitude de ne pas voir le dessin. J'exécute la manœuvre derrière la tête de Mme Mœkel ; puis je lève le carton, ignoré de moi, au-dessus de sa tête, et je le lui tends du haut en bas, toujours avec le côté dessiné dirigé vers le chien seulement.

Elle prend le carton comme je le lui tends ; elle le montre un moment au chien, l'incitant à dire ce qu'il a vu ; alors je le reprends, toujours de la même manière, et je le remets dans l'enveloppe, puis celle-ci dans ma poche. Je conteste absolument que d'autres que le chien aient pu voir le dessin.

Celui-ci ne veut pas entendre parler de répondre. Il frappe avec insistance 4 (« fatigué »), s'étend à terre, veut s'en aller.

Mme Mœkel, très inquiète sur l'issue de l'expérience, prie, supplie, puis menace Rolf.

A mon tour je l'incite et l'encourage autant que je puis, et je lui promets que s'il répond bien, je lui ferai voir plusieurs images que j'ai apportées pour lui. Ceci semble le décider, et enfin il frappe, sans la moindre hésitation :

r o d b l a u e g.
(*Rot blau Eck*, carré rouge et bleu).

Le bonheur a donc voulu que ce fût une figure faite par moi qui sortît. Ainsi disparaît tout soupçon possible sur la valeur de l'expérience, que l'on peut dire pleinement réussie.

Je m'en réjouis beaucoup avec l'excellent Rolf, je le félicite, et je lui promets de raconter ses prouesses à tous les chiens de Gênes. Mais il a encore quelque chose à me dire, car, sans invitation, il montre qu'il veut frapper. Voici la manifestation inattendue :

b i l d r g b n
(er) (ge) (en)

(*Bilder geben*, donne-moi les images !)

Rolf, évidemment, connaît la valeur des contrats verbaux et me dit avec ces deux paroles : « ne fais pas tant de bavardage et tiens ta promesse !»

J'extrais donc plusieurs cartes postales illustrées que j'ai apportées pour lui, et d'abord je montre à Rolf son propre portrait et je lui demande : « Qui est celui-ci ? »

R. : l o l.

— Bien. Et celui-ci ? — (En le lui disant, je lui montre une carte postale représentant un chien basset.

R. : d g l.
(de) (el)

(*Degel*, c'est-à-dire *Deckel*, en dialecte, pour Dackel, chien basset).

— Très bien. Et toi ausssi, tu es un *Deckel* ?

R. : h u n d.
(*Hund*, chien).

— Tu es un chien, j'ai compris. Mais regarde bien le *Deckel*. Lui aussi est un chien. Et pourtant il est différent de toi. En quoi est-il différent?

R. : a n d r f u s.
(*Ander fuss* pour *ander Füsse*, autres pieds).

La différence ne pourrait être plus précisément indiquée.

Je montre à Rolf une carte postale représentant quelques chevaux, en le priant de me dire ce qu'il voit.

R. : k u l.
(ka)
(*Kaul* pour *Gaul*, cheval).

Mais Rolf veut dire autre chose, car il fait signe qu'il veut frapper. Et il ajoute :

a d d r b i l d.

On lui montre, sans lui parler, les lettres ainsi marquées par Mlle Mœkel, sous les numéros correspondants. De lui-même, Rolf frappe alors 6 (n). On lui demande : « A la place de quoi ? »

R. : 9 (d).
Donc : *ander Bild*, autre image !

Je pense alors à profiter de ce fort désir pour une autre ligne de recherche que j'ai aussi dans l'esprit. Je désire approfondir l'une des prédilections bien connues de Rolf, et précisément celle qu'il nous montre, *tout à fait comme les chevaux d'Elberfeld*, pour les femmes. Je lui dis donc qu'il verra bientôt d'autres images, à condition que d'abord il me donne une autre réponse.

— Dis-moi, que préfères-tu : *die Mädchen* ou bien *die Herren* ?

R. : m e d l.
(*Mädel*, mot patois pour *Mädchen*).



Il me semble intéressant, et je le fais ici remarquer, qu'il ait répondu à ma demande d'une manière juste, *mais en se servant d'une parole différente.*

— Bien, du reste je le savais. Mais à présent dis-moi encore, *pourquoi* les *Mädel* te plaisent-elles davantage ?

R. : f ei n k r g l e d r.

La réponse, cette fois-ci, paraît indéchiffrable. On la montre à Rolf, et on lui demande : « est-ce bien ainsi ? »

R. : « Non ».

— Qu'est-ce qui est faux ?

R. : « k ».

— Que faut-il mettre ?

R. : « h ».

Voici donc ce que Rolf avait voulu frapper, en tenant compte du fait que la lettre *e* a la même signification conventionnelle que le diphtongue *ei* :

« *Fein Haar Kleider*, beaux cheveux et beaux habits ! »

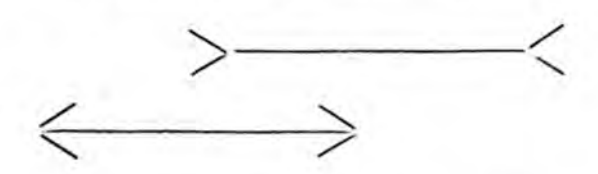
Réponse, en vérité, doublement intéressante : d'abord à cause de la confirmation bien claire de l'esthétisme si vif de Rolf, ensuite pour le fait qu'aux yeux des chevaux d'Elberfeld aussi, les femmes se distinguent des hommes « par les cheveux ». Notons que, connaissant le tempérament affectueux du chien, je m'attendais à quelque manifestation de préférence dans le sens de « meilleures, plus gentilles », etc. Quant aux Mœkel, ils ont semblé très surpris de la réponse.

Mais je n'ai pas encore fini, et j'indique à Rolf son bien-aimé maître, favorisé d'une belle barbe et d'une chevelure blonde, fine et abondante. N'oublions pas que *Haar*, en allemand, s'applique aussi bien à la barbe.

— Rolf, regarde ton maître : vois-tu quel beau *Haar* il possède. Et regarde cette cravate de soie. Tu vois comme elle est belle ? Donc, nous aussi, nous avons de beaux cheveux et habits. Comment donc trouves-tu que nous autres hommes sommes différents des dames ?

R. : h o s n.
(*Hosen*, pantalons !)

Inutile d'insister sur l'hiralité générale. Le chien profite des excellentes dispositions en sa faveur, et on le laisse libre. Durant son absence, je me prépare à expérimenter avec lui dans une autre direction, et cela aussi avec l'idée d'alterner autant que possible les formules, dans le but de le fatiguer moins. Je prépare donc d'abord, sur une grande feuille, la figure de Muller-Lyer et l'illusion optique, expérimentée sur les assistants, réussit très bien (1). Au retour de Rolf, je lui montre la feuille, lui explique que je désire connaître son jugement sur les deux lignes parallèles, et je lui demande textuellement :



« *Rolf, welches ist die Kürzere Linie ?* » (Rolf, quelle est la ligne la plus courte ?)

Le chien regarde avec une attention visible, puis répond :

R. : g ei n l n g r.
(en) (er)
(*Kein länger*, aucune plus longue !)

Ici aussi, réponse exacte au moyen d'une parole différente de celle contenue dans la demande. En outre, autre concordance précise avec les chevaux d'Elberfeld, qui ne subissent pas les « illusions optiques » en usage dans les laboratoires. Les Mœkel m'assurent qu'on n'a jamais montré cette figure à Rolf. Du reste, j'ai l'impression qu'ils l'ignoraient également.

Le discernement visif de Rolf est désormais bien démontré. Essayons un problème plus difficile, sortant du domaine optique.

— Rolf, sais-tu ce que c'est qu'une livre ?

R. : « Oui ».

— Sais-tu ce que c'est que le plomb, qui ressemble au fer, mais qui est encore plus lourd ?

R. : « Oui ».

— Sais-tu ce que sont les plumes, celles des oiseaux ?

On me dit ici que Rolf a déjà joué avec des plumes volantes.

— Parfait. Alors fais bien attention. Qu'est-ce qui *pèse* davantage : une livre de plomb, ou une livre de plumes ?

Rolf y pense un bon moment, puis spontanément et sûrement, frappe :

R. : g ei n.
(C'est-à-dire *kein*, aucun).

(1) La figure ci-dessus reproduit, dans un format très réduit, celle montrée au chien. L'original produisait une illusion beaucoup plus forte, peut-être parce que les deux lignes parallèles étaient plus éloignées l'une de l'autre.

Que l'on essaye de faire la même demande à quelque enfant, même éveillé. Je l'ai faite, moi, en l'absence de Rolf, à la petite Karla. Cette enfant est sans aucun doute intelligente : et pourtant elle n'a pas su résoudre le problème.

Mais il me semble que le moment soit venu de donner à Rolf la récompense promise. Je lui montre donc, successivement, trois cartes postales illustrées : une avec un chien et des chats, puis une avec des chiens et des chevaux, puis une représentant un chien couché et à moitié endormi. Rolf montre un vif intérêt. Je retire les cartes postales, et je lui demande de me dire quelque chose de ce qu'il a vu.

R. : h u n d f a u l.
(*Hund faul*, chien paresseux).

En ce moment, M. Mœkel aperçoit sur une table un bouquet d'œillet qu'il ne connaissait pas.

Il s'en étonne et les admire, puis me demande si j'ai déjà fait avec Rolf quelque épreuve de comptage d'objets. A ma réponse négative, le vase avec le bouquet est descendu à terre et tourné lentement devant Rolf, tandis que sa maîtresse invite le chien à compter les fleurs. Je cherche, de mon côté, à faire simultanément la même opération, mais le temps est trop court, et je ne puis qu'*estimer* à 15 le nombre des fleurs. Après trois ou quatre secondes, le vase est remis sur la table, et Rolf frappe : 23

Alors j'essaye de compter, de l'œil, mais commodément, les œillets. Mais j'obtiens chaque fois des résultats différents ; peut-être parce que les fleurs étant toutes d'une même couleur, je retrouve difficilement mon point de départ. Alors j'exécute l'opération en prenant les œillets dans la main l'un après l'autre. Et je constate que Rolf a eu raison. Ce bouquet, dans l'après-midi même, était entré chez les Mœckel en même temps que moi.

***

Le même soir, Mme Mœkel m'envoie la copie du procès-verbal à revoir ; je le reçois le matin suivant.

Je dois expliquer ici qu'en raison d'une insomnie chronique dont elle souffre, Mme Mœkel passe ses nuits à la machine à écrire.

Dans la lettre qui est jointe, elle me raconte ce fait incroyable. Rolf lui tient toujours compagnie durant son travail ; et elle lui parle comme à un enfant. Hier soir, elle le complimentait pour la séance de la journée, et lui recommandait d'être aussi sage le lendemain, lorsque Rolf fit mine de vouloir dire quelque chose. Voici sa communication : *l o l s p i l s o n d a g* ; (c'est-à-dire *Lol spiel Sonntag* : Lol, le dimanche, veut jouer !)

Je réponds tout de suite à Mme Mœkel en la priant de rechercher comment Rolf a une notion aussi précise des jours de la semaine. Voici sa réponse en date du 21 Septembre :

« Je demande à Rolf : — Comment as-tu fait pour savoir que c'est aujourd'hui dimanche ? »

R. : v o n k l n d r
(ka) (en) (er)
(*Von Kalender*, du calendrier).

— De quel calendrier ?

R. : g u d r l e i r n
(er) (en)
(*Guthörle ihren*, celui de Guthörle).

Mlle Guthörle a été employée de bureau chez M. Mœkel et a laissé un calendrier au-dessus de sa table à écrire.

— Mais comment fais-tu pour voir sur le calendrier que c'est dimanche ?

R. : r o d d s a l.
(*Rot Zahl*, chiffre rouge).

TROISIÈME SÉANCE (21 Septembre, 15 h. 30)

Assistants . Mme, M. et Mlle Mœckel, M. Künzig et sa famille, l'auteur.

Rolf paraît fatigué. On le laisse reposer. Il reste accroupi par terre, les yeux clos, tandis que sa maîtresse me raconte plusieurs épisodes de la vie du chien, à propos des sympathies et antipathies marquées auxquelles il est sujet (et en cela aussi il se rapproche des chevaux d'Elberfeld). Entre autres choses, elle me parle d'un individu qui la « regardait de travers » dans la rue, tandis qu'elle était sortie avec Rolf durant l'une des trêves trop courtes et rares que lui accorde sa maladie. « A peine avais-je eu le temps de penser à quelque mauvais coup possible de la part de ce sujet, que déjà Rolf lui avait sauté à la gorge, et il ne fut pas facile de le faire lâcher ». A ce point, je vois la courte queue de Rolf exécuter une petite danse fort marquée. Donc, il a probablement tout entendu et compris, et je veux m'en assurer. Je l'appelle à haute voix. Rolf se relève pour s'asseoir et me regarde.

— As-tu entendu ce que racontait maman ?

R. : oui.

— Que disait-elle ?

R. : h r b s l o l h l f n m u d r
(er) (es) (el)(en) (er)
(*Herr bös, hol helfen Mutter* : Ce monsieur méchant, Lol aider maman).

Ayant ainsi obtenu la preuve que Rolf comprend ce qu'on dit autour de lui, je me propose d'expérimenter sa capacité de lecture ; et je demande un journal récent. On envoie la bonne acheter celui qui vient de paraître.

Je montre alors à Rolf une ligne (titre sur deux colonnes) qui dit : *Der Herbst zieht ins Land.* Ceci de manière que seul, moi et Rolf voyons les paroles à lire. Je prie Rolf de me dire ce qu'il a vu.

R. : d r h r b s t d s i d i n l a n d.

Cette réponse me semble très importante. La lecture n'a pas été « mécaniquement » répétée, mais convertie en l'image verbale (phonétique) des paroles à exprimer, lesquelles sont exprimées comme le chien *les pensait*, et non comme il les voyait. J'ajouterai ensuite le détail que le journal montré à Rolf est imprimé en caractères gothiques ; tandis que les « dictées » qu'on lui donne de temps en temps à corriger, sont en caractère latins. Rappelons-nous ici que les chevaux de Krall lisent les deux formes d'écriture.

Le moment me semble venu de retenter une expérience de « contrôle absolu ».

Je reprends mes quatre enveloppes préparées avec leurs cartons respectifs, comme la veille, et je confie de nouveau à la petite Karla le soin de mêler la série.

Je mobilise selon qu'il convient tous les spectateurs, et j'extrais, avec les précautions habituelles, l'un des cartons. Le malheur voulut qu'un jeune garçon présent se déplaçât d'un côté juste au bon moment, et réussît à voir le dessin. Heureusement il le fait savoir en criant avec triomphe : « J'ai vu la figure ! » Je le prie immédiatement de sortir de la salle sans parler, ce qu'il fait.

Mme Mœkel invite Rolf à dire ce qu'il a vu ; Rolf ne veut absolument rien savoir.

L'insistance d'une part et la résistance de l'autre se prolongent pendant plusieurs minutes, durant lesquelles pourtant le carton est déjà retiré, avec toutes les précautions. Rolf a une figure qui ne promet rien de bon : les oreilles baissées, une expression entêtée. L'idée me vient de le tenter par la gourmandise. Je prends un morceau de sucre sur la table et je le lui montre. L'expression change aussitôt. Mais je lui dis : « Tu ne l'auras que si tu nous fais savoir ce que tu as vu ».

Immédiatement arrive la réponse, sans hésitation et tout de suite :

l a u s t r n w i s d
(er)

(*Wisd*, patois, pour wüst : étoile bleue, vilaine !)

J'admets volontiers que mon étoile est tout autre qu'une perfection ; mais je ne crois guère que cette fois Rolf ait été mû par un sentiment esthétique. J'ai au contraire la claire impression que ce commentaire inattendu est un signe précis de *dépit*. Et c'est de toute manière un appendire spontané, digne du plus grand intérêt.

Une fois constatée la force irrésistible de l'argument sucré, je décide de continuer l'expérience. Je mets de côté la « vilaine étoile », et j'extrais un autre des 3 cartons demeurés dans les enveloppes.

Cérémonial habituel, avec cependant une résistance moindre.

R. : f o g l b a u m.
(*Vogel Baum*, oiseau arbre).

L'arbre, que pour le coup je n'aurais guère attendu, même si j'avais vu l'image extraite, est représenté par un petit rameau, sur lequel est posé l'oiseau dessiné par Mme Mœkel.

Repos de Rolf, et interruption dans la séance.

Je décide de continuer l'expérience de contrôle. L'oiseau est allé rejoindre l'étoile ; il me reste en poche deux petits cartons.

A la reprise, Rolf me semble bien disposé. Je confirme, pour abonder, qu'absolument *personne*, en dehors du chien, ne peut savoir ce qui est marqué sur le carton que Mme Mœkel, surveillée par moi à quelques centimètres de distance, lui fait voir. Rolf résiste un peu ; mais il suffit que je lui fasse voir le magique morceau de sucre pour qu'il donne aussitôt sa réponse claire et précise :

R. : b l a u r o d w i r f l g n u g.

(*Wirfl* est une forme dialectale pour *Würfel*, dé ; et *genüg*, comme chacun sait, veut dire... *assez !*)

Réellement, la fortune m'assiste, parce que l'extraction du même carton qu'hier a donné lieu à deux variantes de haut intérêt dans les réponses du chien : hier, il s'agissait de *carré rouge et bleu* ; aujourd'hui c'est au contraire un *dé bleu et rouge*. Je dédie ces variantes, et l'addition de cet « assez », à ceux qui « expliquent » la « soi-disant » pensée animale par les associations personnelles ! (1).

Donc, *il est prouvé d'une manière inattaquable que l'animal est capable de penser comme nous pensons, c'est-à-dire en formant des images verbales, qu'il exprime ensuite comme nous nous*

(1) On remarquera qu'un point marqué au crayon sur le verso des cartons en assurait l'orientation verticale. Rolf a donc vu les deux carrés dans le même ordre vertical aux deux séances.



exprimons (à la suite de l'apprentissage nécessaire) c'est-à-dire au moyen de signes conventionnels univocaux, et tels à susciter dans l'organisme récepteur la répétition de l'image qui a donné origine à ces signes.

Même en voulant restreindre davantage la signification de la parole « penser », nous ne pourrons en trouver aucune autre qui s'applique mieux au cas de Rolf ; celui-ci, comme nous l'avons vu, sait former des *concepts*, en allant même d'un concept concret à un autre plus abstrait, en démembrant le contenu pour le définir, et exécutant d'autres opérations mentales d'un degré non inférieur.

Après ce qui précède, le restant de la séance semble perdre beaucoup de son intérêt. Même, je voudrais la clore ici. Mais M. Künzig a entendu parler de l'extraordinaire faculté de compter que démontre Rolf, et en désire quelque preuve. En attendant, il fait des compliments au chien et veut aussi le caresser. Mais Rolf gronde d'une manière menaçante. Mme Mœckel le réprimande vivement, et lui administre aussi quelques coups légers sur la figure. Rolf s'asseoit et frappe spontanément :

l i b m u d r l o l b r a v d n h i n i d b e i s n.

(*Lieb Mutter, Lol brav, den Herrn nit beissen*, chère maman, Lol sage, ne pas mordre ce monsieur). Le plus drôle est que, durant cette déclaration, Rolf ne cesse de regarder M. Künzig.

Alors, celui-ci tire de sa poche des monnaies, que l'on montre à Rolf l'une après l'autre durant un temps très court (environ une seconde chacune).

— Rolf, as-tu compté ? — demande Mme Mœkel.

R. : « Oui ».

— Combien de marks ?

R. : « 3 ».

— Combien de pfennings ? D'abord les dizaines !

R. : « 6 ».

— Et les unités ?

R. : « 5 ».

L'argent se composait de : une pièce de 2 marks, une de 1 mark, une de 50 pf., une de 10, une de 5. N'oublions pas la ressemblance, au moins dans le format, des pièces de 10 et de 50 pf.

Enfin Rolf extrait, après quelque résistance, mais sans erreur, la racine cubique de 343, qu'on lui propose de vive voix : puis il est définitivement relâché.



Ces séances, qui resteront pour moi inoubliables, doivent avoir aussi laissé un bon souvenir à l'excellent Rolf, ce dont j'ai une double preuve communiquée par sa maîtresse dans des lettres qu'elle m'écrivit. Celle du 22 Septembre contenait ce passage :

> Figurez-vous qu'il y a quelques instants, Rolf, sans qu'on le lui demande, a frappé sur la main de Louise : *l i b d o g d r K o m n l o l h e i m w.* W pour *we* ; par conséquent : *lieb Doktor kommen, Lol Heimweh.* Que pensez-vous de cela ? Pour ma part, je me sens émue de cette manifestation spontanée de l'animal. Il est clair qu'il attendait aujourd'hui la répétition de votre visite, et qu'il a été déçu de votre absence.

A cette lettre faisait suite une autre en date du 23 Septembre, qui commence ainsi :

> Vraiment, je ne pensais pas devoir vous écrire si tôt, mais je ne pouvais laisser à l'abandon la lettre *de Rolf*, que je dois vous communiquer telle qu'il l'a conçue. La voici :
>
> l i b d o g d r h a l d g o m n n i m r g n m i r b i l d r g b n a u g e n f o n d i r f i l g r u s d e i n l o l.
>
> (*lieb Doktor, bald Kommen, nimmer gehen, mir Bilder geben, auch eins von Dir, viel Gruss, Dein lol*).
>
> D'autant que je m'en souvienne, le chien n'a jamais frappé autant de mots de suite. En effet, il se montra ensuite très fatigué.

Je dois dire que d'après ce que j'avais entendu raconter à Mannheim, il me résultait déjà que Rolf connaissait le concept de la « lettre », car, de temps en temps, il reçoit par la poste des missives et des cadeaux de ses admirateurs, auxquels parfois on le fait « répondre » avec de courts remerciements. Mais le cas signalé par Mme Mœkel me sembla digne de plus minutieux renseignements. Et voici ceux que j'obtins de Mme Mœkel, dans une lettre datée du 30 Septembre :

> « La lettre de Rolf a constitué une manifestation absolument spontanée. Louise ne pouvait pas le détacher d'autour d'elle ; il la suivait pas à pas ; puis il lui communiqua tout, de lui seul. Même, il a frappé aussi autre chose avant que Louise eût pu commencer à compter, mais naturellement nous ne pouvons savoir ce que cela signifiait. On n'avait rien demandé à Rolf, et personne non plus ne lui avait parlé de vous. Louise passait dans la chambre de Rolf ; il sauta hors de sa couche et commença à lui frapper toutes sortes de coups sur le bras. Alors Louise le fit passer avec elle dans l'autre chambre



pour chercher le carton et l'alphabet ; et Rolf se mit aussitôt à frapper en présence de la gouvernante et de l'autre fillette. Comme vous voyez, maman n'était même pas là.

Pour terminer le récit des faits connus de moi jusqu'ici, j'ajoute encore un extrait du procès-verbal signé, en date du 2 octobre, par le Dr Volhard, directeur de l'Hospice Municipal de Mannheim, aussi parce qu'il contribue très bien à illustrer certaines caractéristiques de Rolf, déjà indiquées en partie plus haut.

Ce jour-là, Rolf refusait de dire le nom d'une personne présente (une cousine du Dr Volhard).

Invité à plusieurs reprises par Mme Mœkel, Rolf frappe :

d u m u d r s a g n (*« Du Mutter sagen », toi maman dis-le.)*

Dr V. : « Rolf, si tu dis le nom, je t'apporte du saumon fumé ! »

R. : d a r f n i t l a g s h b n (*il ne m'est pas permis d'avoir du saumon.*)

Mme M. : « Mais Rolf, frappe donc ce nom ! »

R. : g a r n i t (*pas du tout !*)

Mme M. : « Tu es vraiment trop méchant ! »

R. : b r a f i m r l o l (*« brav immer Lol », Lol toujours bon.*)

Dr V. : « Rolf, et si je te prie de me dire le nom ? »

R. : b u g l s d e i g n (*« Buckel steigen »*, expression de patois qui signifie littéralement : « tu peux me monter sur la croupe » et qui équivaut à peu près au français *« je m'en fiche »*).

Mme M. se rappelle l'opiniâtreté de Rolf qui, quelque temps auparavant, aussi en présence du Dr Volhard, s'obstinait à ne pas vouloir lire certaines initiales gravées sur une broche. Avec l'idée de chercher le motif de cette résistance, elle lui demande : « Te rappelles-tu ce qui était écrit sur la broche ? » — R. : *Oui.*

« Pourquoi alors n'as-tu pas voulu le dire ? » — R. : s e l g d d i g n i g s a (*« sell geht dich nix a »*, forme de patois pour « das geht dich nicht an », *cela ne te regarde pas*).

Dr V. : « Rolf, tu es un têtu ! » — R. : m u d r a (*« Mutter auch », maman aussi*).

Dr V. : « Rolf, que dira ton ami Mackenzie quand on lui racontera ces choses ? Sais-tu qu'il m'a fait visite pendant que j'étais en voyage ? » — R. : r s a g d m i r h i r w a r.

Mme M. : « Tu as sans doute oublié quelque chose ? » — R. : w i r (donc : *« er sagte mir wie er hier war », il me l'a dit quand il était ici*) (1).

(1) Ce qui n'est pas vrai. Qu'on remarque le ton de « je m'en fichisme » de toute cette scène.

Plus tard, on lui demande encore le nom. — R. : g a r n i t (*pas du tout*).

Alors on change de question.

Mme M. : « Comment t'entends-tu avec les autres chiens ? C'est-à-dire, comment te fais-tu comprendre d'eux et comment te comprennent-ils ? » — Rolf se tait.

« As-tu compris ma question ? » — R. : *Oui.*

« Alors ? » — R. : b l n w d l n a u g s n g l a b n m i d m u n d (*« bellen, welden, auch sehen klappen mit mund » aboyer, remuer la queue, aussi voir les mouvements avec la bouche*) (2).

Cette dernière demande, je l'avais suggérée par lettre à Mme Mœkel et elle ne constitue pour ainsi dire que le titre de tout un travail de psychologie comparée qui est à faire, pour plus tard. Car nous devrons bien nous intéresser de savoir comment les animaux communiquent *entre eux*. Evidemment le bon Rolf ne peut que décrire le fait extérieur qui le frappe (comme il le fit avec moi au sujet de sa préférence pour les dames). C'est à nous de rechercher peu à peu si quelque instrument psychique plus profond — et lequel ? — sert aussi aux animaux pour l'interprétation du geste. Déjà quelques indices feraient croire à la possibilité d'une communicabilité immédiate de la pensée entre certains mammifères. Mais il serait fort prématuré que nous pénétrions déjà dans ce domaine à peine entrevu. Contentons-nous d'enregistrer l'intéressante communication de Rolf sur la valeur du geste entre les différents congénères de la race canine.

Et voici d'autres communications que j'ai reçues récemment de Mme Mœkel.

Dans le même après-midi Rolf est de nouveau près de moi, il regarde mon travail et frappe d'une manière tout à fait spontanée :

h u s f r d i g b i l l f e i n (*maison finie, beau tableau*).

La soirée, ou plutôt la nuit, je la passe en bonne partie à la machine à écrire. Vers trois heures, Rolf sort de sa niche avec l'air fâché, se dresse sur ses pattes postérieures en s'appuyant sur moi et frappe très énergiquement :

g b d l o l w i l d u n g l h b n (*« geh Bett, Lol will dunkel haben », va au lit, Lol veut avoir obscurité*).

Peu après, tandis que j'exécute l'ordre, il manifeste en agitant la queue.

Enfin je possède un dernier procès-verbal en date du 8 octobre, signé du professeur Hand-

(2) *Aug* pourrait aussi signifier « œil ». La réponse serait dans ce cas beaucoup plus précise et complète. Ici encore, la vérification ne serait pas difficile.



mann de Bâle (avec sa femme), de Mme Speiser, également de Bâle, du major E. von Waldheim, de Göttingen. Ce procès-verbal contient un fait très intéressant qui confirme la prodigieuse mémoire du chien.

Il regardait (ainsi s'exprime le compte rendu) Mme Speiser avec une insistance marquée. Comme on lui en demandait la raison, il répondit : « Sarasin ». Or cette dame est précisément une sœur très ressemblante du Dr Sarasin, que le chien, pourtant, n'a plus vu depuis de nombreuses semaines. Sauf erreur, la dernière visite du Dr Sarasin remonte au mois de mai 1913.

Les dernières nouvelles ne sont malheureusement pas bonnes. Déjà dès les premiers jours d'octobre la patte gauche de Rolf avait commencé à enfler et à lui faire mal. Mais, comme nous l'avons vu, d'autres visites (qu'on ne pouvait remettre à plus tard) ont eu lieu et ceci a contribué à aggraver les choses. Qu'on songe à la fatigue imposée au chien par les coups innombrables qu'il frappe chaque jour, avec sa patte en l'air, dans une position rien moins que naturelle pour lui.

Lui-même, du reste, nous a fait savoir que c'est dans *l'exécution* des mots que consiste pour lui le « travail » qu'il abhorre et non dans leur création. Je trouve, en effet, un procès-verbal von Kleist, du 15 juillet 1913, d'après lequel Rolf répand *oui* à la question : « Denkst du gern ? » et *non* à la question d'après : « Arbeitest du gern ? »

Et c'est aussi de lui que Mme Mœkel a eu, comme elle me l'écrit, la communication que « sa patte était enflammée ».

Assurément, l'excellent Rolf ne manquera pas de soins dans la famille Mœkel. Mais je crains pour lui l'épuisement précoce plus que l'inflammation de la patte, si les séances devaient se succéder aussi nombreuses que dans ces derniers temps. Quand les faits ci-dessus exposés seront plus généralement connus, les demandes de visites au chien vont affluer, et Mme M. sera bien obligée de les refuser presque toutes. Mais alors quel *tollé* ne s'ensuivra-t-il pas ! Cela est d'autant plus probable qu'un fait semblable est arrivé à Krall. Pour ce dernier, cela a été très malheureux : une fois ses chevaux ne travaillant plus, on a pu continuer à mettre en doute ses résultats, car il est bien peu de gens qui peuvent se permettre le luxe d'une écurie dans un but purement scientifique.

Les circonstances sont maintenant différentes. Tous ceux qui le voudront, seront en état d'élever un chien. Nous avons vu ce qu'on peut obtenir en deux années de travail patient ; et désormais la voie est ouverte à quiconque désire vraiment se vouer aux problèmes que soulève cet écrit. Et qu'il s'agisse de problèmes dignes du plus haut intérêt, il me semble bien inutile de le montrer !...

***

Pour ce qui se rapporte à une comparaison entre l'intelligence humaine et celle animale, les dangers sont graves et nombreux, et j'en veux donner un exemple typique, précisément à propos de Rolf : ce qui me servira aussi dans un autre sens, car la déclaration bien nette que je fais de ces dangers rendra moins « suspectes » les étonnantes réponses du chien que je dois pourtant rapporter. Ainsi sera quelque peu diminué le plaisir de ceux (et ils seront nombreux assurément) qui profiteront volontiers du caractère incroyable de ces réponses pour « ensevelir sous le ridicule » la pensée animale « si vantée ».

Durant l'été dernier, Rolf reçut la visite de quelques ecclésiastiques qui lui firent les plus étranges questions ; et Rolf répondit fort à propos. Je ne sais vraiment quelle idée guidait ces excellents prêtres. Mais le plus curieux est que, s'étant mis à interroger le chien sur l'unité et la trinité de Dieu, ils s'entendirent répondre d'une manière parfaitement orthodoxe ! Il est probable qu'ils s'en sont retournés convaincus de quelque belle diablerie. Mais M. Mœkel, esprit équilibré et peu persuadé de l'exactitude de ces réponses mirobolantes, interrogea à son tour le chien sur l'origine de sa science théologique. Et le chien, avec sa franchise habituelle, répondit :

b a d s e g i s m u s f r i d s

ce qui, sans doute, signifiait : « *Katechismus Fritz* », c'est-à-dire périodique leçon de catéchisme du petit Mœkel, à laquelle Rolf, comme à toutes les autres leçons, assiste tout en s'instruisant.

D'autres épisodes semblables, mais plus difficiles à expliquer, sont ceux que mentionne le Dr Volhard dans ses procès-verbaux. (Il faut remarquer qu'il s'agit ici d'un homme de science et d'un médecin de valeur. Un ami à moi, de jugement sûr et qui le connaît bien, définit ainsi ce savant : tête équilibrée, esprit critique).

Le Dr Volhard s'était chargé de poser au chien une série de demandes de difficulté croissante, réparties sur plusieurs séances, dans la première moitié de juin 1913.

Dans une de ces séances, figura cette demande (vraiment très difficile même pour un adulte humain) : « Qu'est-ce qu'un animal ? » — Rolf dut



réfléchir un peu, car le procès-verbal contient trois ou quatre interrogations intermédiaires, comme : « Sais-tu bien ce qu'est un animal ? », « As-tu compris la demande ? », « As-tu besoin d'y penser ? », etc. — Et voici l'incroyable réponse du chien :

R. : t e i l f o n u r s l (*«Teil von Urseele», Une partie de l'âme primitive) !*

On lui demande : « Au contraire, qu'est-ce que l'homme ? » — et il frappe sans hésiter :

R. : a u g d e i l (*« auch Teil », aussi une partie*).

Il est évident pour moi que ces réponses contiennent quelque réminiscence ; je ne veux pas m'arrêter pour le moment à l'hypothèse plus hasardée d'une transmission de pensée.

Il faut remarquer que Rolf avait déjà manifesté certaines conceptions ou réminiscences « animistes » en affirmant une autre fois que a l s w a s l e b d h d s l (*«alles, was lebt, hat Seele », tout ce qui vit a une âme*).

Quant au mot *Urseele*, les Mœkel déclarent qu'ils ne l'ont jamais prononcé ni même entendu ou lu. Mais ils rappellent à ce sujet une curieuse particularité de Rolf, qui dit, assurent-ils, *Urvater* au lieu de *Grossvater* pour indiquer le « grand-père ».

Interrogé à plusieurs reprises (dans la séance suivante du 10 juin), Rolf continua à affirmer que ce mot « *Urseele* » il ne l'avait jamais entendu et qu'il l'avait formé de lui-même (« *fon mir lol allein* »). Ce n'est que dans la suite, après de plus grandes instances, qu'il répondit « *oui* » à la demande « s'il avait déjà entendu ce mot longtemps auparavant » ; mais « *non* » à la demande qu'on lui fit encore, « s'il se souvenait quand ».

Dans la même séance du 10 juin Rolf confirma du reste ses conceptions (ou réminiscences) « animistes », comme je les ai appelées plus haut, lorsque, un tableau de nature morte avec le corps d'un coq lui ayant été montré, il frappa :

d o d h n u r s l g n (« *tot Hahn, Urseele gehen* », coq mort, aller à l'âme originaire). Curieuse aussi est l'explication qu'il donna quand on lui demanda, toute de suite après : « Qu'est-ce que tu entends par aller ? » — *laufn (marcher, courir)*.

Dans la séance précédente, prié de dire « à quoi obéissent les hommes », il avait déclaré : *word gseds (à la parole de la loi)*. — Ici me paraît un peu plus claire l'origine de la réminiscence possible, vu que M. Mœkel est avocat et que Rolf passe de longues heures dans son bureau.

De toute manière, si les expériences susmentionnées sont exactes (et jusqu'à preuve du contraire je n'ai aucune raison d'en douter), ce serait là une belle démonstration de facultés mentales supérieures que cette coordination de réminiscence si bien adaptées aux circonstances extérieures les déclanchant. Mais c'est moins pour insister sur ce côté de la question, comme je l'ai déjà dit, que j'ai rapporté ces choses invraisemblables, que pour montrer les dangers d'un jugement de degré fondé sur l'apparente difficulté des questions (1).

Je conclus donc que seules des observations plus longues et plus attentives pourront donner, *par leur ensemble*, une idée approximative des facultés mentales du sujet, sauf ensuite à en rapporter le degré à un type moyen, pour l'établissement duquel toutes les données nécessaires nous font aujourd'hui complètement défaut.

*
* *

Pour les mêmes raisons il ne m'est pas possible de décider si Rolf constitue un cas exceptionnel parmi ses congénères, c'est-à-dire s'il doit être considéré comme une espèce de « prodige » ou si, au contraire, on peut espérer obtenir des résultats semblables avec d'autres chiens quels qu'ils soient ; et je ne saurais davantage résoudre la question, que d'aucuns peut-être voudraient me poser ici, si le chien est plus intelligent que les chevaux.

Pour ma part, je suis plutôt porté à croire que « l'exceptionnalité » du fait est moins grande qu'il semblerait à première vue. Il faut remarquer, du reste, que, même considérés comme des phénomènes exceptionnels, les cas de Mannheim et d'Elberfeld n'en seraient pas moins dignes du plus grand intérêt. Mais il me semble tout à fait improbable que ce soit uniquement par hasard que Krall d'un côté, M[me] Mœkel de l'autre, aient

(1) Je connais des personnes très sérieuses qui diront ici : tout cela n'étant certainement pas du chien, du moment qu'on a pu le lui transmettre, qui prouve qu'on ne lui a pas transmis tout le reste ? La réponse est très simple : tous ces enfants le prouvent (dont quelques-uns très jeunes) qui disent fort à propos des choses au moins aussi extraordinaires que celles rapportées ici. Le fait que l'on ne voit pas toujours très clair dans les données constructives de ces discours enfantins, merveilleux et raisonnables à la fois, n'est pas une raison, que je sache, pour expliquer par un automatisme inconscient et passif de l'enfant la plupart de ses manifestations psychiques. Tout cela soit dit, entendons-nous bien, en dehors de la valeur probante de mes expériences d'insu, qui me paraît assez forte pour ne pas avoir besoin d'appuis empruntés à des analogies quelconques.

réussi sur *dix* sujets de trois espèces qui tous, plus ou moins, se sont montrés « éducables ».

Cela ne supprime pas, mais, au contraire, met plutôt en valeur les nuances manifestes que l'on constate entre ces différents sujets : qu'on se rappelle les résultats nettement meilleurs obtenus par Krall avec deux de ses chevaux sur sept. Et, par conséquent, je ne nie pas du tout que Rolf *puisse* être un « prodige », même en supposant éducables une grande quantité d'animaux. Ici encore, la solution du problème dépend d'expériences ultérieures ; et ces expériences, comme je l'ai dit, toute personne de bonne volonté peut désormais les faire.

Sans doute, l'*expression* du chien est beaucoup plus *humaine*. Bien des circonstances portent le spectateur à juger ainsi. D'abord, le regard de l'animal a pour nous un « contenu psychique » bien plus précis que celui des chevaux. Ne serait-ce que par la conformation des organes visuels, on ne sait jamais si les chevaux *regardent*. Au contraire, le chien vous fixe bien en face, et juste quand il a à vous « dire » quelque chose, deux yeux qui ne sauraient être plus « parlants ». Puis, toute la mimique du chien est plus variée, plus rapide, plus précise *pour nous*. Peut-être que quelques-uns de ces phénomènes proviennent de ce que le chien a vécu bien plus intimement avec l'homme.

J'attribue une grande importance à la valeur de l'expression, et de son véhicule, le *geste*. J'ai développé ailleurs cette question (1) ; je puis même avoir exagéré cette valeur. Mais, je dois cependant déclarer ici que l'expression *pourrait* parfaitement faire quelquefois défaut *à nos yeux*, sans qu'on pût conclure pour cela au défaut d'intelligence. — Et précisément les cas d'Elberfeld sont très instructifs à cet égard. Qui jamais aurait pu supposer chez le cheval une telle richesse de possibilités mentales ? Je connais des « experts » en fait de chevaux qui persistent à ne pas ajouter foi aux manifestations de Zarif et de Muhamed, parce que, disent-ils, il ne leur est jamais arrivé de « voir » quelque chose de semblable durant leurs longues relations avec ces animaux ! Mais il fallait *savoir voir*, répondrai-je ; et cela n'est pas donné à tous, parce que, pour voir, il faut parfois les yeux de l'esprit...

Tout cela, en tout cas, démontre clairement une chose, et c'est que les faits merveilleux de Mannheim, comme ceux d'Elberfeld, nous ouvrent un nouveau, un immense champ... de problèmes ! Et c'est précisément en cela, je le répète, que consiste l'attrait qu'ils exercent sur les esprits les meilleurs.

Peut-être que ce champ ténébreux pourra s'éclairer d'une faible lueur pour ceux qui accepteront de renoncer à certaines habitudes mentales très invétérées.

Une des plus graves difficultés, les psychologues l'ont cultivée eux-mêmes, avec amour, en parlant sans cesse « d'une » psyché d'homme, de chien ou de quelque autre groupe considéré en lui-même, ou encore d' « une psyché » en général, mais toujours « une ». De cette attitude habituelle, mais fausse selon moi, surgissent pour ces savants (et ils sont la majorité) les plus grandes « contradictions » qu'ils trouvent dans les faits de Mannheim et d'Elberfeld ; et de là vient aussi la tendance à rejeter ces faits, précisément parce qu'on les trouve « contradictoires ». L'on a dit et l'on répète de bien des côtés, par exemple : comment concilier la puérilité de l'âme chevaline, documentée de-ci de-là, avec certaines cimes incroyables qu'on prétend lui avoir vu atteindre ! Et aussi du chien de Mannheim on pourra probablement dire quelque chose de semblable, puisque, comme le lecteur l'aura lui-même remarqué, Rolf donne souvent l'impression, en apparence contradictoire, de la puérilité et en même temps de la pensée mûre.

Je crois, au contraire, que c'est précisément en cela qu'il faut chercher la clef cachée et principale du problème. Pour le moment, je n'affirme pas encore ; je me contente d'exprimer mes idées à titre indicatif. Mais il est certain que beaucoup de confusions et de contradictions se dissipent si l'on pense à un psychisme *toujours* double dans n'importe laquelle de ses manifestations, de l'homme jusqu'au dernier des animaux.

Qu'on se rappelle la dualité que supposait la philosophie antique des Grecs : « âme » et « esprit » ; qu'on se rappelle le « corps psychique » et « l'âme » de Platon. C'était là le germe d'une vérité qu'on peut mieux entrevoir aujourd'hui, me semble-t-il, après les conquêtes de la psychologie moderne.

Cette dernière admet, en effet, une grande division binaire entre les phénomènes *conscients* et *inconscients* du psychisme ; et même elle croit en avoir trouvé le substratum anatomo-physiologique d'une part dans le système « cérébro-spinal » et d'autre part dans le système « sympathique » de l'homme. Il y a dans ces vues déjà une grande part de vérité ; mais le critère de la distinction n'exprime pas, selon moi, les facteurs

(1) *Alle Fonti della Vita*, chap. III, Genova, 1912. — Nous sommes heureux d'annoncer que cet ouvrage va bientôt paraître en langue française à la Librairie académique Perrin et Cie, Paris. — *Note de la Red.*



essentiels de celle-ci, parce qu'il repose sur quelque chose de complètement relatif au sujet, comme est précisément la *conscience*. A cette dualité psychique dont quelques esprits élevés ont eu l'intuition, il faut trouver un critère de distinction *objectif*. Et, en fait, un tel critère ne fait pas défaut, si seulement l'on veut faire attention aux nombreuses données de fait connues.

Tout « sujet » repose sur *deux* entités psychiques ; l'une d'elles je l'appellerai (pour être plus facilement compris et sans vouloir donner ici au concept « âme » aucun contenu spécial) *l'âme-raison* ; l'autre (avec les mêmes remarques), *l'âme-intuition*. Et, pour le dire tout de suite, je répète que tant les phénomènes de la première que ceux de la seconde *peuvent toujours*, dans certaines circonstances, devenir « conscients » pour un «individu» donné, que ce soit un homme, un chien ou un protozoaire. Aussi ma distinction ne revient pas à celle des partisans de l'Inconscient avec majuscule, ni à celle de l'école de Bergson, qui divise, d'une manière bien plus tranchée que je ne le fais, le sphère de « l'instinct » de celle de « l'intelligence. »

L'âme-raison conditionne la connaissance du monde externe (et interne !) à travers les sens. Son substrat principal doit se chercher dans le cerveau ou les organes remplaçant le cerveau. Elle induit et déduit ; elle est oblitérée dans le sommeil ; sa manifestation, typique et plus haute en même temps, est la logique rationnelle de l'*individu*.

L'autre « âme » connaît par intuition, *indépendamment* des sens ; elle voit sans yeux, entend sans oreilles, comme le laisseraient déjà croire certains cas de somnambulisme humain. Ce n'est pas une fonction particulière du cerveau, mais plutôt une « âme diffuse », et, pour cela, présente chez n'importe quel organisme même dépourvu de centralisation du système nerveux ou dénué de tout système de ce genre. Elle déduit seulement (syllogisme des hypnotisés) et *ne dort jamais* : au contraire, c'est bien souvent dans le sommeil qu'elle se révèle le mieux. Sa manifestation typique et plus haute en même temps est la logique de *l'espèce*, ou même, dirais-je mieux encore, *de la vie*.

Une particularité très importante de l'âme-intuition, c'est la *mémoire* (latente) parfaite ; mémoire «diffuse », en tant qu'elle n'est pas nécessairement liée au cerveau ou à un organe analogue particulier (tant il est vrai qu'elle se conserve dans les germes, où elle est la principale condition du phénomène de l'hérédité). Les altérations du cerveau affectent seulement la mémoire-raison, non la mémoire-intuition, qui continue sans troubles son œuvre (comme chez certains aliénés), même lorsqu'est atteinte l'écorce cérébrale, siège de la mémoire-raison.

De plus, l'âme-intuition est toujours suggestionnable par l'âme-raison. Par là je ne veux pas dire que chaque individu est suggestionnable par un autre, mais bien ceci : que lorsque la suggestion se produit, elle peut toujours avoir lieu de l'âme-raison à l'âme-intuition, tant chez un seul et même individu (autosuggestion) que d'un individu à un autre, qu'ils soient de même espèce ou bien *d'espèce différente* ; et qu'elle peut, de plus, avoir lieu, quel que soit le contenu de la suggestion. Au contraire, l'âme-raison ne peut être suggestionnée que par une autre du même genre et en tant que le contenu de la suggestion s'accorde avec l'expérience des sens, c'est-àdire avec la logique rationnelle.

Enfin, les particularités essentielles de l'âme-raison sont indépendantes de l'influence éducatrice, qui peut en altérer ou en modifier les manifestations extérieures, mais non créer ces particularités là où elles ne se sont pas déjà données dans la nature de l'individu lui-même. *Nascuntur poetæ* ; et ainsi « naissent », dans tout organisme qui en est doué, la mathématique, la musique, le sens du temps, l'intuition des lois naturelles. (J'ai dit intentionnellement dans « tout organisme », parce qu'il peut s'agir, le cas échéant, aussi bien d'un homme que d'un insecte infime). C'est ainsi encore que « naît » l'entente entre organismes semblables ou différents, avant et hors la *rationalisation* de leurs rapports, et que s'explique, d'une manière fort naturelle, pourquoi les animaux s'entendent entre eux mêmes s'ils sont muets ou aveugles, et comment, parmi les hommes, il n'y ait que les génialoïdes, les artistes, les enfants et les idiots, c'est-à-dire que les intuitifs, qui soient capables de comprendre vraiment les animaux et d'être vraiment compris d'eux.

L'application du schème binaire que je viens d'exposer permet d'établir, au contraire, que la zoologie et le sens commun ont raison, et en même temps, que ces faits nouveaux ne font courir aucun risque à la suprématie de la pensée humaine, pourvu que l'on ne nie pas qu'un organisme quelconque puisse, *dans un certain sens*, manifester une « intelligence » même bien supérieure à celle moyenne et *individuelle* de l'homme.

Le cheval, le chien et l'homme *constitueraient une échelle ascendante, mais seulement par rapport à l'âme-raison*. Au contraire, ils seraient



égaux ou même peut-être *formeraient une échelle descendante par rapport à l'âme-intuition*. Déjà nous aurions, de tout ceci, plusieurs indices : mémoire sans comparaison plus puissante que chez l'homme, manifestée par les chevaux et le chien ; intuition mathématique supérieure, semble-t-il, en ceux-là qu'en celui-ci, et de même pour la suggestionnabilité ; au contraire, faculté de raisonner apparemment plus développée chez le chien que chez les chevaux.

Peut-être la plus grande « intelligence-intuition » (si je puis ainsi m'exprimer) se rencontre en tout organisme en proportion inverse de son « intelligence-raison ». Supposons exacte l'hypothèse d'une échelle descendante dans le sens homme-chien-cheval et descendons encore ; nous trouverons, le long de cette échelle, de nombreuses manifestations d'intelligence intuitive suprême (d'instinct, diraient les bergsoniens) qui ne nous paraîtront pas diminuer d'importance par le fait de la descente. Qu'on pense seulement aux industries de tant d'animaux « inférieurs », de la géométrie des Arachnidiens aux merveilleux filtres à plancton des Appendiculaires, de l'art de l'Hyménoptère à celui de l'Amibe constructrice de cases. Et qu'on ne me dise pas que « ces manifestations sont en tout cas inférieures parce qu'inconscientes ». D'abord cette inconscience, personne ne peut loyalement l'affirmer ni la nier. De plus, celui qui voudrait s'appuyer sur ce critère uniquement relatif à l'individu retomberait, comme nous l'avons déjà dit, en pleine confusion.

Essayons donc d'accepter l'idée que la psychologie pourrait être obligée d'envisager maintenant la nécessité de renouveler ses propres fondements. Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois !...

Dr WILLIAM MACKENZIE.

On remarquera que la théorie à laquelle est parvenu le Dr Mackenzie et qu'il a si brillamment et savamment développée ici, ne s'éloigne point, en somme, de celle que j'énonçais, le premier, il y a un an (Voir n° de Décembre 1912 des *Annales*), quand, en parlant des chevaux d'Elberfeld, je disais :

« ... Nous voyons apparaître, magnifique, cette hypothèse, qu'une intelligence égale est répandue en tous les êtres — peut-être même en toute chose — et que, loin d'être le résultat du fonctionnement du cerveau, la pensée n'a d'autres limites que celles qui lui viennent de la matière : de l'imperfection physiologique de ces organes. Ces infériorités organiques semblent expliquer, en effet, l'infériorité intellectuelle du cheval, qui a toujours été considéré par les connaisseurs comme une bête des moins intelligentes. Mais aussitôt que nous passons de la conscience normale à la conscience supranormale, au *subliminal self*, que l'on suppose plus ou moins indépendant des organes sensoriels et physiologiques en général, voilà réapparaître l'intelligence supérieure, mystérieuse, que Platon avait appelé « divine », etc. » — Seulement, j'allais plus loin, tâchant d'expliquer l'apparition de cette partie « divine » de l'intelligence par les moyens employés pour obtenir des communications des animaux, moyens correspondant à ceux qu'on emploie pour obtenir des communications de médiums, c'est-à-dire en effaçant momentanément la conscience normale pour faire jouer, par *l'automatisme*, la conscience supraliminale.

Si je rappelle cela, ce n'est point pour une question de vanité, mais pour contribuer à montrer le rôle considérable que doit nécessairement jouer l'étude des phénomènes métapsychiques dans la psychologie humaine et — qui l'aurait dit ? — dans la psychologie zoologique elle-même. *On ne peut désormais aborder la plupart des questions concernant la Psychologie normale ou pathologique sans une connaissance suffisante de la métapsychique*, pas plus qu'on ne pouvait le faire, déjà, sans bien connaître l'hypnologie. Quelques importantes revues de psychologie, telles que les *Archives de Psychologie* des professeurs Th. Flournoy et Ed. Claparède, de l'Université de Genève (1) ; *Psiche*, dirigée par les professeurs Morselli, De Sanctis et Villa, respectivement des Universités de Gênes, Rome, et Pavie (1) ; *Rivista di Psicologia Applicata*, dirigée par le Prof. J.-C. Ferrari, de l'Université de Bologne (2), paraissent enfin s'en rendre compte. En France, sans parler du *Bulletin* de l'Institut Général Psychologique, le *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, des professeurs Pierre Janet et Georges Dumas, s'est engagé, bien que plus timidement, dans la même voie.

C. DE VESME.

Comme appendice à l'article du Dr W. Mackenzie, nous publierons encore cet autre article de MM. J. LARGUIER DES BANCELS et ED. CLAPARÈDE, qui, malgré sa prudence scientifique — ou plutôt justement à cause de cela — apporte un nouvel appoint aux affirmations des précédents observateurs.

La critique scientifique a de dures exigences. Aimablement invités par Mme Mœkel à venir examiner le chien fameux dont elle a entrepris l'éducation, nous aurions eu plaisir à pouvoir confirmer l'opinion de ceux qui nous ont précédés à Mannheim. Libres de tout parti pris, nous espérions recueillir les éléments de la démonstration positive que les psychologues ont le droit de ré-

(1) Librairie Kündig, 11, Corraterie, Genève ; H. Gaulon et Cie, 39, rue Madame, Paris. — Prix de l'abonnement : 15 fr.

(1) Via degli Alfani, 46, Florence — Abonnement 8 lires pour l'Italie, 10 pour l'étranger.

(2) Etablissement Polygraphique Emilien, Bologne. — Abonnement 15 lires pour l'Italie, 18 pour l'étranger.

clamer. Disons tout de suite que notre attente a été déçue à cet égard, et que nous ne rapportons de notre visite à Rolf — avec beaucoup de reconnaissance pour l'accueil que nous avons trouvé dans la maison de Mme Mœkel et beaucoup d'admiration pour le spectacle saisissant auquel nous avons assisté — qu'une impression et non des preuves. C'est cette impression que nous nous bornerons ici à communiquer au lecteur.

Rolf nous a été présenté dans deux séances, le matin et l'après-midi du 19 décembre. Il s'est brillamment tiré des épreuves auxquelles il a été soumis et que l'article de Mackenzie nous dispense de reproduire dans le détail. Il a « frappé » spontanément de courtes phrases, il a adressé une lettre à un de ses correspondants ordinaires, il a exécuté correctement de petits calculs, il a décrit les images qu'on lui mettait sous les yeux. Bref, il a « parlé ». Le fait brut est hors de doute. Mais, pour intéressant qu'il soit, il ne nous instruit guère, en tant que tel, sur la psychologie du chien. La question qu'il importe d'élucider est en effet de savoir si cette parole est l'expression d'une pensée personnelle ou si l'animal n'est, vis-à-vis de sa maîtresse, qu'un instrument plus ou moins passif.

On se rappelle comment Pfungst a expliqué les tours de force de Hans, le premier des chevaux calculateurs. Pour le savant berlinois, la présence d'un assistant capable de répondre lui-même à la question qu'il posait était indispensable au succès des épreuves. L'étalon de von Osten obéissait aux gestes involontaires de celui qui l'interrogeait. L'interprétation de Pfungst — que les observations recueillies ultérieurement dans l'écurie de Krall n'ont pas, au reste, laissé subsister dans son intégrité — ne saurait en tout cas être invoquée pour rendre compte des phénomènes dont nous avons été témoins. Mme Mœkel, dont la bonne foi est au-dessus de tout soupçon, déclare que Rolf donne souvent des réponses qu'elle ignore elle-même. Elle ne connaît qu'imparfaitement, d'ailleurs, la signification littérale des nombres frappés par son chien.

Si l'existence d'une transmission consciente paraît devoir être écartée, il est permis, en revanche, de se demander si Rolf n'exécute pas des ordres subconscients, en d'autres termes, s'il ne joue pas simplement, à l'égard de Mme Mœkel, le rôle d'une planchette entre les mains d'un médium convaincu. Cette nouvelle hypothèse méritait d'être envisagée, avant d'admettre chez le chien une parole véritablement spontanée. Nous nous sommes efforcés de la soumettre au contrôle des faits.

L'essai que nous avons tenté consistait à montrer à Rolf des images, des mots, des chiffres, sans que Mme Mœkel ni aucun des assistants pût les voir avant ou pendant l'épreuve. Des diverses expériences que nous avons faites dans la séance de l'après-midi, deux seulement répondent aux conditions que nous nous étions prescrites (1).

Elles portent sur des cartes tirées au hasard de séries préparées d'avance et dont l'une représentait quatre souris grignotant du fromage, l'autre un oiseau. En voici les résultats.

1re EXPÉRIENCE. — Le chien, invité à décrire ce qu'il voit, donne, après une assez longue résistance, la réponse suivante : 11 16 16 7 10 11 4 8 4 18 16 16 9 10 6, soit : g s s b e g 4 m a u s s d e n, c'est-à-dire : *gs* (*Käse*) *sbeg* (*Speck*) 4 *maus sden*.

Le dernier mot est inintelligible. Rolf le corrige un peu après en y ajoutant un *l*. Il faut donc lire *sdeln* (*stehlen*). Ce qui signifie : « Quatre souris fromage lard voler ».

2me EXPÉRIENCE. — Rolf donne, après quelque résistance, la réponse suivante : 19 13 9 9 13 3 : w i s d d i r, c'est-à-dire : *wisd* (*wüstes*) *dir* (*Tier*) ; soit « Vilain animal ».

Nous déclarons que Mme Mœkel n'a pas regardé les images et nous croyons qu'il lui eût été bien difficile de les voir, même involontairement. Mais une déclaration n'est pas une preuve et cette preuve serait nécessaire pour assurer à l'expérience toute sa valeur.

Nous espérions poursuivre le lendemain nos recherches dans des conditions plus strictes encore que la veille. Malheureusement Rolf a été pris dans la nuit du 19 au 20 d'une crise violente de convulsions et cet accident nous a obligés à suspendre tout travail avec lui.

Telles sont nos observations. Elles ne suffisent pas, croyons-nous, à établir l'existence des faits que nous nous proposions de vérifier. Sans doute, les expériences que nous rapportons paraissent attester chez le chien la possibilité d'une parole spontanée et elles en démontreraient l'existence réelle si elles avaient été exécutées dans des conditions qui puissent défier la critique. Or, nous ne pouvons les donner pour entièrement satisfaisantes à cet égard. Nous sommes obligés de constater, d'autre part, que Rolf, tout sympathique qu'il soit, ne dépasse pas, dans les circonstances ordinaires — autant du moins que nous avons pu

(1) Nous avons été obligés d'éliminer les autres expériences du même genre que nous avons faites — et qui avaient, du reste, été couronnées de succès, — parce que, au cours de ces expériences, la carte présentée au chien a pu être vue par l'un des assistants.



en juger — le niveau d'un chien réputé intelligent, et que, devant les épreuves auxquelles il est astreint, il manifeste souvent les signes de l'ennui le plus marqué. Mais ce sont là, nous le reconnaissons volontiers, de simples impressions et qui n'ont peut-être pas grande importance. Les enfants, eux aussi, préfèrent les jeux qui leur sont naturels aux leçons qu'on leur impose.

Quoi qu'il en soit, le chien de Mannheim constitue une énigme qu'il importait de résoudre, et il faut savoir gré à Mme Mœkel de fournir aux psychologues l'occasion d'étudier un problème aussi curieux que captivant.

Il serait désirable aussi d'instituer des expériences dans lesquelles le chien serait invité à manifester son intelligence par des *actes*, et non seulement par des paroles. Nous aurions désiré présenter à Rolf une carte portant la mention suivante : « *Il y a du sucre pour toi derrière la porte du salon* ». Voilà certainement un renseignement de nature à l'intéresser ! On ne voit vraiment pas pour quelle raison il n'en profiterait pas (1). — Malheureusement, l'indisposition inopinée de Rolf nous a empêchés d'exécuter cette épreuve, que nous projetions pour la seconde journée.

Réponse du Dr Osty à une Objection

Les lecteurs des *Annales* voudront bien m'excuser si je viens devant eux rectifier la portée d'une objection qui, dans le numéro d'Octobre, a été faite au sujet de mon livre *Lucidité et Intuition* par MM. MANGIN et MAXWELL. C'est parce que cette objection est de nature à créer une méprise sur la matière et le but de ce livre que je crois nécessaire de fournir quelques explications.

M. Mangin disait : « ... A mon avis, la méthode à suivre en métapsychique, c'est celle que suit depuis une trentaine d'années la Société anglaise F. P. R. : l'accumulation infatigable des documents, des témoignages de faits aussi circonstanciés que possible. Seule cette accumulation, quand elle aura atteint une certaine hauteur, finira par vaincre le scepticisme des savants officiels... pourquoi le Dr Osty cite-t-il si peu de faits ? et les cite-t-il privés de circonstances qui leur donneraient leur valeur ?... Les Pyramides pourtant n'auraient pas été bâties si chaque Egyptien avait dit : ce n'est pas une pierre qui suffira pour finir le monument... »

M. Maxwell disait, « ... les faits déclarés établis ne sont appuyés sur aucune statistique. Les exemples cités sont peu nombreux et il faut se fier à des affirmations dont le contrôle est impossible... »

Quand j'ai abordé l'étude des phénomènes de lucidité, je me suis demandé pourquoi la majeure partie des hommes de haute culture intellectuelle, en France tout au moins, était non seulement indifférente à ce genre de recherches, mais lui était même hostile. Il ne m'a pas fallu de bien longues méditations pour me rendre compte que la *pyramide*, dont parle M. Mangin, avait beau monter, monter... elle restait cependant toujours aussi invisible pour les yeux de ceux qui ne veulent pas la voir ou la regardent de loin et à travers le prisme déformateur de leurs préjugés. Or, c'est pour ces irréductibles que j'ai écrit le livre.

J'ai exposé mon étude sur la Lucidité en me mettant dans l'état d'esprit avec lequel pourraient l'aborder ceux dont je désirais attirer et fixer la curiosité. Et cela m'a conduit à dédaigner l'exposé des faits qui avaient été les thèmes d'expérimentation, pour m'attacher surtout à fixer la psychologie de la lucidité, autant que le permettent les actuelles connaissances en psycho-physiologie, et faciliter ainsi des recherches rendues aisées et fructueuses. Car, pourquoi introduire la méthode du témoignage, *la moins scientifique et la plus défectueuse de toutes les méthodes*, dans l'étude de phénomènes tributaires de la méthode expérimentale, parce qu'indéfiniment reproductibles?... M'adressant à des hommes habitués à expérimenter par eux-mêmes, à contrôler par reproduction des phénomènes signalés, c'est en mettant à leur disposition les règles d'une bonne expérimentation que j'ai cru pouvoir les intéresser. Je leur ai, à peu près, tenu ce langage : « Puisque vous avez coutume de tenir en suspicion ce que vous ne pouvez pas reproduire, je me garderai bien de vous demander de croire à tel ou tel fait au-

(1) Il me faut reconnaître que si cette expérience réussissait, et si le chien allait chercher le sucre qu'on lui offre, ma théorie basée sur l'automatisme courrait quelque danger, ou tout au moins serait plus difficile à démontrer. Mais je doute bien que l'expérience réussisse ; elle n'a déjà pas réussi avec les chevaux de M. Krall, en des cas que nous avons rapportés dans cette même Revue. — C. de V.



thentiqué même par les plus sérieux témoignages, et je ne donnerai que les seuls exemples nécessaires à l'intelligence de ma démonstration psychologique. Car, mon but a surtout été d'essayer de pénétrer le travail mental des sujets lucides dans l'exercice de leur étrange faculté et d'arriver ainsi à fixer les contours de la lucidité, à déterminer *ce qu'elle peut donner* et *ce qu'il ne faut pas en attendre*. Les principes psychologiques que je me suis cru en droit de dégager de mon expérimentation personnelle ont la prétention d'orienter et de canaliser vos recherches. Si, en reproduisant la série de mes expériences, en conditions régulières et en tenant strictement compte du jeu des mentalités lucides, vous n'aboutissez pas aux résultats que j'ai signalés, alors j'assisterai à l'écroulement des fondations de tout mon travail et je sortirai du leurre d'un bizarre rêve. Mais si, comme j'en ai la certitude, votre contrôle confirme mes assertions, alors j'aurai atteint le premier but que je m'étais fixé... »

Ce n'est donc pas la *conviction passive*, par l'acte de foi (celle, en définitive, que veut imposer la méthode du témoignage) que j'ai voulu imposer, mais la *conviction active*, en instruisant et en facilitant la recherche individuelle.

Et l'indication de ce but revient en tant d'endroits de mon ouvrage que l'objection à laquelle je réponds ici était bien ce à quoi je m'attendais le moins.

Voici, entre plusieurs autres, un passage où je m'expliquais assez clairement, ce me semble :

« ...J'ai bien songé, pendant un court moment, à tenter de fixer l'attention du monde savant par l'exposé de faits établis avec toutes les garanties permises par les témoignages. Mais je me suis bientôt détourné de ce projet, envisageant qu'une telle méthode, la seule offerte à des faits isolés et non répétibles, tels que ceux de l'histoire, de la télépathie fortuite, etc..., ne saurait ambitionner d'entraîner des convictions définitives.

La lecture de faits appuyés sur mes affirmations personnelles et celles des personnes mêlées aux expériences, aurait peut-être éveillé quelque curiosité et fait dire à certains : « Tiens, voilà des choses bien étranges !... après tout, elles sont peut-être possibles ». Mais bien plus souvent, à d'autres : « Tout cela me semble par trop extraordinaire. Pour croire à de pareilles choses, il faut y avoir assisté soi-même ! »

Voilà, n'est-il pas vrai, les résultats auxquels auraient abouti mes efforts dans cette voie de démonstration ? Aussi, ai-je voulu éviter ce stérile labeur.

D'ailleurs, pourquoi aurai-je eu recours à cette méthode du témoignage (qui n'est qu'un pis aller), quand il s'agit de phénomènes pouvant être reproduits au gré de la volonté ?

Viendrait-il à l'esprit d'un chimiste, quand il veut divulguer les moyens d'obtenir un corps peu connu, de citer les témoignages des personnes présentes à ses expériences ? Il expose les qualités du corps, indique les règles à suivre pour l'obtenir, les manipulations à faire, et cela suffit pour que dans tous les laboratoires soit contrôlé et confirmé ce qu'il avance.

Or, il est aussi facile de provoquer la production d'un phénomène de lucidité que celle d'une réaction chimique. Mettez un être humain quelconque en conditions de communication psychique avec un sujet lucide et vous obtiendrez aussitôt les manifestations de la lucidité, immédiatement contrôlables et reproductibles à satiété.

L'important est de se plier aux lois psychologiques, de se placer en conditions rationnelles d'expérimentation, et aussi de connaître les qualités du phénomène à obtenir, pour ne pas attendre de l'intuition ce qu'elle ne peut donner.

Cela a été mon but, mettre le lecteur en état d'observer avec fruit. Aussi cet ouvrage, qui contient le suc de plusieurs années d'expériences, a-t-il surtout la prétention d'être une méthode d'expérimentation, un guide pour l'expérimentateur » (1).

De sorte que, à reprendre la comparaison de M. Mangin, je n'ai rien voulu placer sur la pyramide. Ce labeur *facile* et *ingrat* ne m'a pas séduit. J'ai préféré tenter d'expliquer la nature de l'un des plus importants matériaux dont elle est construite, espérant qu'une claire démonstration psychologique fera plus pour solliciter l'attention du monde savant que des narrations d'historiettes.

Dans le remarquable discours qu'il prononça en Mai 1913 devant la Société des Recherches Psychiques de Londres, le professeur Henri Bergson s'exprimait ainsi :

> Rien n'est plus désagréable au savant de profession que de voir appliquer à une Science de même ordre que la sienne une méthode réservée d'ordinaire à des objets tout différents..... Mais voilà justement ce qui déconcerte un assez grand nombre d'esprits. Ils trouvent étrange qu'on ait à traiter historiquement ou judiciairement des faits qui, s'ils sont réels, obéissent sûrement à des lois et devraient alors, semble-t-il, se prêter aux méthodes d'observation et d'expérimentation usitées dans les sciences de la nature. Dressez le fait à se produire dans un labora-

(1) *Lucidité et Intuition*, p. 439.

toire, on l'accueillera volontiers : jusque-là, on le tiendra pour suspect. De ce que la recherche psychique ne peut pas, pour le moment, procéder comme la psychique et la chimie, on conclut que ce n'est pas scientifique ; et comme le *fait psychique* n'a pas encore pris cette forme simple et *abstraite* qui ouvre à un fait l'accès du laboratoire, volontiers on le déclarerait irréel. Tel est, je crois, le raisonnement subconscient d'un certain nombre de savants.

Or, je ne saurais trop le répéter, parmi les faits psychiques, celui de lucidité, dès que l'on est instruit du jeu des mentalités lucides, étant reproductible à volonté, relève des méthodes d'observation et d'expérimentation. Vouloir à tout prix s'en tenir à la méthode du témoignage, c'est faire de la métapsychique sans grands efforts intellectuels, mais avec résultats proportionnés.

Dr E. Osty.

Les Nouveaux Livres

Albert de Rochas : **La Suspension de la Vie** (*avec 7 figures*). — (Dorbon aîné, éd. ; Paris, boulevard Haussmann, 19. — 3 fr. 50).

Dans cet ouvrage, qui vient à peine de paraître, le colonel de Rochas s'attache à prouver que, malgré les doutes soulevés à ce sujet par des sceptiques, l'organisme humain est réellement capable de supporter de très longs jeûnes et peut rester pendant plusieurs années dans l'état si voisin de la mort qu'est le sommeil — ce qui rend moins invraisemblables les récits des hagiographes et les inhumations temporaires des fakirs. Les phénomènes de révivescence des organismes inférieurs — observe l'auteur — rapprochés des retentissantes expériences de M. Stéphane Leduc et de M. Yves Delage, pourront en outre jeter quelque clarté sur la question si obscure de l'origine de la vie.

Après avoir longuement examiné les récits de longs jeûnes, de sommeils ou insomnie prolongés — dont quelques-uns sont évidemment légendaires — M. de Rochas passe à étudier les cas extraordinaires de léthargie et les signes de la mort, la suspension de la vie, l'inhumation temporaire des fakirs, la suspension de la vie dans les organismes inférieurs, en rappelant, entre autres, le cas si stupéfiant du crapaud trouvé vivant à l'intérieur d'un silex, près de Blois, en 1851. Plus tard, M. Seguin, correspondant de l'Académie des Sciences, retrouva vivant un crapaud qu'il avait enfermé dans le plâtre, dix ans auparavant. En 1882, M. Ch. Richet a pu conserver vivantes, pendant six mois, des tortues également enfermées dans du plâtre.

Dans la dernière partie de son livre, M. de Rochas s'occupe de ce qu'on a pu appeler « la vie des cristaux », en tire les inductions qu'elle semble comporter, et se demande si l'homme ne parviendra pas à créer scientifiquement des vies élémentaires au moyen de la combinaison de matières inertes par elles-mêmes.

Ed. Duchatel et R. Warcollier : **Les Miracles de la Volonté**. La force plastique dans le corps et hors du corps humain. — (H. et H. Durville, éd., Paris, rue Saint-Merri. — 4 fr.)

Nous avons successivement publié dans cette Revue, la Préface que M. Emile Boirac a écrite pour cet ouvrage, ainsi que le chapitre final, dans lequel les auteurs fixaient les conclusions générales des données qu'ils avaient exposées et analysées. Ceci ne peut que simplifier considérablement notre tâche, maintenant que le volume est enfin paru. Il nous suffira de dire que, comme le laisse d'ailleurs comprendre le titre même du livre, MM. Duchâtel et Warcollier retracent le rôle de la mystérieuse force psychique (qu'ils appellent *Volonté*, un peu comme l'avait fait Schopenhauer) dans tous les phénomènes de la vie, où elle manifeste son action plastique. Il la suivent de degré en degré sur l'échelle minérale, végétale et animale, dans l'homme et hors de l'homme. C'est ainsi qu'ils étudient successivement les phénomènes du *mimétisme*, d'*autotomie*, de *stigmatisation*, d'*auto-suggestion*, puis *les rêves*, la *voyance*, les *hallucinations collectives*, les *doubles*, *fantômes*, *apparitions*, les *matérialisations*, la *photographie de la pensée*, etc...

La première Partie, qui s'occupe du mimétisme surtout chez certains animaux inférieurs, de la reconstitution d'un membre chez un animal, du rôle de la force plastique de la volonté avant la naissance de l'embryon, contient une foule de faits naturels curieux et intéressants, groupés avec habileté pour servir d'introduction aux faits recueillis dans la deuxième Partie, consacrée à la force plastique dans le corps humain, durant la



période embryonnaire, après la naissance, en cas de maladies. La troisième Partie, enfin, concerne les *Rêves*, qui offrent aux deux auteurs l'occasion de parler des phénomènes « autoscopiques », des « dédoublements », etc., et des *Matérialisations incomplètes*. On comprend que c'est surtout à cet ordre de faits supernormaux que MM. Duchâtel et Warcollier voulaient nous amener, petit à petit, par l'échelle des phénomènes naturels, dont quelques-uns ne nous paraissent plus simples et vraisemblables que d'autres, que parce que nous les voyons chaque jour se produire, alors que certains faits tels que justement les « matérialisations », sont rares et exceptionnels.

Le lecteur se trouve ainsi, quand il arrive aux dernières pages du volume, plus prêt à accepter même cette théorie de l'*Evolution créatrice*, comme l'a nommée le grand philosophe Bergson, à laquelle — disent nos auteurs — « nous devons tout ce que nous sommes et tout ce que nous valons, tout le progrès, et tout l'Avenir ! Toute la théorie des mutations brusques en morphogénie, des influences ancestrales en embryologie, des guérisons « miraculeuses » en physiologie, s'éclairera d'une lumière nouvelle le jour où le biologiste, le naturaliste, le médecin, consentiront à se placer résolument en face de ce phénomène rare, mais pourtant incontestable : la production momentanée (ou du moins passagère) d'une main, d'un membre, d'un individu tout entier, *en dehors du corps humain !* »

H. A. Dallas : **Across the Barrier** (A Record of true Experiences). — (Kegan Paul, Trench, Trübner et C°, Londres, E. C., Broadway House, 68, Carter Lane. 3 sh. 6 p.).

Ce charmant petit ouvrage contient le récit documenté d'une série de phénomènes médiumniques obtenus dans une famille catholique, à la suite de la mort d'un enfant de huit ans, Monica, qui en était la joie et le doux ornement. Il ne s'agit point, il est vrai, de phénomènes de tout premier ordre ; quelques-uns ne sont même pas appuyés par de preuves suffisantes ; mais l'examen qu'en a fait cette psychiste si distinguée qu'est Miss H. A. Dallas, serait un gage suffisant de l'authencité de la plupart d'entre eux, alors même qu'il ne se dégagerait point de tout ce livre un accent de sincérité, un soin de l'exactitude, qui impressionnent très favorablement les lecteurs.

Les livres de cette sorte possèdent en outre une vertu qui n'est point à négliger : c'est que leur lecture est un beaume pour bien des cœurs affligés, où ils sèment le germe de la plus noble des espérances.

M. Marriott Wasson — un romancier populaire, favorablement connu — a joint au récit de Miss Dallas celui des phénomènes obtenus par lui-même, toujours à la suite du décès de la petite Monica.

Le Véritable Almanach du Merveilleux pour 1914. — (A Leclerc, éd., Paris, rue Monsieur-le-Prince, 19. — France : 1 fr. 75 ; étranger : 2 fr.).

Ce volume est, cette fois, plus important que les années précédentes. Les prophéties de différentes « voyantes », pour 1914, s'y trouvent réunies, ainsi qu'un grand nombre de petits articles sur les questions d'actualité touchant le « merveilleux », telles que le récent Congrès de Psychologie expérimentale avec son Concours des Sourciers, les chevaux pensants d'Elberfeld, les expériences sensationnelles du Dr Carrel, etc. On y trouve aussi des contes et même des vers. De nombreuses illustrations rehaussent l'intérêt de l'Almanach.

Almanach de la « Vie Mystérieuse » pour 1914. — (Bibliothèque Générale d'Edition, Paris, rue Saint-Jacques, 174. — 1 fr. 25).

Cet Almanach, qui paraît cette année pour la première fois, contient des articles inédits de MM. de Rusnack, prof. Donato, E. Carrance, de Tromelin, Porte du Trait des Ages, Ferdinand Girod, M. Mager, Commandant Darget, etc., des consultations d'astrologie, chiromancie, etc. Il est abondamment illustré.

Camille Flammarion : **Annuaire astronomique et météorologique pour 1914.** — Paris, Ernest Flammarion, éd., rue Racine, 26. — 1 fr. 50).

C'est la 50e année de cette publication qui a reçu, chaque année, des perfectionnements lui donnant une valeur incomparable, et qui rend tant de services aux amateurs de sciences et aux observateurs. On trouve dans ce volume, outre les observations à faire au ciel tous les jours de l'année, etc., des indications sur la nouvelle heure de la France et les méridiens ; les observations météorologiques depuis 200 ans ; un calendrier perpétuel complet, etc.

Cette année sera remarquable par une éclipse totale de soleil, un passage de Mercure devant le soleil, le retour de la planète Mars, l'ouverture maximum des anneaux de Saturne. On trouvera dans l'Annuaire, la méthode pour recevoir chez soi les dépêches de la tour Eiffel, la fixation de la fête de Pâques, l'étude de la lune rousse, des saints de glace, de la Saint Médard et de l'été de la Saint Martin, une petite carte de la lune et des étoiles, etc., etc.

Le volume est illustré de 125 figures et cartes.



Le Mouvement Psychique

Les études métapsychiques à l'Université Stanford, de San Francisco

On connaît l'intérêt très vif qu'a montré, depuis plusieurs années déjà, M. Thomas Welton Stanford, de Melbourne, en faveur de l'investigation des phénomènes psychiques. Possédant une fortune importante, il la consacre, en très grande partie, aux recherches médiumniques. Tous les psychistes ne sont pas complètement d'accord avec lui au sujet des facultés supernormales du fameux médium à apports M. Charles Bailey, dont M. Stanford s'occupe depuis longtemps avec enthousiasme, mais tout le monde a approuvé la générosité éclairée dont il a fait preuve, en 1911, quand il a donné à la *Leland Stanford Jun University* (Californie), fondée par son frère, une somme de 500.000 francs, dont la moitié était destinée à la fondation d'un laboratoire « pour l'étude des phénomènes dit psychiques », alors que l'autre moitié devait servir à la reconstruction d'une partie de l'Université, qui avait été endommagée par le tremblement de terre par lequel San Francisco fut réduit en ruines.

Le Dr David Starr Jordan, président de l'Université, en remerciant M. Stanford pour son don magnifique, lui annonçait avoir désigné M. John Edgar Coover, docteur en philosophie, pour s'occuper de cette investigation.

Dans une longue lettre portant la date du 20 mars 1913, et qui a été publiée par *The Harbinger of Light*, de Melbourne, dans un de ses derniers numéros, le Dr Coover traçait ainsi à M. Stanford son plan d'étude :

... Notre projet fixé dans une réunion des professeurs du Département du Psychologie de l'Université, est de commencer nos expériences sur un terrain accepté par la Science et de travailler avec prudence, en employant des méthodes qui imposeront à la Science d'accepter chacun de nos pas en avant. Dans ce but, les phénomènes à examiner devront être, pour le moment, des plus simples.

Le plus fréquent et, peut-être, le plus signifiant des phénomènes psychiques est constitué par les « messages ». Les croyants eux-mêmes ne se trouvent pas d'accord sur leur nature. Ces « messages » peuvent, en effet, être l'expression immédiate des Esprits, employant l'organisme du *sensitif ;* ils peuvent être des messages télépathiques provenant des vivants ou des morts ; ils peuvent, enfin, être uniquement des bavardages sans importance, etc. Parmi les croyants, les deux hypothèses rivales sont celle spiritique et celle télépathique : elles ne s'excluent d'ailleurs pas nécessairement. Myers, dans son grand ouvrage sur la *Personnalité Humaine*, où il résume



Mr Thomas Welton Stanford





Le Dr Jones Edgar Coover

la longue expérience acquise par lui dans ses travaux à la *Society for Psychical Research*, adopte l'hypothèse télépathique (?). Elle est généralement acceptée, parce qu'elle explique les prémonitions, les apparitions des vivants, etc., ainsi que les messages spirites.

La Télépathie constitue donc notre point de départ. Nous décidâmes de nous assurer d'abord si, comme le croit Richet, le don de la télépathie, si marqué en certains individus, est partagé par toutes les personnes normales, en des proportions moindres. Nous nous sommes familiarisés avec les travaux sur la télépathie, parus dans les publications des Sociétés anglaise et américaine, et, en nous adressant à des personnes autorisées pour obtenir leurs conseils, nous avons fixé les conditions pour une expérimentation conforme aux demandes de la Science. Nous avons fait ainsi 4.000 expériences sur des personnes normales, ce qui nous permettra de tracer pour elles des règles générales ; ce travail n'est toutefois pas encore terminé, par suite du temps nécessaire pour classer toutes les données recueillies.

Nous passerons ensuite à examiner des *sensitifs* en des conditions identiques à celles employées pour les personnes normales. Ces conditions nous permettront — si la télépathie sera prouvée — de déterminer de nombreux détails sur le processus du phénomène, et ajouteront ainsi de nouvelles connaissances à la Science.

M. John Edgar Coover termine en parlant d'un travail de bibliographie psychique, qu'il a commencé, ainsi que de questions d'un ordre plus matériel : acquisition d'appareils et de livres, établissement d'un laboratoire, etc.

C'est, en somme, une partie du travail qu'on avait espéré un instant voir réaliser, en Europe, par l'Institut Général Psychologique, de Paris.

M. Th. W. Stanford ayant invité dernièrement M. J. E. Coover à venir à Melbourne s'assurer des phénomènes produits par M. Charles Bailly, le médium à apports, dont trois voyages en Europe ne furent pas couronnés de succès. M. Coover promit de s'y rendre au mois d'août, à l'occasion de la réunion de l'Association Britannique pour le Progrès Scientifique ; il espère s'y rencontrer avec Sir O. Lodge et d'autres psychistes éminents.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

Membres souscripteurs pour 1914 :

71. M. Marcel Mangin (Paris)..........	8 fr.
72. Mme Bénard (Paris)..................	8 fr.
73. Dr Albert Seabre (Paris)............	8 fr.
74. M. Louis Martin (Paris)............	8 fr.
Liste précédente.................	560 fr.
Total........	592 fr.

ECHOS ET NOUVELLES

Les exploits de la somnambule de Nancy

Les cas dans lesquels des somnambules et voyants de toute sorte donnent preuve de lucidité sont très fréquents — presque quotidiens ; malheureusement ils restent, pour la plupart dans l'ombre, par suite surtout de la nature intime, voire même secrète, des affaires auxquelles ils se rapportent, et pour bien d'autres raisons encore. Il faut que des événements de caractère public y soient greffés, pour qu'ils parviennent à la lumière du jour. Tels justement les cas qui se rapportent à celle que les journaux appellent, par antonomase : « la somnambule de Nancy ».

Rappelons les faits en quelques lignes.

Depuis le 30 Décembre dernier, on avait perdu toute trace de M. Paul Cadiou, ancien avoué, administrateur de l'usine de cellulose de Landerneau (Finistère). Cette mystérieuse disparition n'avait pas fait de bruit uniquement à Landerneau ; la famille Cadiou soupçonna, dès le début, un crime ; les journaux s'en occupèrent ; la police se mit en branle ; des inspecteurs, des commissaires spéciaux de Brest et la gendarmerie enquêtèrent ; des battues furent organisées dans les campagnes des alentours pour retrouver éventuellement le cadavre ; des sondages furent faits dans l'Elorn ; mais toutes les recherches demeurèrent vaines. Le parquet ne semblait pas croire à un crime.

Ces circonstances ne manquent pas d'importance, naturellement ; elles prouvent qu'il n'était aucunement aisé de trouver le corps du disparu, ni même de supposer où il pouvait se trouver.

Les choses en étaient là, quand Mme Cadiou reçut d'une de ses amies, Mme Sainby, qui se trouvait alors en Lorraine et s'intéressait beaucoup à l'affaire, une lettre dans laquelle cette dame lui racontait avoir été consulter une somnambule de Nancy. Celle-ci, après avoir affirmé que M. Cadiou avait été assassiné, avait donné telle et telle indication sur l'endroit où l'on aurait pu trouver le corps. Mme Cadiou s'empressa de communiquer la lettre au frère du disparu, et celui-ci ne tarda pas, en effet, à trouver le cadavre à l'endroit indiqué.

Plusieurs jours se passèrent avant qu'on sut quelle était la somnambule en question, la famille Cadiou et Mme Sainby n'ayant pas voulu fournir des renseignements à ce sujet, mais la voyante fut enfin découverte par la police et les journalistes. C'est Mme veuve Hoffmann, connue dans le monde sibyllin sous le nom de Mme Camille et opérant dans son cabinet, rue de l'Equitation, 16, à Nancy.

Inutile de dire que le parquet de Brest s'est empressé de convoquer Mme Sainby et Mme Hoffmann pour entendre leur déposition. Le juge d'instruction, M. Bidard de la Noë, entendit donc la somnambule lorraine ; voici comment le correspondant du *Matin* à Brest raconte l'interrogatoire, à la date du 21 février :

Mme Sainby a soixante ans. Elle croit dur comme fer aux esprits et elle a de bonnes raisons d'y croire, puisque feu son mari descend chaque nuit dans sa table pour pouvoir faire plus commodément avec elle un brin de causette.

Elle savait donc qu'un homme de Vignot (Meuse), mystérieusement disparu, avait été retrouvé grâce à la lucidité de Mme Camille.

Munie d'une cravate et de vieux gants ayant appartenu à M. Cadiou, elle alla consulter la somnambule, et voici le récit qu'elle a fait au juge de cette visite mémorable :

— J'ai présenté à la voyante les gants de M. Cadiou. Je les ai présentés de façon à ne pas toucher l'intérieur pour ne pas faire disparaître le fluide « mon contact.

Mme Camille mit ses doigts dans les gants et, entrant en transes aussitôt, elle s'est renversée sur sa chaise. Des spasmes ont secoué sa poitrine, puis, s'exprimant par phrases saccadées, elle m'a dit :

« Il est dans le bois... Oui, il est dans le bois... Je le vois... Voilà le moulin... voilà la rivière... voilà la route... voilà le talus avec des bouquets d'arbres... Il n'est pas dans le fond où est l'eau, mais dans le talus... sur le rebord du talus... recouvert par très peu de terre. »

— Par qui le crime a-t-il été commis ? ai-je demandé.

« Par un grand châtain, barbu, de trente à trente-cinq ans, qui était avec un autre plus petit. Celui-ci n'a rien fait que le guet et d'arranger le corps ensuite... Il faisait nuit, *il* a été atteint au côté droit avec un gros outil lourd comme un marteau.

— Et voilà, ajoute Mme Sainby, ce que m'a révélé la somnambule de Nancy. Je l'ai payée trois francs.

Le juge alors a demandé :

— Madame, connaissez-vous la Grand'Palud ?

— Non, monsieur, car je ne suis jamais allée en Bretagne. J'étais donc totalement ignorante de la topographie des lieux.

Que dire à cela ? Des déclarations qu'il venait de recevoir le juge d'instruction a-t-il tiré cette conclusion que Mme Camille jouissait d'une faculté de vision prodigieuse ? Car enfin, c'est bien sur le rebord du talus, près de l'eau et près de bouquets d'arbres, à proximité du moulin et de la route, et sous très peu de terre que le corps de M. Cadiou a été retrouvé par son frère Jean-Marie, et Pierre a précisément trente et un ans, et il est châtain...

Mme Camille Hoffmann, la somnambule, introduite, à son tour, devant le juge, s'expliqua très simplement. Somnambule depuis l'âge le plus tendre, elle reçut, le 31 janvier, la visite de Mme Sainby. Sa marraine, Mme Stockard, la plongea dans le sommeil hypnotique, et l'extase dura dix minutes. Lorsqu'elle se réveilla, des larmes embuaient ses yeux. Elle ne se souvenait de rien, absolument de rien.

— N'aviez-vous pas appris par des indiscrétions, questionna le juge, la disparition de M. Cadiou ?

— Non, je n'ai vu personne.

— N'aviez-vous pas lu les journaux ?

— Je ne lis pas autre chose que les feuilletons.

M. Billard de La Noë n'insista pas.

— Ces femmes-là, m'a-t-il dit, sont de très bonne foi ; l'instruction doit enregistrer leurs témoignages.



Quelques jours après, questionnée à Nancy par un autre correspondant du *Matin*, Mme Sainby précisa ainsi les détails de sa visite à la somnambule.

J'avais déjà consulté cette voyante il y a quelques années. A cette époque, il était question du mariage de ma fille avec un jeune homme au sujet duquel je me rendis auprès de la voyante. Celle-ci me dit que la santé du fiancé était mauvaise ; le mariage n'eut donc pas lieu. Quelques mois plus tard, ce jeune homme mourut en effet. De là ma grande confiance dans cette somnambule.

Aussi, ayant appris que la famille Cadiou était persuadée que son parent avait été assassiné, j'écrivis à une tante de la veuve pour lui demander quelques objets personnels du défunt. On m'adressa une cravate et une paire de gants. En possession de ces objets, que je reçus samedi matin, j'allai à onze heures chez la somnambule et je les lui confiai, en lui posant quelques questions sur leur propriétaire.

« Ces gants, me répondit-elle, appartiennent à quelqu'un qui est mort. Je vois... il a été assassiné.

» — Il s'agit, dis-je, de quelqu'un qui a disparu et que l'on suppose être noyé.

» — Non, non ! riposta vivement la voyante. Le cadavre, je le vois... Il n'est pas dans l'eau, mais dans un endroit noir.

» — Alors c'est sans doute au moulin ?

» — Non plus ! riposta la somnambule. Au moulin, l'homme y est allé, à deux reprises même ; mais maintenant, il est couché, mort, dans un endroit noir, dans un bois...

» — Mais le bois, objectai-je, a été fouillé.

» — Oh ! ce n'est pas à proprement parler dans un bois ; c'est dans un buisson, en travers d'un talus, au bord de la route. Le corps n'est pas enterré ; on l'a seulement recouvert d'un peu de terre pour le cacher.

Voici maintenant comment est racontée dans le *Matin* du 4 février la découverte du corps de l'assassiné :

Aussitôt reçu la lettre de Mme Sainpy, Mme Cadiou pria son beau-frère, M. Jean-Marie Cadiou, tanneur à Brest, de faire procéder immédiatement à de nouvelles recherches. Le frère du disparu se mit en campagne. Ce matin, un bâton à la main, il fouilla tous les buissons voisins du moulin et notamment les bois de M. Vacheront, maire de la Forêt. Vers dix heures, il arrivait dans un étroit sentier encaissé entre deux talus et aboutissant à un ruisseau. Ecartant avec son bâton les branches de houx et de genêt, il arriva au pied d'un orme où la terre lui parut avoir été remuée depuis peu. Le cœur battant, il gratta avec l'extrémité de son bâton, découvrit un morceau d'étoffe et, pour aller plus vite, employa cette fois les ongles. Le malheureux reconnut bientôt le veston que portait son frère. Affolé, il courut au moulin, ramena le contremaître de l'usine, et c'est ce dernier qui, avec les mains, mit à jour le corps de son patron.

Le cadavre de M. Cadiou, recouvert de cinq à six centimètres de terre à peine, était couché sur le ventre. Le sang avait coulé d'une blessure qu'il portait à la gorge.

Mme Hoffmann a donné à un journaliste qui l'interviewait les renseignements suivants sur sa personne :

Depuis vingt-cinq ans, j'exerce honnêtement mon métier. Tous les médecins de la ville me connaissent; je possède dans ma clientèle toute la noblesse. Beaucoup de personnes m'ont souvent remerciée à la suite de renseignements précieux.

Nous lui demandons comment lui fut révélé le don de double vue. Elle répond : « Toute jeune encore, j'ai servi de sujet pour les expériences hypnotiques que faisaient le Dr Beaunis, le docteur Liébault et le professeur Liégeois. Lors du congrès scientifique qui se tint à Nancy, vers 1880, j'avais été déjà présentée à l'illustre assemblée.

Le docteur Liébault me maintint dans l'état d'hypnose de huit heures du matin à midi. Les expériences auxquelles on se livra dans ces séances ont été consignées dans plusieurs revues. J'ai vécu, depuis cette époque, du métier de somnambule, donnant chaque jour mes consultations dans une maison voisine, chez ma propre marraine ».

Le Matin publiait, dans son numéro du 23 février, la dépêche suivante de Mâcon :

Nous nous faisions hier l'écho des bruits étranges circulant en ville depuis quelques jours et d'après lesquels la voyante de Nancy, qui avait, comme on le prétend, contribué à faire découvrir le cadavre de M. Cadiou, aurait dans des conditions analogues, indiqué l'endroit où serait retrouvé le corps d'un postier disparu depuis deux mois et la date précise de cette découverte.

Tenant à vérifier ces bruits, nous nous sommes adressé, en l'absence de M. Amédée Chapeland, frère du disparu, qui avait consulté la voyante, à son père, M. Chapeland, courrier convoyeur.

— C'est le 9 février, nous dit-il, que mon fils Amédée alla à Nancy consulter Mme Camille Hoffmann. Je n'avais pas grande confiance, mais nous voulions tout tenter pour retrouver le corps de notre malheureux enfant. Nous avions connaissance de l'affaire Cadiou et de l'intervention de la pythonisse qui, ainsi que le *Matin* l'a rapporté, avait indiqué l'endroit où se trouvait le corps de la victime. Nous avons eu alors un moment espoir, et mon fils est allé voir la somnambule pour tenter une expérience.

— Croyez-vous, demandons-nous, que les forces surnaturelles aient réussi là où la justice a échoué ?

— Ce que je sais, répond le père ému, c'est que tout ce que Mme Camille Hoffmann a annoncé à



mon fils est arrivé! En entrant, Amédée a remis à la pythonisse, qui était plongée dans un sommeil hypnotique, un paquet contenant une photographie, un portefeuille et une pochette ayant appartenu à son frère Charles. Les objets étaient invisibles. Camille donna le prénom de la victime et remonta, par la pensée, à la soirée du 7 au 8 décembre 1913. Et comme Amédée cherchait à lui faire croire que Charles n'avait disparu que depuis quarante jours :

— Il y a soixante jours, cria-t-elle, en tremblant.

» Puis elle conta la disparition du domicile, la fuite vers l'eau, l'hésitation, la souffrance aiguë et la chute.

» — Où est Charles ? demanda Amédée.

» — De l'eau, beaucoup d'eau se trouve dans la Saône, répondit-elle, vers le quatrième barrage du Rhône ; vous allez chercher, mais vous ne trouverez pas. L'eau le rendra dans 4 à 5 jours. De plus, vous ne le verrez pas !

— Toutes ces prédictions se sont-elles réalisées ? demandons-nous.

— Vous allez voir ! Amédée était à Nancy le 9 février et le 14, on retrouvait Charles à Cormoranche. Je dois dire qu'en revenant de Nancy Amédée s'était rendu au quatrième barrage, en partant de Mâcon, c'est-à-dire à Saint-Rambert-l'Ile-Barbe, près de Lyon, et n'avait rien appris. Or comme la pythonisse avait dit « le quatrième barrage à partir du Rhône », Cormoranche était bien le lieu indiqué, puisque les barrages, en partant de Lyon, sont : Saint-Rambert, Couzon et Villefranche. Quant à la deuxième prédiction « Vous ne le verrez pas », elle s'est également réalisée, car lorsque mon fils Amédée apprit la découverte du noyé de Cormoranche et que le signalement indiqué répondait à celui de Charles, il se rendit auprès de lui et se trouva mal en route. On fut obligé de le soigner chez son camarade Rollier, des postes, rue Rambuteau, pendant que l'ami de la famille allait reconnaître le corps.

— Ainsi se réalisait la deuxième prophétie de la pythonisse, disons-nous en terminant à M. Chapeland père.

— Oui, elles nous ont profondément troublé. Après celles de l'affaire Cadiou, celles relatives à mon fils me prouvent, à moi, qu'elles n'ont pas menti. La pythonisse a dit vrai.

Quand nous lisions ces choses dans *le Matin*, nous nous disions — ainsi que tant d'autres lecteurs aussi : « A quand la palinodie du *Matin* ? Ce journal laissera donc passer tous ces récits, qui lui ont servi à aiguillonner la curiosité du public, sans chercher ensuite quelques moyens pour détruire l'effet de ce qu'il avait publié ?

Non, *le Matin* veillait cette fois encore. Je ne parle point des bruits fantaisistes selon lesquels la somnambule aurait été secrètement renseignée par un mystérieux personnage, qui voulait mettre la justice sur les traces des coupables, sans se compromettre. La même chose se serait évidemment produite pour le cas de Mâcon !... Or la justice elle-même n'a tenu aucun compte de ces fantaisies, qui prouvent seulement à quelles hypothèses merveilleuses il faut parfois avoir recours pour éviter le « merveilleux ».

Mais il y a aussi l'épisode du collaborateur du *Matin*, qui a présenté à Mme Camille Hoffmann un portrait du financier fugitif M. Henri Rochette, enfermé dans une enveloppe ; sur quoi la somnambule parla d'une femme ayant tel ou tel caractère, habillée de telle ou telle façon. Tous ceux qui ont fait des expériences de psychométrie savent par théorie et par expérience que, sur une expérience réussie, il y a pas mal d'insuccès partiels ou complets ; même on se rend compte de quelques-uns de ceux-ci en se rapportant à l'histoire de l'objet soumis au psychomètre ; le consultant lui-même constitue, avec tout ce qu'il traîne avec lui, une cause possible d'erreur.

Ces questions, nous sommes quelques centaines, ou quelques milliers de personnes à les connaître, au moins à titre d'hypothèse de travail. Comment lutter contre la ferme mauvaise volonté de journaux comme *le Matin*, s'adressant à des centaines de milliers de personnes et répandant sans cesse dans ces esprits, ignorants de tout ce qui touche la matière, le doute, la raillerie, la négation ?

Malheureusement, ces journalistes ne sont pas les seuls à accomplir cette œuvre. *Le Matin* — toujours lui — a voulu consulter un savant : son choix devait tomber sur le plus réactionnaire de tous, M. Bernheim, qui, après avoir été l'un des lambeaux de la science hypnologique, en est arrivé, depuis quelque temps, comme nos lecteurs le savent, à presque nier l'hypnotisme.

Je me rappelle parfaitement — dit l'ancien professeur de l'Ecole de Médecine de Nancy au journaliste — avoir souvent assisté à des expériences du professeur Liébault, au cours desquelles on endormait la petite Camille, alors âgée d'une quinzaine d'années.

» Je l'ai toujours considérée comme un sujet se prêtant facilement, et avec sincérité, aux nombreuses expériences scientifiques que nous faisions alors ; je n'ai cependant jamais observé chez elle de phénomènes merveilleux.

» Je n'ai d'ailleurs jamais pu obtenir, au cours de ma longue carrière, de phénomènes de vision à distance ou de divination.

» *Le merveilleux n'existe pas en hypnotisme* et l'on peut toujours arriver à expliquer scientifiquement des phénomènes qui paraissent au premier abord absolument inexplicables. Il faut cependant avant de tenter une expérience s'entourer de nombreuses précautions, car le sujet endormi, même s'il



est absolument sincère, peut être influencé à son insu par les personnes présentes. Ainsi, dans le cas de la consultation donnée par Camille à Mme Sainby, il est plus que probable que cette dame a consciemment ou même inconsciemment suggestionné le sujet endormi et orienté ainsi le sens de ses réponses.

On sait que Mme Sainby *n'a jamais été en Bretagne* et ne pouvait donc pas suggestionner la somnambule dans sa description de l'endroit où le cadavre était caché. On sait de même que le corps avait été cherché par la police et par la famille, sans résultat.

Il paraît donc que, si on peut toujours expliquer *scientifiquement* le merveilleux, on ne peut pas toujours l'expliquer *raisonnablement*.

« Le merveilleux n'existe pas ! » Des recueils de faits comme ceux publiés dernièrement par M. Bozzano dans son volume les *Phénomènes prémonitoires*, sont, hélas ! inexistants pour ceux qui ne veulent pas les connaître.

Et au moment même où le Dr Bernheim fait ces déclarations, son confrère de l'Ecole de Nancy, le Dr Beaunis, nous communique des faits « merveilleux » qu'il a obtenus avec Mme Camille Hoffmann ! Et un autre de ces confrères, le Dr Liébeault, en avait publiés déjà !...

L'attentat contre Chérif pacha prédit par une chiromancienne

Ayant appris par M. le Dr Osty que Mme Freya, la chiromancienne bien connue, avait prédit à Chérif Pacha l'attentat dont la presse du monde entier s'est occupée dans le courant de Janvier dernier, nous l'avons prié de nous donner un récit écrit de ce cas de divination, et le distingué auteur de *Lucidité et Intuition* nous communiqua alors les renseignements suivants :

Etant chez Mme Freya le lendemain du jour de l'attentat, cette dame vraiment curieuse à étudier (sujet psychologue surtout) m'entretint incidemment du général Chérif à qui elle avait à plusieurs reprises, depuis un mois, parlé d'un attentat criminel tout proche et contre sa personne. Je lui en demandai le détail, et me fis, le lendemain, recevoir chez le général pour entendre de sa bouche la confirmation du présage.

Le général Chérif me dit alors, en m'autorisant à le publier si je le jugeais bon, que depuis trois ans Mme Freya lui avait toujours, au préalable, indiqué les fluctuations de sa vie intime et surtout de sa vie politique, fertile en incidents. Un mois avant l'attentat, elle le prévint du danger de mort qui le menaçait — et deux jours avant, particulièrement, elle lui dit : « Vous êtes arrivé au moment d'un attentat criminel contre vous. Un espion, un traître vous assaillera *dans votre domicile ; il sera tué* : vous sortirez de l'agression *absolument indemne*... »

Et le général m'entraînant dans le fond de son antichambre, m'y dit : « Voyez cette porte criblée de balles : c'est celle de mon cabinet de travail. Le criminel s'est acharné après elle, me croyant, comme à l'ordinaire, assis à mon bureau. S'il en avait été ainsi, je serais mort. Et d'autre part c'est ce stupide acharnement à tirer sur mon cabinet de travail qui m'a sauvé, car, pendant les dix minutes que dura la scène, il lui aurait suffi d'ouvrir la porte en face pour me trouver dans mon cabinet de toilette, dévêtu, et m'y tuer à son aise ».

Dr Osty.

Petites Informations

*** A l'issu d'une conférence sur les **animaux savants de Mannheim,** faite le 5 février à la Société d'Etudes Psychiques de Nice, M. Ed. Duchatel lut le faire-part (qu'il venait de recevoir) de la naissance de dix petits « Rolf-Jela », dont six ressemblent au *Stolzer Water* — à l'illustre père !

*** On annonce la publication des **Annales du XXe siècle,** revue de littérature occultiste. Elles seront dirigées par M. Léon Combes et par M. de Trait des Ages, dont la publication mensuelle *Hermès* fusionne avec la nouvelle revue ainsi que les *Annales du Progrès*, de Nice.

*** M. Fernand Girod, Rédacteur en chef de la *Vie Mystérieuse* (Paris), a donné, le 22 janvier, à la salle des Sociétés Savantes, une conférence sur les **phénomènes de matérialisation** qui se produisent en présence de Mlle Eva C. Ayant assisté à quelques-unes des dernières séances, il s'est déclaré convaincu de la réalité de ces phénomènes. Durant sa conférence, il exhiba un *épiploon* de bœuf, montrant la ressemblance frappante entre cette sorte de peau à filaments qui revêt certaines parties intérieures des mammifères, et la mystérieuse substance qui se montre souvent dans les séances d'Eva C.

*** M. Will Wrchovszky nous informe qu'il a obtenu l'autorisation de publier une traduction allemande de l'ouvrage du prof. T Fukaraï sur la **Photographie de la pensée,** dont nous nous sommes occupés dans notre dernier numéro, d'après l'*Uebersinnliche Welt*. Le psychiatre prof. Shinkichi Imamura, de l'Université de Tokio, écrira, pour cette édition, une Préface spéciale.

NECROLOGIE

M. Guillaume de Fontenay

C'est le deuil dans l'âme que nous annonçons le décès d'un de nos plus anciens collaborateurs, du premier Vice-Président de la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

Quand il fit, le 31 Janvier dernier, sa conférence sur les *Phénomènes de matérialisation*, que nous reproduirons dans le prochain fascicule de la Revue, il était légèrement grippé depuis une quinzaine de jours ; il semblait un peu fatigué ; à la fin de la conférence, il pria le Dr Bourbon de donner lecture, à sa place, de quelques documents qu'il désirait communiquer à l'auditoire. Son dernier acte publié a été, ainsi, celui d'un vaillant et galant homme, prenant la défense d'une dame ignoblement et injustement insultée, et ne regardant pas, pour le faire, à un malaise qui pouvait l'engager à être prudent.



M. GUILLAUME DE FONTENAY

Nous avons publié dans notre numéro de Décembre dernier un portrait de M. GUILLAUME DE FONTENAY ; celui-ci est plus ancien de quelques années.

Avec la même vaillance d'ancien officier de cuirassiers, il partait, trois jours après, pour son pays du Nivernais, où devaient avoir lieu des élections municipales, par suite desquelles il fut nommé maire. Mais en arrivant à son château de Mont-en-Genevray, il fut saisi de terribles souffrances, qui nécessitèrent son transport immédiat à une clinique d'Autun, où on le soumit sans retard à une très grave opération.

Le lendemain, alors que son état était jugé par les médecins comme désespéré, il trouvait la force d'écrire quelques mots au crayon à une personne de Paris, pour la rassurer par le ton badin de sa missive, et lui recommander d'aller chercher dans son bureau le texte de la conférence du 31 janvier, et la faire parvenir aux *Annales des Sciences Psychiques*.

Ce fut sa dernière lettre. Depuis lors, une certaine amélioration se manifesta dans l'état du malade qui, le 26 février, succombait tout à coup à une crise plus violente du mal dont il souffrait.

Il était âgé de 53 ans.

Il avait commencé à s'occuper de médiumnisme vers 1896, et en 1898 il publiait son ouvrage : *A propos d'Eusapia Paladino*, par lequel il introduisit dans l'étude des phénomènes télékinésiques l'appui de la photographie. Il ne tarda pas à se faire de la photographie métapsychique une spécialité, non pas uniquement d'une façon positive, en l'employant à l'enregistrement des phénomènes, mais aussi négative, c'est-à-dire en montrant, avec une compétence technique réelle, les erreurs dans lesquelles, à son avis, certains chercheurs étaient tombés. On se rappelle que, tout dernièrement, l'Académie des Sciences approuva son œuvre en ce sens, lui décernant une partie des arrérages du prix Fanny-Endem.

Il était membre assez actif de la Société Théosophique, dont il disait accepter les doctrines à titre d'hypothèse intéressante.

Jouissant d'une situation indépendante, très bien apparenté, il était assez répandu dans le monde, et n'avait rien absolument du mystique ou de l'homme qui se laisse dangereusement saisir par une idée unique. Aussi était-il d'un abord plutôt énergique, mais très aimable.

Son décès est une bien grande perte pour les études psychiques, auxquelles il apportait, depuis de longues années, un esprit pénétrant, méticuleux, cultivé, toujours en éveil et toujours dévoué.

LA RÉDACTION.

C'est avec un sentiment très douloureux que tous les amis des sciences psychiques ont appris la mort soudaine de Guillaume de Fontenay. Nul plus que lui n'était qualifié pour apprécier avec



une rigueur scientifique, exempte d'incrédulité ou de crédulité aveugle, les phénomènes obscurs des sciences métapsychiques. Il apportait à ces expériences une habileté technique irréprochable (car il était un photographe des plus expérimentés), une bonne foi à toute épreuve et surtout — ce qui est un élément indispensable — une infatigable ardeur dans la recherche. Les ouvrages qu'il a publiés sont illustrés de belles photographies ; et on peut dire qu'ils font époque.

Guillaume de Fontenay était persuadé que dans les recherches métapsychiques la photographie est absolument indispensable. Mais il se plaisait à ajouter que la photographie en elle-même ne signifie rien si elle n'est pas accompagnée d'un texte explicatif donnant tous les détails nécessaires pour que l'on comprenne la valeur démonstratrice des clichés obtenus.

Tous ceux qui ont connu M. de Fontenay étaient forcés de rendre hommage à sa courtoisie, à sa sagacité. Il nous laisse une œuvre inachevée. Mais si la métapsychique est encore à ses débuts, ce n'est pas une raison pour refuser un pieux hommage à ceux qui ont été ses plus généreux et ses plus utiles pionniers.

Charles Richet.

Cher Monsieur,

J'apprends avec un douloureux étonnement la nouvelle de la mort de M. Guillaume de Fontenay. Lors de mon dernier voyage à Paris, en janvier, j'avais eu le plaisir de me rencontrer avec lui, et rien ne pouvait alors me faire prévoir un malheur aussi proche et aussi cruel. Je l'avais revu plein de vie et d'ardeur, toujours passionné pour les recherches psychiques, et j'espérais bien qu'il pourrait venir encore une fois à Dijon faire devant notre Société de Psychologie une conférence comme celle qu'il nous avait faite l'année dernière et qui avait eu un succès si grand et si mérité. Sa haute compétence, l'originalité de ses vues, la droiture et l'aménité de son caractère, lui avaient attiré l'admiration et l'affectueuse estime de tous ceux qui avaient pu apprécier ses rares qualités d'homme et de savant. Son nom restera inscrit parmi ceux des chercheurs de notre temps qui auront le plus contribué à hâter l'ascension des études psychiques dans le domaine de la science expérimentale.

Veuillez agréer, cher Monsieur de Vesme, etc.

E. Boirac.

Cher Monsieur de Vesme,

La mort de M. de Fontenay a causé le plus profond chagrin à ceux qui le connaissaient, l'estimaient, avaient confiance en lui. La métapsychique perd en lui un observateur expérimenté, dont l'autorité en matière de photographie paranormale était universellement reconnue.

Bien amicalement votre,

Maxwell.

La S. U. E. P. vient de faire une perte des plus sensibles en la personne de M. Guillaume de Fontenay, Vice-Président de la Société. M. de Fontenay était un de ses membres les plus actifs et les plus dévoués. Caractère loyal, esprit droit, ami sûr et sincère, M. de Fontenay s'était acquis les sympathies de tous ceux qui avaient eu la bonne fortune de l'avoir pour collaborateur.

Regrettant de n'avoir pu être prévenu à temps pour l'accompagner à sa dernière demeure, je tiens à donner à sa famille, l'assurance que sa mémoire restera vivante au milieu de nous, et à lui envoyer du fond du cœur, non le suprême adieu de ceux qui sont sans espérance, mais un au revoir dans le monde meilleur où il nous a précédés.

Dr Paul Joire.

Président-Fondateur de la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

*
* *

M. le colonel **A. de Rochas** nous envoie aussi, de Grenoble, l'expression de son profond regret pour le décès de celui qui avait été son collaborateur en tant d'expériences psychiques.

Le Général Bazaine-Hayter

Nous devons aussi regretter la mort d'un des membres les plus distingués de la Section parisienne de la S. U. E. P. : le général Bazaine-Hayter, ancien commandant de corps d'armée. Si des raisons politiques avaient fatalement créé autour de lui des animosités assez vives, tous ceux qui l'approchaient étaient vite gagnés par la bonté et l'élévation d'esprit qu'on sentait en lui.

Depuis quelque temps, une maladie des yeux le tenait loin de notre groupement ; mais il n'avait pas cessé d'être intéressé par les sciences psychiques, et tout dernièrement encore il nous écrivait du Canton Tessin, où il est décédé, pour nous signaler un sujet intéressant, dont il avait fait la connaissance.

Le Gérant : Ch. Haize. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

24e Année | **Mars 1914** | **N° 3**

Professeur Docteur MAX SCHOTTELIUS

UN CLAIRVOYANT (1)

Ses facultés sont constatées par deux expertises légales

Je me propose de signaler dans ce Rapport un homme qui, si incroyable que cela puisse paraître, est à même de lire sans plus des notes écrites sur des feuilles pliées et dont le contenu lui est inconnu, et qui sont conservées dans la main fermée de l'observateur, comme si le contenu se trouvait ouvert devant ses yeux corporels. J'ai sous les yeux les actes d'un procès, dans lequel ce fait, en opposition avec toutes les lois optiques, a été confirmé par un expert médical sous la foi du serment. Les expériences que j'ai faites moi-même avec cet homme remarquable, ainsi qu'une série d'observations certifiées officiellement, concordent avec les documents juridiques en question.

Ludovic H., israélite (2), est maintenant âgé de 40 ans et il a eu un passé très agité. A l'âge de trois ans à peine, il présentait un don frappant pour le calcul, et pouvait exécuter de tête des opérations arithmétiques se rapportant à des nombres de cinq chiffres (1). De bonne heure il commença à faire son apprentissage commercial, mais il émigra bientôt en Amérique. Là il « découvrit » son don, il fut liseur de pensée et gagna par ce moyen beaucoup d'argent, qu'il dépensait toujours très rapidement au jeu, en joyeuse compagnie.

En Septembre 1912 H. vint en Allemagne et il resta à Fribourg-en-Brisgau du 20 Septembre au 10 octobre. C'est alors que j'eus l'occasion de le connaître personnellement et d'examiner ses qualités remarquables, son don, comme il l'appelle. Nous avons organisé par téléphone, par l'intermédiaire d'une connaissance commune, un rendez-vous pour le jeudi 26 Septembre, à 3 heures de l'après-midi, chez moi. A l'heure fixée, un monsieur en habit de visite irréprochable s'annonça en effet par sa carte comme étant le « Professeur Akldar, Paris, Londres, New-York », et, en raison de son histoire antérieure qui m'était connue, je le saluai comme M. Ludwig H. L'homme ne produisait pas une impression antipathique : de taille moyenne, de teint frais, avec de fortes moustaches noires et des cheveux légèrement ondulés. Démarche, façon de parler et manière de faire entièrement irréprochables. Il portait son nom de guerre « Akldar » — un mot en hindoustani, dont la signification est le « Savant » — dans l'intérêt de sa profession de « liseur de pensée ».

---

(1) Le *Kosmos* de Stuttgart, organe de la *Gesellschaft der Naturfreunde* du Wurtenberg, auquel nous empruntons cet article, le fait précéder de cette Note, dans laquelle elle manifeste une largeur de vues que nous voudrions voir partagée par bien d'autres Revues scientifiques : « Nous considérons comme un devoir tout naturel de probité scientifique de publier également les observations inexpliquées e provisoirement inexplicables, en tant qu'elles ont un intérêt général, et quand (comme dans le cas présent), elles s'appuient à des preuves précises. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut contribuer à leur explication, alors même que ces phénomènes semblent tout d'abord être en opposition avec les idées physiques et naturelles fondamentales. »

(2) Nos lecteurs remarqueront que M. Ludovic H. partage ses origines sémitiques avec M. B. Reese, dont nous nous sommes longuement occupés dans nos fascicules de Mars, Juillet, Septembre et Décembre 1913, et qui présente approximativement les mêmes phénomènes. — *N. de la R. des « Annales »*.

(1) Cette circonstance ne fait-elle pas songer aux animaux calculateurs d'Elberfeld et Mannheim ? Ne semble-t-il pas y avoir là un nouvel indice que ces calculs étonnants sont le produit de la région subliminale de l'esprit, d'où émergent les phénomènes de clairvoyance ?... — *N. de la R. des « Annales »*.



Il avait appris de moi que je m'intéressais non seulement à son « don », mais aussi à lui comme homme. En conséquence il s'agissait pour lui de me prouver qu'il avait effectivement la propriété, inexplicable pour lui-même, de lire le contenu de billets fermés et de prédire le futur. Je lui dis tout

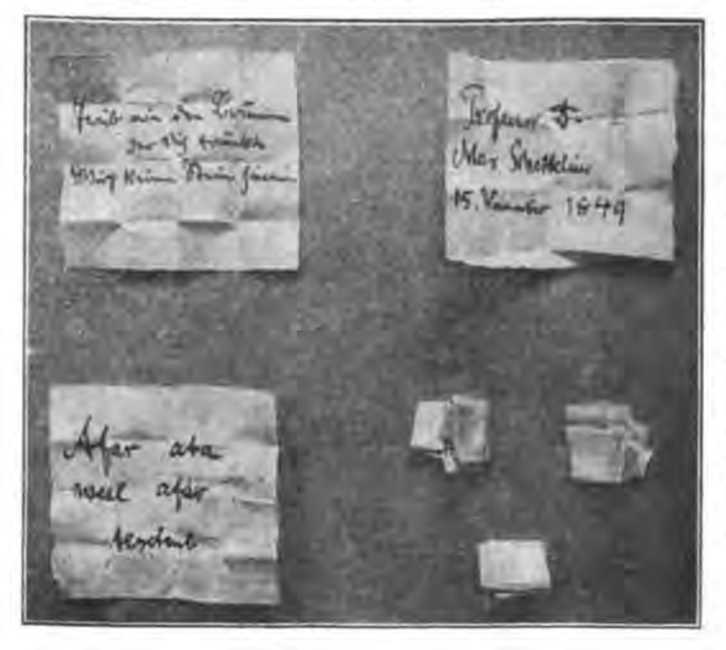


Fig. 1

de suite, que je n'attachais absolument aucune valeur à ce dernier « don », mais que je m'intéressais vivement à la lecture des notes cachées (1). Nous nous sommes ensuite entretenus ensemble pendant longtemps : il m'a raconté son procès, naturellement de la façon qui lui convenait, en soutenant que toutes les accusations dont il avait été l'objet reposaient sur des malentendus, ajoutant qu'il acceptait volontiers mon assistance pour scruter scientifiquement son « don », et amener peut-être une révision de son procès ; car il n'était pas un imposteur, il avait seulement eu du malheur dans les cas mis à sa charge.

En attendant, je ramenai la conversation sur la lecture des billets cachés et demandai à M. H. s'il était alors en état de me montrer son « don ». H. s'y déclara prêt, et l'expérience fût alors préparée.

Mon cabinet de travail, une pièce de 7 mètres de long sur 4 mètres 50 de large, au 2e étage d'une villa isolée, est séparé par des portes doubles de la chambre à coucher, de la salle de bain et du vestibule adjacents. Les pièces attenantes étaient vides et je les avais fermées intérieurement sur le vestibule. De même, les portes doubles, y compris celle allant au vestibule, étaient fermées à double tour.

Je me trouvais seul dans mon cabinet de travail avec H. Il me demanda d'écrire, en son absence, sur trois bouts de papier, une phrase ou des chiffres quelconques, de bien les plier à plusieurs reprises, de les prendre dans la main fermée et de l'appeler ensuite dans le cabinet. Je le conduisis alors dans le vestibule, auprès d'une bascule pour personnes placée à une distance d'environ 5 mètres de la porte, lui en expliquai le fonctionnement et lui dis qu'il pouvait, en attendant, se peser de façon précise. Ensuite je retournai dans mon cabinet, fermai les portes doubles et m'assurai de nouveau que les autres portes conduisant à la chambre à coucher et à la salle de bain étaient bien fermées. Je me mis à mon bureau (le dos tourné vers les portes du vestibule) et réfléchis à ce que je pourrais écrire sur les billets. Je me décidai pour les textes suivants :

1. *Ne trouble pas la fontaine qui t'a donné à boire : ne jette pas de pierre dedans.*
2. *15 Novembre 1849.*
3. *Afar ata weel afar teschub.* (Voir la fig. 1). (1).

L'écriture prit de 5 à 6 minutes environ. Je pliai ensuite les billets huit fois et en pris deux dans ma main gauche et un dans ma main droite fermées. Ensuite j'allai à la porte, je l'ouvris, je m'assurai que H. était encore près de la bascule, et je l'appelai. Il ferma la porte derrière lui et s'avança près de ma table de travail à laquelle j'avais pris place avec les feuillets dans les poings fermés. H. me dit alors de vouloir bien placer l'un des trois billets n'importe où dans le cabinet et n'en conserver qu'un dans chaque main, afin qu'il pût les lire un à la fois. Je plaçai alors un des deux feuillets se trouvant dans ma main gauche — sans ouvrir la main droite — sous le sous-main de ma table. Ensuite H. demanda : « Quelle billet dois-je lire tout d'abord ? celui qui se trouve dans la main droite, celui dans la main gauche ou celui qui est sous le sous-main ? »

Je ne savais pas moi-même quel était le contenu de chaque billet, attendu que je les avais pliés d'une manière tout-à-fait pareille et les avais pris fermés dans les mains.

---

(1) Au sujet de Reese, quelques-uns de nos lecteurs nous ont écrit en nous demandant si MM. Maxwell, de Schrenck, Carrington, etc. avaient pu constater l'accomplissement des prédictions de ce voyant. Or ces messieurs n'ont attaché qu'une importance absolument secondaire à ses prédictions, en concentrant toute leur attention sur le phénomène de la lecture supernormale, qui seule se présentait en des conditions de contrôle absolu. — *N. de la R. des « Annales ».*

(1) Les billets pliés reproduits dans la fig. 1 ne sont pas ceux qui sont reproduits, ouverts, dans la même figure, mais ceux pliés de façon tout-à-fait semblable, qui servirent pour la deuxième séance.



Je répondis donc à sa question : « Lisez-moi le billet que je tiens ici dans le poing droit ! » et je lui montrai le poing droit fermé. J'observais pendant ce temps H., qui se trouvait à environ un mètre et demi à ma droite, près de ma table de travail. H. ne regardait pas mon poing fermé ; il regardait fixement en oblique vers le haut dans le vide, au-dessus de moi ; il était alors pâle, il tenait dans la main droite un crayon qu'il avait pris sur mon bureau, et il griffonnait sur le papier d'un bloc-notes des traits tremblants et des points. Après à peine une minute, H. parla : *Trüb ein*.

— Non — dis-je — la première lettre du mot est un *n*, la dernière lettre du mot est un *e*.

— Ah bon, oui — répondit H. Et il lut couramment le verset un peu confus du Talmud, écrit en allemand, que je tenais dans le poing droit sur le billet plié plusieurs fois, écrit en deux lignes de petite écriture.

Je dois admettre qu'une sorte de frisson me passa dans le dos quand j'eus lâché le billet sur mon bureau et l'eus ouvert. J'avais ressenti un saisissement semblable lors de ma première vue du navire aérien Zeppelin. Je me souviens clairement que j'avais également eu alors une sensation de frisson général dans le dos, ce qui ne m'est pas arrivé d'autres fois dans ma vie.

H. lut le contenu des deux autres billets avec autant d'aisance et aussi correctement que le premier. Pour ce qui se rapporte au deuxième billet, — celui dans la main gauche — il dit : « Ah, ceci est certainement votre jour et votre année de naissance ! » et il lut les dates. Il lut plus lentement le troisième bout de papier, se trouvant sous le sous-main du bureau, sur lequel j'avais écrit des mots en hébreu en lettres latines, car il ne connaissait pas cette langue, mais toujours de façon aussi sûre et correcte.

Après que l'expérience eût réussi ainsi avec succès, H. qui paraissait un peu fatigué, s'assit, comme épuisé, sur le siège se trouvant près de mon bureau. Mais il se remit promptement et il put me parler et me répondre sur la nature de sa « clairvoyance ». Je demandai tout d'abord, comment il voyait ce qui était écrit dans les billets. « Comme dans les billets placés ici maintenant », me répondit-il. (Les billets étaient placés ouverts devant moi sur le bureau).

Je ne veux pas mentionner ici textuellement l'entretien, que j'ai noté tout de suite après le départ de H., mais j'indiquerai en résumé que, d'après ses indications, il voit l'écriture claire — mais pas brillante — sur fond foncé, parfois avec, et parfois sans limitation claire de la forme qu'ont les morceaux de papier. Il « voit » moins le papier et plus l'écriture, et ce dans la grosseur originale, comme elle est écrite. Il ne peut pas dire avec certitude si elle est éloignée ou près de ses yeux. « Je vois l'écriture comme quand je lis les billets qui voici ! » Il parlait aussi toujours d'un « cercle » et disait : « Je vois tout dans *le cercle !* » Il voulait indiquer évidemment une surface foncée en forme de cercle, dont la délimitation n'est pas prononcée et se confond dans un halo gris. Dans cette surface en forme de cercle il voit les traits de l'écriture des billets, plus clairs que le fond foncé du cercle, si clairs qu'il pouvait lire parfaitement les caractères de l'écriture, les chiffres, etc.

Quand il est bien disposé et qu'il se porte bien, quand il « travaille » avec des personnes qui lui sont sympathiques, alors la lecture est facile et peu fatiguante, et l'écriture est très claire et distincte. Quand il est fatigué, quand il a mal dormi et doit « travailler » avec des personnes méfiantes, bourrues, alors il lui est plus difficile, parfois même tout-à-fait impossible, de lire le contenu des billets. Toutefois, un moyen dans beaucoup de cas pour « être clairvoyant », consiste alors à presser pendant peu de temps contre son front un des billets pliés. Il peut ainsi, le plus souvent, même dans des conditions défavorables, lire tous les billets ; non seulement celui qu'il a pressé contre son front, mais aussi les autres, écris par la même personne.

Après une expérience, H. est, pendant longtemps, fatigué, il dort ordinairement mal la nuit suivante et doit suspendre son « travail » pendant quelques jours. Chez moi, le travail ne lui a pas été pénible, car il avait l'impression que j'avais pour lui un intérêt sympathique et parce que je lui étais sympathique à mon tour. En conséquence, il n'aurait pu revenir le lendemain pour de nouvelles expériences, mais il l'aurait pu dès le surlendemain, si je l'avais désiré.

Les expériences ont réussi de la même façon que la première fois, lors de deux autres séances qui ont eu lieu également dans mon appartement privé, la semaine suivante et celle après. Je pensai chaque fois avec le plus grand soin à ce qu'aucune communication d'aucun genre n'eût lieu entre le « clairvoyant » et moi pendant l'écriture et le pliage des billets. J'écrivis sur ceux-ci toutes sortes de choses : des citations, etc., auxquelles je n'avais pas réfléchi avant ou que je n'avais nullement préparées, mais juste comme elles se présentaient à mon esprit au moment de l'écriture.

Au cours des conversations qui eurent lieu pendant les séancs, H. revint constamment sur son autre « don », celui de prédire, et il ne cessa pas jusqu'à ce que, afin de ne pas le contrarier, je le



laissai me prédire mon avenir. Je n'ai pas besoin d'ajouter que pas une seule de ses prédictions ne s'est réalisée.

Malheureusement H. s'est plus tard laissé aller de nouveau à faire des prédictions sur le résultat des paris aux courses. Des jeunes gens crédules, influencés par son art de lire les écrits cachés, lui ont donné de l'argent pour ses prédictions, mais après l'insuccès de leurs paris réclamèrent le remboursement. H. a prédit à une vieille dame — sur demande expresse de cette dernière — le jour de sa mort ! La dame tomba ensuite dans des accès hystériques ; le médecin appelé en rendit H. responsable ; celui-ci préféra alors retourner à l'étranger.

Mes expériences personnelles prirent fin ainsi ; mais comme, à mon grand étonnement, celles-ci avaient donné un résultat positif, je m'adressai au Président du Tribunal civil Grand-Ducal à Karlsruhe, le priant de me permettre d'examiner les opinions des experts médicaux, qui, à l'occasion du procès, avaient étudié H. sur son art de « lecteur de la pensée » (1).

Conformément à une initiative de M. le Professeur Dr Hoche, directeur de la Clinique psychiatrique de Fribourg-en-Brisgau, il a été ordonné le 12 novembre 1908 de prendre M. le Dr Haymann, médecin de la division à la Clinique psychiâtrique, comme témoin expert, et il lui a été confié la tâche de donner tout d'abord son opinion par écrit sur l'art de H., la « lecture de la pensée ».

« En outre — disait l'ordonnance — veuillez mentionner de la façon la plus approfondie possible dans quelles circonstances se déroulent les expériences, le genre et le nombre de celles-ci, les mesures de précaution prises pour empêcher la fraude ; je vous laisse pleine liberté de dire, si vous le voudrez, comment vous croyez pouvoir expliquer scientifiquement le succès de différentes expériences et l'insuccès d'autres expériences ». (Ordre du Procureur d'Etat Grand-Ducal au Dr Haymann).

L'opinion de M. le Dr Haymann (maintenant médecin de la Maison de santé Vinswanger, à Belle-vue-Constance), disait :

(1) Pour la communication dans un but scientifique des actes y relatifs, je désire exprimer ici de nouveau mes remerciements au Ministère Grand-Ducal de l'intérieur, ainsi qu'au Président du Tribunal Civil Grand-Ducal, à Karlsruhe.

AU TRIBUNAL CIVIL GRAND-DUCAL

JUGE D'INSTRUCTION I

Karlsruhe.

Je vous informe de la manière dont se sont passées les expériences que j'ai faites avec le liseur de pensée Ludovic H., auxquelles M. le Conseiller privé Prof. Dr Hoche a fait référence.

H. a été reçu le 7 Septembre de l'année courante à la Clinique psychiâtrique. Je n'ai fait, les premiers jours, aucune expérience pour mettre ses facultés à l'épreuve, car, d'après ses propres indications, il était assez mal disposé et, par conséquence, « incapable de travailler » ; la dépression pouvait aussi être constatée objectivement.

Je fis la première expérience le 5e jour de son séjour dans la clinique (le 11 Septembre). Je me rendis avec H. dans une pièce meublée seulement du plus nécessaire (table, quelques chaises) : j'y parlai tout d'abord avec lui de choses indifférentes et je l'invitai enfin à quitter la pièce ; je l'accompagnai jusqu'à l'autre bout du corridor attenant, long de 10 à 12 mètres. H. regardait ici par la fenêtre dans la cour, dans laquelle il ne se trouvait personne, et je retournai dans la pièce mentionnée. Là, j'écrivis sur trois petits bouts de papier, que je déchirai d'une grande feuille, au crayon, en une petite écriture, trois phrases :

1° *Comment s'appelle la principale ville de France?*
2° *Combien de jours a une année bissextile?*
3° *J'ai deux frères et une sœur.*

Ensuite je pliai les billets plusieurs fois et de façon compliquée et je les gardai dans la main. Je rappelai alors H., qui était encore à sa place, à l'autre bout du corridor. Il se plaça vis-à-vis de moi, avec un papier et un crayon dans la main, qu'il avait pris tous deux dans sa poche. Devant moi sur la table il n'y avait rien, donc surtout pas un papier dont je me serais servi avant comme de sous-main pour écrire. Je plaçai sur la table, entre mes deux mains, une des petites feuilles que j'avais jusque-là gardées dans la main ; les deux autres me restèrent chacune dans une main. Je ne savais pas alors moi-même ce qu'il y avait sur chaque billet en particulier. Sur ma question, qu'est-ce que contenait la feuille dans la main droite, H. regarda tout d'abord fixement dans le vide ; ensuite, après quelques secondes, il déclara en riant : « Cela n'est difficile ; c'est Paris ! » — et sur ma question : « Qu'est-ce qu'il y a textuellement sur le billet ? », il répondit : « Comment s'appelle la principale ville de France ? »

Immédiatement après, la même chose se répéta pour les deux autres billets. Le tout produit l'impression que pour H. ce n'est qu'un jeu, de « lire » ces écrits cachés. Je ne fis, pour ce jour-là, aucune nouvelle expérience, mais je me fis raconter par H. comment il en était arrivé à son art, en quelle forme il l'avait exercé et quel succès il avait obtenu.

Le jour suivant (le 12 septembre) l'expérience fut répétée. Cette fois je ne fis plus aller H. jusqu'à l'autre bout du corridor, mais à l'autre bout de

l'assez grande pièce ; là il dut regarder par la fenêtre ouverte, le dos tourné. J'écrivis de nouveau au crayon, avec de la petite écriture, trois billets. Je ne fis que passer le crayon sur le quatrième feuillet, sans faire aucun signe d'écriture. Je pliai ensuite les billets plusieurs fois, invitai H. à s'approcher, je plaçai deux feuillets entre mes mains sur la table et je conservai les deux autres dans mes mains fermées. Cette fois j'eus l'impression que H. avait plus de peine à « déchiffrer » les mots. Il plaça très rapidement un des billets pliés sur son front, me regarda un instant et me dit de façon textuellement précise, ce qu'il y avait sur le billet ; il m'indiqua également ce qu'il y avait sur les deux petites feuilles suivantes, dans l'ordre que je lui indiquai— et ceux-là, sans les toucher. Avec la quatrième, la feuille non écrite, il déclara « voir noir », il ne pouvait donc rien y avoir sur elle — ce qui correspondait également à la réalité. Sur une des

..... J'ai écrit aujourd'hui tout d'abord sur 4 petites feuilles de papier, et soit les mots : *Péd.....* (1), *Epilepsie*, *Insomnie*, *Abstinence* ; je les pliai et les pris dans ma main. Avant d'écrire les mots, j'avais envoyé H. dans le couloir et j'avais fermé la porte derrière moi. Je le rappelai ensuite, lui donnai un des billets et ensuite les autres renfermés dans la main. Il plaça alors les feuilles l'une après l'autre sur son front. Avec la première il dit : « C'est là un mot que je ne connais pas, peut-être grec » — et il écrivit d'après sa soi-disant impression de sens dans les yeux le mot, en l'épelant lentement, sur une feuille de papier. C'était le mot « péd..... », qu'il ne voulait pas connaître. Le déchiffrement alla plus rapidement avec les autres mots. Il est certain qu'il ne pouvait rien faire avec les billets, qui étaient soigneusement pliés, et que je ne perdis pas des yeux ; il ne pouvait particulièrement pas les déplier. Il me rendit chaque fois la petite feuille exactement telle qu'il





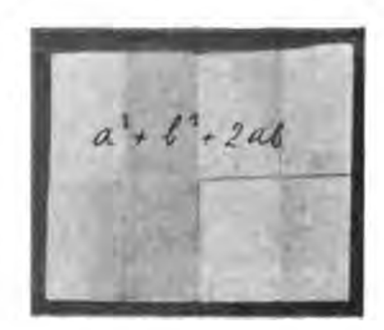


Fig 2

notes il y avait des chiffres (mon jour et mon année de naissance) ; ici aussi les indications de H. furent exactes. M. Ludovic H. me dit en outre toutes sortes de choses sur mon avenir, sur mes particularités de caractère, de goûts, etc..., comme s'il les voyait devant ses yeux. C'était pour la plupart des banalités ou des faits dont l'exactitude ne pouvait être vérifiée qu'après beaucoup de temps ; il faut aussi tenir compte de la possibilité qu'il ait profité de détails qu'il avait appris dans la maison.

Sur la question de savoir comment peut être expliqué scientifiquement le succès des premières expériences et l'insuccès des dernières, je ne suis pas en état de donner une opinion.

Fribourg, le 16 Novembre 1908.

Dr médecin H. HAYMANN,
Assistant de la Clinique psychiâtrique.

En outre, le médecin du district Grand-Ducal à Baden-Baden, Conseiller médical Dr NEUMANN, fut chargé de faire des constatations sur la prétention de H. qu'il pouvait lire les pensées sur des billets fermés, et de présenter un rapport écrit à ce sujet. Voici le texte de ce rapport, en omettant les parties ne se rapportant pas à la question :

l'avait reçue pour la placer sur son front. Avec les mots dont la lecture était plus fatiguante, il était, ainsi que M. le Procureur l'a aussi observé, pâle ; il tremblait même légèrement. Il voyait les mots écrits comme une réalité, dans ses yeux. Il me semble hors de doute qu'une fraude est impossible ici. Mes mots, écrits au crayon communicatif, n'étaient pas faciles à déchiffrer même avec les billets ouverts et une lecture approfondie...

Signé :

Conseiller médical Dr NEUMANN,
Médecin Grand-Ducal du district.

Ce sont là, en outre des expériences faites par moi-même, les rapports faits sous serment par devant le Tribunal par les experts médicaux.

A cela s'ajoutent encore quelques observations qui n'ont pas moins de valeur, faites par quelques autres personnes indépendamment l'une de l'autre, et qui considérèrent d'abord les assertions de H. avec défiance, mais ont cependant dû se convaincre qu'il n'y avait là aucune illusion de prestidigitation, mais en fait une faculté inexplicable de la part de H. Ces Messieurs m'ont informé par

(1) Ce mot est donné par entier dans le *Kosmos*. — *N. de la R.*

lettre de leurs essais avec H., et ont eu l'amabilité de me permettre d'en faire un usage public.

Je fais suivre textuellement le contenu des lettres les plus importantes qui ont été mises à ma disposition, en tant qu'il concerne le point en question.

M. le pasteur Mertas écrit :



Fig. 3

..... Pour vérification, je fis avec lui les expériences suivantes : J'écrivis au crayon, dans mon bureau, se trouvant dans la partie sud de l'édifice de la Prison, au 3e étage, les trois billets suivants (v. fig. 2); je les pliai trois fois, comme ils sont encore maintenant, (v. fig. 3) je les plaçai dans un livre épais et je me rendis dans la cellule solidement fermée où H. se trouvait et qui était placée au 1er étage, au nord. Là, je pris, en sa présence, un billet dans la main gauche et un dans la main droite, bien fermés, et je laissai le troisième dans le livre fermé. Je restai debout près de la porte ; lui se tenait à trois ou quatre pas de moi, vers la fenêtre. Comme les feuillets étaient pliés, je ne savais pas quels étaient ceux que je tenais dans les mains et celui qui était resté dans le livre. H. me demanda quel billet je voulais faire lire tout d'abord ; je désignai en premier lieu la main gauche, ensuite la droite, ensuite le livre. Après qu'il eut lu lentement, en regardant en haut, le billet se trouvant dans la main gauche, et que je fus assuré, en l'ouvrant, qu'il avait dit juste, il alla au deuxième et finalement au troisième billet, avec le même succès digne d'étonnement. Le mot *oggi* fut lut par lui phonétiquement *oki*, car il ne connait pas l'italien ; il lut de la même façon la formule mathématique A^2, etc., car il n'est pas versé non plus dans les mathématiques.....

M. l'assesseur de justice Dr P. Engler écrit :

..... Sur quatre billets absolument pareils j'écrivis en partie dans mon bureau, en partie à la maison, des choses entièrement différentes : citations, dates de ma vie personnelle, qui ne pouvaient être connues que par moi. Sur une cinquième feuille entièrement pareille, je n'écrivis rien.

Je pliai ces cinq billets exactement de la même façon, de manière que de l'extérieur on ne pouvait rien voir de l'écriture, et je les mis dans ma redingote. Ensuite je me rendis dans la cellule de H., je tirai sans choisir un billet de ma poche et le plaçai sur la table de la cellule, alors que H. était debout, éloigné de la table d'environ trois pas. Il n'eut aucun contact corporel avec les feuillets. Je ne savais maintenant pas moi-même, ce qu'il y avait réellement sur ce papier, n'ayant différencié les billets d'aucune façon. H. ne jeta qu'un regard vers le papier, il regarda ensuite sur sa table à écrire sur laquelle, pour se concentrer, il griffonna quelque chose, et il dit tout à coup : « Connaissez-vous un Diessen am Ammersee ? » (1). Comme je répondis affirmativement, il me cita la phrase entière, dans laquelle, en effet, il y avait le nom de lieu Diessen am Ammersee, dont le déchiffrement lui avait manifestement causé la difficulté. Il lut — si on peut dire ainsi — le contenu des autres notes de façon nette et rapide, après une courte concentration à chaque fois. Pour la note blanche, il hésita un moment, puis il dit à demi-voix : « Je ne vois rien », et il ajouta ensuite rapidement : « Il n'y a rien sur ce billet ».

J'insiste surtout sur ceci; que je dus chaque fois me rendre compte tout d'abord par l'ouverture du billet de ce qu'il y avait exactement sur celui-ci et que chaque fois H. en avait correctement indiqué le contenu, sans que je pusse concentrer sur lui ma pensée. Il ne peut donc pas être question ici de transmission directe de la pensée.

J'ai reçu des lettres similaires de M. le Professeur titulaire G. Behringer et de M. le Professeur Eisele.

Si nous résumons le résultat des exposés qui précèdent, nous constatons qu'un homme a pu lire, sans le secours direct de ses yeux corporels, le contenu de billets repliés à plusieurs reprises et conservés dans la main bien fermée de l'observateur. La signification du contenu des billets lui a même été plusieurs fois incompréhensible, quand il s'agissait de formules mathématiques, langues étrangères, etc., que le sujet n'avait pas étudiés.

Ce fait, inexplicable avec nos moyens actuels, a été constaté par des experts médicaux sur la base de leurs dépositions faites sous serment pardevant le Tribunal, par un nombre de personnes irréprochables et dignes de foi, d'après leurs communications faites par écrit, et par mes propres expériences.

(1) Il y avait sur le billet : « Ma sœur va pour quatre semaines à Diessen am Ammersee », un fait qui n'était connu par personne en dehors de Monsieur l'Assesseur Dr. Engler. (*Note de l'auteur.*)



La prétention de Ludovic, qu'il pouvait prédire l'avenir, est par contre, dans l'hypothèse la plus favorable au sujet, une illusion qu'il se fait. H. est indubitablement par nature et par entraînement un bon connaisseur d'hommes ; il saisit rapidement les particularités de caractère des personnes venant en contact avec lui, et sait les transformer en prédictions dans le genre des cartomanciennes. En cela consiste manifestement sa ruse, avec laquelle il fait de l'argent : les personnes qu'il a convaincues de sa propriété «clairvoyante» existante de fait, croient alors que H. possède encore d'autres pouvoirs « surnaturels ». Son habileté de lecture l'aide à convaincre ceux qui doutent encore ; des succès occasionnels dans la prédiction correcte de paris aux courses, etc. (auxquels ses relations avec des jockeys et gens de sport contribuent aussi certainement), appuient ses assurances, et le résultat est que des personnes trop suggestionnables tombent dans ses filets. Mais je ne veux pas discuter si — sans se rendre compte de son charlatanisme — il ne se croit pas, de bonne foi, un prophète. Sa propriété de la « clairvoyance » est, en tous cas, constatée objectivement.

Bien qu'avec nos méthodes actuelles nous ne puissions expliquer le phénomène, il y a lieu toutefois d'attendre qu'un jour les recherches scientifiques réussiront à établir la connexité de cette propriété optico-psychologique avec des lois naturelles connues.

On a pu voir que, lorsque M. Ludovic H. est mal disposé ou souffrant, la faculté de « clairvoyance » lui fait défaut ; on peut aisément comprendre qu'elle soit moins infaillible encore quand il s'agit de prédictions ; il est fort possible qu'une étude faite, à ce sujet, avec plus de méthode, aurait porté à des conclusions moins absolument défavorables. — Mais laissons cette question secondaire pour le moment, pour en venir au phénomène de lecture d'écrits cachés. Le phénomène est irréfutablement bien contrôlé, pour ce qui se rapporte à ses résultats matériels ; l'est-il autant pour ce qui se rapporte à son interprétation ? En d'autres mots : est-il bien certain qu'il ne s'agit pas de simple transmission de pensée ? Il est étrange qu'on ne nous cite pas un seul cas dans lequel l'expérimentateur n'eût pas connaissance de ce que contenaient les billets. Il ne connaissait pas, *consciemment*, quel était le billet que le voyant allait lire ; mais l'hypothèse est que la transmission de pensée est faite par la subconscience, ou plus exactement par la « conscience subliminale »; or, celle-ci devait théoriquement avoir suivi les mouvements faits par l'expérimentateur pour placer les divers billets dans chaque main, sous le sous-main, dans un livre, etc. Le « subliminal », qui opère la transmission de pensée connait donc, *jusqu'au bout*, quel est le contenu de chaque billet ; l'ignorance de la conscience normale n'est qu'illusoire. C'est ce dont les examinateurs de Ludovic H. se seraient rendu compte s'ils avaient été plus versés dans les sciences métapsychiques. En de pareilles circonstances, on peut croire, *pratiquement*, (comme nous le croyons en effet), qu'il s'agit de phénomènes authentiques de « clairvoyance » ; mais *théoriquement*, il est difficile de l'affirmer. — *N. de la Réd. des « Annales ».*

GUILLAUME DE FONTENAY

Les Phénomènes de Matérialisation

Obtenus en présence de Mlle Eva C...

Les publications récentes ; Documents, Critiques et Constatations

Comme nous l'avons dit dans notre précédent numéro, M. Guillaume de Fontenay, Vice-Président de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, trois semaines environ avant son décès, a donné devant les membres de cette Société et un assez grand nombre d'invités, qui l'applaudirent vivement, une conférence portant le titre ci-dessus. Elle eut lieu dans la grande salle de la Société de Photographie, le soir du 31 Janvier dernier. Comme elle était, en assez grande partie, destinée à expliquer les très nombreuses photographies que M. de Fontenay présenta, au moyen de projections lumineuses, et qu'il ne nous est pas possible de reproduire ici par des gravures, nous nous trouvons malheureusement dans la nécessité de supprimer quelques passages importants de la conférence, de même que l'Introduction, ayant uniquement pour but de donner une idée générale des phénomènes physiques de la médiumnité à



cette portion du public qui n'avait pas encore étudié la question. Néanmoins, les parties de la conférence qu'il nous est loisible de rapporter ici sont celles qui présentent plus d'intérêt à plusieurs points de vue.

COMMENT LES SÉANCES ÉTAIENT ORGANISÉES

Il faut louer Mme Bisson de deux choses : d'abord d'avoir admis beaucoup de monde à ses séances, ensuite d'en avoir fait connaître les résultats assez tôt pour que toute personne qualifiée pût les vérifier. Trop souvent il en va différemment.

Par crainte de se voir enlever un précieux instrument de recherches, par désir de présenter des observations plus complètes, par timidité ou par horreur de l'inévitable contradiction et des controverses, il arrive que des chercheurs, très savants au surplus, ne publient les résultats obtenus qu'au moment où le médium, pour une raison physique ou morale, ne peut plus que difficilement renouveler ces expériences. Tel fut le cas de Linda Gazzera, par exemple.

Mme Bisson a su éviter cet écueil. Depuis que son livre a paru, les séances continuent tout comme avant. Il y a quelques jours j'assistais encore à des phénomènes avec le Professeur Claparède, de Genève, et M. le Recteur Boirac, de Dijon.

Il est excellent aussi que Mme Bisson ait bien voulu ouvrir largement sa porte. Elle a multiplié ainsi le nombre des témoins. Il est vrai, on est peu nombreux à chaque séance ; sans quoi l'on ne pourrait observer sérieusement ; mais les séries se succèdent. C'est ainsi que j'ai pu suivre les expériences durant toute une saison, en 1911 ; en 1912, je n'ai rien vu : d'autres observateurs étaient convoqués. Depuis deux mois, j'assiste de nouveau aux séances. Ce système des séries est tout-à-fait excellent.

En outre, quand on suit deux séries de séances séparées par un laps de temps appréciable, on remarque d'intéressantes modifications dans l'allure des phénomènes.

En 1911, je n'ai observé ni photographié aucune matérialisation de visage, mais constamment nous avions des formations de doigts ou de mains.

Le conférencier passe à décrire la façon minutieuse dont le médium était fouillé et puis cousu dans un vêtement spécial ; la visite du cabinet, etc. — toutes choses que nos lecteurs connaissent déjà.

LES OBJECTIONS

En parlant du contrôle photographique, si admirablement obtenu au moyen de plusieurs appareils, M. de Fontenay répond à une objection de M. Henri Vadol qui écrivit dernièrement dans *Excelsior* :

« Il faut y voir une preuve nouvelle de la suggestibilité de ceux qui, immobiles, dans une obscurité complète, les sens obnubilés par une attente qui se prolonge, prétendent interpréter sans erreur possible les taches claires qu'une déflagration rapide du magnésium leur fait apercevoir sur le fond noir du cabinet où le médium est en transe.

» Et l'on ne peut que s'étonner de voir ces expérimentateurs nier la valeur des révélations inscrites sur les plaques photographiques — qui ont l'avantage d'être impressionnées par autre chose que par la nervosité émanant du cénacle spirite. »

Le conférencier fait donc observer l'erreur dans laquelle est tombé M. Vadol, qui, non seulement n'a pas assisté aux séances, mais a certainement été renseigné par quelqu'un qui n'y a pas assisté. Il en résulte que ses affirmations contiennent presque autant d'inexactitudes que de phrases. Qui lui a donc dit que les séances se passaient dans une « obscurité complète », alors que six fortes lampes électriques rouges étaient allumées ? Comment peut-il parler d'une « attente qui se prolonge », alors que les phénomènes se produisaient souvent dès le début de la séance, et qu'en tout cas, les expérimentateurs, durant tout le temps, causaient entre eux de chose et d'autre ? Jamais on n'a songé à « interpréter sans erreur possible les taches claires qu'une déflagration rapide du magnésium leur fait apercevoir sur le fond noir du cabinet » ; la plupart du temps, on ne voyait rien, et on ne songeait à rien voir au moment de la déflagration du magnésium dont l'emploi était destiné, au contraire, à fixer sur les plaques sensibles le phénomène, justement parce que les expérimentateurs étaient si loin de « nier la valeur des révélations inscrites sur les plaques », que jamais on n'avait vu pareil luxe de contrôle photographique, permettant de renseigner plus complètement, avec l'aide occasionnelle de la loupe, sur certains détails qui pouvaient être échappés à l'observation visuelle.

On peut voir par cette extraordinaire série d'erreurs d'un publiciste qui pourtant est un homme instruit et point hostile au Psychisme, sur quelle déplorable documentation étaient basées, la plupart du temps, les assertions parues dans la grande presse et qui font, malheureusement, une si fâcheuse impression sur le public au sujet du médiumnisme en général et des séances de Mlle Eva C. en particulier.

Après avoir fait défiler devant les yeux des assistants, au moyen de projections lumineuses, de nombreuses photographies prises au cours des séances, et les avoir commentées, M. de Fontenay continua en disant :

Tels sont dans leur ensemble les très remarquables phénomènes étudiés et décrits par Mme Bisson.

Reste à parler des objections qu'ils ont soulevées.



Parmi ces objections, deux sont directes : je veux dire qu'elles visent les faits eux-mêmes. Une troisième vise le médium. On lui a fait grief de s'être dissimulée sous un pseudonyme.

Personne plus que moi n'est hostile au pseudonyme, surtout dans cet ordre de recherches, et j'aurais préféré qu'en effet le médium fût connue sous son nom véritable. Mais enfin chacun agit à sa guise et l'on peut avoir telle raison de famille qui vous impose le nom d'emprunt.

On a prétendu qu'Eva C... voulait cacher qu'elle eût été le *médium d'Alger* dont on a tant parlé vers 1905 et 1906. Il est possible qu'elle est gardé de cette époque un assez triste souvenir ; elle eut à supporter alors bien des événements douloureux; mais je tiens à protester contre les imputations calomnieuses que l'on a adressées aux observateurs d'Alger. Il m'est impossible en ce moment de revenir sur les controverses qui se produisent alors. Comme l'esprit des masses penche avec obstination vers l'erreur, neuf personnes sur dix vous affirmeront avec la plus grande assurance que William Crookes a été dupé par Florence Cook et Richet par la jeune Algérienne. Qui a pris la peine d'étudier la question sait que l'on doit admettre précisément tout le contraire. Veuillez-vous reporter sur ce point aux documents originaux. Certaines personnes vont plus loin. Elles prétendent que William Crookes a reconnu s'être trompé. Cela, c'est un comble ; car le grand physicien anglais, presque chaque année, prend soin de réaffirmer solennellement la certitude qu'il a conservée des phénomènes de 1874.

Les deux objections directes sont :

1°) L'identification ou la prétendue identification de certaines des figures photographiées chez Mme Bisson avec des gravures de journaux ;

2°) L'accusation des prestidigitateurs.

Au fond et en saine logique, la première de ces objections rentre exactement dans la seconde. Quand on nous dit : Mais telle matérialisation est identique au portrait du président Wilson publié par telle revue à telle époque, cela signifie, dans l'esprit de qui fait l'objection ; cela signifie : Votre médium a caché sur elle ou ailleurs la gravure inciminée et vous l'a exhibée ensuite par on ne sait quel tour de passe-passe.

C'est donc encore la prestidigitation qui entre en jeu.

Oui ; mais cependant, ce phénomène de la ressemblance de certaines matérialisations avec des tableaux ou des gravures touche à une question tellement à l'ordre du jour en ce moment, qu'il me paraît presque indispensable de vous en dire quelques mots. Cette question est celle de ce que l'on a appelé l'*idéoplastie*. Permettez-moi d'ouvrir une courte parenthèse à ce sujet.

L'IDÉOPLASTIE

On a fait honneur au Professeur Richet d'avoir créé la théorie idéoplastique. Je crois que c'est une erreur. Le Professeur Richet a fait assez de belles découvertes pour n'avoir aucun besoin d'une gloire empruntée. Peut-être a-t-il façonné le mot, comme il a, avec Sir Oliver Lodge, façonné celui d'*ectoplastie ;* mais la notion même de l'idéoplastie est fort ancienne, et ce serait vieillir singulièrement Richet que de la lui attribuer.

Karl du Prel en donne de nombreux exemples sous un autre nom, sous le nom de *mono-idéisme*. Il me serait facile de déployer ici les apparences d'une vaste érudition. J'aime mieux, au contraire, abréger, simplifier et vous montrer en raccourci la genèse de cette théorie qu'il nous importe essentiellement de ne jamais perdre de vue, car elle est peut-être ce que nous avons de plus fécond comme hypothèse en ce moment.

Vous savez que le Psychisme contemporain date en somme de 1848. Presque tout de suite il y eut de très importants phénomènes et entre autres, paraît-il, des matérialisations de formes complètes, se mouvant, agissant et parlant.

Comme ces matérialisations se donnaient pour les fantômes de personnes mortes, auxquelles elles ressemblaient, on les crut sans peine. On peut dire que tous les psychistes d'alors, sauf de très rares exceptions, étaient spirites.

Mais cela ne dura pas très longtemps. Les matérialisations qui se produisaient ressemblaient, je viens de vous le dire, aux personnes mortes dont elles prétendaient être les esprits. Or, parmi ces personnes mortes, il se trouva des invalides, des amputés, des bossus, que sais-je? On s'étonna de voir des fantômes aussi mal accommodés. Et comme on causait avec eux on les interrogea. — Est-il possible que vous n'ayez qu'une jambe dans l'espace? — Mais non, j'ai mes deux jambes maintenant. — Alors pourquoi revenez-vous avec une seule ? — Pour que vous me reconnaissiez. Nous prenons les caractéristiques et la forme qui nous permettent d'être reconnus ; et je prendrais celles d'un garçon de dix ans si je devais me montrer à une personne qui ne m'aurait connu qu'à cet âge.

C'est là en trois mots, Messieurs, le fondement même de l'Idéoplastie. La matière prenant la forme que lui impose la volonté ; et se modelant par conséquent sur un conceps spirituel, sur une *idée*.



Mais cette théorie devait acquérir une extension alors imprévue. On trouve toujours des logiciens pour pousser à l'extrême les choses. Un de ceux-ci dit aux esprits : « Mais, si vous, esprits défunts, vous avez un tel pouvoir, pourquoi nous, esprits vivants, mais esprits de même nature en somme, pourquoi n'aurions-nous pas un pouvoir semblable ? Pourquoi ne ferions-nous pas aussi de l'idéoplastie ? — Parce que votre corps physique vous gêne, répondirent les esprits. — Cela, c'est à voir, pensa le logicien. Un corps n'est peut-être pas si gênant que cela.

Eh ! bien, c'est notre logicien d'ici-bas qui paraît avoir eu raison et nous possédons maintenant un assez grand nombre de faits que l'on ne peut attribuer raisonnablement qu'à une faculté idéoplastique des médiums, c'est-à-dire des vivants.

Je pourrais vous en citer plusieurs. Laissez-moi ne vous en présenter qu'un seul. Je prends celui-là parce que c'est le dernier en date, parce qu'il est encore discuté et parce qu'il a remis sur le tapis cette question de l'Idéoplastie.

Un journal du matin publiait, il y aura bientôt un an, une photographie que j'avais prise avec Linda Gazzera et qui est connue sous le nom de « Il Matto » parce que le médium en France avait déclaré que c'était l'image d'un fou ou *matto* qui serait mort dans un asile de Turin.

Or cette photographie était à peine connue du grand public que je me trouvais assailli de réclamations plus ou moins ironiques dans lesquelles on me signalait que le prétendu *matto* n'était que la réplique d'un Rubens du Louvre, petit tableau représentant une tête de Saint Jean.

Cela ne me surprit aucunement. Nous savions tous que les figures photographiées avec Linda étaient plates en grande majorité et nous pensions qu'elles étaient la reproduction de gravures ou de tableaux dont la vue avait particulièrement frappé cette jeune fille très-artiste et qui s'exerçait à la peinture. Me rendant au Louvre je constatai la parfaite similitude du Rubens et du « Matto », et, dans le même journal où avait paru le premier article, je reconnus le fait et en donnai l'explication idéoplastique que vous connaissez.

Elle fut généralement approuvée. M. de Vesme, dont vous savez tous aussi bien que moi la compétence et l'érudition, M. de Vesme observa dans les *Annales* que mon opinion était exactement la sienne, ainsi que celle de Richet, de Rochas, d'Ochorowicz, etc.

Mieux encore, Rochas, de son côté, quelques jours plus tard, m'écrivait en approuvant sans réserves ma manière de voir.

Néanmoins cette interprétation idéoplastique scandalisa un certain nombre de personnes ; et quelques revues, — en particulier la revue italienne *Luce e Ombra* — étant allées jusqu'à contester la similitude du « Matto » et du Rubens, j'ai dû reprendre la question à loisir au cours de mes dernières vacances.

J'ai fait de mes différents clichés les agrandissements nécessaires. J'ai photographié d'autre part la reproduction du Saint Jean par Braun et la reproduction en couleurs de ce même tableau, que l'on trouve dans le numéro de Noël 1907 de *l'Illustration*. J'ai composé entre eux ces documents divers et je me suis rendu compte que le Matto porte jusqu'à la trace d'empâtements ou d'éraillures qui se trouvent dans le Rubens en couleurs de l'*Illustration* et qui ne se trouvent pas dans le Rubens de Braun.

Conclusion : Il faut admettre : ou que l'idéoplastie peut aller jusqu'à une exactitude et une précision de rendu qui dépasse de beaucoup tout ce que je supposais ; ou qu'il y a eu apport ; ou qu'il y a eu fraude, — ce que les conditions du contrôle ne me permettent guère de croire.

Le départ de Linda nous laissera dans cette incertitude jusqu'à ce qu'un autre médium, opérant en lumière, comme Eva, nous fournisse un fait identique, c'est-à-dire une reproduction exacte et précise d'une gravure ou d'un tableau. C'est tout ce que nous pourrions souhaiter de plus important pour la minute.

Aussi ai-je été très heureux d'apprendre que diverses figures photographiées chez Mme Bisson étaient identiques à des portraits connus d'hommes célèbres.

Seulement, le journal sous les yeux, j'ai éprouvé quelque déception.

Il fallait admettre d'abord que lesdits portraits d'hommes célèbres avaient été raccourcis ou surchargés, maquillés, ornés de moustaches, etc., etc. ; mais en outre il y avait de graves dissemblances dans les parties inamovibles en quelque sorte et dans les proportions fondamentales des divers sujets.

Nous regrettons que le décès de M. de Fontenay ne nous ait pas permis de lui demander, pour les reproduire ici, les diapositifs dans lesquels il établit une comparaison entre certaines figures d'homme et de femme photographiées durant les séances et celles avec lesquelles un critique voulut les comparer en des lettres et entrevues parues d'abord dans *le Matin*. D'ailleurs, cette question des figures constituera l'objet d'un article de M. le Dr von SCHRENCK-NOTZING, qui doit paraître avec l'un des prochains fascicules de nos *Annales*.



PRESTIDIGITATION ET PRESTIDIGITATEURS

Reste finalement l'objection suprême — on pourrait dire l'objection unique : le reproche de prestidigitation. Il est assez caractéristique d'observer qu'il n'est adressé à Mme Bisson que par des personnes n'ayant pas assisté aux séances ; et d'abord (à tout seigneur tout honneur !) par M. Luprat, directeur du laboratoire de psychologie expérimentale d'Aix-en-Provence et collaborateur de M. Ribot à la *Revue Philosophique*. « Les précautions prises contre la fraude, dit-il, ont été insuffisantes : les confitures de myrtilles, ingérées pour déceler l'existence d'un appareil buccal ou pharyngien, ne pouvaient pas agir sur bien d'autres moyens de fraude (par exemple huile phosphorescente ou fluorescente) susceptibles de donner l'apparence photographique d'une substance émanant du corps du médium : les invraisemblances sont nombreuses surtout au point de vue éclairage et stéréotypie. »

Mais oui, c'est entendu : les invraisemblances sont nombreuses. Nous ne cessons pas de le répéter et M. Luprat est seul, je pense, à l'avoir ignoré jusqu'à ce jour. Et qu'est-ce que cela prouve ? — Quant aux précautions prises contre la fraude et qu'il trouve insuffisantes, pourquoi M. Luprat ne nous indique-t-il pas ce qu'il faudrait faire de plus ? On le ferait de grand cœur. M. Luprat est assez bon pour nous informer que l'ingestion des confitures de myrtille ne pourrait agir sur certains moyens de fraude. Merci du renseignement. Nous nous doutions un peu que si Eva cachait un engin dans sa pantoufle, les confitures n'y feraient rien. C'est pourquoi l'on visitait ses pantoufles ; mais comme on ne pouvait pas visiter de même son estomac, on lui faisait prendre des confitures colorées — ou même un vomitif. — M. Luprat voit-il mieux à faire ? En vérité, qu'il nous le dise. — Il nous parle d'huile phosphorée. J'en ai préparé et nous l'avons employée aux expériences de l'Ecole Polytechnique avec le médium Politi. Je puis affirmer à M. Luprat qu'elle ne donne rien de semblable à ce que nous avons vu. Et puis, toujours la même question : Où le médium cacherait-il son huile phosphorée lors de la visite ?

Mais si M. Luprat adresse 20 lignes de critique à Mme Bisson, les prestidigitateurs, eux, s'en donnent à cœur-joie. Songez à l'aubaine ! Faire connaître tout au long des colonnes d'un grand journal son nom, ses titres et ses qualités !

J'ai eu beaucoup de considération pour les illusionnistes. J'en ai moins aujourd'hui. Je fondais sur eux quelque espoir pour nos recherches et mes collègues de la S. U. E. P. se rappellent que je leur ai présenté et que j'ai fait recevoir parmi nous un jeune docteur en droit, habile prestidigitateur et, je crois, avocat-conseil du Syndicat des Illusionnistes parisiens. Je pensais qu'il nous aiderait puissamment et nous éclairerait. Il nous a appris à arrêter notre pouls avec un mouchoir en tampon sous le bras ; et aussi à faire je ne sais plus quel tour avec deux oranges. Après quoi il est parti pour New-York.

Une ou deux autres tentatives m'ont enseigné qu'il régnait chez ces messieurs une idée bien ferme : c'est qu'ils pouvaient reproduire artificiellement tous les phénomènes de la médiumnité. C'est dire qu'ils croient la physique, leur physique, complètement achevée ; et je n'ai pas besoin de vous faire observer combien cette croyance diffère de l'état d'esprit scientifique qui est en somme l'humble sentiment de notre presque totale ignorance.

La plupart des psychistes ont donc pris le parti d'imiter Baggally, Hereward Carrington, Ochorowicz, d'autres encore, et de s'initier eux-mêmes à l'art de Robert Houdin par la lecture des auteurs et des catalogues spéciaux.

On acquiert assez vite de la sorte la notion que les Illusionnistes nous jettent encore bien plus de poudre aux yeux à la ville et dans leurs articles aux journaux que dans l'exercice spécial de leurs talents.

Privé de ses appareils, de ses glaces, de ses effets de lumière ; dépouillé *chez nous* de ses vêtements personnels et habillé, comme Eva, d'un maillot et d'une blouse visités soigneusement, un illusionniste, s'appelât-il le professeur Dicksonn, serait un petit, petit, tout petit seigneur. Il lui resterait, il est vrai, son adresse manuelle ; de sorte qu'il nous forcerait encore peut-être une carte si on lui en prêtait un jeu ; et qu'il escamoterait une pièce de cent sous qu'on lui aurait confiée. Mais son génie ne sauterait pas beaucoup plus haut. C'est pourquoi aucun de ces messieurs, soyez-en bien sûrs, ne se soumettra aux conditions faites à Mlle Eva.

Mais, direz-vous, pourquoi ne pas en admettre un à quelques séances ? Je pourrais vous répondre : Et pourquoi en admettre un, et lequel admettre ? Nous savons bien qu'il n'est pas en leur pouvoir de créer ce que créent les médiums. Mettons les choses au mieux. Mme Bisson convoque Alber ou Vaillant qui reconnaît la réalité des phénomènes et s'avoue incapable de les imiter. Pensez-vous que cela arrêtera la plume du professeur Dicksonn ? Pas du tout. Les autres illusionnistes

s'empresseront de déclarer qu'Alber ou Vaillant n'y connaissent rien.

Appellerons-nous le professeur Dicksonn ? Mais qui de ses confrères s'inclinera devant cette grande autorité ? Le *Matin* avait à peine publié son article que l'Association syndicale des Artistes prestidigitateurs de Paris communiquait à Mme Bisson des numéros du *Journal de la Prestidigitation*, où ce même Dicksonn était mis plus bas que terre dans des articles virulents : *Au Pilori ;* Lettre ouverte à « *M. le Professeur Dicksonn* », etc., etc. Nous n'avons pas à nous immiscer dans ces querelles, mais nous devons les constater et en conclure qu'il serait absolument inutile et vain de convaincre un de ces messieurs, à moins de les convaincre tous. Ce serait un peu long, et je ne m'étonne pas que Mme Bisson préfère l'assistance de physiciens et de physiologistes : d'un Boirac, d'un Claparède, d'un Richet ; professeurs aussi, comme M. Dicksonn, quoique dans une autre Faculté...

En somme, la seule fraude de prestidigitation qui semble possible, avec Eva C..., ce n'est pas un prestidigitateur qui nous l'a signalée, c'est un médecin, un de nos collègues de la S. U. E. P., et un des collaborateurs de Mme Bisson.

Comme, très souvent, la substance matérialisée s'échappe des muqueuses du médium, et notamment de la bouche, et qu'elle y rentre, on s'est demandé s'il ne faudrait pas envisager la possibilité d'un phénomène de régurgitation, ou, comme disent les Allemands, de rumination.

Le médium-fraudeur, dans ce cas, avalerait avant la visite une dentelle, étoffe, peau de gant, un dessin, une gravure, etc. ; régurgiterait l'objet frauduleux au cours de la séance et l'avalerait de nouveau avant la visite finale.

Ce truc, remarquez-le-bien, ne pourrait être employé qu'assez rarement, car très souvent la substance s'échappe d'une toute autre région que la bouche. On n'en a pas moins employé pendant une longue période la confiture d'airelle. L'airelle ou myrtille est un petit arbuste buissonnant et rampant qui croît chez moi, dans nos montagnes morvandelles, et dans quelques autres régions de la France. L'airelle porte des baies assez semblables à un grain de raisin noir et dont le jus est une véritable teinture. Si Eva avait avalé un tissu clair avant ou après avoir mangé de la confiture de myrtille, le tissu serait sorti coloré de son estomac. Or on n'a pas remarqué de changement dans la teinte des substances matérialisées.

On est allé plus loin. Le 26 novembre dernier, on vit rentrer et disparaître dans la bouche du médium tout un profil humain mesurant environ 40 centimètres de long sur 20 centimètres de large. On administra aussitôt un vomitif à Mlle Eva. L'analyse (dont on peut vous lire le texte) n'indique rien de suspect.

Que vous dirai-je de plus ? Précisément ce que j'écrivais l'autre jour à M. de Schrenck-Notzing, quand il me demandait mon témoignage (car ils ont, eux aussi, leurs discussions, à Munich :)

« Ni vous ni moi ne sommes infaillibles. Aucun physicien, aucun observateur n'est infaillible. Il serait donc enfantin d'affirmer que nous n'avons pas pu être trompés. Mais ce que je suis en droit d'affirmer, c'est qu'il m'est impossible de concevoir par quelle fraude nous aurions été trompés.

» Les différentes suppositions que l'on fait tout d'abord, et d'instinct en quelque sorte (papiers dissimulés, mains en peau, en bandruche ou en caoutchouc, engins divers analogues) ne s'adaptent pas aux faits observés.

» L'hypothèse de la régurgitation ne pourrait être envisagée elle-même que pour un nombre restreint de phénomènes. Fût-elle parfois exacte, elle ne fournirait qu'une explication fragmentaire et partielle — donc insuffisante — des résultats constatés.

« Vous avez, ainsi que Mme Bisson, donné votre témoignage. Puisque vous le désirez, je vous apporte aussi le mien, et je pense qu'il appartient à vos contradicteurs de montrer par des actes, et non par des paroles, que nous avons été les dupes de quelque tour de passe-passe. J'attends avec intérêt et curiosité les résultats de cette contre-épreuve. »

Docteur H. BOURBON

A propos des séances de Mme Bisson

Il y a environ un an et demi que Mme Bisson m'a fait l'honneur de m'inviter à assister aux séances que, depuis plusieurs années, elle consacre, avec un dévouement d'apôtre, à l'étude des



manifestations étranges obtenues par son médium, Mlle Eva C. Ce qu'il m'a été donné de voir est plus que suffisant pour asseoir ma conviction qu'on se trouve en face d'un phénomène ressortissant à une région encore inconnue de la Biologie, et non à une fraude, un tour de prestidigitation présenté assez habilement pour surprendre la sagacité des observateurs. Ceux qui ont été les hôtes de Mme Bisson commencent à être nombreux, et ce ne sont pas des niais, loin de là ; or, quelle que soit la conviction qu'ils se sont faite, tous ont toujours rendu hommage à la bonne foi des expérimentateurs, à la facilité du contrôle, et à la bonne grâce avec laquelle les objections étaient accueillies : toutes les fois qu'un point de contrôle a paru insuffisant ou douteux aux assistants, les modifications suggérées par eux ont été appliquées sans retard. Les choses se passent tout autrement qu'on a cherché à le faire croire au public, et sur ce sujet, un nombre inouï de choses insensées ont été dites ; entre autres, un journal d'apaprition récente, qui, bien que français, s'affuble d'un nom anglais, s'est fait remarquer par la violence de ses articles, au bas desquels on lit le nom d'une femme : on croit rêver en lui voyant employer, à propos de recherches d'ordre supranormal, le ton de la plus basse et de la plus haineuse polémique électorale ; sans se faire scrupule de dénaturer les faits, ou de les inventer même de toutes pièces : Mme Bisson fut honteusement abreuvée d'insultes et récemment on adressa les propos les plus grossiers à des hommes estimés et honorés comme M. Delanne et M. Chevreuil, coupables d'avoir adressé à cette feuille des remontrances plus que justifiées. On peut différer d'opinion, on peut discuter en produisant des arguments sérieux, la controverse peut devenir âpre, mais la courtoisie doit toujours être de règle, et la bonne foi ne jamais perdre ses droits.

Tant d'absurdités et d'inexactitudes ont été dites, qu'il me semble nécessaire de remettre certaines choses au point et d'insister sur quelques détails. Je rappellerai tout d'abord que Mme Bisson a donné dans son livre toutes les indications des techniques employées : ce que je dirai ne sera donc pas nouveau ; cependant, depuis la publication de ce travail, des faits intéressants se sont produits. Enfin ces phénomènes valent surtout par les conditions exceptionnelles dans lesquelles on les observe ; leur cause, leur essence pour ainsi dire, nous échappent, mais leur réalité objective, en dehors de toute suspicion de fraude, est incontestable — et facilement observable.

Je ne parlerai que de ce que j'ai vu.

Dans un article récent (1), M. Boirac a relaté mieux que je ne saurais le faire, le protocole des séances ; pour lui, les conditions expérimentales sont exceptionnellement bonnes : on accordera qu'un tel avis émis par un tel homme, est d'un certain poids. Le contrôle auquel le médium est préalablement soumis lui a paru suffisamment sévère, bien qu'à mon avis, ce contrôle, vu le dispositif d'observation adopté, est superfétatoire ; mais Mme Bisson tient beaucoup à ce qu'on ne l'abandonne point, pour le principe.

En effet, depuis le moment où Eva est placée dans le cabinet, il lui est impossible de faire un mouvement qui ne soit vu, et ses mains demeurent constamment et entièrement visibles. — A l'origine, il n'en était pas toujours ainsi ; Eva tenait les rideaux, les ouvrant ou les fermant selon sa fantaisie. — Peu à peu Mme Bisson obtint d'elle qu'en continuant à tenir à poignée le bord des rideaux elle laissât bien voir la face dorsale de ses doigts. — Il y a un an, un observateur fit remarquer qu'en ces conditions, il était possible à Eva de se servir de ses pouces à l'insu des spectateurs ; à la séance suivante, le médium avait déjà pris l'habitude, qu'il a conservé depuis, de tenir le bord des rideaux de telle sorte que les cinq doigts de chaque main fussent constamment visibles. De plus en plus, on obtient d'ailleurs qu'Eva lâche les rideaux et laisse ses mains sur ses genoux, bien en vue, ou les abandonne aux assistants les plus rapprochés ; d'ailleurs, elle prétend qu'ainsi certaines personnes lui donnent des forces ou de bons fluides.

Les rideaux, lorsqu'ils sont rapprochés, ne cachent jamais que la tête et le buste du médium, ses jambes restant en dehors, pour la plus grande part.

Dans ces conditions, il est absurde de supposer qu'à aucun moment Eva puisse aller chercher des accessoires dans une cachette quelconque, soit comme on l'a prétendu dans le *Matin*, dans le contre-poids d'une lampe électrique qui jadis était suspendu dans le cabinet, pour éclairer les phénomènes par derrière, soit sous les bandes de tissu dont les membrures de son fauteuil étaient entourées, ainsi qu'on l'a proclamé victorieusement dans la feuille dont j'ai parlé plus haut. — Au contraire de ce qu'affirme l'auteur de cette découverte, les phénomènes n'ont subi, de l'enlèvement de ces bandes, aucune diminution, aucune modification. — Ce fauteuil d'ailleurs a été maintes et maintes fois examiné et retourné dans

(1) Deux séances chez Mme Bisson. *Ann. des Sc. ps.*, Février 1914.



tous les sens ; on ne s'est jamais préoccupé d'empêcher qui que ce soit de le palper pas plus que de scruter tels ou tels endroits qui attiraient l'attention des assistants ; bien plus, on les y engageait vivement. — On a fait justice de l'hypothèse de la rumination qui a été jugée par le fait que, pendant un mois, Eva mangea, ainsi que tous les membres de la famille Bisson, de la confiture de myrtilles, sur le conseil d'un des observateurs ; les manifestations continuèrent, lorsqu'elles venaient de la bouche, à être comme auparavant, blanches ou grises ; or, si elles eussent été dues à des accessoires enfermées dans l'estomac, la matière tinctoriale très vigoureuse des myrtilles les eût imprégnées ; j'ajoute d'ailleurs que les séances ont lieu *immédiatement* après le repas du soir. — Enfin, un jour (le 26 Nov. 1913) que le phénomène s'était manifesté par la bouche, et que nous l'avions nettement vu y rentrer, le Dr Schrenck-Notzing et moi avons fait prendre un vomitif à Eva : or, rien dans l'analyse qui fut faite par un chimiste ne révéla quoi que ce soit de suspect.

Du reste, nombre de fois j'ai vu le phénomène se manifester sous des formes diverses, dans les endroits les plus variés, par exemple, un ou deux doigts apparaissant, s'éclairant pour ainsi dire graduellement sur les cuisses, ou sur le ventre du médium, et disparaissant en s'éteignant lentement ; une fois je vis à la face interne du genou droit apparaître un tout petit doigt, *à trente centimètres de mes yeux ;* ce doigt devint de plus en plus visible, et augmenta de volume jusqu'à celui d'un médius de forte taille, puis, il fit un mouvement, comme un morceau d'anguille fraîchement coupé et tomba ; comme bien on pense je regardai où, mais il avait disparu.

D'autres fois c'est cette substance grisâtre, parfois noirâtre, qui apparaît du côté du nombril, des seins ou du bas-ventre et se mouvant comme un monstrueux amibe qui enverrait çà et là des pseudopodes — ou bien ce sont des points lumineux diversement colorés qui apparaissent lentement et s'éteignent graduellement. Maintes fois j'ai pu voir cette substance apparaître, disparaître, et évoluer comme un animal, avec des mouvements brusques ou reptilines, et ce, pendant que le médium se tenait immobile, les mains sur les genoux, laissant l'observateur écarter à sa guise les rideaux. A deux ou trois reprises j'ai vu une espèce de tête barbue ou non, formée de matière blanche, qui dans l'écartement des rideaux et à une hauteur d'environ deux mètres, semblait venir regarder ce qui se passait ; pendant ce temps, le médium avait les mains posées sur les genoux, ne bougeant pas, et laissant pendre les rideaux avec un écart d'environ cinquante centimètres au niveau du bord externe de ses genoux.

Par deux fois, à d'autres séances, j'ai vu, *dans le cabinet, apparaître*, très faiblement éclairé d'abord, et à 70 ou 80 centimètres d'un côté du médium, une tête de profil, qui flottait dans l'air ; peu à peu elle devint plus visible, et nous étions frappés d'une ressemblance... Les fluctuations dans l'éclairement de cette tête étaient curieuses ; subitement, se trouvant d'abord à droite, elle disparut pour apparaître à gauche, puis revint à droite, et soudain, une tête, de face, toute blanche se montra au-dessus de l'épaule gauche du sujet ; je continuais à voir le profil, en me penchant dans le cabinet — pendant tout ce temps, Eva n'avait pas fait un mouvement.

Je ne puis, dans un article aussi court, entrer dans le détail de toutes les séances où ce phénomène se manifesta avec les caractères d'authenticités les plus sastisfaisants, mais je veux rappeler l'impression curieuse conservée, entre autres, de trois séances de l'an dernier.

Au mois de mai 1913, pendant une série de séances, Eva avait consenti à se laisser enfermer la tête dans un capuchon de tulle noir, solidement cousu tout autour du col de son sarrau. Le 2, après diverses manifestations, je vis, me trouvant agenouillé devant le médium, une masse de substance « blanchâtre » amassée sur sa cuisse gauche ; j'avais l'impression d'une grosse *écharde* dirigée vers moi. Les rideaux se refermèrent, puis se rouvrirent largement, à plusieurs reprises ; et à chaque apparition de la masse que j'observais, à la distance minima de la vision distincte, je la voyais augmenter en surface : une tête se formait ; on la photographia. Cette tête est infiniment curieuse, car c'est un « puzzle » mais formé d'un agrégat d'éléments disparates (1). L'épreuve stéréoscopique montre que cette image ne repose pas sur le corps du sujet, mais en est écartée de huit à dix centimètres, approximativement.

Le 16, Eva ayant encore la tête enfermée dans sa cage de tulle, nous vîmes la substance sortant de la bouche : Eva avança sa tête *en dehors des rideaux*, et les assistants constatèrent qu'une masse blanchâtre sortait de sa bouche *en arrière du tulle*. Puis elle se renversa dans son fauteuil sans refermer les rideaux, et je vis sur sa poitrine, pendant de sa bouche, une masse de substance à laquelle était attachée un doigt — le tulle avait-il donc été *traversé* par cette étrange manifestation ? (2).

(1) Voir l'ouvrage de Mme Bisson, pp. 196 et 197.

(2) L. c., p. 202 et Pl. XXI.



A une séance du mois de Juillet, une plaque de substance grisâtre apparut au-devant de l'épaule gauche et se livra pendant assez longtemps à des évolutions variées, parfois assez vives, sur la poitrine et les bras. Pendant ce temps, un doigt s'était formé graduellement du côté de l'aine gauche et fit quelques mouvements ; subitement, *la substance tomba sur le doigt et s'entortilla rapidement autour de lui, et le tout parut tomber au travers du sarrau*, recouvrant, comme on sait, les jambes du sujet. L'observation de cette scène fut d'autant plus facile qu'Eva laissait les rideaux largement ouverts et ne tenta de les refermer à aucun moment, laissant pendre ses mains extérieurement à ses genoux.

En terminant je répéterai que l'observation de tous ces faits a toujours été facilitée par la complaisance inépuisable de Mme Bisson et de son médium. Jadis la salle des séances était éclairée à la lumière rouge ; plusieurs lampes groupées donnant un total de 150 bougies permettait de lire, d'écrire et de voir l'heure à la montre. — Mais depuis l'été dernier, la lumière blanche a remplacé la lumière rouge et les phénomènes se manifestent tout aussi bien. Je préfère de beaucoup cet éclairage.

De plus, toutes les facilités sont données aux assistants qui peuvent s'approcher au gré de leur désir, et observer avec toute liberté d'esprit.

Evidemment, nous manquons actuellement de moyens d'étude et d'enregistrement appropriés à ce genre de phénomène qui ne rentre dans aucune catégorie de faits reconnus. — Les photographies ne peuvent prouver autre chose que l'absence d'hallucination collective, mais elles ne démontrent pas les conditions d'apparition du phénomène, ses évolutions, les différentes modalités qu'il affecte ; que de choses j'ai vues ainsi qu'il était parfaitement impossible de photographier, voire de cinématographier. Quant à la fréquence d'appariton de ces phénomènes, elle est fort capricieuse, et nombreuses sont les séances où rien n'apparaît. La proportion est approximativement d'une bonne séance pour trois ou quatre « blanches ». — Il n'est pas rare d'ailleurs d'avoir, consécutivement, deux ou trois séances intéressantes.

Professeur Charles RICHET

L'ÉLOGE DE LA RAISON

Dans un des banquets qui lui ont été offerts à l'occasion des honneurs dont il a été dernièrement l'objet — et précisément à celui du 1er Mars — M. le Professeur Charles Richet, notre éminent Directeur, a prononcé un discours, dans lequel il s'est adressé plus spécialement à la jeunesse d'aujourd'hui.

L'âge, dit-il, qui a blanchi mes cheveux, n'a pas apaisé mon ardeur pour les causes justes ; et je crois pouvoir, mes jeunes amis, vous dire que je me sens, par la chaleur de mon enthousiasme, presque de votre âge.

Il fit allusion au vague sentiment qui s'est répandu, depuis quelque temps, dans le public, que la jeunesse d'aujourd'hui avait abandonné le vieil idéalisme, devenu pour elle une juxtaposition de vaines images ridicules, démodées, falotes, incapables d'émouvoir l'enthousiasme et l'amour ! Et il continua en disant :

Vous l'avouerai-je ? Il m'importe assez peu d'être considéré comme appartenant à un passé préhistorique et classé dans la galerie des fossiles, parce qu'aujourd'hui comme autrefois je crois résolûment que la raison seule doit gouverner le monde — voilà pourquoi je suis rationaliste — et que l'espoir de l'humanité est dans le développement de la science — voilà pourquoi je suis scientiste.

Assurément, je ne prétends pas développer une idée bien neuve en faisant l'éloge de la raison, puisque les rationalistes peuvent invoquer comme leur chef ce grand Socrate, qui, il y a vingt-trois siècles, avait déjà magnifiquement développé la puissance de la raison humaine. Il est vrai que déjà, à cette lointaine époque, la raison humaine avait ses détracteurs. Et dans Athènes, autrefois, les ennemis de la raison, qui alors étaient les puissants du jour et les riches, ont été assez sacrilèges pour faire boire la ciguë au plus grand des mortels. Aujourd'hui, il est vrai, on ne peut plus nous faire boire la ciguë ; mais on verse dans notre coupe toute l'amertume des sarcasmes et des discussions violentes. Et

certainement c'est une des formes du progrès que d'avoir remplacé la ciguë par les polémiques. Mais les mœurs sont adoucies ; et les ennemis de la raison ont immolé à leur haine tant de victimes, qu'il ne leur est plus permis, fort heureusement, d'en immoler encore...

Tout passe ; les vérités scientifiques seules demeurent, comme demeurent dans leur beauté les marbres sublimes que les statuaires de la Grèce, contemporains de Socrate, ont confiés aux siècles à venir.

Je vais vous donner un exemple éclatant de cette impuissance des choses qui ne sont pas de la science.

Un célèbre théologien, Michel Servet, au milieu du xvie siècle, a écrit un énorme livre sur la sainte Trinité. Cet ouvrage baroque, hérissé d'erreurs invraisemblables, d'apophtegmes bizarres, de comparaisons ridicules, de fastidieuses citations, est absolument illisible aujourd'hui, même pour les plus braves. Il ne reste de tout cet ouvrage théologique pas une ligne qui vaille la peine d'être lue. Et cependant... Et cependant ! Tout à coup, au milieu de cet invraisemblable fatras, apparaissent, lumineuses, quelques pages — deux pages à peine — où la circulation du sang est, pour la première fois, décrite avec une précision presque miraculeuse. Toute la mystique théologie de Michel Servet s'est envolée aux vents avec les cendres de son bûcher ; mais son immortelle découverte scientifique vit et vivra toujours dans la mémoire des hommes...

Un illustre psychologue américain, un homme éminent et charmant — et je m'honore d'avoir été son ami, — William James, a émis sur les rôles de la raison et de la science des idées très singulières, qu'on s'est empressé d'adopter, sans d'ailleurs les bien comprendre. William James a soutenu que les choses n'avaient de vérité que par leur utilité même. Et il a donné à cette théorie audacieuse le nom de *pragmatisme*. Mais, en dépit de ma grande admiration pour W. James, je ne peux me résoudre à être pragmatiste. L'utilité ou la non utilité des choses n'ont rien à faire avec leur réalité.

La vérité des choses et le bénéfice des choses évoluent dans des mondes qui ne se touchent pas.

Quand on résout un problème, la solution ne doit pas être différente selon qu'elle va nous apporter gêne ou profit. Une expérience vaut par elle-même parce qu'elle nous permet d'approfondir le mystère du réel, grand ou petit, et non parce qu'elle va nous apporter quelque avantage appréciable. Et il semble vraiment impossible de confondre la vérité avec l'utilité.

A la théorie du pragmatisme est venue s'ajouter la théorie de l'intuition, qu'un des plus profonds philosophes de notre temps a développée en un merveilleux langage et avec une puissante logique, qui excite l'admiration.

Pourtant, cette théorie ingénieuse a eu une conséquence singulière. C'est que, de toutes parts, des hommes du monde, des femmes du monde, incapables de saisir, dans ses subtilités dialectiques, la pensée de notre grand Bergson, se sont empressés de conclure que maintenant, avec le pragmatisme et l'intuition, il ne restait plus rien de la raison humaine et ils ont par avance célébré la fin de la raison et la banqueroute de la science.

Ils n'ont oublié qu'un point, c'est que tout ce magnifique, quoique un peu fragile, édifice élevé par W. James et par Bergson était dû, en réalité, à la splendide intelligence de ces deux nobles penseurs.

Et voyez, mes jeunes amis, l'irrésistible puissance de la raison humaine. C'est elle seule qui peut se combattre ; c'est elle seule qui peut fournir des armes contre elle-même. Toute tentative pour la destruction de la raison ne peut s'appuyer que sur la raison même.

Aussi bien le privilège de la science — car je confonds volontairement la science et la raison — privilège que la science seule possède, c'est d'autoriser ou même d'appeler les contradictions et les polémiques. Loin de craindre la lumière, elle désire, elle exige que tout soit discuté au grand jour. Qu'on nous apporte des faits, des raisonnements, des expériences, des syllogismes, des inventions, et nous serons heureux de nous incliner, et nous ferons nôtres toutes ces documentations nouvelles. Nous pourrons combattre William James et Bergson, et pourtant ils sont à nous, puisque, même en s'armant contre la raison, ils rendent hommage à la raison.

Tout ce qui s'appuie sur une preuve est à nous ; c'est notre patrimoine, notre richesse commune. Car nous sommes toujours avec ceux qui démontrent et avec ceux qui raisonnent, de quelque côté de l'horizon qu'ils viennent, pourvu que leur démonstration soit solide et leur raisonnement irréprochable.

Mais ceux qui, après une lecture hâtive et une insuffisante ou plutôt nulle éducation philosophique, se hâtent de conclure à l'anéantissement de la raison, ceux-là savent bien que la raison est leur ennemie. Ils ont des arrière-pensées, des motifs inavoués, des desseins vastes, et comme toute une inconsciente machination qui veut aboutir au renversement de ce qu'ils détestent. Aussi, quand ils veulent faire tomber la science de son piédestal, quoi qu'ils ne disent pas tout haut ce qu'ils veulent mettre sur le socle vide, ils ont cependant au fond du cœur quelque remplaçant à nous offffrir.

Eh bien ! nous ne voulons pas des remplaçants qu'ils nous réservent...

Sera-ce le sentiment, l'intuition, l'inconscient ? Je n'oserais me confier à ce guide incertain, si variable chez les différents hommes, si généreux parfois, mais parfois si dépravé. Ce ne sont pas ces vagues désirs qui vont nous donner le grand impératif catégorique qui passionnait l'âme de Kant, par sa sublimité.

Et, d'aileurs, qu'il y ait dans l'intelligence même des facultés intuitives, ce sera encore une des formes de la raison. Quand un mathématicien de génie découvre, sans trop savoir comment il l'a découverte, la solution d'un problème, c'est, de fait, par

son intelligence, c'est-à-dire par sa raison qu'il a développé la puissance de ses facultés intuitives. Et ceux qui, mal à propos, citent Bergson, l'ont bien mal compris, puisque les mouvements de l'intelligence, sans être inconscients, évoluent encore dans le domaine de l'intelligence. Aussi bien, pour le mathématicien, une fois que son génie inventif a imaginé quelque vérité nouvelle, il ne sera pas assez imprudent pour ne pas soumettre le fruit de son imagination à la preuve et au calcul. Les données qu'un rapide éclair de son génie lui a présentées, ont besoin d'une vérification rigoureuse et patiente...

Voilà pourquoi il faut mettre tous nos espoirs dans la science. Et il faut la prendre comme guide et comme guide unique. Tous les autres nous conduiraient aux abus. On peut lui donner bien des épithètes, mais il en est une seule que je retiendrai, parce qu'elle nous indique à tous, mes jeunes amis, la voie qu'il faut suivre : la science est la grande libératrice.

Ce discours, dont nous n'avons reproduit ici que les parties pouvant se rapporter d'une façon assez directe aux systèmes d'étude à employer dans les questions dont s'occupe notre Revue, a été accueilli par une véritable ovation par le public, surtout composé de jeunes gens, qui remplissait la vaste salle de l'hôtel des Sociétés Savantes.

L'hypnotisme et le dynamisme nerveux

par M. le Dr Sydnev Alrutz, (d'Upsal).

Le problème que je désire traiter est le suivant : Y a-t-il, dans les manœuvres hypnotiques, quelque facteur effectif concret ? Par exemple, la fixation, les effleurages, les passes, les entretiens ne sont-ils efficaces que par la suggestion qu'ils comportent ?

J'ai commencé mes recherches en étudiant les *passes*. J'entends par là des mouvements faits avec la main dans des sens différents, le long de la peau ou des vêtements du sujet mais sans le toucher. Comme il est bien difficile d'éviter les auto-suggestions de la part du sujet quand on l'hypnotise, il vaut mieux commencer par rechercher le rôle des passes *pendant* l'hypnose.

Il est important d'organiser les expériences de manière que les passes ne puissent stimuler la peau, par exemple par des courants d'air ou par la différence de température entre la peau du sujet et la main de l'hypnotiseur, etc.

Il faut aussi que le sujet ne puisse, à l'aide des autres sens, deviner les conditions de chaque expérience.

Pour cela, je me suis servi de *plaques*, que je place dans un support au-dedessus de la peau du sujet sans qu'il y ait contact. Je fais ensuite les passes au-dessus de la plaque, sans la toucher. Le visage et la poitrine du sujet sont couverts d'une étoffe tout à fait opaque. Alors, si je fais des passes descendantes pendant environ 45 secondes et si j'emploie une plaque de verre qui se trouve par exemple au-dessus de l'avant-bras et de la main, ces régions deviennent insensibles (analgésiques et thermo-anesthésiques). Le reste de la peau conserve sa sensibilité ; mais les régions symétriques deviennent hyper-algésiques ; leur sensibilité est donc supérieure à la normale.

On pourrait dire que le sujet, par une sorte d'hyperesthésie, peut sentir la plaque et que cette stimulation thermique a directement déterminé l'analgésie ou que les sensations thermiques ont servi de point de départ à des auto-suggestions. Heureusement, il y a des matières qui ne se laissent pas impressionner par ces variations thermiques. Si je prends une plaque de carton, de laine ou d'ouate il ne se produit aucune diminution de la sensibilité. Ainsi, l'on peut faire l'expérience suivante. On place une plaque de verre de chaque côté mais on couvre l'une d'elles d'un morceau de laine. Ensuite on fait des passes descendantes de deux côtés simultanément ; alors on trouve que le côté ou la plaque de verre n'a pas été couverte est insensible, tandis que l'autre est hypersensible. Si ensuite je fais des passes ascendantes sur le côté insensible le sujet commence, après environ une demi-minute, à se gratter ; il dit qu'il sent de la chaleur, et que ça le pique, etc. La sensibilité se réveille et, en effet, si l'on examine la peau du sujet, on voit qu'elle réagit. Si l'on continue les passes, ce même côté devient hypersensible.

Si je plonge le sujet dans un sommeil profond, pendant lequel il est insensible, et si je fais des



passes ascendantes par exemple sur la main d'un côté, le sujet regagne sa sensibilité précisément dans cette région.

Actuellement j'emploie non seulement des plaques de toute espèce, simples ou combinées, mais aussi des gants de laine ou de métal ; j'opère quelquefois sur tel ou tel doigt du sujet ; parfois j'enferme les bras et les mains du sujet dans de véritables boîtes (dont le couvercle peut être changé), pour exclure complètement la possibilité de stimulation connue.

On peut aussi provoquer des contractions ou contractures des muscles, en visant avec le doigt les points moteurs correspondants ou les tendons et, cela, également à travers des plaques de verre ou de métal, car les métaux se comportent comme le verre ; ils sont pénétrables par cette énergie inconnue. C'est, sans doute, l'hyper-excitabilité neuro et tendino-musculaire de Charcot que j'ai observée ici.

On pourrait objecter que le sujet, d'une façon qui nous échappe, et, peut-être, inconsciemment pour lui-même, devine les projets de l'hypnotiseur. J'ai essayé de répondre à cette objection de deux manières :

1° Je dispose les plaques de manière que je ne sais pas moi-même comment le système de plaques est combiné ;

2° Je laisse à une autre personne qui ne sait rien de ces expériences le soin de choisir entre 6 ou 8 arrangements différents ; donc, ni la personne qui fait les passes, ni moi-même qui ne suis pas dans la chambre, ne savons le résultat qui sera obtenu. Et l'expérience se réalise aussi bien.

Quant au caractère physique de cette énergie étrange dont nous sommes obligés d'admettre l'existence, je n'en puis pas dire grand chose encore. Il semble qu'elle se comporte comme des rayons, car il m'a semblé qu'elle pouvait être réfléchie ; d'autre part il semble qu'elle puisse être dirigée dans des objets, car elle paraît suivre une tige de verre coudée à angle droit ; de même on peut démontrer sa conductibilité à travers la main humaine dans certaines conditions. Peut-être il y a un facteur qui se comporte comme des rayons, un qui se comporte comme une émanation de corpuscules, c'est-à-dire comme une chose matérielle quelconque.

J'ai obtenu ces résultats très nets sur trois individus différents pendant l'hypnose ; je les ai aussi obtenus partiellement à l'état de veille ; et — ce qui est confirmatif — d'autres que moi les ont obtenus. Une dizaine de physiologistes, de physiciens et de psychologues ont pu, eux aussi, provoquer ces phénomènes chez mes sujets.

Maintenant, est-ce que les passes descendantes seules peuvent *endormir* le sujet ? Je ne puis pas encore répondre à cette question. Tout ce qu'on peut conclure de mes expériences, jusqu'à maintenant, c'est que les passes descendantes diminuent l'irritabilité des organes périphériques et des extrémités nerveuses ; par conséquent, ces passes exercent peut-être une influence calmante sur un patient, même si l'hypnotiseur n'arrive pas à l'endormir par ce moyen seul.

Les passes ascendantes peuvent-elles éveiller un sujet ? Je n'ai fait sur ce point que les expériences suivantes : chez des sujets que j'avais hypnotisés par la fixation, la suggestion verbale et les passes descendantes, j'ai provoqué le réveil en faisant des passes ascendantes des pieds à la tête, bien entendu sans plaques ; une fois seulement, j'ai laissé un autre que moi hypnotiser un sujet sans recourir aux passes descendantes et je l'ai fait éveiller par une troisième personne qui ne savait rien des résultats attendus et qui y arriva uniquement par des passes ascendantes.

Le temps ne me permet pas de relater les phénomènes d'irradiation, d'inhibition et de dynamogénie que j'ai observés, pas plus que mes recherches sur les effets produits sur d'autres régions que les mains, par exemple la face ou les yeux, etc. Toutes ces questions seront traitées dans le travail dont j'ai déjà commencé la publication en suédois, sous le titre : *Till nervsystemets. (Contribution à l'étude du dynamisme nerveux.)*

(De la *Revue de Psychothérapie*, Paris, Octobre 1913).

Les Nouveaux Livres

Deuxième Congrès Spirite Universel, organisé par le Bureau International du Spiritisme (Genève, 1913). — Genève, Jent, éd. — 5 frs ; franco de port : 5 fr. 50. S'adresser au Président de la Société d'Etudes Psychiques, 2, rue des Délices, Genève).

C'est un beau volume de 250 pages en grand in-8°. Il est bien organisé ; on pourrait seulement regretter de ne point trouver dans la Table des Matières l'indication du sujet spécial traité par chaque orateur, aussi dans les rubriques des Questions A, B et C.

Les quatre questions qui avaient été soumises au Congrès étaient les suivantes : A, Rôle du Spiritisme dans l'évolution religieuse de l'humanité ; B, La pratique de la Médiumnité ; C, La Presse spirite.

La première de ces questions ne présentant qu'un intérêt surtout théorique, les discours qui s'y rapportent sont généralement moins intéressants. Dans la question B on rencontre quelques bonnes communications, telle que, par exemple, celle du Dr Gustave de Gaj, croate, sur « les Apparences de fraude dans le Spiritisme expérimental expliquées scientifiquement » ; celles de MM. Delanne, Léon Denis, Béziat, Wibin (belge), et celles de quelques délégués américains qui apportèrent des éléments intéressants sur la pratique de la médiumnité dans leurs pays.

Quant à la discussion sur la Presse spirite, elle fut parfois assez brillante et intéressante ; mais il nous semble bien qu'elle apporte plutôt le témoignage d'une impuissance, que nous espérons momentanée, dans ce domaine. Il est toutefois remarquable que, même dans ce milieu, on a généralement reconnu que « les journaux spirites devraient contenir moins d'articles théoriques et davantage de faits bien contrôlés ». C'est un grand progrès, s'il est appliqué et applicable. Mme Cadwallader, directrice du *Progressive Thinker*, le grand organe spirite de Chicago, n'a pas caché, par exemple, que son public demande plutôt des articles de spéculation philosophique.

CHARLES LANCELIN : **La fraude dans la production des phénomènes médiumniques.** — (Paris, Librairie des Sciences Psychologiques, 42, rue Saint-Jacques).

Dans cet intéressant volume, que tous ceux qui s'adonnent à des expériences médiumniques ne peuvent que lire avec fruit, l'auteur résume avec talent les observations faites en ces dernières années, au sujet de la fraude : fraude volontaire et consciente du sujet ; fraude inconsciente du sujet, en considérant celui-ci au point de vue normal, psychique, pathologique, hypnotique ; fraude des assistants (volontaire, semi-volontaire, inconsciente) ; fraude éventuelle des entités astrales.

Nous croyons utile de reproduire ici les derniers alinéas du livre :

Certes, je crois que, *pour le présent*, toutes les fraudes et pseudo-fraudes connues se trouvent mentionnées en cette étude ; mais je crois aussi, je crois fermement que l'avenir nous réserve à cet égard de grandes surprises, quand nous connaîtrons mieux les lois de la psychologie médiumnique, de la suggestion mentale, de la trance, etc., etc.

Qui donc, en effet, il y a dix ans, connaissait le dédoublement, la répercussion, les filaments fluidiques, la suggestion, la transfiguration ?... Alors, toute fraude constatée était regardée comme volontaire et consciente ; aujourd'hui, la fraude volontaire et consciente est regardée comme l'exception, parmi toutes les pseudo-fraudes, les fraudes fictives, dont une étude attentive du sujet nous a révélé l'existence.

Donc, ce qui se passe à l'heure actuelle doit nous être un motif absolu de prudence dans nos jugements.

Qu'il me soit permis de rappeler ici ce que je disais en principe de ces pages : — Aujourd'hui, ma conviction est acquise ; même en laissant de côté tout ce qui est quasi-fraude d'origine extérieure, même en n'examinant que le sujet lui-même, j'affirme avec la certitude d'être dans le vrai qu'il n'est *aucun* médium, si honnête, si probe et loyal soit-il, qui n'ait fraudé, ne fraude ou ne doive frauder, soit consciemment, soit semi-consciemment, soit inconsciemment sous l'empire d'un état psychologique, physiologique ou mental qu'au fond nous ne faisons que commencer à soupçonner.

Dans ces conditions, quand il y a fraude *avérée*, je m'éloigne. Mais quand il y a doute, j'estime que, dans notre ignorance des contingences, ce doute doit profiter au sujet, quitte à étudier ensuite attentivement ce sujet.

Cette ligne de conduite n'est-elle pas plus sage, plus logique, que celle des gens qui se croyant toute science infuse et estimant naïvement qu'ils ne peuvent être impeccables, accablent le médium pour la moindre apparence de fraude ?



Et je suis au moins sûr, en agissant de la sorte, de ne pas commettre d'injustice.

CHARLES LANCELIN : **Mes Rapports avec le Diable.** Coups de sonde dans le Mystère. — (H. et H. Durville, éd., Paris, rue Saint-Merri, 23. — 3 fr.).

Dans ce livre, très curieux et très bien écrit, M. Lancelin raconte surtout les séances expérimentales auxquelles il a assisté dans certains milieux « Satanisants », « Lucifériens », voire même Psychistes, et dans lesquelles on se proposait d'évoquer le diable ; on croyait même souvent y être parvenu. M. Lancelin n'a pas de peine à montrer qu'il s'agissait de simples *personnifications* se produisant chez des sujets hypnoïdes, pour la plupart des détraqués : malheureusement il se croit en devoir de compléter cette explication scientifique en parlant des *Elémentals* créés par la pensée humaine et autres fantaisies occultistes, point nécessaires, surtout dans le cas dont il s'agit.

Mais M. Lancelin prépare le lecteur à ces excursions modernes ayant pour but la recherche du diable, en nous montrant ce que celui-ci fut dans les temps où on y croyait généralement, et raconte, à ce sujet, des histoires piquantes. Un assez grand nombre de planches hors texte reproduisent les traits de Messire le diable, tel qu'il a été imaginé par les théologues exorciseurs et les occultistes d'antan.

CHARLES LANCELIN : **Comment on meurt, comment on naît.** Les deux pôles de la vie. — (H. et H. Durville, éd., Paris. — 1 fr.).

C'est un petit traité théorique sur la nature de l'être humain, selon les doctrines occultistes professées par l'auteur.

ERNEST BOSC : **L'Aither**, ou l'Energie Universelle, L'Univers atomique, l'Electricité inconnue. — (Charconac, éd., 11, quai Saint-Michel, Paris. — 2 fr.).

Curieux ouvrage, dans lequel quelques-unes des questions les plus troublantes que les physiciens discutent aujourd'hui au sujet de la nature de l'atome et de l'énergie, etc., sont envisagées à un point de vue occultiste. C'est de la science fantaisiste, au moins pour le moment ; mais le passé prouve que dans le tas des hypothèses de ce genre se trouvent toujours quelques notions destinées à constituer la « vérité » de demain.

A. DE NOIRCARME : **Quatrième dimension.** — (Edition Théosophiques, Paris, rue Dareau, 81. — 2 fr. 50).

La presse théosophique s'est occupée, depuis quelque temps déjà, de ce livre, dont différentes circonstances ne nous ont pas permis de parler jusqu'à ce jour.

La question de la « quatrième dimension » a une importance capitale aussi pour les psychistes, qui depuis Zöllner, l'envisagent comme une hypothèse élégante, cherchant en elle un élément pour la compréhension de quelques phénomènes médiumniques. M. de Noircarme, qui est théosophe, traite cette hypothèse avec l'appui d'autres hypothèses, qui sont pour lui des « connaissances » ; pour les personnes qui ne les acceptent point, ses théories n'ont donc aucune valeur, ou à peu près. Mais la première partie du volume surtout, de nature plus strictement mathématique, peut intéresser toutes les personnes capables de suivre les démonstrations géométriques, qui y trouveront même plusieurs données à retenir.

Baronin ADELMA VAY DE VAJA : **Ueber das Seelenleben in taeglichen Betrachtungen.** — (Lechner Müller, Vienne, Mohsg. 3. — 3 couronnes).

Nous avons déjà annoncé, il y a quelque temps, la publication d'un autre volume de communications médiumniques, recueillies par Mme de Vaja. Sans manquer à notre principe de ne jamais discuter les publications ayant un caractère de révélations, et par conséquent, sortant des questions expérimentales dont nous nous occupons, nous dirons que ces « communications » sont de nature essentiellement religieuse et chrétienne.

F. ZINGAROPOLI : **Malefizii d'Amore.** — (Naples, Società Editrice Partenopea. — 3 livres).

Tout ce qu'il y a de mystérieux, de surnormal, de superstitieux même dans l'amour est passé en revue dans cet ouvrage, où les philtres, les envoûtements, les enchantements, les « nouements de l'aiguillette », etc., défilent dans les différents chapitres devant les yeux des lecteurs, avec leur historique, leur étude raisonnée et une foule de connaissances curieuses et intéressantes sur la matière.

S. N. ZANNE : **Vingt-quatre Cours introductoires aux Principes de Cosmosophie.**

L'auteur développe dans ce livre les principes rudimentaires d'une Science métaphysique oc-



culte à laquelle il s'est initié et qu'il appelle « la Loi de Melchissédech ». Ces cours ont été professés à Paris, il y a quelque temps, devant un groupe de disciples et d'adeptes.

H. N. de Frémery : **Nieuwe Handleiding Tot de Kennis van het Spiritisme**, Telepathie van Levenden, Stervendenen. Overledenen. — (Van Dishoeck, Bussum.

Ouvrage très intéressant, dans lequel un grand nombre de faits, surtout de nature télépathique, sont recueillis, pour la plupart tirés des publications de la S. P. R., des *Phantasms of the Living* et de *L'Inconnu*, de M. Flammarion ; l'auteur les examine et les classe avec beaucoup d'esprit critique. L'édition est remarquablement élégante.

Dr G. Encausse (Papus) : **Premiers Eléments de Morphologie humaine**. — Paris, Chacornac, éd.).

Le Ministère de la Guerre ayant établi un laboratoire de Morphologie humaine où l'on s'efforcera de créer une classification des êtres humains d'après leur forme, le Dr Papus, qui est médecin major de 2e classe de réserve, a publié cette plaquette dans laquelle la classification des types humains est faite conformément aux observations personnelles de l'auteur et aux doctrines d'anciens physionomistes.

Bibliographie Méthodique et illustrée de la Science Occulte. — Chacornac, éd., 11, quai Saint-Michel, Paris. — 2 fr.).

Ce catalogue de la Librairie Chacornac, qui publie la plupart des ouvrages occultistes français, est paru depuis quelques mois déjà. Il est, en même temps qu'un Catalogue, un volume très curieux et utile par son texte et par ses gravures. Sédir a écrit pour lui une Préface et des Notes explicatives.

Aug. Lemaitre : **La Vie mentale de l'Adolescent et ses anomalies**. — (Saint-Blaise, Foyer Solidariste).

Nous regrettons d'avoir beaucoup tardé de parler de ce volume, dont le but ressort plutôt de la psychopathie et de la pédagogie, mais qui contient nombre de chapitres très importants pour ceux qui s'occupent des sciences métapsychiques. Quelques passages importants avaient d'ailleurs paru déjà dans les *Archives de Psychologie* de Genève, où ils avaient été très remarqués.

Un cas de personnalité multiple que le professeur Lemaitre a constaté chez un enfant est du plus haut intérêt pour l'étude de l'origine des « communications » automatiques des médiums. Les paranmésies, les extases, les autoscopies, les rêves autoscopiques, les hallucinations de plusieurs formes constituent aussi une partie très importante de cet ouvrage, dont trente figures, dans le texte, augmentent l'attrait et l'intérêt.

Quintin Lopez Gomez : **Prometeo Victorioso, o Ciencia del Exito** en todas las empresas. — Maucci, éd., Barcelone. — 3 pesetas).

Un grand nombre de volumes qui se proposent d'éveiller les facultés d'énergie latentes dans l'esprit des lecteurs, pour les amener au succès dans la vie, ont paru en ces dernières années. L'ouvrage de M. Q. L. Gomez n'est toutefois pas uniquement « un de plus » dans cette collection : il a son caractère et sa méthode spéciale ; il est conçu honnêtement, ne promettant que ce qu'il peut donner : par ses nombreux emprunts aux sciences psychiques, il sera lu avec un intérêt spécial par les personnes qui ne sont pas étrangères à ces études.

Quintin Lopez Gomez : **Arte de curar por medio del Magnetismo,** y sus auxiliares : banos, masaje y gymnasia. — Maucci, éd., Barcelone, Calle Mollorca, 166. — 3 pesetas.

Ce livre de notre confrère le Directeur du *Lumen*, sans prétendre à exposer beaucoup de vues nouvelles au sujet du Magnétisme, constitue l'un des traités les plus clairs et les plus complets qui aient été publiés en langue espagnole sur cet argument et peut être conseillé aux personnes qui désirent connaître ces théories encore si discutées; spécialement au point de vue thérapeutique.

Paul Richard : **Les Dieux**. — (Fischbacher, éd., Paris, 33, rue de Seine).

Nous avons dernièrement analysé un autre ouvrage du même auteur : *L'Ether Vivant*. Celui qui vient de paraître est aussi d'une lecture pénible et difficile, par suite de la monotonie et de l'obscurité de sa forme ; toutefois, la façon dont l'auteur étudie « les Dieux », c'est-à-dire les divers sujets de la religiosité humaine, ne manque pas d'originalité et de profondeur.



Au Milieu des Revues

La douteuse histoire du Recteur d'un temple de Kensington

Plusieurs journaux anglais, français et d'autres pays ont reproduit dernièrement un récit du *Daily Mirror* selon lequel un recteur du quartier aristocratique de Kensington, à Londres, se trouvait dans son bureau, quand une jeune dame voilée, et dont la contenance trahissait une vive agitation, fut introduite chez lui et le pria de vouloir bien aller immédiatement donner l'absolution à un certain M. X. qui était sur le point de mourir. Le recteur n'avait jamais entendu ce nom, mais suivit la dame dans un auto-taxi, jusqu'à une grande maison placée dans une des principales places de Londres.

Quand il y arriva, il fut reçu par un valet, qui lui dit que son maître venait de se mettre à table.

— Mais, dit le Recteur, on vient de me dire que M. X. est très malade.

Le valet lui assura que son maître était fort bien portant. Le recteur rouvrit la porte, derrière lui, pour s'expliquer avec la dame, mais celle-ci avait disparu.

A ce moment, M. X. lui-même vint voir ce qui se passait ; quand on le lui eut expliqué, il pria le clergyman de rester à dîner avec lui, ce qu'il fit ; après dîner, il lui déclara que, tout de même, il croyait devoir saisir l'occasion pour se confesser et, l'ayant fait, il reçut l'absolution. Quand le recteur s'en alla, M. X. lui promit d'assister au service religieux du lendemain matin. Comme il n'y alla pas, le recteur se rendit de nouveau à la maison de M. X., où un domestique lui annonça que son maître était mort durant la nuit. Ayant obtenu l'autorisation de se rendre auprès du lit funèbre, le recteur vit pendue à la paroi une photographie de femme, dans laquelle il reconnut aisément la dame qui avait été le chercher, la veille.

— Impossible, lui dit le domestique ; c'est là le portrait de la mère de Monsieur ; elle est décédée il y a une vingtaine d'années.

Quand nous lûmes ce récit, nous nous rappelâmes qu'il avait déjà été publié, il y a quelques années dans une revue catholique — dans l'*Echo du Merveilleux*, sauf erreur.

La Direction du *Light* envoya quelqu'un à la Rédaction du *Daily Mirror* pour obtenir des précisions sur ce fait ; on lui répondit que le recteur en question n'aimait pas qu'on fît connaître son nom (!) ; que le fait avait été relaté par cet ecclésiastique dans un sermon qu'il avait fait dans une église de Kensington, le matin du 30 Novembre.

Un lecteur du *Light* écrivit postérieurement à ce journal en disant qu'une dame catholique lui avait raconté un fait identique, en 1891. On signale le même fait comme ayant été publié par Leadbeater, l'écrivain théosophe, dans un de ses ouvrages. Dans le livre *Usolved Mysteries*, de Mrs. Violet Chambers Tweedale, se trouve un ouvrages. Dans le livre *Unsolved Mysteries*, de *du Père Lucas*, qui est identique à l'histoire du *Daily Mirror*.

Tout cela ne prouve point que l'histoire est fausse ; mais prouve qu'elle n'est probablement pas nouvelle. Ou bien alors, le Révérend recteur de l'église de Kensington, qui craint si fort la publicité, ne méritait pas d'être mêlé à un événement aussi extraordinaire, que sa pusillanimité condamne à demeurer inutile.

La Revue des Sociétés Secrètes

La *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* se plaint de ce que j'aie attribué à sa mauvaise foi l'addition de deux mots dans une phrase écrite par moi et qu'elle rapportait. Ces deux mots renversaient complètement la signification de la phrase. (Voir notre fascicule de Nov.-Déc., p. 366).

M. de Vesme a en partie raison, le sens de sa phrase a été dénaturé par une coquille malheureuse dont je suis aussi, si ce n'est plus, contrarié que lui, et pour laquelle je lui fais toutes mes excuses. Mais, ceci dit, il a tort de vouloir transformer une erreur matérielle de copiste ou de compositeur — je n'ai plus sous la main les épreuves et la copie qui permettrait de constater d'où elle provient — en un système...

Si nous suivons, en effet, avec grand intérêt les travaux publiés par les *Annales des Sciences psychiques*, nous n'avons jamais dit que la Société Universelle d'Etudes Psychiques est une « Société secrète, travaillant pour le diable ». Ici, M. de Vesme n'a pas dénaturé un texte, il l'a inventé de toutes pièces pour nous faire un procès de tendance.



Jusqu'ici, j'ai beaucoup plus rencontré la supercherie humaine, que l'action surnaturelle dans les faits spirites et occultes, et la « Société Universelle d'Etudes Psychiques » ne travaille pas plus pour le diable que pour les fraudeurs, mais comme tous ceux qui, de bonne foi, s'occupent de spiritisme et d'occultisme, elle est certainement victime des deux, et surtout de ces derniers.

J'avoue, en effet, avoir été « un peu prompt », comme le dit mon contradicteur, et je ne puis que le regretter, puisqu'il est constaté qu'il s'agissait d'une erreur matérielle. Seulement il me faut noter que celle-ci n'est point « de copiste ou de compositeur », mais du rédacteur lui-même, qui a mal lu mes paroles, puisqu'il les a commentées comme si elles disaient le contraire de ce qu'elles disaient en réalité.

Mais pour ce qui se rapporte à l'affirmation que « la Société Universelle d'Etudes Psychiques est une Société secrète », il me sera permis d'observer que je sais fort bien que la *Revue Internationale des Sociétés secrètes* n'a jamais dit cela ouvertement, mais par le simple fait de s'occuper de nous de cette façon, elle paraît l'admettre implicitement, à cause de son titre.

Je crois que peu d'hagiographes contesteraient aujourd'hui que les récits de miracles chrétiens de tous temps fourmillent d'erreurs et de fraudes. Mais il serait injuste d'enfiler des litanies de Saints n'ayant jamais existé (et dont l'Eglise elle-même raye quelques noms, de temps en temps), ou des listes de miracles légendaires, en oubliant certains événements de la vie de Saint François Xavier, de Saint Antoine de Padoue, de Saint Alphonse de Liguori, etc., ou encore ces étonnantes *Béatifications* du Pape Benoît XIV, qui éclairent d'une si vive lumière une époque où les Encyclopédistes commençaient à peine leur œuvre, et où la critique scientifique moderne n'existait, pour ainsi dire, pas encore.

De même, il ne nous semble pas juste de ne retenir des phénomènes spirites et occultes que les faits se rattachant à la supercherie humaine.

Et quand la *Revue des Sociétés Secrètes* considère comme une honteuse « déchéance » le fait que quelques ecclésiastiques puissent apporter leur collaboration éclairée et précieuse à l'œuvre de la S. U. E. P., sachant bien que cette œuvre peut, tout au moins, être tournée contre le matérialisme, il est assez naturel que nous nous sentions froissés de ces paroles injustement désobligeantes, et que nous soyons portés à interpréter avec quelque « promptitude » ce qui, heureusement, en dernière analyse, est apparu n'être que le résultat d'une coquille typographique — ou l'erreur d'un rédacteur.

C. DE VESME.

Un dernier écho de l'affaire Carancini

Le *Journal du Magnétisme* vient de publier une lettre du baron Léon von Erhardt dans laquelle ce monsieur, qui s'est beaucoup occupé du médium Carancini, ainsi que nos lecteurs s'en souviendront, sans contester que MM. Durville aient pu saisir M. Carancini en flagrant délit de fraude, observe que les personnes qui sont au courant du caractère de la médiumnité ne peuvent pas attacher une importance excessive à des cas semblables, alors qu'il s'agit d'un médium qui, comme Carancini, a donné des phénomènes qui ne peuvent pas être mis en doute, parce qu'ils se sont passés en ces conditions de contrôle absolu.

En commentant cette lettre, M. H. Durville écrit :

> Nous publions avec plaisir cette lettre du baron Erhardt, un psychiste qui a étudié avec un esprit scientifique les facultés de Carancini, facultés médiumniques que nous n'avons d'ailleurs jamais niées, quoiqu'en disent quelques-uns de nos confrères.

Cette déclaration est utile à enregistrer, parce qu'elle prouve que le prétendu démasquement de Carancini, au sujet duquel on s'est arrangé pour faire tant de bruit, même dans la presse quotidienne, se réduit en réalité à la constatation d'une de ces fraudes telles qu'on peut assez facilement en constater même avec les meilleurs médiums, surtout si on ne s'arrange pas pour les empêcher.

La valeur diagnostique du sthénomètre du Dr Joire

M. le Dr F. CAZZAMALLI vient d'exécuter au Laboratoire de Psychologie Expérimentale de l'Asile d'Aliénés de Reggio-Emilia une série de recherches au sujet du sthénomètre du Dr PAUL JOIRE, auquel son inventeur attribuait encore dernièrement, dans un article suggestif publié dans le *Bulletin de la Société de Médecine Mentale de Belgique* (Décembre 1912), des qualités qui le rendaient précieux pour la diagnose des maladies nerveuses. Les expériences que M. Cazzamalli décrit minutieusement le portent à croire qu'il est bien difficile de pouvoir se fier entièrement à l'appareil en question pour le diagnostic exact d'une maladie, même de nature hystérique et épileptique ; mais il reconnaît positivement que :

1° L'appareil du Dr Joire est sensible au voi-



sinage immédiat des corps vivants, et toute la réaction n'est certainement pas dûe aux irradiations thermiques des corps en question ;

2° Il semble hors de doute que les fortes crises neuropsychiques (par ex. les accès épileptiques), amènent dans une période constatée de 24 heures et avec une certaine constance, des baisses remarquables dans la réaction sthénométrique.

" Métagnomie "

C'est le terme que propose M. Emile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, dans un article qu'il publie dans l'*Echo du Merveilleux*, pour désigner cet ensemble de faits supranormaux qui concernent la perception sans l'intervention des sens. En effet, *clairvoyance*, *clairaudience*, etc., ne concernent respectivement que la vue, l'ouïe, etc., tandis que le mot *Métagnomie* (de *méta*, au-delà, et *gnomie*, connaissance), embrasse toute cette classe de phénomènes.

M. Boirac paraît disposé à se ranger parmi les chercheurs, très nombreux parmi les occultistes, qui expliquent une partie de ces faits « métagnomiques » par des radiations émanant d'objets, et l'autre partie par une intercommunication des cerveaux, qui s'opérerait, à son tour, au moyen de radiations.

Exprimée en termes d'ordre physique, dit-il, l'hypothèse revient à admettre que chaque cerveau humain émet des radiations spéciales corrélatives à ses pensées conscientes ou inconscientes ; des rayons susceptibles d'être arrêtés au passage par un autre cerveau et d'y reproduire les pensées du premier, susceptibles, aussi peut-être, d'impressionner des objets matériels et de s'y emmagasiner comme des vibrations sonores s'emmagasinent dans les disques d'un gramophone.

M. Boirac ne veut pas, toutefois, attacher trop d'importance à ces hypothèses.

Comme nous l'avons dit ailleurs — conclut-il en effet — le véritable esprit scientifique consiste à se désintéresser, au moins provisoirement, du besoin d'explication, et à se réduire volontairement à la seule recherche, lente, persévérante, obstinée du déterminisme des phénomènes. Aux yeux du savant, la théorie la plus ingénieuse, la plus intrinsèquement cohérente, est par elle-même sans valeur et sans intérêt ; elle constitue même pour la science un obstacle et un danger, si elle aide seulement l'esprit à se représenter les faits déjà connus d'une façon qui lui plaise et le dispense en satisfaisant sa curiosité de toute investigation ultérieure.

ECHOS ET NOUVELLES

Les illusions d'un Illusionniste

Au mois de janvier dernier, alors que les attaques de quelques journaux parisiens contre les livres de Mme Bisson étaient plus vives, le prestidigitateur Dicksonn a fait, à ce sujet, deux conférences publiques à la salle Berlioz. Nous avions prié l'un de nos amis, M. le commandant Ch., que la curiosité avait amené à s'y rendre, de bien vouloir nous en communiquer un compte rendu. Et voici ce qu'a bien voulu nous écrire M. Ch. :

J'avoue que cet illusionniste m'a profondément désillusionné. Au vrai, je m'attendais à de tout autres révélations. Il parle du spiritisme comme un aveugle parle des couleurs. Il n'a pas la moindre idée de la façon dont se poursuivent les expériences sur les forces inconnues et confond naïvement les recherches des cercles d'études psychiques avec les pratiques des somnambules extra-lucides, des diseuses de bonne aventure et des charlatans de foire. Il est ainsi de par le monde des personnes qui confondent les « tours de physique » et les « expériences de physique ».

Après avoir rapporté les vieilles histoires des fraudes de quelques médiums célèbres, le conférencier passe à divulguer le truc classique des ardoises, à dévoiler les subterfuges des horoscopes de diseuses de bonne aventure, des devineurs de chiffres des music-halls.

Les lévitations de table sont faites à l'aide de crochets que des compères portent attachés autour du poignet et dissimulés sous les manches. Les coups dans les tables sont produits à l'aide d'un dispositif élastique logé dans le pied du guéridon et actionné par des contacts avec un parquet truqué.

Quant aux matérialisations et aux phénomènes de



télékinésie, ils sont l'œuvre d'un brave compère tout vêtu et encapuchonné de noir, comme un rat d'hôtel, lequel profite de son invisibilité pour remuer les meubles, agiter des marques et des mouchoirs phosphorescents.

Toute personne ayant réellement assisté à des expériences comprend immédiatement qu'aucun de ces trucs n'est applicable à des séances médiumniques dans les circonstances absolument différentes dans lesquelles celles-ci se passent. De cette façon, la démonstration du conférencier se tourne contre sa propre thèse. Si pour produire les mouvements des tables, les coups frappés, les matérialisations, etc., il est nécessaire d'avoir des compères, des dispositifs électriques, des parois tendues de noir et des hommes habillés et masqués de même couleur, il est évident que, ces trucs ne pouvant pas être appliqués dans les séances médiumniques, les phénomènes qu'on y obtient sont inexplicables pour M. Dicksonn.

C'est d'ailleurs un raisonnement analogue qu'a fait M. CAMILLE CHAIGNEAU dans la *Vie Mystérieuse* en parlant de la même conférence.

Il faut croire — dit-il — que le cas des expériences de Mme Bisson est bien déconcertant pour les prestidigitateurs, car voici, en résumé, le raisonnement que M. Dickson nous a tenu (si ce n'est la forme, c'est du moins le fond) :

A. — Tous les médiums sont de simples truqueurs, et les prestidigitateurs connaissent leurs trucs, puisqu'ils en sont les inventeurs et que les médiums les leur ont pris, pour exploiter la crédulité publique.

B. — Mme Bisson dit avoir travaillé assidûment avec Mlle Eva C. depuis 5 ans. Il est, dès lors, impossible que pendant tant de temps elle ne se soit pas aperçue de la supercherie.

C. — Donc, je suis convaincu, dit M. Dicksonn, que Mme Bisson est de connivence avec la truqueuse Eva C.

Telle est la conclusion, aussi stupéfiante que merveilleusement courtoise, que nous a servie M. Dicksonn.

Or, voici quel a été sur moi le résultat de ce raisonnement. Il m'a suggéré cet autre :

A. — Mme Bisson (pour les diverses raisons ci-dessus énumérées) est d'une bonne foi indiscutable, et nul encore, sauf le très distingué M. Dicksonn, n'a eu la pensée d'élever un soupçon à son égard (1).

B. — Or, M. Dicksonn, le prince des prestidigitateurs, ne peut pas expliquer par un système de trucs les faits constatés chez Mme Bisson, sans affirmer sa connivence.

C. — Donc (une telle connivence étant écartée par toute personne de bon sens), ce qui éclate, du fait de l'assertion de M. Dicksonn, c'est la faillite de la prestidigitation en ce qui concerne ces phénomènes.

Il n'en reste pas moins quelques faits troublants à éclaircir ; mais depuis que j'ai entendu M. Dicksonn, je suis moins porté à en chercher l'explication dans une fraude du médium ; d'autant qu'il est bien d'autres hypothèses à envisager. Le principal est d'exercer un contrôle rigoureux.

(1) M. Chaigneau se trompe : Cette accusation a été lancée contre Mme Brisson aussi dans les journaux de MM. Durville — et c'est là ce qui fait la gravité du cas. — *N. de la R.*

Pour donner une idée de la compétence de M. Dicksonn dans les questions médiumniques, nous citions dans une séance de la S. U. E. P., le 17 février, une lettre de ce prestidigitateur à l'*Echo du Merveilleux*, dans laquelle il écrivait ces mots textuels :

« *Quant à Eusapia Paladino, j'ai constaté sa fraude dans un café de province où elle faisait une tournée scientifique.* »

L'illusionniste conférencier s'était laissé illusionner par une farceuse qui, depuis quelques années, donne des séances dans certains cafés de province et de villes d'eaux sous le nom d'*Eusapio Paladina !* Mon Dieu, qu'il est donc facile de mettre dedans cet illusionniste ! Quel est le plus simple spirite qui serait capable de s'illusionner au point de croire qu'Eusapia donne des séances dans des cafés de province, et qui connaît si peu la littérature de ce médium, qu'il ne lui soit jamais arrivé de voir un de ses portraits ?

Les journalistes chez Mme Bisson

En ces derniers temps, Mme JULIETTE BISSON, outrée des attaques dirigées contre son médium par des journalistes n'ayant pas assisté à ses séances, a imaginé de leur faire répondre par des journalistes qui y avaient assisté. Aussi a-t-elle commencé d'en inviter quelques-uns à suivre ses expériences.

M. FERNAND DIVOIRE, l'un des publicistes parisiens les plus connus et les plus considérés, vient de publier dans l'*Intransigeant* un article intitulé: *Trois séances chez Mme Bisson*, dans lequel il rapporte ce qu'il a vu.

Mme Juliette Bisson — dit-il — m'a fait l'honneur de m'inviter à quelques-unes des séances données par Mlle Marthe-Eva C..., qui vit sous son contrôle permanent depuis cinq ans. J'y suis allé sans l'intention de me poser en « esprit fort », mais peut-être sans que mon subconscient voulût tout à fait renoncer au désir de me montrer « plus malin que les autres ». Cela pour vous éclairer sur le spectateur.

Après avoir exposé le soin minutieux avec lequel le médium et le cabinet sont visités et le



contrôle est fait durant la séance, M. Divoire écrit que les séances du 4 et du 9 mars ont été entièrement négatives. Voici le récit qu'il fait de la séance du 5 mars.

Même examen des lieux, des vêtements, etc.... Même contrôle qu'à la séance précédente (couture du maillot, de la blouse ; visite des cheveux, de la gorge, des oreilles, etc.). Même aspect de la séance : bavardage (notamment sur les rapports franco-allemands), contrôle des mains et des pieds. J'affirme n'avoir pas quitté de vue *une seconde*, de toute la séance, les mains de Mlle C..., qui sont d'ailleurs à la portée des miennes sans que j'aie à allonger le bras.

Mme Bisson, assise vis-à-vis du médium, a à sa droite M. Henri Nicolle, des *Annales* ; à sa gauche, moi ; derrière elle, le prince Sabah Eddine, M. Henriquez-Phillippe, du *Monde Illustré*, et le docteur Henri Bourbon.

Une heure environ se passe sans que rien se produise. Mais, presque subitement, après avoir tenu les mains du prince Sabah Eddine, elle se sent « prise ». Sa voix est complètement changée. Elle pose d'elle-même ses pieds sur les genoux de Mme Bisson et les y laissera immobiles, comme je m'en assure à diverses reprises. Les mains restent tenues incessamment par le prince ; la tête reste parfois voilée par les rideaux, surtout avant le début des phénomènes, et complètement visible le reste du temps.

Alors survient une véritable cascade de phénomènes. Un doigt lumineux apparaît sur l'épaule de Mlle Eva ; deux doigts semblent un moment lui serrer le bras gauche ; un doigt vient se poser sur la main gauche du prince Sabah Eddine, qui déclare ressentir un contact vivant, un peu plus froid que sa propre température et donnant l'impression d'être légèrement humide.

Un autre doigt encore sort de la bouche du médium et s'avance jusque près de son genou, à côté de moi. Mme Bisson allume brusquement une lampe électrique de poche à lumière rouge ; le phénomène disparaît, rentrant dans la bouche me dit-on. Il avait l'aspect d'un doigt d'homme assez court et fort, à l'ongle bien dessiné ; l'autre extrémité paraissait sectionnée nettement ; une sorte de filament brun-rouge y adhérait (on pourrait le comparer à un cordon ombilical). Les doigts apparus au bras ne montraient pas de filaments.

En même temps que ces « matérialisations » apparaît une substance liquide, d'un gris brun, éclairée de taches et de point lumineux que nous comparons à des pierreries ou à de petites étoiles. Cette substance coule abondamment sur le sarreau du médium. A la lumière de la pièce et à celle de la petite lampe rouge, nous en voyons apparaître à la hauteur des jambes ; elle semble se former au corps, puis traverser l'étoffe noire et s'y étaler ; elle s'y meut, s'éclairant et s'obscurcissant par places, mouillant la toile de la blouse ; la poitrine en est couverte. Je rappelle que le phénomène se produit à quelques centimètres de mes yeux.

Je n'ai pas pensé à « chronométrer » ces faits ; ils ont dû durer un quart d'heure environ.

Après une nouvelle attente, la séance est arrêtée. Les coutures faites pour fermer la blouse et le maillot sont intactes ; elles sont défaites avec mon canif. A l'abri du peignoir, le médium, qui est toujours en état de sommeil, abandonne ses deux vêtements que nous examinons tandis que Mme Juliette Bisson l'emmène, enveloppée du peignoir bleu. Auparavant, on procède à un nouvel examen des cheveux, de l'arrière-gorge, des oreilles.

La substance liquide qui, il y a quelques minutes, couvrait le devant de la blouse, a disparu. Il ne reste qu'une humidité à quelques petites places, de la salive peut-être (on en prélève sur une lame de verre pour un examen microscopique).

Après avoir fait plusieurs observations pour montrer mieux l'impossibilité d'une fraude. M. F. Divoire termine en disant :

Conclusion : les faits présentés par Mlle C... existent ; je les ai vus de mes yeux. Si l'on persiste à croire à une fraude, que l'on fasse comme Pasteur, que l'on montre « par où la souris est entrée ». A mes yeux, cette fraude paraît impossible ; elle serait d'ailleurs, en bon scepticisme, plus invraisemblable que les phénomènes eux-mêmes.

La « Maison hantée » de Fougères

Voici les renseignements que donnait, à la date du 12 février, le correspondant de Blois au *Petit Journal*, au sujet de la maison de Fougères-sur-Bièvre, dont quelques journaux ont parlé.

Nous nous sommes rendu dans le coquet bourg de Fougères.

La « maison hantée » est située en bordure de la route de Feings, à l'extrémité du bourg de Fougères. C'est une succession de rez-de-chaussée d'assez jolie apparence. M. Prouteau, rentier, et son petit-fils occupent le centre de cette agglomération.

C'est dans le logis Prouteau que s'exécute la sarabande infernale. Le sabbat commence entre dix et onze heures du soir, pour reprendre, quelques instants seulement, avant l'aube. Au jour tout redevient calme. Les rideaux des fenêtres de l'appartement et du lit du petit-fils de M. Prouteau s'agitent fébrilement, comme secoués par une main invisible, en même temps, un grand fracas sourd ébranle les cloisons et le parquet provoquant des chutes abondantes de plâtras.

A 10 h. 30, le vacarme commença. C'était un bruit sourd que se prolongeait, quelques secondes durant. Il reprenait par instants assez espacés. On dut emporter une gamine qui se trouvait mal. En compagnie de quelques monteurs électriciens de l'usine



des Montils, nous visitâmes, avec la permission du propriétaire de céans, la maison hantée pour voir si quelque pile, savamment disposée, n'aidait pas les esprits frappeurs dans leur besogne nocturne. Nous ne découvrîmes rien ; mais l'immeuble est bâti près du vieux château de Fougères. Il pourrait fort bien se faire que quelque souterrain, inconnu du public, communiquât avec le logis soi-disant hanté (!).

Une " Maison hantée " à Turin

Le 13 février dernier, la presse quotidienne de Turin répandit la nouvelle que des phénomènes très étranges et d'une apparence supranormale se produisaient dans l'habitation de la famille Cocchi, rue Vigone, 5. Le prof. C. Lucco, qui s'occupe de ces questions, se rendit alors sur les lieux, et envoya ensuite à *Luce e Ombra*, de Rome, des renseignements intéressants à ce sujet.

M. Cocchi est un employé des chemins de fer qui habite depuis peu dans une maison neuve de la rue Vigone, avec sa femme, une fillette de douze ans et un garçonnet de cinq. Les deux époux ne firent aucune difficulté pour raconter en détail à M. Lucco la série de faits troublants qui les avaient dérangés.

Ce furent d'abord des coups mystérieux dans la porte d'entrée, qui, plus tard, commença à s'ouvrir souvent, d'une façon inexplicable. M. Cocchi, inquiet, alla dénoncer ces faits à la police ; mais à peine était-il rentré chez lui, qu'il dut constater que des faits plus impressionnants encore commençaient à se produire : les chaises de la cuisine s'agitaient et s'entrechoquaient ; une lourde table fut déplacée aussi ; le couvercle d'une machine à coudre fut soulevé et changé de place. A ces mouvements assistèrent aussi les agents de police. On constatait en même temps que dans d'autres pièces plusieurs menus objets étaient également déplacés, mais non à la vue des assistants.

M. Cocchi avait ôté d'une paroi une glace par crainte que la force inconnue la brisât, et l'avait déposée et liée sur un lit. Sa fillette, en entrant dans la chambre, vit la glace se soulever ; ses parents, accourus, trouvèrent les nœuds défaits et l'enfant retenant la glace, qui s'était soulevée d'un côté et s'agitait comme si elle avait voulu glisser au bas du lit.

M. Lucco recueillit quelques témoignages de personnes étrangères à la famille Cocchi et s'adressa naturellement aussi aux agents de la police. Les agents Charles Fagliarini et Maximin Micca lui déclarèrent avoir vu personnellement les chaises de la cuisine se mouvoir et s'entrechoquer.

Les visionnaires d'Alzonne

Nous nous sommes occupés dans notre numéro de juillet 1913 — ainsi que, d'ailleurs, toute la presse à cette époque — des visions dont se disaient favorisés un certain nombre d'habitants, et surtout d'habitantes, d'Alzonne, près de Carcassonne, dans le Languedoc. Maintenant, les journaux viennent de publier une note annonçant que l'Autorité diocésaine a mis en garde le public contre les erreurs auxquelles pouvaient donner lieu ces « apparitions » auxquelles on ne doit pas attribuer un caractère divin, et dont il est défendu de s'occuper.

Cette déclaration avait été rendue explicable par la tournure que prenaient, depuis quelque temps, ces prétendues visions, de façon à mettre dans l'embarras les autorités ecclésiastiques, sans qu'en somme rien ne vînt démontrer la nature objective, ou tout au moins « véridique » (dans le sens que les psychistes attachent à ce mot) de ces visions. Celles-ci paraissaient, en effet, inspirées, comme presque toujours en pareil cas en France, par des préoccupations, non seulement religieuses, mais patriotiques et politiques. La Sainte Vierge que les visionnaires voyaient était « Notre-Dame des Armées », avec son cortège de Jeanne d'Arc, saint Michel, saint Louis, Charlemagne, Clovis, sainte Mathilde, sainte Marguerite, sainte Geneviève, Blanche de Castille, la Bienheureuse Imelda.

Certains des visionnaires auraient reçu des révélations particulièrement émouvantes : il s'agissait d'une guerre prochaine, de « Monseigneur Henri-Félix de Valois, roi du Sacré-Cœur », d'une révolution suivie d'une restauration monarchiste, etc.

Il est assez probable que la prudente déclaration de l'Autorité diocésaine contribuera à mettre fin à cette agitation mystique.

Le médium Craddock à Paris

M. Craddock se trouve depuis quelque temps à Paris, où il a été appelé par M. Borgnis, un riche spirite qui pourvoit à tous les frais des séances que donne le fameux médium à matérialisations, et qui invite un certain nombre de personnes à y assister. Parmi les invités à une séance récente étaient le Dr Gustave Le Bon, son secrétaire et un rédacteur du *Temps*, qui toutefois partirent avant la fin de la séance, mécontents de la façon dont celle-ci se déroulait. C'est au moins ce que raconte le *Fraterniste* de Douai. On sait, en effet, que le contrôle est presqu'impossible avec Craddock. Mais s'il est vrai ce que dit le *Fraterniste*, savoir que le Dr Le Bon se se-



rait plaint de la présence de dames à la séance, il faudrait croire que ce savant n'a pas encore des idées très justes au sujet des conditions dans lesquelles se développent ces phénomènes. Aux séances qu'il a eues avec Eusapia n'assistaient que des savants — et des savants qui s'attendaient à des fraudes — mais on n'a probablement recueilli que ce qu'on avait semé : des fraudes.

Le Mouvement psychique

Un legs important à la Société Américaine des Recherches Psychiques

M. James T. Miller, de Rochester (Etat de New-York) vient de mourir en disposant dans son testament d'un legs de 75.000 dollars en faveur de *l'American Institute for Scientific Research*, la Société fondée il y a quelques années par le prof. James H. Hyslop à New-York, principalement pour l'étude des phénomènes psychiques, et qui, bien que disposant déjà d'un fonds de 38.000 dollars environ, luttait jusqu'ici avec des difficultés financières sérieuses.

On sait que, pour obtenir ce qu'on appellerait en France la « reconnaissance d'utilité publique », *l'American Institute for Scientific Research* a une branche consacrée à des buts thérapeutiques et entretient une clinique de quelques lits ; mais sa branche de beaucoup la plus importante est la « Section B », c'est-à-dire *l'American Society for Psychical Research*, qui publie des volumes de *Proceedings* et un *Journal* mensuel, à l'instar de la S. P. R. de Londres.

Les dernières communications à l'Académie des sciences au sujet des sourciers

A la séance de l'Académie des Sciences du 22 décembre 1913, M. d'Arsonval donna lecture de la communication suivante de M. Armand Viré, docteur ès-sciences, professeur de géologie souterraine au Muséum.

... Nous avons expérimenté : 1° sur les métaux ; 2° sur les substances organico-minérales (squelettes) ; 3° sur les eaux et les cavités souterraines.

Nous avons examiné divers sujets ; des professionnels comme MM. Probst, Pélaprat, l'abbé Mermet, etc., et des amateurs, comme M. Prodel, etc. Enfin nous-mêmes avons suivi et contrôlé à la baguette les indications des sujets en expérience.

Métaux. — A Luzech (Lot), dans l'enceinte de l'oppidum gaulois de l'Impernal, M. Pélaprat et moi sentîmes, en un point que nous marquâmes soigneusement, un corps indéterminé, mais qui n'était pas de l'eau et était à 4 mètres de profondeur. Une fouille nous donna, à 4 mètres de profondeur, un petit tas de scories de fer, de pointe de flèches en fer et des anneaux en bronze. Fouillé à plusieurs mètres à l'entour, le sol ne nous donna plus rien.

A un autre endroit, une flèche en fer fut annoncée par M. Pélaprat à 0,65 m. de profondeur et y fut effectivement trouvée.

Il en fut de même à Baume-les-Messieurs (Jura), pour un gros clou annoncé à 0,45 m. et qui y fut récolté.

Squelettes. — Au Puy-d'Issolud, commune de Vayrac (Lot), M. Pélaprat dénonce la présence de deux sépultures à 1 mètre et 2 mètres de profondeur. Exact. Une troisième, indiquée à 2 mètres, contenait en outre, d'après l'opérateur, une petite masse de fer. Les fouilles donnèrent un squelette muni d'un *scramasax* ou grand couteau de fer de l'époque franque.

A Limogne (Lot), il indiqua un squelette dont la partie supérieure du corps, enfoui à 1,5 m. reposait sous le mur de fondation de l'Eglise, position qui fut reconnue exacte. A Luzech, il indiqua, à 1,5 m. des ossements qui furent trouvés au point indiqué.

Une inexactitude pourtant doit être relevée. Au Puy-d'Issolud, M. Pélaprat indique, près de la fontaine de l'Oulié, un ossuaire à 2,4 m. de profondeur. Les fouilles ne donnèrent à cette profondeur qu'une couche archéologique avec poteries, mais contenant toutefois des débris de cuisine composés *d'ossements d'animaux*.

Eaux et cavités souterraines. — Sur le plateau qui domine Luzech, M. Pélaprat, conduit au bord d'un gouffre (Igue Cantarel), lui donna 18,5 m. de profondeur. Une fissure impénétrable amenait l'eau de l'Est, une autre également impénétrable l'emmenait à l'Ouest, et, en outre, il y avait au Sud-Est un étroit diverticule de 0,6 m. de large et 4 mètres de long. Tout cela fut reconnu minutieusement exact. Suivant le cours de l'eau à l'Ouest, M. Pélaprat nous amena à 187 mètres sur un puits à eau, et à 584 mètres sur le verticale de la *source du Bourrut*, qui sort au pied de la falaise.

A Cournoux, commune de Saint-Vincent-Rive-d'Olt (Lot), M. Prélaprat nous traça très minutieusement les contours d'une grotte, indiqua deux galeries, malgré les dires d'une personne du pays, présente, affirmant qu'il n'en existait qu'une, et nous dit qu'avant la fin, à 30 mètres et à 10 mètres de la bifurcation, ces galeries devaient être obstruées. Nous fîmes alors le plan intérieur de la grotte, et toutes les indications furent reconnues exactes, à 0,5 m. près.

Au puits de Padirac (Lot), MM. Pélaprat et l'abbé Mermet, séparément et à plusieurs jours d'intervalle, nous tracèrent, en présence de M. E.-A. Martel, le plan de la partie amont de la rivière souterraine. Leurs plans coïncident assez exactement, comme tracé et comme profondeur, avec les plans levés, il y a plusieurs années, par M. Martel.

Nos deux sourciers suivirent de même les galeries aval jusqu'à 4 kilomètres de l'entrée, point où la rivière cesse d'être explorée et pénétrable. Continuant à suivre le cours de l'eau, ils trouvèrent au quatrième kilomètre une bifurcation. La branche de l'Ouest, suivie par M. Pélaprat, le conduisit, après dix autres kilomètres de parcours, à la source de Gintrac, dans la vallée de la Dordogne ; celle de droite, après un parcours de 12 kilomètres, et après s'être divisée en huit branches au voisinage des falaises de la Dordogne, aboutit enfin à la fontaine de Granou.

Nous n'avons pas encore vérifié ces derniers résultats à la fluorescéine ; mais, d'ores et déjà, on peut dire que les opérateurs ont abouti à deux points d'eau inconnus d'eux auparavant, et qui sont très vraisemblables.

Bien plus caractéristique encore est l'expérience réalisée aux grottes de Lacave (Lot) par MM. Probst, Pélaprat et l'abbé Mermet.

Nous possédons de ces grottes un plan de précision *inédit*, dressé il y a une dizaine d'années par M. l'ingénieur E. Brunet et conservé jusqu'ici absolument secret. Il n'en a été publié qu'une réduction *tronquée* et *condensée*, suffisante pour l'usage touristique auquel elle est destinée, mais dont l'étude préalable aurait conduit les sourciers malins qui eussent voulu frauder à des résultats inexacts, à plusieurs centaines de mètres près.

Nous nous trouvions donc dans des conditions idéales d'expérimentation.

Les sourciers, indépendamment les uns des autres, ont commencé par piqueter à la surface du sol, sur 350 mètres de long, un tunnel artificiel, servant d'accès aux grottes, large de 2,5 m., haut de 2 mètres, coudé et situé à une profondeur de 75 mètres à 100 mètres sous leurs pieds. Ils déterminèrent ses très petites sinuosités, puis arrivèrent dans les galeries naturelles, dont ils suivirent toutes les parois.

Un plan très soigné fut dressé après leurs expériences, à la même échelle (1 : 1000) que celle de l'ingénieur Brunet. Ce plan coïncida *dans toutes ses parties, à un millimètre* près, avec le premier.

L'expérience fut réussie plus tard avec même succès par M. Probst.

Ces messieurs déterminèrent en outre 2 kilomètres de cavités inconnues et qui vont être recherchées, ainsi qu'une rivière souterraine suivie sur 1.200 mètres de long. La partie amont n'a pu être vérifiée, mais, pour la partie aval, cette rivière, qui, d'après M. Probst, se bifurquait deux fois, fut conduite par lui jusqu'au sommet des falaises qui dominent la Dordogne, *juste sur la verticale de quatre résurgescences temporaires, ne fonctionnant pas à ce moment*, mais bien connues de nous et qui se remirent à couler après les grandes pluies des jours suivants (courant d'octobre).

Un certain nombre d'autres expériences ont été effectuées, mais, comme la vérification n'en est pas faite, nous n'en parlerons pas pour le moment.

Malheureusement, il y a sourciers et sourciers, et, pratiquement, on ne saurait être trop prudent dans le choix de ces spécialistes.

Si MM. Probst et l'abbé Mermet n'ont commis aucune erreur dans leurs expériences ; si M. Pélaprat n'en a commis qu'une, et encore combien vénielle, il n'en a pas été de même pour certains autres.

C'est ainsi que deux sourciers *se prétendant très entraînés*, l'un de la région de Cahors, l'autre de l'Est, mis sur des terrains où nous connaissions la présence de vides et de cours d'eau, ont été absolument incapables de nous fournir la moindre indication exacte. Nous avons su que, quelque temps après notre examen, et malgré nos conseils, l'un d'eux, ayant indiqué chez un particulier la présence de l'eau à 8 mètres, ne rencontra que le rocher, bien que le puits eût été poursuivi jusqu'à 18 mètres.

En outre, dans une communication faite à l'Académie, le 24 février, par le prof. d'Arsonval au nom du docteur Marage, ce savant rend compte de deux séries d'expériences consistant à faire déterminer par un sujet le moment où un courant d'eau intermittent passe dans une conduite.

Un sourcier amateur fut placé sous une tente au-dessus d'une conduite souterraine. Il lui était impossible de voir les deux personnes chargées de vérifier les résultats et de manœuvrer les vannes. Toutes les dix minutes on notait si l'eau coulait dans la conduite ou si cette dernière était vide. Une heure après on contrôla les dires du sourcier. On constata que sur *six* opérations il n'avait eu que *deux* réussites. Avec un sourcier professionnel les résultats furent analogues.

Dans une deuxième série d'expériences on remplaça la conduite par une gouttière ouverte. Les résultats furent également négatifs.

Le professeur Armand Gautier, président de la commission nommée par l'Académie, indiqua que des expériences faites à Lyon ont donné également des résultats peu favorables aux sourciers.

Ces expériences ont été faites par la Société d'Agriculture, Sciences et Industrie, de Lyon. Elles se déroulèrent à Saint-Genis-Laval. Les opérateurs passèrent treize fois sur une source sans qu'aucun d'eux en ait été prévenu par son instrument. Par contre, ils ont indiqué l'emplacement de vingt-huit autres filets d'eau, dont on n'a pas contrôlé l'existence, étant donné surtout que deux fois seulement leurs dires concordèrent. Bien plus, comme on avait eu soin de



faire parcourir au retour le même chemin les yeux bandés, la baguette ne vibra pas aux mêmes points où elle l'avait fait lorsque son propriétaire avait les yeux grands ouverts.

Il est toutefois à observer que le même Dr Marage fut plus heureux en de précédentes expériences, dont nous avons déjà rendu compte dans nos livraisons, ainsi que dans d'autres que le même M. d'Arsonval a communiquées à l'Académie des Sciences le 17 novembre 1913.

Ces expériences ont été exécutées en Tunisie, en bordure des routes numéro 38 d'Enfidaville à Kairouan et numéro 3 d'Enfidaville à Zaghouan. Elles ont été faites par M. Landesque, conducteur des ponts et chaussées, et contrôlées par des ingénieurs des ponts et chaussées.

Comme la baguette ne lui donnait aucun résultat, M. Landesque s'est servi du pendule, constitué, on le sait, par une petite sphère ou un petit cylindre conique suspendu au bout d'un fil. Il a déterminé neuf points d'eau et a indiqué d'avance la profondeur de l'eau, variant de 5 mètres à 19 mètres.

Dans les neuf points des sondages ont été faits : on a toujours trouvé de l'eau et la profondeur a été reconnue exacte dans sept points. Il y a donc eu deux erreurs : la première au kilomètre 21 de la route numéro 38, où l'eau annoncée à 13 mètres a été trouvée à 23 mètres, et la deuxième au kilomètre 19 de la route numéro 3, où l'eau annoncée à 18 mètres a été trouvée à 3 mètres.

Dans ces sortes de recherches les expériences négatives étant souvent les plus instructives, M. Landesque a cherché l'explication des erreurs qu'il avait commises.

L'erreur de profondeur semble due, dans le premier cas, à un examen incomplet de l'emplacement, et pour le second à la largeur du courant souterrain.

Le docteur Marage pense que ces expériences ont l'avantage de ne prêter à aucune critique de la part des sourciers professionnels : ces derniers en effet contestent la valeur des résultats obtenus sur les conduites d'eau. De plus, grâce au service des ponts et chaussées qui possède des moyens de sondage, on pourrait continuer ces recherches dans nos colonies africaines.

M. Landesque, ajoute M. Marage, se tient à la disposition de la commission nommée par l'Académie des sciences, commission composée de MM. Armand Gautier, Dastre, Violle et Douvillé, pour faire, sous sa direction, les expériences qu'elle croirait utiles.

En tous cas, les recherches de M. Landesque sont, d'après le docteur Marage, les premières expériences bien faites sur les sourciers et ayant donné des résultats *positifs et indiscutables*.

En ces conditions, les derniers insuccès du Dr Marage dans ses expériences par les conduites d'eau peuvent être considérés comme de simples épisodes négatifs, dont il importerait de rechercher les causes. Les insuccès de Saint-Genis-Laval sont plus graves.

Une conférence de M. Delanne

M. Gabriel Delanne a fait, le 15 mars, dans la vaste salle de la Société des Agriculteurs, une conférence organisée par la Société française pour l'étude des phénomènes psychiques, dont il est le président. Il a parlé des « Phénomènes de Matérialisation obtenus en présence de Mlle Eva C... » Après avoir traité des « matérialisations » en général, il s'est entretenu longuement sur celles qui se sont passées chez Mme Bisson en ces dernières années, en s'élevant avec force contre leurs détracteurs. Quelques interruptions isolées d'un des auditeurs, M. Henri Durville, donnèrent lieu à quelques incidents assez mouvementés, après lesquels l'assistance fit, à plusieurs reprises, une ovation à M. Délanne, montrant bien que les attaques contre Mlle Eva C... n'ont pas ébranlé dans les milieux spirites la confiance dans l'authencité des phénomènes obtenus par sa médiumnité.

Société Universelle d'Etudes psychiques

NÉCROLOGIE

Le Docteur Le Menant des Chesnais

La Société Universelle d'Etudes Psychiques vient de perdre un de ses membres fondateurs les plus éminents et un de ses collaborateurs les plus dévoués dans la personne du Docteur Le Menant des Chesnais, emporté par une courte maladie.

Etienne Le Menant des Chesnais est né à Nantes

le 10 juin 1849, d'une famille bretonne. Son père, le Dr Mathurin Le Menant des Chesnais, fut directeur des asiles d'aliénés de Rennes, de Châlons, de La Rochelle. Devenu veuf après avoir établi ses six enfants, il entra en religion.

Les études de notre confrère se devaient ressentir de ces périgrinations ; il les fit à Nantes, à Rennes, à Paris, chez les Eudistes. De même, il trouva probablement dans les enseignements de son père la direction qui devait le conduire à l'étude spéciale des maladies du système nerveux. Au moment où éclata la guerre de 1870, ses études classiques n'étaient pas terminées ; mais l'ardeur patriotique du jeune des Chesnais ne pouvait rester inactive à l'heure ou la France avait besoin de l'énergie de tous ses enfants. Il rejoint son père à Châlons et est attaché à l'ambulance qu'il y dirigeait ; il y déploie une activité et un dévouement sans bornes au service de nos blessés, ce qui lui valut plus tard la médaille de 1870.

C'est à Nancy, puis à Paris, qu'il passe en 1872, ses deux baccalauréats.

Ses études médicales furent des plus sérieuses et brillantes. Il commença sa médecine à Paris : stagiaire chez Germain Sée ; externe provisoire à Necker, chez Désormeaux en 1872 ; externe de Roger à l'Hôpital des enfants ; il se présente et est admis comme stagiaire au Val de Grâce en 1873. En 1875, il obtient de pouvoir démissionner pour s'installer comme praticien dans un poste vacant à Authon-du-Perche (Eure-et-Loir). Il passe à Paris, le 4 janvier 1876, sa thèse sur les affections de la moelle épinière.

Dans son poste du Perche, Le Menant des Chesnais reçoit, en 1879, la médaille des épidémies. Au bout de 7 ans, il vient exercer à Ville d'Avray, où il reste jusqu'en 1901.

A cette époque il entre à la Société de médecine pratique, comme correspondant d'abord, le 17 Mars 1883, puis comme associé le 20 Décembre de la même année, enfin comme titulaire en 1886.

Il fut pendant 10 ans secrétaire du Syndicat médical de l'arrondissement de Versailles, et secrétaire de la Société de Prévoyance des Médecins de Seine-et-Oise.

Il était, depuis sa fondation, membre de la Société d'Hypnologie. Il y faisait de fréquentes communications et y était des plus écoutés et des plus estimés.

Je ne puis citer que les principaux de ses travaux, qui furent tous publiés dans la *Revue de l'Hypnotisme* : Hypnotisme expérimental chez une sourde-muette : Sommeil provoqué à l'insu du malade. — Suggestion curative dans le cours d'une attaque d'éclampsie. — Fausses grossesses nerveuses. — Vertige de la locomotion guéri par la suggestion hypnotique. — Observations d'accouchements dans le sommeil hypnotique. — La maladie du demi-sommeil, etc., etc.

Parmi ses autres publications, je citerai : Considérations sur une épidémie de scarlatine et en particulier sur le contage scarlatineux (Société de médecine pratique, 1884). — Résultats obtenus par l'emploi de l'ergotine dans le traitement des hernies et dans un certain nombre d'autres affections (ibid. 1886). — Le cas de Mlle Couëdon (*Annales des Sciences Psychiques*, 1896). — Traitement de l'obésité par la diète lactée réduite (Société de Médecine et de chirurgie pratiques, 1903). Conférence sur Eusapia Paladino (1908). — L'Hypnotisme en pédagogie (1912). — Etude scientifique de la vie (1913).

En 1901, il est venu s'installer à Paris, dans le 17e arrondissement. Très vite, il se spécialisa dans la pratique de la médecine nerveuse et de l'hypnotisme.

Partout où exerça Le Menant des Chesnais, il conquit rapidement la clientèle ; sa patience et son dévouement pour les malades étaient infinis. Il avait dans le regard une puissance, une douceur, et à la fois, une profondeur étrange qui frappaient tous ceux qui l'approchaient.

Le Menant des Chesnais était de ces médecins qui peuvent et qui doivent exercer une grande influence morale. Doué d'un accendant, d'un pouvoir de persuasion considérable, il n'usa de ses facultés que pour le bien. Il était de ceux qui peuvent rendre des services moraux parce que leur mentalité est supérieure, parce qu'ils sont foncièrement bons.

Bonté, miséricorde, indulgence, grande pitié et dévouement, c'était là tout son secret.

L'étude des phénomènes psychiques ne pouvait le laisser indifférent. Aussi, dès les premières conversations que j'eus avec lui, au sujet de la création de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, nous nous trouvâmes d'accord sur tous les points.

Il prit une part active à l'élaboration des Statuts qui devaient fixer définitivement le but et les travaux de la Société.

Nommé Vice-Président du Bureau Central ; dès que la section de Paris fut organisée, il en fut, le premier, élu Président à l'unanimité.

Il conserva longtemps ces fonctions, dirigeant cette section, la plus importante de toutes, avec un esprit scientifique, une sagesse et une délica-



tesse auxquels chacun se plaisait à rendre hommage. Il fit à notre Société de nombreuses conférences, où le charme de la parole s'ajoutait à la sûreté de l'observation et à la profondeur des vues scientifiques, et dont nous avons tous gardé le souvenir.

Quand Eusapia Paladino vint à Paris se soumettre à l'observation et à l'expérimentation de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, il prit une part active à toutes les séances.

C'est lui qui, au cours de ces expériences, découvrit et fit constater le phénomène le plus important, le moulage en relief et en creux, de la force matérialisée d'Eusapia ; phénomène qui a pu passer inaperçu ou n'être pas compris des esprits superficiels et légers ; mais qui, à lui seul, démontre la réalité de certains phénomènes médianiques produits par Eusapia et ouvre des aperçus nouveaux sur la nature même de ces phénomènes.

Son observation était toujours juste, nette, indiscutable, ne s'arrêtant aux phénomènes superficiels ou plus apparents, mais sachant négliger les détails inutiles pour aller droit au fait précis, tangible et probant.

Esprit artistique et amoureux d'idéal, il savait trouver dans la contemplation de la nature le repos nécessaire à la détente de son esprit après ses longs travaux.

Tous les ans il allait passer ses vacances au bord de la mer, sur les plages de sa chère Bretagne. Là, sa boîte de couleurs sous le bras, il aimait à errer et à rêver sur les grèves, s'arrêtant au gré de son caprice quand un coin de paysage, un aspect particulier des flots lui plaisait davantage ; et il rapportait à Paris ces petits tableaux dans lesquels il excellait et dont il se plaisait à orner son appartement : couchers de soleil sur la mer, aspects variés et charmants de la plage et de la campagne bretonne.

Des Chenais fut toujours un catholique sincère et convaincu, pratiquant la religion avec ferveur, mais sans ostentation.

La foi ne l'empêchait pas d'aborder toutes les études philosophiques, auxquelles il apportait toute la rigueur de son esprit scientifique avec l'indépendance calme et sereine qui faisait le fond de son caractère.

Il était du petit nombre de ceux qui savent étudier sans passion et sans crainte, allant jusqu'au bout des déductions des vérités acquises, avec une bonne foi inébranlable et une sincérité qui ne redoute rien.

A ceux-là, Dieu permet, dès à présent, de voir et de comprendre la vérité pure et immuable. Sa dernière conférence et son dernier travail, qu'il intitule « Etude scientifique de la vie », nous montre bien ce médecin et ce savant ayant abordé de front le plus grave problème qui, malgré les passions humaines et qu'on le veuille ou non, préoccupe toujours l'humanité toute entière, le problème de l'avenir. Il va jusqu'au bout, il conclut et termine par cette phrase : « La Science nous révèle non seulement que Dieu est, mais que pour l'âme de l'homme, après la mort du corps il y a une autre vie. »

Ne nous apparaît-il pas, dans cette dernière phrase qu'il écrivit, avoir atteint le sommet le plus élevé et le digne couronnement de ses études et de son œuvre scientifique ? Il pouvait dire désormais : *Credidi et nunc scio !*

En parfaite santé, le 22 décembre, il est pris brusquement de violentes douleurs abdominales; il pose lui-même un diagnostic fatal, envoie chercher un prêtre, en même temps qu'on mandait auprès de lui les plus réputés parmi les médecins et les chirurgiens.

A 6 heures du soir, il se confesse, avant la consultation ; souffrant d'intolérables douleurs, il garde sa sérénité ; puis, ses confrères partis, il redemande les derniers secours de la religion qu'il reçoit en parfaite sérénité, lucidité et foi.

Le 26 au soir, on le transporte dans une Maison de Santé, où on l'opère, à 8 heures le lendemain matin.

L'anesthésie locale est insuffisante, et l'on doit le chloroformer ; hélas, la science est impuissante ; le diagnostic inexorable, portée d'emblée par le patient, se confirme.

De midi à 3 heures, avec une lucidité admirable, il supporte héroïquement d'atroces souffrances, et fait dire les prières des agonisants auxquelles lui-même il fait les répons. A 6 heures et demie, il s'éteint, en toute sérénité, dans la paix infinie.

Sa mémoire restera pour nous un encouragement et un exemple ; il continuera par son souvenir, comme il l'a toujours fait pendant sa vie, à élever toujours plus haut nos esprits et nos cœurs, réalisant la parole des anciens : *Médicus alter sacerdos.*

Dr Paul Joire,
Président de la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

Le Gérant: Ch. HAIZE. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

24e Année — **Avril 1914** — **N° 4**

Docteur EUGÈNE OSTY

UN FAIT DE LUCIDITÉ

en la condition dite « psychométrique »

Une ère de notoriété vient de s'ouvrir aux « somnambules lucides ». Deux affaires récentes et retentissantes ont mis la Presse à leur service.

En Février dernier, Mme Camille, exerçant la profession de devineresse à Nancy, donnait, en sommeil hypnotique, des indications qui permirent de retrouver le corps de M. Cadiou, disparu depuis le 30 Décembre, sans qu'aucun indice ait, au préalable, fourni à la police le moindre point d'appui. Ce fut aussitôt beaucoup de bruit dans les journaux. Policiers et magistrats ne purent cacher leur mécontentement. Les esprits forts, les malins, ceux dont l'intelligence supérieure sourit dans le regard, n'hésitèrent pas un seul instant à accuser la somnambule d'être une comparse payée par les intéressés *pour égarer la justice*. Le professeur Bernheim, interwievé par un reporter du Matin déclarait que la divination n'existait pas. « ... Je n'ai jamais pu obtenir, disait-il, au cours de ma longue carrière, de phénomènes de vision à distance ou de divination... toute mon éducation scientifique s'insurge contre l'existence de semblables phénomènes et jusqu'à vérification sérieuse, je conteste leur véracité... »

Un mois après, 19 Mars 1914, disparaissait M. André Rifaut, concierge du château de Boursault. On fouilla bois et lacs formés au bord de la route de Paris par la Marne débordée. Les gendarmes et la brigade mobile de Reims firent d'actives recherches, et l'enquête judiciaire, stérile, inclina, naturellement, à conclure à la fugue. Comme la famille Cadiou, les frères Rifaut eurent alors recours à des somnambules (à trois, dirent les journaux) qui, d'un commun accord, déclarèrent que le concierge avait été assommé et jeté à l'eau. Mme Camille, qui fut l'une des trois, parla ainsi le 24 Mars, selon le *Journal* :

Vous recherchez un parent. Je le vois. Après avoir échangé des papiers sans importance avec un homme vêtu d'un uniforme, il s'avance dans la nuit sur une route déserte. Il y a un peu plus loin une rivière, il approche de sa demeure. Un homme s'avance et le frappe derrière la tête avec une massue. Le malheureux tombe assommé. Son assassin l'enlève et va le jeter dans la rivière. Et je revois le corps. Il sera retrouvé dans quelques jours, bien loin de cet endroit.

Le 12 avril, le corps de M. Riffaut fut recueilli par des pêcheurs, qui le virent allant au fil de l'eau, à Jaulgonne (Aisne). Le Docteur Petit, médecin légiste, conclut formellement à la mort violente. D'après ses constatations, le concierge du château de Boursault a été assommé, la boîte crânienne ayant été défoncée, et le malheureux était mort avant qu'on le jette à l'eau.

Il m'a semblé que ce deuxième fait de divination, survenu si tôt après l'affaire Cadiou, a fortement perturbé la suffisance ironique et candide de ceux « à qui on ne la fait pas ». Je gagerais même que M. Bernheim a dû concevoir quelque regret de ses paroles très sincères, mais imprudentes.

Je rappelle les faits Cadiou et Riffaut parce qu'ils sont d'actualité et que la presse les a rendus publics. Ils ne m'ont pas étonné. Personnellement, j'ai obtenu de sujets lucides en hypnose, des révélations, en parfaites conditions d'expériences, qui auraient beaucoup étonné par leur nature et leur portée psychologique et pratique, si leurs caractères d'intimité et de gravité n'avaient opposé un obstacle irréductible à leur publication.

Aujourd'hui, cependant, les circonstances viennent de me faire assister à un fait qui peut être mis sous les yeux de tous et qui, s'il n'a pas





1. — LA MAISON DE M. LERASLE

(La flèche indique la direction suivie par le vieillard en sortant de chez lui. — A droite, un bâtiment du château du Lieu.)

« Je vois des gros bâtiments, plusieurs maisons... l'homme prend d'un côté de ces maisons... il prend à droite un petit sentier qui descend... »

l'allure dramatique et passionnante de ceux cités plus haut, présente du moins toutes les qualités qu'on est en droit d'exiger d'un fait de métapsychique expérimentale. Il représente une expérience complète, contre laquelle aucune objection ne saurait être élevée et qui devrait satisfaire le plus difficile des psychologues. Le voici tel qu'il s'est déroulé :

Le 18 Mars 1914, M. Louis Mirault, demeurant au château du Lieu, près Cours-les-Barres (Cher), écrivain délicieux à ses trop rares loisirs, utilisant son activité en gérance des propriétés de M. le baron Jaubert et en direction d'Usine, m'écrivait :

Depuis plus de quinze jours, nous cherchons, en vain, un vieillard d'ici qui a disparu. Il doit être soit mort dans un bois, soit noyé... Ses enfants, hantés par le souvenir de la voyante qui a dit où se trouvait le corps de M. Cadiou, désireraient beaucoup en consulter une sérieuse en lui adressant un objet ayant appartenu au vieillard...

Je répondis à M. Mirault que, devant me rendre à Paris un jour prochain, je me ferai un plaisir de procéder moi-même à cette expérience.

... Je vous remercie, m'écrivait-il le lendemain, de vouloir bien vous occuper de notre disparu; sa belle-fille vient de me remettre un foulard qu'il a porté. Je fais encore chercher aujourd'hui le vieillard dans les étangs. S'il n'est pas retrouvé, j'irai demain, vendredi, vous porter le foulard et vous documenter pour le mieux...

Le lendemain, M. Mirault vint m'apporter le foulard. Et tout d'abord je le priai de ne me rien dire concernant la disparition du vieillard, mais de me fournir *une caractéristique* de l'aspect extérieur de cet homme qui me permit de le reconnaître dans la description qu'en ferait le sujet. M. Mirault me dit alors qu'il s'agissait d'un vieillard de 82 ans, marchant un peu penché, *et rien de plus.*

J'ignorais, jusque là, la disparition de cet homme, dont j'ignorais d'ailleurs l'existence.

D'autre part, de la propriété du baron Jaubert, laquelle, en outre des terres cultivées, comprend 1.100 hectares de bois, je ne connaissais que ce qui se voit du chemin allant au château.

C'est en ces conditions que le lundi 23 Mars, je mis le foulard du disparu dans une main de Mme Morel, sujet lucide seulement en hypnose profonde, habitant Paris et qui jamais n'est venue dans le Cher.

— Voyez, dis-je au sujet, la personne à qui appartient l'objet que je mets dans votre main.

Mme Morel fit tout d'abord la description d'un homme dans laquelle je me reconnus, puis celle d'un autre homme ressemblant à M. Mirault, ensuite celle d'une femme que je jugeais être la belle-fille du disparu, et enfin elle arriva au vieillard. Voici, textuellement, mot pour mot, ses paroles.

« ...je vois un homme étendu, les yeux clos... comme quelqu'un qui dort, mais ne respire plus... c'est quelqu'un qui est mort... il n'est pas étendu dans un lit, mais sur le sol... un sol humide, très mouillé... terrain plat, inculte... il y a de l'eau pas très loin... un gros arbre... quelque chose d'énorme tout près... quelque chose de très touffu, un bois... »

— Suivez cet homme le jour où il est venu là, et voyez le chemin parcouru.

« ...je vois une maison de campagne... il la quitte... il marche... c'est un homme malade, respirant avec difficulté... il marche... et son cerveau n'est pas net... la tête est malade... il s'écarte du chemin... s'enfonce dans un taillis, un bois... il voit beaucoup d'eau à côté de lui... il tombe sur un sol très mouillé... puis, après quelque temps, il ne respire plus... de la maison quittée, à l'endroit où gît le corps, il n'y a pas très loin... il faut suivre le chemin partant de la maison et aller



II. — LE SENTIER PRIS A DROITE ET QUI DESCEND

(1) Chemin montant ; (2) chemin aboutissant à la porte de la maison ; (3) chemin descendant.

« ...*il prend à droite un petit sentier qui descend... va dans la direction d'autres bâtiments... arrive près d'une pièce d'eau...* »

(La pièce d'eau indiquée se voit au bas du chemin, entre les arbres. Le chemin s'aperçoit, au delà, s'engageant entre les écuries à gauche et une autre maison à droite).

jusqu'où il y a de l'eau... de cette maison il y a deux directions à prendre, un chemin qui monte et l'autre qui descend où il y a de l'eau... c'est ce dernier chemin qu'a pris l'homme... »

— Décrivez l'endroit où il gît et donnez des repères permettant de reconnaître cet endroit.

« *...dans cet endroit je vois comme des blocs de pierres... de très gros arbres... et de l'eau... le cadavre est apparent... il gît sur un sol mouillé... je le vois chauve, nez très long... au-dessus des oreilles un peu de cheveux blancs et aussi derrière la tête... vêtu d'un vêtement long... chemise molle... mains refermées... je vois un doigt comme blessé, abîmé... très âgé, figure ridée... lèvres pendantes... front très lisse, très haut, très découvert... il est étendu sur le côté droit, une jambe repliée...* »

— Pourquoi est-il tombé là ?

« *...il y est tombé parce qu'il l'a voulu... idées pas nettes... il a voulu fuir sa maison, en raison d'idées de cerveau malade... l'idée de mourir lui est venue... il veut absolument mourir et c'est volontairement qu'il tombe sur le sol peu mouillé alors, mais beaucoup mouillé depuis, après beaucoup de pluie...* »

Blocs de pierre, dans une région calcaire où l'on ne voit pas de rochers, *gros arbres, pièce d'eau...* je jugeais que la réunion de ces repères devait permettre à M. Mirault, si les renseignements correspondaient au réel, de situer l'emplacement approximatif du cadavre. La voyante, d'ailleurs, avait épuisé ce qu'elle pouvait donner d'indications dans une première séance. Je la fis se reposer et utilisai sa lucidité sur d'autres thèmes.

Ces renseignements, transmis immédiatement par lettre, provoquèrent un grand étonement dans l'entourage du disparu, tant était exacte la description de l'homme. Mais ils ne furent d'aucun secours. On ne connaissait pas de rochers. La propriété possédait plusieurs pièces d'eau qui avaient été sondées et dont les abords avaient été minutieusement explorés. Et les gros arbres étaient innombrables dans ce bois immense. Cependant l'assurance donnée par la voyante que le corps était peu éloigné de la demeure du vieillard, excita à faire de nouvelles recherches. On fouilla, au hasard, les taillis les plus proches. Puis on s'arrêta, sans résultats.

Ce fut alors seulement que M. Mirault m'exposa les circonstances de la disparition du vieillard et ses suites.

M. Lerasle Étienne, âgé de 82 ans, valide encore, mais de cerveau un peu débilité par l'âge, avait quitté le 2 mars, à midi et demi, la maison de son fils pour faire sa promenade quotidienne. Comme la nuit approchait et qu'il n'était pas de retour, ce qui jamais encore ne s'était produit, les membres de la famille, inquiets, aidés de leurs voisins, le cherchèrent de tous côtés, l'appelèrent longuement, mais en vain. Chacun des jours suivants, les gens du village fouillèrent la région avec d'autant plus d'activité qu'ils pouvaient supposer le vieillard simplement égaré ou malade, mais encore vivant. Jours et recherches se succédèrent. Le dimanche 8 mars, à la demande du maire de Cours-les-Barres, 80 hommes explorèrent méthodiquement la Forêt et les terres environnantes, sans plus de succès. On ne releva pas le moindre indice permettant de supputer même la direction prise par M. Lerasle.

M. Mirault, absent du domaine du Lieu dès avant la disparition du vieillard, fit reprendre les recherches à son arrivée le 13 mars. Pendant plusieurs jours on fouilla étangs et pièces d'eau. Toujours rien.

Ce fut le 18 mars que, découragé et convaincu de l'inanité de tous autres efforts, il me demanda le secours de la lucidité.

Les indications que j'obtins dans une première séance furent, sans doute, intéressantes, mais d'aucun apport pratique. Toutes les parties de la forêt se ressemblent. C'est partout de vastes quadri-

latères de taillis épais, découpés par des chemins tous semblables d'aspect et sillonnés par d'identiques sentiers. La visite que je fis alors de cette région, déjà fouillée en tous sens par tant de personnes et depuis tant de jours, me fit désespérer d'obtenir du sujet lucide des indications permettant de différencier un chemin d'un autre, un sentier d'un autre, un morceau de taillis d'un autre... Et j'avoue qu'en cette circonstance ce ne fut pas ma conviction qui conduisit au succès final, mais bien celle que M. Mirault avait puisée dans la description précise du vieillard. Il pensa que si la voyante avait décrit aisément un homme inconu d'elle et de l'expérimentateur, il y avait quelque probabilité pour que les repères donnés sur le lieu où le corps gisait fussent également vrais. La difficulté était de déterminer ce lieu. Et cette difficulté me semblait si grande que je désespérais de la voir se résoudre.

A ce moment, mon beau-frère, M. Lucien Galloy, ingénieur-directeur de l'Usine des Produits pyroligneux de la Guerche, se rendait à Paris. Je fus heureux de lui confier la suite de l'expérience. Il est très au courant de la psychologie de la lucidité et le psychisme particulier de Mme Morel depuis longtemps lui est familier. M. Mirault lui remit la carte de la région au 1/50.000 et un plan du parc au 1/5.000, carte et plan devant servir à suivre, à comprendre et à noter les indications du sujet. M. Galloy ne connaissait ni le disparu, ni sa famille, et, de l'endroit, il n'avait vu comme moi que ce qui s'aperçoit de l'allée principale allant de Cours-les-Barres au château : la masse de la forêt d'un côté, le vaste horizon de la vallée de la Loire de l'autre.

La deuxième séance eut lieu le 30 mars. Voici, textuellement ce qu'elle donna :

— Voyez l'homme à qui ce foulard appartient.

— ... *Je vois un homme âgé... figure abîmée, très abîmée, défaite, noirâtre... il est couché, étendu sur le côté droit, une jambe repliée... mort... il est étendu dans un taillis, un bois épais... autour de lui je vois une grosse pierre, comme un tout petit rocher... et un peu plus loin sont d'autres pierres...*

— Voyez le chemin parcouru par cet homme, depuis qu'il a quitté sa demeure pour la dernière fois.

— ... *Je vois de gros bâtiments, plusieurs maisons... il y a une large avenue vers ces maisons... l'homme part du côté de ces maisons... il prend à droite un petit sentier qui descend... il marche... arrive près d'une pièce d'eau... suit tout droit... passe devant d'autres bâtiments... tourne légèrement à gauche... tout droit, il aperçoit beaucoup d'arbres, des taillis... et du chemin où il marche on voit l'immensité, on domine loin... il va près d'une maison plus petite... là il y a une barrière... et une étoile formée par trois chemins distincts... il prend franchement à gauche, suit ce chemin de gauche et s'enfonce dans le bois en suivant un petit sentier qui prend le plus près des petites maisons...*

... *Sur ce chemin de gauche qu'il a pris, est une sorte de cabane dans laquelle sont des outils... et, à côté d'elle, il y a un tas de bois coupé et empilé... cette cabane est plutôt une maisonnette, une ancienne habitation de garde... entre elle et la maison située à l'étoile, il y a un espace nu... l'homme a pris tout près de là un petit sentier, en quittant le chemin... c'est un homme âgé, figure intelligente, ridée.... touffes de cheveux blancs sur les côtés, lèvres pendantes... il n'a pas fait beaucoup de chemin dans le bois... il se sent malade, se couche, dort... et meurt...*

... *D'où il est, on ne voit pas la cabane, des arbres la dissimulent... il faut se mettre sur le chemin pour la voir... on retrouvera tout prochainement le cadavre...*

Cette seconde séance confirmait les repères du lieu où le corps gisait. De plus, elle établissait avec une netteté étonnante la direction prise par



III. — LA PIÈCE D'EAU

« ...il arrive près d'une pièce d'eau... »

l'homme pour s'engager dans la forêt, mais seulement jusqu'à l'endroit où il quittait le chemin pour prendre un sentier. Ni le plan ni la carte ne présentant de sentiers, M. Galloy ne songea pas qu'il pût y avoir motif à confusion et ne fit pas



spécifier davantage. Et ce fut regrettable, car au moment d'utiliser ces indications on s'aperçut que deux sentiers s'amorçaient au même point du chemin, l'un à droite, l'autre à gauche. Le repère *rochers* était inutile, personne n'en connaissait. Le



IV. — LE CHEMIN TOURNANT A GAUCHE

« ...suit tout droit, passe devant d'autres bâtiments... tourne légèrement à gauche... tout droit on aperçoit beaucoup d'arbres, des taillis... »

(Dans la photographie, on peut voir le chemin s'incliner sur la gauche, et, au dernier plan, la lisière de la forêt).

repère *eau* ne pouvait, non plus, être un indice, car les pluies abondantes de Mars avaient formé en beaucoup d'endroits de larges flaques d'eau pouvant, à la rigueur, répondre à la vision du sujet. D'autre part, le fils du disparu s'opposait formellement à accepter l'itinéraire décrit par la voyante, parce que, disait-il, toute la journée du 2 mars il avait travaillé près de la maison du carrefour et que son père, dont la marche était lente, n'aurait pu passer sans qu'il le vît. Chacun des habitants de cette maison avançait, pour son compte, la même affirmation. En l'absence d'indications plus exactes, il fut décidé de ne pas recommencer des recherches nécessitant beaucoup de temps et beaucoup de personnes. Le vieillard était mort, rien maintenant ne pressait. On attendrait les renseignements que pourraient produire une troisième séance. Elle eut lieu le 6 avril et ce fut encore M. Lucien Galloy qui s'en chargea.

— Voyez — dit-il — la personne à qui cet objet appartient.

— ... *Je vois un homme de taille ordinaire... cheveux blancs... plutôt chauve... figure allongée... nez long... bouche édentée... lèvres pendantes... mort... couché sur le côté droit... figure noirâtre, une jambe repliée... il est comme mouillé... il a de l'eau gluante sur son visage... il n'est pas dans l'eau, mais il y a de l'eau tout près, beaucoup d'eau en circonférence... beaucoup d'arbres, comme un bois taillis... et une grosse pierre ressemblant à un rocher près de lui... de gros arbres... il a une chemise de flanelle à deux teintes, col rabattu... on le voit très bien... il est comme entouré du taillis...*

— Voyez exactement le chemin parcouru par cet homme, le jour où il a quitté sa maison.

— ... *Il quitte de grands bâtiments... longe le côté de ces bâtiments... va dans la direction d'autres bâtiments... il arrive au carrefour de trois chemins en face duquel est une maison... il dépasse une barrière... il hésite... il a une vieille canne de bois... il tape le sol avec... ses idées sont brouillées... il va à droite dans un chemin qui descend... il hésite... revient au croisement des chemins en s'appuyant sur son bâton... il prend alors le chemin de gauche... il marche sur le côté droit de ce chemin, tenant dans ses mains le bâton et un mouchoir à carreaux... passe près d'une palissade... et aussitôt rentre dans le bois à gauche par un sentier un peu fait et légèrement apparent, de plan-pied... il rentre dans ce sentier avec l'intention de se dissimuler...*

... *D'où le corps est on ne voit pas la maison et la cabane... il faut revenir sur le chemin pour les apercevoir... il n'a pas été loin dans le bois... près de l'endroit où il est le terrain descend un peu...*

Voici donc, groupés et organisés, les principaux renseignements que nous possédions le 7 Avril, au retour de M. Galloy :

Le vieillard quitte de grands bâtiments, longe le côté de ces bâtiments... prend un petit sentier qui descend... arrive près d'une pièce d'eau... suit tout droit... passe devant d'autres bâtiments... tourne légèrement à gauche... dépasse une barrière... arrive au carrefour de trois chemins, devant lequel est une maison... prend le chemin de gauche... passe près d'une cabane dans laquelle sont des outils... à côté d'elle, il y a un tas de bois coupé et empilé... passe près d'une palissade et aussitôt rentre dans le bois à gauche, par un sentier de plan-pied légèrement apparent... puis il s'en écarte, s'enfonce dans un taillis, un bois... il voit beaucoup d'eau à côté de lui... tombe sur le sol... il est étendu dans un taillis, un bois épais... autour de lui je vois une grosse pierre, comme un petit rocher, et un peu plus loin sont d'autres pierres... il n'est pas dans l'eau, mais il y a de l'eau tout près, beaucoup d'eau en circonférences... de gros arbres... terrain plat... près de l'endroit où il est le terrain descend un peu... le corps est comme entouré du taillis... de la maison quittée à

l'endroit où gît le corps il n'y a pas très loin... d'où le corps est, on ne voit pas la maison et la cabane (du carrefour), il faut revenir sur le chemin pour les apercevoir...

Cette fois les recherches étaient nettement circonscrites au quadrilatère de taillis desservi par le sentier exactement indiqué, et si les renseignements de la voyante étaient véridiques, la découverte du corps ne pouvait présenter grande difficulté. Un gros ruisseau traverse ce taillis, renflé par endroits en circonférences quand les pluies sont abondantes. M. Mirault donna ordre à cinq hommes de fouiller ce morceau de taillis en suivant le cours d'eau. Bientôt après, l'un d'eux, apercevant à travers les branches intriquées une masse saillante, semblable à un rocher, s'écria : « Tiens, voilà le rocher de la voyante ; il y a de l'eau tout près, le corps pourrait bien être là ! » Quelques mètres plus loin, il apercevait le cadavre bien en évidence, que tout un village de gens connaissant la forêt cherchait en vain, depuis plus d'un mois.

Prévenu immédiatement par téléphone, j'étais sur les lieux une heure après. Et, en compagnie de M. Mirault et de bon nombre d'autres personnes, je procédais à un minutieux contrôle.

Le contrôle (1)

1° *Le lieu où gît le cadavre.* — Le cadavre est étendu en plein taillis.

A dix mètres de lui, se distingue à travers les branchages, une masse saillante, arrondie et moussue ayant l'aspect d'un rocher.

Le sol sur lequel il est étendu est plat.

A 4 mètres du cadavre le terrain s'incline pour descendre, par une pente douce, jusqu'à une circonférence d'eau produite en cet endroit par le renflement d'un ruisseau, le seul ruisseau qui traverse ce fragment de la forêt.

Sur l'autre rive du ruisseau se voient trois autres masses moussues, plus petites que la ci-dessus, et ressemblant également à de tout petits rochers.

A quelques mètres du corps, émergent très haut au-dessus du taillis plusieurs gros arbres. A 40 mètres est le plus gros arbre de la forêt, m'a dit M. Mirault depuis.

Pièce d'eau, rochers, gros arbres, sol plat sous le cadavre et *incliné tout près, plein taillis...* le décor est rigoureusement celui annoncé par Mme Morel et que plusieurs centaines de personnes, d'après ses révélations, connaissaient depuis quinze jours. Après examen des lieux, il nous serait impossible de les caractériser de meilleure manière, à moins d'apporter la précision d'une évaluation métrique, ce que le sujet n'a jamais pu faire, et que d'ailleurs nous n'avons pas demandé avec trop d'insistance, craignant, non sans motifs, de provoquer une erreur.

M. Mirault et les gardes ne connaissent pas d'autres points de la forêt réunissant tous ces repères.

Impeccables semblent donc avoir été les visions du sujet... En réalité il y a eu une erreur et cette erreur présente un gros intérêt psychologique. Elle domine la psychologie de toute cette expérience. *Le rocher n'est pas un rocher.* Cette masse est la souche d'un gros arbre déraciné par le cyclone de 1901. L'arbre ayant été enlevé, la souche est restée hors terre, ses racines se sont effritées, la mousse l'a revêtu, et sous elle un œil non prévenu ne saurait distinguer tout d'abord s'il y a du bois ou de la pierre. La vision lucide a donné au sujet l'illusion sensorielle que ses yeux lui auraient sans doute donnée.



V. — LA MAISON DU CARREFOUR

(1) L'extrémité de la barrière ; (2) chemin de gauche allant vers la forêt ; (3) chemin descendant allant vers la route de Fourchambault ; (4) le chemin allant du Lieu à Cours-les-Barres.

« *...il arrive au carrefour de trois chemins, en face duquel est une maison... il dépasse une barrière... il prend alors le chemin de gauche...* »

(1) Je publie ici une série de photographies prises le lendemain de la découverte du cadavre. Ces photographies représentent les principaux repères signalés par le sujet, jalonnant la direction suivie par M. Lerasle ou caractérisant le lieu où gisait son cadavre. Je m'excuse qu'elles ne soient pas excellentes, le temps était couvert et pluvieux, les pellicules défectueuses et l'opérateur malhabile. Mais, telles qu'elles sont, elles peuvent donner une suffisante idée des lieux et des choses.



2° *Le cadavre.* — L'aspect de sa physionomie est exactement celui décrit par Mme Morel : « chauve, nez très long... au-dessus des oreilles un » peu de cheveux blancs et aussi derrière la tête... » figure ridée, lèvres pendantes, front très lisse,



VI. - LA PALISSADE, LA CABANE, LE TAS DE BOIS ET LE SENTIER

(1) La cabane ; (2) le tas de bois coupé et empilé ; (3) la palissade ; (4) le sentier.

« ...*passe près d'une palissade... près d'une cabane dans laquelle sont des outils... à côté d'elle il y a un tas de bois coupé et empilé... et aussitôt rentre dans le bois, à gauche, par un petit sentier de plain-pied légèrement apparent...* »

» très haut, très découvert... bouche édentée... »

L'état de putréfaction des mains m'a empêché de vérifier s'il avait un doigt blessé ce qui n'existait pas quand il quitta sa maison, m'a dit depuis sa belle-fille.

« ... Vêtu d'un vêtement long... chemise molle, » col rabattu... chemise de flanelle à deux teintes... » vieille canne de bois... mouchoir à carreaux... » avait dit la voyante. Le vieillard est vêtu d'un très long veston, d'une chemise molle, col rabattu, à deux teintes : raies noires sur fond blanc. Son mouchoir est à grands carreaux. Sa canne n'a pas été retrouvée, mais il l'avait emportée le jour de sa disparition ; il ne s'en séparait, d'ailleurs, jamais.

Le sujet avait dit encore : « ... le cadavre est apparent... il est étendu sur le côté droit, une » jambe repliée... » Le cadavre est parfaitement *apparent*, toute une partie de sa chemise attire la vue par son fond blanc. Il est bien en évidence *sur un sol plat*, et non dissimulé soit par son attitude, soit par l'herbe poussée, soit par un amoncellement de feuilles, soit par un replis de terrain... etc., comme cela aurait pu être.

Mais, et c'est la seule véritable erreur que j'ai relevée dans le contrôle, le corps n'est pas couché sur le côté droit, une jambe repliée. Il est presque à plat sur le dos et sa jambe droite accuse une infime flexion du genou.

3° *La mentalité du vieillard.* — Mme Morel avait dit : « ... il dépasse une barrière... il hésite... il a » une vieille canne de bois, il tape le sol avec... il » va à droite dans un chemin qui descend... etc...»

Cette vision a beaucoup étonné les gens de l'entourage du vieillard qui avait cette manie, dès qu'il réfléchissait, de frapper le sol à petits coups de canne (1).

« ... Son cerveau n'est pas net, avait encore dit » Mme Morel, la tête est malade... il est tombé là » parce qu'il l'a voulu... il a voulu fuir sa maison » en raison d'idées de cerveau malade... l'idée de » mourir lui est venue... il rentre dans le sentier » avec l'intention de se dissimuler... il veut abso» lument mourir et c'est volontairement qu'il » tombe sur le sol... »

Tout indique qu'il a du en être ainsi, bien que jamais cet homme, jusqu'alors, n'eût tenté de mourir volontairement. L'état d'âme indiqué par la voyante semble le plus probable à la famille et seul il peut donner une explication de l'action du vieillard. Cet homme passe devant la maison du carrefour où il sait que travaille son gendre. Il ne va pas vers lui comme il a coutume de le faire : il prend le chemin de gauche qui l'éloigne le plus tôt de cette maison, et s'engage dans la forêt par le plus proche sentier, ce qui le dissimule immédiatement à tous les regards. La marche dans le taillis l'a obligé à de très durs efforts pour son âge. Pour s'enfoncer ainsi, et aussi avant dans un fourré mal accueillant, il lui fallut une volonté bien déterminée et tendue vers un but : celui de mourir loin des siens et de tous secours.

4° *La marche du vieillard de sa maison au taillis.* — Les renseignements fournis par le sujet sur la marche du vieillard de sa maison au taillis mortuaire constituent un chef-d'œuvre de lucidité.

On part de la maison qu'habitait le vieillard, maison située dans le parc du château du Lieu et sur le côté de ce château. Deux chemins se pré-

(1) A ce propos, je dois affirmer que, depuis le jour de la première séance jusqu'au moment de la découverte du corps, ni M. Galloy ni moi n'avons été en rapport avec l'un quelconque des membres de la famille du disparu. Les conversations que nous eûmes avec M. Mirault concernèrent uniquement les recherches. Ce que le sujet lucide a dit sur la mentalité, la physionomie, les vêtements de M. Lerasle était totalement inexistant dans notre pensée consciente.

sentent, l'un montant et l'autre descendant. Par ce dernier on arrive à une pièce d'eau distante d'une centaine de mètres, puis on passe entre deux bâtiments : des écuries d'un côté, la maison de M. Mirault de l'autre. Aussitôt après, le chemin tourne légèrement à gauche et de là, tout droit devant soi, l'on aperçoit à petite distance la lisière de la forêt, et, sur la droite, la vue s'étend jusqu'en Morvan, par dessus le val de la Loire. Cinquante mètres plus loin on arrive à une barrière, et l'on se trouve devant une maison, genre maison de garde-chasse, et au carrefour de trois chemins. En prenant celui de gauche, on longe une palissade enclosant un espace dans lequel se voient à quelques mètres une cabane ou maisonnette, dans laquelle réellement on a coutume de loger des outils, et un gros tas de bois coupé et empilé. A cet endroit, sur la gauche, immédiatement, s'amorce de plan-pied un sentier. Et, fait digne de remarque, c'est le seul, parmi les nombreux sentiers partant de ce chemin, qui commence de plan-pied, les autres ne débutant qu'au delà du creux d'un fossé. En suivant ce sentier, on arrive bientôt (200 mètres environ) devant le taillis que pénétra le vieillard. Nul autre trajet ne peut mener là, sauf une voie boueuse partant également du carrefour aussitôt avant la barrière. Mais, de l'avis de M. Mirault et des gardes, il aurait été impossible à cet homme âgé de marcher dans un pareil cloaque.

Il importe de considérer qu'un grand nombre d'autres chemins s'ouvraient à M. Lerasle, qui l'auraient conduit en toutes autres directions, en tous autres lieux de la forêt et de la campagne environnante, sans parler de la possibilité de fuir au loin par tous autres moyens. Et je rappelle que la direction indiquée par la voyante, fut la seule à laquelle se refusa de croire la famille, jusqu'à la découverte du corps.

De la maison du vieillard à l'endroit où il gisait, il y a 650 mètres à vol d'oiseau et un kilomètre par chemins et sentiers. « Il n'y a pas très loin », disait la voyante.

Enfin, je rappelle que Mme Morel prévint de la découverte toute prochaine du cadavre.

Quelques considérations sur ce fait de lucidité

1. — Malgré qu'il n'ait pas l'attrait dramatique propre à frapper vivement les imaginations, j'estime que ce fait possède, pour les esprits critiques, une qualité rare parmi les faits de métapsychique: la valeur exceptionnelle du contrôle.

Du 23 mars au 7 avril, cette expérience s'est pour ainsi dire déroulée en public. Pendant ce laps de temps, plusieurs centaines de personnes, dont quelques-unes très éminentes par le savoir ou par le rang social, à Paris et en divers lieux de France, connaissaient les révélations de Mme Morel et pouvaient imaginer exactement, à l'avance, le décor précis dans lequel devait être trouvé le vieillard disparu (1). Les habitants de Cours-les-Barres et tout le personnel du château du Lieu ont reçu de M. Mirault, directement ou indirectement, communication des renseignements fournis par la voyante, *à mesure que nous les lui adressions*. Pendant quinze jours ce fut un sujet de conversation dans tout un morceau du Cher. Est-il beaucoup de faits métapsychiques où tant d'attentions furent, si directement et si à l'aise, braquées sur un résultat?

Et, dès que le cadavre fut découvert, ce fut un véritable pèlerinage au taillis. Tous ceux qui le pouvaient, voulaient aller vérifier si la somnambule avait vraiment dit juste. Les visites eurent lieu le 7 avril jusqu'à la nuit et aussi une partie du



VII. — LE LIEU OU GISAIT LE CORPS

+ Place où gisait le corps, dont o.. voit le chapeau.

« ...*terrain plat... en plein taillis... il est comme contouré du taillis...* »

(L'espace que l'on voit venait d'être dégarni de ses arbustes pour l'enlèvement du cadavre. C'était auparavant un fourré comme ce qu'on aperçoit au delà).

(1) Le 23 mars, je lisais, à Paris, le texte de la première séance à M. Joseph Ayessyes, homme de lettres bien connu. Le 30 avril, M. Lucien Gallois communiquait le texte de la deuxième séance à M. le comte Léon Costa de Beauregard, qu'il rencontrait. Du 23 mars au 7 avril, M. Mirault tenait au courant des révélations de Mme Morel M. le baron Joubert, propriétaire du château du Lieu et le comte Jaubert, son frère, etc., etc.



lendemain, car, pour emporter le corps, on dut découper un chemin.

M. Mirault a rapporté ce fait de lucidité dans le journal *Paris-Centre* du 15 avril.

De sorte que, si cette expérience pêche par



VIII. — LE ROCHER

« ...*je vois une grosse pierre ressemblant à un rocher près de lui...* »

(La photographie montre la souche mousseuse dont l'aspect de rocher est amoindri par les monceaux de branches qui la recouvrent et qui proviennent de la coupe faite pour emporter le cadavre).

quelque côté, certainement ce n'est pas par insuffisance de contrôle.

2. — On pourrait, peut-être, s'étonner qu'il ait fallu tant de temps pour trouver le corps sur les indications du sujet. Ce serait, ainsi, faire preuve d'une entière ignorance de la lucidité. Car les connaissances intuititves ont pour caractère de s'organiser progressivement, de se perfectionner, d'aller de la synthèse à l'analyse, de la perception d'ensemble aux visions de détails qui sont les seules utiles dans la pratique. Et, d'autre part, ce serait bien mal interpréter une apparence de durée dont le sujet lucide ne saurait être rendu responsable, attendu que le temps réel de son activité psychique a été de *deux heures* pour le total des trois séances. Ce sont les circonstances, la volonté des expérimentateurs occupés par ailleurs, et l'éloignement du sujet, qui ont fait s'échelonner dans quinze jours trois séances qui, en des conditions plus favorables, auraient pu avoir lieu dans une seule journée.

Cette objection ne pourrait naître que dans un esprit pour qui l'apparence a plus de valeur que le fond des choses.

3. — Enfin, devant un fait aussi nettement circonstancié, qui oserait parler de la possibilité d'une coïncidence ?...

Quelle probabilité peut-il y avoir que se soient rencontrés pour constituer un fait métapsychique parfaitement coordonné : 1° un coin de forêt unique en son aspect dans la région ; 2° le corps d'un homme venu là au hasard d'un égarement mental ; 3° les visions d'une voyante ignorant lieux et homme ?... (1)

D. E. Osty.

Parmi les personnes qui ont pu suivre toute cette affaire au jour le jour se trouve M. l'abbé Housseau, curé de l'endroit (Cours-les-Barres), qui a connu les révélations de Mme Morel depuis le 24 Mars. Quand les révélations de la « voyante » se réalisèrent, M. Housseau publia, dans le numéro d'Avril du *Bulletin Paroissial* (mensuel) du diocèse, le très intéressant petit article suivant :

On parlera longtemps encore à Cours-les-Barres et ailleurs du père Lerasle, ce bon vieillard de 82 ans qui, perdu le 2 mars, n'a été retrouvé que le 7 avril.

Et depuis cette disparition jusqu'à la découverte du cadavre, quelle émotion poignante dans notre pays ! Les commentaires allaient leur train, chacun formulait son appréciation. — « Il avait dû tomber dans la mare qui est à droite de ce château ». — « Ne se serait-il pas plutôt égaré dans le bois comme autrefois une pauvre vieille que l'on retrouvait sur le chemin du Chautay? » — « Qui sait s'il n'était pas dans le canal ». — Il n'était pas impossible qu'il fût allé jusqu'à l'étang de Saint-Gris. N'a-t-on pas été jusqu'à affirmer qu'il aurait pu avoir la fantaisie de rejoindre ceux des siens qui sont actuellement en Algérie? Entre temps, les gendarmeries étaient avisées, on fouillait avec des crochets solides les mares, les étangs, on explorait les moindres recoins, rien n'était négligé, on faisait une battue ; plus de 80 hommes de bonne volonté en faisaient partie ; minutieusement ils cherchaient autant qu'il est possible de le faire dans un bois de 6 kilomètres de longueur sur 3 de largeur ; les gardes journellement arpentaient en tout sens cette forêt sans être plus heureux. Tant d'efforts donnés, tant de bonnes volontés dépensées, tant de ténacité, de courage mis en œuvre dans ces recherches

(1) Nous publierons dans un de nos prochains numéros un article de M. le docteur Osty, dans lequel il développe quelques observations et tire quelques conséquences du fait qu'il vient de raconter et d'autres cas semblables. — *N. de la R.*



allaient-ils être sans résultat? Le père Lerasle restait introuvable. Que faire? Quelqu'un a la pensée de faire consulter Mme Morel qui est une personne *lucide*.

Elle trace une topographie des endroits qui est exacte ; le signalement qu'elle donne du vieillard disparu est pour ainsi dire photographique ; il n'est pas même jusqu'à une de ses vieilles manies, celles de frapper la terre avec un bâton, qui ne soit mentionnée. Elle le suit dans son trajet depuis sa demeure jusqu'à l'endroit où il sera retrouvé. Elle le voit prenant le petit raidillon qui conduit de chez lui jusqu'à la route, il longe une mare, passe devant des maisons, arrive à une demeure plus modeste puis à cette intersection de trois routes hésite quelques instants et tourne carrément à gauche. Sur ce parcours nouveau elle aperçoit une cabane qui renferme des outils, à l'extérieur du bois est scié, un peu plus loin il y a une petite palissade. A ce moment là, en face, il y a tout à gauche, un petit sentier ; c'est celui-là que prend le vieillard pour se perdre dans un fourré à 650 mètres environ de sa demeure.

Tous ces détails et combien d'autres que je ne mentionne pas parce que trop longs à énumérer vous laissent stupéfaits tant ils sont vrais. Ce qui a été annoncé à Mme Morel s'est réalisé de tout point. Alors, chers paroissiens, que conclure? Faut-il donc croire aux devins, sorciers, somnambules, que sais-je? Et cependant l'Eglise, en raison du caractère de superstition qu'on attache à ces sortes de gens, a défendu de recourir à eux. Comment concilier toutes ces choses?

La solution de cette question sera aisée si l'on comprend bien ce principe qu'entre le cas de Mme Morel qui relève de la science et le cas de ces devins, sorciers et autres qui relève du charlatanisme, il y a toute la différence qui sépare une question sérieuse de celle qui ne l'est pas du tout. Ces dernires sont fort habiles ; il y a une découverte dans laquelle ils sont experts, celle de soutirer facilement les pièces de 100 sous à tous ces bons gogos qui ont confiance dans leurs boniments. On a vu et on verra encore des naïfs qui seront les dupes de ces mystificateurs. Aussi l'Eglise a-t-elle raison quand elle défend de consulter ces imposteurs, qui exploitent à leur profit la crédulité publique.

Que certains sujets, excessivement rares, aient pour ainsi dire ce don de longue vue, c'est autre chose. Evidemment nous voyons les faits sans en savoir les causes, absolument comme nous constatons les effets de l'électricité tout en ignorant totalement ce qu'elle est. Il appartient à la science de nous dire le dernier mot sur tous ces phénomènes.

Mais à étudier ces personnes exceptionnelles lucides, il est un principe qui semble ressortir avec plus de force : c'est la preuve de l'existence de l'âme. Il faut bien admettre en effet que ces choses racontées par Mme Morel dépassent la puissance de la matière organique. Ce n'est pas son corps, ni rien qui le compose, qui saurait être capable de voir à distance, de donner de telles révélations. Il faut donc reconnaître qu'il y a en nous, en dehors de notre corps, au dessus de notre corps, un élément qui est esprit et qui n'est autre que ce principe vital que Dieu a donné à chacun de nous et qui s'appelle l'âme.



IX. — L'EAU VOISINE

A droite, le terrain monte légèrement jusqu'au cadavre, situé à 8 mètres environ du ruisseau.

« ...*il n'est pas dans l'eau... il y a de l'eau tout près, beaucoup d'eau en circonférences...* »

(Ce ruisseau a précisément comme caractéristiques de s'étaler par endroits en sortes de corconférences. Près du cadavre existait un renflement considérable, surtout pendant les pluies de ces jours-là).

Puissiez-vous, chers paroissiens, retenir cette conclusion et ne pas considérer cette âme comme une mendiante dont on détourne les yeux.

A. Housseau, *curé*.

M. EDMOND DUCHATEL
Vice-Président de la Société Universelle d'Etudes Psychiques

Quelques nouvelles expériences de *PHOTOGRAPHIE de la PENSÉE* (1)

Mesdames, Messieurs,

Mon premier devoir, après avoir remercié M. le Secrétaire Général de sa spirituelle présentation, est, je crois, d'envoyer par delà la tombe un salut respectueusement ému à celui des Vice-Présidents que nous venons de perdre et qui était tout qualifié, non seulement pour présider cette séance, mais même pour présenter cette très importante et délicate question qu'il connaissait mieux que personne : l'Académie des Sciences venait précisément de lui décerner, pour ses travaux sur la Photographie Psychique, une des parties du Prix Fanny Emden, qui a dû être déposé sur sa tombe. Il me sera permis de faire appel quelquefois à son concours et à ses écrits, pour lui restituer la place qu'il mérite d'occuper à jamais parmi nous.

Mesdames, Messieurs,

Les Sciences psychiques n'ont pas plus tardé que les autres à s'emparer de la Photographie pour lui demander deux genres de services : un service de contrôle pour les phénomènes si contestés qu'elles sont appelées à étudier, et à ce point de vue le succès a été minime : la grande légion des sceptiques n'a pas été moins sceptique après qu'avant ; elle s'est contentée de dire que, si les phénomènes étaient truqués, les photographies l'étaient probablement aussi, et, par conséquent, je crois que ce nouveau système de contrôle n'a convaincu que ceux qui étaient déjà susceptibles de l'être, c'est-à-dire les personnes de bonne foi et de bonne volonté.

Mais les Sciences Psychiques ont également demandé à la photographie une révélation des phénomènes qui échappent à l'œil humain. En cela, elle a suivi l'exemple des Sciences naturelles et plus particulièrement encore, comme le relevait il y a quelques temps notre excellent collègue M. Le Cour, l'exemple de l'astronomie, qui, actuellement, fait presque toutes ses cartes célestes au moyen de la photographie. C'est à la photographie que l'on demande l'étude détaillée des nébuleuses et des étoiles de dernière grandeur, c'est à la photographie aussi que l'on a demandé de voir ce que nous ne voyons pas, ce que les sensitifs voient peut-être, c'est-à-dire les radiations invisibles qui, dans certains cas, paraissent bien se manifester autour des médiums. Il y a, par conséquent, une bonne quarantaine d'années, si je ne me trompe pas, que l'on fait probablement de la Photographie de la Pensée *sans le savoir et même sans le vouloir*. Je crois en trouver la trace dans les célèbres photographies de 1872 du photographe Anglais Beatie, rapportées par Aksakof et publiées par lui dans les planches très intéressantes de son grand livre : *Animisme et Spiritisme*, traduit en français et même, je crois, dans toutes les langues européennes. Il est assez difficile de savoir, bien entendu, ce que Beatie a obtenu en 1872, mais il me semble bien maintenant qu'une partie au moins de ces photographies étaient des photographies de la pensée.

Comment donc cette question ne s'est-elle pas posée dès 1872, c'est-à-dire il y a quarante-deux ans? Pourquoi même n'en a-t-on parlé que beaucoup plus tard; un quart de siècle après, en chiffres ronds? C'est purement et simplement parce que les psychistes de cette époque, qui étaient surtout des spirites, ont voulu demander à la photographie de l'invisible, à la photographie révélatrice des phénomènes — (je ne parle pas ici de la photographie qui servait de moyen de contrôle) — surtout la preuve de manifestations des esprits Et je peux dire que, si respectable que soit cette tendance, plus religieuse que philosophique, elle n'était pas faite précisément pour instituer des

(1) Conférence donnée à la Section parisienne de la S. U. E. P., le 21 avril 1914.

expériences au point de vue spécial de la Photographie de la Pensée. Et pourtant, cet état d'esprit dure encore. C'est au commencement de ce mois que je recevais d'un homme éminent, qui a rendu les plus grands services à l'enseignement public en France, le patriarche de la Ligue de l'Enseignement, M. Emmanuel Vauchez, une lettre où je lis : « Il faut arriver d'abord à la Photographie des esprits. » Et cette préoccupation a conduit, vous le savez du reste, M. Emmanuel Vauchez à fonder, il y a quelques années, un comité de photographie transcendantale dont le programme contient notamment ceci :

Les soussignés se sont constitués en commission d'initiative, sous le titre de Comité de photographie transcendantale. — Article 2. : Ils ont fait appel au public par souscription (cette souscription a donné plus de 50.000 francs, M. Emmanuel VAUCHEZ s'y est inscrit pour une forte somme, et sa nièce, Mlle Eugénie DUPIN, actuellement professeur de Sciences à Lyon, pour une somme ronde), dans le but de fonder un prix qui sera attribué au chercheur qui arrivera à photographier les êtres et radiations de l'espace, par la perfection apportée aux appareils ou aux plaques sensibles ou par des produits chimiques nouveaux.

Nous avons donc, à l'heure actuelle, un certain nombre de psychistes et non des moindres, qui se détournent de la photographie de la pensée qui fait l'objet de notre réunion de ce soir, pour s'attaquer directement à la photographie qu'ils appellent transcendantale, c'est-à-dire, en réalité, à la photographie des esprits.

M. Emmanuel Vauchez continuait sa lettre en disant :

J'ai même obtenu avec le concours de ma nièce, une photographie directe, sans appareil (c'est-à-dire exactement ce que je lui demandais), mais avec l'aide des fluides. Je ne me suis même pas donné la peine de la signaler au Comité.

Vous voyez que cela paraît être une quantité négligeable, en quelque mesure, pour les personnes qui font partie du Comité de photographie transcendantale. L'idée de M. Vauchez est de se procurer sans médium, au moyen de plaques perfectionnées que nous n'avons pas encore, des photographies des êtres de l'espace, de manière à prouver, sous cette forme, la survivance de l'âme, afin d'asseoir sur des bases nouvelles une morale à la fois scientifique et spiritualiste dont il reconnaît que la France (et quelques autres nations), ont grandement besoin. Mais, si élevé que soit le but et si respectable que soit le sentiment, je dis qu'à côté de la photographie des esprits ou photographie transcendantale, il y a place pour une étude infiniment plus modeste d'apparence, mais très significative comme portée, c'est l'étude de ce que j'appelle la photographie de la pensée, dont j'aurais dû commencer par vous donner une définition, assurément provisoire dans l'état actuel de la science, qui n'en permet pas de définitive. Nous appelons photographie de la pensée, — si tant est qu'elle existe, et nous espérons vous montrer qu'elle commence à exister, — la projection, sur la plaque photographique, d'une image mentale, de la représentation qui existe dans notre imagination, lorsque nous pensons fortement à un objet dont la vue nous aura vivement frappé.

Cette image mentale, la pouvons-nous projeter sur une plaque photographique, pouvons-nous l'inscrire ainsi comme un objet matériel? Il y a d'excellents esprits qui considèrent que cette seule proposition est absolument fantastique et que même l'idée d'y répondre par une affirmation est presque un signe de folie.

Je dois pourtant revenir beaucoup en arrière et, après vous avoir dit que peut-être la photographie de la pensée existait en 1872, dans les épreuves de Beatie, vous dire que je serais très fortement tenté de croire qu'elle existait en tout cas en 1897, lorsque M. le Commandant Darget a publié quelques-unes de ses photographies ; il a bien voulu me donner la date de leur obtention, et elle est très peu antérieure à 1897. Voici les dates que je lui avais demandées : sa première bouteille, le 5 uin 1896; sa canne que j'ai en carte postale, est du 7 juin 1897 (je n'ai pas fait tirer une projection des photographies de M. le Commandant Darget, elles ont été l'objet de tant de discussions dans cette Société, de tant de controverses, qu'elles sont très connues et que j'ai cru inutile de les reproduire). La dernière photographie obtenue est du 25 juin 1898. En tout cas, plusieurs revues les ont publiées en 1897. Comment donc se fait-il qu'il y a dix-sept ans on parlât de la photographie de la pensée et que la question ait, pour un temps, paru sombrer dans les controverses, au point qu'il a fallu arriver à ces derniers temps pour qu'elle se représentât avec des documents nouveaux qui, j'espère, la feront cette fois-ci, entrer définitivement dans la science !

Eh ! bien, c'est que les auteurs des photographies, après avoir cherché uniquement la photographie transcendantale, je vous le disais tout à l'heure, ont ensuite mêlé la photographie de la pensée à d'autres recherches très intéressantes, assurément, mais qui les ont peut-être un peu éloignés du but, comme l'essai de la photographie des fluides, des effluves humains, qui les ont



conduits à la théorie des rayons vitaux, et ainsi de suite.

C'est à ce moment-là qu'un certain nombre de ces expériences m'ont paru prêter le flanc, et je crois même pouvoir dire ont prêté réellement le flanc à une critique très pénétrante et très serrée à laquelle notre regretté Collègue Guillaume de Fontenay a pris une très grande part.

Certaines de ces expériences, qui ont pu être ramenées à ce que G. de Fontenay appelait la *chimicographie*, c'est-à-dire à une influence purement physique, de la chaleur vitale de notre front, de nos mains, et à l'influence chimique de la sueur humaine, ont nui à d'autres, à celles où l'on aurait pu trouver, jusqu'à un certain point, si elles s'étaient présentées isolées, des preuves de la photographie de la pensée.

Du reste, je viens de citer l'étude critique que vous avez tous dans la mémoire, de notre regretté Vice-Président de Fontenay, eh bien ! j'ai sous les yeux les termes de sa Conférence du 9 octobre 1911 dans laquelle on voit son incertitude, à tout le moins, vis-à-vis de la question de la photographie de la pensée. Il lui a reproché principalement, en somme, de n'être pas immédiatement vérifiable à la manière de beaucoup d'autres phénomènes physico-chimiques. Et cela m'étonne un peu de sa part, parce qu'il savait mieux que personne que les phénomènes psychiques, ou dans lesquels la psyché a une large part, ne se commandent pas facilement.

Il disait ceci :

J'en dirai autant de la Photographie de la Pensée. On vient vous dire : « J'ai pensé fortement à un aéroplane pendant dix minutes en regardant cette plaque à la lumière rouge ; puis j'ai développé, et il est venu un aéroplane. » Vous n'avez qu'à vous incliner poliment, car on ne vous offre sans doute pas de recommencer l'expérience devant vous avec une de vos plaques.

Assurément, nous n'en sommes pas là, bien que nous ayons fait de singuliers progrès depuis 1911. Mais, dans cette même conférence du 9 octobre 1911, M. de Fontenay, si sévère par ailleurs pour certaines photographies de la pensée, citait pourtant une expérience qui lui paraissait, sinon probante, tout au moins assez probable, car voici comment il la présente :

L'expérience du timbre-poste est déjà plus curieuse, parce que du moins elle admet une explication. Un observateur — américain, je crois, — M. Ingles Rogers, s'enferma dans son laboratoire et là, en vive lumière, regarda pendant plusieurs minutes un timbre-poste collé sur une feuille de papier blanc. Supprimant alors la lumière blanche, pendant plusieurs minutes encore, il dirigea son regard au centre d'une plaque photographique. L'image du timbre-poste serait venue au développement.

On a beaucoup parlé de cette expérience à l'époque. Je me rappelle l'avoir notée dans ma mémoire bien avant que je ne m'occupasse de photographie de la pensée, et vous voyez qu'elle paraissait authentique à M. Guillaume de Fontenay. C'est non pas à l'expérience, mais à la théorie qu'il s'attaque :

Ici, nous sommes en présence d'une théorie : l'objet considéré fixement imprimerait sur le fond de l'œil une image durable et comme phosphorescente ; ensuite, lorsque l'on substituerait une plaque au timbre-poste, il se formerait sur cette plaque, par un effet naturel de réversibilité, un foyer conjugué de l'image rétinienne.

(En somme, la chambre noire de l'œil servirait en quelque sorte de chambre noire photographique, mais en sens inverse).

C'est très simple, comme vous voyez, mais alors pourquoi n'arrive-t-on pas à reproduire l'expérience de M. Ingles Rogers, cela est fâcheux pour la théorie ?

Vous verrez tout à l'heure que cette théorie si ingénieuse, et si simple d'apparence, qu'elle puisse être, ne résiste pas à la critique et aux expériences nouvelles qui ont été faites, parce qu'il y a un élément psychique, indépendant de la structure de l'œil, que l'on n'obtient que rarement. Et puis, il n'est pas du tout nécessaire de regarder le timbre-poste (dans la circonstance). Nous avons, dans d'autres expériences que je vous dirai, la preuve que M. Ingles Rogers aurait pu fixer pendant ce temps-là son porte-monnaie ou sa montre, le timbre-poste serait arrivé tout aussi bien. Il y a encore cette autre raison, c'est qu'on peut vouloir un timbre-poste, qu'on le regarde ou qu'on ne le regarde pas, et obtenir tout autre chose, une tête de bébé, par exemple.

Par conséquent, la théorie de M. Ingles Rogers ne tient pas debout ; ce n'est pas positivement pour la raison qu'en donne M. de Fontenay, mais encore une fois, cela n'enlève rien au mérite de M. Rogers d'avoir, des années après M. Le Commandant Darget, signalé que l'on peut, par la force de la pensée, reproduire sur une plaque photographique un objet matériel, que l'on peut projeter une image mentale sur une plaque photographique. Au moment même, ou à peu près, où M. de Fontenay faisait cette Conférence, un peu dédaigneuse, vis-à-vis de la photographie de

la pensée, le Dr Ochorowicz, actuellement à Varsovie, commençait la publication des magnifiques expériences physiques qu'il a faites avec Mlle Stanislava Tomczyk, son médium. Peu à peu, les expériences de M. Ochorowicz l'ont conduit à des exemples tout à fait remarquables de photographie de la pensée. Je vais les développer en quelques mots pour ceux qui ne les connaissent pas, mais si M. de Fontenay eut ainsi bientôt la preuve qu'il n'y avait pas que M. Rogers qui pût obtenir des photographies de la pensée, dans l'intervalle il s'était rallié lui aussi à cette idée que l'on peut, par la pensée, projeter des images, et des images photographiables, car, dans une lettre publiée à la suite du livre du regretté Dr Imoda, M. de Fontenay disait :

Un dessin de visage, comment s'expliquer cela sinon par la fraude? Je ne me charge pas d'expliquer (et il ne se demanda pas à lui-même ce qu'il demandait tout à l'heure à M. Rogers). Il dit tout simplement : « *J'apporte mon témoignage.* » Il est certain, d'une part, que le plus grand nombre des figures que j'ai examinées sont des silhouettes planes. D'autre part, je me crois en droit d'affirmer que, notamment aux séances de Paris, nulle fraude n'était possible sans adjonction de phénomènes surnormaux authentiques. Qu'il y ait une antinomie pour le moment irréductible, j'y consens. Nous en trouvons bien d'autres dans le domaine des sciences défrichées depuis plus longtemps — quand il ne s'agirait, par exemple, que de l'éther des physiciens, auquel on est obligé d'attribuer des propriétés si nettement contradictoires, que notre esprit, tout en admettant son existence, est impuissant à se le représenter...

M. le Professeur Charles Richet, dans la Préface qu'il a écrite pour ce livre du Dr Imoda, n'avait-il pas déclaré lui aussi :

Dans certaines séances, il y a eu *des ectoplasmes qui ont pu être photographiés alors que les mains étaient contrôlées sans aucune interruption* par les assistants, et que sur l'image photographique on voit les mains bien tenues et l'ectoplasme photographié...

Le fait que ces ectoplasmes ne sont pas des figures vivantes n'est pas une objection : car rien ne nous interdit d'admettre que l'ectoplasme sera une image, et non un être vivant. Assurément, la matérialisation d'un buste en plâtre ou d'une image lithographique n'est pas autre chose en soi plus absurde que celle d'une tête humaine avec du sang, du mouvement et des pensées.

Je vous montrerai tout à l'heure l'exemple, qui me paraît tout à fait probant, d'un des personnages ainsi représentés sur une photographie de Mlle Linda Gazzera. Pour moi, c'est toujours de la photographie de la pensée.

J'ai hâte d'en arriver au Dr Ochorowicz qui, le premier en ces temps derniers, reprenant la question avec tout un appareil scientifique que lui permettaient d'ailleurs sa situation et ses études premières, l'a replacée sur un terrain tout à fait précis et tout à fait indiscutable.

M. le Dr Ochorowicz, qui m'a fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, a obtenu, par le plus grand des hasards, une photographie qu'il ne cherchait pas, la photographie de la pensée. A la suite d'études très serrées et très sérieuses sur ce qu'il appelle les rayons X^x, (ce sont des rayons à forme radioactive) qu'il a constatés dans les mains de Mlle Stanislawa, il avait d'abord cherché à reproduire la photographie de la main de Mlle Stanislawa, en la priant simplement de placer sa main au-dessus d'une plaque. Or, la photographie est venue ; seulement, quelque temps après, en continuant ses expériences, le savant Professeur s'est aperçu que la présence de la main de la demoiselle n'était pas nécessaire, et que ce n'était pas la main *matérielle* qui se photographiait. Il en a eu des preuves décisives que je vais vous montrer en projection (1).

Projection n° 1. — Voici la main, qui ne se compose guère que de quatre doigts ; on aperçoit une espèce d'apophyse dans le bas, comme le commencement d'un pouce, ces doigts sont d'ailleurs colossaux, relativement aux petites mains réelles du médium. Il en a obtenu d'autres qui sont encore plus bizarres, comme vous allez le voir.

Projection n° 2. — Voici une main qui porte un dé que la jeune fille n'avait pas dans ce moment-là. Le dé a été ajouté par l'imagination du médium. Il y a bien là une photographie de la pensée, il y a on ne sait quels fluides (selon l'expression du Dr Ochorowicz, qui ont servi à matérialiser, à former une image suffisamment lumineuse pour être photographiée, et, à cette image, s'est adjoint un dé, dont la formation est tout à fait *intellectuelle*, si j'ose dire.

Projection n° 3. — Ici il y a une autre main, encore gigantesque, entre les doigts de laquelle vous apercevez ce que M. Ochorowicz a appelé une nébuleuse. Il y a là une espèce de petit rond lumineux, blanc, qui paraît jouer un certain rôle, d'après la théorie que le Professeur s'est faite peu à peu, dans la formation même de la main.

(1) Il ne nous est malheureusement pas possible de reproduire ici toutes ces figures qui ont été publiées par les *Annales des Sciences Psychiques* au cours des dernières années. — *N. de la Réd.*



Projection n° 4. — Ici la proportion, la forme, sont telles qu'on dirait une main truquée, découpée dans du papier. C'est l'impression que nous aurions si elle était isolée de tout le reste, seulement, nous savons, par les expériences précédentes et par beaucoup d'autres que je ne vous présente pas, de quelle manière elle est obtenue.

Vous voyez sous quelle forme un peu fruste, un peu incomplète, se présentent ces essais d'Ochorowicz avec Mlle Stanislawa. Il n'en résulte pas moins qu'il est arrivé de cette manière à obtenir, avec la présentation de la main droite, une main gauche, bien facile à distinguer d'une main droite, et, par conséquent, dans des conditions telles, qu'il est absolument impossible que ce soit la radioactivité qui ait produit la photographie. Une radiographie ainsi obtenue, par les seuls rayons émanant des mains du médium, ce serait déjà bien ; mais ce n'est assurément pas une radiographie qu'il a obtenue, puisqu'il a obtenu la main de l'autre bras.

Et puis, il a obtenu ces photographies dans des conditions tout à fait remarquables, non seulement au point de vue de la grandeur, de la forme que je vous signalais tout à l'heure (et rappelez-vous aussi le dé, la nébuleuse, etc.), mais aussi à d'autres points de vue. C'est ainsi que, dans certains cas, il a obtenu des photographies, que je regrette de ne pas posséder, en plaçant la pellicule dans une bouteille. Il y a là une photographie obtenue dans des conditions telles qu'aucun photographe ne pourra jamais en obtenir. Après avoir fait des calculs, M. Ochorowicz a été obligé d'admettre que la formation (fluidique par hypothèse), qui a servi à imprimer l'image, ne pouvait avoir qu'une fraction de millimètre d'épaisseur.

Enfin, il se trouve avoir, avec ces mains noires, jeté une lumière véritablement intense sur la question de la photographie de la pensée. Il continuait encore les photographies des mains, lorsqu'il a obtenu sans le vouloir, une photographie de la lune. C'est la deuxième phase, et peut-être la plus intéressante des expériences d'Ochorowicz. Voici en quels termes il raconte l'obtention de cette photographie :

On se rappelle, que, dans la nuit du 7 Septembre, ma somnambule fut vivement impressionnée par la superbe vue du ciel étoilé et particulièrement de la pleine lune qu'elle contempla longtemps avec admiration. Il en résulta une excitation de sa curiosité scientifique, en même temps qu'une obsession sensorielle durable, manifestée dans la première idéoplastie photographique involontaire obtenue le lendemain.

Au lieu d'une petite main, que nous désirions tous les deux, il apparut sur la plaque une pleine lune, sur le fond d'un nuage blanc.

Remarquez bien cela ; nous allons retrouver tout à l'heure, dans mes propres expériences, cette espèce de surexposition apparente des plaques, qui fait que les photographes de profession disent : « On a laissé cela trop longtemps dans l'appareil. » (Même lorsqu'il n'y a pas d'appareil).

Le Dr Ochorowicz continue :

Physiologiquement, cette photographie de la pensée paraît sans rapport avec le cerveau. La plaque ne fut pas appliquée contre la tête du médium, ni dans cette expérience, ni dans d'autres réussies. J'avais essayé de le faire, et alors j'obtins ou des rayons médiumniques ordinaires, que nous connaissons déjà, ou rien ; et comme l'expérience provoquait toujours une céphalalgie, particulièrement mal supportée par la somnambule, j'ai cessé d'appliquer le cliché contre le front, le vertex, etc., et je me contentai d'une action à distance, avec ou sans l'approche d'une main. Dans une expérience, les mains du médium sont même restées dans les miennes et la plaque reposait sur ses genoux. Le plus souvent, je la mettais sur la table et le médium tendait l'une de ses mains, à 30-50 centimètres au-dessus d'elle.

J'en conclus que l'idéoplastie photographique peut ne pas être due à une action directe du corps en général et du cerveau en particulier, et qu'elle se trouve en relation directe plutôt avec le « cerveau éthérique » ou en général avec le corps éthérique, extériorisé.

. . . .

Au point de vue psychologique, il est à remarquer qu'au moment du phénomène, l'imagination du médium fut le terrain d'une lutte entre deux obsessions : l'une consciente et volontaire, celle *d'une petite main*, l'autre inconsciente et involontaire, celle *de la pleine lune* qui se graphia toute seule.

C'est donc cette dernière qui l'a emporté sur l'autre, ce qui semble indiquer que l'obsession inconsciente se trouve en relation plus intime avec le mécanisme, encore inconnu, de l'idéoplastie photographique.

Ceci n'étonnera aucun de vous, ni aucun de ceux qui, ayant procédé à des essais de transmission de pensée, ou à d'autres expériences qui impliquent un rôle de la subconscience, savent à quel point la subconscience est plus forte que la conscience, lorsqu'il s'agit notamment d'une communication psychique à distance.

Ce qu'Ochorowicz a remarqué là, nous l'avons remarqué après lui, le Professeur Foukourai l'a remarqué aussi, et c'est une des raisons qui feront que, pendant longtemps encore, la photographie

de la pensée sera très délicate, parce qu'on n'obtient que rarement ce que l'on veut, au moment où on le veut.

Mais rendons la parole au savant polonais :

Toutes les considérations qu'on vient de lire se rattachaient à la supposition que nous avions réellement affaire à une photographie de la pensée. Cette certitude, je ne pouvais pas l'avoir de prime abord, et le seul moyen d'y arriver consistait en une répétition de l'expérience, ou plutôt, en une transformation de l'idéoplastie photographique inconsciente supposée, en une *idéoplastie consciente et voulue*. Je demandai donc au médium de se représenter nettement la pleine lune et de tâcher d'en obtenir une nouvelle reproduction.

Alors, à partir de ce moment-là, il a obtenu ce qu'il appelait *des lunes sur commande*. Je vais en faire passer quelques-unes sous vos yeux, vous verrez le développement à la fois de la théorie et de la pratique, la théorie suivant la pratique, comme elle doit toujours le faire, car, au fur et à mesure qu'il a obtenu ces lunes, il est entré plus avant dans la théorie de la photographie de la pensée.

Projection des lunes. — Vous voyez ici quelque chose comme un disque lunaire double ou qui se serait déplacé pendant la pause, ce qui est assez singulier, mais a été ensuite expliqué assez difficilement d'ailleurs, par le médium, qu'Ochorowicz consultait pendant son état de somnambulisme, sur son expérience même, dont il était en quelque sorte le témoin et le cicerone.

Autre projection de lunes. — Voilà trois autres lunes de différentes grandeurs avec des contours plus ou moins nets, obtenues dans les mêmes conditions, c'est-à-dire à commandement.

Autre projection de lunes. — Vous en avez une qui se perd dans les nuages ; une seconde (en bas et à gauche), ainsi que celle d'en haut, ont une sorte de halo assez bizarre.

M. Ochorowicz a fait, de ses expériences, un très savant commentaire que vous retrouverez d'ailleurs, en grande partie, dans les *Annales des Sciences Psychiques* et dans une lettre publiée depuis ; je retiendrai purement et simplement ici cette conclusion :

Nous voilà donc de nouveau ébranlés dans notre hypothèse d'un intermédiaire quasi-matériel dans la photographie de la pensée !

En tout cas, s'il existe, *il doit être impalpable comme une image projetée sur un écran et les rayons qui le forment pénètrent la matière, photographiquement opaque.*

Il y a là une série de difficultés d'explication qui nous font voir dans ces photographies un système absolument nouveau d'impression de plaques, par un procédé qui, jusqu'à présent, avait absolument échappé à nos savants.

Je vous ai annoncé tout à l'heure une photographie de M[lle] LINDA GAZZERA, choisie entre plusieurs autres. Je l'ai réservée jusqu'à ce moment, pour prouver comment cela se rattache à la théorie de la subconscience et au rôle de la subconscience dans ce qu'Ochorowicz appelle l'idéoplastie photographique, et moi, tout simplement, la photographie de la pensée, (ou psychographie).

Projection. — Voici l'une des photographies, assez nombreuses, et plus ou moins à contre-jour d'ailleurs, qui ont été obtenues avec M[lle] Linda Gazzera et qui ont fait crier à la fraude et au scandale à propos de ce médium, que je ne garantirais pas si je n'avais pas travaillé avec lui. Dans la photographie que vous voyez à gauche, vous trouverez reproduits les traits d'un certain petit italien mort très jeune, à peu près à l'âge qu'il paraît avoir, et qu'on appelait couramment Cesarino. Le petit Cesarino avait été remarqué par M[lle] Linda, dans un voyage qu'elle a fait à Côme, quelque temps avant l'expérience de Turin, où cette tête a été produite par elle sous forme d'idéoplastie photographique. Il était déjà mort, et sa photographie faisait partie d'un album de famille dans la maison de l'Ingénieur Perti, chez qui M[lle] Linda était en visite. Nous ne savons pas pourquoi la subconscience de M[lle] Linda s'attacha de préférence à cette figure d'enfant, d'ailleurs intéressante, et plutôt jolie (du moins telle que je l'ai vue sur la photographie même). Lorsque, quelque temps après, une expérience fut faite à Turin, il se trouva que la mère du jeune Cesarino était présente dans ce cercle très étroit, très fermé, auquel j'ai eu l'honneur de prendre part, cercle qui est admirablement recruté au point de vue du contrôle, je peux vous l'affirmer. A ce moment-là, l'idée de Cesarino lui revint avec une telle force, qu'avec sa netteté habituelle (on lui a souvent reproché que ses photographies étaient trop belles, comme si c'était un défaut), M[lle] Linda projeta la tête de Cesarino. Immédiatemnet, M[me] Perti, la mère du petit enfant, conclut, en se plaçant à un point de vue tout à fait respectable, que c'était l'enfant qui voulait se rappeler à sa mère et qu'il apparaissait lui-même. Beaucoup de personnes ont conclu, du reste, à ce moment-là, à une photographie absolument spirite. Quant à moi, quelle que soit l'opinion que je puisse avoir de la possibilité des photographies spirites en général, il m'a semblé que c'était le meilleur exemple qu'on pût

donner d'une photographie animiste, d'une idéoplastie photographique.

Il est incontestable que Mlle Linda n'avait pas emporté dans sa poche la photographie de l'album, personne ne l'en a jamais accusée, mais elle avait emporté le souvenir très net, la vision très nette, de ce petit italien, déguisé en espagnol, que vous avez pu voir sur la projection, et qui, effectivement, l'intéressait beaucoup plus que les autres portraits de la famille. La présence de la mère de l'enfant dans le cénacle de Turin l'a aidée à se le rappeler, et elle l'a projeté. Je ne comprends pas évidemment comment, et je n'ai pas l'intention de vous expliquer (pas plus d'ailleurs que M. Ochorowicz), quelle est la nature exacte des fluides qui permettent cette reproduction, mais je vois un trait d'union psychologique entre la remarque faite par Mlle Linda à Côme et l'idéoplastie obtenue à Turin. Là encore, il y a un phénomène de subconscience qui me paraît, à moi, tout à fait net.

Vous allez retrouver cela dans les expériences toutes récentes (car elles sont de 1913), de M. le Professeur Foukourai. Je ne vous en dirai que quelques mots aujourd'hui, car M. le Secrétaire Général se réserve, grâce aux documents qui sont recueillis en ce moment-ci à Vienne, par les soins de M. le Dr Wrchovsky, avec lequel nous sommes tous les deux en correspondance, de vous donner de plus amples renseignements et, en outre, des projections que nous n'avons pas reçues encore aujourd'hui.

Nous connaissons déjà, par les Professeurs allemands qui sont en rapport avec le Professeur Foukourai, de l'Université de Kioto, les résultats qu'il a obtenus en 1913. Du reste, le Professeur Foukourai n'est pas nouveau venu au point de vue psychologique : il avait déjà obtenu des résultats remarquables avec d'autres médiums lorsque, en mars 1913, il a été mis, par le mari d'un certain médium, nommé Mme Takahashi, en rapport avec ce médium, que son mari avait déjà entraînée à produire non seulement des faits de clairvoyance, mais aussi des faits de photographie de la pensée. Si bien que le livre de M. Foukourai, qui vient de paraître en japonais, et qui va paraître prochainement en français et en allemand, est intitulé *Clairvoyance et Photographie Psychique*. J'aimerais bien, quant à moi, qu'on se borne à dire *Psychographie* ; ce serait peut-être plus net, étant donnée la nature spéciale de cette chose-là.

Donc, M. le Professeur Foukourai avait un sujet déjà entraîné et ce médium se mettait assez facilement en trance, ce qui semble faciliter l'exercice de cette faculté comme d'un certain nombre de facultés psychiques que vous connaissez, la clairvoyance, par exemple. Il a institué, dans l'espace de trois mois, de mars à Mai 1913, une série d'expériences, aidé d'autres Professeurs de son Université et d'un de ses assistants, M. Koubo. Voici quel est le schéma général de ses expériences, que vous pouvez du reste voir détaillées dans les *Annales des Sciences Psychiques* de Novembre-Décembre dernier, et que j'ai lues avec le plus grand profit, au mois de Janvier, en allant à Lyon préparer mes propres expériences dont je parlerai tout à l'heure.

Le professeur Foukourai endormait son médium. Lorsqu'il était endormi, il lui suggérait de penser fortement à un objet qu'il désirait faire photographier : c'étaient des mots en caractères japonais, et il plaçait des plaques, non pas entre les mains du médium, mais, ce qui est préférable, à côté, sous la surveillance de son assistant M. Koubo. Ces plaques, je ne sais trop pourquoi, il ne les plaçait pas par une, mais par deux ou par trois ; c'était sur la face du milieu des trois, qu'il obtenait généralement un résultat. Il a eu beaucoup de séances blanches, où il n'obtenait rien du tout ; il en a eu d'autres où il obtenait les mots désirés ; il a eu enfin des séances où il obuenait, à côté des mots qu'il désirait, des mots auxquels il ne pensait pas : toujours le rôle de la subconscience ! Au bout d'un certain nombre d'expériences, il a été convaincu que, réellement, on pouvait faire passer, sur une plaque photographique, une image mentale de l'imagination du médium.

Le reste vous sera développé demain. Je vais donc passer à mes propres expériences, dont tout le mérite, je puis le dire, revient à M. Marcel Mangin, ici présent, qui en a été la véritable cause, l'inspirateur direct, (il ne s'en doutait pas encore tout à l'heure et c'est pourtant la vérité). Voici ce que pouvaient lire, en Avril 1913, ceux d'entre vous qui lisent les *Annales* :

PROJECTIONS D'IMAGES FLUIDIQUES

Pour établir la réalité des créatiques fluidiques de la pensée, il faut un sensitif assez développé. A l'*état de veille*, je voulus essayer s'il ne me serait pas possible de fixer ma pensée sur un papier blanc et de l'y marquer assez fortement pour que les sensitifs pussent l'y retrouver.

A cet effet, je pris, dans une coupe, cinq cartes de visite que je venais de recevoir. Je notai sur un papier le nom des personnes qui me les avaient adressées, puis, me recueillant, je formai dans ma pensée l'image d'un S majuscule. Lorsque cette image me parut suffisamment nette, fixant le dos de la première carte, par un effort de volonté, j'essayai d'y

projeter le S ainsi créé. Par le même procédé, je fixai le chiffre 3 sur le dos de la seconde carte, etc.

Ces images ont été retrouvées par les sentitifs, sauf que quelques-uns ont pris un S pour un 8 ou pour un 3, (cela ne diffère pas beaucoup), ou le cheval pour un âne ou pour un chien, mais c'était toujours un quadrupède.

La principale question qui se posait, au dire de M. Mangin qui, du reste, avait décidé M. SAUSSE à publier ses expériences, c'est la question de savoir si on s'était bien mis à l'abri de toute télépathie, s'il n'y avait pas eu de transmission de pensée entre le cerveau de M. Sausse et le cerveau de son sujet, et M. Mangin concluait ainsi :

D'après Ochorowicz, son médium aurait donné des preuves de matérialisation de pensée enregistrée par la plaque photographique.*Espérons que M. Sausse, puisque lui-même suggère l'emploi de la photographie pour vérifier si la fleur séchée existe fluidiquement, poursuive ses recherches en ce sens.*

Enfin, supposons que, par la photographie, M. Sausse prouve la matérialisation de sa pensée sur une feuille de carton blanc, matérialisation d'une certaine durée et comme imprégnée dans la substance du carton, *ne voit-on pas de suite quel appui cela donnerait à ceux qui croient à la* PSYCHOMÉTRIE ?

Moi qui ai étudié la psychométrie pendant une année et qui ai fini par y croire, (sinon je me serais arrêté au bout d'un mois), j'ai dressé l'oreille et je me suis dit qu'effectivement cela m'intéresserait beaucoup, et que beaucoup de questions psychiques se trouveraient éclaircies par les expériences de M. Sausse, *s'il pouvait aller jusqu'à la photographie*. Je puis même ajouter qu'il y a encore beaucoup d'autres questions, comme l'influence plastique de la pensée, qui s'en trouveraient également éclairées.

Alors, il deviendrait permis de supposer, —disait M. Marcel Mangin, — qu'un Phaneg retrouve vraiment dans un objet l'histoire de cet objet ! ou que les murs d'une chambre témoins d'un crime ont conservé quelque trace de ce crime !

M. Sausse répondit dans le numéro de Mai :

Jusqu'à preuve du contraire, je reste persuadé que les images vues par ce sujet, et par M[lle] A... étaient la projection de ma pensée, assez nettement marquée sur les cartes blanches pour impressionner les sensitifs, bien qu'elle fût invisible pour les autres observateurs ; *c'est pour cette raison que je crois que des plaques extra-sensibles pourraient peut-être confirmer, en les reproduisant, la réalité des images vues par les sujets.*

Ce jour-là, mon siège était fait au point de vue de la nécessité de voir M. Sausse et d'obtenir des photographies. Mais je ne pus passer par Lyon qu'à la fin d'Août. M. Sausse, que je vis, me dit des choses intéressantes, qui semblent prouver que, bien qu'il prétende n'être pas médium, il l'est probablement au moins autant que quiconque, mais il prétendait avoir besoin d'un autre médium que lui pour faire ses expériences. Il n'en avait pas sous la main, les lyonnais n'étant pas à Lyon à ce moment-là. Il fallait attendre que l'on fût revenu de la mer ou de la montagne. Nous renvoyâmes à l'hiver l'expérience tant désirée.

Le 19 Janvier, je lui annonçais mon arrivée en le priant de se procurer un médium pour le 20. Je ne sais pas comment un heureux hasard fit que je me trompai de date, si bien qu'il n'eut pas de médium le lendemain ; il vint seul, et j'en suis aujourd'hui fort content. Il vint dans une maison tierce, où j'étais absolument le maître des dispositions à prendre, et où il n'avait aucune accointance ; j'avais apporté des plaques, choisies par moi chez un photographe qu'il ne connaissait pas, et j'ai fait développer les photographies absolument en dehors de lui, de telle manière que, dix jours après, il me demandait encore si j'avais obtenu un résultat. Enfin, je pris envers cet homme, fort honorable d'ailleurs, les mêmes précautions qu'on aurait pu prendre envers l'homme le plus véreux. Voici maintenant de quoi se composait la double expérience : je devais repartir de Lyon le lendemain et je regrette infiniment qu'il m'ait été impossible d'y rester huit jours ; je considère cette double expérience, faite à Lyon le 20 Janvier au soir, comme probante, quoique encore insuffisante au point de vue de la netteté des épreuves. Dans la première partie de cette expérience, M. Sausse, étant aussi éveillé que vous et moi en ce moment, et placé dans un salon très faiblement éclairé, (on avait éteint les lampes électriques sauf une petite lampe de 32 bougies, très usagée), était assis en face d'un guéridon sur lequel, à 50 centimètres de lui, on a posé l'objet à fixer fortement, de manière à se l'imprégner autant que possible dans l'imagination et à pouvoir le reproduire sur une plaque. La première expérience fut faite avec une plaque au *lactate de Guilleminot*, d'un assez bon type de *plaques lentes*. Nous voulions essayer d'obtenir des résultats avec des plaques aussi dissemblables que possible, et la deuxième expérience fut faite avec d'autres plaques, conjuguées à la manière de Foukourai, mais choisies dans la catégorie des plaques rapides, des *Jougla mauves*. Les unes et les autres, dans la première comme dans la seconde expérience, ont été enveloppées de plu-



Fig. 1

sieurs épaisseurs de papier noir ou rouge, ensuite de papier blanc et de papier d'emballage, c'était un véritable petit ballot.

Ce ballot, M. Sausse le tenait du bout des doigts, et il essayait de fixer son objet. Je crus remarquer, du reste, qu'au bout de très peu de temps il en arrivait à baisser les paupières et à fermer presque les yeux. Il est probable qu'il avait déjà produit dans sa pensée une image mentale et que, pour mieux la regarder, il aimait mieux ne plus regarder l'objet. En tout cas, chaque fois, nous lui donnâmes exactement 20 minutes de réflexion et nous lui enlevâmes les plaques au bout de ce temps.

La première fois, l'objet visualisé était une bouteille d'anisette, M. Sausse étant arrivé après le dîner, dans une famille qui a cru poli de lui offrir un verre de liqueur. Son intention, a-t-il dit, était de fixer sur la plaque photographique cette bouteille, comme il avait fixé, dans l'expérience faite avec ses élèves, sa pensée sur des cartes de visite ; et même, par coquetterie, il voulait y ajouter l'initiale de mon nom de famille, un *D*. Vous allez voir ce qui est venu.

Projection. — Il est venu un gigantesque serpent. On aperçoit de manière distincte une sorte de tête tronconique et ensuite deux tours de queue, en quelque sorte. Il n'y a évidemment rien de commun ni avec la bouteille, ni avec le *D*. qui devaient venir, mais, chose assurément curieuse, il y a quelque chose de tout à fait commun, au contraire, avec la profession de M. Sausse (*Fig.* 1).

Je vous ai dit tout à l'heure que notre sujet de Lyon, sujet particulièrement entraîné et dont, par conséquent, il ne faut pas s'étonner de voir la réussite à la première expérience, était un honorable commerçant. Sa spécialité est celle de *courtier en nouveautés* d'hiver, de commissionnaire en fourrures, ou quelque chose de similaire. A bien regarder, la photographie représente bien un *boa de dame*, à de telles enseignes que le Docteur Breton, Président de la Société d'Etudes Pschiques de Nice, ancien médecin principal de la Marine, croyait même pouvoir distinguer l'agrafe du boa. Je ne vais pas jusque là, mais il me paraît clair que M. Sausse devait avoir dans sa subconscience le souvenir d'un ordre qu'on lui avait confié pour faire venir un boa de Paris, ou d'ailleurs, et, comme avec le médium d'Ochorowicz, comme avec Mlle Linda, comme avec tous, il y a eu, dans ce cas, une interpolation de la subconscience qui nous a donné ce que nous n'attendions pas.

Nous avons accordé à M. Henri Sausse un repos d'une vingtaine de minutes et au bout de ce temps, sans connaître à ce moment-là le résultat de l'expérience, nous avons fait apporter une statuette qui se trouvait, sur une étagère, dans le même salon. Après avoir discuté sur le choix de l'objet, nous avons cru que cette statuette en plâtre, bien blanche, paraîtrait facile à visualiser. En réalité, à distance, elle a des masses un peu confuses, d'abord parce qu'elle est uniquement blanche, ensuite parce que c'est une Vénus d'Arles accroupie, de sorte que le corps fait un peu « paquet » à distance, et les membres ne sont pas suffisamment détachés les uns des autres. Je vais d'abord vous présenter la photographie de la statuette (Fig. 2).

Projection. — Je n'ai pas pu me procurer une photographie de la statuette dans une direction qui fût tout à fait identique à celle que M. Sausse



Fig. 2



a visualisée ; il y a une petite différence d'angle, mais elle n'est pas assez sensible pour vous empêcher de voir tout à l'heure une analogie très forte.



Fig. 3

Vous allez remarquer probablement les points les plus saillants. D'abord l'épaule droite qui est particulièrement en lumière. Dans les extrémités inférieures, vous reconnaîtrez que la jambe droite est repliée de manière que vous ne voyez que le genou et un peu le pied, rien du tibia, bien entendu, rien de la jambe. Il en est autrement de la jambe gauche qui, étant relevée, montre le genou et tout le tibia en pleine lumière. C'est surtout par l'épaule et les extrémités inférieures que vous allez pouvoir identifier cette photographie, — (malgré une certaine différence d'angle et le fait que la tête est mal rendue,) — avec l'image produite par M. Sausse qui, cette fois-ci, ne nous a pas joué un tour de sa subconscience ; c'est bien un phénomène conscient qui s'est produit !

Deuxième projection. — Sur la photographie, il y a , à la place de la tête, quelque chose comme une ébauche un peu nuageuse, mais, à partir du torse, la netteté est beaucoup plus grande, et pour les extrémités inférieures, vous les retrouverez identiques, à peu de chose près, à ce que vous avez vu tout à l'heure sur la statuette. Vous retrouverez la jambe droite relevée, et vous apercevrez le genou, le pied ; vous retrouverez également la jambe gauche (*Fig.* 3).

Vous pouvez remarquer que la tête est incomplète, ou, tout au moins qu'elle finit en une sorte de nuage, de nébuleuse psychique analogue à celles dont nous parlait notre savant collègue M. Le Cour dans une conférence dont certainement vous n'avez pas perdu le souvenir, et qu'on nous a réclamée il y a quelques temps jusqu'à Elberfeld. Comment cette nébuleuse est-elle restée incomplète ? Je n'en sais rien, seulement vous voudrez bien vous rappeler que cette deuxième expérience a été faite à la mode de Foukouraï avec deux plaques conjuguées superposées l'une sur l'autre. Or, il nous est arrivé quelque chose sur la seconde plaque de la seconde expérience. On va vous montrer ce qu'il y a sur cette plaque, c'est quelque chose qui ressemble vaguement à ce que le Dr Baraduc appelait un boulet vital ou boulet fluidique. C'est l'impression que cela a produite au savant Dr Breton. Il y a deux petites nébuleuses dont l'une me paraît être le satellite de l'autre. Etait-ce une fraction de la tête, l'idéoplastie s'étant justement produite entre deux plaques? C'est l'idée de Foukouraï. Je n'en sais rien, je vous soumets cette hypothèse comme je pourrais vous en soumettre d'autres, comme vous en trouverez probablement vous-mêmes et sans doute des meilleures (*Fig.* 4).

Ayant obtenu ces deux résultats, je me suis trouvé assez satisfait, (*rétrospectivement*, car j'étais déjà bien loin de Lyon lorsque j'ai obtenu les développements,) et j'ai prié M. Sausse de continuer.

M. Sausse, qui était occupé par son commerce de nouveautés d'hiver, m'a dit : « D'ici quelques semaines, je n'aurai pas une minute ; dès que je le pourrai, je m'occuperai de la photographie de la pensée ». Effectivement, il s'en est occupé, et je regrette de ne vous avoir pas fait tirer une photographie assez récente qu'il m'a envoyée en m'en faisant espérer d'autres meilleures. Elle est bien bizarre, cette photographie. M. Sausse, cette fois, a voulu choisir lui-même son objet, dans sa mémoire, une tête qui lui fut chère, probablement, et la reproduire sur une plaque photographique. Qu'est-il venu? Ce qui est venu n'est pas une idéoplastie de subconscience, ce n'est pas non plus la chose elle-même, comme dans la seconde expérience, c'est quelque chose des deux, c'est-à-dire qu'ayant songé sincèrement à la partie antérieure de la tête, dont il désirait faire venir le masque, la tête est venue assez nettement, mais la partie



Fig. 4

postérieure de la tête ; il y a une ligne d'épaules, un cou qui s'en dégage très bien, l'oreille gauche qui est très nette, l'oreille droite qui l'est un peu moins, parce qu'elle est perdue dans les cheveux, la tête étant vue de dos et un peu de trois-quarts. Par conséquent, il y a encore là un fait de demi-subconscience si vous voulez, M. Sausse a reproduit une autre face de l'objet qu'il désirait avoir. C'est absolument curieux au point de vue de la théorie, c'est la continuation de l'influence de la subconscience.

Je suis obligé pour le moment d'abandonner M. Sausse, auquel je reviendrai, et que je prierai d'ailleurs de venir à Paris, s'il le peut, car il sera très intéressant de travailler avec lui à Paris, et M. Marcel Mangin sera le premier à le prier de venir dans son atelier, du reste très bien organisé pour cela .

J'ai ensuite travaillé à Nice, dans la Société du Dr Breton et avec le Dr Breton lui-même. Le Dr Breton a un médium qui est un médium pour diagnostic de maladies, ou tout au moins le Dr Breton, qui a été directeur de l'hôpital maritime de Rochefort, l'a entraîné dans cette voie, et il est arrivé à des résultats très remarquables à ce point de vue. Mais ce médium ne lui paraissait pas destiné à faire de la photographie de la pensée, il n'y a donc rien d'étonnant que nous n'ayons obtenu qu'un résultat assez mince. Nous avons eu un profil de tête. Je n'ai pas jugé à propos de vous le faire tirer. Il est dessiné comme au couteau, il est très net, mais enfin il n'y a absolument qu'une ombre chinoise.

Puis je suis passé par Gênes, où j'ai montré mes plaques au professeur Morselli, pour lequel j'ai autant d'estime que d'admiration, et le Professeur Morselli a conclu qu'il fallait immédiatement travailler. Nous n'avions pas sous la main, ce jour-là, de médium approprié, et nous n'avons rien obtenu, je dois le dire. L'idéal de M. le Professeur Morselli serait tout simplement d'obtenir, non pas même un mot entier, comme le Professeur Foukouraï, mais la lettre *B*, qui se prononce *Bi* en italien, comme étant une lettre particulièrement difficile à confondre avec une autre. Je n'ai rien obtenu non plus à Florence, mais je n'avais pas de médium ou, tout au moins, je n'avais qu'un Professeur qui s'offrait comme médium possible, mais il n'est qu'un médium intellectuel, le Dr Schaffner, de Florence.

A Rome, la veille de mon départ, je fus mis en relations par de braves postiers qui m'avaient offert un banquet trois jours avant, avec l'un de leurs collègues qui a, paraît-il, la spécialité de la photographie de la pensée, mais qui n'est pas connu en dehors du cercle restreint de ses camarades, qui le considèrent d'ailleurs comme un fou accompli.

Ce postier m'a donné toute une série de photographies, entre lesquelles il m'était difficile de faire un choix, et que je ne vous ai pas fait tirer. Elles sont pourtant bien intéressantes, mais ont le grand tort de n'avoir pas été obtenues ni en ma présence, ni en la présence de personnes connues de moi. Ce que j'ai apporté pour vous ce soir, de ce même postier, c'est la traduction que j'ai faite, ces jours-ci, d'une partie de son cahier de notes. Nous nous trouvons, en effet, avoir affaire à un photographe de la pensée qui s'observe en même temps qu'il observe les phénomènes, parce qu'il est un sensitif très développé assurément, c'est un mystique qui vit dans un culte très ardent pour la Vierge de son pays, quelque chose comme une petite Vierge de Lourdes qui s'appelle la Vierge de Scurcola, la Vierge de la Victoire. C'est généralement elle qu'il voit, mais il voit aussi des objets profanes à certains jours, et, au fur et à mesure qu'il les voit, il note ce qui se passe autour de lui :

Rome, 16 Avril 1913. [Remarquez comme tous ces phénomènes se précipitent, toutes ces expériences se sont faites coup sur coup: en 1911, 1912, 1913 et 1913. Il y a là un de ces mouvements d'idées, de faits, qui doivent arriver à produire un résultat d'ici peu, résultat que l'on sera obligé d'admettre, *même dans le monde savant*.]

Depuis un mois environ j'avais des visions de la Vierge, toujours vers neuf heures ou dix heures du soir dans le cabinet où je me tiens pour mes oraisons.

Les mystiques sont quelquefois bons à quelque chose, ils ont perfectionné leur entraînement à certains points de vue, de manière à pouvoir nous donner des faits physiques ou physico-chimiques que des sceptiques beaucoup plus instruits qu'eux n'obtiendraient pas !

Je communiquai ce fait à mon ami et collègue, M. Paolo Ferrante qui me conseilla de faire une photographie.

Je ne commençai qu'après plusieurs jours, durant lesquels j'eus mes visions habituelles, et au moment où mon fils me revint avec un petit appareil. Ce soir-là, je fermai portes et fenêtres de manière à empêcher le moindre filet de lumière de pénétrer dans la chambre et j'attendis en priant.

Je vis une petite et faible lumière qui, peu à peu s'agrandit, pendant qu'un rayon plus vif se manifestait verticalement à ma gauche, en illuminant davantage l'autre lumière qui se transforma en une figure de femme.

(Ceci rappellera à ceux qui ont suivi des expériences psychiques de différents genres, la manière

dont certaines lumières se produisent et dont certaines matérialisations dérivent plus ou moins directement de ces lumières.)

Je fis la photographie et j'eus une faible image de la *Vierge de la victoire*.

J'ai toute une collection de Vierges de la Victoire, depuis les plus floues jusqu'à d'autres qui paraissent presque trop belles, comme les photographies de Mlle Linda.

16 *Avril* 1913 *à* 10 *heures du soir.*

Au début, la même petite lumière apparut, puis elle s'agrandit et se transforma en un jardin avec des prés, des arbres, de très belles fleurs, ainsi que beaucoup de personnes, et des chevaux.

J'en fis la photographie et j'eus précisément tout ce qui vient d'être dit.

Ici, l'idéoplastie se manifeste avec cette circonstance particulière, que le sujet se raconte.

C'est ce que nous n'avons pas dans les autres expériences précédentes.

Il voit aussi, dans ces conditions, une petite maison de campagne avec beaucoup de personnes. Il en fait la photographie qu'il obtient. Quelquefois, c'est flou, quelquefois c'est très net, cela fait compensation.

18 *Avril à* 10 *heures du soir.*

Jevis la petite lumière qui s'agrandit et se transforma en un boîte rectangulaire d'environ 80 centimètres de long et 20 de large. Au milieu, comme dans un grand cadre, une figure que je ne pus distinguer.

D'après la photographie, je compris que ce devait être le Bambino de l'Araceli.

Presque toujours, comme vous voyez, la photographie est pour lui un moyen de mieux se renseigner sur ce qu' il a vu, c'est plus net que sa vision de sensitif.

Inutile de vous en citer plus long. Ceci, du reste, rappelle, dans une certaine mesure, les consultations que vous vous rappelez avoir lues dans les *Annales*, à propos des expériences d'Ochorowicz qui n'avait pas jugé inutile d'interroger le médium sur ses expériences. Profitant de son état de somnambulisme, il lui posait des questions notamment sur ses expériences de photographie de la pensée.

J'en ai extrait ceci qui nous renseigne assez faiblement sur le procédé physico-chimique qui est en jeu dans le phénomène.

Le médium lui répondit, en état de somnanbulisme :

« *Je ne sais pas comment se fait la lumière ;* « *elle provient du médium* ».

C'est infiniment probable, assurément. Il y a une lumière quelconque. Agit-elle comme en photographie ordinaire, c'est douteux, mais il est probable qu'il y a un phénomène lumineux, visible d'un sensitif, et il est probable aussi qu'il provient du médium, puisque nous n'en voyons pas d'autre source possible.

Vous voyez que nous en sommes réduits à des moyens d'enquête bien curieux pour arriver à vous donner quelque idée du procédé que la nature, (car ce n'est pas plus surnaturel que toutes les autres photographies,) peut employer en pareil cas.

Eh bien, je suis obligé, pour terminer cette Conférence, de vous rappeler que ce que je vois de plus probant ce sont les expériences faites en Italie, par le regretté Dr Imoda et le Professeur Foa, de l'Université de Turin, à propos des radiations émanant de Mme Eusapia Paladino, qui est la plus commode à étudier des médiums à effets physiques. En plaçant des électroscopes à sa portée, en s'entourant d'éléments de vérification de ce genre, ils sont parvenus à obtenir des phénomènes de radioactivité, ils sont arrivés à conclure qu'autour du médium il y a, par moments du moins, une zône radioactive. Et, mon Dieu, il est probable que, lorsque l'on pourra, —*(je souhaite que ce soit l'œuvre de votre Société)*, — conditionner ces expériences d'une manière un peu plus scientifique, les renouveler plus souvent, entrer dans des détails que vous serez mieux à même que moi d'imaginer, c'est à une forme de la radioactivité que l'on aboutira finalement.

En tous cas, cette forme de radioactivité sera, et c'est très important, une manière de manifestation de la pensée, un mode d'extériorisation d'une plasticité de la pensée, que, jusqu'à présent, on était à mille lieues de supposer. Je viens, précisément, de publier, avec mon excellent ami, M. l'ingénieur Warcollier, un livre où nous développons quel que peut être ce rôle de la pensée à l'intérieur du corps : stigmatisations, marques de naissance, et ainsi de suite. Etant donné ce que la pensée peut faire à l'extérieur du corps, sur une plaque photographique, sous forme de matérialisation quelque peu lumineuse, vous voyez ce qu'elle peut faire dans le corps lui-même ! Il y a là toute une théroie morphogénique, morphologique, qui peut sortir indirectement de cette question de la photographie de la pensée.

M. le Dr Ochorowicz en a précisé les conséquences philosophiques dans cette page admirable :



La grande importance théorique du fait n'est pas douteuse. Une fois constatée, la photographie de la pensée ouvre des rayons nouveaux :

1°. — Pour la psychologie métapsychique, elle se range entre la télépathie, les stigmates et les influences idéoplastiques matérielles, d'un côté, et les phénomènes de matérialisation, de l'autre ; en constituant un anneau important dans la chaîne des extériorisations, elle prolonge l'être humain ;

2°. — Au point de vue physique, elle complète le phénomène des rayons électro-chimiques (que j'ai découverts l'année passée et qui feront l'objet d'une étude à part) et des rayons Xx, que le docteur connaît déjà. Elle constitue une forme nouvelle radio-activité organique, que l'on pourra sans doute rapprocher bientôt des autres manifestations radio-actives.

3°. — Au point de vue philosophique, elle efface la contradiction cartésienne entre l'étendue et la pensée, en donnant une base commune à ces deux formes opposées d'une praénergie inconnue.

4°. — Au point de vue physiologique et médical, elle renforce la doctrine des influences morales, morbides ou salutaires, et celle de l'action physique du magnétisme animal.

La théorie des transferts et des réflexes va subir un élargissement considérable et la théorie des associations idéo-organiques et idéo-cosmiques finira par s'imposer à la science, en supprimant les frontières entre le micro et le macro-cosme.

5°. — Au point de vue logique et épistimélogique, elle va introduire dans notre savoir une notion nouvelle, celle des degrés de la réalité, notion révolutionnaire par excellence et qui pourra peut-être remplacer l'inaccessible *Ding an sich* de Kant.

6°. — *Elle va réunir la chimie et la physique à la psychologie*, et toutes les fois que des sciences distinctes et étrangères l'une à l'autre s'unissent de cette manière, un grand progrès est garanti. C'est ainsi que le rapprochement inattendu entre l'histoire universelle et la Paléontologie nous dota d'une science nouvelle : la Préhistorique. Le rapprochement de l'Astronomie et de la Chimie s'exprima dans l'Analyse spectrale. L'application de l'Algèbre à la Géométrie — dans la Géométrie analytique, de la Psychologie à la Thérapeutique — dans la Psychothérapie, de la Physique à la Psychologie, — dans la Psychophysique, etc.

7°. — Enfin, au point de vue des faits dits spirites et de la doctrine spirite, la découverte de la photographie de la pensée présente une importance capitale. Du moment qu'il faut considérer comme démontrée la possibilité d'une idéoplastie photographique, les images et les apparitions, soi-disant d'outre-tombe, peuvent bien avoir une origine terrestre. Cela ne tranche pas la question immortelle de l'immortalité, mais cela jette une lumière nouvelle sur certaines apparences et commande une prudence toute spéciale dans les conclusions théoriques que l'on tire des faits avérés.

Edmond Duchatel.

La discussion des expériences

Dans une séance qui eut lieu le 23 avril, lendemain de la conférence de M. Edmond Duchâtel, la Société Universelle d'Etudes Psychiques discuta les expériences exposées, la veille, par le conférencier.

M. de Vesme, secrétaire général, qui préside, ouvre la séance, en disant : « Lorsque M. Duchâtel me parla de son intention de communiquer à la S. U. E. P. les résultats de ses expériences de photographie de la pensée, j'ai tâché de lui démontrer la nécessité de ce que sa communication fût suivie d'une discussion au cours de laquelle tous les Sociétaires pourraient exprimer librement leur avis. Il importait, en effet, que la Société ne semblât point, par son silence, accepter entièrement les idées du conférencier, si tel n'était pas, en effet, son avis — ce qui aurait pu n'avoir aucune conséquence en bien d'autres cas, mais pouvait être fâcheusement interprété dans une question aussi controversée et aussi délicate que celle traitée par M. Duchâtel.

» Néanmoins, pour que la discussion puisse être réellement utile, il est nécessaire de s'en tenir strictement à l'examen des expériences faites par M. Duchâtel ; si on voulait entreprendre la discussion des photographies publiées par le Dr Baraduc, le Dr Ochorowicz, le Commandant Darget, le médium Keller, etc., on n'en viendrait certainement pas à bout. Par conséquent, tout en laissant aux assistants la plus grande liberté de parole pour soutenir les opinions les plus disparates, je ne manquerai pas de rappeler continuellement à l'ordre du jour ceux qui s'en écarteraient trop. »

» En abordant ensuite la discussion du sujet, M. de Vesme manifesta l'avis que, pour diminuer autant que possible la confusion qui se fait si aisément dans le domaine de la photographie dite de la pensée, il croyait qu'il serait opportun de la partager en trois catégories différentes : 1° la photographie à l'aide de la chambre noire ; 2° radiations ou effluves humains impressionnant directement la plaque sensible ; 3° écriture ou figures apparaissant sur la plaque sans l'aide de la chambre noire.

» La première catégorie est sans doute la plus normale et la plus compréhensible, alors même qu'il s'agit de photographier des corps invisibles à l'œil, puisqu'on sait que certains rayons qui sont enregistrés par la plaque sensibilisée n'impressionnent pas la rétine. C'est surtout à cette catégorie que devrait être réservé le titre de *photographie*.

» S'il est vrai qu'en plaçant, par exemple, les

mains, à peu de distance d'une plaque, celle-ci peut être impressionnée par autre chose que par des réactions chimiques et thermiques, le phénomène en question n'est évidemment pas exactement du même ordre que celui qui permet de photographier, par exemple, un fantôme ou une forme quelconque au moyen de la chambre noire ; c'est ce que les croyants appellent de l'*effluviographie*, et les sceptiques de la *chimicographie*.

» La 3e catégorie — celle par laquelle des caractères ou des images apparaîtraient sur des plaques impressionnables, sans l'emploi *de la chambre noire* — est de beaucoup la plus extraordinaire : au point de vue de nos connaissances actuelles, on peut même l'appeler *absurde*. « En effet — dit M. de Vesme — supposons que je parvienne, par la pensée, à créer une figure humaine — par exemple celle de Musset, de George Sand, etc., et à la matérialiser même au point de la rendre visible à l'œil humain. Si la plaque sensibilisée est placée dans un appareil photographique, je pourrai évidemment photographier ces figures fantômatiques, comme je photographierais un être, un objet quelconque, grâce à la lumière qui les frappe. Mais si la plaque est à découvert, c'est-à-dire hors de l'appareil photographique, elle se voilera plus ou moins uniformément, mais sans reproduire l'image d'aucun objet particulier, aucune chambre noire n'ayant recueilli sur elle les rayons réfléchis par les objets en question, dans le sens renversé qu'on connaît. Et si le fantôme créé par ma pensée sera lumineux d'une lumière propre, cela ne modifiera en rien la chose.

» Certes, si je plaçais un objet *sur la plaque*, ou à une petite distance de celle-ci, je parviendrais à fixer sur elle sa silhouette. Mais je ne pourrais pas, évidemment, photographier ainsi un visage humain, même en employant une très grande plaque et en plaçant sur elle le bout du nez.

» Si donc M. Duchâtel a bien obtenu à Lyon l'image fantômique d'une statuette de Vénus sur une plaque adossée à une autre plaque, le tout couvert de papier noir et de papier d'emballage, il faut supposer : 1° que le fantôme de la statuette — si je puis m'exprimer ainsi — était lumineux d'une lumière propre ; 2° que ce fantôme était plat au point de pouvoir aller se faufiler entre les deux plaques, ou entre une plaque et le papier qui le recouvrait. Il est à peine besoin d'insister sur l'invraisemblance — presque l'absurdité — de cette hypothèse, ainsi que sur le caractère fantastique des explications qu'on pourrait imaginer pour l'étayer — explications basées sur la quatrième dimension, ou quelque chose de semblable.

» Il n'en serait plus de même si on faisait rentrer tout simplement cette catégorie de phénomènes dans la même classe que l'écriture directe et les *precipitated pictures*, dont parlent les spirites américains qui, en effet, n'appellent pas ces phénomènes « photographie de la pensée », mais *Psychographie* (1).

» Je sais bien que ce n'est pas *expliquer* les images apparaissant sur des plaques sans chambre noire que de les faire rentrer dans la classe de l'écriture directe et autres « psychographies » ; mais je sais fort bien aussi que nous n'expliquons rien à fond, et que ce que nous donnons pour des « explications » n'est justement qu'un rapport que nous établissons entre un phénomène en discussion et d'autres phénomènes déjà connus et admis. Ces derniers phénomènes peuvent ne pas être connus ou admis par tout le monde ; voilà tout.

» En tous cas, nous sommes en droit de demander des preuves proportionnées à l'invraisemblance du phénomène qu'on veut nous faire admettre. Et nous nous demandons : Les photographies présentées par M. Duchâtel ont-elles ce caractère qui les imposerait à notre croyance? (2).

» Je regrette que notre conférencier d'hier ne soit pas présent ce soir, parce qu'il est toujours regrettable de critiquer, voire même de discuter, les expériences d'une personne absente, ainsi que l'a observé M. Duchâtel lui-même en parlant de celles de M. de Fontenay. Mais enfin, je doute fortement que les photographies en question puissent convaincre les personnes qui n'étaient pas convaincues d'avance. M. Sausse veut faire apparaître sur la plaque sensible une bouteille accompagnée de la lettre majuscule *D*. Il en résulte une sorte de spirale. M. Duchâtel lui découvre une certaine ressemblance avec un boa de dame, dont l'image devait hanter l'esprit du médium qui s'occupe du commerce des fourrures. Si M. Sausse

(1) M. JAMES COATES, l'auteur de l'ouvrage *Photographing the Invisible*, que nous avons analysé dans le numéro de Juillet 1912, après s'être occupé longuement de la *photographie* psychique, consacre le chapitre XV à la *Psychographie* ; il remarque que tout ce qu'il a raconté auparavant est bien peu de chose en comparaison de cette étrangeté que des figures ou des messages écrits puissent apparaître sur des plaques photographiques n'ayant jamais été exposées à la lumière, et il ajoute : « Le terme *psychographie* embrasse un ordre de phénomènes beaucoup plus vaste que la photographie sans chambre noire ; tous les dessins, les figures, les portraits, les écritures apparaissant directement sur des papiers, des ardoises, des murailles, etc., par un pouvoir spirituel, sont des *psychographies*. » M. Coates dit que le premier à signaler ce genre d'images obtenues sur la plaque, sans chambre noire, fut M. Andrew Glendinning.

(2) Les photographies d'un employé des Postes de Rome, auxquelles M. Duchâtel a fait allusion, sont de telle nature, que même les personnes les mieux disposées n'y attachent pas d'importance, après un premier examen.

avait été horloger, la spirale aurait été un ressort de montre ; s'il avait été électricien, un câble ; s'il avait été charcutier, une saucisse, et ainsi de suite.

» Passons à la statuette. J'ai eu beau retourner dans tous les sens la photographie obtenue par M. Sausse, je ne suis pas parvenu à découvrir quel est le sens dans lequel elle ressemble davantage à une Vénus.

» Toutefois, quels que soient les rapports que l'on peut établir entre les visages créés consciemment ou inconsciemment par M. Sausse et les objets réels ou imaginaires auxquels on a voulu les rapprocher, une chose bien extraordinaire se serait produite dans ces expériences : c'est que des plaques enveloppées dans du papier noir et du papier d'emballage ont pu être impressionnées d'une façon quelconque, dans les circonstances décrites par M. Duchâtel. Les personnes connaissant les expérimentateurs et le médium se refuseront comme moi à arrêter un seul instant leur pensée sur l'hypothèse d'une fraude. On ne voit pas bien comment une maladresse aurait pu être commise. Seulement on voudrait multiplier les expériences de contrôle. J'ai écrit dernièrement à M. Sausse, l'engageant à persévérer ; il m'a répondu par une lettre dans laquelle il montre peu d'enthousiasme pour ces expériences, qui l'intéressent beaucoup moins que d'autres, au point de vue spirite où il se place ; toutefois, il ajoutait : « Depuis le départ de M. Duchâtel, j'ai recommencé 5 fois l'expérience pour obtenir 3 résultats absolument négatifs ; 2 plaques ont donné des résultats médiocres. » La dernière, qui lui paraissait la meilleure, a été peut-être abîmée au cours du développement.

» N'importe : *si toutes les précautions ont été bien prises pour éviter une erreur technique*, ces résultats, mêmes « médiocres », sont de la plus haute importance. Nous devons donc remercier M. Henri Sausse de s'y être prêté : nous espérons qu'il voudra bien continuer, surtout si, comme il y a lieu à l'espérer, il viendra bientôt dans ce but, pour quelques jours, à Paris.

» C'est pourquoi nous ne pouvons que savoir gré à M. Duchâtel d'avoir, par ses expériences, fait faire un pas à la question et ramené sur celle-ci l'attention des psychistes. »

M. le commandant Darget expose ses idées bien connues sur la photographie de la pensée : comme il parle des photographies qu'il a lui-même obtenues, le Président le prie, à plusieurs reprises, de se tenir à l'ordre du jour.

M. Chevreuil : « Il est certain, de toutes façons, qu'il y a une action physique en dehors du corps humain ».

On demande à revoir les photographies obtenues par M. Duchâtel ; on les projette, en effet, sur l'écran ; les personnes qui le demandent peuvent examiner les négatifs.

M. Lemerle, ingénieur : « L'impression que me donne la plaque reprensentant une spirale, c'est qu'elle rappelle un dessin fait avec une chandelle au plafond ; il y a des taches comme aux endroits où la chandelle s'arrête. On dirait qu'on a promené en spirale sur la plaque « un plumeau radioactif », si je puis m'exprimer ainsi. Ce n'est pas une radiation du cerveau, parce que la plaque serait voilée entièrement. Je partage entièrement les vues de M. de Vesme. Le mot « photographie de la pensée » ne signifie rien. On peut, certes, obtenir une image sans appareil photographique, avec un orifice à mince paroi sans lentille, mais il faut ce dispositif ; de même qu'il n'y a image sur notre rétine que parce que nous avons un objectif : le cristallin. Pour projeter une image il faut un objectif, sans cela on ne peut faire que voiler la plaque. Il faut admettre dans l'expérience en question que quelque chose a promené comme un pinceau pour dessiner l'image. Je trouve dans la reproduction de la statue comme des projections de faisceaux lumineux aux genoux, aux seins, à la tête, et sur celle du serpent ces mêmes faisceaux et les nœuds correspondant aux endroits où il y a eu arrêt. »

M. Warcollier, tout en reconnaissant que cette hypothèse s'applique bien, apparemment, aux photos examinées, pense que ceux qui admettent les phénomènes de matérialisation peuvent considérer qu'une matérialiisation réduite d'un objet, d'une figure, etc., peut se produire sur la plaque même : ainsi deux cas peuvent se présenter : 1° La matérialisation sera lumineuse par elle-même, et alors impressionnera directement la plaque photographique. 2° Elle sera obscure et opaque, et on peut supposer qu'il se dégagera du médium des rayons, qui pourraient impressionner la plaque photographique, mais qui, arrêtés par elle, dessineraient en noir son image en ombres chinoises. Cela n'est pas absurde, et cela pourrait expliquer comment on pourrait obtenir sur une plaque des « Photographies de la pensée » n'ayant pas l'apparence de dessins.

M. Lemerle reconnaît que cela est théoriquement possible, mais beaucoup moins simple que l'hypothèse qu'il présente.

M. P. Le Cour, après avoir insisté, à son tour, sur la nécessité de préciser ce que l'on entend par « photographie de la pensée », exprime l'avis



que les nouveaux documents apportés par M. Duchâtel ne paraissent pas pouvoir rentrer dans cette classe, attendu que l'explication qu'il fournit de l'image en forme de spirale laisse fort à désirer, et que l'on ne saurait voir, d'autre part, une ressemblance entre la nébulosité vague du second cliché et la statuette visualisée. Ce système d'interprétation de vagues nébulosités dans lesquelles on essaie de découvrir après coup l'image d'une personne décédée, ou d'un objet auquel on n'avait parfois pas songé, paraît particulièrement dangereux et nous fait, en tout cas, sortir de la véritable expérimentation scientifique.

« Est-ce à dire — dit-il — que ces clichés soit sans intérêt ? Au contraire, ils constituent des documents extrêmement précieux si les conditions d'obtention en sont suffisamment définies pour nous garantir qu'il n'y a eu ni fraude, ni erreur.

» Les impressions obtenues sans appareil sur les plaques photographiques par les médiums sont de deux sortes : tantôt ce sont des images noires sur le positif tiré du cliché primitif, et tantôt des images blanches.

» L'image noire indique l'existence d'un corps opaque interposé entre la plaque et une source lumineuse, absolument comme dans le tirage au châssis-presse sur la radiographie au moyen des rayons X. Telles sont les images de mains unies, de grilles métalliques, clefs, etc., produites par le médium du Dr Ochorowicz. Le phénomène est intéressant si la lumière agissante a une origine supranormale.

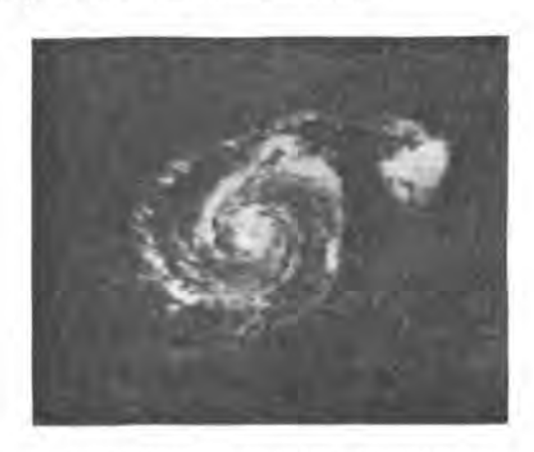
» Quant aux images blanches, ce sont toujours des nébulosités plus ou moins irrégulières, parfois sphériques, ou spiraloïdales. Elles semblent dues à l'action d'un objet de faible intensité lumineuse placé en contact direct avec la plaque ou à une sorte d'effluve électrique agissant directement sur elle. Telles sont les « lunes » du Dr Ochorowicz et les nouveaux clichés de M. Duchâtel.

» On a prétendu voir dans les nébuleuses rondes du Dr Ochorowicz l'image de la pleine lune imprimée par la volonté du médium ; il semble bien extraordinaire que ce médium n'ait jamais pu imprimer aucune autre image, tandis que les nébuleuses rondes ont été fréquemment obtenues. Le Dr Ochorowicz n'a, d'ailleurs, attaché aucune importance à cette explication et il n'a vu là qu'une boule de rayons d'une nature spéciale, une nébuleuse issue de l'organisme de son sujet.

» Telles paraissent être également les nébulosités obtenues par M. Duchâtel : bien mieux, l'espèce de serpent lumineux qu'il a présenté comme l'image d'une fourrure, d'un boa, n'est pas une nouveauté et l'on verra que dans les *Annales* Juin-Décembre 1910 le Dr Ochorowicz signale l'obtention d'une certaine nébuleuse spiraloïdale formant quatre tours « *sorte de serpent roulé sur lui-même*, dit-il, et dont la tête, une tache plus claire, constituait le noyau. »

» J'ai même attiré l'attention sur ce phénomène, lorsque, l'année dernière, j'ai montré le parallélisme des nébuleuses médiumniques et astronomiques ; le nouveau document de M. Duchâtel ne fait que confirmer ce rapprochement, car sa ressemblance avec la nébuleuse du Chien de chasse, par exemple, est tout à fait remarquable ; on y trouve les mêmes condensations de matière sur certains points des spires (ces nodosités lumineuses sur le cliché de M. Duchâtel sont très remarquables et recevront sans doute un jour leur explication lorsque l'étude de ces phénomènes sera plus avancé). Enfin, même foyer secondaire situé en dehors des orbes, et qui, sur le cliché médiumnique, figure la tête du serpent.

» Il semble que nous sommes là en présence d'une petite matérialisation douée de phosphorescence ou d'effluves projetées sur le cliché. Si la projection de l'influx nerveux peut impressionner la plaque, comme la condensation de la matière tend à s'opérer sous la forme giratoire, rien d'étonnant à ce que nous trouvions des spirales ou des disques dans ces extériorisations.



CONSTELLATION DU CHIEN DE CHASSE

» Au lieu de voir dans ces documents des photographies de la pensée, il me semble plus naturel d'y trouver de nouveaux éléments de la genèse des matérialisations à leur premier stade, comme nous trouvons, dans le ciel, les premiers stades de la formation évolutive des mondes. C'est l'idée que j'ai développée dans une conférence à laquelle M. Duchâtel a bien voulu faire allusion hier soir, et qui a été publiée dans le numéro de Juin 1913 des *Annales Psychiques*. »



M. DE VESME, pour terminer, demande qu'une Commission soit nommée, pour l'étude de ces phénomènes. Il est d'avis qu'il serait opportun d'en laisser le soin au Comité Directeur de la Section. Après une courte discussion, la proposition est adoptée.

On vote ensuite, sur la proposition de M. de Vesme, des remerciements à M. Duchâtel pour son intéressante communication qui méritait bien d'être discutée.

La séance est levée à 11 heures 15.

Au Milieu des Revues

Comment on identifie certains portraits dans les "photographies spirites"

On pouvait lire dans le *Light* du 14 Février dernier :

Nous venons de recevoir de M. F. Brittain, de Stoke-on-Trent, une copie d'une ancienne « photographie psychique », publiée dans le supplément du *Light*, 13 juin 1908, et qui était donnée comme représentant la mère décédée de l'Archidiacre Colley. Tous ceux qui, dans nos bureaux, ont pu comparer attentivement les deux portraits ne gardent pas le moindre doute sur ce fait, qu'ils sont bien identiques. M. Brittain nous dit que le portrait qui se trouve dans la photographie qu'il nous envoie est celui de la grand'mère de Mme E. Spencer, qui signe un certificat en ce sens. Nous reconnaissons avec M. Brittain qu'une comparaison avec le portrait publié dans notre supplément montre que « l'un est une réplique de l'autre, et que les détails de chacun correspondent si exactement, que les deux semblent tirés sur le même négatif ».

M. Brittain ajoute :

« Je puis affirmer que la photographie dont a été tirée la reproduction que je vous envoie est l'une de celles exécutées par M. Hope (le principal médium du cercle de Crewe), et reproduisant à son tour une photographie plus ancienne. Ce travail avait été fait par M. Hope sur commande de Mme Spencer, longtemps avant que l'Archidiacre eût la séance dans laquelle fut prise la photographie spirite ; M. Hope en avait gardé la plaque négative. Il ne peut y avoir aucun doute que l'archidiacre s'est trompé, puisque sa mère n'avait que 45 ans lorsqu'elle mourut, alors que la photographie spirite montre une dame âgée de 70 ans environ ».

Il est à peine besoin de dire que cette nouvelle causa un joli tapage dans les cercles spirites écossais et londoniens; la Direction du *Light* reçut une foule de lettres en des sens différents, les unes dénonçant M. Hope comme un fraudeur éhonté, les autres observant que la question de la photographie spirite est encore tellement obscure, qu'il faut être prudent quand il s'agit de se prononcer dans les controverses qu'elle soulève.

Nous n'entrerons pas dans cette discussion, en nous bornant à observer une chose incontestable : c'est que l'archidiacre Colley avait reconnu comme étant le portrait de sa mère, morte à 45 ans, celui d'une dame septuagénaire qui n'avait rien à faire avec lui. Il n'y a aucune raison pour que ce fait ne se renouvelle pas assez souvent chez des personnes ayant l'enthousiasme du Vén. Colley et son insuffisance bien connue d'esprit scientifique. Ce qui pourrait peut-être expliquer le secret de bien des portraits contenus en des photographies « spirites » provenant de l'Amérique et même d'ailleurs.

Télépathie impulsive

Sous ce titre, M. le Dr T. Michelena, directeur de la *Revista de Ciencias Psiquicas*, de Caracas (Vénézuéla), publie dans le numéro de Septembre 1913 de sa revue le récit suivant, qui lui a été communiqué par un de ses amis, M. le Dr RAPHAËL BRUZNAL LOPEZ.

Le récit de *mon cas* n'a rien de surprenant, et moins encore d'original, puisque la réaltié des faits télépathiques et leur base scientifique sont incontestables ; et il serait resté inédit, comme il l'a été jusqu'à ce jour, et connu uniquement des persones qui ont été les acteurs de cet événement, si nous ne tenions pas à complaire, en le publiant, à notre éminent ami le Dr Thomas Michelena, investigateur consciencieux et de bonne foi des phénomènes animiques.

Voici donc comment se passèrent les choses. Le 5 décembre 1901, à midi, nous devions transporter, sur l'avis des médecins, à un autre appartement, préparé à cet effet, notre mère, convalescente d'une maladie qui avait duré plusieurs mois. Une voiture avait été commandée à cet effet pour l'heure indiquée plus haut.



Je dois faire remarquer que je demeurais avec ma mère et une servante qui lui était spécialement attachée. Mes deux frères qui étaient mariés restaient avec moi près de notre mère, sauf aux heures des repas et à la fin de la nuit. Je prenais mes repas chez notre frère aîné et le jour de l'événement que je vais rapporter je me rendis avec lui à son domicile, laissant notre mère assise dans son fauteuil. Il était onze heures et demie.

Aussitôt entrés, nous déposâmes nos chapeaux et nous prîmes place à table.

La servante apporte la soupe ; nous nous servons et nous nous disposons gaiement et sans préoccupation à prendre notre repas. Mais, au moment où je portais à ma bouche la première cuillerée de soupe, je laisse retomber ma cuiller et une force étrangère m'oblige violemment à me lever de ma chaise. Sans dire un mot, sans prendre mon chapeau, je descends en toute hâte dans la rue. Mon frère s'élance après moi me demandant ce qui m'arrive, me reprochant de courir ainsi sans chapeau et me croyant frappé d'un accès de folie. Quant à sa femme, elle restait stupéfaite dans sa maison.

Je courus ainsi pendant trois cents mètres sans savoir pourquoi, jusqu'à ce qu'enfin j'eus conscience que ma mère m'appelait. En arrivant près d'elle, je cachai ma préoccupation et entrai dans sa chambre avec calme, suivi de mon frère gardant la même attitude.

Notre mère ne se montra pas surprise de notre retour, mais nous jeta un tel regard, que nous en fûmes stupéfaits. Mon frère lui offrit une tasse de lait, qu'elle refusa d'un geste, dans l'impossibilité où elle était de parler et il nous fut évident qu'elle souffrait horriblement.

Comme nous nous tenions debout de chaque côté de son fauteuil, en gardant ses mains dans les nôtres, et en lui parlant, elle nous jeta un dernier regard, serra nos mains et mourut dans son fauteuil, s'éteignant comme un oiseau.

Tout ceci se produisit dans l'espace d'une minute.

Le fait ci-dessus se passa à Cumana, où vivent encore les diverses personnes auxquelles j'ai fait allusion, et je le confirme par ma signature. — *D. Raphaël* Bruznal Lopez, Caracas, 1913.

Un chien sourcier

Dans les environs de la petite commune d'Uccle, Belgique, un chien sourcier vient d'être découvert. Un habitant voyant *César*, c'est le nom de l'intelligente bête, gratter avec acharnement un coin de son jardin, se figura que peut-être un cadavre était enfoui là et creusa la terre à une certaine profondeur. A environ dix mètres, il rencontra une source d'eau très pure. Et ceci était une aubaine pour lui, car son puits se tarissait et ne lui donnait pas l'eau dont il avait besoin.

Il attribua sa trouvaille au hasard, quand se trouvant huit jours plus tard chez un voisin, voici que le chien se mit à gratter la terre avec rage. « Vous devez avoir de l'eau là », dit le propriétaire du chien. Le voisin qui justement n'avait pas de puits, creusa à son tour et découvrit aussi une source.

Depuis le bon habitant d'Uccle loue, paraît-il, son chien à dix francs la journée pour ceux qui désirent trouver de l'eau et la bonne bête ne s'est pas encore trompée une fois dans ses recherches.

(*Bulletin de la Société d'Etudes Psychiques de Nancy*).

Matérialisation spirite ou idéoplastie ?...

La Revista de Ciencias Psiquicas (Caracas) de Novembre 1913 publie le fait suivant :

Le Dr Cabrales, directeur de *El Atheneu Brasileiro*, rapporte qu'il donna ses soins à une pauvre fille abandonnée, nommée Déolinda, qui mourut de la phtisie peu de temps après. Quelques mois plus tard, la famille du docteur élut domicile dans une localité assez éloignée, tandis que lui-même acceptait l'hospitalité que lui offrait son ami, M. Barbosa de Andrade, dont la sœur venait de tomber si gravement malade qu'il était nécessaire de la veiller.

Voici ce que raconte le Docteur : Une nuit, mes courses étant terminées, je me trouvai si fatigué que je me couchai. Deux sœurs, Mesdames Ana Diaz Fortes et Feliciana Diaz me remplacèrent au chevet de la malade.

J'étais à peine étendu dans mon lit, que je me sentis envahir par un sentiment intense de satisfaction. Je ne pouvais me rendre compte de cette impression. Bientôt j'éprouvai une sensation de contact à la tête, comme si quelqu'un m'enveloppait avec quelque chose. Etonné de cette impression, je fis appel aux deux dames qui veillaient dans la chambre voisine et madame Felicia Diaz me dit : « Je vois à la tête de votre lit une fillette vêtue de blanc, qui place sur votre front une guirlande de roses. Elle dit qu'elle s'appelle Deolinda et qu'elle est venue pour manifester sa reconnaissance de la générosité avec laquelle vous l'avez soignée ».

Profondément étonné de cette affirmation, je me rappelai que c'était l'anniversaire de la mort de Deolinda, circonstance à laquelle ni moi ni personne autre n'avait pensé. Je n'avais jamais parlé à aucun habitant de cette maison de ce que j'avais fait pour Deolinda.

Le récit ci-dessus est confirmé par les signatures de *Ulysse Cabrales, Manuel Barbosa de Andrade, Mme Emilia Barbosa de Andrade, Mme Ana Inès Diaz Fortes*.



ECHOS ET NOUVELLES

Deux cas de lucidité en rêve ?

Nous traduisons d'un journal anglais, daté du 19 Mars dernier, l'information suivante, qui, d'ailleurs, a fait le tour de la presse quotidienne du monde entier :

Une histoire assez curieuse fut racontée hier devant le tribunal de police à Wolverhampton, au moment où le père d'un jeune homme, nommé Benjamin Plimmer, dut témoigner. On s'était aperçu de la disparition du jeune Plimmer depuis le 2 mars, et on l'a trouvé avant-hier pendu dans la cave de la maison.

D'après ce que le vieux P. raconta devant le juge, son fils avait émis l'intention, (le jour où il l'avait vu pour la dernière fois), de chercher de l'ouvrage dans la ville voisine, étant sans place. Comme il ne rentrait pas pour le dîner, le vieux P. devint inquiet et avisa la police. Pas d'indice du jeune homme — personne ne l'avait vu dans la ville, et toutes les recherches furent infructueuses.

Or, avant-hier, le vieux Plimmer fut réveillé au milieu de la nuit. Sa fille se trouvait devant lui avec tous les indices d'une grande excitation, pâle comme une morte, et lui raconta qu'elle venait de faire un rêve terrible : elle avait vu son frère Benjamin pendu à une solive dans la cave de la maison.

Elle s'était réveillée et rendormie, et le rêve sinistre s'était répété. En se tordant les mains, elle demandait au vieillard de descendre avec elle dans la cave pour voir si le rêve n'aurait peut-être pas dit vrai.

D'abord, le père s'y refusa ; mais enfin il céda aux instances de sa fille, et descendit avec elle dans la cave.

La porte était verrouillée et il dut l'ouvrir à coups de hache.

A son grand effroi, il y trouva réellement son fils, pendu à une solive, mort.

Dans la poche du malheureux se trouvait un papier par lequel Benjamin donnait connaissance qu'une maladie incurable l'avait poussé vers la mort, le médecin ne lui ayant donné aucun espoir de guérison.

La sœur du suicidé était tellement excitée de l'accomplissement de son rêve, qu'elle aussi essaya de se donner la mort, et à peine put-on l'en retenir. Devant le juge, le vieux P. maintint son assertion qu'il ne lui serait jamais venu l'idée de chercher son fils dans la cave, si le rêve de sa fille ne l'y avait conduit.

Sans doute, il n'est point impossible de réduire ce fait à la simple réflexion subcosciente, qu'après tout, on n'avait pas songé à visiter la cave, où le jeune Plimmer pouvait bien s'être pendu, d'autant plus que son intention de se suicider pouvait s'être manifestée par quelque indice. Néanmoins, la vivacité du rêve permet de supposer qu'il s'agit réellement de lucidité.

Presque en même temps, les journaux français publiaient des dépêches de Lyon dans lesquelles on parlait d'un autre rêve qui avait amené — disait-on — la découverte d'un assassin. La plupart des informations publiées, à ce sujet, par la presse, permettaient de supposer qu'il en était réellement ainsi, parce qu'elles manquaient de certains détails qui revêtent cependant, au point de vue psychologique, beaucoup d'importance, et qui se trouvent dans la version suivante, publiée par *l'Excelsior*. Nous soulignons quelques lignes de ce récit, pour attirer plus spécialement sur elles l'attention de nos lecteurs :

LYON, 22 mars. — Le 7 mars, le maître carrier Seriziat était abattu sur la route à coup de revolver. L'assassin mystérieux avait été vu, cinq heures durant, de sept heures à minuit, attendant sa victime sur la route, mais personne n'avait pu le reconnaître, car il était enveloppé d'un large manteau avec un grand capuchon qui lui cachait la tête. La brigade mobile, en dépit d'une enquête très active, n'avait pu, jusqu'ici, découvrir aucune piste sérieuse, mais hier matin le commissaire divisionnaire, M. Jughon, était avisé qu'une dame Bourdelin, de Saint-Fortunat, désignait formellement l'assassin.

Il se rendit auprès de cette dame, qui fit les étranges déclarations suivantes :

— L'assassin est Claude Puissant, le frère du contremaître de Seriziat. Je l'ai vu mettre le feu, la nuit dernière, à la maison du voisin Morateur. Vous pouvez l'arrêter ; il a encore en poche le calepin du malheureux Seriziat. Je l'ai vu.

— Mais où l'avez-vous vu, madame ? demanda le commissaire.

— Je l'ai vu en rêve ! répondit Mme Bourdelin.

M. Jughon n'eût pas insisté s'il n'avait su que Mme Bourdelin, sujette à des troubles nerveux, du reste, était précisément la mère d'un des témoins qui avaient le mieux vu l'assassin un peu avant le crime.

Il devenait probable que la mère avait été suggestionnée par les paroles de son fils. Ce dernier avait dû se montrer, devant ses parents, beaucoup plus affirmatif qu'il ne l'avait été devant la justice.

On vérifia donc les dires de Mme Bourdelin et l'on trouva que Claude Puissant, cocher à Lyon, buveur,



joueur, peu régulier dans son travail, était venu l'avant-veille du crime demander de l'argent à son frère, le contre-maître de Seriziat, et qu'il avait couché à Saint-Fortunat ; que Claude Puissant possédait une sorte de capote à capuchon en caoutchouc noir mat, conforme aux dire des témoins ; qu'il avait aussi un revolver du calibre de celui ayant servi à tuer le carrier ; que ses chaussures s'adaptaient à merveille aux traces relevées sur les lieux du crime ; que ce soir-là il était rentré à trois heures du matin chez sa femme, dont il vit séparé depuis des mois, et qu'il lui avait remis de l'argent, ce qu'il n'avait fait de sa vie. Enfin, Claude Puissant, arrêté, interrogé, ne put justifier l'emploi de son temps à Lyon de six heures du soir à trois heures du matin, la nuit du crime. Tout semble donc s'accumuler pour prouver la culpabilité du cocher, et la piste dénoncée par la voyante de Saint-Fortunat paraît très sérieuse.

Les chevaux d'Elberfeld et le " Directeur de l'Institut de Psychologie Zoologique "

Depuis quelque temps on ne parlait plus des chevaux d'Elberfeld dans la presse parisienne. Or voici que ce silence vient d'être interrompu par un article paru, le 2 Mai, dans le *Matin*, et qui est dû à la plume de M. Hachet-Souplet. Il y est dit que les chevaux en question « ont définitivement décidé de ne plus répondre à qui que ce soit, pas même à M. Krall ! » et on tire prétexte de cette assertion pour débiter toute sorte d'insinuations malveillantes.

En réalité, on sait que les chevaux de M. Krall ont toujours subi des périodes de nervosité ou d'épuisement durant lesquelles on ne pouvait pas tirer d'eux grand'chose. Ces périodes correspondent surtout au printemps, quand ces animaux changent leur poil et subissent d'autres influences physiologiques.

A part cela, j'ai quelques raisons pour croire que si M. Krall a toujours été heureux de permettre aux savants d'étudier ses chevaux — et on sait que fort nombreux sont désormais ceux qui ont profité de son autorisation — il peut se soucier assez peu de convaincre M. Hachet-Souplet. Le titre ronflant de « Directeur de l'Institut de Psychologie zoologique » dont s'affuble ce dernier, peut impressionner le public et la direction du *Matin* sur son importance scientifique, comme il a pu me tromper moi aussi, jusqu'au jour où j'ai appris que les savants qui s'adonnent à la Psychologique zoologique n'ont jamais songé à regarder comme l'un des leurs ce monsieur qui possède bien, dans la banlieue de Paris, un établissement pour le dressage de chiens, chats et singes « savants », destinés aux cirques et foires, mais qui n'a jamais possédé aucun titre académique comme naturaliste. Son Institut de psychologie zoologique n'existe que sur le papier, pour permettre à M. Hachet-Souplet d'en être le Directeur. Qui douterait de la véracité de nos dires n'aurait qu'à s'adresser à l'un quelconque de ces messieurs du Muséum, qui lui répondra, s'il voudra lui répondre.

Si on voulait me faire observer qu'un dresseur d'animaux doit être fort compétent dans la question des chevaux d'Elberfeld, je répondrais que sa compétence ne doit pas dépasser nécessairement de beaucoup celle d'un palefrenier — ou, si l'on veut, celle d'un jongleur ou prestidigitateur pour ce qui se rapporte à l'étude des phénomènes médiumniques — surtout si, comme nous le croyons, la clé du problème doit nous être donnée par la Psychologie supernormale.

Sans doute, ce sont là pour nous des choses désagréables à écrire presqu'autant qu'elles peuvent l'être pour M. Hachet-Souplet de les lire ; mais il est de la plus haute importance de ne pas permettre que le public soit entraîné en erreur par les titres pompeux qu'un monsieur a bien voulu s'octroyer, alors que, par exemple, le Dr Georges Bohn, qui, lui, n'est que directeur du laboratoire de biologie et de psychologie comparées, mais *à la Sorbonne*, est revenu dernièrement d'Elberfeld, à l'occasion d'une mission scientifique en Russie et Allemagne dont il avait été chargé par notre Ministère de l'Instruction publique, et a raconté les faits suivants :

> Je ne me départirai pas de l'attitude de réserve que j'ai observée jusqu'ici vis-à-vis de cette question. Je rapporterai simplement à titre documentaire le fait suivant. En l'absence de M. Krall, en l'absence du palefrenier, j'ai vu le cheval Mohammed répondre sans se tromper à des questions telles que la suivante:
>
> $$\frac{4}{2.825.761} - \frac{4}{331.451} = 14$$
>
> Une autre fois, j'ai proposé au cheval une addition, et je croyais à une erreur de sa part, quand je me suis aperçu qu'il avait fait une soustraction, la barre verticale du signe + ayant été tracée sur le tableau noir trop faiblement.
>
> Ceci éliminerait la possibilité d'une suggestion ou d'un signal inconscient de la part de l'opérateur. Qu'y a-t-il, en réalité ? Il faut chercher, au lieu d'injurier M. Krall, qui est convaincu, un croyant: il croit à l'âme des animaux, à leur intelligence, à leur esprit calculateur. Avec la meilleure grâce, il met ses chevaux à la disposition de ceux qui désirent les étudier, et l'ardeur qu'il met à défendre son œuvre le rend fort sympathique.

Le prof. E. Bohn ajoute cet épisode bien significatif. Quand il arriva à Elberfeld, il était accompagné du docteur Dupré, médecin des hôpitaux. Mais dès la première visite, la présence de M. Dupré gêna les chevaux dans leur travail. M. Krall, qui s'exprime en un assez bon français, demanda à M. Bohn si on ne pourrait pas écarter celui-ci pour quelques instants. Dès que le docteur Dupré se fut éloigné, les chevaux travaillèrent merveilleusement.

Vers la fin de mai, le *Figaro* publiera en feuilleton le chapitre du nouvel ouvrage de Maurice Maeterlinck, *l'Hôte Inconnu* — chapitre qui est consacré aux chevaux d'Elberfeld. Le premier volume de *L'Hôte Inconnu* (le Subliminal ?) est terminé, mais ne paraîtra qu'en automne.

Pourquoi donc le *Matin*, lui, dans toutes ces questions psychiques, se sent toujours en devoir de choisir ce qui est mauvais et sans valeur, de façon à rappeler ces vésicatoires auxquels ont attribuait la fonction — j'allais dire la *vocation* — d'absorber toutes les humeurs malades dans les parties des corps auxquelles on les appliquait ? — C. V.

Transmission d'idées musicales

Le *New-York-Times* annonce que le Dr Hyslop, de New-York, vient de faire des expériences dans sa propre maison avec un jeune homme nommé Joseph Mercédès, d'origine espagnole, habitant San-Diego (Californie), et qui prétend pouvoir transmettre à travers l'espace à un sujet l'idée de morceaux de musique aussi bien populaires que classiques. Il est assisté d'une jeune femme qu'il a connue dès son enfance, Miss Nelly Stantone, qui s'asseoit au piano, à quelque sept mètres de distance, les yeux couverts d'un épais bandeau. On donne à M. Mercédès le titre d'un morceau de musique, et un instant après Miss Stantone l'exécute.

Le Dr Hyslop nomma douze morceaux pendant que M. Mercédès et Miss Stantone se trouvaient dans la même pièce ; il continua ensuite ses expériences, après avoir emmené M. Mercédès dans une chambre contiguë. En ces conditions plus difficiles, l'expérience ne réussit que quatre fois sur sept. Après l'expérience, le Dr Hyslop dit à un reporter du *New-York-Times* :

« Je n'ai pu découvrir aucun indice de fraude, bien que la surveillance que j'ai exercée ait été très stricte. Je ne suis toutefois pas encore à même de donner un avis définitif à ce sujet... il me faut faire d'autres expériences ».

Le jour même, Mercédès donna une démonstration dans un hôtel à sept journalistes, dont le représentant du *New-York-Times*. Celui-ci déclare avoir strictement surveillé M. Mercédès durant une demi-heure, et n'avoir pas observé qu'il ait ouvert la bouche ou fait un mouvement quelconque avec ses pieds de façon à transmettre le nom de la composition musicale choisie par les assistants et écrit par ceux-ci sur un bout de papier. Miss Stantone réussit neuf fois sur dix, et une fois même alors que Mercédès était séparé d'elle par une lourde porte en chêne.

Mercédès déclara avoir offert de paraître devant l'American Society for Psychical Research trois fois par semaine durant six semaines, afin d'établir la réalité du phénomène. Il dit être lui-même incapable d'expliquer son étrange pouvoir.

Inutile de dire que les expériences eurent lieu en des conditions où il ne pouvait pas être question de compères, de communications télégraphiques dissimulées, etc.

Le rêve d'un médium aveugle

Dans une lettre publiée par le *Daily Mail*, Miss Anna J. Chapin, un médium aveugle assez connu, raconte entre autres le fait suivant qui lui est arrivé :

Un de mes amis, connaissant mon amour pour les châteaux anciens, s'offrit aimablement à me donner la description de l'intérieur de l'un d'eux. Il me conduisit pas à pas en esprit à travers les anciennes chambres, en me parlant de leurs contenu, tel qu'il les avait vus récemment.

Peu après notre entretien, j'eus un rêve très net dans lequel je me voyais dans ce même vieux château, et j'y reconnaissais tout ce dont mon ami m'avait parlé ; en me réveillant, je me souvins fort bien aussi d'une petite pièce à gauche d'une grande salle du rez-de-chaussée. Je me rappelais aussi que cette petite pièce était remplie d'instruments qui me semblèrent des vieux fusils, de vieilles épées, et autres objets bizarres.

Quand je revis mon ami, il m'arriva de faire allusion à mon rêve, et je parlai incidemment de la petite pièce ; je lui reprochai par plaisanterie de ne pas m'en avoir parlé.

Il sembla très étonné que j'eusse pu voir cela, m'observant qu'il n'avait pas oublié d'en faire mention, mais qu'il ne m'en avait pas parlé en imaginant que ce détail ne pouvait pas m'intéresser. Il ajouta néanmoins que la chambre et son contenu étaient exactement tels que je les avais décrits, qu'il était même douteux qu'il eût pu en donner une description plus exacte.

Ce que Miss Chapin et le *Light* ne disent pas, c'est qu'il ne s'agit pas là, probablement, de clairvoyance proprement dite, mais tout simplement d'une transmission de pensée qui était restée subconsciente chez le médium aveugle jusqu'au moment du rêve.

Le Gérant : Ch. HAIZE. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

24e Année — Mai 1914 — N° 5

Docteur ALBERT DE SCHRENCK-NOTZING (Munich)

La Querelle des Phénomènes de Matérialisation (1)

La reproduction des gravures du journal " Le Miroir "

Il n'était pas malaisé de prévoir que les photographies de têtes et autres apparitions reproduites dans mon ouvrage récent (2) et dans celui de Mme Bisson, ne seraient pas accueillies sans opposition par la critique, surtout à cause de leur apparence plate, ou de masques, drapées souvent de voiles et d'étoffes. Ainsi que je l'avais déjà reconnu sans difficulté dans mon livre, où j'ai discuté la question d'une manière détaillée, si on ne tient pas compte des conditions de l'expérience, on pourrait fort bien penser à une fraude, d'abord par ce que ces figures ont l'air, assez souvent, d'être découpées, dessinées, ou sont semblables à des sculptures; ensuite parce que plusieurs d'entre elles ont l'aspect d'images pliées, chiffonnées, déchirées.

Les frères Durville, magnétiseurs et éditeurs (3), ont mis à profit cette circonstance et ont publié dans leur journal *Psychic Magazine*, fondé au mois de Janvier dernier, une série d'articles contre le livre de Mme Bisson et contre le mien.

Leur collaboratrice, Mlle Barklay, de son côté, prétend avoir identifié une partie des têtes photographiées au cours des séances de Mlle Eva C. et insérées dans l'ouvrage de Mme Bisson et dans le mien. Elle dit, entre autres choses, dans le 1er numéro du journal en question, en parlant des photographies publiées : « Ce n'est que de la supercherie, il n'y a aucune matérialisation, il n'y a que la présentation de visages par l'image. Tous sont des visages connus... Le médium a fait un choix dans tous les grands illustrés d'actualité, se contentant puérilement de défigurer certains dessins par quelques retouches enfantines et maladroites. » Elle continue en disant: « Prenons, par exemple, la figure 119-121, qui représente un visage de femme: l'appareil intérieur a enregistré sur le n° 119, le mot: MIRO... C'est une indication: le médium s'est servi du journal *Le Miroir* pour ses apparitions... Il est à remarquer que presque toutes les têtes apparues sont de même taille que celle du médium ». (Ceci est, d'ailleurs, inexact). Enfin, de tout cela, Mlle Barklay tire la conséquence qu'il ne s'agit pas d'autre chose que d'une fraude.

La forme ambiguë dont Mlle Barklay s'est servie en parlant des photographies 119-121, a fait que, lorsque son article a paru, les lecteurs ont pu croire que les deux photographies en question ont été obtenues dans la même séance, et quelques journalistes ont publié que, tandis qu'un appareil photographique reproduisait le recto d'une feuille sur laquelle on peut lire le mot *Miroir*, un autre appareil, placé du côté opposé, saisissait le verso, où se trouve un visage de femme. En réalité, il n'en est rien. La photographie 119, portant le mot MIRO, prise par un appareil placé dans l'intérieur du cabinet médiumnique, a été obtenue au cours de la séance du 27 Novembre 1912, et ce phénomène n'a rien à faire avec une photographie de tête quelconque. La séance du 29 Novembre a été négative au point de vue des matérialisations,

(1) Traduction d'une partie de la brochure allemande qui vient de paraître : *Der Kampf um die Materialisations Phænomene* (München, E. Reinhardt, 1915).

(2) *Materialisations Phænomene* (München, E. Reinhardt, 1913).

(3) M. Hector Durville a publié un livre dans lequel il prétend avoir photographié l'âme d'une personne vivante, séparée du corps.



et ce n'est qu'au cours de la séance suivante, le 30 Novembre, que nous avons pu photographier une figure féminine, placée au-dessus de la tête du médium (fig. 107 de mon livre; 121 de celui de Mme Bisson).

Les résultats photographiques obtenus les 27 et 29 Novembre (105-106 et 107) *ont donc été réalisés tout à fait indépendamment l'un de l'autre.*

Des journaux ont laissé supposer que *Mlle Barklay avait examiné les négatifs originaux, leur avait fait subir des manipulations chimiques et avait ensuite demandé compte au médium de ce qu'elle venait de découvrir.* Toutes ces hypothèses émises par la presse doivent être reléguées dans le domaine de la fable, attendu que les négatifs en question se trouvent depuis longtemps à Munich et que l'auteur ne s'en est pas dessaisi.

Les têtes des célébrités du jour reproduites sur la première page des différents numéros du « Miroir », sous le titre du journal, et qui ont servi à la documentation de Mlle Barklay, sont un peu en-dessous de la grandeur naturelle, et, sans exception, en photogravure, avec encre noire sur papier blanc.

Le journal quotidien de Paris *Le Matin* n'a pas laissé échapper cette bonne occasion de faire sensation, et il a publié toute une série d'articles (les 15, 26, 27, 29 Décembre 1913 et les 2, 3, 5, 8 Janvier 1914), dont le prétendu démasquement opéré par Mlle Barklay constituait le point central.

Maintenant, avant que de procéder à une vérification précise des matières fournies par Mlle Barklay pour étayer son accusation, nous croyons opportun de faire ici quelques observations explicatives concernant les photographies en question, par rapport aux idées développées dans mon ouvrage.

Tout d'abord, c'est un défaut de logique, que vouloir atteindre la preuve de la fraude par la nature des objets matérialisés. Il est possible, en effet, qu'en des conditions excluant toute supercherie, le médium produise des substances d'une apparence suspecte. Je me réfère ici au passage suivant de mon livre, page 484 :

Quand nous voyons devant nous un produit de matérialisation quelconque, par exemple la forme d'une main étendue, l'image d'une tête ou de l'étoffe blanche, nous sommes amenés, par notre association habituelle d'idées, à penser à des images analogues tirées de nos souvenirs. La main blanche présente une similitude incontestable avec une forme découpée dans du papier ; le caractère de la tête, genre portrait, nous rappelle une photographie agrandie, le tissu produit l'idée de dentelles, de voiles et du tulle le plus fin.

En tous cas on pourrait, à l'aide de ces objets, produire des impressions similaires. Mais d'autre part, il ne faut pas oublier le caractère mystérieux des phénomènes psychodynamiques, qui offrent les possibilités et les rapports de cause les plus divers, et qui peuvent aussi nous produire des impressions visuelles possédant la plus grande ressemblance avec les choses de notre monde. La force déterminante mystérieuse, peut-être psychique, se sert, aussitôt qu'elle se réalise pour nos sens, d'une langue d'images qui nous est connue, afin de nous être compréhensible.

Qui a eu l'occasion, comme l'auteur, d'observer chez Eva C., avec quelle facilité inouïe, contrairement aux lois de la physique et de la biologie, les matières et images matérialisées changent d'aspect et de nature, se transforment, pour disparaître ensuite dans un fragment de seconde, c'est-à-dire sans plus rester optiquement perceptibles pour nous, ne sera certainement pas étonné de trouver dans la reproduction photographique des produits téléplastiques, à côté de productions réellement surprenantes et qui paraissent d'un genre nouveau, également de nombreux échos de ce qui est connu.

L'apparence suspecte du contenu d'une photographie médiumnique n'est donc absolument pas une preuve suffisante pour affirmer qu'elle a été produite au moyen de manœuvres frauduleuses, car, d'ailleurs, l'entier emploi de l'art photographique ne peut posséder un importance qu'en rapport avec un procès-verbal précis des conditions de l'expérience [comme il a justement été fait dans mon livre].

Si le jeu d'une loi inconnue de la nature consiste à nous présenter des images optiques, une fois aplaties, une autre fois plastiques, une fois brutes, une autre fois avec une belle formation de tous les détails, une fois avec toutes les marques de la vie, l'autre fois sans celles-ci, nous devons bien nous déclarer également satisfaits, si étranges que tout cela puisse nous paraître. *Aussi longtemps que les formes agissantes nous seront entièrement inconnues comme aujourd'hui, nous n'aurons pas le droit d'écarter, en raison de cela, aucun phénomène parce que, par exemple, son apparence aplatie ou sa similitude avec les étoffes, voiles, papier et tulle ne concordent pas avec ce que nous attendions, c'est-à-dire avec nos opinions préconçues.*

Tout dépend donc de savoir : si, au cours des séances dont il s'agit, les conditions de contrôle étaient telles qu'il était impossible au médium d'apporter avec lui et de cacher des images, ou non. Or, à cette question, on ne peut que répondre de la manière la plus affirmative.

Ainsi, dans la séance du 23 Novembre 1913,

---

(1) Ceci est absolument faux. De 30 photographies de têtes ou de visages reproduites dans le livre de Mme Bisson, Mlle Barklay a tout au plus cherché a en faire l'identification dans 7 cas seulement. Il reste ainsi 23 portraits non connus Parmi les 7 photographies comparées, 3 seulement présentent en somme quelques rapports dans certains détails avec les têtes du *Miroir*, ainsi qu'il sera prouvé. Donc, en réalité, sur 30 clichés il n'y en a que 3 en question.

dans laquelle le mot MIRO s'est présenté, le cabinet (y compris la chaise, les murs, le parquet, les rideaux) aussi bien que le corps du médium (qui n'avait pas autre chose qu'un maillot et un tablier noir), ont été examinés soigneusement par moi avant la séance et après celle-ci. Eva C. était cousue dans son vêtement (sur les hanches, sur le dos, au cou et aux bras).

Encore à la lumière blanche, immédiatement avant que Mlle Eva entrât en hypnose, ses mains se trouvaient devant les rideaux, dont elle tenait les deux bords, ou reposaient sur ses genoux. Lorsque l'on éteignit la lumière blanche, Mme Bisson tenait les mains d'Eva. Un procès-verbal a été écrit pendant la séance avec indication précise du temps qui s'écoulait dans ses différentes phases. Au cours de la même séance, qui dura deux heures, les mains du médium restèrent toujours en dehors du rideau, dans la lumière rouge (100 bougies) jusqu'à la fin. Il lui était donc impossible de déballer et d'attacher à ses cheveux l'objet en forme de disque, portant sur son côté intérieur le mot MIRO.

Au moment où on fit l'éclair du magnésium (10 heures 42 minutes) le phénomène disparut entièrement et sans laisser de traces. Le contrôle du médium et du cabinet, après la séance, a donné aussi des résultats négatifs. Comment expliquer cette disparition n'ayant laissé absolument aucune trace? Est-elle possible dans un fragment de seconde? D'ailleurs, j'ajoutai relativement à cette séance: « Je n'ai pu me faire tout d'abord aucune opinion sur ce résultat étrange [l'apparition du mot MIRO] ». (*Notre figure* 1).

Une photographie qui, suivant Mlle Barklay, ressemble au Président Poincaré, a été prise par l'auteur dans la séance du 6 Mars 1913. Avant cette séance également, comme toujours, le cabinet et la chaise qu'il contenait furent examinés.

Eva entra après 8 heures 1/2 dans le local de la séance, habillée seulement d'une robe de chambre. Elle l'enleva devant mes yeux et mit le costume de séance examiné soigneusement par moi. Elle ouvrit la bouche, et parla, renifla par le nez; les creux des aisselles, les cheveux et les oreilles furent examinés. Après qu'il eut été constaté qu'Eva n'avait rien sur elle, pouvant servir à produire des phénomènes, elle s'assit dans le cabinet, examiné aussi préalablement, et elle fut hypnotisée devant mes yeux par Mme Bisson. *Pendant la séance entière, les mains du médium furent visibles, ou placées sur les genoux, ou tenant les rideaux.*

8 h. 45. — Mme Bisson tient les mains d'Eva. On éteint la lumière blanche. Six lampes électriques rouges donnent assez de lumière pour que l'auteur puisse écrire le procès-verbal, pendant la séance.

Dans cette séance, à 9 h. 5, apparut une bande brillante, légère, de 8 à 10 centimètres de longueur, de l'épaisseur d'un crayon, de couleur rosée; à 9 h. 8 apparurent à différents endroits de son vêtement de bandelettes et des points d'un rose brillant, manifestement de la matière se dégageant de son corps. Cette substance paraissait être en partie consistante, en partie liquide. Son épaisseur était comparable à celle d'un tissu extrêmement fin. En touchant les parties brillantes, on sentait à certains endroits sur l'étoffe une humidité visqueuse.

9 h. 38. — On reconnaît un visage d'homme barbu, formé distinctement, qui semble consister en une substance molle avec peau.

9 h. 40. — Un ruban de forme irrégulière est visible entre les mains d'Eva; il se soulève et disparaît dans la bouche du médium, dont les mains restent immobiles.

De 9 h. 41 à 9 h. 47. — Deux clichés à l'éclair du magnésium, l'un après l'autre.

A 10 heures, le médium se fait enlever le vêtement et s'assied devant nous avec le buste nu (à un demi-mètre de distance des assistants).

10 h. 5. — Sous plusieurs expositions, je vis clairement une masse de peau, se mouvant d'elle-même, creusée par des interstices à la manière d'un filet, de la grandeur de la paume de la main; il en tombait une longue bande, pendant au mamelon du sein gauche du médium. Cette masse se détache devant mes yeux, tombe sur le bas-ventre d'Eva et disparaît dans le voisinage du nombril, sans que les mains du médium aient bougé.

10 h. 10. — Des parties de substances en forme de nœuds de la grosseur d'une noix, de paquets et de voiles se montrèrent encore, de temps à autre, sur le buste du médium. Mais ces images ne semblaient pas avoir de consistance et disparaissaient régulièrement après une exposition de quelques secondes à la lumière.

10 h. 20. — Fin de séance. On peut sentir que la peau d'Eva est d'une humidité glaireuse sur le sein gauche là où nous avons observé la matière. Le vêtement lui-même se trouve, surtout à la partie des seins, entièrement traversé par l'humidité à certains endroits, et présente tant sur le côté intérieur que sur le côté extérieur, de nombreuses taches humides.

Contrôle postérieur du médium, du cabinet et de la chaise, négatif en tous points.



La photographie stéréoscopique prise par moi au premier éclair du magnésium, examinée au stéréoscope, montre dans un coin noir du cabinet, à droite, à une distance d'environ 1 m. 10 cm. du corps d'Eva, une image blanche, luisante par elle-même, de 1 à 2 cm. d'épaisseur et d'environ 30 cm. de longueur ; quelque chose de pareil à une petite tête, avec un morceau de queue entortillée, qui ressemblait comme forme à un *nevroblaste*. Comme il ne se trouvait dans le noir du cabinet aucun objet lumineux, la substance en question doit avoir émis elle-même de la lumière et avoir impressionné ainsi la plaque photographique.

Le deuxième cliché est la photographie de mon livre (fig. 149 du livre de Mme Bisson) et doit, tout au moins en ce qui concerne la forme de la cravate, ressembler au Président Poincaré !...

Admettons un instant, pour la discussion, que les critiques faites par Mlle Barklay à ce phénomène pour ce qui se rapporte à son apparence soient fondées ; comment aurait-il été possible au médium, dans ces séances, de dissimuler la reproduction du *Miroir*, de la développer, de l'exposer sur sa tête et de la faire disparaître sans laisser de traces ? Les mouvements de la tête, vue en premier lieu, justifient l'impression qu'il s'agit d'une substance en peau, et non en papier. Qu'a donc à faire cette apparition semblable à un *nevroblaste*, luisante par elle-même, avec la photographie du *Miroir ?* Peut-on croire raisonnablement, qu'au milieu des phénomènes les plus énigmatiques et d'un tout autre genre qui se sont montrés sur son corps nu, le médium ait présenté soudain à la vue une reproduction du *Miroir?* Ceci n'est pas seulement invraisemblable par rapport à l'ensemble de la séance, mais aussi est impossible, étant données les mesures de contrôle appliquées dans cette séance.

La matérialisation identifiée avec le Président Wilson a été prise par Mme Bisson seule. Par contre le portrait avec les trois verrues (table XX de mon ouvrage, et figure 157 du livre de Mme Bisson), dans lequel on a voulu retrouver aussi M. Poincaré, a pris naissance en présence du médecin parisien Dr Bourbon, alors que la tête du médium était entièrement cousue dans un voile et que les mains étaient restées visibles en dehors du rideau pendant toute la séance. Mlle Barklay doit maintenant faire connaître comment une photographie du *Miroir* aurait pu être exposée dans ces conditions.

L'assertion de Mlle Barklay selon laquelle il n'y aurait dans le livre de Mme Bisson (donc également dans le mien) aucune matérialisation réelle, mais seulement des photographies représentant des dessins de têtes et de corps humains, ne peut être comprise que dans ce sens, qu'il s'agit exclusivement de portraits reproduits sur une surface à peu près plate. Afin de rectifier ce point de la question, je vais rappeler les passages suivants de mon précédent ouvrage :

L'impression générale que produit l'étude comparative de ces productions médiumniques, consiste en ceci : qu'il y a un effort évident pour représenter, en les matérialisant avec la matière téléplastique existante, par des moyens artistiques de différents genres, en accentuant l'essentiel, certains types de figures d'un caractère tout à fait individuel. Dans un assez grand nombre de ces figures, la grande vivacité d'expression, l'harmonie tranquille, la composition artistique, le caractère impressionniste élémentaire, ainsi que la douceur des contours et des formes, ont un effet surprenant, tandis qu'en d'autres on remarque plutôt de la manière ou du dilettantisme. Des disproportions se présentent maintes fois dans les différentes parties des visages. Les déplacements, les déformations, les lacunes et les autres défauts d'exécution peuvent provenir du genre de la production, mais aussi dépendre de la qualité de la matière sur laquelle ces figures ont été tracées — matière qui semble par endroits molle et pâteuse, par ailleurs beaucoup plus plate et résistante.

Les ornements décoratifs en forme de voiles, disposés de façon très habile dans les figures obtenues, paraissent formés de façon homogène avec les têtes, comme si elles provenaient de la même masse fondamentale primitive — ce qui augmente encore la mollesse caractéristique de structure et de composition. D'après l'opinion d'experts artistiques et techniques, on ne peut obtenir la même impression à l'aide de modèles (masques, images et photographies) et de voiles disposés autour d'eux, attendu que ceux-ci paraîtraient toujours être durs, de même que dans une bonne photographie d'une figure de ce genre, bien agrandie, ces manipulations seraient parfaitement reconnaissables. L'auteur a fait, à ce sujet, des expériences photographiques de contrôle avec des images et des voiles.

Les figures dessinées sur une surface plate montrent parfois de la barbe et des cheveux réels sous forme d'une substance appliquée, à poils courts et bruts, pour laquelle la photographie 120 (fig. 143 dans le livre de Mme Bisson), offre une pièce justificative intéressante, si on étudie le diapositif stéréoscopique avec une forte lumière. Ou bien alors, une bande d'étoffe entortillée, placée sur le front, représente la base du nez et prend vers le bas la forme réelle du nez.

Si dans les cas dont il s'agit le médium avait opéré avec des masques de figures achetés dans un but de fraude, alors cette transformation serait sans but, incompréhensible et aussi difficile à préparer.



En comparant les photographies de profil prises par l'appareil du cabinet et celles prises de face (voir le cliché du 22 Novembre 1911), on peut juger également d'après les plis du voile et l'ombre de ce dernier sur le visage, si la tête représentée est développée en relief ou non. Les images stéréoscopiques prises de face et du plafond fournissent un moyen sûr et parfait pour juger de cette question. Là où il pourrait, malgré cela, y avoir un doute, on trouvera la meilleure solution en comptant les apparitions stéréoscopiques parallaxes, ainsi qu'on l'a fait pour la tête prise le 22 Novembre. Comme on a généralement plusieurs négatifs à sa disposition pour chaque cliché particulier, il est aisé de faire le nécessaire pour résoudre cette question.

Encore plus intéressante que la comparaison des épreuves obtenues avec le même éclair de lumière, est l'étude des photographies qui ont été obtenues successivement au cours de la même séance, ainsi qu'on a fait, par exemple, le 30 Décembre 1911, le 7 Janvier, le 21 Mai, le 1er Juin, le 5 Août 1912, le 6 Mars 1913 et le 9 Janvier 1914.

Le 30 Décembre 1911, ainsi que le 7 Janvier 1912, on réussit à prendre deux fois la même figure de femme avec un intervalle de quelques minutes. Dans les deux cas nous trouvons, non seulement des différences très importantes dans le maintien de la tête, dans les contours et dans l'expression (le 7 Janvier 1912 : premier cliché avec les yeux ouverts à demi, deuxième cliché avec les yeux entièrement ouverts), mais la deuxième photographie présentait aussi un degré plus élevé de structure de la forme et de perfection artistique, ce qui laisserait croire à un progrès du procédé de matérialisation dans l'intervalle, ainsi qu'à une matière apte à se modifier et à se développer. La même observation s'applique aux clichés du 5 Août 1912 (photographies 90 à 95 de mon livre; 98 et 101 du volume de Mme Bisson).

Egalement là, où le même type se montra en différentes séances, comme par exemple avec les clichés de M. Bisson ou du fantôme entier, nous ne trouvons jamais dans les photographies postérieures une copie exacte d'une représentation antérieure, mais toujours des différences si importantes, qu'un seul et même modèle employé frauduleusement ne pourrait être exposé pour les différents clichés. Il est plutôt probable que l'intention de représenter la même apparition se renouvelle en des séances différentes ; les variations s'expliquent peut-être aussi par des difficultés dans la technique et les moyens de représentation.

Dans la grande majorité des figures reproduites, il s'agit manifestement d'apparitions molles, en partie inachevées et même en partie naissantes à peine, qui présentent pour la plupart les mêmes contours d'étoffe et la même manière technique et artistique. En photographiant à plusieurs reprises, par des éclairs successifs de magnésium, venant d'endroits différents, un dessin, une photographie, une lithographie, les ombres de celles-ci ne varieront naturellement jamais, tandis que, s'il s'agit de formes plastiques, la direction du nouvel éclairage ne pourra que changer les ombres dans les clichés successifs.

Les formations partielles imparfaites et les fragments de figures doivent peut-être être expliqués comme étant la conséquence d'une matérialisation non complétée. Ainsi nous trouvons sur les photographies 63, 65, 66, 69, 70, 85 (1), des masses grossières tout à fait bizarres et des conglomérats avec des yeux, ou des masques de figures indistinctes, placés sur la tête d'Eva, en une matière molle se serant contre le profil du crâne, ou une partie gauche du front avec un œil. Tandis que les fragments en question ont une apparence massive et plastique, d'autres photographies montent des images partielles plates et des portraits de figures faisant l'effet de dessins.

Sur une partie de ces ébauches de portraits, les visages sont entièrement exécutés ; sur d'autres ils sont enveloppés de façon mystérieuse par un voile ou des morceaux d'étoffe placés dessus, sans que la photographie en soit pourtant méconnaissable. La grande ressemblance de nombreuses ébauches avec des dessins au charbon et à l'estompe, affinés, est frappante. L'intention artistique qui domine régulièrement ces travaux, vise partout à accentuer les points les plus essentiels, tandis que d'autres ne se trouvent indiquées grossièrement que par quelques lignes. La direction des lignes ne se maintient également pas classiquement comme en une photographie, en ce qui concerne l'exactitude des formes dans le détail, et présente de grandes variations, des incorrections, qui toutefois ne gâtent jamais la forte impression que l'idée fondamentale individuelle eut en vue, mais prouvent que l'on s'est efforcé d'obtenir avec des moyens médiocres une impression proportionnellement forte.

Le caractère mou, souple, flexible des éléments employés pour ces sortes de portraits a pu être constaté sans cesse, et est particulièrement reconnaissable sur plusieurs clichés pris de côté. (Voir photographies 91 et 92 correspondant à la fig. 99 du livre de Mme Bisson). Mais là également où la consistance est plus forte et apparaît sans saillie à l'optique, cela donne également plutôt l'impression d'une surface rugueuse que celle d'une feuille de papier. Toutefois, sur quelques photographies, le caractère d'une surface ferme, unie, se présente de façon si incontestable (surtout dans les photographies 119 et 125 ; fig. 139 et 149 de l'ouvrage français) que l'impression optique que produisent ces images diffère à peine des dessins sur papier.

Toute explication de ces résultats artistiques produits d'une manière si remarquable et qui, ainsi que je l'ai dit, paraissent objectivement en partie truqués, est actuellement impossible. Le mieux sera de s'abstenir d'un jugement, aussi longtemps que ces expériences resteront isolées, et de répondre à la question pour un : *Non liquet*.

Ce n'est que rarement ou exceptionnellement que la production achevée, en forme d'image de tête,

(1) Fig. 72, 74, 75 du livre de Mme Bisson.



s'est montrée dès le commencement de la séance l'exposition d'une image de tête complète était généralement précédée d'un stage de développement. Il se présente tout d'abord, pendant que les mains du médium sont contrôlées et immobiles, des morceaux de peau, des voiles, qui naissent, la plupart du temps, de la bouche ou des genoux et se déplacent sur le corps du médium. La disparition et la réapparition de ces objets, semblables à des portraits, se produit dans un fragment de seconde, comme quand, par l'ouverture et la fermeture du circuit de la lumière électrique, un objet est tantôt visible, tantôt invisible.

Le développement graduel des formes de têtes, suivant les observations faites jusqu'ici, se décomposerait en trois phases :

1. Apparition de la matière élémentaire en forme de conglomérats blancs, de bandes et de lambeaux ;
2. Développement de portraits plats, sur une surface molle et rugueuse, ou sur une surface polie ;
3. Constitution en relief de parties de figures, et apparitions de portions de figures avec cheveux ou barbes sur une surface plate, jusqu'à un modelage plastique entier de la figure.

Quelquefois l'image produisait, lors d'une réapparition, particulièrement quand, vers la fin de la séance, le médium était épuisé, une impression moins nette que lors de la première apparition ; donc ceci est contraire au procédé de la constitution graduelle. Tandis que ce dernier processus est régulièrement d'une certaine durée, la disparition a lieu parfois tout à fait soudainement ; en d'autres cas, cependant, le recul se produit aussi graduellement, par un rétrécissement général ou un enroulement de la surface de l'image (toujours, bien entendu, sans la coopération des mains).

Toutes ces observations particulières, faites soigneusement, le retour régulier du même processus pour le développement et la disparition, *et surtout la plasticité de nombreuses figures, mathématiquement prouvée par le stéréoscope, ne peuvent absolument pas s'accorder avec l'hypothèse avancée catégoriquement par Mlle Barklay, qui, d'ailleurs, ne pourrait quand même s'appliquer qu'à un nombre restreint de phénomènes.*

Même si, en raison des conditions de contrôle, excluant une manipulation frauduleuse, les phénomènes de la séance du 27 novembre 1912, dans laquelle le mot *Miro* s'est présenté, doivent être considérés comme authentiques, on doit néanmoins examiner l'insinuation avancée de Mlle Barklay, selon laquelle le médium aurait exposé l'en-tête du journal le *Miroir*.

Les constatations des experts nous permettent d'affirmer qu'en employant l'en-tête du *Miroir*, ou une reproduction de cet en-tête, on n'obtiendra sur le négatif que des lettres beaucoup plus faibles que celles du phénomène, si la photographie est faite exactement dans les mêmes conditions. On ne peut donc avoir exposé, ni le titre imprimé du *Miroir*, ni aucune copie de celui-ci, exécutée techniquement, et le procédé de formation de ces lettres n'est pas autre chose que celui qui sert pour la création de produits de matérialisation, ayant l'apparence de dessin ou de portraits. (*Notre fig. 2*).

Un agrandissement important en diapositif, sur plaques spéciales, montre nettement qu'il ne s'agit pas de lettres peintes, dessinées, ou obtenues par des procédés techniques de décalque ; les experts les reconnaîtraient immédiatement par l'irrégularité des traits et des couleurs.

Trois faits résultent donc des constatations des experts :

1° En exposant les en-têtes du journal *Le Miroir*, dans les conditions en lesquelles a été prise la photographie médiumnique que nous reproduisons à la figure 1, on n'obtient pas le même négatif.

2° La couleur et la forme des lettres ne se différencient pas de celles imprimées.

3° L'article *Le* et les lignes d'écriture indiquent un rapport quelconque avec le journal *Le Miroir*.

La similitude indiquée au n° 3 ne rend pas probable que le mot ait pu être tiré d'ailleurs que du *Miroir*, par exemple des annonces de journaux, etc.

Même s'il s'agissait de papier imprimé, ressemblant au journal *Le Miroir*, cette circonstance n'empêcherait pas que la production ait eu lieu de la même manière que les autres formes téléplastiques ; par conséquent, en des conditions dans lesquelles il ne peut pas être question de manipulations frauduleuses de la part du médium. Enfin, de si nombreux cas d'*apports*, parfaitement attestés, sont enregistrés dans la littérature du psychisme, qu'on ne doit pas non plus perdre de vue cette hypothèse.

Maintenant, continuons l'étude des soi-disant ressemblances que Mlle Barklay trouve entre certaines photographies prises durant les séances et quelques personnages connus dont le portrait a été publié dans *Le Miroir* : c'est-à-dire la photographie 82 (= n° 50 du livre de Mme Bisson), identifiée avec M. Deschanel ; photographie 95 (= 102 de Mme B.), identifiée avec Mme Leconte; photographie 103 (= 115 de Mme B.), identifiée avec Mme Faber (1); photographie 107 (= planche XV

(1) La photo que l'on a voulu identifier avec Mme Faber n'a pas été reproduite ici en raison du manque absolu de finesse de la gravure originale dans le *Miroir*, qui servait simplement à une réclame de savon, et du manque complet de ressemblance avec la photographie en question.

de Mme B.), identifiée avec Mlle Monna Delza; photographie 119 (= 139 de Mme B.), identifiée avec le Président Wilson ; photographie 121 (planche XXIII de Mme B.), identifiée avec le Roi de Bulgarie; photographie 125 (= table XVIII de Mme B.), identifiée avec le Président Poincaré ; table XX (= 157 de Mme B.), identifiée avec le même. Ces prétendues ressemblances se réduisent, en effet, à une exagération grotesque, à un *bluff* de journal. Il s'agit en somme de ressemblances grossies, n'ayant d'autre base que des concordances de détails, qui n'existent d'ailleurs que dans trois seules photographies, c'est-à-dire dans les photos 119, 125 et la table XX (= 139, XVIII et 157 de Mme B.). Tout le reste rentre dans le domaine des combinaisons les plus fantaisistes et arbitraires. Des concordances de détails, de traits, dans la direction du regard, etc. peuvent être trouvées assez facilement partout. On n'a qu'à examiner des journaux illustrés pour trouver des ressemblances ébahissantes, dues au hasard, sans qu'il existe aucun rapport entre les deux gravures comparées. En outre, une certaine analogie de types est fréquente, surtout comme traits, comme attitude, comme expression. La chose ne peut pas étonner étant donné que les organismes humains se sont développés d'après les mêmes principes morphogénétiques, et d'après une manière de vivre assez semblable. Rien n'est plus facile que de trouver, par exemple, deux nez entièrement pareils chez deux personnes qui ne sont point parentes entre elles, ou des faux-cols et des cravates pareils chez les hommes. Mais quand on va aussi loin que Mlle Barklay, il n'y a pas de comparaison qui ne serait permise. Tous les hommes ont deux jambes, un nez, deux yeux et deux oreilles, se meuvent d'une certaine façon, s'habillent d'après une mode qui étouffe tout ce qui est individuel ; on peut donc toujours trouver certaines identités ou ressemblances entre deux hommes. En de telles circonstances, il semble complètement superflu d'insister en discutant les détails, particulièrement si on compare les gravures du *Miroir* (1), réduites à la grandeur des photographies du phénomène, avec les originaux du livre (notamment les photos 82, 95, 103, 107, 119, 121, correspondant aux photos 90, 102, 115, 139, 152 du livre de Mme B.).

Une illustration intéressante à ce sujet est présentée par la photographie 95 (= 102 de Mme B.), qui a été obtenue comme 3e cliché à l'éclair du magnésium au cours de la séance du 5 Août 1912, à Munich. Le portrait de l'actrice Mlle Leconte, que Mlle Barklay voudrait identifier avec la photographie en question, a paru dans *Le Miroir* publié à Paris le 4 Août 1912 (*voir nos fig. 3 et 4*). Il est impossible qu'Eva C. ait vu le journal 24 heures plus tard, le 5 Août, qu'elle ait eu le temps de le retoucher, et qu'elle ait pu en somme s'en servir dans un but de fraude. Pour bien juger de ce cas particulier, il faut aussi tenir compte du fait que la photographie dont nous nous occupons représente une figure qui avait été déjà photographiée dans la séance même, et qui présente d'assez grandes différences (photo 90, = photo 98 de Mme B.), ce qui prouve qu'elle a subi une transformation dans la séance même, en se perfectionnant. Dans les deux cas, il s'agit du même modèle, ainsi que le montre l'étude comparative de l'expression des yeux, de la construction du nez, du front, de la cavité des yeux et des ornements d'étoffe qui l'accompagnent. On voit une fois de plus que les clichés des phénomènes ne sont pas des dessins rigides sur une surface invariable, mais qu'ils présentent au contraire une instabilité mouvante avec de nombreux changements. D'ailleurs, le manque de ressemblance de tous les détails dans la gravure du *Miroir* comparée à la photographie 95 (= 102 de Mme B.), est aussi grand que possible, bien qu'on ne puisse pas méconnaître une lointaine similitude de type dans la conformation de la tête.

La photographie de Mona Delza (notre fig. 5) qui devrait correspondre à la photo 107 (= 121 de Mme B.; notre fig. 6), n'a d'ailleurs pas été publiée ni dans *Le Miroir*, ni dans *Femina*, en grandeur naturelle ; elle n'a pu être mise en commerce que sous forme diminuée par la Maison Félix, de Paris. Comment ce portait en grandeur naturelle et transformé aurait-il pu être exposé par le médium lorsque fut prise la photo 107 de l'ouvrage, c'est ce que Mlle Barklay ne s'est pas tourmentée pour trouver. Il lui a suffi de se servir également en ce cas de l'hypothèse d'une fraude, sans l'ombre d'une concordance ou d'une preuve.

Non moins insoutenable est l'identification du fantôme d'une forme humaine entière avec le Roi de Bulgarie. (*Notre fig. 7*). Un monsieur italien nous écrit en disant qu'il trouve la plus grande ressemblance entre notre fantôme et un sien parent décédé, tandis qu'un Dr allemand prétend qu'il me ressemble. Peut-être trouvera-t-on encore d'autres ressemblances !...

(1) On doit surtout remarquer que les photographies de têtes provenant du *Miroir* reproduites dans cette brochure afin qu'on puisse les comparer aux photographies des phénomènes, ont été obtenues à la lumière électrique avec une exposition photographique beaucoup plus longue pour les rendre aussi distinctes que possible. Il s'agit donc ici d'un procédé photographique tout autre que celui employé par nous dans les séances, procédé qui ne rend ces mêmes têtes que d'une façon peu nette.

En comparant la photographie que nous reproduisons à notre fig. 9 avec la tête de M. Deschanel, figure 8), président de la Chambre Française des Députés, on ne trouve en somme que la même direction du regard; les autres lignes et traits sont tous complètement différents.

Ces exemples suffisent à montrer l'absurdité du système arbitraire employé par Mlle Barklay pour trouver des ressemblances.

Pour un autre portrait (voir notre figure 10), la comparaison entre le visage d'homme photographié au cours d'une séance et le visage de M. Poincaré (notre fig. 11), serait établie, au dire de Mlle Barklay, par trois verrues que les deux portraits ont également au repli gauche du nez. La ligne de l'œil gauche du nez est ressemblante dans les deux images, mais pas identiques; celle de la photographie du phénomène est plus renflée et ressort d'une façon plus accentuée sur le restant du visage. Toutes les autres lignes, la construction du visage, les yeux et la direction du regard sont complètement différents dans les deux. D'ailleurs, l'expression sur les photographies des phénomènes est exceptionnellement animée et beaucoup plus puissante que sur le modèle du *Miroir*, ce à quoi on ne devrait guère s'attendre dans une reproduction modifiée. Ensuite, le cliché stéréoscopique montre clairement que, sur la photographie du phénomène, les cheveux de la tête consistent en cheveux réels. Enfin, les rapports de dimension des deux portraits sont différents, si on ramène les deux figures à la même grandeur — le nez, par exemple, à des proportions autres dans les deux visages — que le portrait publié par *Le Miroir* ne peut, même avec toutes les retouches possibles, avoir servi pour la prétendue transformation.

En ce qui concerne les trois verrues, le pli du nez est un endroit de prédilection connu pour de telles excroissances. Ainsi l'écrivain décédé Alexandre Bisson avait trois verrues exactement à la même place. On pourrait donc prétendre avec le même droit, que c'est son portrait qui a servi ici au médium. (Voir nos fig. 10 et 11).

Comme les publications dans *Le Matin* permettraient de soupçonner que le médium avait pu employer frauduleusement des reproductions de portraits retouchées provenant du journal *Le Miroir*, l'auteur s'est rendu à Paris, a découpé des numéros du *Miroir* les gravures des pages d'en-têtes dont il s'agissait et les a photographiées avec l'aide du photographe Barenne sur le corps du médium, dans le cabinet d'expérience, se tenant exactement aux conditions photographiques appliquées dans les séances, afin de décider en principe si une photogravure pouvait réellement avoir été exposée par le médium. Or, ainsi que le montrent les opinions concordantes des photographes de Paris et de Munich, les photographies du *Miroir* sont toujours venues si faibles, et manquent à tel point de relief, dans toutes les expériences de contrôle, que cela suffit déjà à prouver l'insuffisance de l'hypothèse émise par Mlle Barklay. (*Voir, par ex., notre gravure* 11).

Spécialement avec le cliché de la tête découpée du Président Wilson, le produit de notre expérience de contrôle, dans la même grandeur que la photographie originale 119 (= 139 de Mme B.), apparaît immédiatement comme une gravure attendu qu'en examinant à la loupe, dans le négatif, la partie de l'habit qui recouvre l'épaule gauche et la poitrine, ainsi que les lèvres, les paupières, la moustache, on découvre facilement la trame qui caractérise toute photogravure. Il n'est d'ailleurs pas possible de faire disparaître complètement la trace de la trame des similis, même avec une retouche à la main (1). Ces trames devaient donc, surtout si on songe au grand nombre de photographies qui ont été prises, trahir l'origine de celles-ci, puisque certaines photos sont d'une telle netteté, que dans quelques-unes (par ex. dans le n° 119 = 139 de Mme B.; notre fig. 14), on peut discerner la structure de la peau du médium. La trame employée pour les portraits du *Miroir* montre quatre croisements de lignes par millimètre; elle est donc assez forte et reconnaissable.

Bien entendu, il ne faut pas confondre avec la trame des photogravures celle des étoffes et voiles qui contourent souvent les figures et qui, par endroits, peuvent engendrer des erreurs ; les étoffes moirées peuvent même donner l'illusion d'une double trame.

Donc, d'un côté, une retouche à la main ne pourrait pas faire disparaître entièrement la trame, surtout dans les tons moyens ; de l'autre côté, la retouche serait aussitôt reconnaissable, même à l'œil nu.

Dans les gravures tirées des photographies — par exemple dans celles de notre ouvrage et de celui de Mme Bisson — on devrait apercevoir une double trame, c'est-à-dire celle propre de tous les similis, et celle des gravures du *Miroir*. Qu'on les examine à la loupe ; on n'en trouvera qu'une (2).

(1) Nos expériences ont montré que, spécialement avec les plaques Lumière que nous avons employées, et en reproduisant les conditions photographiques des séances, la grainure de la plaque ne peut pas, non plus, faire disparaître les traces de la trame.

(2) Dans un nouvel examen par expert de quelques négatifs originaux particulièrement nets, il n'a pu être trouvé aucune marque de trame dans les dessins de figures, malgré des agrandissements importants.



La comparaison de la photographie 125 (*notre fig.* 12) avec le portrait du Président Poincaré, publié par *Le Miroir* (fig. 13), est particulièrement intéressante.

Les mêmes raies transversales, la même division de la lumière et de l'ombre sur la partie longue de deux cravates paraissent frappantes. Mais tandis que la partie supérieure coulissante est courte et large sur la photographie du phénomène, et ne présente qu'un pli transversal, la cravate de Poincaré est munie de nœuds longs et de plusieurs plis transversaux. Dans cette dernière, les deux longues bandes placées l'une sur l'autre deviennent aussi plus étroites vers le haut, sous les nœuds, tandis que dans la photographie du phénomène la partie supérieure, plus large, finit dans le nœud ; la partie inférieure, marquée de petits dessins transversaux, paraît comme déchirée et finit à angle droit au col de la cravate, et celà, plusieurs millimètres au-dessous du rebord du nœud. A cette différence très importante dans le dessin s'ajoute encore le fait que les lignes de l'entière découpure droite du col de la chemise, du col de l'habit et de la barbe, se présentent tout autrement dans le phénomène que sur le portrait du *Miroir*. Mais également à gauche la découpure de la chemise ne correspond avec l'autre en aucune façon, car celle de Poincaré est à angle obtus, comme on peut voir dans notre figure 12.

Si, en mesurant les cravates des deux figures, on obtient la même grandeur, du moins il se trouve que la tête du phénomène est proportionnellement plus grande, dans sa position repliée, que la tête, pourtant relevée, du Président. Il n'y a aucune similitude entre les deux têtes. Le dessin des yeux et la direction du regard est tout autre dans notre figure 12 que dans le portrait de M. Poincaré, en faisant entièrement abstraction de la conformation de la barbe et du front.

D'après ces conclusions, il doit être considéré comme tout-à-fait impossible que l'on ait pu produire le portrait du phénomène, représenté par notre figure 12, en transformant habilement le portrait de M. Poincaré et en conservant la forme de la cravate.

Cette difficulté n'avait point échappé à l'auteur de l'article du *Matin* (26 Décembre 1913), quand il voulait démontrer au public certaines similitudes des deux cravates. Alors, pour l'écarter, il soumit tout simplement le portrait du phénomène (notre figure 13) à une savante retouche à la main, afin d'obtenir la plus grande ressemblance possible avec le Président de la République française. Ainsi les lignes des yeux ont été renforcées par une retouche, la cravate a été modifiée en transformant la nuance claire en une couleur foncée, afin de la faire correspondre avec la couleur du modèle; le côté droit de la cravate est transformé en entier de manière à le faire arriver, comme le côté gauche, jusqu'au nœud, à l'instar de la cravate du Président ; en outre, il a été ajouté une pointe de col n'existant pas dans l'original ! Ce n'est pas tout encore : modification du col de l'habit, allongement de la cravate, modification des plis du contour du col, etc... De cette manière on peut obtenir toute ressemblance désirée avec un modèle quelconque.

Les photographies ci-annexées illustrent l'exactitude de mon affirmation. Il est regrettable que toutes les attaques contre les photographies contenues dans l'ouvrage de Mme Bisson et dans le mien soient parties directement de ces portraits transformés en faveur de la théorie de fraude. Pas un seul critique n'a trouvé qu'il valait la peine de vérifier l'exactitude des assertions du *Matin* concernant le livre.

Un autre point important dans la comparaison entre la photographie de gravures et les photographies des phénomènes de matérialisation consiste en ceci : que le rapport entre l'exposition du médium et celle des produits de matérialisation reste toujours d'accord, alors même que ces matérialisations ont l'apparence de portraits ou dessins, ainsi que les expériences de contrôle l'ont démontré ; il n'en est pas de même si on opère en imitant les matérialisations par des gravures ou des dessins, ainsi qu'il résulte également des avis suivants des experts photochimistes.

EXPERTISE DU PHOTOGRAPHE BARENNE
(*27 bis, rue Duret, Paris*)

Je soussigné, déclare que j'ai développé pendant une période de 4 années, des plaques photographiques apportées chez moi par le Dr de Schrenck-Notzing. Ces photographies avaient été prises dans l'appartement de Mme Juliette Bisson, avec le médium Eva C.

Le Dr de Schrenck a toujours assisté au développement de ces plaques.

On a prétendu que le médium s'était servi de reproductions de portraits publiés dans le journal *Le Miroir*.

Pour répondre à ces accusations, le Dr de Schrenck est venu me chercher et nous avons fait alors, chez Mme Bisson, le vendredi 9 Janvier 1914, une expérience de contrôle.

Nous avons découpé : 1° la silhouette du Président Poincaré ; 2° celle de Wilson ; 3° celle du roi de Bulgarie ; 4° celle de Mlle Leconte. Tous portraits ayant paru dans le journal *Le Miroir*.

Exactement, nous avons tâché de reproduire les photographies, en suivant point pour point les clichés originaux.

Au développement, j'ai pu alors constater que le dit développement me donnait de grandes difficultés ; difficultés que je n'avais pas rencontrées avec les photographies produites par le médium Eva C.

L'impression des images publiées dans les journaux et photographiées par moi était faible et sans vigueur ; les figures trop claires se trouvaient voilées sur les négatifs ; j'ai dû avoir recours à un traitement spécial pour obtenir les détails des « découpures » et garder en même temps la tête du médium en valeur.

Dans les 4 années pendant lesquelles j'ai fait nombre de développements des plaques apportées par le Dr de Schrenck et faites avec Mlle Eva C., je n'ai pas eu une seule fois les mêmes difficultés.

Bien au contraire, la vigueur de la matérialisation sur la plaque a toujours été en correspondance avec la clarté de la figure du médium.

On peut également affirmer que s'il y avait eu la moindre retouche au crayon ou au fusain, sur les images reproduites, cela se serait vu immédiatement au développement.

Tout photographe peut voir cela, de même que tout photographe ayant développé les plaques produites par Mlle Eva peut certifier que cela n'a jamais eu aucun rapport avec du papier.

On peut donc assurer avec certitude absolue, que le médium ne peut s'être servi des reproductions signalées, pas plus que d'aucune autre sorte de papier.

G. Rhemonde, *successeur*.

EXPERTISE DU PHOTOGRAPHE HALSE
(57, *avenue Victor-Hugo, Paris*)

Lorsqu'il y a deux ans, Mme J. Bisson m'apporta des plaques à développer sans me donner d'autres indications, j'obtins des clichés qui ne laissaient pas de m'intriguer. Désireux de m'éclairer, je fis de ces clichés des agrandissements où le médium prenait des proportions de géante et chaque fois que je croyais saisir un sujet douteux j'eus la curiosité de recourir à ce moyen. L'examen minutieux de la matérialisation ainsi agrandie me ramenait toujours à la conviction qu'il n'y avait aucun subterfuge. Par la suite Mme Bisson me demanda spontanément de faire pour son compte des agrandissements de tous ses clichés.

On a dit depuis que ces photographies reproduisaient directement des découpures de journaux. Cette assertion ne peut-être soutenue que par un observateur superficiel. Un technicien ne pourrait l'affirmer en s'aidant même de méthodes plus scientifiques que le simple examen de ces photographies à la loupe. Et, quant à dire que les clichés eux-mêmes ont été truqués, personne ne peut le dire de bonne foi. Les méthodes photographiques sont actuellement assez connues pour que tout photographe — amateur ou professionnel — ne puisse catégoriquement affirmer qu'aucune retouche n'a été faite. Les réparations même de petits accidents de manipulation furent négligées pour me permettre d'être encore plus affirmatif sur ce point.

Sur la demande de Mme Bisson et dans le but de se documenter, j'ai photographié quelques illustrations d'un magazine. Ces photographies n'avaient pas du tout le même aspect que celles des phénomènes de matérialisation ; ces dernières sont généralement vigoureuses comme le seraient celles de sujets en relief ; tandis que les premières — prises dans les mêmes conditions — sont grises et plates.

Albert Halse.

EXPERTISE DU Dr GEORG HAUBERRISSER (*Munich*)

Munich, le 15 Janvier 1914.

M. le Dr Baron v. Schrenck-Notzing m'a chargé de constater si des portraits découpés du journal le *Miroir*, avec de fortes retouches, ont pu être employés pour la production de phénomènes de matérialisation. D'après ma conviction, malgré différentes concordances frappantes de détails (cravate, lorgnon, verrues), des portraits découpés ne peuvent avoir été employés sans plus à l'état original. Ainsi que tout photographe le sait, il suffit d'employer, pour photographier un portrait noir et blanc, tout au plus de la quatrième à la huitième partie du temps d'éclairage nécessaire pour photographier les personnes et les objets. Par suite, avec un temps d'éclairage correct pour la tête du médium, un portrait provenant du *Miroir* apparaîtrait presque blanc sur la photographie et d'un bien faible dessin seulement, en raison de l'excès d'éclairage.

Au moyen d'une expérience pratique, dans laquelle toutes les conditions d'expérience ont été les mêmes, autant que possible, que celles qui avaient été appliquées par le Baron v. Schrenck-Notzing (même quantité et qualité de poudre d'éclairage, même éloignement, fond noir, même ouverture de l'objectif, même sorte de plaques et sensibilité, même développement et autre manière de traiter le négatif) il a été obtenu d'une tête découpée, provenant du *Miroir*, une photo presque blanche, avec seulement un très faible dessin, semblable à un relief en plâtre, tandis qu'avec les clichés originaux du Dr Schrenck-Notzing, les phénomènes présentent un dessin très fort et possèdent environ la même clarté que la tête du médium. Le titre du journal *Le Miroir* n'est aussi venu qu'assez faible dans la photographie, avec les mêmes conditions d'expérience, tandis que, dans le cliché original du Dr v. Schrenck-Notzing, les lettres sont fortes.

Des têtes découpées du *Miroir* ne pourraient avoir été employées, en s'en tenant exactement aux conditions de l'expérience de M. le Dr v. Schrenck (notamment la quantité de poudre d'éclairage, l'éloignement, l'ouverture de l'objectif, la qualité de plaques), que si le papier avait été coloré d'une teinte inactinique (jaunâtre, brunâtre, rougeâtre), et si le dessin avait été très fortement renforcé à la main d'une manière quelconque dans presque toutes ses parties.

On pourrait bien obtenir les têtes découpées, ainsi que le dessin, avec la même force que les phénomènes



de matérialisation, si l'on faisait un éclairage environ de 16 à 30 fois plus court, mais ce seraient là des conditions photographiques tout autres que celles qui ont été appliquées par le Dr v. Schrenck-Notzing.

(Signé) Dr Georg Hauberrisser,
Photochimiste.

Le portrait de M. Wilson, Président des Etats-Unis, dont je n'ai pas encore parlé et qui, en comparaison avec les reproductions mentionnées précédemment, présente un nombre relativement plus grand de particularités concordantes, a été examiné de façon approfondie par l'artiste peintre Professeur Hermann Urban (Munich), qui s'exprime à cet égard dans l'avis suivant :

EXPERTISE DU PROFESSEUR HERMANN URBAN (*Munich*)

M. le Dr v. Schrenck-Notzing m'a remis, le 12 Janvier 1914, le no 34 du journal français *Le Miroir*, sur la page de titre duquel se trouve le portrait du Président Wilson ; en outre une photographie originale fortement agrandie d'un portrait d'homme, qui est reproduite dans le livre *Phénomènes de matérialisation* comme photogr. 119. [= Fig. 139 du livre de Mme Bisson]. Il s'agissait d'examiner si, peut-être, ce portrait avait été produit au moyen de modifications et retouches de la tête de Wilson, ainsi qu'on le prétend dans le *Psychic Magazine* du 1er Janvier 1914. En examinant de façon superficielle les deux portraits, il se présente certainement à l'œil des ressemblances d'ensemble et de détails qui font paraître discutable l'hypothèse mentionnée et sont appropriées à éveiller le soupçon. Les deux portraits montrent la même forme, les mêmes ombres et la même ligne dans la forme du col et de la cravate. Toutefois, les mesures précises à la règle montrent que les lignes s'étendent autrement sur la photographie de matérialisation (sur le rebord droit de la cravate) que sur le portrait Wilson. Sur la photographie du « phénomène », le godage de la moitié droite de la cravate est visiblement plus renflé et plus arrondi. La forme du col de l'habit sur le portrait du « phénomène » est également plus perpendiculaire et plus raide.

Tandis que la tête de Wilson est inclinée à droite et en avant, la tête de la Photogr. 119 est droite sur les épaules et diffère de l'autre par la forme inférieure, devenant plus amincie ; elle s'étend plutôt des os des mâchoires vers le bas, avec une ampleur de menton plus large. En outre le milieu des lèvres, sur la ligne du milieu, est tourné vers la droite, ce qui n'est pas dans le portrait de Wilson. Il me semble impossible que ce déplacement, quand il se montre dans le milieu de la tête et ne concerne pas le fond, soit dû à autre chose qu'au fait qu'il ne s'agit pas de la même photographie. Sans cela le portrait entier devrait faire une impression tordue, ce qui n'est pas, ainsi qu'il résulte spécialement de la partie régulière du front et des yeux. Dans la peinture on adopte, en général, une proportion constante comme chiffres, en tant que l'on décompose la ligne du milieu, coupant la ligne du visage, en trois parties à peu près de la même longueur, et soit : 1. de l'extrémité supérieure du front jusqu'à la naissance du nez ; 2. de la naissance du nez jusqu'à la pointe du nez ; 3. de la pointe du nez jusqu'à la pointe du menton.

Si donc le modèle Wilson avait été modifié au moyen d'un arrangement dessiné et exposé, ces proportions constantes devraient concorder également sur la reproduction du fantôme et sur l'original du *Miroir*.

La hauteur du front est, dans la photographie de Wilson, de près d'un tiers du diamètre perpendiculaire, tandis que dans la photographie du phénomène la proportion des deux autres parties du visage est de beaucoup plus d'un tiers, = 3½, en comparaison du front, c'est-à-dire que celui-ci se trouve en disproportion par rapport au bas de la tête, qu'il est assez peu élevé, et que le menton est assez court. Maintenant on pourait objecter que la tête a précisément été coupée et arrangée au moyen d'une retouche. Mais si on s'est servi du cliché Wilson, comment se fait-il que dans la Photogr. 119 la tête a la nuque perpendiculaire, plutôt un peu penchée en arrière, raison pour laquelle le menton se déplace vers l'avant, tandis que dans le portrait du *Miroir* la tête est, au contraire, penchée en avant avec une légère inclinaison à droite ? Résultat : dans le portrait du *Miroir*, le front est plus près de l'objectif, tandis que le menton semble proportionnellement se tendre en arrière. Dans le portrait du phénomène, la moitié inférieure de la tête s'avance massivement, attendu que le front se trouve être un peu plus éloigné de l'objectif, et donc se penche en arrière. Ainsi peut s'expliquer le front plus court.

Si on tire sur les sourcils du Président Wilson une ligne horizontale touchant aux sourcils, alors le pavillon de l'oreille est un peu au-dessous de cette ligne parce que la tête est un peu penchée en avant ; si on en fait autant avec le portrait du phénomène, la position du pavillon de l'oreille est proportionnellement plus basse qu'avec le portrait du *Miroir* ; relativement à quoi, il se présente plutôt une légère inclinaison de la tête en arrière, respectivement au maintien tout droit de la photographie de matérialisation. C'est là une condition des proportions des lignes, et on ne peut la modifier par le dessin sans déplacer complètement l'axe de la tête du phénomène. L'objection que le front peut avoir été découpé n'est guère valable, puisqu'il ne peut être porté préjudice au maintien typique de la tête, même si on l'élevait.

A première vue, l'œil droit semble être pareil sur les deux figures ; la ligne supérieure du lorgnon se trouve aussi être analogue. Toutefois un examen détaillé montre que l'œil, dans le portrait du *Miroir*, si l'on tire une ligne par l'angle de l'œil, est droit, tandis que la même ligne tirée sur la tête du phénomène montre une légère position inclinée de cette ligne, dans ce sens que l'angle extérieur de l'œil se trouve plus élevé (œil d'Esquimau).

En outre, le dessin du lorgnon, sur la photographie du phénomène, est un ovale déplacé, tandis qu'avec Wilson la silhouette se présente tout à fait régulièrement, avec une exactitude photographique.

Je ne détaille pas les différences dans les sourcils et dans la limite des cheveux, etc., attendu que, d'après l'hypothèse de Mlle Barklay, ces modifications pourraient être faites avec un crayon.

Cependant, j'ai essayé de transformer au fusain le portrait Wilson en une copie de la photographie du phénomène, celle-ci servant de modèle (*notre fig.* 15); mais dès le commencement, il m'a été impossible de modifier le caractère de la position de la tête, d'où il résulte déjà que ce portrait ne peut être transformé frauduleusement en le portrait du phénomène. Ensuite il semble impossible de dessiner sur la trame de la photogravure de façon invisible, particulièrement avec les tons clairs et moyens, alors qu'à l'agrandissement de la tête du phénomène, je n'ai trouvé aucun vestige de trame ; ces traces devraient pourtant exister, si le portrait Wilson avait été exposé comme dessin retouché.

Je n'ai pu également transformer le menton en la forme caractéristique de la photographie du phénomène, car on ne peut faire disparaître la ligne de la forme du menton que par grattage, un procédé qui, avec ce papier mince, est, non seulement dangereux, mais tel à faire ressortir les marques de la trame, ce qui le rendrait immédiatement visible dans une photographie. Ces marques de trame délatrices ne se trouvent pas sur l'original ; elles sont facilement reconnaissables sur la reproduction de la photographie du phénomène dans le livre (fig. 14). Il s'ensuit que les traces de la trame ne peuvent, en général, pas être dissimulées et qu'avec une certitude absolue elles dénonceraient la fraude. Il y a encore lieu d'ajouter que l'agrandissement mis à notre disposition pour être étudié, non seulement est très clair, de façon que tous les détails y paraissent, mais encore a les mêmes proportions que le négatif original, c'est-à-dire qu'il est deux fois plus grand que la reproduction de ce cliché dans le livre du Dr Schrenk — reproduction où la trame de la photogravure est visible. La trame, dans la grande photographie que j'ai à ma disposition, devrait certainement ressortir de façon beaucoup plus nette encore et être visible à l'œil nu ; on ne l'y aperçoit même pas avec la loupe.

La photographie rappelle le trait mou typique du fusain ou du crayon noir, et fait présumer ainsi un dessin au fusain. Ce dessin ne pourrait pas faire disparaître partout les traces de la trame. Ceci ne serait effectuable qu'au moyen d'une retouche liquide (gouache, aquarelle) ; mais l'apparence caractéristique de la photographie du phénomène rappelle, comme nous l'avons dit, la technique du dessin ou de l'estampe, et non la peinture, qui offrirait aussi des difficultés extrême sur de mauvais papier. En outre le coup de pinceau serait reconnaissable, car on devrait se servir toujours de couleur en pâte, afin d'obtenir un recouvrement entier de la trame sous une couche de matière.

Donc, en nous résumant, si le portrait de Wilson, provenant du *Miroir* et modifié par le dessin, avait été employé dans la séance, alors la trame serait plus ou moins visible, ou bien la technique qui avait pour but de la faire disparaître devrait présenter les caractéristiques qui lui sont propres. En outre, il aurait été impossible de faire disparaître complètement la différence des deux têtes dans leur maintien et sans les rapports mutuels de proportion des parties séparées du visage. Il résulte donc de façon non douteuse de cette analyse, que le portrait du Président Wilson reproduit dans le *Miroir*, N° 54 (1912), ne peut pas avoir été transformé par une retouche artistique en le portrait du phénomène (Photogr. 119 du livre *Phénomènes de matérialisation*, malgré quelques ressemblances frappantes.

Munich, le 14 janvier 1914.

HERMANN URBAN.

Il y a lieu d'observer, en complément à l'avis du Professeur Urban, que sur le portrait du Président Wilson la cravate est ornée d'une grosse, large épingle de cravate, dont la tête représente manifestement un blason. Elle manque entièrement sur la photographie 119. Une ombre légère, à peine indiquée sur la photographie du phénomène, est mentionnée par Mlle Barklay comme étant le reste de cette tête d'épingle, ce qui est encore une hypothèse entièrement arbitraire puisque l'ombre en question se trouve beaucoup trop loin, vers l'extérieur, et ne correspond absolument pas à l'endroit où est placée l'épingle sur le portrait Wilson. Comment aurait-on pu à peu près faire disparaître le dessin de la tête de l'épingle ? Par grattage ? Sur le papier imprimé mince du *Miroir* ? D'ailleurs on ne peut guère parler d'un dessin fait par-dessus, à cet endroit, d'autant plus que, sur la photographie du phénomène, le côté droit entier — découpure de la chemise, cravate et partie droite de l'habit sur la poitrine — est en des tons tout-à-fait clairs, tandis que le portrait Wilson présente ici un ton entièrement foncé et noir. En outre la tête de la photographie 119 se trouve à la bordure inférieure de la partie gauche de l'habit, en connexion directe avec un paquet de matière placé sur les genoux, comme au moyen d'un ruban.

Durant toute cette séance également, les mains sont restées visibles, sous contrôle ; elles ne pouvaient donc avoir rien préparé lorsque le phénomène s'est produit. D'ailleurs l'auteur n'a pas assisté à cette séance ; cela est indiqué sur le rapport de Mme Bisson. Une concordance évidente des deux portraits existe en la similitude de la cravate, de la découpure du col et la forme du col,



dans le dessin de l'œil droit, dans le lorgnon, dans le contour extérieur droit de la figure et dans la forme de l'oreille. En regard de cela il existe de si nombreuses dissemblances et différences, qu'ainsi que le Professeur Urban l'a démontré avec justesse, ce portrait ne peut avoir été exposé comme « phénomène », même avec une retouche à la main. N'importe, les concordances sont proportionnellement plus grandes avec cette photographie qu'avec les autres, de sorte que l'on a raison d'appeler l'attention sur ce cas.

Toutes les prétendues ressemblances des portraits publiés en photogravure sur les pages d'en-tête du *Miroir* avec les photographies de quelques phénomènes publiées dans mon livre et dans celui de M[me] Bisson se réduisent donc à ceci : que le mot *Miro* est apparu une fois sur une de nos photos et qu'il existe : 1° une concordance de certains détails entre la photographie 119 et le portrait du Président Wilson ; 2° une ressemblance partielle entre le dessin des cravates de la photographie 125 et du portrait du Président Poincaré ; 3° une coïncidence de trois verrues qui apparaissent aussi bien dans le portrait de M. Poincaré que dans la tête de la Pl. XX.

Toutes les autres coïncidences indiquées entre les photographies de phénomènes et les portraits du *Miroir* doivent être considérées come des produits arbitraires de combinaisons non justifiées.

Maintenant on pourra objecter que le nombre total des particularités concordantes est toujours trop grand pour pouvoir être expliqué par un hasard ; ce sur quoi il nous faut préciser.

Même si l'identité des modèles du *Miroir* n'est pas constatée, du moins un certain nombre d'indices montrent un rapport du médium Eva C. avec le journal.

Comment ces concordances doivent-elles être expliquées? Il ne peut s'agir de machinations fraudauleuses du médium, ainsi qu'il résulte de la marche des séances en question et des conditions des expériences excluant de telles tromperies. Egalement, d'après les opinions concordantes des experts, ni les originaux des en-têtes du *Miroir*, ni des modèles de ce genre retouchés à la main, n'ont pu être exposés en considération du procédé photographique employé par nous.

Notre ouvrage : *Phénomènes de matérialisation*, a été consacré exclusivement à la constatation des faits, sans que la méthode d'expérience ait été influencée par le contenu singulier et fantastique des productions. Il s'agit donc, tout d'abord, d'une observation méthodique, excluant toute autre possibilité de production en dehors de l'acte de création médiumnique. Avec cela, le chercheur, qui n'enregistre que des faits sous des conditions déterminées, ne peut absolument pas, à proprement parler, être rendu responsable si le contenu des productions téléplastiques provoque de l'étonnement, présente de la similitude avec des portraits ou avec les traits du visage de personnes défuntes, ou se manifeste en des substances de nature élémentaire bizarre, ainsi qu'on les retrouve dans les hasards de la nature ou dans les êtres vivants les plus inférieurs. Une explication des phénomènes est actuellement impossible et on ne peut qu'essayer d'employer, aussi pour tous les phénomènes genre portrait, qui, pour ainsi dire, ont copié des particularités des en-têtes du *Miroir*, le point de vue théorique déjà présenté dans notre ouvrage précédent et qui est en dehors de l'hypothèse spirite.

Les créations téléplasmatiques dépendent si étroitement de l'état physique du médium, que Morselli les a comparées à des visions matérialisées (créations oniriques du médium). Après cette interprétation, il existe donc aussi la possibilité de considérer les productions de caractère artistique comme des réactions éphémères, extériorisées et dans certains cas identifiables d'impressions psychiques et de réminescences du médium. Le fait que le contenu des phénomènes a, dans beaucoup de cas, réalisé des idées directes du médium, doit être considéré comme un fait constaté au moyen de nombreuses observations. Je me souviens de la production répétée de formes de mains suggérées, et autres exécutions des désirs manifestés par les persones présentes. Ce procédé s'est montré de façon tout particulièrement claire dans la projection psychophysique de portraits mnémoniques de personnes décédées (portrait de l'écrivain Alexandre Bisson, photographié par l'auteur le 1[er] Juin 1912). D'autres exemples consistent en l'apparition des traits du visage du neveu décédé de M[me] Bisson (le 24 Juin 1912); d'un portrait (photogr. 59), qui évidemment avait été inspiré par le portrait de Léonard de Vinci (Mona Lisa), vu par le médium et dont il avait été beaucoup parlé alors en raison du vol commis au Musée du Louvre. Ici également nous n'avons pas une similitude exacte, mais une reproduction impressionniste du style en lequel le tableau est peint.

Les résultats de l'idéoplastie dépendent d'une manière étroite de la vie psychique de la personne servant à l'expérience, de sa richesse de souvenirs, ainsi que de l'intensité des conceptions dominant chaque fois. Avec Eva C., les images optiques de la mémoire jouent évidemment le rôle prépondérant (type de conception visuelle). L'intensité de la

mémoire peut, ainsi qu'on le sait, parvenir chez les hystériques à une élévation anormale (hypermnesie) et se manifester en des conceptions fragmentaires.

Ainsi, des faits insignifiants de la jeunesse, des paroles complètement oubliées, peuvent revenir à la mémoire, notamment dans un état anormal, tel que le somnambulisme, les maladies, etc. Comme le rappelle Offner (1), des peintres comme Vernet, Doré, Markart, avaient la faculté de peindre fidèlement de mémoire des objets ou des personnes vus une fois. On rapporte du philosophe Senèque, qu'après avoir entendu dire une fois 3.000 mots et 200 vers, il pouvait les répéter en sens contraire. Un parent décédé de l'Auteur était en état de reproduire textuellement une conférence entendue une fois dix ans avant. L'intensité de la puissance de souvenir est suffisamment illustrée par ces exemples et peut être comparée à la perfection d'une plaque photographique.

La rencontre de la cryptomnésie (connaissance d'une image de mémoire, qui n'est pas directe, mais n'est reconnue que par voie de reconnaissance postérieure), est, à côté de l'hypermnésie, un cas très ordinaire chez les hypnotisés et les somnambules hystériques. Ainsi le noyau individuel d'une chose (2), le point principal d'un portrait, peuvent être complètement oubliés, tandis qu'un détail peu important (par exemple la forme et le dessin d'une cravate, le siège de trois verrues, la forme d'une impression tombant sous les yeux, certaines lignes et types dans la conformation du visage) seront reproduits de la façon la plus précise.

De cette façon s'explique la lecture en des langues étrangères par les extatiques (Glossolalie). Les études de Flournoy sur la « langue marsienne » d'Hélène Smith, ont montré que les images cryptomnésiques conduisent, à l'état de transe, aux combinaisons les plus compliquées et les plus remarquables.

Tant avec le type de conception acoustico-moteur, qu'avec le type de conception visuel, des liens de souvenirs cryptonésiques peuvent s'imposer avec une exactitude absolue à la connaissance comme création psychique indépendante ; je me rappelle des cas dans lesquels un poète reproduisait des vers entiers et des coupures entières comme sa propre production intellectuelle, alors que ces vers étaient de Heine ou Gœthe; de créations musicales modernes reproduisant de façon presque exacte des mélodies de grands maîtres. Le même fait s'est enfin présenté dans le domaine de la peinture; ainsi un peintre de notre connaissance a achevé une composition dont Beethoven était le principal sujet; on lui fit observer postérieurement que son tableau était une copie servile d'une création similaire de Stuck. Ici également la cryptomnésie avait conduit à une erreur inconsciente sur l'origine d'une création artistique.

Comme chez les peintres, la cryptomnésie se rencontre aussi fréquemment dans la médiumnité téléplastique. Bien qu'elle corresponde au mécanisme psychologique dont nous venons de parler, elle agit cependant de façon plus déconcertante par le genre réaliste de son intervention, aussitôt qu'elle peut montrer une matérialisation, avec le produit photographié. Avec l'acte incompréhensible de création téléplastique se produit le phénomène psychologique surprenant de la cryptomnésie ; nous avons donc une combinaison de l'idéoplastique et de la cryptomnésie.

Si nous appliquons les conclusions ci-dessus à la reproduction de certaines particularités de portraits du *Miroir* par Eva C. dans ses créations, il ne faudra pas oublier qu'il s'agit exclusivement ici du mot MIRO, et de certains détails des portraits des Présidents Poincaré et Wilson, reproduits dans les numéros du *Miroir* du 21 Avril et du 17 Novembre 1912.

Le 27 Novembre 1912, donc dix jours après la publication du numéro du *Miroir* contenant le portrait du Président des Etats-Unis, se présenta le mot *MIRO;* le 9 Janvier 1913, la photogr. 119 qui se rapporte à M. Wilson. Le 6 Mars 1913, se présenta celle ayant des ressemblances avec la cravate de M. Poincaré, et le 2 Mai, le portrait du phénomène avec les trois verrues.

Il ne peut y avoir aucun doute qu'Eva C. ait vu occasionellement le journal le *Miroir* exposé dans la plupart des lieux de vente parisiens des journaux, avec les portraits des célébrités du jour, de même qu'elle doit avoir remarqué les copies du tableau volé de Léonard de Vinci, attendu que celles-ci étaient, de la même façon, aussi exposées partout, ainsi que les portraits des deux Présidents Wilson et Poincaré, nouvellement élus en 1912.

En supposant que le médium ait regardé, quelques jours après sa publication, le numéro du *Miroir* paru le 17 Novembre avec le portrait de Wilson, et qu'il ait recueilli ainsi l'impression optique de la page d'en-tête avec l'inscription *Miroir* et avec les traits des Présidents, alors on pourrait expliquer (si l'on reconnaît l'idéoplastie), qu'il ait réalisé, le 27 Novembre, une partie de

(1) Offner, *La Mémoire, Manuel des Sciences physiques et naturelles*, vol. IV.

(2) Jung, *Phychologie et Pathologie des « phénomènes occultes »*. Leipzig 1902, page 114.

l'image du mot *Miroir* (1), et peu après le 9 Janvier il a créé un type de réminescence sous forme de reproduction de dessins de cravates, découpure de chemise et quelques traits de visage contenus dans ces souvenirs d'images visuelles. Comme la production d'un mot par le mode idéoplastique, ou d'un ouvrage de sculpture dessiné, correspond au même procédé de création, elle n'est frappante que par sa rareté ; cette forme du phénomène n'a pu être observée qu'une fois en quatre ans.

Le numéro du *Miroir* dont la première page montrait le portrait du Président français, a paru dès Avril 1912, tandis que les deux particularités se rapportant à ce portrait se sont présentées en deux séances très approchées l'une de l'autre le 6 Mars et le 2 Mai 1913. La photographie avec les trois verrues (planche XX) a une base entièrement différente du portrait du *Miroir* mentionné, et comme unique réminiscence elle ne montre que ces trois excroissances, tandis que celle du 6 Mars ne présente de similitude que dans la partie longitudinale de la bande de cravate supérieure. La reproduction de ces deux fragments cryptomnésiques l'un après l'autre, dans un temps assez court, doit surprendre. Le portrait assimilé depuis peut-être longtemps,peut avoir été oublié et avoir laissé par suite de plus faibles signes distinctifs sur les productions téléplastiques que l'impression plus vivante du portrait Wilson. Si l'on veut admettre, sous réserve, l'hypothèse de l'idéoplastie, telle que notre ouvrage la décrit, comme principe d'explication pour les phénomènes, c'est une nécessité psychologique que les éléments de souvenir du médium, existants sur les images, en sortant des régions subconscientes de l'intelligence, s'associent avec les créations indépendantes.

Ainsi s'expliquent des ressemblances, coïncidences et indentifications, constatées postérieurement par la découverte de leurs modèles optiques; nous avons ici, dans le domaine de la médiumnité physique, le même cas qui se présente si souvent dans les manifestations psychiques; aucun observateur ne devrait donc s'en étonner.

D'ailleurs, le cas dont nous nous occupons n'est nullement unique; la littérature du psychisme offre une série de précédents en faveur de la justesse de l'interprétation que nous donnons à ces phénomènes. Ainsi, s'est manifestée en des conditions irréprochables, dans les expériences médiumniques de l'ingénieur Donald Mac Alba (2) la copie idéoplastique d'un tableau de Raphaël; en outre, dans une séance du professeur Richet avec Linda Gazerra, une tête d'ange, peinte par Rubens, a servi de modèle pour la reproduction idéoplastique.

Dans l'ouvrage du Dr Imoda: *Fotografie di Fantasmi*, (Fratelli Bocca, Turin 1912), sont reproduits de nombreux portraits téléplastiques, pris à l'éclair du magnésium. Dans les matérialisations d'une substance pondérable sortant du corps de la personne servant à l'expérience et avec la résorption de celle-ci, il ne se produit, en règle générale, aucune copie absolument fidèle des modèles vus, mais des types revêtant certaines particularités et certains traits des modèles reproduits avec une exactitude absolue, ainsi qu'une fusion de différentes réminescences visuelles, contribuant à la formation d'une image formant unité. Les impressions nécessaires à cet effet peuvent, ainsi que le pense aussi le professeur Morselli, être perçues d'une façon normale, pour se dégager ensuite de façon psychogénétique en images et formes téléplastiques. Morselli fait aussi ressortir (1) que de telles formes prennent tout d'abord un développement à deux dimensions et, pour cela, présentent une apparence plate. Il dit: « Parfois elles présentent même l'impression d'être découpées en carton ou leurs contours paraissent être effacés ».

Ce n'est que dans la période d'un nouveau développement que se constituent les formes stéréoplastiques: des fragments de membres, des mains, des bras, des visages, des têtes, jusqu'à la formation d'un être entier.

Le savant italien en question confirme le fait, constaté photographiquement par nous, que les créations téléplastiques du médium subissent des modifications et ne constituent pas des objets rigides en forme de portrait ; des modifications de ce genre ont été constatées quand plusieurs clichés photographiques de la même apparition ont été pris en quelques minutes. Ainsi la grandeur, le rapport de proportion, le maintien de la tête, l'expression, les détails de mouvement peuvent se modifier devant les yeux, en peu de temps. Cette circonstance déjà, parle contre l'usage frauduleux de journaux artistiques. Les clichés de M. Bisson (table XIII) et de M. Thurner(photogr. 82) (2), reproduits dans notre ouvrage, montrent que des portraits de personnes décédées sont parfois montrés par la force biopsychique du médium.

(1) En admettant l'hypothèse de fraude imaginée par Mlle Barklay, le médium, en laissant apparaître le titre: MIROIR, et en trahissant la source dont il tirait quelques figures, aurait agi contre ses propres intérêts.

(2) FEILGENHAUER, *Introduction au Spiritisme expérimental*, Leipzig (Spohr).

(1) MORSELLI, *Psicologia e Spiritismo*, 2 volumes, (Fratelli Bocca, p. 988).

(2) Figures 85 et 90 du volume de Mme Bisson.

Il est répondu aux objections de M[lle] Barklay en tant qu'elles se rapportent à un emploi frauduleux éventuel des portraits du *Miroir*.

Le résultat de l'examen de ces objections peut se résumer dans les alinéas suivants:

1. Même si la prétendue concordance de certains portraits publiés dans les pages d'en-tête du journal *Le Miroir* avec quelques photographies de phénomènes était plus grande encore qu'elle ne l'est en effet, néanmoins, une fraude aurait été complètement impossible. En effet, des pages de journaux illustrés retouchés n'auraient pas pu être introduites par fraude et exposées pour donner l'illusion d'apparitions idéoplastiques, en les conditions dans lesquelles les séances se déroulaient, et qui sont enregistrées par les procès-verbaux ; surtout avec les précautions qui avaient été prises, et les mains du médium restant toujours visibles et contrôlées.
2. La prétendue ressemblance des images photographiées avec les photogravures du *Miroir*, se borne à la présence, constatée une fois, du titre de ce journal, et dans la coïncidence de quelques détails des portraits des Présidents Wilson et Poincaré avec les photographies des phénomènes des 9 Janvier, 6 Mars et 2 Mai 1913.
3. Le journal *Le Matin* a publié, le 26 Décembre 1913, comme base de ses attaques contre la réalité de ces phénomènes, une photographie provenant de l'ouvrage de M[me] Bisson, et qui se trouve aussi dans le nôtre, mais qui a été surchargée par une retouche et modifiée pour la rendre semblable à celle du Président Poincaré.
4. Les opinions des experts concordent en ceci: qu'en se tenant exactement aux conditions photographiques que nous avons appliquées dans nos expériences, ni les gravures originales du *Miroir*, ni des retouches de celles-ci, n'ont pu être exposées pour obtenir les clichés publiés par l'auteur.
5. La présence de certaines particularités des pages d'en-tête du *Miroir* dans les photographies des séances des 2 Novembre 1912, 9 Janvier, 6 Mars et 2 Mai 1913, s'explique par la fonction cryptomnésique de la mémoire, observée fréquemment dans les états somnambuliques. Les réminescences d'impressions de figures reçues une fois, les fragments provenant des images de rêve, se fondent sans qu'on s'en rendent compte avec les créations idéoplastiques en une représentation formant unité et peuvent, par une interprétation erronée, prêter le flanc au soupçon.

Quelques remarques générales

Si l'on a droit de prétendre de tout expérimentateur « la vérité et la délicatesse de conscience », ainsi qu'une sévère objectivité, pour les constatations rapportées par lui et de l'exactitude desquelles il a à porter la responsabilité, cette exigence s'applique à un degré encore plus élevé au critique, quand il entreprend de contester publiquement les faits publiés et de les présenter comme le produit de sources erronées, d'une observation inexacte et de la fraude. Naturellement, il ne peut être question ici que des investigateurs ayant fait des études spéciales dans le domaine dont il s'agit, possédant une expérience propre suffisante et une connaissance de la littérature qui s'y rapporte. Les jugements de savants qui ne sont chez eux que dans d'autres domaines de la science et sont éloignés de l'objet à critiquer — et principalement ceux des profanes — ne préjugent de rien. Ainsi un botaniste ne s'attribuerait pas le soin de juger une question astronomique. « D'après les principes d'une recherche sans préjugé, personne n'a le droit de douter de faits dont la réalité a été constatée scientifiquement ou de les constater tout-à-fait, aussi longtemps qu'il n'a renouvelé lui-même l'expérience en question (1). »

Maintenant les critiques injurieuses par lesquelles notre ouvrage et celui de M[me] Bisson ont été analysés, montrent le contraire du postulat tout naturel rappelé ci-dessus, puisque le droit de la recherche libre y est méconnu. Ainsi, par exemple, on a présenté tout bonnement l'objet de nos expériences comme une prestidigitation, nos recherches comme un « spectacle de charlatanisme ». Un examen approfondi des attaques qu'on nous adressait, ou même seulement une comparaison précise de leur contenu avec les procès-verbaux de notre livre, n'a eu lieu qu'en un seul cas.

En vérifiant soigneusement les affirmations et argumentations de la partie adverse, nous avons prouvé qu'elles manquaient du moindre fondement.

La première objection qu'on nous a faite a été l'hypothèse de la rumination. Vouloir placer directement le ruminant Wittig, dont on a parlé à ce sujet, au même degré qu'un médium, est un « saut-périlleux de la logique ». Ce n'est que quand le ruminant aura produit les mêmes apparitions, dans les mêmes conditions de contrôle, que l'on pourra réellement commencer une dis-

(1) LOGOTHETTI, *Das Recht der freien Forschung*.

cussion à ce sujet. Mais jusqu'à présent tout rapport manque entre les deux termes de comparaison.

A cela s'ajoute cette circonstance, que nous avons contrôlé certaines assertions, de façon précise en des expériences faites avec des figures dessinées sur de la baudruche, des étoffes légères, du papier de soie, etc. Mais les résultats de ces effets ne sont absolument pas à comparer avec les photographies des phénomènes, même sans tenir compte de l'impossibilité absolue dans laquelle se trouverait le médium de développer l'image, de la fixer quelque part, de la retirer avant la fin de la séance et d'effectuer les autres manipulations nécessaires — le tout sans pouvoir se servir des mains. Même en disposant de ses mains, le médium devrait y employer nécessairement un temps assez long. Donc, si nos contradicteurs veulent maintenir leurs objections, ils devront tout d'abord obtenir des photographies, éventuellement du genre masque, des figures avec de vrais cheveux, qui soient équivalentes comme qualité artistique et apparence à celles du livre et qui, avec une exposition photographique semblable, ressortent du négatif de façon aussi accentuée que la tête du médium lui-même. Ceci est la première condition. La deuxième exigence serait l'insertion de tels paquets dans l'estomac ou dans l'œsophage. On a dit également qu'il pouvait y avoir de petits crochets ou des épingles tordues. Ainsi, la personne servant à l'expérience risquera une lésion interne lors de l'absortion, de tels objets pouvant toujours, particulièrement dans le contenu liquide de l'intestin, s'échapper par hasard de l'empaquetage, s'accrocher aux muqueuses de l'estomac ou de l'intestin et être très dangereux, même entraîner des suites mortelles.

Lors du procédé pour les rendre, les genoux et les mains du sujet resteront strictement immobiles ; il ne devra d'ailleurs pas se lever de son siège. Toutes les manipulations nécessaires, tels que déroulement, fixage au rideau, enroulement, etc., devront être effectuées exclusivement avec la bouche et la langue.

Aussitôt que la partie adverse sera en état de présenter un être humain ruminant, en état d'effectuer toutes ces actions exactement de la manière décrite et avec la même rapidité qu'Eva C., sans que par là l'image elle-même reçoive une autre apparence que celles publiées dans notre livre, alors seulement la discussion sur la rumination pourra être continuée! Il nous sera permis, jusque-là, de ne pas reconnaître les prétentions de nos contradicteurs. En effet, c'est seulement par la voie expérimentale, non par une controverse sur les mots, avec des prémisses entièrement fausses, et non au moyen de simples présomptions et hypothèses, que la preuve de la vérité peut-être faite.

Pour ce qui se rapporte à l'hypothèse selon laquelle le médium aurait pu cacher des objets dans l'étoffe noire dont on avait entouré les différentes parties du fauteuil en jonc, placé dans le cabinet afin d'enlever toute surface claire et brillante dans les photographies, il suffit d'observer d'abord que le fauteuil était examiné comme le restant du cabinet avant chaque séance, et qu'on n'aurait pas manqué de découvrir la fraude, une fois ou l'autre, si celle-ci avait dû se produire ; ensuite, que l'étoffe a été supprimée, à un certain moment, sans que cela ait amené la cessation des phénomènes, malgré ce qu'on a affirmé à ce sujet.

De même, on a parlé d'une possible cachette dans une lampe placée à l'intérieur du cabinet. Cette lampe n'est restée là que durant quelques mois; les phénomènes se produisaient avant qu'elle y fût installée et continuèrent à se produire après qu'elle eût été enlevée.

Si nous avons employé la lumière rouge, c'est qu'avec la lumière blanche nous n'aurions pas pu laisser ouverts cinq, sept et jusqu'à neuf appareils photographiques, durant deux ou trois heures. Ce qui est de toute évidence.

Enfin, on a dit que, pour agir scientifiquement, il aurait fallu renoncer au cabinet médiumnique et à ses rideaux. Mais nous ne pouvions renoncer aux rideaux sans renoncer à la lumière, puisque celle-ci est, comme on sait, un sérieux obstacle à la production des phénomènes. On a donc le choix, ou de sortir le médium du cabinet, en restant avec lui *dans l'obscurité*, ou de le laisser dans le cabinet obscur, et placer les expérimentateurs *dans la lumière*, qui pénètre dans le cabinet, de temps en temps, pour permettre de constater les phénomènes. En ces conditions, le choix à faire ne peut pas être douteux.

L'auteur et ses amis ont soigneusement examiné les objections de la partie adverse, aussi bien au point de vue de la rumination qu'à celui des gravures tirées du *Miroir;* ils sont donc en droit d'attendre le même système rigoureux d'examen de la part de leurs contradicteurs. Bien entendu, les raisonnements de ces derniers ne devront pas être basés sur des données fantaisistes; les procès-verbaux que nous avons publiés devront servir nécessairement de base pour les conditions d'expérience; il n'est pas scientifique de se jeter sur un détail isolé en négligeant ce qui résulte de l'enchaînement de toute une séance, pour en faire l'objet d'une attaque, de présenter des assertions qui ne sont pas fondées sur le procès-verbal, ainsi

qu'on l'a fait en supposant, sans pouvoir en donner une preuve, que le médium ait soustrait ses mains à la vue des assistants, qu'il soit parvenu à dissimuler des objets dans son fauteuil, que les rideaux soient restés quelque temps fermés avant la production des phénomènes, etc.

On ne peut ensuite que protester contre certains bruits complètement incontrôlables qu'il est toujours aisé de mettre en circulation; contre les communications de certains bureaux de détectives, tels que le fameux cas Chevreuil, dont on n'a pas tardé à prouver la complète fausseté; certaines histoires à dormir debout, telles que les projections lumineuses qui auraient entraîné en erreur le Dr Richet à Alger, etc. — toutes niaiseries qui sont servies aux lecteurs crédules comme des faits prouvés.

Cette manière d'agir, aussi bien que l'introduction de mobiles personnels dans la discussion, est incompatible avec les devoirs d'analyse purement scientifique, s'appliquant aux deux parties, et détourne l'attention sur des choses accessoires qui ne présentent qu'un rapport éloigné, ou même aucun rapport, avec la question principale, c'est-à-dire l'authenticité et l'origine des phénomènes médiumniques.

Il est tout naturel qu'après les critiques non justifiées, nous refusions de continuer à l'avenir cette logomachie sans objet; nous sommes toujours prêts, par contre, à examiner des preuves apportées par nos adversaires sans animosité et à la suite d'une diligente préparation. Par une discussion polémique qui ne se maintient pas strictement dans les limites des règles de la politesse parlementaire et laisse paraître l'absence d'égards personnels pour l'adversaire, on n'arrivera guère à trancher l'énigme médiumnique. C'est seulement par de nouvelles séries d'expériences faites *sine ira et studio, pro et contra*, qu'on parviendra à une solution. Naturellement, le droit du critique ne doit, d'autre part, être limité en aucune façon, étant nécessaire pour le progrès de la science.

La question à savoir si les phénomènes décrits dans mon livre et dans celui de Mme Bisson peuvent être imités, dans les mêmes conditions, par des manipulations frauduleuses ou de la prestidigitation, a été soulevée par l'auteur lui-même. Dans ce but, Mme Juliette Bisson avait proposé une somme de 20.000 francs, si l'on reproduisait dans les conditions décrites dans nos ouvrages, les phénomènes. L'invitation était spécialement dirigée au prestidigitateur Dicksonn, qui s'était justement vanté de pouvoir reproduire toute manifestation psychique. L'unique résultat de cette offre a consisté en des déclarations publiques dans les journaux, que l'on était prêt à démasquer le médium et à dévoiler son truc, etc... De nouveau, au lieu de faits nous n'avons eu que des mots ! Les conditions de l'expérience sont d'ailleurs décrites de façon si simple et si claire dans notre ouvrage et dans celui de Mme Bisson, qu'il ne pourrait se produire de doute sur le problème à résoudre. Nécessairement, on doit tirer de ce résultat négatif la conclusion qu'il n'est pas possible aux représentants de la prestidigitation, sous les conditions de nos expériences avec Eva C., d'obtenir quelque chose de positif.

L'invitation en question a entraîné ensuite l'offre anonyme d'un Mr. M. (1), ancien ami de l'auteur, qui a offert 50.000 francs, si le médium réussissait à répéter — bien entendu sans fraude — les phénomènes mentionnés dans le livre de Mme Bisson devant une Commission de savants à nommer. Il devait ainsi, dans l'opinion de ce M., mentionné, être donné au médium compromis une occasion de se réhabiliter. Son avis qu'il s'agissait dans le cas d'Eva C., de tours de prestidigitation enfantins et grotesques, a d'ailleurs reçu un démenti par l'attitude des prestidigitateurs eux-mêmes qui auraient pu gagner facilement 20.000 francs, si l'affaire avait été aussi simple que l'auteur du prix trouve correct de l'affirmer. Rien n'est plus facile que de calomnier une femme sans défense. Une réhabilitation vis-à-vis de tels actes arbitraires n'est d'ailleurs pas nécessaire, car malgré toutes les constatations de Commissions scientifiques, de nouvelles attaques ne peuvent guère être évitées. Les constatations des savants et des Commissions scientifiques n'ont pas pu protéger Eusapia Paladino contre la calomnie. Des auteurs de découvertes comme Galvani lui-même ont dû subir la raillerie de leurs confrères, qui l'appelaient « le maître de danse des grenouilles ».

Le médium Eva C. et Mme Bisson qui, sur l'ordre du même Mr. M., ont été pendant longtemps surveillées et importunées par des détectives privés, ne pouvaient pas, comme il est bien compréhensible après cette expérience désagréable, accorder au donateur du prix la confiance nécessaire.

Il est évident que l'offre a donc été refusée, avec l'observation toutefois, qu'une vérification scien-

(1) M... un Mécène d'art, d'origine allemande, vivant à Paris, a estimé, bien qu'il ne se soit jamais occupé d'études psychologiques ou médiumniques, être de son devoir (devoir d'amitié), de nous fournir par tous les moyens se trouvant à sa disposition la preuve que les phénomènes d'Eva C. étaient dûs à la fraude — ce à quoi il n'a toutefois pas réussi jusqu'ici. Toute sa manière d'agir rappelle celle de l'ours de la fable de La Fontaine, qui pour tuer une mouche sur le nez de son ami, l'artiste, a saisi un bloc de pierre.

tifique au moyen de savants indépendants et reconnus aurait néanmoins lieu, ce pourquoi beaucoup de temps serait nécessaire. En effet, ainsi que l'ont prouvé les expériences avec les témoins déjà mentionnés dans les ouvrages écrits par Mme Bisson et par moi, quelques séances positives ne suffisent point pour se former un jugement ; il faut en outre tenir compte du grand nombre de séances purement négatives qui se présentent à certains moments, et surtout de cette circonstance, que la plupart des savants marquants n'ont pas beaucoup de temps à leur disposition, et ne peuvent s'occuper de ces recherches que dans leurs rares moments de loisir ; la constatation de la part des savants n'est donc pas rapidement effectuable.

Il résulte clairement de la marche postérieure de cette affaire, combien le médium et Mme Bisson ont eu raison de refuser l'offre du donateur du prix en question. Car il a été montré de façon toujours plus évidente, que les attaques inouïes faites à Paris contre Mme Bisson et son livre (*Psychic Magazine*, *Matin*) étaient soutenues en partie par le groupe de Mr. M. Dans le n° 2 du *Psychic Magazine*, Mlle Barklay se fait même reconnaître comme mandataire de ce M. et elle dit :

J'admire la façon magnanime dont elle [Mme Bisson] a dédaigné les 50.000 francs proposés comme enjeu. Je l'admets, mais je m'étonne qu'elle se soit autorisée à les refuser pour son médium, car c'est au médium qu'ils étaient offerts et dans des conditions qui pourtant n'avaient rien d'arbitraire. Mlle Eva, en autant de séances qu'il lui serait nécessaire, devait produire des matérialisations *sous mon contrôle* et en présence de cinq personnes désignées : si je ne pouvais la convaincre de fraude, Mlle Eva toucherait 50.000 francs. Ma situation modeste ne me permettant pas de me livrer à de si magnifiques libéralités, une personnalité, confiante en mon jugement, en répondait pour moi, prête à déposer la somme au journal *Le Matin*.

Nous avons ici le mot de l'énigme! Il fallait que Mlle Eva C. fût convaincue de fraude par *Mlle Barklay* : l'amorce des 50.000 francs devait servir à cet effet. Il ne s'agit absolument plus de savants reconnus, mais de « cinq personnes » désignées dans ce but (naturellement par Mlle Barklay et M. M.) ; la question scientifique passe au second plan ; car Mlle Barklay — une *homo novus*, connue seulement dans l'entourage du magnétiseur Durville, en continuant le bluff déjà suffisamment caractérisé par l'affaire des gravures du *Miroir*, qui a mis à jour sa méthode de travail si superficielle, s'attribue ici sans embages les fonctions de juge pour prendre une décision sur le résultat de nos quatre années d'études, auxquelles des savants reconnus ont participé. La politique d'une solution brutale, commencée avec l'installation de détectives privés, et qui a entièrement échoué, serait continuée ainsi sous une autre forme. Dans l'introduction de mon livre j'ai déjà dû protester énergiquement contre l'emploi de moyens ignobles de polémique ; une méthode d'attaque comme celle exposée ici semble de même absolument condamnable, particulièrement si l'on tient compte du fond financier de l'affaire. On ne veut pas rechercher la vérité ou être utile à la science, mais exclusivement avoir raison ; à cet effet, on doit mettre en doute la *bona fides* de Mme Bisson et flétrir le médium comme imposteur. L'auteur intellectuel de cette méthode d'attaque semble avoir présumé une naïveté extraordinaire de notre part ; autrement il ne lui serait guère venu à l'idée de se mettre en relations personnelles avec la Maison des magnétiseurs Durville, seulement pour poursuivre la lutte contre l'honneur et la bonne réputation d'une femme respectée, qui s'est sacrifiée pour ces études.

L'histoire de la Science montre, même en ces dernières années, combien de découvertes sont accueillies par des moqueries et une opposition systématique. Quand on parla, pour la première fois, de la grande découverte d'Ehrlich, le *Salvarsan*, elle fut saluée par *Le Matin* — toujours lui! — avec deux articles calomnieux dus à la plume du Dr Doyen et intitulés : « 606 = 0 ». Aujourd'hui, tout médecin spécialiste pour les maladies de la peau et les maladies sexuelles serait considéré comme ignorant s'il ne faisait point participer ses patients aux bienfaits de la cure d'Ehrlich. De même, le progrès dans le domaine des recherches métapsychiques ou médiumniques ne se laisse pas arrêter par une simple dénégation de faits d'observation bien constatés, par des préjugés, par des argumentations, enfin, qui, soumises à un plus rigoureux examen, ne tardent pas à paraître absolument insoutenables! Kant avait dit déjà qu'un seul fait prouvé reste probant pour toujours, et que toutes les fraudes qu'on voudra ne suffiront jamais à l'affirmer.

Maintenant, après les explications données dans cet article, l'auteur ne peut, pour terminer, qu'insister de nouveau sur le fait qu'il maintient intégralement les constatations faites dans son ouvrage *Phénomènes de Matérialisation*, et qu'il n'a rien à en retrancher. Si toutefois l'opposition des critiques devait s'exprimer à l'avenir, ainsi que cela s'est déjà produit, en repandant de fausses informations, en manifestant des animosités personnelles et en ayant recours à des attaques injurieuses, dépassant les limites d'une discussion scientifique, l'auteur saura bien se consoler avec les mots de Gœthe :

Des Hundebellens lauter Schall
Beweist nur, dass wir reiten ;

« le bruit retentissant des aboiements des chiens prouve seulement que nous sommes à cheval ».

FIGURES

L'Avis du Professeur Flournoy

L'éminent professeur de psychologie de l'Université de Genève, M. Th. Flournoy, a publié, au sujet du médium Mlle Eva C., dans le *Journal de Genève* du 27 Avril dernier, un article très impartial dont nous croyons utile de reproduire les passages suivants, dans lesquels la question entière est examinée sous tous ses différents aspects.

... Il faut voir, dans l'ouvrage de Mme Bisson, les curieuses planches reproduisant ces matérialisations de visages et fantômes, qui, après une existence aussi objective qu'éphémère, rentrent subitement et sans laisser de traces dans le néant d'où les avait tirés la *force idéoplastique* (ou *téléplastique*) du médium.

Car telle est en effet, combinée avec la *cryptomnésie*, l'hypothèse qui seule paraît pouvoir rendre compte de ces faits étranges. Les souvenirs latents du médium, ou les jeux de son imagination, se matérialisent littéralement au dehors, et deviendraient visibles et photographiables, en modelant à leur image la mystérieuse substance sécrétée par son organisme. C'est d'ailleurs l'explication fournie par Eva elle-même au cours de ses trances: « le médium, dans son somnambulisme, prétend que la substance matérielle palpable n'est qu'un déchet, et que le principal, c'est une force invisible, qui se dégage de lui en même temps que la substance et la façonne comme un sculpteur pétrit la terre glaise. » Une sorte de démiurge, quoi, qui crée les objets en imprimant directement dans de la matière amorphe les idées qui lui passent par la tête ou les rêves de son imagination!

Tout cela, faits et théorie, est confirmé par M. le Dr von Schrenck-Notzing, qui a assisté à plus de cent séances de Mlle Eva C., tant à Paris ou en province chez Mme Bisson, que dans son propre domicile, à Munich, où il a fait venir ces dames et a pris lui-même une foule de photographies de ces stupéfiantes productions.

Notez que le Dr von Schrenck, médecin spécialiste pour les maladies nerveuses, est un des savants les plus compétents de nos jours en matière de phénomènes dits médianimiques. Voici vingt-cinq ans qu'il en fait l'objet de prédilection de ses recherches ; il en possède à fond tous les recoins ; il est connu pour sa perspicacité, la sévérité de ses exigences en fait de contrôle, son habileté à dépister les supercheries conscientes et inconscientes des médiums. En sorte que s'il estime avoir mis la main sur un sujet à matérialisations authentiques, son jugement ne saurait être considéré comme de peu de valeur. D'autant plus qu'il est homme d'une parfaite indépendance d'esprit. Il est aussi éloigné des billevesées du spiritisme, qui supprime d'emblée toute investigation en recourant aux désincarnés, que de l'aveuglement de la science officielle, qui rejette sans examen tout ce qui dépasse ses cadres étroits. Et il a le courage et la sincérité des vrais chercheurs. Dans le monumental ouvrage qu'il vient de consacrer aux phénomènes d'Eva, après l'exposition des faits il examine lui-même l'hypothèse de la fraude et relève, avec une franchise qui l'honore, les moindres indices suspects et tous les « moments négatifs » de ses observations. Les lecteurs se trouvent ainsi en mesure de se faire une opinion personnelle, avec peut-être encore plus de sûreté que s'ils avaient assisté aux séances d'Eva.

Car n'allez pas vous imaginer qu'il soit toujours aisé de voir bien clair — au propre et au figuré — dans les phénomènes qui se passent sous vos yeux aux séances médianimiques. La difficulté d'observer en lumière rouge, les illusions des sens, les erreurs de mémoire, l'engagement que l'on a pris de pas brusquer le médium, la tendance à confondre les faits et leur interprétation, les préjugés subconscients dont nous sommes tous farcis *pour* ou *contre* la possibilité théorique des phénomènes entrevus, etc., tout cela élève entre notre esprit et la réalité donnée un tissu d'obstacles à travers lequel il faut beaucoup de flair, et une expérience consommée de ce genre de choses, pour avoir quelque chance de discerner la vérité. Et bien souvent la suspension du jugement, en attendant un plus ample informé (qui ne viendra jamais!), est la seule attitude raisonnable à garder devant la complexité et l'obscurité du spectacle

Je dois avouer que, pour le lecteur qui s'en tient à un examen superficiel des photographies publiées par M[me] Bisson et le D[r] v. Schrenck, l'impression première n'est guère favorable. Ces paquets ou masses blanchâtres qui pendent des lèvres du médium suggèrent trop l'idée d'un caprice de digestion. Et je comprends que les adversaires de la faculté « idéoplastique » lui aient opposé, avec d'autres objections, l'hypothèse moins transcendante et plus prosaïque de la « rumination ». N'a-t-on pas signalé, ces derniers mois, à Munich, un particulier qui absorde quatre litres d'eau, puis une vingtaine de petits poissons ou crapauds vivants, et qui, sans en paraître autrement incommodé, continue à aller et venir ou faire la conversation, en attendant de restituer le tout à volonté, d'abord les poissons, puis les crapauds toujours bien vivants, enfin l'eau, aussi pure qu'avant. Pourquoi M[lle] Eva ne jouirait-elle pas d'un estomac, également complaisant, qui lui servirait, sinon d'aquarium, du moins de réceptacle pour le tulle, la ouate, ou la bouillie quelconque qu'on la voit régurgiter et ravaler tour à tour ? Il est vrai que cette hypothèse, outre certaines difficultés que le D[r] von Schreuck a soigneusement relevées, resterait insuffisante à expliquer les apparitions de figures ou de fantômes entiers. Mais ici encore le doute surgit.

Ces visages presque toujours plats et sans modelé, ont singulièrement l'air de dessins qu'on aurait découpés dans du papier ou du carton, puis entourés d'étoffe blanche pour simuler la substance téléplastique dont ils sont censés se former. Ce soupçon confine presque à la certitude lorsqu'on rapproche ces apparitions — comme l'a fait M[ll] Barklay — de certains portraits de célébrités contemporaines (le président Wilson, M. Poincaré, le roi de Roumanie, etc.), publiés en grandeur naturelle par le journal illustré le *Miroir*, et que le médium, semble-t-il, n'a eu qu'à utiliser en les défigurant par quelques coups de crayon et en les affublant d'un vêtement de mousseline.

Cette suposition de grossière supercherie, dont on est saisi devant les photographies de matérialisations de M[lle] Eva, se heurte toutefois à d'insurmontables difficultés, lorsqu'on prend la peine d'entrer dans le détail des circonstances relatées par le D[r] von Schrenck. D'abord, on ne conçoit pas comment Eva aurait pu se procurer tout cet appareil de fraude, surveillée comme elle l'est (on l'a même fait espionner pendant des mois, mais en vain, par les détectives d'une agence secrète) ; ni surtout comment elle aurait introduit ce bagage aux séances à travers toutes les précautions prises.

Avant chaque séance, on la déshabille entièrement, on examine sa chevelure, sa bouche et ses autres cavités naturelles pouvant servir de cachettes, puis on lui fait revêtir et l'on coud sur elle un maillot qui l'enserre du bout des pieds au cou et aux poignets. On ne voit pas où elle pourrait dissimuler le moindre fragment de gravure ou de chiffon. On a incriminé le fauteuil où elle s'assied ; mais celui-ci, qui est en jonc, est visité avec soin, ainsi que les parois du cabinet noir, les rideaux et toute la salle des séances. D'ailleurs, les experts photographes cités par le D[r] v. Schrenck sont unanimes à déclarer, d'après certains indices techniques irréfutables, que les clichés des matérialisations n'ont pas pu être pris sur des gravures de journaux. Enfin, on observe directement pendant les séances, et on constate sur les clichés successifs recueillis à quelques secondes d'intervalle, des modifications dans les visages — changement de grandeur, de relief, d'expression, de direction du regard, etc., — inexplicables si ces visages étaient des dessins, et qui ne peuvent se comprendre que par la mobilité des images mentales sur lesquelles se modèle la substance plastique du médium

Bref, l'hypothèse de la fraude, consciente ou inconsciente, qui paraît au premier abord avoir l'évidence pour elle, finit par avoir tout contre elle quand on suit point par point l'argumentation du D[r] v. Schrenck ; et l'on en vient à trouver presque plausible, si abracadabrante qu'elle puisse sembler *a priori*, l'hypothèse de l'idéoplastie et de la cryptomnésie, d'après laquelle le médium intrancé matérialiserait momentanément, et en le modifiant d'instant en instant par son imagination, le souvenir enregistré dans son subconscient des personnes qu'il a une fois rencontrées ou des gravures qu'il a pu apercevoir aux étalages des kiosques à journaux, etc.

N'empêche qu'au milieu de toutes ces considérations la tête vous tourne bien un peu...

Th. Flournoy.

C. DE VESME

MON TEMOIGNAGE

A propos des séances de Mlle Eva C.

J'ai certainement assisté à une vingtaine de séances de Mlle Eva C., chez Mme Juliette Bisson, au cours des années 1912, 1913 et 1914 ; malheureusement elles furent en très grande partie absolument négatives. A une époque surtout, je me rendis chez Mme Bisson deux fois par semaine, durant un mois entier, sans voir l'ombre d'un phénomène. Je me trouve donc en des conditions d'infériorité en comparaison de plusieurs autres expérimentateurs au point de vue du nombre des observations. Toutefois, comme j'ai été par contre singulièrement favorisé par la qualité des phénomènes que j'ai pu observer, je crois utile d'apporter mon témoignage aux débats, d'autant plus que mon silence pourrait être attribué à un manque de courage ou tout au moins à un manque de conviction de ma part.

Sans tenir compte de quelques séances isolées auxquelles je suis intervenu, d'ailleurs, en des circonstances assez défavorables, j'ai suivi deux différentes séries de séances au cours desquelles je me suis trouvé en de bonnes conditions pour l'observation, puisque, grâce à l'obligeance de Mme Bisson, ces séances étant données surtout à mon intention ; j'y ai assisté, ou seul avec la maîtresse de maison, ou avec un ou deux autres expérimentateurs seulement. Inutile d'insister sur la facilité d'examen et de contrôle que me permettait cette situation exceptionnelle. J'étais assis en face du médium ; mes genoux, mes pieds touchaient souvent les siens ; je pouvais faire la photographie au moment que je choisissais, ayant entre les mains la poire en caoutchouc dont la pression devait faire déflagrer le magnésium ; je pouvais, en somme, en une certaine mesure, diriger la marche de la séance.

A l'issue de la deuxième série de séances, j'ai été favorisé par l'apparition d'un assez grand



Fig. 1

nombre de têtes ; parfois six, toutes différentes, se montraient au cours d'une soirée. Les photographies qui en ont été prises sont certainement parmi les meilleures, en ce sens qu'elles n'ont pas une apparence suspecte, comme quelques-unes des autres; ce sont des figures humaines intéressantes, bien que paraissant imparfaitement ma-

térialisées et consolidées, de façon que les traits sont, par-ci par-là, comme tassés, les yeux à peine ébauchés, etc. Elles n'ont pas précisément l'aspect d'un dessin, d'une image ; elles ne sont d'ailleurs pas entièrement plates, comme le prouvent ces sortes de déchets de « substance » qui pendent de la figure. Je reproduis ici deux de ces photographies, pour en donner une idée aux lecteurs. Je ne sais point pourquoi j'ai été plus favorisé que certains autres expérimentateurs, par exemple ceux de Munich; c'est peut-être une pure coïncidence, mais je crois plutôt que la disposition de mon esprit y était pour quelque chose.

Malheureusement, je ne suis pas parvenu à photographier ces figures au moment où, se détachant parfois d'une quarantaine de centimètres de la tête du médium, elles s'avançaient jusqu'à l'ouverture des rideaux. On aurait peut-être pu alors se rendre compte de la nature du lien qui devait rattacher l'apparition au médium. Je m'étais toutefois bien gardé de parler de mon intention à qui que ce soit, même à Mme Bisson. Je ne dis point que le fait d'avoir été déçu dans mon attente ait suffi à m'impressionner fâcheusement ; je ne sais que trop qu'on ne peut pas toujours obtenir, dans ces expériences, toutes les conditions que l'on souhaite. Mais enfin, cela m'a empêché de joindre dès lors à ma conviction « personnelle » cette conviction « scientifique » absolue, qui n'est pas fondée uniquement sur des présomptions, même d'une très grande valeur, mais sur des preuves irréfutables.

Cela aurait été pour moi profondément regrettable si, au cours des séances, je n'avais pas obtenu autre chose. Mais voici l'incident remarquable qui s'est produit une fois.

A un certain moment, les séances furent surtout remplies par l'apparition de mains — parfois *deux en même temps* — tournoyant au-dessus, et généralement un peu en arrière de la tête du médium. En certains cas, ces mains semblaient imparfaitement formées, ce qui pouvait être dû à un défaut de lumière ; mais la plupart du temps, comme elles étaient fort bien éclairées, tous les assistants pouvaient se rendre compte qu'elles étaient absolument pareilles à des mains normales ; on apercevait nettement les ongles, les phalanges, les phalangettes, etc., qui s'agitaient, faisant souvent un signe d'adieu.

Or une fois, durant une de ces manifestations, je me levai, je tendis la main droite à la hauteur de mon cou et je me demandai si je ne pouvais pas être touché. A ma grande surprise — car je m'attendais plutôt à une réponse négative, ou peut-être à un attouchement fugitif du bout des doigts — la main mystérieuse s'avança immédiatement, passa sur la tête du médium, vint jusqu'à quelques centimètres de l'ouverture des rideaux, et me serra la main, en me la secouant légèrement d'un geste amical. Durant six secondes, peut-être davantage, je gardai cette main dans la

mienne ; je la sentais bien solide, mais froide, humide et comme un peu gluante. Je ne m'attendais pas à cette sensation, mais elle ne me produisit pas une impression désagréable. Mme Bisson suivait l'épisode qui se passait sous ses yeux, en le commentant. Toutes les personnes qui m'ont connu durant des séances médiumniques — et elles sont désormais nombreuses — savent que je reste, durant elles, absolument froid et observateur. Pendant l'attouchement, j'adressais des paroles de remerciement à la personnalité agissante, mais je me souviens fort bien que *mon regard allait continuellement de la main mystérieuse à celles du médium, parfaitement visibles* sous cette lumière de six lampes rouges, permettant de lire l'heure à sa montre. Mme Bisson me faisait, elle aussi, remarquer à ce moment que les mains du médium continuaient à serrer les rideaux qu'elles tenaient ouverts. C'étaient bien des mains vivantes, et non pas des mains de mannequin. D'ailleurs, le corps de Mlle Eva C. étant entièrement visible, elle n'aurait pas pu faire le geste nécessaire pour passer une main sur sa tête et l'avancer jusqu'aux rideaux, sans qu'on s'en aperçut immédiatement. Non, ses mains restaient à peu près telles qu'elles paraissent, par exemple, dans la figure 2, et l'ensemble du corps était visible dans les mêmes conditions.

Quant à imaginer qu'une personne ait pu s'introduire subrepticement dans le cabinet, après que celui-ci eut été visité, c'est là une balourdise qui n'a heureusement pas hanté le cerveau même des adversaires les plus déterminés de la réalité de ces phénomènes.

Il est fort regrettable qu'on n'ait pas pu prendre une photographie de cette scène ; ç'aurait été décisif. Telle qu'il se passa, cet épisode est pour moi, avec quelques phénomènes que j'obtins avec Eusapia et Stanislawa Tomczyk, le seul fait de médiumnité physique que j'aie obtenu en des conditions telles à ne pas laisser de doutes dans mon esprit. Et pourtant j'en ai vu désormais des médiums, dont plusieurs très connus, tels que Linda Gazzera, Carancini, etc. !

***

On sait que la presque totalité des personnes qui ont assisté à ces séances à Paris sont, d'ailleurs, de mon avis. Il n'en a pas été de même des assistants aux séances de Munich ; cela ne doit pas surprendre excessivement ; on a vu pareille chose aussi avec Eusapia et d'autres excellents médiums ; les séances réussissaient bien en certains milieux, et pas en certains autres ; depuis qu'on a connu l'état d'esprit de ces messieurs de Munich, par leurs publications et par celles qu'ils ont fait faire à Paris, on peut s'en étonner beaucoup moins.

L'impression des personnes qui n'ont pas assisté aux séances est, au contraire, généralement défavorable. Pourquoi cela ? Parce qu'alors que ces personnes n'ont pas été en condition de s'assurer par elles-mêmes de la réalité de quelques phénomènes, elles lisent les critiques et voient les photographies. Parmi ces dernières, ler attention ne s'arrête point à celles qui paraissent bonnes, par exemple à celles que nous publions ici : elle va tout naturellement aux figures qui ont été signalées comme suspectes, et qui ont été reproduites presque exclusivement par les journaux, discutées, comparées, mises en toutes les sauces. Il y en a, en effet, de « mauvaises », *au point de vue de l'impression qu'elles produisent sur l'examinateur* ; qui le conteste ? Mme Bisson et le Dr de Schrenck-Notzing eux-mêmes n'ont pas manqué de s'en rendre compte, et ils les auraient probablement supprimées, si cela avait pu se faire honnêtement. Comme toute vérité n'est pas bonne à dire, toute photographie de phénomènes véritables n'est pas bonne à être publiée. S'ils ne se sont point laissés arrêter par cette impression, c'est qu'ils n'ignoraient point — de même que tous les psychistes expérimentés — que ce mélange de fraude apparente (en certains autres cas même réelle) est l'accompagnement mystérieux et fatal des phénomènes médiumniques. Le grand public est ignorant de ces questions, et par conséquent simpliste. Il en juge comme il l'a fait, durant soixante-dix ans, pour les phénomènes du somnambulisme provoqué. Les sujets endormis écoutaient les suggestions qui ne tiraient pas à conséquence, refusaient celles qui n'étaient pas de leur goût? Oh, alors, on savait à quoi s'en tenir! Quelques figures photographiques dans les séances médiumniques ressemblent à des figures publiées par des journaux illustrés? Ah! nous sommes fixés! Et ainsi de suite. C'est toujours le simplisme qui fait le malin.

Maintenant, prenez le plaisir d'éplucher la vie d'un homme, en enregistrant toutes ses contradictions, ses faiblesses, ses fautes, en interprétant de la façon la plus tendencieuse et fantaisiste ses actes les plus défendables, en taisant insidieusement les circonstances défavorables à votre thèse — et vous parviendrez à donner aux lecteurs simplistes et dépourvus de la capacité de synthétiser, l'impression que Napoléon n'a jamais rien compris à l'art militaire, que Jeanne d'Arc était aussi niaise que folle, etc. ; c'est d'ailleurs ce qu'on n'a pas manqué de faire à plusieurs re-

prises. On peut toujours en faire de même avec le récit d'une série d'expériences.

Que dire lorsque, par une légèreté bien coupable— pour avoir recours à l'hypothèse la moins désobligeante — on agrémente encore la critique d'un tissu d'inexactitudes et d'erreurs? Dans l'étude qu'on vient de lire, M. le Dr de Schrenck-Notzing enregistre toute une série de faits absolument inexacts qui ont été publiés au sujet des séances de Mlle Eva C. Il me sera permis d'en indiquer un à mon tour; un qui me concerne de près. Dans un des derniers articles de la revue qui s'est chargée de cette belle besogne, il était dit que Mme Bisson avait pris Mlle Eva C. (Marthe B.) à notre Société Universelle d'Etudes Psychiques, qui lui allouait alors une somme mensuelle de 400 francs. Or jamais, au grand jamais, nous n'avons eu Mlle Marthe B. à la S. U. E. P. ; j'ignore si on a jamais alloué à ce médium 400 francs mensuels, ou une somme quelconque ! De même, le Dr Schrenck-Notzing m'autorise à démentir de la façon la plus formelle cet autre canard, selon lequel il avait déposé dans une Banque une somme de 5.000 francs pour Madame Bisson et Mlle Eva C. Tout cela n'est qu'un tissu de commérages, d'insinuations, d'inductions fantaisistes, digne des coulisses d'un théâtre ou d'une polémique électorale, mais n'ayant rien à faire avec la discussion scientifique.

Ce qui a eu lieu du temps des séances de la Villa Carmen se renouvelle ici. Chaque fois qu'on avançait, au sujet des phénomènes d'Alger, un fait précis (présence du cocher Areski aux séances, une trappe dans la chambre, etc.), la fausseté du fait en question était facilement démontrée de telle façon que les adversaires eux-mêmes n'insistaient pas ; ne restaient debout que les commérages, les bruits incontrôlables.

De même, dans le cas actuel, voilà ce que les expertises des photographies établissent :

1° Que pour obtenir sur la plaque l'image des gravures du *Miroir*, telles qu'elles ont été obtenues durant les séances d'Eva C., il faudrait faire **un éclairage de 16 à 30 fois plus court** que celui employé pour les figures, à moins qu'on colore le papier d'une teinte inactinique, et alors « qu'on renforce très fortement à la main le dessin, dans presque toutes ses parties » (retouches). (*Expertise du photochimiste* Dr Hauberrisser).

2° Que, **s'il y avait eu la moindre retouche au crayon ou au fusain sur les images reproduites, cela se serait vu aussitôt au développement.** Tout photographe peut voir cela, de même que tout photographe ayant développé les plaques produites par Mlle Eva peut certifier qu'elles ne reproduisent pas des images gravées sur du papier. **On peut donc assurer avec certitude absolue, que le médium ne peut s'être servi des reproductions signalés, pas plus que d'aucune autre sorte de papier.** (*Expertise du photographe* Barenne).

3° On sait que dans toutes les photogravures — et par conséquent aussi dans les similis publiés par *le Miroir* — on voit, même à l'œil nu, ce petit croisement de lignes, semblable au tissu d'une étoffe, que les photograveurs appellent *trame*. Cette trame aurait dû être visible, au moyen de la loupe, dans les photographies, si celles-ci avaient reproduit des gravures ; on la discerne, *en effet, dans les photographies des gravures du* Miroir, *prises pour contrôler le fait*. Or **la trame n'est visible dans aucune des photographies prises durant les séances.** On n'aurait pas pu la faire disparaître au moyen de retouche avec le fusain ou le crayon, surtout dans les tons moyens ; cela se serait vu tout de suite. Si on s'était servi de couleurs liquides — chose bien hasardeuse avec du mauvais papier, le coup de pinceau serait aussi reconnaissable. (*Expertise du professeur* H. Urban). L'assertion que les photographies publiées dans les livres de Mme Bisson et du Dr Schrenck « reproduisent directement des découpures de journaux **ne peut être soutenue que par un observateur superficiel** ; un technicien ne pourrait l'affirmer en s'aidant même de méthodes plus scientifiques que le simple examen à la loupe ». (*Expertise du photographe* Hanse).

4° A part tous ces faits, déjà par eux-mêmes irréfutables, le portrait du Président Wilson, d'où serait tirée la photographie ayant l'apparence plus suspecte, a été reconnu par le prof. Hermann Urban, de l'Académie des Beaux-Arts de Munich, comme **ne pouvant pas être transformé frauduleusement en le portrait du phénomène, au moyen d'une retouche artistique.**

Enfin, une falsification — une au moins — a été incontestablement reconnue ; c'est celle exécutée par *le Matin*, en retouchant et transformant la cravate et le faux-col d'une photographie médiumnique pour les faire ressembler à la cravate et au faux-col d'un portrait de M. Poincaré. Contre cette falsification — seule irréfutable — Mlle Barklay et MM. Durville se sont bien gardés de protester.

Ceci est définitif pour toute personne raisonnable, mais n'a aucune importance pour cet éminent expert qu'est Mlle Barklay, qui d'ailleurs est seule à voir la vérité — elle qui n'a jamais assisté



à une séance d'Eva C. — en face des savants et spécialistes qui sont intervenus à un nombre plus ou moins grand aux séances en question !

Le mot exact sur la situation a été donné, à mon avis, par le Pr Charles Richet lorsque, en parlant de cette polémique, il écrivait dernièrement au Dr de Schrenck-Notzing :

Mon cher ami,

Je suis surpris et indigné qu'on ait supposé chez moi une espèce de dédain, d'indifférence ou une opposition aux expériences faites par toi avec tant de zèle et de sincérité, avec tant d'énergie tenace et tant de prudence, dont les résultats n'ont apporté aucune déception à tes travaux pendant quatre ans.

Pris par des travaux d'un autre genre, je n'ai pu y prendre part comme je l'aurais voulu ; mais, même le peu que j'en ai vu me suffit pour pouvoir confirmer que toutes les précautions possibles ont été prises. En ce qui concerne mes anciennes expériences à Alger avec Marthe B... (Eva C...), je n'en ai aucun mot à retirer ; et, à cet égard, j'invoque le témoignage du grand et noble savant William Crookes, qui, tout récemment, s'est exprimé ainsi : « Je ne retire rien de ce que j'ai dit. »

La critique doit librement s'exercer, c'est une condition de la science même. La vérité se manifestera dans toute sa splendeur, mais cela ne sera pas fait par des personnes incompétentes, par des ignorants qui n'ont rien vu, rien contrôlé, rien vérifié ; qui n'ont même pas lu avec soin les procès-verbaux des expériences. Cela sera plutôt l'œuvre de savants qui ont réellement travaillé et qui ont fait des expériences sans discontinuer et qui préfèrent la vérité à la vraisemblance.

L'homme est ainsi fait qu'il ne veut admettre la vérité que si elle lui paraît vraisemblable ! Et ce n'est certes pas notre faute si le domaine métapsychique offre tant d'invraisemblance et de contradictions !

Debout, cher ami ! Il ne faut pas perdre courage ! *Laboremus !*

Ton ami sincère et dévoué,

(Signé) : **Charles RICHET.**

Un Episode du temps où MM. Durville organisaient des Congrès Psychiques !

C'est tout juste ce moment que M. Henri Durville trouve opportun — paraît-il — pour m'attaquer personnellement au sujet d'un épisode concernant ses « Congrès de Psychologie Expérimentale ». Il dit, en somme, ceci : que, lorsqu'il accusa de fraude le médium Carancini, je ne sus faire autre chose que lui envoyer mes démissions de membre du Comité organisateur des Congrès en question.

Voici, en réalité, sous quelle forme j'ai communiqué ma démission à M. Henri Durville, à la date du 28 octobre 1913 :

Ma situation aux *Annales des Sciences Psychiques* et à la Société Universelle d'Etudes Psychiques me cause assez souvent quelques embarras, en limitant ma liberté personnelle ; aussi il vaut mieux que je ne reste pas dans le Comité du Congrès de Psychologie Expérimentale. Seulement, je vous prie de ne pas vouloir considérer ma décision (d'ailleurs irrévocable) comme une démission ; j'ai fait partie du Comité organisateur du IIe Congrès; je ne ferai point partie de celui du IIIe ; voilà tout ; mes occupations m'ont empêché de prendre un rôle actif aux travaux précédents du Congrès ; en ces conditions, il vaut mieux que je me retire ; mais ce n'est point là un événement digne d'être annoncé ni interprété d'une façon quelconque.

Comme on peut voir, il n'était fait absolument aucune allusion à Carancini dans ma lettre de démission, écrite avec tous les ménagements possibles et avec un esprit de délicatesse confraternelle.

Maintenant, M. Durville désire que je m'explique à ce sujet ? C'est entendu.

Je crois à l'utilité des Congrès psychiques. Sans doute, je voudrais que la plupart de ces réunions, un peu trop académiques, aient un caractère plus pratique : je n'ai perdu aucune occasion de le dire ; mais je sais en même temps que je ne puis pas faire accepter entièrement mes vues par tout le monde, et je me plie aux circonstances.

Ce que je demande, toutefois, c'est que ces réunions soient organisées d'une façon sérieuse et composées de personnes sérieuses — sans quoi elles ne servent qu'à discréditer nos études auprès de l'opinion publique. Eh bien, les personnes sérieuses — même les personnes de valeur — ne manquaient pas aux deux Congrès organisés par les frères Durville; malheureusement, elles étaient submergées sous un nombre écrasant de personnes dont l'absence aurait revêtu une valeur incalculable, ce dont on pouvait se rendre compte surtout quand elles prenaient la parole.



Quant à la manière dont le Congrès était organisé, plusieurs choses me heurtaient aussi, qu'il serait long et inutile d'énumérer ici. Je ne citerai que la fameuse circulaire dans laquelle il était dit que les principaux psychistes contemporains avaient adhéré au Congrès ; il suffisait de citer : Sir WILLIAM CROOKES, M. HECTOR DURVILLE, M. MAXWELL, M. E. BOIRAC, le Dr GASTON DURVILLE, M. DE ROCHAS, M. HENRI DURVILLE, M. MORSELLI. (De ce temps-là, MM. Crookes, Boirac, Maxwell, etc., étaient encore de grands hommes, et Mlle Barklay n'avaient pas encore pris leur place). Cette inénarrable circulaire était signée, comme de juste: « *H. Durville* ».

Je cite de mémoire ce document, que je n'ai pas sous les yeux en ce moment, en me réservant de le rechercher et de le reproduire textuellement, si on en constestait l'authenticité.

Ce sont là de petites hâbleries qui font trop rire pour qu'on ait la force d'en être scandalisé ; mais elles sont les symptômes caractéristiques d'un état d'âme ; comme aussi le papier à lettre sur lequel M. Henri Durville annonçait son *Journal du Psychisme Expérimental* (qui a dû fusionner, quelques mois plus tard, avec le *Journal du Magnétisme*), et sur lequel se trouvait l'en-tête suivant : « La Revue psychique la plus répandue du monde entier ». Le premier numéro de cette revue n'était pas encore paru !

En ces conditions, après avoir pris part au Comité organisateur du premier Congrès, sans pouvoir, en réalité, « organiser » à peu près rien (ce qui est d'ailleurs fort naturel, cette tâche ne pouvant être dévolue qu'au Secrétariat), je n'ai pas paru, sauf un petit instant, au deuxième Congrès. Je n'ai pas démissionné, parce que je craignais qu'on pût attribuer ma décision à un sentiment de rivalité contre MM. Durville, d'autant plus que deux autres membres du Comité, auxquels je m'étais ouvert à ce sujet, avaient déclaré vouloir démissionner à leur tour, si je me retirais. Au contraire, je consentis à envoyer à tous les lecteurs des *Annales Pyschiques* une circulaire les engageant à s'inscrire au Congrès — ce qui créait une contradiction criarde entre ma pensée et mon action.

Ma situation était fort embarrassante, comme on peut le concevoir aisément ; elle s'aggrava quand éclata la polémique au sujet de Carancini. Le 28 Octobre, devant écrire à M. Henri Durville pour une toute autre question, j'ajoutai l'alinéa qu'on vient de lire et qui contenait ma démission.

Maintenant, je dois avouer que j'ai été un peu surpris que M. Durville choisît ce moment pour soulever cette question dangereuse, de même que c'est avec un sentiment de stupéfaction que je suis, depuis quelque temps, les attaques des journaux de la Maison Durville contre le médium Eva C. On pouvait d'abord songer à un faux pas, tel que tout le monde est sujet à en commettre ; mais à mesure que la polémique continue, on ne peut s'empêcher de penser au fameux : *Quos Jupiter vult perdere, prius dementat*. L'affaire pouvait ne pas avoir de conséquences sérieuses, si elle avait été arrêtée à temps ; mais Mlle BARKLAY, l'Hélène de cette aventure catastrophique, avec l'ardeur tenace et rageuse de la personne irresponsable, ne veut pas entendre parler de se retirer de la lutte. Alors, à chacun de ses articles, qui constituent autant de sorties et de batailles, la situation des siens se trouve plus compromise ; de nouveaux adversaires surgissent de tous côtés par la force même des choses ; elle se trouve maintenant avoir sur le dos toute la presse psychique et spirite française et étrangère. Alors que les psychistes les plus éminents — les Richet, les Maxwell, les Schrenck-Notzing, les Boirac, les Flournoy, les Delanne, les Fontenay, etc. — ne ménagent point leurs éloges à Mme Bisson, elle se trouve réduite, après avoir marché avec le *Matin* même, à citer les passages élogieux pour elle de M. Georges Meunier, l'écrivain anti-spirite professionnel, ainsi que ceux des organes anti-spirites et anti-psychiques les plus déterminés, tels que les alchimiques *Nouveaux Horizons*, de Douai (dont les Durville sont les éditeurs!), la *Revue des Sociétés Secrètes*, etc. C'est tout ce qu'elle peut faire ; et ceci montre bien la situation étrange dans laquelle s'enlize chaque jour davantage, en se débattant furieusement, *une Maison qui, jusqu'ici, organisait des Congrès psychiques !*

Dans un de ses derniers articles, Mlle Barklay s'est même imposé un petit exercice nouveau : c'est d'énumérer, avec complaisance, tous les médiums qui ont été démasqués ou que l'on a cru démasquer. Elle ne parle point de M. Bénévol, tant admiré jadis par M. Durville, mais elle se moque de Sir William Crookes et de son sujet Florence Cook, « qui ne fut pas démasquée — dit Mlle Barklay — uniquement parce qu'elle n'expérimenta pas longtemps » ; elle rit de tous les savants ayant cru reconnaître les facultés d'Eusapia, « qui paraît seule avoir su conserver la faveur générale, parce qu'elle fut moins audacieuse en ses présentations, et puis, en avouant des fraudes vénielles, elle déconcerta les expérimentateurs. »

Telles sont les choses qu'on lit dans les journaux de ces éditeurs psychiques, qui les approuvent furieusement.

En observant que les revues psychiques et spirites n'ont pas toujours été d'accord au sujet des facultés médiumniques de certains sujets, M[lle] Barklay entre dans un transport de joie, sans se douter de ce qu'il y a de significatif dans ce fait, que des journaux qui ont pu ne pas être d'accord sur d'autres sujets, le sont entièrement pour blâmer les publications du *Journal du Magnétisme* et du *Psychic Magazine*, qui peuvent, en somme, se vanter d'avoir refait l'union dans la presse psychique de toutes les nuances, dont les deux Revues en question sont désormais sorties.

En parlant de M. Boirac, etc., cité par M. Delanne, MM. Durville écrivent : qu'il s'agit « de quatre ou cinq *personnes crédules* qui ont certifié la véracité des prétendues matérialisations ». Et ils ajoutent :

> M. Boirac nous apprend que dans la seconde séance, un interne de médecine palpa un doigt matérialisé et eut l'impression d'un doigt solide. Qui a étudié rigoureusement les formations des médiums ou l'extériorisation, sait qu'*il est impossible d'arriver à donner à la force psychique ou au double une consistance tangible.*
>
> *Pourquoi MM. Claparède et Boirac n'ont-ils pas eu l'heureuse idée de saisir cette matière?* Étant prévenus des fraudes reprochées à Eva, un simple geste leur eût suffi pour se faire une opinion ; mais ce geste, ils ne l'ont pas osé...*Eh! direz-vous, M[me] Bisson affirme que toucher à la matière c'est toucher à la vie du médium. Ah! ah! vous en avez de joyeuses* et vous rappelez la paralysie partielle que simula Eva à Munich, après cette séance où un jeune docteur, rompant la consigne, voulut enfin examiner les phénomènes qu'il voyait remuer sous ses yeux étonnés.

Si les Crookes, les Morselli, les Lombroso, les Richet, les Rochas, les Gibier, etc., etc., croyaient avoir constaté des matérialisations tangibles, c'est évidemment qu'ils n'avaient pas étudié aussi rigoureusement que M[lle] Barklay et MM. Durville « les formations des médiums ou l'extériorisation. » Voilà un journal « psychique » qui est vraiment extraordinaire d'impudence. Mais ce n'est pas tout. *Ces messieurs engagent leurs lecteurs à se jeter sur les médiums, durant les séances, et à saisir les matérialisations.* Ce sera le programme de leur prochain Congrès !.. Et cet article de MM. Durville voisine, dans le *Journal du Magnétisme et du Psychisme Expérimental*, avec un article de M. Ch. Lancelin, l'auteur du bel ouvrage sur la *Fraude* médiumnique dont nous avons parlé dernièrement! M. Lancelin doit s'être tout de même senti un peu gêné...

Que MM. Durville se disposaient à agir de la sorte envers des médiums, s'ils parvenaient à en attirer dans leur souricière, ceci on le disait tout bas. Ils avaient même déjà commencé quelque chose de semblable avec Carancini. Mais qu'ils le proclament tout haut, en s'interdisant ainsi pour toujours toute possibilité qu'un médium se confie à eux, voilà qui est vraiment extraordinaire.

Je l'avais dit : *Quos Jupiter vult perdere, dementat prius*... Ces choses-là sont pénibles à constater, et aussi à dire. Mais puisque M[lle] Barklay trouve dans la lecture des *Annales des Sciences Psychiques* « un élément de douce gaîté, de joie hilarante, qui procure une heureuse et bienfaisante dilatation de la rate », je me serais fait un scrupule de la priver de cette cure, que l'état de son foie paraît lui imposer si pressamment.

C. DE VESME.

Au dernier moment, nous apprenons que MM. Chevreuil et Delanne, injuriés de la façon la plus immonde par les *Nouveaux Horizons*, de Douai, ont porté plainte contre ladite Revue, en la personne de son Directeur, l'alchimiste M. Jollivet-Castelot et M. Gaston Meunier, auteur des articles incriminés. MM. Hector et Henri Durville, comme éditeurs de la Revue en question, sont également cités à comparaître.

Les diffamateurs font annoncer qu'ils profiteront de l'occasion pour « faire le procès du médiumnisme ». Il n'est point malaisé de comprendre que c'est encore là un bluff, car ces messieurs ne peuvent pas ignorer que les polémiques scientifiques — ou qui devraient être telles — n'ont rien à faire avec les diffamations malpropres et répugnantes dont ils se sont rendus coupables et qui seront seules portées devant le Tribunal Correctionnel.

Le Gérant: CH. HAIZE. — Imp. Nouvelle, G. CLOUZOT, 85, rue Chabaudy, Niort.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

24e Année | Juin 1914 | N° 6

Docteur WALDEMAR VON WASIELEWSKI, privat-docent

Sur un cas de lucidité spontanée

Le caractère spécial des « phénomènes occultes » fera probablement, pendant longtemps encore, paraître désirable et même nécessaire la constatation sans cesse renouvelée de cas même relativement simples de cette catégorie. En tous cas, cette épreuve répétée sera nécessaire jusqu'à ce que l'existence des manifestations dont il s'agit — télépathie, lucidité, etc. — ne soit plus contestée par personne — par ceux-là non plus à qui manque l'occasion ou la volonté de s'en convaincre par des expériences personnelles.

C'est là une des raisons pour lesquelles je crois utile de publier dès maintenant un certain nombre de phénomènes suffisamment contrôlés et en rapport les uns avec les autres, bien que les expériences puissent continuer encore. Elles ont dû, toutefois, être interrompues pour un temps indéterminé ; c'est même là la deuxième raison qui m'amène à ne pas ajourner cette publication.

Par conséquent, je n'ai pas l'intention de présenter cet exposé autrement que comme une communication provisoire de quelques faits intéressants, et des réflexions auxquelles ils donnent lieu. J'espère pouvoir publier plus tard un récit détaillé du cas entier (1).

I

Au début de l'été de 1912, incité par un entretien avec une personne de connaissance et la lecture de l'ouvrage *The survival of man*, de Sir Olivier Lodge, qui m'avait été prêté par elle, mon attention fut appelée de nouveau sur un ancien besoin : celui de faire des expériences personnelles sur la télépathie, la lucidité, etc... Pour différentes raisons je présumais qu'une dame de mes connaissances, Mlle v. B., devait être douée pour ces phénomènes. Sur ma demande elle déclara de la façon la plus aimable être prête à faire des expériences avec moi, et je désire lui présenter également ici mes remerciements à cet égard.

Nous commençâmes avec l'écriture automatique et eûmes du succès ; nous fîmes ensuite quelques premières expériences dans le domaine télépathique. Ici également les résultats dépassèrent rapidement mon attente ; toutefois je renonce à faire un récit des expériences qui durent, alors aussi, être bientôt interrompues.

Vers la fin de l'année, je fus de nouveau en mesure de reprendre les expériences, en m'occupant surtout de transmission de la pensée.

En réfléchissant sur les résultats obtenus et sur la possibilité de faire faire de nouveaux progrès aux phénomènes, en modifiant la disposition des expériences, je me demandai immédiatement si Mlle v. B. ne serait pas en état de discerner, sans aide intellectuelle de ma part, un objet enfermé dans une boîte. Pour une expérience provisoire j'empaquetai une clé d'environ six centimètres de longueur dans du papier chiffonné et j'enfermai le tout dans une boîte en carton, que je ficelai et cachetai avec mon sceau.

Je priai Mlle v. B. de s'étendre sur une chaise longue dans la pièce à côté, avec cette boîte sur la tête, et d'essayer de voir si, de cette manière, elle pourrait en discerner le contenu. Elle s'étonna un peu de cette nouvelle forme de recherche, mais elle dit être disposée à essayer. Pendant son absence, je lus un livre m'intéressant, afin de ne pas penser à la clé, ce à quoi je réussis. Après 8 minutes environ Mlle v. B. revint et me dit qu'effectivement elle avait réussi. D'abord elle était sûre que c'était un objet en métal. Ensuite

(1) Je pourrai probablement alors toucher au domaine de la télépathie (transmission de la pensée. etc.), de la lucidité à distance et dans l'avenir, et de l'écriture automatique.

sa forme était celle d'une clé : un anneau aboutissant à une tige, et en haut une pièce dirigée transversalement, comme un panneton de clé. Elle considérait par suite l'objet comme une clé, dont elle donnait correctement la longueur avec les mains. Après examen précis, je constatai que le ficelage et le cachetage de la boîte étaient intacts.

Je fis aussitôt une deuxième expérience avec des ciseaux, et le résultat fut de nouveau correct. Je fus étonné spécialement par la désignation, très précise dans les deux cas, des dimensions. Je constatai plus tard que la forme et les proportions d'une chose cachée étaient souvent indiquées si exactement, que placé, après l'ouverture de la boîte, sur le croquis esquissé antérieurement par Mlle v. B., l'objet le remplissait de façon précise.

II

Je fis suivre de suite les deux premières expériences d'une troisième, me servant d'un cachet avec poignée en bois. Cette expérience ne donna aucun résultat et suscita en moi l'idée obscure et inexacte, mais peut-être facilement compréhensible, que l'on ne pouvait percevoir de cette manière que les métaux ; ou que du moins ceux-ci se prêtaient mieux aux phénomènes de voyance.

Les expériences furent poursuivies, les jours suivants, avec de multiples variations, en partie dans un but d'étude, en partie dans un but de démonstration devant les connaissances, tout d'abord en se limitant à des objets en métal. Comme je m'occuperai plus loin des détails et du pourcentage des résultats, je me bornerai à dire ici que les expériences ont presque toujours réussi, avec plus ou moins de rapidité et d'exactitude.

Je ne tardai pas à constater que, quand il s'agissait d'objets non entièrement métalliques (montres, bracelets en or ornés de lapis-lazuli, etc.) les parties non métalliques étaient également « vues » ; j'arrivai donc à la conviction que l'insuccès dont je viens de parler s'était présenté par hasard. Une série d'autres expériences me montra bien que la pierre, le bois, le verre, le cuir, la cire, le sucre, le liège, le biscuit, la ouate, le papier, les liquides, les produits chimiques pulvérisés, etc., étaient aussi bien ressentis que l'or, l'argent, le fer et les autres métaux. *Ressentis*, mais par contre pas toujours *reconnus*, ainsi que nous allons voir bientôt.

Après avoir ainsi établi provisoirement, que des corps très différents, probablement de toutes natures, pouvaient être aperçus par Mlle v. B. de la manière exposée, je m'efforçai de constater si la nature de l'enveloppe formait une différence essentielle. Il me semble qu'il en est ainsi. Les différents objets ont été discernés à peu près avec la même rapidité à travers le papier, la ouate, le carton, le verre, la faïence, le métal. Les nombreuses expériences enregistrées ne me permettent pas encore d'être fixé définitivement à ce sujet, attendu que la rapidité du discernement dépend en très grande partie de comment est disposée chaque fois la personne servant aux expériences, tout au moins dans le cas dont nous nous occupons. D'après mon expérience jusqu'à ce jour, la durée de une à trois minutes peut être considérée comme courte, de cinq à huit minutes comme moyenne, de plus de dix minutes comme longue. La durée de dix minutes et plus était seulement atteinte quand Mlle v. B. expérimentait devant des personnes en présence desquelles elle était gênée pour une raison quelconque.

III

Avant de commencer à communiquer en détail une série d'expériences choisies, je mentionnerai encore quelques données générales.

J'ai fait 42 expériences dans le genre de celles dont j'ai parlé ; l'une d'elles, toutefois, qui nous occupera spécialement plus tard, consistait en 10 expériences séparées. De ces 50 expériences, 5 n'ont pas réussi ; une manqua même deux fois, ce qui porte le nombre des insuccès à 6. Je ne pourrais, pour le moment, exprimer sur les motifs des insuccès que des présomptions assez vagues, auxquelles je préfère renoncer. Les conditions apparentes des expériences manquées étaient les mêmes que celles des expériences qui ont été couronnées de succès.

Je désire en outre dire d'avance quelque chose sur le genre du contrôle exercé, ainsi que sur l'importance théorique des expériences.

Il était impossible de présumer le contenu des boîtes, par leur apparence extérieure. Elles étaient, pour la plupart en carton rigide, mince ; parfois aussi en boîte plus forte (boîtes à cigarettes, cartons pour savons, etc.) ; on a même employé plusieurs fois des boîtes en fer-blanc. Pour ce qui concerne l'objet entouré de verre dont je parlerai plus loin, le récipient en verre était naturellement à son tour, empaqueté dans une boîte. La grandeur et la forme des boîtes n'avaient aucun rapport avec le contenu de façon à pouvoir trahir celui-ci. Par exemple, dans une expérience d'assez courte durée, Mlle v. B. a reconnu un objet de quatre centimètres de longueur, dans une boîte ronde d'un diamètre de 25 centimètres. D'ailleurs, il n'y a pas le moindre doute pour tous ceux

qui ont vu quelques-unes des expériences, que les apparences, présomptions, ou mêmes indications n'exerçaient pas la moindre influence sur les paroles de la voyante.

Ainsi, une fois, M[lle] v. B. a décrit et dessiné (1) de façon si précise un objet, inconnu de moi, qui se trouvait dans une boîte, que je m'écriai involontairement que cela devait être un biscuit. Elle répondit qu'elle ne savait pas ce que c'était, mais continua à le décrire de façon si précise, que pour moi du moins il ne restait aucun doute, et je ne fus aucunement étonné, quand après avoir décacheté et défait le ficelage de la boîte, je vis que celle-ci contenait réellement un biscuit.

Cette particularité que j'avais déjà rencontrée en des expériences télépathiques, se répéta très fréquemment au cours des expériences de clairvoyance d'objets enfermés dans les boîtes : le sujet donna une description très précise des objets cachés, sans que toutefois il reconnût leur nature. Et cependant il s'agit ici d'une dame très intelligente, dont toutes les personnes qui la connaissent ne diront certainement pas qu'elle n'ait pas l'esprit éveillé (2).

En opposition apparente avec cela, on constatait toutefois un discernement là où on pouvait ne pas s'y attendre. Ainsi le sujet discernait très nettement l'or du laiton ; d'une façon moins nette, elle reconnaissait également l'argent, le nickel, etc. Comme je lui demandais une fois comment elle différenciait l'or d'avec le laiton, M[lle] v. B. indiqua que l'or provoquait en elle la sensation d'un métal beaucoup plus mou.

Mais ce n'est pas l'endroit ici de s'occuper davantage de tels signes et de leur importance. On doit seulement insister ici sur le fait qu'il ne peut être question d'indices et présomptions permettant au sujet d'argüer quel pouvait être l'objet caché.

Au commencement, les récipients ont toujours été ficelés et souvent aussi cachetés. Souvent j'ai employé à cet effet mom propre cachet. En plusieurs cas des paquets de personnes s'y intéressant sont arrivés tout prêts dans la maison; ils étaient alors cachetés par les envoyeurs. En outre j'ai eu, à plusieurs reprises, la précaution de noter les traits caractéristiques du sceau (emplacement de l'empreinte, apparence du rebord de la cire, etc.) et j'ai constaté avant l'ouverture de la boîte, non seulement que le cachet était intact, mais aussi qu'il était identique à celui que j'avais observé. En outre M[lle] v. B. ne restait que pendant quelques minutes avec la boîte dans une pièce contiguë, pouvant être soumise à chaque instant au contrôle et souvent contrôlée de fait ; l'expérience avait lieu souvent dans des habitations étrangères, où aucun préparatif ne pouvait être fait pour remplacer le sceau ou le décacheter et sceller de nouveau ; bref, on peut déclarer qu'il est absolument impossible que le sujet ai pu regarder directement en aucune façon dans les boîtes cachetées.

Jusqu'au jour où cette classe de phénomènes ne sera pas universellement reconnue, tout dépendra de la garantie contre une tromperie intentionnelle ou non intentionnelle; c'est pourquoi je dois m'occuper encore un instant de ce point, au risque d'être ennuyeux.

Rien dans les boîtes n'indiquait, ainsi que nous l'avons vu, leur contenu ; en outre, jusqu'à la fin de l'expérience, elles restaient généralement impénétrables, grâce aux ficelles, aux nœuds et aux cachets. Si néanmoins on élevait l'objection que, du moment que la personne servant à l'expérience restait pendant plusieurs minutes seule avec la boîte fermée, il ne peut être question d'une sécurité *absolue* contre la tromperie (on peut, par exemple, imaginer la possibilité d'une installation de photographie aux rayons Röntgen, dissimulée quelque part), alors il y a lieu de mentionner maintenant que les expériences ont pu être effectuées plusieurs fois avec le même succès en ma présence et en celle d'autres témoins.

Ma présence n'avait sur la réussite des expériences aucune influence gênante perceptible, pas plus que la présence de M[me] v. B. (mère de M[lle] v. B.) et celle des autres connaissances intimes. Par contre, d'autres assistants semblaient causer une prolongation importante de l'expérience, sans d'ailleurs en empêcher le succès final.

M. le Conseiller médical privé D[r] Bayer et M. le Prof. D[r] Edmund König, le premier médecin de la Princesse veuve von Schwarzburg-Sondershausen et rapporteur ministériel pour les affaires médicales, et le dernier Professeur au Collège d'ici et auteur de plusieurs ouvrages philosophiques (« *W. Wundt* », « *Kant et les sciences naturelles* », etc.), m'autorisent à déclarer en leur nom que chacun d'eux a assisté à une expérience pendant

(1) Les dessins, très simples, esquissés à différentes reprises pendant les expériences, furent exécutés en général par Mlle v. B., ainsi que j'ai eu l'occasion de l'observer moi-même, les yeux fermés. Seulement, quand elle devait recommencer, elle ouvrait les yeux pendant un instant pour trouver le point de repère.

(2) Il faut dire ici que Mlle v. B. ne gardait qu'un souvenir très confus de ce qu'elle avait dit immédiatement avant et pendant l'expérience. Elle expliquait que son attention était dirigée exclusivement sur l'objet caché qu'elle devait décrire, se trouvant ainsi détournée de ce qu'elle disait pendant ce temps-là. Peut-être cette explication est-elle suffisante. J'estime toutefois qu'il est possible que cette particularité comporte plus qu'une simple inattention et qu'elle se rattache à l'état de l'esprit du sujet pendant le phénomène.



son entière durée et qu'ils se sont convaincus que Mlle v. B. n'a pas changé de place et n'a effectué aucune manipulation d'aucun genre avec les boîtes contenant les objets dont le sujet devait donner la description. Moi-même j'ai assisté à environ une demi-douzaine d'expériences depuis le commencement jusqu'à la fin ; parmi celles-ci se classent plusieurs des plus remarquables.

IV

Et maintenant, avant de passer aux autres expériences elles-mêmes, encore quelques mots pour la compréhension de la nature et de l'explication de ces phénomènes. Parmi les différentes opinions qui sont venues à mon oreille, en partie directement, en partie par des voies détournées, sur ces expériences, deux *leitmotive* ont joué un rôle si proéminent que vraiment un court exposé de ceux-ci n'est pas superflu, par avance. L'un était basé sur les mots : *vibrations de l'éther, rayonnements du radium, télégraphie sans fil* ; l'autre sur ceux de : *sensitivité, pathologie, hystérisme.*

Maintenant on ne peut pas nier qu'il puisse entrer de tout cela dans la production des phénomènes. On doit même admettre que, si l'on ne parvient pas ainsi à une explication directe, on peut du moins embrasser dans ces hypothèses tout un monde de phénomènes inconnus.

Par exemple, on ne peut pas nier qu'il existe une certaine similitude entre la télépathie et la télégraphie sans fil, ainsi qu'entre les expériences dont nous nous occupons ici et les effets des rayons de Röntgen. Mais toute similitude à ce sujet ne doit-elle pas rester purement superficielle, et même n'est-elle pas destinée à s'atténuer toujours davantage, à mesure qu'on examine le cas de façon précise ? Je suis porté à le croire.

Peut-être en serait-il autrement si on parvenait à prouver que toutes les choses au monde dégagent des rayons spécifiques, qui traversent nettement, non seulement les parties molles du corps humain, mais aussi les os, ce que les rayons de Röntgen ne font que dans une mesure limitée et différente, et ce sur quoi repose, d'ailleurs, l'utilité de leur emploi. Dans ce cas, on ferait intervenir naturellement ces rayons pour expliquer des phénomènes comme ceux qui nous occupent ici. Probablement on en arriverait alors finalement à une théorie, selon laquelle chaque chose émet des rayons spéciaux qui, de leur côté, en impressionnant le sensitif, peuvent faire naître dans son cerveau l'image de l'objet qui les a originés. Au moyen d'une telle théorie on pourrait mettre, comme on dit, bien des choses sous un chapeau. C'est là, certes, une belle perspective. Seulement nous devons avouer, pour être loyaux, qu'il nous manque complètement même tout point de repère scientifique pour nous assurer de l'existence de ces rayons ou vibrations, devant partir, d'un côté, des choses, et de l'autre côté, du cerveau.

D'ailleurs, arriverions-nous réellement à une explication à meilleur compte si l'existence de ces rayons et vibrations était démontrée ? Car si on admet les rayons, il faudra bien aussi se demander où et comment ils sont recueillis dans la tête du sensitif, et comment ils peuvent y susciter une représentation de la forme et de la nature de l'objet.

Au moyen de rayons ou de vibrations il ne peut évidemment être transmis directement aucun mode de connaissance ; on ne transmettra ainsi que de simples signes conventionnels, qui ne prennent de l'importance que par le fait qu'à l'autre bout il existe une intelligence humaine, sachant transformer en mots les traits, les points, ou les autres signes en question. Passe encore s'il ne s'agissait ainsi que de transmettre des mots : *métal, bois, pierre, ouate.* Mais il faudra encore transmettre l'idée de leur forme, de leur couleur, de leur apparence, etc.

On voit donc qu'avec l'argument de rayons, de vibrations et de télégraphie sans fil, on ne dit pas la moindre chose à proprement parler. Ce qui reste, c'est une certaine similitude. Quant au fait, si celle-ci possède une signification plus profonde et réelle, nous n'avons pas besoin de nous en occuper davantage, tout au moins ici.

Il y a encore moins à dire sur le deuxième *leitmotiv*. Il serait tout à fait possible que seulement des personnes hystériques, peut-être tout à fait atteintes d'aliénation mentale, puissent enregistrer certaines sensations. Ce serait là un fait dont on devrait tenir compte, mais rien de plus. Les expériences elles-mêmes ne seraient point pour cela suspectes, ni les phénomènes plus clairs. Car il ne s'agit pas d'*imaginations* de personnes malades ou saines, mais de *faits*, qui sont objectivement constatables et constatés. Pour ce qui se rapporte à la réalité des faits, l'état de la personne qui a servi à l'expérience n'a absolument n'a pas la moindre importance.

D'ailleurs il n'est peut-être pas superflu de mentionner que Mlle v. B. jouit de la meilleure santé et est absolument saine d'esprit. Ceci ne veut toutefois pas dire qu'absolument aucune particularité ne soit perceptible en elle. Mais ces particularités doivent plutôt être présumées à priori, car l'aptitude pour la télépathie, la lucidité, etc., implique, en somme, un état physique particulier de l'esprit.



Toute faculté extraordinaire correspond à l'emploi d'un instrument subtil, compliqué, délicat. Toutefois avec Mlle v. B. un changement vif et très marqué entre son état normal et celui dans lequel elle présente des phénomènes supernormaux n'est pas frappant.

J'espère pouvoir m'occuper plus tard également de ces choses de façon approfondie, en même temps que de différents autres problèmes qui s'y rattachent.

V

Un auteur qui s'occupe de phénomènes occultes (toutefois de ceux d'une autre nature), depuis beaucoup de temps, m'a écrit, en apprenant mes expériences, qu'il tenait tout cela pour de la télépathie. Moi-même, d'un autre côté, fermement convaincu, dès le début, qu'il ne s'agissait pas ici de télépathie, mais bien de lucidité, j'éprouvai par contre, après les premiers jours des expériences que je viens de relater, une certaine défiance vis-à-vis de mes expériences télépathiques antérieures, et j'estimais qu'il n'était pas impossible qu'elles provinssent également de la lucidité.

Il semble y avoir dans ce contraste une indication. Tout d'abord, les deux hypothèses apparaissent comme étant également vraisemblables ; on peut même se demander si c'est, en somme, une chose justifiée d'établir une différence essentielle entre la télépathie et la lucidité. Je regarde pendant que le sujet est assis derrière une porte, un objet qui est devant celle-ci, avec le désir de lui en transmettre l'idée ; on pourrait ainsi avoir l'illusion d'obtenir un phénomène télépathique ; mais en réalité, si le sujet est *lucide*, il examine probablement déjà lui-même l'objet sans que je m'en occupe. Au contraire, si le sujet a une boîte sur la tête, dont le contenu m'est connu, on pourrait croire qu'on fait une expérience de lucidité, alors qu'il peut parfaitement s'agir de transmission télépathique. Il est même facile de rendre la confusion encore plus grande ; un spirite pourrait, en effet, écarter aussi bien la supposition de la « lucidité » que celle de la « télépathie », en faveur de l'hypothèse de l'intervention d'un esprit désincarné.

Il est clair qu'en pareilles questions, c'est seulement l'expérience qui peut nous offrir une solution. Or l'expérience nous prouve de façon décisive, que la télépathie et la lucidité sont des manifestations différentes, bien que certainement ayant de l'affinité ; qu'il existe une télépathie véritable (transmission d'un cerveau à un autre), et une véritable lucidité sans une telle transmission. Personnellement, je suis convaincu (et j'espère prouver postérieurement, de façon irréprochable, ce que pour cette fois je ne ferai que rendre probable), que dans les expériences dont nous nous occupons ici, il s'agit, non de télépathie, mais de lucidité. Je puis mentionner ce qui suit à cet égard.

En premier lieu, que précisément je n'ai pas tenté de transmission de pensée. La transmission télépathique d'une idée, ainsi que le savent tous ceux qui l'ont faite, n'est pas un plaisir, mais une fatigue importante qui, assez fréquemment, donne aussitôt la migraine au transmetteur, et dans tous les cas est incommode et fatigante (1).

Je connaissais assez la transmission par suite de mes expériences télépathiques, faites précédemment avec Mlle v. B. pour aller, dès le début, de façon tout à fait sûre à cet égard ; je ne me souciais pas du tout de transmettre une idée, au cours de l'affaire ; je lisais un journal ou un livre, ou je m'entretenais, dans la chambre contiguë, sur tout autre chose. En aucun cas les expériences n'ont été influencées de façon quelconque par ma distraction, et elles ont montré ainsi un habitus entièrement différent de l'habitus télépathique.

Mais ce n'est pas tout. J'oppose ici l'une à l'autre les caractéristiques différentielles principales des expériences de lucidité et de télépathie. La lettre *A* indique dans la colonne de gauche le transmetteur ; dans celle de droite la personne, ou les personnes qui ont emballé la boîte et en connaissent le contenu.

Expériences de télépathie

1. Elles fatiguent *A* et exigent, pour la plupart, un temps plus long.

2. *A* ne peut pas être une personne quelconque.

3. L'absence de *A* rend l'expérience plus difficile et, en certaines circonstances, la rend impossible.

---

(1) Voir Sir Oliver Lodge, certainement un juge des plus compétents, dans son ouvrage *The Survival of Man*, p. 45 [p. 30 de l'édition française] : « Il est très ennuyeux et très fatigant de fixer une lettre, un triangle, un âne, une cuiller à thé, et ne penser à rien d'autre pendant l'espace de deux ou trois minutes. » (J'ai eu besoin maintes fois de vingt minutes, toutefois avec de courtes pauses, car il ne m'était pas possible autrement de continuer la concentration pendant si longtemps) « Je ne suis pas certain que le terme « penser » puisse de façon appropriée être appliqué à une si barbare concentration de l'esprit : sa difficulté vient de la lenteur fatigante. » Précisément, il est dit à la page 57 [page 41 de l'édition française], après qu'il a été question de cela, que le percipient ne retire en général aucun désagrément de son rôle plus passif : « L'agent, d'un autre côté, s'il est très énergique, est exposé à contracter un mal de tête », etc.

Expériences avec les boîtes

1. Elles ne fatiguent pas *A* et exigent, pour la plupart, un temps plus court.

2. *A* peut-être une personne quelconque.

3. L'absence de *A* est complètement indifférente pour la réussite de l'expérience.

Il a déjà été parlé du premier point. Les différences de temps ne sont pas négligeables, aussitôt que l'on compare beaucoup d'expériences Toutefois, pour différentes causes, je n'attache pas à ce point une valeur spéciale.

Sur le deuxième point, il y a lieu d'observer qu'en dehors de moi, des membres de la famille, des amis, des connaissances non intimes et même des personnes entièrement étrangères, ont emballé des boîtes et Mlle v. B. en a reconnu le contenu. Autant que j'en ai eu connaissance, en dehors de moi aucune de toutes ces personnes ne s'était jamais aperçue de posséder des facultés télépathiques. Néanmoins, la reconnaissance des objets cachés avait toujours lieu de la même manière, seulement parfois un peu plus rapidement, d'autres fois plus lentement, suivant les dispositions changeantes de Mlle v. B.

On sait qu'avec les expériences télépathiques les choses se passent tout autrement. D'abord, la transmission ne réussit pas avec tout le monde, particulièrement la première fois. Ainsi Mlle v. B. m'a aussi informé à l'occasion, que faisant suite à nos expériences télépathiques, plusieurs parents chez lesquelles elle se trouvait en visite, avaient fait avec elle des expériences infructueuses. Incidemment, je désire observer ici que, non seulement la transmission télépathique est plus difficile à obtenir, mais elle semble aussi pouvoir être empêchée beaucoup plus facilement par des circonstances contraires inconnues, que les expériences dont nous nous occupons ici.

Finalement, sur le troisième point, il faut noter qu'un assez grand nombre d'expériences ont été faites *en l'absence de ceux qui avaient emballé la boîte, et à des heures choisies par Mlle v. B.*, selon ses convenances, sans que le succès en ait souffert en aucune façon. Les personnes en question, même si elles avaient pu et voulu opérer la transmission de pensée, n'avaient ainsi, dans ces cas, absolument aucune occasion de le faire.

Dans les expériences télépathiques, d'autre part, l'éloignement assez grand des deux personnes faisant l'expérience ne semble en aucune façon être indifférent sur le résultat. Mes expériences ne me permettent pas encore de me prononcer définitivement sur ce point intéressant ; toutefois on peut tout au moins admettre provisoirement que la transmission télépathique est rendue plus difficile par un grand éloignement de l'agent du percipient.

En somme, pour pouvoir accepter l'hypothèse télépathique dans ces expériences, il faudrait se décider à admettre que la simple connaissance qu'un homme quelconque a du contenu de la boîte, suffit, pendant une période de plusieurs jours, à faire intervenir une transmission ignorée et involontaire, aussitôt que la deuxième personne — dans l'espèce Mlle v. B. — cherche à « voir » le contenu de la boîte!

Maintenant, on doit peut-être se garder, dans un domaine encore assez peu connu, de désigner comme impossible toute chose qui n'est pas nettement incroyable ; mais ce qui précède ne serait certainement plus ce que l'on entend par « télépathie ». Ce serait, en tous cas, une télépathie de nature inconnue. Mais alors la question se pose, si ce phénomène ne se rattache pas plutôt à l'idée de la lucidité. Je crois, personnellement, que le phénomène qui vient d'être indiqué existe également, mais qu'il ne s'applique point à nos expériences. En effet, cette forme spéciale de « télépathie inconnue » — pour lui donner un nom — semble ne se présenter que spontanément et choisir ses objets de façon tout à fait imprévue. En outre, il est évident qu'une transmission « ignorée » peut se produire indépendamment de tout acte de volonté de la part de l'agent, de manière que l'on ne pourrait vraiment pas comprendre pourquoi on obtiendrait toujours la transmision de l'idée qu'on désire transmettre, c'est-à-dire celle du contenu de la boîte. Bref, l'entière hypothèse est on ne peut plus invraisemblable.

Toutefois, je considère comme plus important encore que tout ce qui a été mentionné jusqu'ici, l'indication fournie par Mlle v. B., que ses sensations, lors des expériences télépathiques et des expériences avec les boîtes, sont spécifiquement différentes. Elle déclare à cet égard, que dans les expériences télépathiques, des images apparaissent à sa « vue intérieure », et changent à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il s'en manifeste une qui se fixe finalement, sous des traits indéterminés et peu caractéristiques, mais devenant graduellement plus clairs et plus détaillés, jusqu'à ce qu'elle la discerne enfin de façon très précise. Ses indications pendant les expériences télépathiques concordent également avec cela. Il en est tout autrement dans l'expérience avec la boîte. Ici se présente presque d'un coup, et imédiatement accompagnée de détails, l'idée de l'objet renfermé ; d'ailleurs, c'est

moins une « vue intérieure » de celui-ci qu'une connaissance de sa nature.

Certes, je me rends compte, autant que n'importe lequel de mes lecteurs, combien cette question a encore besoin d'être élucidée. Mais, pour le moment, il suffit d'établir que, également pour ce qui se rapporte aux sensations des personnes, seules compétentes sous ce rapport, la télépathie et la lucidité se présentent comme deux choses différentes.

Maintenant, je dois admettre que je n'ai fait depuis longtemps aucune expérimentation seulement destinée à exclure l'explication télépathique. Je le regrette à présent, car cela aurait été très facile, et je me propose de réparer cette omission le plutôt possible. Le temps que nous avions à notre disposition, au moment de nos premières expériences, était souvent limité ; en outre on trouvera compréhensible, après ce qui précède, que tout d'abord je n'aie pas du tout pensé à garantir les résultats contre l'objection fondée sur l'hypothèse d'une télépathie d'une nature aussi insolite.

Heureusement le hasard m'a procuré une expérience qui, tout au moins provisoirement, peut tenir la place de l'*experimentum crucis* manquant encore. Je l'exposerai un peu plus loin (1). Ensuite une série de particularités expérimentales sur laquelle nous appellerons l'attention est propre à renforcer la conviction qu'il s'agit ici de connaissance indépendante, et non produite par la télépathie. Finalement je n'omettrai pas de mentionner que, parmi toutes les cinquante expériences, seulement une ou deux, dont je vais parler tout à l'heure, ont éveillé l'idée que la télépathie pouvait éventuellement s'être glissée en elles. Dans tous les autres cas, il n'a jamais semblé qu'il pût s'agir d'un phénomène télépathique.

(*La fin au prochain numéro*).

(1) Voir au commencement du § 7.

Le discours de sir Olivier Lodge

à l'Association Britannique pour le Progrès de la Science

Le discours d'inauguration du Congrès de l'Association Britannique pour le Progrès de la Science, est attendu, chaque année, avec le plus grand intérêt, surtout dans les sphères scientifiques du Royaume Uni, parce que, étant prononcé par le savant que ses confrères ont choisi pour Président, il résume généralement les derniers progrès de la Science et la tendance générale des esprits scientifiques.

Celui qu'a prononcé, le 10 Septembre dernier, à Birmingham, Sir Olivier Lodge, a soulevé encore plus d'intérêt que d'habitude. Le nombre des savants anglais et étrangers accourus à Birmingham, à cette occasion, a été extraordinaire : plus de 2,500, et quelques-unes parmi les observations courageuses et remarquables de l'éminent physicien ne pouvaient pas manquer de produire sur les congressistes et sur le public en général une impression profonde et soulever de vives discussions. Malheureusement, nous avons eu, depuis quelques mois, une telle abondance de matières d'actualité, que la publication de ce discours a été retardée jusqu'à aujourd'hui.

Après avoir dit que le trait caractéristique de l'époque que nous traversons est « le progrès rapide combiné avec un scepticisme fondamental », Sir O. Lodge passa à discuter quelques-unes des controverses dominantes : il prit la défense de la mécanique newtonienne, de l'exactitude de laquelle certains physiciens et mathématiciens commencent à douter ; surtout il s'occupa de la réalité de l'éther, en reconnaissant qu'il est bien difficile de faire des expériences sur cet élément, qui ne se manifeste point à nos sens, de telle façon que tout ce que nous connaissons de métrique à son sujet est la vélocité avec laquelle il émet des ondes transversales. En tout cas, comme le dit J.-J. Thomson, « l'éther n'est pas une création fantastique du philosophe spéculatif ; il est aussi essentiel pour nous que l'air que nous respirons... L'étude de cette substance qui pénètre toute chose est peut-être la tâche la plus séduisante et la plus importante du physicien ».

Nous allons maintenant reproduire toute la deuxième partie du discours du Président de la Bristish Association, qui présente pour nous un intérêt spécial. Le langage de ce savant, toujours très exact, de façon que tous les mots en sont calculés, ne peut pas toujours être pénétré très facilement, aussi



bien dans le texte anglais que dans une traduction ; mais l'importance du discours mérite qu'on se donne quelque peine pour le comprendre et l'approfondir.

SCIENCE ET SUPERSTITIONS

Les hommes de science sont hostiles à la superstition, et bien à raison, puisque un grand nombre de superstitions sont à la fois irritantes et méprisables ; néanmoins, il arrive parfois qu'on applique indûment ce terme à des pratiques, seulement parce qu'on n'en connaît pas la théorie. Un



SIR O. LODGE

observateur superficiel peut même trouver grossièrement superstitieuses quelques-unes des pratiques des biologistes eux-mêmes. Pour combattre la malaria, Sir Ronald Ross, à vrai dire, n'érige pas un autel, non ; mais il semble faire des libations à ses génies tutélaires, en répandant de l'huile sur les étangs. Quoi de plus ridicule que le rite curieux et évidemment sauvage, sur lequel insistent les fonctionnaires des Etats-Unis : celui de pratiquer un trou dans tout récipient de fer blanc mis hors d'usage, afin d'éloigner l'épidémie ? Quoi de plus absurde en apparence, que cette pratique de brûler ou d'empoisonner le sol pour le rendre beaucoup plus fertile ?

Une chose paraît bien certaine : c'est qu'il ne peut y avoir de manifestation terrestre de vie sans matière. Par conséquent, on émet, et on approuve des personnes émettant des phrases telles que la suivante : « Je vois dans la matière la promesse et la puissance de toute forme de vie ». Sans doute, de toute manifestation *terrestre* de vie Comment pourrait-elle, en effet, se manifester autrement que par la matière ? « Je ne vois pas autre chose dans l'organisme que les lois de la chimie et de la physique », entend-on dire encore. Certes; c'est tout naturel. Cela peut s'appliquer aux choses dont s'occupent les personnes qui émettent ces sentences ; n'étudient-elles pas les aspects ou les manifestations physiques et chimiques de la vie? Mais elles n'étudient point la vie elle-même — la vie, l'esprit, la conscience ; elles excluent même tout cela de leurs investigations.

La matière est ce qui touche nos sens ici et maintenant ; le matérialisme est bien adapté au monde matériel, non pas comme une philosophie, mais comme un système de travail, comme une formule proche et immédiate pour diriger les recherches. Tout ce qui sort de ce domaine appartient à une autre région, et il faut lui appliquer d'autres méthodes. Il est tout simplement impossible d'expliquer ce qui est psychique par des termes de physique et de chimie ; il en résulte une tendance à nier son existence, sauf comme un épiphénomène. Mais toute cette philosophie est injustifiée ; elle constitue en somme de la mauvaise métaphysique.

VIE ET ESPRIT

Mais quoique la vie et l'esprit puissent être exclus de la physiologie, ils ne sont point exclus de la science. Il n'est pas raisonnable de dire que les choses échappent nécessairement à l'investigation, bien qu'elles ne tombent pas dessus. Néanmoins, on commet parfois cette erreur. L'éther ne touche pas les sens ; alors quelques chercheurs commencent à dire qu'il n'existe pas. L'esprit est, de temps à autre, traité de la même façon.

La vie ne se manifeste dans le laboratoire que par ses manifestations physiques et chimiques ; cependant, nous pouvons être obligés d'admettre son action. On peut l'appeler un agent catalytique. Pour comprendre l'action de la vie même, le procédé le plus simple n'est pas de songer à un organisme microscopique, ou à quelque animal rare, mais d'employer notre propre expérience d'êtres vivants. Un simple cas positif suffit à détruire une négation générale ; et si on conteste la réalité, l'action, le plan de l'esprit parce qu'ils ne se manifestent pas aux sens, alors pensez comment le



monde apparaîtrait à un observateur qui ignorerait l'existence de l'homme, et ne pourrait pas la découvrir, tandis que toutes les lois et les activités de la nature continueraient à fonctionner comme maintenant. Supposez que l'homme ne se manifestât point aux sens d'un observateur de cette planète. Supposez qu'un observateur du dehors pût apercevoir tout ce qui se passe dans le monde, sans toutefois voir les animaux et les hommes. Il décrirait ce qu'il a vu d'une manière assez analogue à celle dont nous décrivons les activités produites par la vie.

S'il regardait, par exemple, le Firth of Forth (1), il verrait des piliers sortant de l'eau et se développant d'une curieuse façon jusqu'à se rattacher les uns aux autres. Il verrait enfin une sorte de pont, ou de filament, ainsi construit d'une côte à l'autre; à travers ce pont, des êtres pareils à des insectes allant et venant sans une raison bien déterminée.

Ou bien, qu'il regarde le Nil, et qu'il reconnaisse la nature utile de ce fleuve, favorisant la végétation dans le désert. Qu'il aperçoive ensuite une étrange cristallisation croissant le long du fleuve, de façon à endiguer le courant. Des blocs de pierre volent à leur place par quelque sorte de force polaire ; « il n'y a pas de doute » qu'il s'agisse d'hellotropisme, ou d'une autre forme quelconque de tropisme. Inutile de sortir des lois de la mécanique et de la phyisique; on ne peut pas être arrêtés par le défaut d'une énergie ; absolument ! On consomme des matériels enfermés en des caisses de fer blanc — ce qui suffit amplement à rendre compte de toute l'énergie ; toutes les lois de la physique sont observées.

Le manque de tout dessein est aussi évident ; le résultat de la construction est d'inonder une étendue d'amont, qui aurait pu être utile, et de submerger une construction de quelque beauté ; tandis qu'en aval, il est probable que ce sera pis encore ; en effet, la digue fermera le cours du fleuve, en gaspillant son eau dans le désert supérieur; heureusement, quelques ouvertures se produisent dans la digue et une quantité suffisante d'eau passe encore ; en vérité, elle s'écoule même avec plus d'uniformité qu'avant ; ainsi le dernier résultat de ce bouleversement est utile à la végétation, et simule une intention !

L'ÉVIDENCE D'UN PLAN

Si, au sujet de l'une ou de l'autre de ces constructions, on disait qu'un ingénieur, un esprit directeur à Londres, appelé Benjamin Baker, a quelque chose à faire avec elles, cette idée paraîtrait absurde. Un seul argument concluant suffit à détruire cette hypothèse superstitieuse ; c'est que l'esprit directeur en question n'est pas là, et il est évident qu'une chose ne peut pas agir là où elle n'est point.

Mais, bien que, avec nos connaissances plus parfaites, nous sachions que l'observateur aurait raison d'admettre l'intervention de quelque force ou de quelque agent inconnus, nous devons reconnaître, cependant, qu'une explication basée sur une vague entité, dite force vitale, serait inutile, et pourrait même être définie de façon à nous entraîner en des erreurs ; tandis qu'une définition en des termes de mécanique et de physique pourrait être claire, nette et vraie — tout au moins jusqu'où elle arrive, car elle doit être nécessairement incomplète.

Et notez bien que ce que nous observons dans les cas en question, c'est une action réciproque entre esprit et matière ; non pas de parallélisme, ni d'épiphénoménalisme, ni autre chose tiraillée et difficile ; rien qu'une utilisation directe des propriétés de la matière et de l'énergie pour des fins conçues dans une intelligence, et exécutée par des muscles dirigés par des actes de volonté.

Mais (me dira-t-on), la similitude ne tient pas, car nous savons qu'il y a un dessein dans les cas du pont de Forth et de la digue du Nil ; nous avons vu les plans, nous avons compris les forces qui sont au travail ; nous savons que tout cela a été conçu et dirigé par la vie et l'esprit ; il n'est pas juste de citer ce cas comme simulant un procédé automatique.

« Pas du tout », répond à ceci l'école extrême de biologistes que je suis en train de critiquer ; ou elle devrait répondre ainsi, si elle était cohérente. « Il n'y a nulle part à l'œuvre autre chose que des agents chimiques et physiques ; l'activité mentale démontrée, en apparence, par ces constructions est purement illusoire ; un épiphénomène ; les lois de la chimique et de la physique sont suprêmes ; elles suffisent à expliquer toute chose ! » Oui ; elles expliquent les choses jusqu'à un certain point ; elles expliquent en partie les nuances d'un coucher de soleil, la majesté d'une montagne, la gloire de l'existence animée. Mais expliquent-elles complètement quoi que ce soit ? Expliquent-elles notre sentiment de la beauté, ou la beauté évidente qui se manifeste dans la nature ? Tout cela ne suggère-t-il pas des choses plus hautes, plus nobles, plus joyeuses ; quelque chose qui serait le but de toute la lutte pour l'existence ?

---

(1) Le pont métallique gigantesque en Ecosse. *N. de la R.*



SIGNIFICATIONS PLUS PROFONDES DANS LES OBJETS DE LA NATURE

Il faut qu'il y ait dans les objets de la nature une signification plus profonde. Les explications orthodoxes ne sont que partielles, bien qu'elles soient vraies jusqu'au point où elles arrivent. Quand nous examinons chaque duvet multicolore de la queue d'un paon, ou le manteau d'un zèbre, et nous nous rendons compte que les différentes nuances sont placées de façon à contribuer à la beauté de l'ensemble, il devient fort malaisé d'expliquer comment cette coopération organisée des parties, cette distribution harmonieuse des cellules pigmentées s'est formée par des principes purement mécaniques. Il n'aurait pas été moins difficile d'expliquer les modillons des piliers du Pont de Forth, ou l'accumulation des blocs de pierre de la digue du Nil par la chimiotaxie.

Les fleurs attirent les insectes pour la fertilisation, et les fruits tentent les animaux pour qu'ils viennent les manger et qu'ils transportent ensuite partout la semence. Mais ces explications ne peuvent pas être définitives. Nous avons encore à expliquer les insectes. Tant de beauté ne peut être nécessaire uniquement pour attirer leur attention. Nous devons encore nous expliquer cette lutte pour l'existence.

Pourquoi les choses luttent-elles pour exister ? Sans doute, l'effort doit avoir quelque signification, l'évolution quelque but. Nous parvenons ainsi au problème de l'existence même et la signification de l'évolution.

Le mécanisme par lequel l'existence se défend est manifeste, ou tout au moins il a été découvert en grande partie. La sélection naturelle est une *vera causa*, jusqu'à la limite où elle arrive ; mais si tant de beauté est nécessaire aux insectes, que dirons-nous de la beauté d'un paysage ou des nuages ? A quel but utilitaire tendent ces choses ? La beauté n'est généralement pas prise en considération par la science. Parfaitement ; tout cela peut être très exact ; mais la beauté n'existe pas moins. Ma tâche n'est pas de la discuter ; non. Mais je dois vous rappeler que nos études n'épuisent pas l'univers, et que si nous dogmatisons dans un sens négatif, et disons pouvoir réduire toute chose à la physique et à la chimie, nous nous mettons nous-mêmes au pilori comme des pédants ridicules et d'un esprit étroit, et nous renonçons en grande partie à la richesse et à la plénitude de notre droit humain de naissance. Combien ne devons-nous pas préférer l'attitude différente du poète oriental : « Le monde se tient les yeux baissés sur tes pieds par vénération, avec toutes les étoiles silencieuses ».

A la surface et physiquement nous sommes encore très bornés. Nos organes de sens sont adaptés à l'observation de la matière : le reste ne nous touche pas directement. Notre système neuro-musculaire est adapté à la production du mouvement dans la matière conformément à notre désir ; nous ne pouvons pas faire autre chose dans le monde matériel. Notre système cérébral et neurologique nous met en rapport avec le restant du monde physique. Nos sens nous renseignent sur les mouvements et les combinaisons de la matière. Nos muscles nous permettent de produire des changements dans l'état des choses. Voilà comment nous sommes équipés pour la vie humaine ; l'histoire humaine est un enregistrement de ce que nous avons fait au moyen de ces privilèges assez bornés.

LA CONTINUITÉ DU TEMPS DANS L'ÉVOLUTION

Mais nous avons appris par la science que l'évolution est réelle ; nous avons beaucoup appris. Je ne dois pas faire de la philosophie, mais certainement, au point de vue de la science, l'évolution est une grande réalité. L'évolution n'est certainement pas une illusion ; l'univers progresse sûrement dans le temps. Le temps, l'espace, la matière, sont des abstractions, mais ne sont pas moins réels pour cela ; ce sont des données fournies par l'expérience, et le temps est la clef de voûte de l'évolution. « Les siècles se suivent les uns les autres en perfectionnant une petite fleur sauvage ».

Nous faisons une abstraction d'un certain aspect statistique de la réalité qui vit et qui se meut, et nous l'appelons *matière* ; nous faisons une abstraction des éléments de progressivité, et nous l'appelons *temps*. Quand ces deux abstractions se trouvent combinées ensemble et coopèrent l'une avec l'autre, nous obtenons de nouveau la réalité. C'est comme le théorème de Poynting. Le seul moyen de refuser ou de réfuter la théorie de l'évolution, c'est de mettre en avant la subjectivité du temps. La théorie de l'évolution implique la réalité du temps ; et c'est en ce sens que le Prof. Bergson emploie la grande phrase : « Evolution Créatrice ».

Je vois toute l'existence matérielle comme un passage continuel du passé au futur, un seul instant que nous appelons présent étant effectif. Toutefois, le passé n'est pas non-existant ; il est emmagasiné en nos mémoires, il est enregistré dans la matière, et le présent est basé sur lui ; le



futur est la dérivation du présent et le produit de l'évolution.

L'existence est comparable au travail d'un métier. Le modèle, le dessin pour tisser est en quelque sorte déjà là ; mais tandis que nos métiers sont de simples machines et fonctionnent conformément aux modèles en papier qui ont été placés en eux, le métier du temps est compliqué par une multitude d'agents libres qui peuvent modifier le tissu, en rendant le produit plus beau ou plus laid, selon qu'ils sont en harmonie ou en désharmonie avec le schéma général. Je crois pouvoir affirmer qu'on peut ainsi se rendre compte des évidentes imperfections, et que la liberté ne pouvait être donnée en d'autres termes ni à meilleur marché.

La possibilité de travailler ainsi pour le bien ou pour le mal n'est pas une illusion ; c'est une réalité, une puissance responsable détenue par des agents conscients ; par conséquent, l'étoffe qui en résulte n'est pas quelque chose de préordonné et d'inexorable, bien qu'on puisse la prévoir par une connaissance étendue du caractère. Il n'est rien d'inexorable, sauf le progrès uniforme du temps ; l'étoffe doit être tissée, mais le modèle n'est pas entièrement fixé et mécaniquement calculable.

Quand il n'est question que de matière inorganique, tout est déterminé. Quand on a acquis une pleine conscience, de nouveaux pouvoirs surgissent, et les facultés et les désirs des parties conscientes du schéma ont un effet sur l'ensemble. L'œuvre n'est pas dirigée du dehors, mais de l'intérieur, et la puissance directrice est toujours présente. Nous sommes une portion petite, mais non entièrement insignifiante, de cette puissance directrice.

Que le progrès évolutif soit réel, c'est là une doctrine d'une signification profonde, et nos efforts pour l'amélioration sociale sont justifiés, puisque nous sommes une portion du schéma général, une portion qui est devenue consciente, une portion qui se rend compte, bien que d'une façon obscure, de ce qu'elle fait et du but qu'elle se propose. Le tout n'est donc pas complètement dépourvu du pouvoir de faire des plans et des projets, puisque nous sommes une portion du tout, et nous sommes conscients de le faire.

LA SCIENCE ET LES ÉTUDES PSYCHIQUES

Ou nous sommes des êtres immortels, ou nous ne le sommes pas. Nous pouvons ne pas connaître notre destinée, mais nous devons bien avoir une destinée quelconque. Ceux qui accumulent des négations ont autant de probabilités d'avoir tort que ceux qui avancent des affirmations faites en forme négative. Les hommes de science sont considérés comme des autorités et devraient prendre garde à ne pas entraîner l'humanité en erreur. La science peut être incapable de faire connaître la destinée humaine, mais elle ne devrait pas, au moins, l'obscurcir. Les choses sont telles qu'elles sont, que nous les apercevions ou non, et si nous faisons des assertions précipitées, la postérité le découvrira bien — si toutefois la postérité s'inquiétera jamais de nous.

Je suis parmi ceux qui pensent que les méthodes scientifiques ne sont pas aussi bornées dans leur but qu'on nous l'a appris ; qu'elles peuvent être appliquées d'une manière beaucoup plus étendue, et que le domaine psychique aussi peut être étudié et réduit à des lois. Faisons-en, en tout cas, la tentative. Qu'on nous donne le champ libre. Que ceux qui préfèrent les hypothèses matérialistes développent leur thèse par tous les moyens, aussi loin que cela leur est possible ; mais voyons ce que nous pouvons faire dans le domaine psychique, et voyons lequel des deux doit être le vainqueur. Nos méthodes sont en réalité les mêmes que les leurs ; c'est le sujet d'études qui diffère. Il ne faudrait pas que les deux parties en viennent à se quereller pour cette tentative.

Bien que je parle *ex cathedra*, comme l'un des représentants de la science orthodoxe, je ne m'abstiendrai pas d'une note personnelle, résumant le résultat de trente ans d'expérience dans l'investigation psychique — investigation commencée par moi sans aucune prédilection pour ces études, et même avec l'hostilité habituelle. Ce n'est pas le cas d'entrer ici en des détails ou de discuter des faits qui sont bannis par la science orthodoxe, mais je ne puis pas oublier que ce qui est dit du haut de cette chaire n'est pas une production éphémère, puisqu'il reste et devra être soumis aux critiques des générations futures, dont les connaissances ne peuvent qu'être inévitablement plus complètes et plus vastes que les nôtres. Votre Président ne devrait donc pas être complètement lié par les chaînes de l'orthodoxie de l'heure actuelle, ni tenu de se conformer aux croyances acceptées par notre époque.

« LA PERSONNALITÉ PERSISTE AU-DELA DE LA MORT CORPORELLE »

Pour rendre justice à moi-même et à mes collaborateurs, il me faut causer quelque ennui à mon auditoire actuel, non seulement en affirmant notre conviction que des faits considérés maintenant



comme occultes peuvent être examinés et ordonnés par des méthodes scientifiques, appliquées soigneusement et avec persistance, mais aussi en allant plus loin, et en disant, très brièvement ailleurs, que les phénomènes examinés ainsi m'ont convaincu que la mémoire et les affections ne sont pas limitées à cette combinaison avec la matière par laquelle seulement elles peuvent se manifester ici et maintenant, et que la personnalité persiste au-delà de la mort corporelle.

Les preuves que nous avons recueillies tendent, à mon avis, à nous montrer que l'intelligence désincarnée, en certaines conditions, peut communiquer avec nous du côté matériel, en venant ainsi indirectement à la portée de notre connaissance scientifique ; et que nous pouvons espérer parvenir graduellement à atteindre quelque compréhension de la nature d'une existence plus étendue, peut-être éthérée, et des conditions réglant les rapports à travers l'abîme. Un corps d'investigateurs sérieux vient de débarquer sur les côtes traîtresses, mais prometteuses, d'un nouveau continent. Oui, et il y a encore quelque chose à dire. Les méthodes scientifiques ne sont pas la voie unique pour parvenir à la vérité, bien qu'elles soient notre voie. « *Uno itinere non potest perveniri ad tam grande secretum* ».

LES PROPHÈTES DE LA NOUVELLE ÉPOQUE

Beaucoup de savants se sentent encore d'une humeur batailleuse envers la théologie, par suite du dogmatisme exagéré que nos prédécesseurs rencontrèrent et eurent à surmonter jadis. Ils devaient lutter pour la liberté de chercher la vérité de la façon qui leur convenait ; mais la lutte a été d'une triste nécessité, et ne fut pas sans laisser quelques mauvais effets. Parmi ces derniers, il y a ce manque de sympathie, voire même cette hostilité éventuelle pour des formes plus spirituelles de la vérité. Nous ne pouvons réellement et sérieusement supposer que la vérité a quelques siècles seulement. L'intuition prescientifique du génie — des poètes, des prophètes et des saints — eut une valeur suprême, et la pénétration de ces voyants inspirés dans l'investigation du cœur de l'univers a été profonde. Mais les suiveurs, les Scribes et les Pharisiens, quel que soit le nom qu'on leur donne, n'eurent pas cette intuition, mais seulement une obstination vicieuse et folle, et les prophètes d'une époque nouvelle ont été lapidés.

Maintenant enfin, nous, hommes de la nouvelle époque, nous avons été victorieux, et les pierres sont plutôt entre nos mains. Mais ce serait folie pour nous d'imiter l'ancienne attitude ecclésiastique. Ne tombons point dans l'ancienne erreur de croire que notre voie pour explorer les profondeurs multiformes de l'univers est l'unique, et que toutes les autres sont sans valeur et erronées. L'univers est plus vaste que nous ne pouvons le concevoir, et aucune méthode de recherche n'épuisera ses trésors. Hommes et frères, nous sommes les dépositaires de la vérité de l'univers physique, scientifiquement exploré ; gardons fidèlement notre dépôt.

La vraie religion a ses racines dans le tréfonds du cœur de l'humanité, et dans la réalité des choses. Nous ne devons pas nous surprendre de ne pas parvenir à la saisir par nos méthodes ; les actes de la Divinité ne se révèlent à aucun sens spécial ; ils ne constituent qu'une révélation universelle, et nos méthodes sont, comme nous le savons, impuissantes à découvrir une uniformité complète. Il y a ici un principe de relativité ; par conséquent, lorsque nous ne rencontrons pas quelque défaut, quelque dissonnance, quelque changement, rien ne répond en nous ; nous sommes sourds et aveugles à la grandeur, à la grandeur immanente qui nous entoure, si nous ne possédons pas l'intuition nécessaire pour reconnaître dans le tissu de l'existence, alors qu'il sort constamment du métier dans un progrès infini vers la perfection, le vêtement toujours plus ample d'un Dieu transcendant.

Voici, maintenant, quelques commentaires des principaux journaux anglais sur le discours du Recteur de l'Université de Birmingham :

Le *Times* : « L'impressionnant discours prononcé hier par Sir Oliver Lodge est une protestation contre l'arrogance. »

Le Daily Express : « La religion et la science, antagonistes au siècle dernier, s'entendent maintenant pour affirmer les mêmes grandes vérités fondamentales de l'humanité. Le discours de Sir Oliver Lodge est une déclaration plénière contre le matérialisme cru et inimaginatif qui abrite ses négations derrière les jupons de la science. »

Le Standard : « Que nous soyons d'accord ou non avec les déductions des recherches psychiques de Sir Oliver Lodge, nous l'approuvons entièrement lorsqu'il dit : « La science peut ne pas être capable de révéler la destinée humaine, mais elle ne devrait certainement pas chercher à l'obscurcir. »

Le Morning Post : « L'on peut ne pas être toujours en communauté d'idée avec le président de la British Association, mais il est hors de doute que « les études scientifiques n'ont pas épuisé la connaissance de l'univers. »

Le Globe : « Le discours tout entier de Sir Oliver est un plaidoyer en faveur de la liberté d'investigation dégagée des entraves d'une science conventionnelle. C'est la justification du nouvel agnosticisme scientifique. »

La Westminter Gazette : « Le discours de Sir Oliver Lodge a répondu à l'attente générale. Nous avons fait du chemin depuis quarante ans. Nous avons vu périr nombre de « lois » scientifiques déclarées immuables.

« La science doute d'elle-même. La réception favorable faite à la théorie de « l'au-delà » dans les cercles scientifiques prouve que le vieux conflit entre la science et la religion n'existe plus...

« Les controverses vont faire rage, et la sensation produite par ce discours est véritablement « immense ».

Discussion sur les « Correspondances-Croisées »

Paris-Wimereux

Cher Docteur Geley,

Vous voulez bien me demander ce que je pense d'un cas nouveau de communication croisée que vous avez présenté à la S. U. E. P. le 20 décembre 1913 et je suis très heureux de vous dire qu'il mérite par sa nouveauté même d'exciter au plus haut point l'intérêt des chercheurs. Il se distingue visiblement des cas obscurs et compliqués présentés à la *Society for Psychical Research* ; il frappe par sa simplicité. Espérons qu'il inaugure une longue série.

Faut-il aller jusqu'à dire que l'on y assiste à l'événement qui serait le plus considérable de l'histoire humaine : la première communication authentique avec un citoyen de l'autre monde ; que jusqu'à présent l'on pouvait toujours objecter la transmission de pensée, tandis qu'ici la preuve est faite que les communications viennent d'un esprit étranger à notre monde ?

Je ne le crois pas. D'abord pour des raisons générales comme celles-ci : comment tant de siècles ont-ils pu s'écouler sans qu'un « esprit » ait eu l'idée de faire cette expérience ? Lorsque dans la Bible nous lisons l'histoire de Moïse, la mise en scène sublime du Mont Sinaï, nous comprenons que dans un pareil décor, devant un peuple assemblé, un Dieu puisse se manifester. Mais ici qu'ils sont mesquins les petits moyens qu'inventent les esprits ! Qu'il est singulier, le choix de ce texte, pour un texte qui doit être à jamais mémorable, le choix de cette histoire de biches et de courtisanes !

Vous avez, avec beaucoup de raison, fait remarquer la grande différence qui sépare l'esprit septentrional de l'esprit français. Mais lorsqu'on est désincarné, des différences de nationalité continuent donc à exister ? On garde son caractère, je comprends cela. Car si l'on n'avait plus sa personnalité, que signifierait la survivance ? Mais ce que je ne comprends plus, c'est la continuation de différences d'opinion sur un point qui devient un fait : la réincarnation. Comme l'a remarqué M. Maxwell, il est singulier que les esprits de race anglo-saxonne ne soient pas d'accord sur ce point avec les esprits de race latine.

Je vous entends me répondre : « Tout cela, c'est de la négation : avez-vous quelque chose à mettre à la place de l'hypothèse spirite ? Quelle est, croyez-vous, l'intelligence qui a dicté aux médiums leurs écrits ? Nous n'avons pas à imaginer la Nature suivant nos goûts. La voix qui sort du buisson sur la montagne, au milieu du tonnerre et des éclairs, c'est très beau. Mais un tout petit fait d'apparence très vulgaire peut au savant dévoiler une des grandes lois de la Nature (la chute de la classique pomme de Newton, la contraction des pattes de grenouille de Galvani ».

Evidemment. Mais ce qui me choque c'est que dans l'autre monde les grands génies deviennent très bêtes, ou bien ne disent plus rien, alors que, se trouvant au sein du mystère, ils devraient nous initier et dire tous la même chose.

Quelle est l'intelligence qui a dicté aux médiums leurs écrits ? Pour répondre aussi complètement que possible, c'est-à-dire pour bien montrer que c'est dans la subconscience de Mᵐᵉ de W., que nous devons chercher l'origine des phénomènes, il faudrait pouvoir faire l'histoire de cette subconscience. J'ai un souvenir vague, il est vrai, mais pourtant je ne crois pas me tromper en vous disant que Mᵐᵉ de W. a eu, il y a... une quinzaine d'an-



nées (?) des communications, très longues, très suivies d'un mort qui lui était cher. J'appelle cela de la médiumnité. Du reste pour collaborer à une expérience de transmission de pensée, pas plus que pour consulter une somnambule (c'est-à-dire pour que votre pensée soit lue par un médium, votre pensée subconsciente) vous n'avez pas besoin d'être médium vous-même. Vous vous rappeliez la célèbre comparaison de Myers, des deux consciences, avec le spectre solaire, au centre les rayons visibles et à droite et à gauche deux vastes régions occupées par toute une série de rayons obscurs, mais riches en propriétés d'une très grande importance. Les médiums sont des individus chez qui les marges obscures sont encore bien plus étendues que chez l'individu normal. Mais, je le répète, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de supposer une véritable médiumnité chez Mme de W.

Comme tout le monde, elle rêve, et l'on sait que bien souvent c'est la nuit, en dormant, que nous faisons nos plus utiles réflexions. Nous les oublions au réveil ; elles n'en sont pas moins là, tapies dans les recoins du cerveau, et lorsqu'elles reviendront au grand jour nous serons surpris de leur soudaineté ; les médiums les aperçoivent dans leurs cachettes parce qu'ils sont des yctalopes qui voient d'autant mieux que ce qu'ils regardent est moins éclairé. Rappelez-vous le cas si instructif du Dr Osty, p. 308, *Annales*, Octobre 1913.

Donc une nuit, Mme de W. aurait imaginé en rêve cette expérience extrêmement ingénieuse d'un esprit cherchant à démontrer son existence au moyen d'une communication sur n'importe quoi où seraient découpés et enlevés des morceaux qui seraient écrits par un médium à distance. Puis ce rêve comme tant d'autres reste enseveli sous tout ce qui survient d'autres pensées dans la vie courante. Mais la vie d'une telle pensée subliminale n'en est pas moins très puissante. Et c'est à l'occasion de quelques séances où une réciproque transmission mentale s'est merveilleusement produite entre deux médiums (1) qu'elle a agi sans aucune intervention volontaire ni consciente de Mme de W. Elle a été l'invisible partition sur laquelle se guidaient les deux exécutants. Voici que l'un des deux s'arrête. Est-il nécessaire de supposer un signal du chef d'orchestre ? Ou si vous voulez les mesures que l'un a passées et que l'autre a aussitôt lues étaient-elles marquées d'avance ? Je ne sais pas. Je crois seulement que le second suivait, sentait ce que faisait le premier, et a continué aussitôt qu'il a senti l'arrêt. Pourtant ? Non ! le contraire est peut-être plus vraisemblable à cause des *reprises*. Les mesures à passer ont plutôt dû être nettement marquées dans l'esprit de la dormeuse au moment déjà du rêve initial qui s'est ensuite pendant les séances si admirablement matérialisé.

Dans une séance ordinaire de typtologie, l'automatiste lit sans s'en douter ce qui se trouve dans un autre esprit. Ici ce qui serait nouveau c'est qu'ils sont peut-être deux lecteurs dont l'un lit pour ainsi dire sur l'épaule de l'autre.

Il y a dans Aksakoff, p. 479, une longue conversation entre un jeune homme et une jeune fille endormie qui déjà pouvait faire prévoir jusqu'à quel point un jour la télépsychie pourra aller. Je ne connais pas un autre exemple où l'intercommunication de deux esprits ait été poussée aussi loin. Pendant une grande heure demandes et reprises se sont succédées comme entre deux personnes qui se seraient entretenues par des moyens normaux. Tour à tour Gustave B. et Sophie S. percevaient chacun les phrases de l'autre, savaient chacun quand l'autre s'arrêtait. La différence avec le cas nouveau, c'est que Mlle R. et Mme Z. ne sont, je crois, ni l'une ni l'autre l'auteur du « petit conte bébête ». Peut-on affirmer qu'il est lu simultanément dans la subconscience de Mme de W. par les deux médiums ? Ou bien n'est-il entièrement connu que de la subconscience de Mlle R. qui arrête d'écrire lorsque le personnage de rêve Roudolphe lui dit d'arrêter et, aussitôt qu'elle arrête, dicte-t-elle le morceau de phrase à Mme Z. C'est encore plus possible. Mais, de toute façon, il me semble beaucoup plus vraisemblable d'attribuer l'invention du texte et du personnage Roudolphe à la subconscience de Mme de W., à cause de la culture supérieure de celle-ci et de ses connaissances en psychisme. C'est Mme de W. et non pas Mlle R. qui, depuis longtemps, connaît les expériences anglaises de Mesdames Piper, Holland et Verrall, et a pu, en rêve, imaginer un moyen de les surpasser.

Avec cette hypothèse, il n'y a pas précisément préparation volontaire ni même direction. Le rêve s'est communiqué à l'inconscient du médium, tout à fait à l'insu de Mme de W. dont la conscience normale n'aurait jamais été avertie de son

---

(1) Prière de relire à ce sujet ce que je disais en 1905 (*Annales des Sciences Psychiques* p. 360. « Une méthode qui pourrait réussir consisterait à *accorder* deux médiums ... etc. » Je recommandais la régularité des heures de séances, la similitude si possible du genre de vie, l'observation de l'orientation, le choix du lieu, le séjour des médiums dans deux îles que ne séparerait que la mer, car on ne peut se défendre de croire que la multiplicité des influences doit nuire... Remarquez qu'ici un des deux médiums était au bord de la mer. En plus de la simplification des vibrations humaines, ce voisinage a peut-être une bonne influence sur les médiums, puisqu'il en a une bien connue sur les gens simplement nerveux ?

existence si les expériences n'avaient pas eu lieu. On comprend ainsi que pendant les séances, Mme de W, n'a pas plus besoin de se dédoubler, ni sortir de son état normal que ne le fait un consultant chez une somnambule lorsque celle-ci lui révèle des choses qu'il a totalement oubliées, *qu'il peut même n'avoir jamais connues que subliminalement, qu'il ignore totalement, supraliminalement*.

Comme il arrive souvent c'est en désirant une chose qu'on en trouve une autre. En *désirant* vivement, — je ne dis pas du tout en cherchant avec toute sa réflexion, toutes ses facultés normales, une preuve de survie par le moyen des correspondances croisées, Mme de W. peut se vanter d'avoir réalisé une des plus belles et des plus complètes expériences de télépsychie qui aient encore jamais été faites. Elle montre la bonne voie : c'est par l'accord de deux médiums comme celui réalisé entre Mlle R. et Mme Z. que l'on arrivera à la télépsychie parfaite. On causera d'un antipode à l'autre aussi facilement que dans un salon.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

Marcel Mangin.

P.-S. — Sur le moment où le rêve de Mme de W. a eu lieu il est, cela va sans dire, impossible de rien préciser. J'ai eu tort sans doute de le placer avant les expériences. Il serait plus naturel de le placer *après* les premières expériences et de le supposer suggéré par elles. — M. M.

Je remercie très sincèrement M. Mangin d'avoir bien voulu donner son avis sur les expériences de Wimereux. L'opinion du psychiste le mieux documenté, peut-être, sur la question de la télépathie, le mieux au courant de ses ressources et de ses modalités, était en effet particulièrement bonne à connaître.

Or, que ressort-il du plaidoyer si ingénieux et si complet de M. Mangin en faveur de l'hypothèse télépathique ? Il en ressort surtout la preuve de l'extrême complication de cette hypothèse appliquée aux correspondances croisées, la démonstration lumineuse de toutes les difficultés que soulève son acceptation.

M. Mangin semble l'avoir si bien compris qu'il a eu recours à un argument absolument inattendu:

Les expériences de Wimereux, dit-il, ne sauraient être données comme « l'événement le plus considérable de l'histoire humaine, la première communication authentique avec un citoyen de l'autre monde... » comme une sorte de révélation comparable à celles du Mont Sinaï ! Sans doute ; *mais une pareille prétention ne ressort ni des faits eux-mêmes, ni des commentaires que j'en ai donnés*. Je n'ai jamais vu, dans ces expériences, qu'une contribution nouvelle, extrêmement frappante et intéressante, mais cependant modeste, à l'étude complexe des correspondances croisées. Je les ai présentées simplement comme des faits inédits, dignes, à tous points de vue, d'être enregistrés dans les annales du métapsychisme, et j'ai déclaré formellement m'abstenir de toute conclusion explicative, précise et prématurée. Dans la pensée de Mme de W. elle-même, j'en suis sûr, il n'y avait pas place pour une interprétation aussi solennelle des résultats obtenus. Elle n'y voyait certainement, suivant l'expression d'Aksakoff qu'une « pierre apportée à l'érection du temple de l'esprit. »

Cela dit, je ne discuterai pas l'argumentation de fond de M. Mangin. Au lecteur qui aura là les arguments présentés de part et d'autre de se faire une opinion raisonnée. En ce qui me concerne, je n'ai, pour le moment, rien à retrancher, rien à ajouter à ce que j'ai dit.

Dr G. Geley.

Une expérience concluante avec le chien Rolf

Une nouvelle expérience, conçue de façon à exclure toute cause d'erreur involontaire, vient d'être exécutée à Bergzabern avec le fameux chien Rolf. L'expérience, qui eut pour acteurs et témoins Mme Mœkel, M. le Procureur Dr Ritterspacker et M. le Dr Lindeman, consistait en ceci :

Mme Mœkel, un soir, se rendit à la « Waldmuhle », maison de santé située à cent pas environ de sa villa, et séparée de celle-ci par un jardin très touffu et un potager. Rolf demeura dans la villa de Mme Mœkel, où M. Ritterspacher se présenta après le départ de Mme Mœkel. La femme de chambre de Mme Mœkel lui amena Rolf ; alors M. Ritterspacher montra au chien un objet, *que*

l'animal devait ensuite décrire à Mme Mœkel, en présence du Dr Arno Lindeman, à la Waldmulhe, tandis que M. Ritterspacher resterait à la villa. Après que Rolf a vu l'objet, on le remet aux mains de la femme de chambre, qui conduit directement Rolf à sa maîtresse. Il est à remarquer que M. Ritterspacher n'avait pas vu la femme de chambre avant ce moment. Celle-ci ne savait rien de ce qu'on avait montré à Rolf, étant restée durant la présentation de l'objet, et sur le désir formel de l'expérimentateur, dans la cuisine d'où l'on ne peut ni voir ni entendre ce qui se passe dans la



ROLF promené par la charmante fillette de Mme Mœkel

chambre de l'expérience ; tout ceci exclut donc la possibilité d'une intelligence quelconque entre Mme Mœkel et la femme de chambre.

Rolf arrive donc en cet équipage à la Waldmulhe, où il est remis à Mme Mœkel en présence du Dr Arno Lindeman et de sa femme, sans qu'aucune communication concernant d'une façon quelconque l'objet montré à Rolf se soit produite.

Lorsque le chien, tout à coup transporté dans cette ambiance qui lui était étrangère, se fut un peu tranquillisé, on lui posa cette première question :

Madame Mœkel. — As-tu grogné?

— Oui, répondit Rolf par des coups frappés sur le sous-main tendu par sa maîtresse.

Le chien ne montra ensuite aucune volonté de répondre ; enfin, après de longues exhortations, il se décida à répondre à la question: « Qu'est-ce que c'était? » par:

6	2	11	6	13	7	3	11	18	11	4	6
n	o	g	n	i	b	r	g	u	g	a	n

— Est-ce complet?

Rolf. — Oui.

En bon allemand cela veut dire:

No, gehn über! guck! an. (Traduction: *Non; allez-y voir!*)

Madame Mœkel. — Rolf n'est pas gentil; veux-tu nous dire cela tout de suite?

Rolf. — Non.

Sur une nouvelle exhortation énergique de sa maîtresse, Rolf donne les chiffres suivants:

5	13	7	13	16	5	2	5
l	i	b	i	s	l	o	l

— Est-ce complet?

Rolf. — Oui.

En bon allemand: *Lieb ist Lol (Lol est aimable).*

Le chien ne se décide à nommer l'objet que lorsque la menace du fouet vient briser sa résistance obstinée.

Il frappe :

10	14	2	5	9	13	11	12	13
ei	k	o	l	d	i	g	h	i
6	5	5	2	5	93	12	76	
n	l	l	o	l	dr	h	bn	

ce qui signifie: *Ein goldig Hühnel Lol der haben* (Un petit poulet doré, Lol [veut] l'avoir).

Madame Mœkel. — As-tu voulu dire: Petit poulet doré?

Rolf. — Oui.

Madame Mœkel. — Ne nous as-tu pas induits en erreur?

Rolf. — Non.

Mme Mœkel, M. et Mme Lindeman se rendirent alors à la maison de Mme Mœkel et firent connaître la réponse du chien à M. le Procureur Dr Ritterspacher; après quoi ils apprirent que celui-ci avait réellement montré à Rolf un oiseau aux plumes dorées, comme on en donne aux enfants pour jouer. De même la première réponse à la question: « As-tu grogné? » fut trouvée exacte ; Rolf avait même légèrement mordu M. Ritterspacher, qui avait essayé de le saisir.

MM. le Procureur Ritterspacher et le Dr Arno Lindeman, par deux témoignages différents, confirment en tout et pour tout la version ci-dessus de l'expérience.

Quelques épisodes remarquables

de la clairvoyance du « Professeur Akldar »

Paris, 4 Juin 1914.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

J'ai lu avec le plus vif intérêt l'article du Dr Schottelius dans le Numéro de Mars 1914 des *Annales des Sciences Psychiques.*

Les lectures de pensée de H., alias Prof. Akldar, telles qu'elles sont décrites par M. Schottelius sont déjà très remarquables, mais il intéresserait certainement vos lecteurs d'apprendre que j'ai assisté à des expériences beaucoup plus extraordinaires du clairvoyant H.

Il y a deux ans, un de mes amis, M. R., Directeur d'une grande Banque, me raconta que H. avait lu des billets pliés et repliés sans les voir et écrits hors de sa présence. M. R. me trouvant sceptique, invita le clairvoyant à déjeuner pour le lendemain en compagnie d'un autre banquier, M. E., à l'Hôtel Ritz.

Après le déjeuner, M. E. et moi-même allâmes dans le salon de conversation, éloigné d'au moins 30 mètres du restaurant, où H. resta avec le Directeur R.

Nous écrivîmes deux billets, les pliâmes. H. entra dans le salon et, sans hésiter, me dit : « Le papier qui se trouve dans votre main droite porte telle chose, écrite par M. E. ; celui que vous avez dans la gauche, telle chose écrite par vous ». Et continuant avec M. E., il lut sans autre hésitation ce que contenaient les billets qu'il avait dans ses mains.

Vous pensez si j'étais émerveillé.

J'invitai H. à dîner pour le lendemain et priai par dépêche un de mes amis, M. H. R., Professeur à la Faculté de Médecine de Paris et Membre de l'Académie de Médecine, d'assister au dîner, auquel je conviai également le Dr P. H. et un ami, M. E. R.

Le Professeur Akldar vint et nous intéressa tous par ses récits. Il nous parla de ses voyages aux Indes et tout cela sans la moindre trace de charlatanisme.

Après le dîner, Mme Z. et le Professeur H. R. écrivirent chacun sur deux papiers. Akldar nous dit que le soir il était moins bien disposé pour les expériences que le jour. Cependant, aussitôt entré dans la pièce où étaient Mme Z. et le Professeur H. R., il dit : « Madame, vous avez écrit en Anglais » (et il cita sans hésiter les vers de Lord Byron écrits par ma femme), « sur l'autre papier il y a telle chose ; et vous, Professeur, vous avez écrit en latin » — et il cita les vers de Lucrèce que mon ami avait écrits et la phrase française qui se trouvait sur le quatrième papier.

Le lendemain, j'eus l'occasion d'en parler à un ami Hindou, M. R. D. T., de Bombay, et à sa femme.

Il se moqua de moi. — « Comment, me dit-il, pouvez-vous croire à ces calembredaines ; j'ai vu les fakirs aux Indes et je vous affirme qu'ils ne font que des trucs ».

Je l'invitai à déjeuner avec Akldar pour le lendemain.

M. R. D. et sa femme écrivirent pendant longtemps ; Akldar entra dans la pièce où nous nous trouvions et leur dit : « Je ne sais pas ce que vous avez écrit; mais donnez-moi un papier » — et il se mit à dessiner et nous remit plusieurs lignes d'écritures goodjirama — et plusieurs lignes d'écriture persane. On déplia le papier sur lequel M. T. et sa femme avaient écrit : il ne manquait pas un point, pas un trait aux copies d'Akldar!

Mon ami R. D. T. n'en a pas dormi pendant huit jours. Voici des faits dont peuvent témoigner toutes les personnalités mentionnées dans mon récit.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

S. Z.

Nous connaissons le Monsieur qui nous a écrit cette lettre et dont nous ne publions que les initiales du prénom et du nom. Il occupe une position en vue dans la finance, à Paris, et serait probablement disposé à se faire connaître à toute personne qui le lui demanderait, par notre intermédiaire, pour autre chose que par pure curiosité. — *N. de la R.*



Comment on pourrait capter la substance extériorisée par le médium Eva C.

Monsieur le Directeur,

Les *Annales des Sciences psychiques* ont publié des articles très importants au sujet des expériences de Mme Bisson avec son médium Eva.

Des polémiques assez violentes se sont produites à propos de la réalité des images fantômales perçues par les assistants et photographiés. Il m'a semblé qu'il était impossible, dans ces expériences de Paris, de mettre en doute la parfaite bonne foi de Mme Bisson et de son médium Eva, qui, il faut le reconnaître loyalement, s'est plié à toutes les exigences d'un très rigoureux contrôle, sans qu'elle ait été prise en fraude.

Les adversaires de Mme Bisson ont également mis en doute la réalité de cette substance curieuse, qui paraît sortir de son corps, et qui est ensuite résorbée en ne laissant que des traces d'humidité.

Le but de cette lettre serait de proposer un moyen expérimental nouveau, afin d'essayer de capter cette substance inconnue et d'en permettre ensuite l'analyse, si cela est possible.

Au sujet des substances, que le corps des médiums dits « à matérialisation », extériorise, j'ai publié dès le début, qu'elles devaient contenir une certaine quantité de substances matérielles empruntées au corps du sujet, et notamment de l'eau ou de la vapeur d'eau, car déjà des traces humides avaient été observées à la suite de la formation de ces formes que le savant Ch. Richet avait appelées *des ectoplasmes*.

J'ai supposé que ces substances extériorisées devaient être de nature fluidiques, et je les avais appelées « *des substances éthéroïdes* » à cause de leurs mélanges avec de la matière du corps.

En tout cas, quelle que soit la nature de ces substances, il serait très important d'essayer d'être fixé sur leur nature physique, et le cas si curieux du médium Eva paraît se prêter particulièrement aux essais ou recherches que je vais indiquer.

Dans une polémique fort courtoise que j'ai eue avec M. Alhaiza, directeur de la revue *Fouriériste* « *La Rénovation* », ce philosophe ne voulut pas admettre, que des formes réelles, *c'est-à-dire limitées dans l'espace et formées d'une substance extériorisée quelle qu'elle soit*, puissent sortir du corps d'un médium et réaliser des figures, prendre des aspects, que je n'ai pas à interpréter dans cet article.

Après avoir produit mes arguments, je poursuivais ainsi : (Extrait de la *Rénovation*, n° de Mars 1914) :

... Que peuvent donc être ces substances nuageuses qui sortent du corps du médium ou qui nous apparaissent ?

Elles sont insaisissables, elles traversent tout, elles rentrent parfois dans le corps après en être sorties, etc., *et n'ont nullement les propriétés ordinaires de la matière que nous connaissons.*

Autrement, il y a longtemps, comme je l'ai proposé déjà, que quelqu'un, muni d'un gros ballon, armé d'un robinet et où l'on aurait fait le vide, aurait capté cette substance, (celle qui s'échappe du corps), pour l'analyser. En ouvrant le robinet, cette substance, en effet, s'y précipiterait si elle était de la substance matérielle ordinaire, (ou en tout cas capable d'être captée) (1).

Certes, je pense que dans le cas du médium Eva, les circonstances sont cette fois les plus favorables qui se soient encore présentées aux physiciens pour réaliser cette expérience..

Le ballon ayant été pesé d'avance et pesé après la captation de la substance, on pourrait déjà savoir s'il s'agit d'une substance plus ou moins pesante.

Avec le spectroscope, et avant d'ouvrit le robinet pour faire passer la substance dans une éprouvette plongée dans un bain de mercure, on pourrait se livrer à toutes les expériences spectroscopiques que l'on peut faire en pareil cas à travers le verre du ballon.

Ensuite, ayant adapté un manomètre au robinet du ballon, on pourrait constater si cette substance se dilate sous l'action de la chaleur, etc., etc., enfin se livrer à toutes sortes d'expériences que les chimistes et physiciens font en pareils cas.

Se procurer un ballon de un ou deux litres dans lequel on aurait fait le vide, est une opération banale et n'offre aucune difficulté.

(1) Pour les lecteurs qui seraient désireux de se référer au texte original de la *Renovation* la direction de cette revue est 90, *rue des Caillots, à Montreuil-sous-Bois* (Seine-et-Oise).



Quand la substance, qui est visible sur le maillot de Mlle Eva, sortira, rien ne sera plus facile que d'approcher l'ouverture du robinet de cette substance, et d'ouvrir aussitôt le robinet.

Quant à savoir ce qui se passera ensuite, si la substance captée ne traversera pas le verre du ballon, etc., seule l'expérience pourra nous renseigner et nous fixer.

Je pense qu'au milieu de toutes ces discussions il était intéressant d'indiquer un moyen pratique permettant de tenter l'analyse de la substance mise en doute par des adversaires, et tel est le seul but de cette lettre.

Le Docteur von Schrenck-Notzing, renseigné par cet article, pourra de son côté tenter également l'expérience de captage que je viens d'indiquer.

LE GOARANT DE TROMELIN.

Mlle Hélène Smith

photographie les « fluides » qu'elle dégage ?

Dans notre numéro de Janvier dernier, nous avons parlé du dernier tableau médiumnique de Mlle HÉLÈNE SMITH : « Judas ». Les journaux genevois nous apportent du nouveau au sujet du célèbre médium. Voici, en effet, ce que raconte l'*Express de Genève* du 16 Mars :

Quand, au mois de Juillet 1913, le tableau de Judas commença, Hélène Smith eut l'heureuse idée de photographier la toile après chaque séance afin d'avoir ensuite, par les clichés successifs, l'histoire entière de son tableau. Comme celui-ci touchait à sa fin — on était au 7 Novembre — Mlle Smith s'aperçut avec chagrin que les deux derniers clichés tirés avaient été victimes d'un accident de manipulation, et qu'ainsi la collection ne serait pas complète. Or, le jour suivant, au cours de la séance, il se passa ce fait inattendu et dont la découverte stupéfia l'auteur le tout premier : au lieu de peindre, Mlle Smith se mit à effacer le travail des dernières séances. Les jours qui suivirent, même chose : le 17 Novembre, le tableau était redevenu tel que le montrait le dernier cliché réussi ; la barbe, la moustache, les larmes, une corde que Judas portait sur la tête, tout avait disparu, effacé en quelques jours par Hélène Smith (toujours en état d'inconscience absolue, bien entendu)... et le tableau reprit son cours pour se terminer en décembre. Cette fois, la série des clichés était au complet.

Ce phénomène de régression s'explique d'ailleurs selon nous — sans hypothèse supranormale par la violence de la déception d'Hélène Smith à la vue de ses clichés inutilisables, déception qui a fait naître en elle le désir également violent de remédier à l'accident et par suite l'a déterminée à effacer, dans son état second, une partie du tableau pour la recommencer ensuite. Un fait analogue — infiniment moins compréhensible, celui-là, et capable, s'il pouvait être vérifié authentique, d'ébranler certaines de nos notions les plus solides — se produisit pendant l'exécution du dernier portrait.

Commencé le 4 Avril de cette année, ce portait représentait la fille de Jaïrus un personnage du Nouveau-Testament. Ainsi qu'elle l'avait fait pour Judas, Mademoiselle Smith prit un cliché après chaque séance. Les yeux, puis le crâne, puis la tête entière apparurent tour à tour. Puis vint le buste. A ce moment, Hélène Smith constata que le dernier cliché de la tête était endommagé, taché, hors d'usage. Cette pensée, nous dit-elle, la poursuivit toute la journée. Or le lendemain, en pénétrant dans la chambre où était le tableau, il lui sembla, à son grand étonnement, que les brouillards lumineux qu'elle apercevait comme de coutume au moment des séances, prenaient, aux alentours du tableau, une forme définie, qu'au lieu de flotter dans toute la chambre, informes et mouvants, ils masquaient exactement le buste, laissant visible la tête seule.

... L'appareil était là chargé. Aussitôt Mlle Smith prit un cliché ; développé, on ne vit que la tête, alors qu'au moment de la photographie, le buste existait indéniablement sur la toile. On conçoit la satisfaction d'Hélène Smith : d'abord, le cliché détruit était miraculeusement remplacé, et surtout était démontrée — pour elle — l'existence réelle, objective, de ces brumes lumineuses qu'elle appelle ses « fluides » et qui lui apparaissent depuis que son œuvre a commencé, emplissant la chambre de leur masse flottante, irisée parfois, toujours baignée d'une lumière indécise...

Deux jours après, l'*Express de Genève* revenait sur la question, en exposant les expériences qui auraient été faites, avec succès, pour mieux constater la réalité de ces « fluides » au moyen de la photographie, en éliminant les causes possibles



d'erreur : lumière différente au moment des diverses photographies, pose plus ou moins grande, etc. Malheureusement, ces expériences furent faites — dit le journal genevois — par Mlle Hélène Smith elle-même, « en présence d'un témoin », dont le nom n'est d'ailleurs pas dit. Ce manque de contrôle ne permet pas qu'on attache beaucoup de valeur, pour le moment, à ces expériences, d'autant plus à un moment où même l'organe du principal groupe spirite génevois proteste contre l'insuffisance des preuves qu'on donne des phénomènes se produisant par l'intervention de Mlle Smith.

La *Revue Suisse des Sciences Psychiques* publie en effet des articles de M. Léon Martin, son directeur, concernant le nouveau tableau « Judas », de Mlle Hélène Smith, et l'opuscule qu'y a dernièrement consacré M. H. Cuendet, ancien vice-président de la Société d'Etudes Psychiques de Genève.

M. Martin se plaint que ce nouveau travail de M. Cuendet soit aussi dénué de preuves et d'indications de contrôle que les travaux précédents de cet auteur concernant le même sujet.

Nous ne pensons pas en effet, — dit M. L. Martin — que l'on considère comme sérieux ce pseudo-contrôle constitué par la suite des clichés pris après chaque séance. En présence de quelques amis, une personne a démontré que le processus indiqué pour la confection des tableaux, ne constituait pas en réalité une difficulté insurmontable ni même sérieuse.

M. H. Cuendet ne nous donne qu'une légende gracieusement présentée, construite sur les seules indications fournies par le sujet. Cependant si l'on s'en tient à cette légende, le sujet en question nous paraît agir sous la pression d'une autosuggestion très forte et cet état ressort nettement de l'incident des clichés ne donnant rien au développement, amenant l'autosuggestion d'effacement et de reconstitution progressive du tableau.

Cela réduit considérablement l'importance de cette série de peintures que la modestie si connue du sujet, se plaît à considérer comme *œuvre d'essence divine.*

Il est regrettable de constater une condition de choses qui amène les spirites eux-mêmes à employer pareil langage, et on ne peut s'empêcher d'exprimer le vœu que Mlle Smith, qui doit sa célébrité à la méthode scientifique avec laquelle l'a étudiée le professeur Flournoy, autorise de nouveau l'application d'un contrôle nécessaire à la constatation sérieuse de faits qui peuvent revêtir une importance considérable.

A propos des « Photographies de la Pensée »

de M. Ed. Duchâtel

Par suite d'une erreur dont on ne s'est aperçu qu'après coup, les différentes photographies présentées par M. Ed. Duchatel dans sa conférence du 2 Mai, ont été reproduites, en notre dernier numéro, telles qu'elles apparaissaient dans les négatifs — c'est-à-dire que l'image, au lieu d'être en blanc sur fond noir, était en noir sur fond blanc. La chose n'empêche point de se faire une idée exacte de la forme des figures, mais présente, naturellement au point de vue technique, le grave inconvénient de laisser supposer que l'image a été reproduite par un corps opaque interceptant une mystérieuse lumière qui frappait la plaque, tandis que l'image paraît produite comme par un pinceau lumineux (pour employer l'expression de M. Lemerle); en tout cas par une forme lumineuse, comme semble le supposer M. Duchâtel. Nous reproduisons ici une de ces photographies telle qu'elle se présente réellement dans le positif.

A ce sujet, nous avons reçu de M. Paul Lecour une curieuse photographie obtenue par M. Quénisset, astronome à l'Observatoire de Juvisy, en laissant un ver luisant se promener sur une plaque photographique. La phosphorescence de l'insecte



a impressionné le gélatino-bromure sur le trajet qu'il a parcouru et, aux points où il s'est arrêté, se trouvent des condensations de lumière — ces condensations qu'on voit aussi dans le dessin de la spirale obtenue par M. Duchâtel, grâce à la médiumnité de M. Sausse, et que M. Lemerle indiquait si bien comme semblant représenter les points d'arrêt du « pinceau lumineux », dont il avait parlé.



La photographie obtenue par M. Sausse.



Spirale tracée par un ver luisant sur une plaque sensibilisée.

Les Nouveaux Livres

L'Administration des Annales des Sciences Psychiques *se charge de procurer et envoyer les ouvrages annoncés dans cette rubrique aux personnes qui lui en adresseront la demande, accompagnée du montant de leur prix (pour les Départements et l'Etranger, augmentation du 5 % dans le prix du livre demandé).*

Dr Paul Joire : **Traité d'Hypnotisme Expérimental et de Psychothérapie. —** Deuxième édition revue et augmentée, avec 50 figures démonstratives. — (8 fr.).

Le fait que cet ouvrage est assez rapidement parvenu à sa deuxième édition prouve le succès qu'il a rencontré déjà auprès du public. En effet, nous serions embarrassés de pouvoir conseiller à nos lecteurs, désirant étudier l'hypnotisme d'une façon complète, un ouvrage aussi scientifique et cependant à la portée de tout le monde, aussi loin des fantaisies de certains magnétologues et pourtant ouvert aussi aux vérités n'ayant pas nécessairement toujours reçu l'estampille de la science officielle.

Cette nouvelle édition est enrichie surtout de quelques chapitres concernant la psychotérapie, ainsi que l'éducation pratique et l'entraînement technique de celui qui veut se livrer à cette branche de l'art de guérir.

Les quelques croquis démonstratifs qui illustraient la première édition, sont devenus, dans la seconde, de belles planches hors texte.

Aucun doute que cette deuxième édition de l'ouvrage du Président-fondateur de la Société Universelle d'Etudes Psychiques ne rencontre dans le public une faveur plus grande encore que la première.

L. Baudrit : **L'Evolution des Forces psychiques.** Avec 104 figures.

Une grande partie de ce livre, dans laquelle l'auteur examine l'analyse de la vie et la synthèse des forces psychiques, ne ressort que très



indirectement des études qui nous occupent. D'une façon générale on peut reprocher à M. Baudrit que, par suite d'une tendance naturelle de son esprit, facilement enthousiaste, il soit plutôt porté à accueillir et citer les idées d'autres auteurs, qu'à y trouver tout ce qu'elles ont de relatif, d'inexact et de contradictoire.

Nos lecteurs seront surtout intéressés par le chapitre consacré à l'*Ame*. En effet, M. Baudrit est amené par son étude de l'univers et de l'homme à admettre l'existence d'une partie spirituelle en nous ; il lui reconnaît les facultés que les psychistes, et les spirites même, lui attribuent.

« Les forces de ce monde et les forces survivantes ont donc été constatées scientifiquement — dit-il. — Ces observations ont une portée très haute ; elles attestent qu'il y a dans l'homme des puissances extraordinaires et inconnues qui sont à peu près nulles dans un état normal, mais qui se manifestent dans ses états anormaux. » Et — chose assez curieuse, il cite à ce sujet les paroles suivantes de Jean Jaurès, cet ancien professeur de philosophie, dans *Réalité* (page 416) : « Il y a en nous un Moi inconnu qui peut exercer une action directe sur la matière, soulever un corps étranger comme s'il était son propre corps, percer du regard l'opacité d'un obstacle et recueillir à distance, à travers l'espace, la pensée exprimée d'un autre ».

J. Maxwell : **Les Phénomènes Psychiques.** — Recherches, Observations, Méthodes. Préface de Ch. Richet. — (5e édition. — 5 fr.)

Cette nouvelle édition d'un ouvrage qui occupe une place proéminante dans la bibliographie métapsychique, a été augmentée par son auteur d'une Préface inédite, dans laquelle il expose, en quelque sorte, l'état de la question.

Depuis la publication de ce livre, douze ans se sont, en effet, écoulés. A vrai dire, M. Maxwell trouve que, si cette longue période de la vie humaine a vu des changements notables dans la manière dont les études psychiques sont accueillies par l'opinion, les progrès réalisés ne sont cependant pas tels qu'ils puissent expliquer ce changement favorable. Il trouve que les phénomènes physiques continuent à être observés en de mauvaises conditions ; qu'on doit surtout proscrire les séances obscures. On peut admettre que la lumière puisse gêner ces manifestations, mais en tout cas, elle ne les empêche pas. Or il ne faut pas oublier qu'à l'état actuel de la science, l'existence du phénomène est plus intéressant que son intensité. C'est donc vers les phénomènes les plus simples, mais les plus sûrs, que l'auteur voudrait voir orienter, pour le moment, les recherches.

Pour ce qui se rapporte aux phénomènes d'ordre intellectuel, M. Maxwell nous donne surtout dans sa nouvelle Préface un très intéressant historique des travaux de la *Society for Psychical Research*, en portant un jugement peu favorable sur ces « Correspondances croisées » vers lesquelles sont plus spécialement tournés, depuis quelques années, les efforts de la Société anglaise.

A. Porte du Trait des Ages : **Philosophie Moderne, basée sur l'Expérimentation.** — Essai résumant la Philosophie de M. de Tromelin. — (Prix : 2 fr. 50).

Cet ouvrage, qui a surtout pour but de faire connaître les idées de M. de Tromelin, l'occultiste bien connu, sur la philosophie et la cosmogonie, contient aussi un certain nombre de chapitres consacrés à des expériences médiumniques faites par des savants et des prestidigitateurs.

Georges Dauville : **En Cœloplane.** — (Prix 3 fr. 50).

Ouvrage bizarre, comme son titre même. Ce sont des discussions concernant surtout la philosophie de l'Evolutionisme, contenant certains aperçus nouveaux et intéressants et certaines idées scientifiques assez discutables. — Le tout exposé dans un style brillant et fantasque.

Dr J. Regnault : **Le Sang dans la Magie et les Religions.** — (1 fr.).

Par une rapide excursion dans l'histoire des rites et des croyances, le Dr Regnault rappelle les superstitions qui se sont toujours un peu et partout attachées à l'effusion du sang animal et humain, et termine en rappelant le vers fameux de Lucrèce : *Tantum relligio potuit suadere malorum.*

Tomas Rios Gonzales : **El Progreso social ante el Espiritismo.** — (Valparaiso. Imprenta Moderna, Plaza de la Justicia, 32).

C'est une conférence que l'auteur fit au Théâtre Colon, de Valparaiso, pour affirmer les bienfaits des doctrines spirites au point de vue du progrès social.

Dr Foveau de Courmelles : **L'Année Electrique,** Electrothérapique et Radiographique : Revue annuelle des Progrès électriques en 1913. — (Prix : 3 fr. 50).

Branlio Prego : **Epistolas a proposito do Espiritismo.** — São-Paulo : Rua São Paulo, 47).

Ces lettres constituent une réponse à quelques écrits anti-spirites de Monseigneur A. N. Castro, parus dans un journal de S. Paulo (Brésil).



STEPHEN BERGRET : **Plans de Réalisation de la Société future.** — (2 fr.).

C'est un des nombreux rêves que des esprits généreux se font d'une Société humaine heureuse, dont l'organisation serait fondée sur une plus juste distribution de la richesse.

LOTUS PÉRALTÉ : **Les premières phases d'un Mouvement de l'Esprit.** — (2 fr.).

L'auteur examine dans ce petit ouvrage les premières manifestations du nouveau mouvement spiritualiste. L'auteur est théosophe et rapporte tout à ses doctrines qu'il considère comme représentant la vérité. Il est parmi les disciples du Dr Steiner, qui viennent de former une sorte de schisme, en se séparant du groupe principal des théosophes, dirigé par Mme Annie Besant, pour s'inspirer de la morale occidentale et de l'esprit chrétien.

Dr J. M. PEEBLES : **The general Principles and standard Theachings of Spiritualism.** — Peebles Publishing Company, 5719, Fayette St., Los Angeles. — 25 cents.).

Le vieux pionnier américain du Spiritisme, qui a fait tant de fois le tour du monde, expose dans cet opuscule, d'une façon très personnelle, les bases de ses croyances.

En même temps, il publie un autre petit ouvrage : *Ninety Years Young and Healty — How and Why*, dans lequel il expose ses idées sur l'hygiène, auxquelles il attribue le fait d'avoir maintenant atteint sa 92e année. (25 cent.)

La brochure d'une vingtaine de pages sur la *Clairaudience (How to hear the voices of the so-called Dead)* contient plusieurs exemples intéressants de « clairaudience », que M. Peebles fait suivre de quelques commentaires. (25 cent.)

Enfin la plaquette : *War, its Horrors and Benefits* (25 cent.), contient les idées d'un pacifiste convaincu.

Au Milieu des Revues

Le fantôme du chien

La *North Somerset Gazette* publie l'histoire suivante, qui a été racontée par M. ROGER AUSTIN à un banquet d'une société d'amateurs de bouledogues, et dont il garantit l'authenticité.

Son père, le juge Austin, était, comme le savent ses connaissances, passionné pour les chiens, et possédait un épagneul qui était très attaché à son maître. Il était le compagnon inséparable du juge et — dit M. Roger Austin — « nous nous demandions parfois si notre père ne songeait pas davantage à son chien qu'à nous-mêmes. »

Le chien finit par mourir. Une semaine après, environ, le juge Austin se rendit auprès d'un de ses frères à Clifton, et resta quelque temps à causer dans le salon. Après son départ, une jeune dame écossaise, qui se trouvait dans la maison, demanda qui était le monsieur avec le chien.

La maîtresse de la maison répondit que c'était le Juge Austin, mais elle ajouta : « Il n'avait aucun chien avec lui ». La jeune écossaise insista en disant qu'il y avait eu un chien dans le salon, et décrivit exactement le vieil épagneul, en indiquant même quelle était son attitude favorite quand il se tenait auprès de son maître.

« Pensez ce que vous voulez de cette histoire — ajouta M. Roger Austin — mais elle est authentique. »

L'histoire est en effet curieuse et intéressante. Mais il ne faudrait pas qu'on se laisse trop facilement entraîner en pareil cas, par l'hypothèse qu'il s'agissait du fantôme de l'épagneul — c'est-à-dire de l'âme et du corps astral du chien — vu seulement par la dame écossaise. On peut d'abord se demander si celle-ci n'avait jamais rencontré avant ce jour, le Juge Austin avec son chien ; ce souvenir subconscient aurait alors pu produire en elle une hallucination lui présentant l'animal auprès de son maître, comme il nous arrive de ne pouvoir jamais voir telle personne sans songer aussi à tel souvenir qui s'y rattache. En tout cas, l'hallucination peut avoir été produite par un phénomène de clairvoyance « psychométrique » : il arrive si souvent qu'un sujet lucide croit « voir », à côté du consultant, une personne ou des objets ayant eu des rapports avec lui!

Peut-on, par le regard, faire se retourner une personne ?

C'est une opinion assez répandue qu'on peut, avec un effort de volonté concentré dans un regard, contraindre une personne qui vous tourne le dos à se retourner vers vous. Quelques-uns même s'attribuent un fluide magnétique, une force de volonté, un ascendant mystérieux, qui les rend irrésistibles.

Il y a quinze ans — observe M. HENRY DE VARIGNY dans les *Hebdo-Débats* du 14 novembre — un psychologue américain, E.-B. TITCHENER, publiait sur ce phénomène une courte étude intitulée *The Feeling of being stared at*. A présent, un autre psychologue américain, J.-E. COOVER, publie une étude sous le même titre dans l'*American Journal of Psycology* d'Octobre. D'après Titchener, il n'y a dans ce phénomène aucun mystère et aucune influences fluidiques ; les expériences poursuivies par lui le porteraient à cette conclusion. Il explique donc le fait, par les sensations de fatigue et de tension qui se produisent dans le cou et la nuque de toute personne qui reste longtemps immobile, comme il arrive à tous ceux qui assistent à une conférence, à une leçon, à un concert. Ces sensations induisent à bouger le cou, pour détendre les muscles, et par conséquent à se retourner en arrière.

M. Titchener n'a pas décrit de quelle façon ses expériences furent menées. M. Coover, au contraire, nous dit avoir fait des expériences méthodiques avec dix sujets, dont chacun fut soumis à cent épreuves. Durant 15 secondes, l'un des sujets regardait intensément la nuque de l'autre. Ce dernier devait distinguer la période de temps durant lequel il était regardé de celle où il ne l'était pas. Le résultat fut le suivant : les réponses exactes furent de 50,2 sur cent. Dans la moitié des cas, le sujet dit être regardé tandis qu'il ne l'était pas. C'est, à peu près, le même nombre de réponses exactes qu'il aurait donné, si, sans rien ressentir, il avait essayé de deviner. En procédant au hasard, on a une probabilité sur deux de deviner. On peut donc tirer de ces expériences une conclusion négative qui n'admet pas l'influence magnétique.

Toutefois — observe M. de Varigny — ces expériences ne peuvent pas être considérées comme décisives. D'abord, la durée de chacune d'elles fut trop courte : quinze secondes peuvent être insuffisantes, de manière que le sujet actif peut n'avoir pas eu le temps nécessaire d'influencer le sujet passif. En outre, peut-être les sujets n'étaient-ils pas suffisamment sensibles ni assez actifs. Enfin, il faut noter que les sujets passifs étaient mis en état attentif d'attente, ce qui put provoquer en eux une certaine résistance.

Il faut donc en conclure qu'il faut encore étudier avant d'affirmer ou de nier décidément l'existence de la mystérieuse influence.

Extraordinaires phénomènes spontanés dans la maison du Rév. Pweedele

On lit dans le *Light* du 19 novembre dernier le compte rendu d'une série d'étourdissants phénomènes spontanés qui se seraient produits durant une période de plusieurs années dans la maison du Rév. C. L. PWEEDELE, vicaire de Weston.

La plupart d'entre eux se manifestèrent en pleine lumière, dans les conditions les plus probantes, et en présence de différentes personnes respectables et dignes de foi.

Moi-même — dit le Rév. Pweedele — j'ai vu dans le sein de ma famille, en plein jour et en présence d'autres personnes, de lourds meubles se transporter spontanément d'un point à l'autre de la chambre, tandis que les plus légers étaient lancés comme des projectiles et tombaient avec bruit sur le parquet, ou bien voltigeaient en l'air comme une feuille au vent. En plein jour, et devant plusieurs témoins, comme j'avais placé sur le plateau de marbre de la cheminée une soucoupe, celle-ci se souleva dans l'air sans aucun contact des assistants, puisque tout le monde en était éloigné. Dans la salle à manger, toutes les chaises se sont parfois mises en mouvement ; plusieurs d'entre elles tombaient, se relevaient ou glissaient, le dos sur le parquet. Dans quel but, dira-t-on, ces puériles manifestations ? Mais la réponse est claire. Avec ces manifestations on veut prouver que l'esprit n'est pas simplement une entité immatérielle, mais un être défini, capable d'agir sur la matière, et que la vie qui nous attend au-delà est réelle, quoique de nature différente. Et cependant, tous les prodiges que j'ai rapportés jusqu'ici sont des bagatelles en comparaison d'autres manifestations dont j'ai été le témoin occulaire ; et l'on peut dire qu'il n'y a pas un phénomène, dans la phénoménalogie médiumnique, qui ne se soit pas déroulé dans mes murs familiaux, sans demande de ma part, et même alors que je m'y attendais le moins, et non dans l'obscurité, mais à la lumière du soleil, ou, durant la nuit, à la lumière artificielle. Les manifestations furent de nature telle qu'il est impossible de recourir à la commode théorie du truc ou de l'illusion. Moi-même et ceux de ma maison avons entendu des voix spiritiques qui nous ont donné des conseils, nous ont mis en garde contre un danger imminent, nous ont donné des nouvelles dont nous n'avions aucune notion. Parfois toutes les sonnettes de la maison tintaient en même temps, ou bien nous entendions résonner une cloche.



tandis que l'église la plus proche de nous se trouvait à une distance d'au moins un mille. De temps à autre le parquet et les parois étaient secoués, ou bien des fondements sortaient des colonnes de feu qui s'élevaient jusqu'au plafond de la chambre, et il n'était pas rare que de colonnes semblables sortissent des entités qui se dissolvaient ensuite ; autrement c'étaient des lumières, en forme d'étoiles, qui fusaient en l'air. On vit se produire des apparitions fantômatiques de tous genres, fluidiques ou incarnées, d'hommes, de femmes, d'enfants, et même d'une femme accompagnée d'un chien. Aussi bien la femme que le chien étaient morts depuis plusieurs années et furent reconnus de quelques-uns parmi les assistants.

Des instruments attachés sur les parois jouaient d'eux-mêmes, ou bien l'on entendait un chœur de voix, et ces chœurs coïncidaient avec la mort d'un de nos parents ou amis dont nous ignorions même qu'il fût malade. Nous avions des visions de mains en quantité ; quelques-unes, si on les saisissait, s'évanouissaient dans la nôtre. Ces manifestations et d'autres non moins prodigieuses sont arrivées de jour en jour, de mois en mois, en présence non seulement des membres de ma famille, mais aussi d'étrangers et alors que nous nous y attendions le moins.

Je crois qu'il y a une raison pour le développement de ces phénomènes transcendantaux, et je remercie le bon Dieu de l'inestimable privilège qu'il m'a accordé de les attester, et ma prière fervente est pour qu'ils puissent continuer.

Il ne nous résulte pas que le Rév. Pweedele vicaire de Wiston, ait apporté d'autres témoignages que le sien à l'appui de son récit.

Quelques cas médiumniques intéressants

M. Bougette, pharmacien de 1re classe à Arzew (province d'Oran), ex-préparateur-adjoint délégué du cours de chimie à la Faculté des Sciences de Montpellier, communique à l'*Echo du Merveilleux* deux cas supernormaux dont il fut le témoin.

I. — Sa sœur avait été admise en 1894 à l'Ecole normale d'Institutrices de Montpellier, dans un rang peu avantageux ; et son classement de sortie, qui n'était guère meilleur, la laissait fort perplexe sur la date de sa nomination.

Or, au cours d'une séance médiumnique privée, quelqu'un imagina de fixer, à ce sujet, au moyen de la typtologie, la famille Bougette. On demanda donc à la « cause » qui agitait la table, de frapper autant de coups qu'il s'écoulerait de jours jusqu'à la nomination si attendue.

« La table frappa distinctement neuf coups — raconte M. Bougette. Ce résultat fut accueilli avec ironie, comme il était à prévoir, après les sempiternelles réponses évasives des bureaux de l'Académie. Par moquerie, il fut demandé : et où donc? Le médium manifesta le désir d'écrire ; c'était un homme d'une instruction à peu près nulle, étranger au pays, ne se doutant même pas de ce que pouvait bien être une nomination d'instituteur et ne sachant peut-être pas en quoi elle consistait !

» Il traça quelques caractères informes sur un morceau de papier d'épicerie, qui avait plié deux sous de café, avec un crayon de charpentier que tendit un assistant ; nous parvînmes à déchiffrer le mot Riuls. Nul ne connaissait dans l'Hérault de pays de ce nom, et, plutôt dépités, nous nous retirâmes...

» Pourtant, plus frappé que je ne voulais le paraître, je me procurai dès le lendemain une carte très détaillée du département de l'Hérault et recherchai avec acharnement toute la matinée, à l'aide d'une loupe, le fameux Riuls dont les cinq lettres m'obsédaient. En vain, bien entendu.

» Or, neuf jours après, conformément au nombre de coups frappés par la table en réponse à la première question, on recevait comunication, chez nous, que ma sœur était nommée, non à Riuls qui n'existait pas, mais à Riols. Nous avions mal lu, dans cette écriture rudimentaire et informe, le nom propre, — et rien ne pouvait nous guider ; — nous avions confondu l'u de Riuls avec l'o de Riols... Ma sœur fut cinq ans durant institutrice dans ce pays. »

II. — Je me trouvais, en 1898, à Marseille, arrivant d'Algérie, au climat favorisé de laquelle j'avais été demander la prolongation des jours désormais comptés de ma chère femme. J'étais à ce moment-là professeur libre à l'Ecole Salvien, et je donnais en surplus des leçons à un jeune homme, du nom de Martin, habitant villa Roche-Rose, 4, chemin de Sainte-Marthe (Belle-de-Mai), banlieue de Marseille.

Ma chère femme se mourait avec cette cruelle lenteur des tuberculeux. Elle manifesta, vers le mois de mai, le désir d'aller chez elle, à Elne (Pyrénées-Oreintales) ; je la laissai partir avec le déchirement de cœur des éternelles séparations. La nécessité du « pain quotidien » me retenait à Marseille. Je pris l'habitude de passer de longues heures à la villa Roche-Rose, où on l'avait connue et où on sympathisait à ma morne tristesse. Et voilà que, un dimanche, en me voyant plus angoissé et plus nerveux que d'habitude, Mme Martin m'avoua qu'elle était médium, ajoutant : « Je vous l'avais toujours caché, parce que

j'éprouve une certaine pudeur à le faire savoir et que je redoutais, d'autre part, vos réflexions sarcastiques ; mais aujourd'hui je puis, pour vous faire plaisir, faire tourner une table.

» J'acceptai, et après quelques tremblements de la table, Mme Martin, qui ignorait que ces pratiques m'étaient un peu familières, me dit : « Voulez-vous être fixé sur l'état de Mme Bourgette ? Si vous connaissiez quelque médecin, parmi vos amis décédés, il nous fixerait. » J'indiquai le nom du Dr Manthe, un de mes camarades d'études, médecin très écouté, malgré sa jeunesse, à Montpellier, et mort depuis assez peu de temps. Frais émoulu docteur, il avait assisté aux séances de Montpellier, introduit par moi, et avait résumé son impression en ces mots : « Il y a là quelque chose d'inexplicable ». Ce fut, peut-être, ce qui détermina mon choix, parmi tant d'autres déjà disparus.

» Mme Martin, le médium, me dit : « L'esprit, je le sens, écrira par mon intermédiaire. Mais dites où est la malade. » — Je répondis : « A Elne (Pyrénées-Orientales). »

» De fort longtemps, la table et le médium, en apparence très absorbé, ne donnèrent aucune manifestation. Je m'impatientais même, et en donnais des signes. Mme Martin me dit très brusquement : « La communication a été très lente parce que l'Esprit a dû chercher longtemps votre femme, qui n'est pas à Elne, comme vous avez dit. Il va écrire où elle est. » — Je partis d'un éclat de rire. J'étais sûr que ma femme ne quitterait Elne, sa maison, et, hélas, son lit de souffrances que pour le cimetière d'Elne ! Et je montrais au médium la lettre naguère reçue, que j'avais sur moi, datée d'Elne et timbrée de la poste d'Elne, ajoutant avec ironie : « Eh bien ! puisqu'elle n'est pas à Elne et qu'il le sait mieux que moi, qu'il nous dise donc où elle est !

» D'un seul trait de crayon, Mme Martin traça le mot : « Saint-Ciprien » (*sic*), qu'elle me passa aussitôt. — « Ah ! — dis-je furieux, car je me croyais mystifié — au royaume des taupes, Manthe n'a pas appris l'orthographe ; ou si jamais il l'a sue, il l'a bien oubliée ». Elle me redemanda le papier et, d'une main rapide, traça ces mots cruels et sans ménagements : « La mort à brève échéance ».

» Or, en rentrant le soir même pour me coucher, vers les dix heures du soir, à l'Ecole Salvien, le concierge, quand je passai devant sa loge, me tendit une lettre de la pauvre et chère créature, datée de Saint-Cyprien (Pyrénées-Orientales), où elle s'était fait transporter un jour avant, me disant qu'elle m'écrivait simplement pour m'annoncer cela.

» C'était dans le courant du mois de juin, et elle rendait le dernier soupir le 2 août.

» Bien des mois après, en feuilletant de vieilles paperasses, avec ce serrement de cœur que l'on éprouve devant les vieilles choses mortes de l'irréparable passé, je retrouvai, jauni par le temps, presque effacé, un vieux billet du Dr Manthe, alors étudiant encore, où il avait orthographié Ciprien (*sic*) le nom d'un garçon de la Faculté que nous n'avions jamais désigné que par ce prénom de Cyprien.

» Inexplicable et troublant ! »

Le fantôme d'une personne lointaine dans une séance de matérialisation

Dans un article qu'il vient de faire paraître dans *The Two Worlds*, de Manchester, J. Ben Leslie, de Los Angeles (Californie), raconte le fait suivant :

Durant l'automne de 1877, Mme Carrie C. Van Duzee, l'un des premiers médiums clairvoyants, clairaudients et inspirés, habitait une maison meublée dans la Winter-Street, à Philadelphie (Pennsylvanie), gravement malade depuis plusieurs mois.

Un dimanche, dans l'après-midi, l'un des avocats les plus distingués de Pittsburg, qui avait eu dans le temps des séances privées avec Mme Van Duzee, et deux de ses amis, M. John Hayes et M. Mac Curdy, vinrent demander des nouvelles de sa santé. Au cours de la conversation, M. Mac Curdy engagea ses amis à aller avec lui, le soir même, assister à une séance de matérialisation donnée à Camden par un certain M. Gorden, médium pour cet ordre de phénomènes. La proposition fut acceptée et Mme Van Duzee leur dit : « Viendrez-vous me raconter ce que vous aurez vu à cette séance ? » M. Hayes lui promit de le faire.

Le soir même, au coucher du soleil, Mme Van Duzee dit à son mari : « Ils vont commencer tout-à-l'heure la séance ». Un peu plus tard, elle ajouta encore : « La séance doit commencer en ce moment » — ce qui prouve que son esprit était tourné vers la séance. Elle s'endormit tranquillement. M. Van Duzee la veilla pendant quelque temps, mais comme le sommeil de la malade paraissait tout-à-fait calme, il se jeta à son tour sur son lit pour attendre qu'elle se réveillât.

Il y avait à la séance de M. Gorden plusieurs personnes connaissant Mme Van Duzee, outre celles que nous avons nommées plus haut. Après que quelques esprits se furent manifestés, une voix ayant appelé M. Mac Curdy dans le cabinet médiumnique, il s'y rendit immédiatement. Pendant qu'il attendait, devant les rideaux, l'apparition d'une forme matéria-

lisée, il dit : « Qui désire se manifester à moi ? » — « Sœur », dit l'esprit. M. Mac Curdy avait toujours eu l'habitude d'appeler la malade « Sœur Van Duzee » Il regarda attentivement le fantôme, et, à sa grande surprise, il reconnut nettement Mme Van Duzee, ou quelqu'un qui lui ressemblait parfaitement. Son étonnement fut tel qu'il se tourna vers ses amis en s'écriant : « Mon Dieu, Sœur Van Duzee est morte ! » Il appela alors l'avocat pour qu'il vînt dans le cabinet et vit lui-même. Après un examen attentif, l'avocat dit : « Oui, c'est certainement elle ». M. Hayes fut alors à son tour appelé dans le cabinet, et il affirma également bien reconnaître la malade. La manifestation était d'ailleurs si nette que les autres amis de Mme Van Duzee la reconnurent à leur tour même des places qu'ils occupaient dans le cercle. Comme personne ne pouvait s'imaginer qu'un esprit incarné pût se manifester de la sorte, les expérimentateurs furent très douloureusement impressionnés en pensant que Mme Van Duzee était morte. Cette émotion rendit le milieu peu favorable pour d'autres manifestations et fit clore la séance.

M. Hayes, en rentrant chez lui, passa devant la maison habitée par Mme Van Duzee, leva les yeux à sa fenêtre, s'attendant à voir une lumière dans sa chambre, mais fut surpris de constater que toute la maison était plongée dans l'obscurité ; il renvoya alors au lendemain matin la visite qu'il se proposait de faire aux Van Duzee. Le lendemain matin de bonne heure, il se rendit auprès de Mme Van Duzee, qu'il trouva encore vivante.

Il lui raconta alors ce qui s'était passé à la séance, comme il lui avait promis de le faire. Elle déclara n'avoir eu conscience de rien durant son sommeil.

Quand les personnes qui avaient assisté à la manifestation apprirent que Mme Van Duzee était encore vivante, elles se réunirent chez elle pour se féliciter avec elle et parler du fait mystérieux qui attend encore une solution.

Il est de toute évidence que l'hypothèse selon laquelle il s'agirait d'une erreur d'identité doit être envisagée tout d'abord, malgré la circonstance de ce mot : « Sœur » qui a été prononcé et devrait être alors attribué à une pure coïncidence. On peut ensuite se demander s'il ne s'agissait pas de ce que l'on appelle aujourd'hui de l'idéoplastie. Toutefois, comme les explications les plus naturelles ne sont pas toujours les plus vraies, et comme le fait ne serait pas complètement sans exemple, on peut aussi se demander s'il ne s'agissait pas réellement d'un phénomène de téléplastie, ou d'apparition d'un fantôme de vivant. Malheureusement, ce fait date de très loin, comme on peut voir, et M. J. Ben Leslie oublie même de dire d'où il l'a tiré.

ECHOS ET NOUVELLES

La renaissance du " Bureau Julia ". Le médium J. J. Vango.

L'*International Psychic Gazette*, de Londres, annonce dans son fascicule de Mai que le « Bureau Julia » est sur le point de renaître. On se rappelle qu'à la mort de M. William Stead, qui l'avait fondé et le subventionnait, Miss Estelle Stead, fille du célèbre publiciste, avait adressé un appel aux spirites pour qu'ils viennent en aide à l'institution en danger ; mais cet appel n'avait guère été entendu, et le Bureau avait dû se fermer.

Maintenant on annonce que, grâce à la générosité de Lady Lewis, le Bureau Julia pourra se rouvrir dans une maison située Dorset-Square, et qu'il recevra le nom de « The Lady Lewis Institute ».

M. J. J. Vango, un médium très considéré de Londres, a été choisi, paraît-il, pour constituer « le lien vivant entre ce monde et l'Au-delà ». Lady Lewis tiendra personnellement la haute direction de l'Institut ; elle sera secondée par Miss Estelle Stead et Miss Felicia R. Scatcherd, bien connue aussi dans les milieux spirites parisiens.

De même que l'ancien Bureau dirigé par W. Stead, le nouvel Institut n'aura point pour but « de résoudre des problèmes scientifiques ou s'occuper d'investigations psychiques », mais uniquement « d'aider ceux qui pleurent la mort d'un des leurs à communiquer avec lui ».

M. J. J. Vango est un médium de ceux qu'on appelle « clairvoyants ». Pour donner une idée des facultés qu'on lui attribue, nous reproduirons ici le récit d'une expérience remarquable, tel qu'il a été publié par la même *International Psychic Gazette*.

M. Chedo Mijatovich, ancien Envoyé extraordonaire et Ministre plénipotentiaire de Serbie à Londres — charge qu'il abandonna lorsque le Roi Alexandre fut assassiné — avait été prié



un de ses compatriotes, pour une raison non déterminée, de se mettre en rapport avec l'esprit d'un souverain serbe mort au XV[e] siècle. On savait



Le médium J. J. VANGO
(Ce cliché nous a été aimablement communiqué par la direction de *The Two Worlds*, de Manchester).

en effet que M. Mijatovich s'était intéressé au médiumnisme.

Le diplomate serbe alla chez M. J. J. Vingo, qui, une fois entré en trance, lui dit : « Il y a ici l'esprit d'un jeune homme qui désire vivement vous dire quelque chose ; mais il me parle un langage dont je ne comprends pas un mot ».

M. Mijatovich continue ainsi son récit :

Je demandai à M. Vango de tâcher d'en reproduire, ne fût-ce qu'un seul mot. Le médium s'assit en face de la paroi, en se pliant vers celle-ci, avec l'aspect d'un homme qui écoute avec la plus grande attention ; puis il répéta, à ma grande surprise, les paroles suivantes : « *Molim vas pishite moyoy matari Nataliyi da ye molim da mi oprosti* » (« Je vous demande d'écrire à ma mère Natalie en lui recommandant de m'oublier »).

Naturellement, je me rendis compte ausitôt qu'il s'agissait de l'esprit du roi Alexandre. Je demandai à M. J. J. Vango quel était l'aspect du jeune homme ; il répondit : « Oh, c'est horrible ! son corps est couvert de blessures »...

La communication en langue serbe, que j'avais reçue, était d'autant plus convaicante pour moi, que M. Vango prononça les paroles d'une façon spéciale, en lisant une syllabe à la fois, mais en commençant par la dernière de chaque mot, ainsi: « Lim, *molim;* te, shite, *pishite* ; yoy, *moyoy* ; ri, teri, *materi* ; liyi, taliyi, *Nataliyi*, etc. ».

Il est à peine besoin d'observer que la sincérité de ce phénomène dépend surtout du fait de savoir si le médium n'avait pas pu préparer d'avance, en l'apprenant par cœur, la phrase serbe à débiter. M. Chedo Mijatovich assure qu'il ne lui envoya pas de carte de visite, ne lui fit pas connaître son nom ou sa nationalité. On assure que M. Vango, dans sa trance, parle quelquefois des langues étrangères qu'il ignore.

Le médium Bailey saisi durant une séance de matérialisation

Une bien désagréable aventure est arrivée au médium australien bien connu et fort discuté M. CHARLES BAILEY qui, depuis quelque temps, ne donne plus seulement des phénomènes d'apports, mais aussi de matérialisations.

Au mois de Mars dernier, on apprenait à Sydney avec une certaine émotion, par une nouvelle parue dans le *Daily Telegraph*, que M. Bailey venait d'être « démasqué », au cours d'une séance. Le journal en question racontait que 45 personnes étaient présentes. Un cabinet avec rideaux avait été improvisé dans un coin de la pièce. Durant la séance, étaient apparues déjà quatre ou cinq formes plus ou moins matérialisées ; l'une d'elles était présentée comme étant un danseur et exécutait, en effet — dit le *Daily Telegraph* — « une gigue fantastique devant l'assistance ».

C'est au moment de ce spectacle ridicule et même certainement assez choquant pour la plupart des spectateurs, plus prédisposés à expliquer ces phénomènes par le spiritisme que par l'idéoplastie, qu'un des assistants, assis tout près du cabinet, saisit l'apparition, en criant à ses voisins de faire craquer une allumette. Ce monsieur déclare que sa main « vint en contact avec quelque chose de subtil comme du tulle ; qu'il en saisit l'un des bouts pendant que M. Bailey tirait de l'autre côté ; le médium fit disparaître le tulle sous son habit, qu'il boutonna, en plaçant un bras dessus ».

Il s'en suivit une certaine consternation et confusion dans la salle ; quelques expérimentateurs accoururent auprès du médium en demandant que l'on agît d'une façon plus correcte.

En attendant, M. Bailey, tout agité et tremblant (ses partisans disent : « réveillé brusquement de sa trance ») sortit de la chambre et fut accompagné par quelques-uns des assistants chez le Dr Mac Carthy pour recevoir quelques soins.

On ne trouva pas de tulle ni aucune autre étoffe dans la salle de la séance ; l'assistant qui saisit le médium fut le seul à « voir » l'étoffe en question. M. Bailey déclare qu'il n'en avait pas, que la forme en question était réellement matérialisée quand la manifestation fut dérangée si brusquement. Plusieurs assistants ont écrit des lettres dans le même sens.

Le Dr Mac Carthy signe un bulletin dans lequel il déclare avoir trouvé M. Bailey dans un état de grande excitation ; son pouls atteignait 140 pulsations par minute. Il était très faible. Il avait, un peu à droite de l'épine dorsale, une large ecchymose toute récente qui semblait produite par un coup de pied. Un repos de quelques jours était nécessaire. Dans une lettre écrite quelques jours après, le Dr Mac Carthy disait :

« M. Bailey, qu'on supposait avoir de l'étoffe enroulée autour du corps, fut transporté presque évanoui jusqu'à mon cabinet immédiatement après l'événement, accompagné d'un jeune homme qui était présent à la réunion, et se trouvait assis tout près du cabinet ; il dit ne l'avoir jamais perdu de vue un instant jusqu'au moment où le médium fut déshabillé et fouillé dans mon cabinet par lui. J'en fis autant quelques minutes plus tard ; dans l'intervalle, le monsieur avait été strictement surveillé par des personnes de ma maison. On ne trouva aucune trace d'étoffe, de masques, ou d'un autre matériel quelconque de nature suspecte ; mais M. Bailey avait sur lui un mouchoir déchiré. Le médium était dans un état effroyable; il s'en fallut de peu qu'il ne fût tué. Il est peut-être utile que j'ajoute que j'ai cru devoir visiter aussi le rectum ».

Le monsieur qui accompagna le médium est un certain M. Champion. Il fit visiter le mouchoir par un chimiste pour savoir s'il n'avait pas été enduit de quelque substance suspecte ; il n'en était rien.

Les choses se sont passées de telle façon, qu'il est difficile de savoir si le médium n'a pas pu faire disparaître quelque objet compromettant, grâce à quelque complicité ; cela ne paraît toutefois pas être le cas ; et le démasquement n'a, en somme, pas réussi. Toute la leçon que l'on peut tirer de cette aventure, c'est qu'il est toujours dangereux de faire des expérienecs au milieu d'une telle promiscuité d'assistants, parmi lesquels il est si facile de rencontrer un goujat, ou tout simplement un ignorant.

M. Charles Bailey est parti de Melbourne pour l'Ecosse, où il doit donner quelques séances au groupe familier de M. James Coates, à Rothesay ; il s'arrêtera à Rome, mais, paraît-il, il ne donnera de séances qu'en Ecosse.

La " maison hantée " de Molignon, en Suisse

La *Gazette de Lausanne* du 2 Mai publiait, sous le titre de : « Un curieux cas de pathologie », le curieux récit suivant :

Il existe à une petite lieue de Sion, sur les coteaux de la rive droite du Rhône qui dominent la route de St-Léonard, un joli petit hameau du nom de Molignon, qui a donné son nom à un vin réputé.

Le hameau se compose d'une chapelle dédiée à Ste-Anne, petit pèlerinage très fréquenté des gens du pays, d'un pinte et d'une demi-douzaine de maisons et granges. A cinq minutes plus haut, dans la direction de Grimisuat, s'élève, au bord d'un chemin rapide et rocailleux, un gentil chalet de bois brun, portant au pignon la date de 1874.

Dans ce chalet, passablement isolé, habite une jeune famille composée du père, de la mère et d'un garçon de 11 ans.

Or, le 18 avril dernier, le jeune garçon fut pris subitement de crises nerveuses accompagnées de phénomènes étranges.

L'enfant, sous une influence inconnue, se crispait, frappait des pieds et des mains, roulait des yeux fulgurants, sautait, criait et tombait à terre. Simultanément, on lançait dans la chambre où il se trouvait du sable et des pierres ; le fromage, les couteaux et autres objets qui se trouvaient sur la table roulaient à terre ; un bénitier fut brisé par une pierre au moment où l'on y versait de l'eau bénite apportée par un capucin ; un verre de vin fut brisé dans la main d'un parent venu pour voir le pauvre garçon ; dès que l'enfant était au lit, il se sentait tiré violemment et recevait des pierres sur le visage, etc.

On conduisit le garçonnet à la chapelle de Ste-Anne, mais ce fut pire et les crises devinrent si violentes que deux hommes avaient peine à maintenir le malade qui, à un moment donné, fut jeté violemment à terre et traîné sur les dalles ; une femme présente reçut un coup qui la jeta à terre, l'enfant se démenait dans d'horribles contorsions.

On avait attaché au cou du malade une médaille bénite ; mais l'attache se dénouait bientôt d'elle-même et la médaille était lancée en l'air par des mains invisibles.

Un capucin de Sion, les curés de Savièze et de Grimisuat, un chanoine du Saint-Bernard se rendirent au chalet hanté, mais ne parvinrent pas à améliorer l'état du malade, que les parents déclaraient être frappé d'un « mauvais sort ». Le célèbre *mège* d'Hérémence, dont M. Victor Tissot nous a longuement parlé dans sa *Suisse inconnue*,



fut appelé et arriva sans tarder. Installé dans la chambre du chalet, entouré de la famille et de quelques parents et amis, il se mit à lire, dans un « grimoire », les prières et invocations particulières en pareil cas. Pendant qu'il lisait, les pierres ne l'épargnaient point, plusieurs lui tombèrent sur la tête et sur son livre, mais il ne s'en émut aucunement et continua sa lecture. Son succès ne fut pas complet, la crise parut bien diminuer, mais, après un examen du garçon, le « mège » conclut qu'il lui fallait « combattre le mal » dans un autre lieu et qu'il le ferait dès son retour à Hérémence, car il connaissait maintenant le cas du malade, et ne tarderait certainement pas à le délivrer.

Ces faits se passaient dimanche dernier. Or, depuis lundi soir, les crises et les phénomènes qui les accompagnaient ont complètement disparu.

On croit rêver en entendant raconter ces faits. Cependant rien n'est inventé de tout ce que je vous écris : pendant les dix jours que ces phénomènes se produisirent, des centaines de gens de Molignon et des villages environnants, de Sion et même de Conthey les ont vus, ont assisté aux crises et en ont été profondément émus.

Je suis allé hier à Molignon, j'ai passé au chalet, causé avec le petit garçon, assez joli, avec des yeux doux et timides et l'air bien portant ; avec le père, un brave paysan au visage triste ; avec la mère, qui a encore un œil malade d'une poignée de sable qu'elle reçut en plein visage dans la chambre de ménage bien fermée. Tous m'ont relaté le plus naturellement du monde les faits que vous connaissez, en ajoutant qu'il s'agit vraisemblablement d'un « sort » jeté sur leur enfant.

Jusqu'à la date du 18 avril, jamais rien de particulier ne s'était passé dans le chalet, qui compte à peine quarante ans d'existence. Sur la question du « mauvais sort », les parents paraissent avoir des présomptions, mais ils n'osent rien affirmer. Ils vivent cependant en bonne intelligence avec la population de Molignon, et ils ne savent qui accuser du mal qui les a frappés. Quant à l'enfant, il est bien constitué, rien, dans son attitude, n'indique une faiblesse quelconque, et, avant la crise du 18 avril, il n'avait rien éprouvé de pareil.

Depuis lundi tout est rentré dans l'ordre au chalet et l'on espère que l'épreuve est passée.

Chaque jour de nouveaux curieux arrivent à Molignon de tous côtés ; c'est assez dire la profonde émotion ressentie dans la contrée par les faits dont je vous entretiens, qui nous paraissent relever autant de la psychiâtrie que de la pathologie. N. D.

Certains journaux de la localité publièrent en outre quelques autres épisodes de cette « hantise », dont le plus curieux est probablement celui-ci :

Un paysan de Molignon avait été requis par le père du petit « possédé » pour conduire quelques chars de fumier sur un champ. Le paysan en question arriva avec ce char et un mulet au domicile de M., chargea le fumier et se mit en route pour le champ ; mais le mulet suait et s'époumonnait sans pouvoir avancer, bien qu'il fût moins chargé que d'habitude ; on répéta trois fois l'essai, mais finalement, le mulet secoua la tête, se cabra et refusa tout autre effort. On dut le dételer et le ramener au domicile de son maître, où il mangea son foin comme d'habitude, alors qu'il avait refusé de l'herbe fraîche devant le châlet hanté, et il se remit au travail sans aucune résistance.

Il est facile de se rendre compte que M. N. D., auteur du récit publié par la *Gazette de Lausanne*, est un croyant à ces phénomènes, et partant, un rapporteur disposé à accepter la réalité de ces faits. Certains journaux vaudois, et surtout la *Gazette du Valais* (Sion), se montrent, au contraire, fort sceptiques et ils pleurent toutes leurs larmes sur la « superstition », etc. Ils disent que les phénomènes extraordinaires ne se produisent point en présence de témoins instruits et avisés, qui se sont rendus sur les lieux ; au contraire, ils auraient trouvé des pierres dans le lit de l'enfant, pendant que celui-ci se débattait en proie à l'une de ses crises. C'était donc lui qui devait les y apporter et puis les lancer en cachette, ou les faire tomber en se démenant. Le capucin qui s'était rendu sur place n'avait rien vu ; le bénitier était déjà brisé quand il arriva à la maison hantée, etc.

Les choses en resteront probablement là, car aucune investigation sérieuse ne paraît avoir été faite sur place, par des personnes à l'esprit éclairé et sans préjugé.

Mme Annie Besant reprend la tutelle de Krishnamurti

Mme Annie Besant avait interjeté appel, devant le *Priory Council* de Londres, qui correspond à notre Cour de Cassation, d'un jugement de la Cour d'appel de Madras qui la privait de la tutelle de ses jeunes protégés Krishnamurti et Nityananda au bénéfice du père de ces jeunes gens. L'appel a éét plaidé à Londres les 3 et 4 mai derniers. Mme Besant a obtenu gain de cause et le jugement de Madras a été cassé.



Des difficultés dans les recherches occultes

Au milieu d'une nombreuse assistance, Mme Annie Besant, Présidente de la Société Théosophique, fit, le 21 Mai, à la salle des Agriculteurs de France, rue d'Athènes, une conférence sur cet argument.

Mme A. Besant préfère le mot *occulte* au mot *psychique*, qui lui paraît contenir plus d'apriorisme ; à son avis, ce n'est pas l'*esprit*, mais une matière plus subtile que celle du monde grossier où nous vivons que l'étudiant théosophe rencontre dans ses recherches, c'est celle du monde de « l'Astral », ni plus merveilleux ni meilleur que le nôtre.

Ces recherches présentent dangers et difficultés. Et d'abord toute science est dangereuse ; le chimiste est quelquefois exposé à la mort, et cela ne l'empêche pas d'aller de l'avant. Le danger provient du « corps physique », car, pour s'exercer à la voyance de l'astral, il faut commencer à distinguer avec les yeux des choses qu'on ne perçoit pas d'habitude ; par exemple on peut augmenter l'acuité des yeux jusqu'à voir les atômes.

Mais ce progrès ne se produit pas sans qu'il en résulte une certaine instabilité de l'équilibre psychique. C'est dans le développement exagéré mais nécessaire de la sensibilité des nerfs que le chercheur rencontre une première difficulté. Il faut peu de chose pour faire pencher la balance du côté de la folie ou du génie ; il est donc nécessaire de parer à toutes les influences extérieures ; d'où la nécessité de l'isolement. En lisant la vie des Saints on s'aperçoit de leur manque d'équilibre ; l'hystérie se retrouve dans leurs visions. C'est qu'ils n'avaient pas pris la précaution de s'isoler suffisamment, car la vie des hommes et des femmes dans les villes est trop matérielle ; elle choque et influence le sujet en développement.

La vie moderne surtout excite trop ; on rencontre beaucoup plus d'aliénés qu'autrefois. Pour progresser il faut donc s'isoler, tout en gardant auprès de soi comme conseiller un étudiant plus avancé. Il faut marcher à pas lents en s'arrêtant à la moindre souffrance nerveuse ou cérébrale.

Pour arriver sans danger à un bon résultat, l'étudiant théosophe devra développer en lui un grand calme physique, éviter les mouvements nerveux.

Le danger des exercices passé, on se trouve en présence d'autres difficultés. D'abord on ne comprend pas ce que l'on voit, on est comme un enfant qui n'a pas pleinement conscience de ce qu'est l'espace et qui tend la main pour atteindre des objets qui ne sont pas à sa portée. Comme lui, il faut faire des expériences et apprendre à distinguer, par exemple, les « formes-pensées » qui ressemblent à la personne qui les ont émises, du corps astral de celle-ci, absolument comme un enfant qui ne distinguerait pas le portrait de son père de la personne de son père.

Ensuite on prend ses « formes-pensées » pour celles des autres et c'est même ce que l'on commence à voir. Ces « formes-pensées » peuvent être vraies ou fausses suivant la mentalité de l'étudiant. Il faut donc que celui-ci soit d'une grande sincérité ; s'il n'avait pas au fond de soi l'amour de la vérité il serait déçu par les apparences.

Pour s'exercer, il faut répéter les expériences et se corriger, petit à petit, en comparant ses propres observations entre celles et à celles des autres. Par exemple, trois ou quatre persones peuvent se corriger ainsi mutuellement en faisant les mêmes recherches « astrales ». Il faut toutefois tenir compte des préjugés du « mental », de la façon d'envisager les choses, de la couleur en quelque sorte à travers laquelle nous les voyons toutes. En étudiant la vie des Saints de toute religion, comme Swedemborg, sainte Thérèse, les Yoghis Hindous, on est frappé de voir combien leurs visions sont faussées par leurs croyances. Si l'on hypnotise un sujet catholique et un hindou, et qu'on leur demande de décrire le ciel, le catholique verra Jésus-Christ et la Vierge Marie, l'hindou ses dieux. Il faut donc avant tout abandonner : préjugés et idées préconçues.

Enfin, la façon de voir elle-même est bien différente du celle des sens normaux ; ce n'est pas un renversement des conditions d'observation, mais on observe les objets par en dedans au lieu de les voir par l'extérieur. Disons-nous qu'on les perçoit par la 4e dimension de l'Espace ? C'est difficile à comprendre. Annie Besant préfère l'interprétation suivante, qui lui paraît capable d'expliquer même le phénomène de passage de la matière à travers la matière. Elle suppose donc que la Conscience puisse regarder dans toutes les directions à la fois. Elle ajoute toutefois que cette vue parfaite est réalisée dans le « plan Bouddhique » mais elle ne l'est pas dans le plan « Astral », où l'on ne voit que dans quelques directions comme à travers les trous d'un voile qui limite les pouvoirs de la Conscience.

Toutes ces difficultés vaincues, il faut se défier de ce que l'on voit et l'on entend dans l'Astral, ne pas chercher d'explication complexe quand il y en a de simple. Simplifier les phénomènes et ne pas croire qu'une voix astrale a plus d'autorité qu'une voix humaine. Il ne faut rien accepter qui ne soit confirmé par notre intelligence.

Quels que soient les miracles que l'on produise par les moyens occultes, ils ne peuvent rien en



faveur de la religion au nom de laquelle ils sont faits. Faire tomber un mur, lever un mort ne prouve pas plus que l'on connaît la cause première des choses que tourner un bouton électrique pour éçlairer une lampe — ce qui peut frapper d'étonnement un sauvage — ne prouve que l'on connaît la nature de l'électricité.

Pour A. Besant, les facultés de vision astrale existent chez les chiens, les chats, les sauvages ; elles se perdent dans l'homme quand l'intelligence s'éveille, pour reparaître ensuite au dernier stade de son évolution.

Nous avons cru utile de reproduire ce résumé de la conférence de Mme Annie Besant, parce que l'argument qu'elle a traité est plutôt de nature expérimentale. Sans doute, sous cet aspect, la doctrine développée par Mme Bersant ne va pas au delà d'un certain point. Pour accepter le système basé sur l'intuition, la vision dans « l'astral », etc., nous demandons justement qu'on nous explique comment Swedenborg, Sainte Thérèse, le marabout musulman, le yogui hindou, le clairvoyant théosophe, le médium spirite, etc., ne voient dans « l'astral » que les choses auxquelles ils croient — un fait dont nous tirons la conséquence toute naturelle qu'on pense bien. Mme Besant nous dit que ces divergences sont dues à des causes possibles d'erreur, qu'elle énumère ; elle ajoute qu'il ne faut rien accepter qui ne soit confirmé par notre intelligence. Mais l'*intelligence* de Swedenborg, Sainte-Thérèse, etc., a fait accepter à chacun d'eux des choses différentes. C'est : « qui ne soit confirmé par l'*expérience* » qu'il fallait dire. Et alors nous voilà ramené à la méthode expérimentale, seule méthode scientifique, nous permettant de distinguer la vérité de l'erreur, la réalité du fantastique.

Mais il n'y a pas de doute que la Théosophie, comme le Spiritisme, peut nous apporter des faits, des méthodes et des doctrines très intéressantes à soumettre à l'épreuve de la raison et de l'expérience, à titre d'hypothèse de travail. Il peut donc être utile de les connaître et de les étudier.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

CONFÉRENCES

Parmi les dernières réunions des membres de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, Section de Paris, nous devons signaler la conférence donnée, le 17 Mars, par M. PAUL LE COUR, qui parla du *Merveilleux dans l'Art*, en faisant défiler devant l'assistance un grand nombre de projections lumineuses. Nous nous proposons d'en publier au moins une partie, aussitôt que l'espace nous le permettra.

Le 28 Mai, M. le professeur CHARLES RICHET, Président honoraire de la Société, fit une conférence sur *L'Idéalisme dans la Science*, qui fut vivement goûtée et applaudie, et que nous espérons pouvoir publier bientôt dans nos *Annales*. A cette conférence, qui eut lieu dans les vastes et magnifiques salons du Prince et de la Princesse W., sous la présidence de M. Jules Bois, étaient invités, en même temps que les membres de la S. U. E. P., ceux de la « Société Idéaliste ». Public nombreux et très choisi, dans lequel on remarquait différentes personnalités scientifiques et littéraires très en vue.

MEMBRES SOUSCRIPTEURS POUR 1914

71. M. le Dr Albert Seabra (Brésil)......	8 fr.
72. M. Louis Martin (Paris)............	8 »
73. Mme Bénard (Paris)	8 »
74. M. Ed. Arnaud, architecte (Paris)....	8 »
75. M. Emile Brumm (Lyon)..........	8 »
76. M. Mira, pharmacien (Boukanéfis)..	8 »
77. Mme Charles Romain...............	8 »
78. M. E. Warren, (Natal)	25 »
Liste précédente..................	560 »
Total..........	631 »

Le Gérant : CH. HAIZE. — Imp. Nouvelle, G. CLOUZOT, 85, rue Chabaudy, Niort.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

24e Année | **Juillet 1914** | **N° 7**

Docteur WALDEMAR VON WASIELEWSKI, privat-docent

Sur un cas de lucidité spontanée

Suite et fin ; voir le n° de Juin

Je passe maintenant à la description d'un certain nombre d'expériences choisies.

J'ai déjà décrit les premières expériences; une série d'autres sont, en substance, semblables aux précédentes. Voici quelques exemples:

Objet: un presse-papier en forme d'un œuf en marbre d'un brun rougeâtre, un peu tacheté, empaqueté dans une boîte en carton chiffonné. Mlle v. B. revint après huit minutes d'absence; comme elle indiqua depuis n'avoir pas commencé tout de suite à se concentrer, la durée réelle de l'expérience doit avoir été de cinq minutes en chiffres ronds. « C'est un objet de telle longueur [en indiquant correctement la longueur entre les mains], en une matière foncée, très dure. Mais pas du métal; j'estime que c'est de la pierre. D'après la forme, je le prendrais pour un œuf à repriser en bois, tel qu'en possède ma mère, mais, ainsi que j'ai dit, il n'est pas en bois, et est aussi plus foncé. Ensuite il a encore une particularité: il a sur le côté une petite surface sur laquelle il peut se tenir ». Tout, y compris ce dernier point, était juste. Par contre, la couleur n'était désignée que comme *foncée*, et même sur demande n'a pas été vue de façon plus précise. Ceci a été jusqu'ici une caractéristique de ces expériences. A quelques rares exceptions près, les couleurs des objets n'étaient différenciées que en *claires* et *foncées*, à peu près comme les verrait quelqu'un totalement achromatope. La couleur n'a jusqu'ici été saisie presque qu'avec les métaux, qui ont été décrits comme gris (étain, aluminium), blancs (argent, nickel), bruns (monnaie de cuivre) et jaunes (or, laiton, alors que toutefois les deux sont différenciés, ainsi que je l'ai déjà mentionné). Ce fait, assez frappant, est une des particularités auxquelles j'ai fait le plus allusion en parlant contre l'hypothèse de la télépathie, car avec la transmission télépathique les couleurs devraient être transmissibles aussi bien que tout autre élément ; et il en est réellement ainsi d'après mon expérience et celle des autres expérimentateurs. Toutefois, j'observe incidemment que, pour ce qui regarde les couleurs, j'ai eu avec les expériences télépathiques, à côté de succès, également quelques insuccès, qui m'avaient fait penser à faire des recherches spéciales. En tous cas, contrairement aux expériences télépathiques, aucune couleur n'a, en règle générale, été perçue lors des expériences avec les boîtes.

Une expérience avec objet en verre dans une enveloppe métallique, qui s'est passée en entier en ma présence, est la suivante :

Objet: un flacon de parfumerie vide, avec bouchon en verre, empaqueté avec du papier, dans une boîte en fer-blanc, de telle façon qu'il ne pût pas se mouvoir. Mlle v. B. plaça cette fois (comme fréquemment) la boîte sur sa poitrine, ce qui ne donnait aucune différence comme résultat. Après 15 à 30 secondes: « Je sens de nouveau (1) très fortement le métal; il me tire en bas jusque dans les genoux, en haut jusque dans la tête. Mais il y a encore autre chose au milieu ». Après une minute: « Du verre ». Ensuite, continuant après une pose de quelques secondes seulement: « De forme allongée, en haut il devient brusquement étroit; ensuite

(1) Cet effet particulier du métal qui a incité une fois Mlle v. B., pendant une expérience, à enlever tout le métal qu'elle portait sous forme de parure, car il la dérangeait, a été observé de façon répétée. Il semble ne pouvoir s'agir de la sensation métallique déjà connue car ordinairement Mlle v. B. ne montrait pas la plus petite sensibilité aux métaux. Mais Mlle v. B., particulièrement lors des expériences avec des objets en fer, a indiqué (avant l'ouverture de la boîte et avant qu'elle sût si son indication « Métal » était correcte ou fausse) qu'elle avait ressenti directement le goût du métal sur la langue.



large de nouveau, comme un bouchon. C'est certainement un petit flacon en verre, le bouchon également en verre, et taillé carré, pas rond. Le flacon est aussi carré ». La grandeur du flacon, ainsi que la circonstance qu'il était vide, furent indiqués correctement. Durée de l'entière expérience: deux minutes.

Je choisis maintenant une expérience, à laquelle je n'ai participé que comme spectateur. La femme de lettres Stefanie Keyser, demeurant ici, avait préparé deux boîtes. Le contenu de l'une d'elles a éte reconnu par M[lle] v. B. le dimanche 5 Janvier de l'année courante, de la manière habituelle. C'était un compas monté à la mode ancienne, en laiton, qui a été dessiné rapidement, mais de façon étonnamment correcte et exactement de la grandeur de l'original, par M[lle] v. B.; elle ne pouvait cependant pas comprendre ce que c'était. M[lle] v. B. emporta la deuxième boîte à la maison avec elle (l'expérience avait lieu dans l'habitation de ma mère), car elle était un peu fatiguée par plusieurs expériences faites précédemment.

Mardi après-midi, je la rencontrai par hasard dans la rue. Elle était précisément sur le point d'aller voir M[lle] Keyser, pour lui porter les boîtes, ainsi que la solution. Je me joignis à elle. M[lle] v. B. avait de nouveau dessiné un petit croquis, près duquel elle avait écrit: « J'estime que c'est une petite boîte, dans laquelle il y a quelque chose de très clair, paraissant blanc, cannelé en rond. Matière: argent ».

Après vérification du ficelage et du cachetage, le récipient fut ouvert et il montra une de ces petites bonbonnières cylindriques en argent, qui étaient très communes il y a quelques dizaines d'années; elle correspondait exactement au dessin comme forme et grandeur. Il y avait dedans, remplissant presque l'entier espace intérieur, cinq ou six grosses pastilles de menthe rondes placées l'une sur l'autre, qui, dans leur ensemble, donnaient l'impression d'un cylindre rainuré, blanc et court.

Je ne crois pas qu'il soit opportun de soumettre, dans le cadre d'un article, l'entière abondance des matières se trouvant à ma disposition. La plupart des expériences sont naturellement très semblables l'une à l'autre ; l'objet et l'emballage changent, mais les circonstances de la reconnaissance sont toujours les mêmes. Dans leur ensemble, elles soulèvent maintes questions, ainsi peut-être celle qui vient d'être indiquée, de combien d'enveloppes il est possible d'entourer les objets sans nuire à la reconnaissance. Mais à rien ne servirait de faire jaillir des expériences une série de questions particulières, sans pouvoir présenter en même temps des réponses expérimentales. Je désire plutôt me borner à décrire de façon précise quelques expériences encore, qui à des points de vue différents doivent éveiller un intérêt spécial.

Un médecin établi ici, le Docteur K. et sa femme, qui n'étaient personnellement connus ni à M[lle] v. B. ni à moi, avaient entendu parler des expériences par une relation commune. La femme du docteur empaqueta une boîte et l'envoya par l'intermédiaire de la connaissance commune en question, à M[lle] v. B., avec prière de reconnaître son contenu à la maison, sans l'ouvrir.

La boîte arriva dans la matinée ; M[lle] v. B. promit de faire l'expérience, la personne vint de nouveau dans l'après-midi et remporta à Madame D[r] K. la boîte et la description donnée ci-après, accompagnées d'un dessin ébauché :

« Une boîte à peu près de cette forme et cette grandeur [carrée avec des coins arrondis des dimensions de 7,7 et 3,0 centimètres] en métal. A l'intérieur, quelque chose de très léger, blanc, comme des plumes ou de la ouate. Là-dedans, encore un petit objet creux, en métal jaune; pas de l'or. »

Près de cela, un dessin du « petit objet », avec l'annotation suivante : « Ceci est jaune, creux, avec une ligne foncée et des pastilles rondes dedans. Comme une petite clochette. »

Enfin, une ébauche allongée carrée des dimensions de 8,5 et 1,5 centimètres avec l'annotation : « Un objet solide à peu près de cette forme, que je ne puis reconnaître. »

Après que M[me] K. se fut convaincue que les six ou huit cachets étaient intacts, elle reconnut qu'elle était, en une certaine mesure, étonnée, que tout était correct, jusqu'au dernier objet allongé qui n'avait pas été reconnu de façon détaillée. La boîte fut ouverte et on en sortit le contenu. Il consistait en une boîte en fer-blanc, fermée, de la grandeur indiquée, qui était remplie de ouate. Dans celle-ci se trouvait une petite clochette en laiton avec battant en un autre métal. Enfin, quand la sciure de bois remplissant la petite boîte en carton fut sortie, on constata, à la surprise de M[me] K., *que l'objet était aussi existant*: un carton étroit, correspondant exactement à la forme désignée, qui, suivant l'indication, contenait 15 tablettes « Hydrastininhydrochlor Bayer ». Mes renseignements personnels, pris postérieurement auprès de M[me] K., m'apprirent qu'elle avait pris la boîte au hasard dans une quantité de boîtes du même genre que son mari, comme médecin praticien, avait constamment chez lui, et qu'elle avait cru ne contenir que de la sciure de bois. Le Dr. K. ne savait pas

quelle boîte sa femme avait prise pour l'expérience.

Cette expérience est intéressante à plusieurs points de vue, particulièrement par le témoignage qu'elle place dans le plateau de la balance contre l'interprétation télépathique, et pour l'interprétation de lucidité des résultats de nos expériences. Personne n'avait rien su de la présence du carton d'hydrastinine. Ceci était le hasard heureux auquel j'ai fait allusion ci-dessus. En outre, il me semble que la certitude avec laquelle il a été indiqué « métal jaune, pas or », est digne d'attention. Troisième circonstance, qu'ici le métal à travers le métal, et la ouate à travers le métal, ont été *vus* tous deux de façon également certaine (ainsi que, d'ailleurs, il arriva en d'autres expériences), et que, pour voir la clochette, le sujet a dû pénétrer au moins quatre couches : ouate, boîte de ferblanc, sciure de bois, boîte en carton extérieure.

Je désire ici faire remarquer aux partisans d'une théorie de rayonnements, quelle difficulté cause le fait que la ouate est aussi bien vue à travers le métal que le métal à travers la ouate. L'analogie avec les rayons de Röntgen se trouve devoir être abandonnée dès le commencement. Mais que la ouate doivent émettre en somme des « rayons de ouate » spécifiques, que ceux-ci passent à travers le métal et, mélangés avec les « rayons métalliques », aillent plus loin, que finalement ce peloton de rayons métalliques et de rayons de ouate doubles (ou triples, car le petit battant de la clochette, probablement en fer, dans tous les cas pas en laiton, a également été vu) ait été intercepté dans un cerveau qui les aurait analysés, et que les matières, ainsi que la forme, aient été reconstituées par lui — ceci sonne bien un peu comme très invraisemblable. Déjà, on a de la peine à admettre un rayonnement de la ouate assez fort pour pouvoir se maintenir contre le rayonnement métallique. La difficulté principale est toutefois toujours la reconnaissance, sur quoi nous nous sommes déjà étendu plus haut.

* * *

L'expérience que je me propose de décrire maintenant me semble importante, parce qu'elle démontre qu'il n'y a pas seulement une « lucidité », mais aussi une faculté de reconnaître au goût et de sentir à l'odeur ; d'autres expériences semblent, d'ailleurs, établir également la faculté d'*entendre*, et probablement même celle de *toucher*). On ne voit aussi en aucune façon pourquoi une telle capacité devrait être limitée au domaine d'un sens. Je donne tout d'abord mes notes sur les dix essais particuliers en lesquels consiste l'expérience.

Je me suis fait remplir dans une pharmacie six flacons de verre d'une contenance de 15 centimètres, non usagés, de forme identique, ainsi qu'il suit :

I. Saccharine dans de l'eau;

II. Eau distillée;

III. Acide citrique (un cristal de grosseur moyenne) dans de l'eau;

IV. Quinine dans de l'eau (acide, un peu seulement);

V. Alcool de menthe glaciale dans de l'eau;

VI. Cognac.

Ainsi, j'avais du sucré, de l'acide, de l'amer, une matière sans goût, les deux dernières substances ayant chacune des goûts connus.

Les flacons bouchés solidement avec de bons bouchons de liège neuf furent placés alternativement dans une petite boîte en carton, ficelée, laquelle fut mise sur le front ou le cou de Mlle v. B. On se passa de cacheter toutes ces boîtes, puisque je contrôlais personnellement le cours de l'expérience; je puis garantir que Mlle v. B. n'a seulement pas touché ou vu aucun des flacons pendant l'expérience.

Je demandai à Mlle v. B. de faire attention à tout goût, à toute odeur ou à toute autre influence. Je donnai cette indication générale pour ne pas faire savoir d'avance que je ne comptais, à proprement parler, que sur des influences de goût. J'ajouterai que le goût ressenti, etc. était déterminé définitivement, la plupart du temps, en une minute, et que seulement dans un cas (II) l'expérience se trouva prolongée.

1. *Quinine*. Commencement à 6 h. 43. « Liquide, limpide, goût pas très prononcé ». Il n'a rien été mentioné ensuite. Fin après 3 minutes et demie. (Insuccès complet).

2. *Cognac*. Commencement à 6 h. 50. « Plus de goût et odeur plus forte que tout à l'heure. Les deux me rappellent le vin du sud, du vin de Porto peut-être ». (6 h. 51). Mlle v. B. continua après une autre minute : « Mais le liquide est également limpide et me semble clair; donc il n'a pas l'apparence du Porto ». L'horloge indiquait 6 h. 52. Après une appréciation d'une autre minute, elle éprouva une oppression à la tête; je la priai alors de mettre la boîte sur le cou et d'avoir un peu de patience. A 6 h. 54, il fut indiqué « un léger goût de raisins secs ». Jusqu'à 6 h. 56, rien de nouveau. Terminé. — (Succès assez satisfaisant).

3. *Saccharine*. Commencement à 6 h. 57. Après une minute: « Goût tout à fait doux sur la langue ».



Aussitôt après: « Odeur pas très forte, un petit peu comme la glycérine, et un peu rafraîchissante; mais très peu des deux ». A 6 h. 59, l'indication: « Cela me tire un peu dans la tête, je me sens un petit peu saisie ». Je demandai encore une fois le goût (7 h.): « Le goût reste exactement pareil: doux ». — (Succès complet).

4. *Alcool de menthe glaciale*. Commencement à 7 h. 01. Après environ une minute: « Je connais maintenant ceci très exactement, c'est un peu rafraîchissant, comme de la menthe glaciale ». De suite après : « Je la reconnais maintenant très clairement; je sens un petit picotement formel sur la langue ». De nouveau après quelques instants: « Agréable, extrêmement agréable, rafraîchissant et un peu refroidissant ». Je demandai quelle en était l'apparence (7 h. 04). « Jusqu'ici les liquides paraissent tous semblables, tous clairs comme de l'eau ». — (Succès).

5. *Eau distillée*. Commencement à 7 h. 05. Après deux minutes: « De goût très agréable et rafraîchissant, pas de forte odeur ». Au cours d'une autre minute: « A un goût à peu près semblable à de la pâte dentifrice. A beaucoup moins d'odeur et de goût que celui qui précède, mais similaires. Un peu comme si le précédent était délayé ». — (Voir plus loin).

6. *Quinine* pour la deuxième fois. Commencement 7 h. 11. « Goût plus doux, mais très faible, presque pas perceptible. Odeur tout à fait agréable, un peu aromatique ». (7 h. 12). Cela reste pareil. — (Insuccès comme la première fois).

7. *Acide citrique*. Commencement à 7 h. 14. « Goût acide, comme du citron. Ne sent absolument rien ». (7 h. 15). « Apparence du liquide aqueux, d'un goût de citron prononcé ». (7 h. 16). — (Succès).

8. *Eau distillée* pour la deuxième fois. Commencement à 7 h. 18. Après une minute: « Je sens toujours le goût du citron ». Après une minute, (7 h. 20), sur une question de ma part : « Oui, c'est bête, je le sens encore maintenant, je ne perçois pas un nouveau goût ». Sans donner mon avis sur le résultat, ce dont je me suis aussi abstenu pendant les autres expériences, je proposai d'expérimenter quelque autre chose qui irait peut-être mieux. — (Voir plus loin).

9. *Cognac* pour la deuxième fois. Commencement à 7 h. 20 ½. Après une ½ minute le cri: « Ah, ça, c'est du cognac! Je suis fermement convaincue que c'est du cognac. C'est certainement du cognac ». Je demandai si celui-ci lui avait déjà été présenté. « Oui, assurément; c'est cela que j'ai comparé auparavant au le Porto et au goût de raisins secs. Mais ce doit être du cognac, c'est même maintenant comme si je voyais la couleur jaune. Mais cela pourrait être une illusion. En tous cas, il est clair; je vous ai bien dit aussi auparavant que cela n'avait pas l'apparence de vin de Porto ». (7 h. 21 ½). — (*Succès*). Deux minutes et demie d'interruption.

10. *Saccharine* pour la deuxième fois. Commencement à 7 h. 24. Après une demi-minute: « Ceci est de nouveau le même article doux que précédemment. Terriblement douceâtre, pas beaucoup d'odeur ». Après une autre demi-minute, le sujet dit être maintenant un peu fatigué et qu'il désire terminer. — (*Succès*). — Fin de l'expérience à 7 h. 25.

L'expérience parle clair, même sans commentaires. Je désire seulement faire remarquer deux choses. Il est intéressant qu'avec l'eau distillée, le goût précédent ait été senti de nouveau les deux fois, attendu qu'un tel effet postérieur est toujours existant et pourra à l'occasion — au cas où on n'y fera pas attention — occasionner un résultat incorrect de l'expérience suivante. L'insuccès du deuxième essai avec la solution de quinine semble entièrement obscur. Le goût amer était très perceptible, et après la fin de l'expérience il a été tout de suite intensivement saisi par Mlle v. B. elle-même, lors d'un essai. Peut-être que ce fait singulier devra être présenté plus tard avec une connexion quelconque. En attendant, je désire faire observer combien l'expérience parle contre l'hypothèse télépathique. Pourquoi, en effet, l'idée de l'amer ne devrait-elle pas être aussi bien transmise que l'idée de l'acide ou du doux?

Comme il est question ici de produits chimiques, je ne puis m'empêcher de mentionner deux autres expériences, dont la première est peut-être la plus frappante que j'aie faite jusqu'ici avec Mlle v. B. Mes notes là-dessus disent:

« Un petit flacon saure avec un bouchon en liège, contenant un ½ gr. de morphine en sel, en forme de poudre à gros grain. Je le donnai, enveloppé plusieurs fois dans du papier, à Mlle v. B. dans la main gauche et restai présent.

« Un flacon, petit, avec bouchon pas en verre, » cette fois, mais en liège. Il y a dedans une pou- » dre, tout à fait claire, blanche, ce qui me permet » de reconnaître que le flacon n'est pas blanc; il » est en verre foncé. La poudre n'est pas très fine, je distingue de gros grains ». Je demandai si elle voyait ou ressentait encore quelque chose.— « Oui, » cela me tire remarquablement le bras; le bras » entier est lourd et fatigué ». Je lui plaçai le flacon sur le cou nu. Après quelques instants, avec la voix de quelqu'un endormi: « Maintenant, je suis tout à fait fatiguée et j'ai sommeil ». Comme

elle commençait évidement à dormir, j'enlevai rapidement le flacon, et je commençai une conversation animée, ainsi que Mme v. B., également présente. En quelques minutes l'effet alors disparut ».

C'est là la seule expérience qui m'ait fait penser à la télépathie, sans que je puisse dire en être convaincu. Je connaissais le contenu du flacon et j'avais, ainsi qu'un juriste dirait, le *dolus eventualis*, c'est-à-dire que j'étais préparé à ce que peut-être quelque chose de l'effet de la morphine fût observable. Lorsque je demandai ensuite si Mlle v. B. sentait encore quelque chose, j'avais naturellement cet effet devant les yeux. Peut-être que dans l'opération de la reconnaissance, et bien qu'il ne puisse pas être question de transes, etc., il s'est produit très rapidement une influence télépathique, peut-être aussi hypnotique. Dans le dernier cas, mon attente, à savoir si elle aurait été un peu somnolente, aurait agi comme un ordre hypnotique inexprimé.

La deuxième expérience, que je désire mentionner brièvement ici, avait pour objet un petit flacon en verre avec couvercle métallique vissé dessus. Il y avait dedans une petite quantité de saccharine pure. Je rappellerai seulement que la reconnaissance fut très rapide et précise; ainsi, par exemple, le pas de vis a été vu dans le verre et dans le couvercle métallique, l'étiquette avec la formule chimique (« une pièce allongée blanche avec des signes noirs dessus »), etc. L'intéressant est ce qui a suivi ensuite. « Dans le verre une petite quantité d'une poudre blanche. Elle est très fine, pas comme celle d'hier (la morphine), mais aussi pas semblable à de la farine; elle est étincelante comme de petits cristaux ». Maintenant, la saccharine est cristalline; mais n'importe; la poudre est si fine, que, malgré mes yeux perçants, je ne puis voir étinceler les petits cristaux de l'échantillon se trouvant en ma possession qu'au moyen d'une bonne loupe.

Ici, ainsi que parfois ailleurs également, par exemple avec l'indication de Mlle v. B., qu'elle différenciait l'or du laiton par sa mollesse, il me semble que la reconnaissance directe soit même superposée à la perception des sens ordinaires (1).

Je désire seulement mentionner une expérience qui est, pour le moment, la dernière de la série. Elle concerne le vieux problème de la lecture d'une lettre fermée. Je le dis vieux, car je me souviens avoir déjà lu quelque part, il y a de longues années, qu'une Académie avait établi un prix pour celui qui, sans l'aide des yeux, naturellement sous contrôle, pourrait lire une lettre fermée. Il était ajouté avec une joie manifeste qu'on n'avait jamais eu à payer ce prix (1).

Après toutes mes expériences, spécialement celle qui vient d'être décrite, dans laquelle l'étiquette et l'écriture de la formule ont été tout au moins *vues*, ainsi qu'après une autre expérience dont je n'ai point parlé, dans laquelle la grosse écriture dorée d'une carte de nouvelle année a été lue en partie, je n'avais aucune raison de supposer que cette expérience se heurterait à des difficultés importantes. En effet, il n'en a pas été ainsi. Par contre, de même que beaucoup de ces expériences, elle a présenté un intérêt théorique particulier par suite de deux circonstances imprévues.

Je pris une feuille de papier à lettre qui, une fois pliée en quatre, fut placée dans une enveloppe à lettre ordinaire. Sur la troisième feuille j'écrivis à l'encre le commencement du 121e psaume. (J'avais voulus choisir une citation, et celle-ci m'était venue à l'esprit). Je plaçai tout d'abord la feuille dans une deuxième feuille, pareille, sans écriture, et toutes deux dans l'enveloppe, que je collai simplement de la manière usuelle. Je me convainquis de ce que la disposition prise était pratiquement non transparente. (On pouvait en lire à peu près le contenu, si on pressait l'enveloppe sur l'abat-jour en verre opale d'une lampe allumée et si l'on masquait la lumière latérale; toutefois, on verra, par le récit qui va suivre, que cette circonstance ne peut pas être prise en considération ici.)

Mlle v. B. s'étendit sur la chaise longue; alors seulement je lui donnai la lettre, et me tins éloigné de quelques mètres, d'où je pouvais l'observer, sans la déranger. C'était le soir; dans un coin éloigné de la pièce brûlait comme unique source de lumière une lampe à pied couverte d'un voile, de manière que dans le voisinage de la chaise-longue

(1) Comme dans une petite réunion à laquelle Mlle v. B. et moi nous étions présents, la conversation se porta sur ses expériences et spécialement sur le point ci-dessus, quelqu'un mentionna le fait notoire que même un connaisseur éprouve des difficultés dans l'obscurité pour faire la différence entre le vin rouge et le vin blanc. Je prétendis que, quant à Mlle v. B. elle ne pouvait assurément pas avoir cette difficulté ; un mot en amena un autre, et finalement on fit réellement l'expérience. Dans un délai de quelques instants Mlle v. B. avisa les deux Messieurs faisant fonction de témoins, que des deux cruches en grès bouchées placées devant elle, celle de gauche contenait un peu de vin rouge, celle de droite une quantité un peu plus forte d'eau. Cela ne pouvait pas être du vin blanc, étant sans couleur et sans goût. Les deux indications étaient justes.

(1) Si cette affaire repose sur la vérité, si le prix est vraiment encore à gagner et si un aimable lecteur était par hasard renseigné là-dessus, je le prierai dans l'intérêt de Mlle v. B. de me faire connaître l'Académie qui a l'argent de trop. L'Académie pourra en être débarrassée.



il ne régnait qu'un demi-jour mat. D'ailleurs, Mlle v. B., qui tenait la lettre sur son front, ne l'enleva absolument pas de là.

Je l'avais priée, comme lors d'une expérience décrite antérieurement, de me faire une communication continuée. L'entière expérience se passa avec une rapidité moyenne, elle peut avoir duré de 5 à 10 minutes.

Le commencement a tout d'abord été reconnu, mais un peu confusément et avec une faute. « Le premier mot est *Je*. Après il y a *Yeux* ». Elle lisait lentement : *Je - ai - yeux* (1). « Plus loin, il y a : *vers - les - montagnes*. Tout en bas vous avez fait un trait ».

Certain maintenant que l'expérience serait heureuse, je me hâtai de faire une modification dont j'avais l'intention, avant que, par ce qui était déjà reconnu, Mlle v. B. ne devinât la totalité. Je renversai la lettre, en la plaçant de manière que le côté maintenu jusqu'alors contre le front se trouvât à l'extérieur, afin de m'assurer si maintenant l'écriture renversée serait vue.

Ainsi que Mlle v. B. me le confirma expressément, il n'en fut pas ainsi ; l'expérience fut tranquillement poursuivie. Voici, d'après mes notes, ce que Mlle v. B. continua de dire:

« Maintenant je vois très bien; attendez un peu. Non, ce n'était aucunement une écriture renversée; elle est toujours correcte. L'écriture n'est pas droite comme une lettre dans l'enveloppe, mais de travers. C'est le commencement d'un Psaume. — *Je lève mes yeux vers les montagnes, d'où me vient l'aide. Mon aide vient de Dieu, qui a fait le ciel et la terre.* Il y a ensuite un trait en dessous, ainsi que je l'ai déjà dit. Attendez: je puis aussi vous donner de nouveau les commencements des lignes ».

Je place ici à côté l'un de l'autre ceux corrects et ceux indiqués.

Je	*Je*
yeux	*yeux*
montagnes	*montagnes*
me	*aide*
mon	*vient*
de	*ciel*
ciel	
fait	

J'observe encore ici, que le mot incorrect *aide*, venant après les trois premiers mots corrects, se trouvait dans l'original à la deuxième place dans la ligne, après le *me*, peu frappant, de manière que l'on peut considérer cette erreur comme une simple inattention, ainsi que le manque de la dernière ligne. Le mot *vient*, par contre, existe deux fois dans l'original comme dernier mot, de la 4e et 5e ligne. Si on pouvait supposer que le commencement et la fin des lignes ont été confondus, cette erreur s'expliquerait aussi de façon satisfaisante. *Ciel* est de nouveau correct.

Mais je ne dis cela en aucune façon pour rendre le résultat plus beau. On pourra d'autant plus être content, même sans aucun commentaire, qu'en somme, sur 8 lignes d'écriture, 6 commencements de lignes et 4 lignes entières ont été indiquées correctement.

J'ai parlé plus haut de deux particularités intéressantes. L'une est qu'il n'a été vu aucune écriture renversée. La seconde n'a pas encore été mentionnée. Vers la fin de l'expérience même — je ne sais plus si c'était avant ou après l'indication des commencements des lignes — Mlle v. B. dit soudainement : « Il y a d'ailleurs une erreur dans l'écriture. D'autant que je m'en souviens, il est dit dans la Bible : *Montagnes d'où me vient l'aide*. Mais ici il y a « *denen* » au lieu de « *welchen* ». J'avais transcrit le texte de mémoire, et je ne gardais point — pas plus que des commencements des lignes — une connaissance consciente du fait, si j'avais écrit *denen* ou *welchen* (1). Il résulta, après l'ouverture de l'enveloppe, que l'indication de Mlle v. B. était correcte.

Ce petit incident prouve tout au moins, ainsi que le trait mentionné sous l'écriture, que Mlle v. B. n'a pas cité à l'aide de la mémoire, mais qu'elle a *lu* mot à mot. Une circonstance prouve néanmoins combien peu cette lecture doit être comparée à celle ordinaire : c'est qu'il n'a pas été vu d'écriture renversée.

On voudrait penser de nouveau ici à la télépathie. Si je ne puis me décider à le faire, c'est seulement parce que trop de circonstances me semblent militer contre elle. Sans doute, elle constituerait une explication séduisante et commode. Mais ici encore il ne peut naturellement pas être question d'une forme de télépathie connue. Donc une télépathie inconnue ! Cela signifie, dans ce cas : tout ce que Mlle v. B. croit apprendre du texte, passe en fait de mon âme à la sienne involontairement et sans qu'on s'en aperçoive ; parmi cela des choses qui, à ma connaissance, ne m'ont en somme jamais occupé, comme celle de *denen* pour *welchen*, ou comme les commencements des lignes dans le texte.

(1) Le texte porte : *habe* = ai, au lieu de *hebe* = élève.

(1) Dans ce cas, *denen* et *welchen* se traduisent de la même façon en français. — *Note du Trad.*



Quand on connait les expériences télépathiques, il y a quelque chose d'étrange à admettre cela. On ne peut que se demander à quoi bon ces efforts, quand « de soi-même » cela irait beaucoup mieux. Et pourquoi rappeler tous les indices contre la télépathie et en faveur de la reconnaissance directe, ou la lucidité ? Il suffit de s'arrêter à examiner une expérience quelconque. Comment, par exemple, Mlle v. B. en vient-elle à voir la saccharine cristalline, et par contre à rester sans aucune idée de ce que c'est ? En mon âme et conscience, le nom saccharine était très facile à trouver pour quelqu'un qui, en somme, peut regarder dans les âmes. Par contre, il y a plus de douze ans, c'est-à-dire depuis le temps que j'étais étudiant, que je connais parfaitement sa nature cristalline; mais pendant l'expérience cette circonstance ne m'était pas du tout présente, et je fus même très étonné en entendant l'observation que fit à ce sujet Mlle v. B.

Maintenant, on peut dire, il est vrai, qu'il suffisait que la connaissance, même si elle était à moitié oubliée, fût présente « en » moi, ce que je ne puis nier. Je pourrais bien rappeler quelques détails du cas concernant le Dr. K. ; mais j'admets en général que les matières ne suffisent pas encore pour se prononcer à ce sujet d'une façon absolue. Il me semble que, dans ces expériences, l'ensemble parle en faveur de la lucidité et contre la télépathie, de manière que, provisoirement, je ne me laisse convaincre dans le sens contraire même par des difficultés comme celle concernant l'effet de la morphine ou celle de l'écriture renversée qui n'a pas été reconnue. On peut aussi supposer un assemblage de lucidité et de télépathie.

En ce qui concerne l'écriture renversée, ou plutôt le manque de celle-ci, il me semble que ce fait frappant montre que, comme nous l'avons observé déjà, une reconnaissance immédiate, directe a eu lieu dans ces expériences, sans l'intermédiaire de sens physiologiques. Néanmoins, l'existence de cet intermédiaire pourra peut-être encore être sauvée, pour cette fois ; et comme c'est notre devoir de maintenir aussi longtemps que possible le terrain scientifique connu sous nos pieds (je crains que bientôt de vastes constructions accessoires ne soient nécessaires), je vais pour terminer, indiquer brièvement cette possibilité.

Donc, admettons qu'il s'agisse de rayons ; dans ce cas des rayons d'encre ! Ils traversent le cerveau et projettent partout à l'intérieur l'image de l'écriture dans la masse ganglionnaire. Alors, on peut se représenter la chose de telle façon, que la reconnaissance de l'écriture s'effectue, la première fois, dans la direction normale, et l'autre fois (après que la lettre a été retournée), dans une direction opposée. On obtient de cette façon de l'écriture correcte dans les deux cas. Sans doute, le procédé n'est pas bien clair. Peut-être qu'une réflexion précise sur une explication de ce genre a pour conséquence de nous rendre méfiants envers l'hypothèse des vibrations et des rayonnements dans ces choses et de tourner davantage notre sympathie vers l'idée que nous avons affaire ici à des phénomènes de toute autre nature.

De quelle nature ? Vraisemblablement physique. J'ai dit que l'ensemble des phénomènes en question nous amène à l'hypothèse d'une « reconnaissance directe », possible sous certaines conditions. Toutefois, en général, il se glisse entre l'objet et la représentation de l'objet, comme trait d'union nécessaire, l'intermédiaire physiologique basé sur l'activité des organes des sens. Cette gradation intermédiaire, comme on pourrait l'appeler, peut être supprimée sous certaines circonstances, et le rapport entre l'âme et la chose extérieure peut être établi directement.

Pour le moment, il me faut reconnaître que la chose paraît bien difficile à comprendre. Toutefois, même sans considérer que ce n'est pas ici le lieu de nous occuper des conséquences physiologiques de la question, il ne nous faut pas oublier qu'il importe de bien établir, d'abord, l'existence des phénomènes, en procédant de façon plus empirique que spéculative.

J'ajouterai que les autres formes de lucidité, soit la clairvoyance à grande distance et la clairvoyance dans l'avenir, semblent également se manifester en Mlle v. B.. Nous ne sommes cependant pas encore à même de faire des communications à ce sujet, pour le moment.

Le phénomène décrit dans cet article, que l'on pourrait désigner à peu près comme de la *cryptoscopie*, semble se rapprocher assez étroitement des facultés de certaines personnes qui, selon des rapports existant depuis longtemps déjà, peuvent trouver des choses cachées, spécialement de l'eau, du charbon, des métaux, soit en les ressentant involontairement quand elles passent par ces endroits, soit volontairement.

Mlle v. B. est partie dernièrement pour un assez long voyage en Italie ; mais j'espère pouvoir, dans quelque temps, reprendre les expériences avec elle.

Docteur TERRIEN

Médecin-Directeur de la Maison de Santé de Nantes-Doulon, — Ancien interne des Asiles de la Seine
Président de la Société de Médecine de Nantes

ESSAI D'INTERPRÉTATION D'UN CAS CURIEUX DE

Vision et d'Audition à grande distance

chez une hystérique de 14 ans durant l'état de Somnanbulisme (1)

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous présenter une observation, qui date de longtemps déjà, car je l'ai recueillie pendant mon séjour en Vendée. Si je vous la communique aujourd'hui seulement, c'est que le hasard m'a fait rencontrer récemment un cas identique, ce qui va me permettre, en m'appuyant sur ces deux malades, sur le premier surtout, mieux étudié et soumis, pendant plus longtemps, à mon observation, de tenter un essai d'interprétation de certains phénomènes, considérés jusqu'ici par certains comme mystérieux, par d'autres comme mensongers. Mais, dès maintenant, je tiens à déclarer que je n'ai nullement la prétention d'affirmer que j'apporte la véritable solution de ce délicat et difficile problème. Je ne vous présenterai qu'une hypothèse, qui, je l'espère, vous paraîtra fort acceptable, mais qui ne pourra avoir néanmoins que la valeur qui s'attache à une hypothèse.

Je veux également, avant d'étudier ces faits et de chercher à en pénétrer le mystère, écarter tout d'abord, rejeter bien loin avec tout le mépris qui convient en l'espèce, les grossiers artifices de toutes ces somnambules de commande, qui vous feront toutes les révélations que vous désirez, pourvu que l'argent, qui en est l'enjeu, vienne grossir la caisse; car, à mon avis, ce sont tous ces imposteurs de foires et de maisons louches qui ont contribué, pour une bonne part, à vous faire considérer comem mensonger ce qui pouvait être authentique et à retarder par là — en empêchant les recherches — la solution du problème. Je connais en effet certains savants qui ont craint de s'en occuper, pour ne pas risquer de se compromettre, ayant peur toujours d'être confondus avec un pareil milieu, ou de paraître s'y associer. J'aurai eu plus d'audace et je m'en applaudis. Après être demeuré très longtemps sceptique, extrêmement sceptique, comme l'est du reste, je le sais, la majorité des confrères en ce qui concerne ce phénomène de la vision à distance, j'ai vu tomber mon scepticisme, se dissiper peu à peu tous mes doutes, lorsque je fus mis en présence d'une jeune hystérique de ma clientèle présentant, à certains moments, dans ses crises de somnambulisme, ce genre de manifestations, et qu'il m'eut été donné d'en apprécier la sincérité, la parfaite authenticité. Dès lors, bien pénétré de l'existence de ces phénomènes, si merveilleux qu'ils puissent paraître, j'essaierai, devant vous, d'en démêler les causes.

Peu enclin, par tempérament, à rechercher dans le spiritisme ou l'au-delà, comme le font certains, la clef de ces étranges manifestations, je porterai bien vite la question sur son véritable terrain, le terrain scientifique, le seul d'ailleurs qui mérite de nous occuper ici; je chercherai à voir, dans le système nerveux si particulier de l'hystérique, dont nous connaissons tous les réactions si sensibles, la seule raison du phénomène.

Je m'excuse de ce long préambule, mais dans un pareil sujet, toujours si contesté, il m'a paru nécessaire.

Avant d'en arriver à l'essai d'interprétation, il convient tout d'abord de présenter les faits, base de la discussion. Je vous ai dit que le premier cas était déjà ancien. En effet, je l'ai relaté, il y a bien des années, au Congrès des Aliénistes, tenu à Toulouse. Il rentrait dans le mémoire que je présentais sur l'*Hystérie infantile en Vendée*, apportant ainsi ma modeste collaboration au Professeur Bézy, chargé du rapport sur l'hystérie de l'enfance.

(1) Communication faite à la Société de Médecine de Nantes.

Voici le cas, que je livrais aux Congressistes, sans le faire suivre d'aucun commentaire:

Premier fait. — J'étais appelé, un jour, à Chauché, petite commune de Vendée, pour y voir un malade. Or, au lieu d'un malade, on avait profité de mon passage, et on m'en fit visiter quatre, trois dans des villages différents. Ce jour-là, travaillait chez moi, à la couture, une fillette de 14 ans, la jeune Estelle X... Après avoir examiné mon quatrième malade, me sachant en retard pour le déjeuner, je montai vite en voiture, et de toute la vitesse de mon cheval, je franchis les huit kilomètres qui me séparaient des Essarts, mon domicile d'alors. Quand j'arrivai dans la cour de la maison, Mme Terrien, qui m'attendait avec impatience, me dit en riant — car elle s'imaginait bien me raconter une sorte de roman —: « Je savais que tu serais en retard, je savais même qu'au lieu d'un malade, tu en avais visité quatre et dans des villages différents » (et elle m'indiqua le nom des malades et de leurs villages respectifs). On peut juger de ma stupéfaction, car tout était exact. Or, personne, en dehors de moi, ne pouvait connaître ces détails. Devant ma surprise, Madame ajouta : « C'est Estelle qui, ce matin, s'est endormie spontanément pendant qu'elle cousait, et qui, dans cet état de somnambulisme, m'a fait, il y a un quart d'heure environ, ces stupéfiantes révélations, révélations auxquelles je ne croyais nulement: « Tu attends ton mari? s'est-elle écriée, imbécile que tu es! (Nous ferons remarquer dès maintenant qu'Estelle, dans cet état particulier, tutoie tous ceux qui l'approchent, se montre même grossière dans ses expressions, alors que, dans l'état normal, elle est extrêmement correcte). « Tu l'atten- « dras encore longtemps, et elle m'a donné les « raisons du retard, les visites supplémentaires, « les noms des malades, etc., sans oublier ce der- « nier détail qu'un cultivateur instruit du passage « du Docteur l'attendait sur la route, guettant « son retour. » Or ce renseignement était exact: tout du reste était exact. Je fus vraiment stupéfait d'une pareille révélation; et Madame qui, jusque-là, avait cru à du délire, ne fut pas moins surprise, lorsqu'elle sut que tout le récit de son ouvrière était l'expression de la vérité.

Deuxième fait. — Bien vite, je déjeunai, car j'avais hâte de me livrer à d'autres expériences ; d'autant que notre Estelle était encore en état de somnambulisme. La fillette se trouvait alors dans la chambre de couture, au fond d'un grand couloir, à l'extrémité de la maison, la tête reposant sur la table; elle paraissait sommeiller. — J'ai tenu ici à bien préciser les lieux et la place occupée par notre sujet, nous verrons bientôt pourquoi. — J'arrive très doucement derrière elle, je prends, le plus discrètement possible, la broche qu'elle portait au cou, et m'en vais aussitôt, pour la cacher, d'abord dans la cuisine, dans le berceau de l'enfant. Mais ne la trouvant pas suffisamment dissimulée, je la prends, et, traversant la salle à manger, je pénètre dans mon salon, alors plongé dans une obscurité profonde, les volets étant fermés, et je pose la broche sur la cheminée derrière la pendule. Estelle, deux ou trois minutes après environ, s'aperçoit de la disparition de la broche, se lève, part comme une flèche, parcourt, les yeux grands ouverts, mais un peu hagards, tout ce long couloir, dont j'ai parlé, va à la cuisine, s'arrête un instant au berceau de l'enfant, puis pénètre dans la salle à manger, enfin dans le salon, toujours dans l'obscurité, et, sans aucune hésitation, se dirige vers la cheminée, où elle saisit derrière la pendule cette broche que je croyais si bien cachée.

C'était assez concluant, car vous ne me ferez pas l'injure de penser que nous avons cherché, Madame et moi, à guider l'enfant par nos regards, par des regards étudiés et indiscrets. Nous avions soin, au contraire, de nous placer toujours par derrière, et à une certaine distance. C'est elle en quelque sorte, qui nous guidait; j'ajoute qu'il nous fallait marcher vite, car ses pas étaient alors précipités.

Troisième fait. — Quelques jours après, l'huissier de l'endroit vient pour toucher une traite. Madame cherche les clefs de son tiroir, et ne les trouve pas. J'étais là, je cherche à mon tour; et sans plus de succès. Estelle se trouvait à la maison, toujours pour faire des raccommodages, alors qu'elle passait en réalité la moitié de la journée dans le sommeil, ce dont, en médecin curieux, j'étais bien loin de me plaindre. Elle était précisément dans l'état somnambulique, au moment de nos vaines recherches. « Es-tu folle, crie-t-elle à « Madame, tu cherches tes clefs? Mais tu ne te « souviens pas que le jour où tu es allée à la « Roche-sur-Yon, craignant qu'on te vole, tu les « a cachées dans le cabinet de ton mari, derrière « les livres. Je les vois, ces clefs: il y en a trois, « dans le trousseau, l'une plus petite, celle dont « tu as besoin est posée sur les deux autres. » Bien vite, nous allons à l'endroit indiqué, et nous trouvons ces fameuses clefs, dans l'ordre bien précisé par Estelle. Grâce à elle, nous n'avions plus besoin de serrurier.

Je me suis livré à bien d'autres expériences, toutes très intéressantes, mais celles-là suffiront



pour bien caractériser le cas de notre jeune hystérique.

Bien que pour la discussion je ne veuille m'appuyer que sur trois faits, bien constatés, bien étudiés par moi-même, et sans qu'il y ait eu d'intermédiaire étranger, je tiens cependant à citer, sans y insister d'ailleurs bien longuement, le cas d'une autre hystérique de Mareuil, à qui, pendant son séjour aux Essarts, chez sa sœur, c'est-à-dire pendant près de deux ans, j'avais donné mes soins médicaux.

Je dois déclarer que c'est peut-être le plus beau sujet hystérique que, dans toute ma carrière, j'aie rencontré. Chez elle, par le simple commandement, à l'état de veille, je pouvais provoquer toutes les manifestations connues de l'hystérie : paralysie, contractures, aphonie, bégaiement, etc. Sans recevoir même d'ordre, il lui est arrivé, un jour, me voyant passer devant sa demeure et tournant la tête pour m'apercevoir le plus longtemps possible, de rester dans la dernière position qu'elle avait dû prendre, c'est-à-dire la face de côté, presque en arrière, et il lui fut ensuite impossible de reprendre la position normale, le cou restant contracturé. Jusqu'à mon retour, six heures après, elle dut garder cette attitude peu gracieuse, peu esthétique, malgré les plus violents efforts pour la corriger.

Je lui donnai l'ordre de cesser cette vilaine attitude, et aussitôt elle put me regarder de face : la contracture avait disparu. Ce simple détail peut vous montrer quelle hystérique j'avais devant moi.

Je l'avais perdue de vue, quand un jour la mère et la sœur vinrent me trouver pour me dire leurs inquiétudes au sujet de mon ancienne malade : elle avait été prise de vomissements incoercibles, qu'aucun médecin du pays n'avait pu arrêter. C'est alors que, pour me bien fixer sur l'état général de la malade, sur sa mentalité, son psychisme, elles me firent le récit qui va suivre, le récit d'un fait qui les a tant surprises, tant troublées :

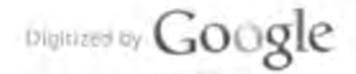
« Un jour, dit la sœur, qu'elle veillait la malade étendue sur son lit et très fatiguée, elle l'entendit, tout à coup, s'écrier, comme parlant dans un rêve ; « Notre mère n'a pas trouvé à Clisson, chez « Mme X..., la marchandise qu'elle y allait chercher ; elle a dû se transporter chez une autre « commerçante, dont elle indiqua le nom. Cette « dernière a pu la satisfaire ; elle s'est du reste « montrée fort gentille, car elle a fait cadeau à « notre mère d'un joli pot de fleurs, renfermant « un rosier avec trois roses épanouies. » Je ne prêtai, continua la sœur, qu'une très faible attention à ces propos, que je rattachais à du délire. Le soir, je partis au-devant de ma mère, à la voiture publique. Là, je ne pus retenir une exclamation de surprise : car, qu'est-ce que j'aperçus ? ma mère portant dans ses mains le fameux rosier, avec ses trois roses indiquées par la malade. »

Voilà le fait. Il est, comme on peut le voir, lui aussi très caractéristique. Je ne m'y attacherai cependant pas dans la discussion, parce que là je ne fus pas un témoin direct, il me faudrait ajouter foi entière au récit de la mère et de la sœur. Et pourtant, je ne puis guère mettre en doute leurs affirmations, les connaissant depuis fort longtemps, connaissant leur caractère, leur grand bon sens et leur honnêteté. Il s'attache donc à leur récit une valeur morale incontestable, que rien ne m'autorise à contester d'ailleurs, sachant que leur seul but, en me renseignant de la sorte, était de bien fixer mon esprit sur le psychisme particulier de leur jeune malade. Et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas avoir eu l'occasion de rencontrer à nouveau cette hystérique, pour me livrer, comme sur Estelle, à des expériences qui m'auraient mieux éclairé encore. Je n'aurai ainsi cité ce second cas, que pour mémoire. Et pour bien montrer jusqu'où va mon rigorisme en l'espèce, je ne ferai état dans la discussion que du cas d'Estelle.

DISCUSSION ET INTERPRÉTATION

J'ai exposé, nous l'avons vu, avec détails précis, les phénomènes présentés par cette petite Vendéenne de 14 ans, la jeune Estelle. Avant de les discuter, je veux d'abord répondre à certains esprits forts, qui, en entendant raconter, ou en lisant l'exposé de ces faits, ont pu, j'imagine, hausser les épaules de cet air de dédain qui veut dire : « Encore un médecin qui, après avoir sans « doute trompé et mystifié les autres, certains de « ses malades, a été à son tour trompé et mystifié « par eux » ; affirmation gratuite et toujours si aisée, que je n'ai certes pas entendue, mais que j'ai bien des raisons d'admettre. C'est contre ces éternels sceptiques que j'entends d'abord protester, en leur déclarant que je n'ai pu, en aucune manière, être mystifié ; que la chose était matériellement impossible (d'ailleurs je me réserve tout à l'heure de le prouver), et qu'à moins de m'attribuer des hallucinations et de vouloir nous doter, Madame et moi, d'un beau délire à deux, il leur faudra bien, quoiqu'ils disent, considérer ces faits comme réels, comme s'étant produits tels qu'ils ont été énoncés ici.

D'ailleurs j'estime — et cette remarque a sa valeur — qu'il me sera plus aisé de donner une solution acceptable, rationnelle du problème, si



difficile qu'il puisse être, qu'il leur serait aisé, à eux, d'établir où est la mystification, par quel artifice ingénieux cette fillette de 14 ans a pu m'égarer, me tromper dans les faits énoncés, dans le fait de Chauché, entre autres ; car il n'est pas besoin de plusieurs exemples, un seul suffit, s'il est réel, pour que la cause soit entendue.

Ainsi, j'ai dit, si l'on s'en souvient, que, à peine avais-je examiné mon quatrième malade, j'avais franchi le plus rapidement possible les huit kilomètres qui me séparaient des Essarts. Or, pas de chemin de fer, pas de télégraphe, pas de téléphone et pas encore d'autos dans le pays. Et pourtant, à ma descente de voiture, qu'est-ce que j'apprends de Madame ? La cause de mon retard, les noms des malades supplémentaires visités et de leurs villages respectifs, et c'est la petite Estelle, une fillette de 14 ans, qui, il y a un quart d'heure environ, pendant un sommeil somnambulique, a fait cette stupéfiante révélation. Et, pour qu'on ne puisse soulever aucune objection, pour qu'aucun doute ne puisse subsister, j'ajouterai un détail. En admettant — ce qui n'est pas — qu'on fût venu avertir la veille ou le matin, aux Essarts, que, lors de mon premier voyage à Chauché, tel ou tel de ces malades supplémentaires me ferait appeler, même en admettant cette nouvelle anticipée, je dis qu'elle ne pouvait être apportée, tout au moins pour un de ces trois malades supplémentaires, car quelques minutes avant mon passage dans le bourg de Chauché, la mère du malade en question ignorait qu'elle aurait besoin de mes soins pour son enfant. Cet enfant venait, en effet, de tomber d'une échelle, et de se faire une plaie au genou ; or, c'est seulement quand la mère m'aperçut sortir de chez son voisin qu'elle songea à me faire appeler. Et cependant, une demi-heure enviro après cette visite, quand j'arrivai dans la cour de la maison, on me citait le nom de la mère et de son village, la révélation en avait été faite par Estelle à Madame, quinze à vingt minutes auparavant, c'est-à-dire presque aussitôt l'accident. Pour avoir pu ainsi prévenir à cette heure, il eût fallu avoir la vitesse d'un avion. Or, Garros et Védrines n'étaient pas encore passés par là.

J'avais donc raison de dire, si toutefois l'on admet ma bonne foi — ce que personne, j'imagine, ne me fera l'injure de contester — j'avais raison de dire que j'apporterais des précisions telles que toute idée de supercherie devait être écartée : elle n'était pas possible.

Ainsi, il vous paraîtra, désormais, bien prouvé qu'Estelle avait, à certains moments, la faculté de voir et d'entendre à de très grandes distances. Si, souvent, pour étonner la galerie, d'adroits mystificateurs se prévalent d'un pouvoir qu'ils n'ont pas, il n'en reste pas moins établi — et je viens de le démontrer d'une façon irréfutable — que le phénomène de la vision à distance peut exister chez quelques rares hystériques, en état de somnambulisme.

Mais je m'empresse d'ajouter que ce phénomène doit se produire bien rarement, que les sujets qui sont capables d'y donner lieu sont fort peu nombreux, puisque dans toute ma carrière déjà longue de neurologiste, je n'ai rencontré que deux fillettes qui aient été douées, pendant l'état pathologique, de cette faculté de voir et d'entendre à longue distance. Je ferai ensuite remarquer que ces deux fillettes étaient deux hystériques, et des hystériques dont l'impressionnabilité, la suggestibilité étaient particulièrement remarquables ; c'était, sans conteste, les plus beaux sujets que je n'aie jamais rencontrés, pour leur facilité à recevoir les suggestions et à les objectiver. En sorte que, si l'on voulait me permettre un néologisme, je les considérerais comme des *hyperhystériques*, par rapport aux hystériques ordinaires.

Ainsi ces hyperhystériques se distingueraient des autres hystériques en ce que, contrairement à ces derniers, ils jouiraient de la faculté, pendant leur état somnambulique, de voir et d'entendre à des distances qui nous sont inconnues.

Il ne nous reste plus désormais qu'à étudier par quel mécanisme ce phénomène peut se produire.

Tout d'abord, je me permettrai de poser ce principe: en admettant que nous ne puissions, malgré tous nos efforts, parvenir à donner une explication qui satisfasse, nous ne serions cependant pas autorisés pour cela à nier l'existence de ce phénomène, son authenticité; car si nous ne voulions admettre que ce qui peut être expliqué, je déclarerais bien haut qu'il nous faudrait rayer des sciences psychiques bien des choses que tous les savants pourtant admettent ; et le médecin devrait rejeter, comme étant simulés, bien des états pathologiques que consignent cependant tous les Manuels; il devrait nier, en particulier, toutes ces paralysies, contractures hystériques, que l'on crée et que l'on efface à volonté, par simple commandement, car il ne s'est trouvé encore, je crois, personne parmi nos grands Maîtres pour nous indiquer le mécanisme de toutes ces manifestations, les modifications qui s'opèrent dans le cerveau de l'hystérique ; j'irais même plus loin, je déclarerais qu'il nous faudrait nier toute l'hystérie, et dire simplement que ce que l'on considérait comme accidents hystériques n'étaient qu'accidents simulés; que l'hystérique mythomane par habitude, par caractère, serait un mythomane

même dans ses paralysies, etc., etc., dans tous les phénomènes considérés, comme phénomènes hystériques.

Il est manifeste, pour moi, que c'est précisément cette difficulté de compréhension, d'explication des accidents hystériques, qui fait qu'on n'arrive pas à s'entendre, ni sur la nature de l'hystérie, ni sur la définition qu'il convient d'en donner. Qu'on me dise, en effet, comment il se peut faire que cet astasique abasique de Vendée, si souvent et si justement cité, ait pu créer son impotence fonctionnelle totale, en regardant fréquemment une femme, une voisine, clouée sur son lit, pour une affection médullaire; qu'il ait gardé cette astasie abasie pendant quatre années, malgré tous ses efforts pour guérir, malgré toutes les visites faites à vingt médecins successifs, et qu'il m'ait suffi d'un simple ordre, d'un commandemant impératif, pour supprimer, en quelques secondes, une affection de quatre longues années qui avait résisté à tous les traitements? Que l'on me dise comment j'ai pu, à ces quatre membres si longtemps inertes, et comme sans vie, donner, par ma parole, cette force et cette vigueur qui leur manquaient? Nous savons tous, nous, médecins, que ces faits sont réels, non simulés; nous constatons: quant à donner la clef du mystère, nous ne le pouvans pas. Il ne viendra cependant à l'idée de persone de mettre en doute l'existence de ces phénomènes, malgré leur étrangeté et la difficulté de leur explication. Je suis convaincu, toutefois, que la paralysie hystérique n'est acceptée que parce qu'elle est relativement fréquente. Si elle était rare, comme est rare le phénomène de la vision à distance, nul doute qu'on lui ferait le même sort, c'est-à-dire qu'on crierait: à la supercherie, ou, les âmes naïves, incultes, primitives: au miracle.

Il faut donc que nous soyons conséquents avec nous-mêmes; et ne pas nier un fait, simplement parce que nous ne l'expliquons pas, dès lors que nous admettons d'autres faits que nous n'expliquons pas davantage, ainsi que je viens de le démontrer.

Non, Messieurs, il n'est pas raisonnable de tenir ce langage de certains esprits forts: « ce phénomène étrange de la vision à distance, je ne l'ai « pas constaté; d'ailleurs, je ne l'explique pas, « donc, il n'est pas ». Que diraient alors nos ancêtres, s'ils revenaient sur cette terre, qu'ils ont quittée il y a 30 ou 40 ans seulement, et que l'on viendrait leur affirmer qu'à des centaines de kilomètres, sans fil intermédiaire, on peut communiquer ensemble, entendre même la voix ? Peut-être eux aussi refuseraient-ils de croire; et pourtant, il a suffi qu'il naquit un Branly, pour que, grâce à l'expérience de la limaille de fer, et à l'ingénieuse combinaison des ondes hertziennes, le miracle fût accompli.

Ici, dans le cas qui nous occupe, nous n'avons point la télégraphie sans fil, mais nous sommes en présence de l'hystérie, de cette névrose si étrange, et sur laquelle, malgré tant de recherches, tant de rapports, tant de Congrès, nous sommes si loin de nous entendre que, lors d'un récent Congrès à Lausanne, je n'ai pu, du haut de la chaire du Palais de Rumine, retenir un véritable cri de détresse; je n'ai pu m'empêcher de clamer, en face des Babinski, des Raymond, des Ballet, que les rapports pourtant si étudiés de Claude et du Professeur Schneyder, loin d'apporter cette éclatante lumière que nous attendions tous, n'avaient fait qu'embrouiller une question déjà trop embrouillée d'avance. Et l'on oserait encore, Messieurs, en face d'une névrose qui nous ménage ainsi chaque jour et à chaque pas des surprises, s'autoriser d'une difficulté de compréhension pour rejeter, nier le phénomène de vision à distance que moi, qui ai vu, je m'accorde à lui attribuer? On persisterait à soutenir que le sujet hystérique, dont nous savons tous la grande émotivité, la grande impressionnabilité dans des conditions ordinaires, ne pourrait pas, dan des conditions spéciales, dans l'état de somnambulisme, voir sa sensibilité, son impressionnabilité s'exagérer encore, au point que les sens de la vue et de l'ouïe, les nerfs optiques et auditifs pussent recevoir l'impression à des distances considérables, qui nous étonnent?

Evidemment, je n'apporterai là, dans l'interprétation, qu'une hypothèse, mais une hypothèse qui aura du moins le mérite, à mes yeux, d'avoir une base assez sérieuse, puisqu'elle va, nous allons le voir, s'appuyer sur un fait pathologique d'un autre ordre, que je vais me permettre de rappeler en quelques mots.

Un de mes anciens malades, le maire d'une petite commune de Vendée, absorba, un jour, par erreur d'un pharmacien, qui paya du reste chèrement son erreur en correctionnelle, deux pilules de strychine, à 0,05, au lieu de deux pilules de spartéïne que je lui avait ordonnées. Après avoir été quelques jours en danger de mort, il présenta à ce moment, et tant que les nerfs restèrent imprégnés du redoutable poison, ce phénomène curieux et, d'après mes recherches, jamais signalé, de pouvoir lire très aisément les caractères fins d'un livre, tenu à la distance de 6 mètres et, plus difficilement, quoique correctement, quand le livre était porté à 8 mètres. Il m'enten-

dait également parler presque à voix basse à la famille, alors que je m'étais retiré à 20 ou 25 mètres de son lit.

Pourquoi cet homme, qui, à l'état normal, voyait et entendait aux distances ordinaires, a-t-il vu grandir tout-à-coup cette distance ?

Parce que, sous l'influence du toxique, les nerfs qui président à la vue et à l'ouïe avaient vu s'accroître, dans de notables proportions, leur impressionnabilité.

Alors, si nous comparons cette impressionnabilité plus excessive encore de notre hystérique, nous ne trouvons donc plus qu'une question de degré. Or, il ne viendra, j'aime à le croire, à l'idée de personne de mettre en doute les constatations faites sur ce dernier malade, constatations que le malade, que l'entourage ont pu contrôler du reste; je dois avouer sans fausse honte que c'est le malade qui, le premier, s'est aperçu de la propriété qu'il venait d'acquérir de voir et d'entendre aux distances que j'ai signalées tout à l'heure; c'est lui, le premier, qui me l'a fait remarquer.

Admettant ainsi le phénomène dans ce cas particulier, il me semble qu'on est mal venu de refuser de l'admettre dans l'autre, dans celui d'Estelle, alors qu'il ne s'agit plus guère, comme nous venons de le voir, que d'une question de degré, que d'une variante dans des distances, d'une très grande variante, je consens sans peine à le proclamer.

Quoi qu'il en soit, nous avons pu juger ici quels curieux phénomènes a produits l'excitation par la strychnine de l'arbre cérébrospinal, et en particulier l'excitation des nerfs de la vue et de l'ouïe ; or nous savons, d'autre part, le degré d'excitation, le degré d'impressionnabilité qui se manifeste dans le système nerveux de l'hystérique.

Pourquoi dès lors n'accepterions-nous pas que cette excitation, cette impressionnabilité du système nerveux de l'hystérique, lorsqu'elle est poussée plus loin, chez les hyperhystériques par exemple, donnât lieu à des phénomènes, à des manifestations du même genre, mais agrandies dans des proportions cent fois, mille fois plus fortes ? — Nous arriverions ainsi à nous représenter le phénomène de la vision à distance, de la façon suivante : Au poste éloigné, au *poste transmetteur*, pour employer les termes de la télégraphie sans fil, les actes, les gestes accomplis, les paroles exprimées, déterminant des vibrations de l'éther, qui nous enveloppe, et ces vibrations se continuant sous formes d'ondes, un peu analogues aux ondes hertziennes, jusqu'au *poste récepteur*, représenté ici par l'œil et l'oreille de notre hystérique, par ses nerfs auditifs et optiques, dont nous connaissons tous la très grande sensibilité, au point qu'on pourrait les considérer comme des appareils électriques de la plus grande délicatesse et de la plus grande précision ; ne pourrait-on pas alors accepter que, dans certains cas spéciaux, chez les hyperhystériques dont j'ai parlé, leur système nerveux, les nerfs de la vue et de l'ouïe fussent capables ainsi de recevoir l'impression et de percevoir à des distances qui nous sont inconnues à nous, considérés comme normaux, ainsi qu'aux hystériques ordinaires ? Cette explication n'a rien d'impossible, elle me paraît rationnelle, fort acceptable.

Toutefois, comme je l'ai déclaré au début de ma communication, ça n'est toujours qu'une hypothèse, et je n'ai pas la prétention de lui attribuer plus de valeur que ne le comporte toute hypothèse. Mais j'ai le ferme espoir que, dans un avenir peut-être asez proche, le voile qui enveloppe ces faits mystérieux se déchirera, et qu'à la lumière progressive de la science, la vérité nous apparaîtra dans toute sa limpidité, dans toute sa sublime beauté.

Du reste, quand on voit des savants dont la célébrité est mondiale, comme le Professeur d'Arsonval et l'infortuné Curie, pour ne citer que ceux-là, admettre les phénomènes de vision à distance et ne pas désespérer, ont-ils osé dire, de parvenir à en démêler les causes, il nous est bien permis à nous, modestes chercheurs, de garder cet espoir.

En présence de ces célébrités scientifiques, tous ces esprits forts, dont j'ai parlé, sont bien mal venus de contester ces faits et de rire, peut-être, de ceux qui, d'après eux, ont la naïveté d'y croire. Quant à moi, je m'honore d'être en si bonne compagnie et puis me permettre, à mon tour, de rire de leur stupide et inconscient orgueil.



Ressemblances

(A propos des photographies obtenues avec Eva C.)

Il y a quelques mois, je publiais dans un grand journal hebdomadaire (1) un article dans lequel je relatais la minutie des garanties de contrôle qui sont prises au cours des séances, qu'avec une persévérance non rebutée par de mesquines attaques, Mme Bisson poursuit dans le seul but de servir la science.

Quand j'écrivis cet article, je n'avais encore assisté à aucune de ces séances et si j'y affirmais ma conviction de l'absolue bonne foi qui y préside, c'est que, si l'évidence seule n'était déjà suffisante, le témoignage de nombreux assistants me l'aurait confirmée.





Comment Montegna avait prévu M. Jean Richepin

Depuis, il m'a été donné de suivre, grâce à l'obligeance de Mme Bisson, une longue série d'expériences et ce que j'ai vu a pleinement confirmé ce que je n'avais pas hésité à publier.

Les nombreux lecteurs des *Annales des Sciences psychiques* ont trop bien été tenus au courant de toutes ces manifestations par d'érudites personnalités, pour que je me permette d'y revenir; je me propose seulement d'apporter ici quelques arguments nouveaux propres à infirmer les dires d'une revue nouvelle qui crut découvrir par la seule force de son raisonnement l'indice de supercheries.

Il fut dit, dans cette revue, que les visages apparus au cours des expériences (et dont certaines reproductions sont données dans le volume publié par Mme Bisson) avaient été simplement découpés sur la première page d'un illustré, *Le Miroir*. La ressemblance *vague* qu'il pouvait y avoir entre certaines apparitions et le visage de contemporains connus servirent de base à cette argumentation, mais les constatations *précises* qui ont pu être exécutées avec les photographies qui illustraient mon article, et que j'avais fait faire dans ce dessein, démontrèrent qu'il fallait chercher ailleurs les raisons de cette ressemblance.

Si un visage matérialisé ressemble à un être vivant, il ne s'en suit pas nécessairement que c'est son portrait qui a été placé devant nous. Il peut aussi très bien être celui d'un disparu qui lui ressemblait étrangement et que nos yeux abusés n'ont pas su discerner.

Si vous allez faire un tour au musée du Louvre, vous y découvrirez beaucoup de personnages qui

(1) *Le Monde Illustré* du 7 février 1914.

ont eu depuis ce que je pourrai appeler leur « sosie posthume ».

C'est tout d'abord un portrait du duc de Mantoue dans une fresque : *La vierge de la Victoire*, pourrait passer pour représenter notre confrère Jean Ajalbert, le conservateur du château de la Malmaison.

Je me souviens que lors d'une visite que je





Le peintre BESNARD ne ferait pas son portrait autrement que le fit jadis le Tintoret

de Mantégna, qui pourrait être celui de notre actuel poète Jean Richepin. Ensuite, nous avons une toile du Titien qui rappelle le visage, très émacié il est vrai, de Tristan Bernard. Plus loin, un portrait du faisais au Palais Pitti, à Florence, j'avais remarqué un portrait du Cardinal Bentivoglio, par Van Dyck, qu'on aurait cru avoir été posé par Jules Claretie. Le regretté académicien, à qui j'avais fait part de





Pourquoi M. J. CLARETIE s'est amusé en dévisageant le portrait du cardinal Bentivoglio

Tintoret donne d'une façon saisissante le masque du peintre Albert Besnard et le *Portrait de Piétro Mocénigo*, par le même, nous fait penser à Anatole France. Il y a aussi un tableau de Jordaëns qui cette découverte, s'en était montré très amusé; sur la photographie que nous reproduisons on pourra se rendre compte que la similitude de traits est, en effet, remarquable.





M. Lamy tout prêt à remplacer le Roi d'Espagne dans une cérémonie officielle

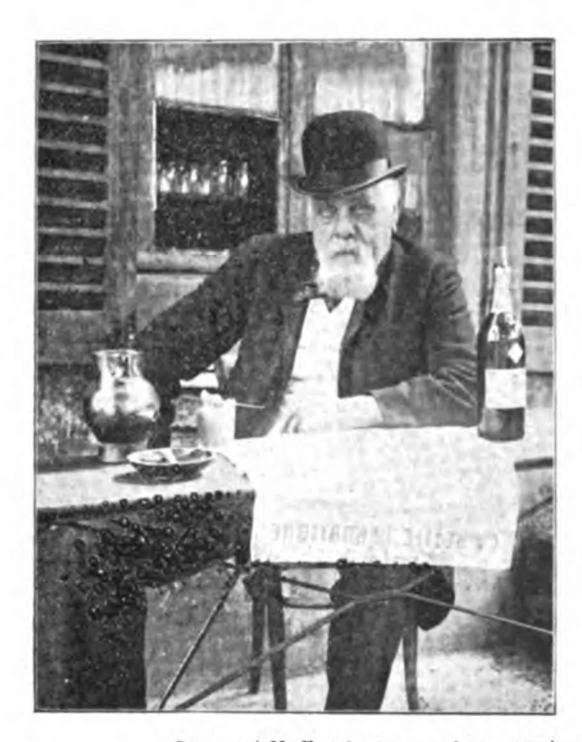
Les musées d'Europe recèlent certainement de nombreuses autres effigies qui pourraient s'ajouter à cette liste; mais il y a aussi les contemporains notoires qui ont actuellement des sosies dont les traits ne passeront pas à la postérité, ce qui n'empêchera pas ces derniers de venir peut-être un jour montrer leur visage matérialisé. Et on criera: « Voilà le portrait d'Un Tel, n'a-t-il pas

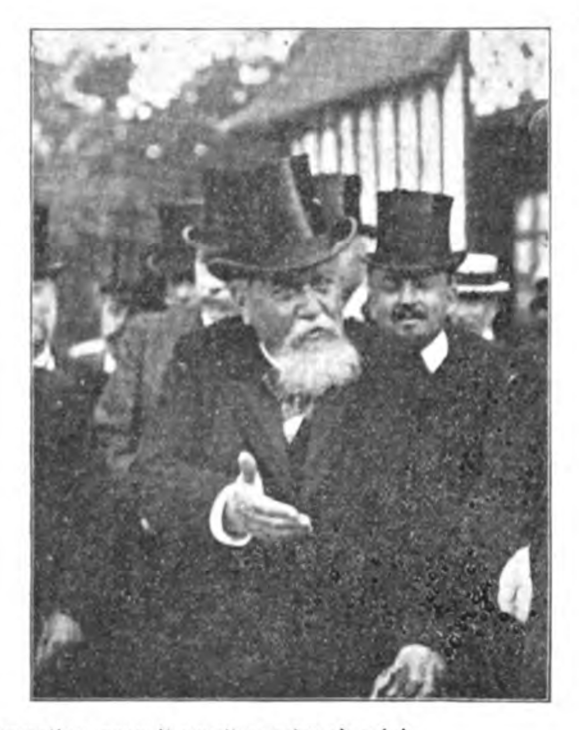




Les personnages de *Chanteclair* fêtent par méprise un monsieur dans lequel ils croient reconnaitre leur créateur M. E. Rostand

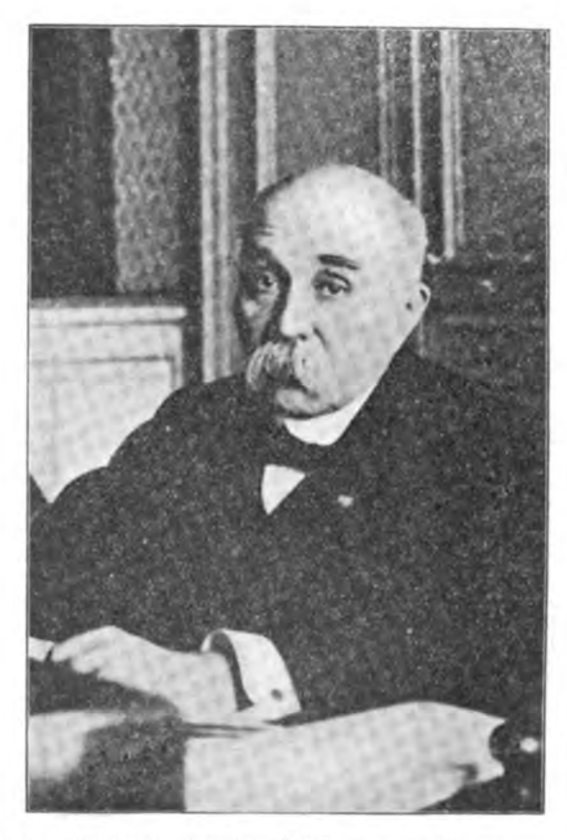






Comment M. Fallières, occupé par une inauguration, pouvait paraître rester chez lui, dégustant tranquillement une bouteille de Loupillon





Le Sosie de M. Clémenceau, sortant du Ministère où il est employé, répond à des salutations respectueuses





M. Baudin emploierait-il donc les loisirs involontaires que lui laisse la carrière politique à s'occuper du commerce des poires ?

été découpé sur la couverture du *Passe-Partout?* ».

Edouard VII avait dans un commerçant londonien son portrait frappant. Léopold II eut son sosie en la personne d'un grand éditeur parisien et Alphonse XIII pourrait facilement se faire remplacer dans certaines cérémonies par un de nos confrères, M. Lamy, sans que le public s'en aperçut.





Comment un savetier peut ressembler à l'ancien ministre C. Pelletan (moins le chic, bien entendu)

C'est également un journaliste de la presse sportive qui rappelle à s'y méprendre les traits d'Edmond Rostand. M. Bastien-Lepage, frère du peintre connu, est un sosie très ressemblant de l'actuel Président de la République, M. Poincaré, dont il est aussi le compatriote. M. Fallières a le sien en la personne d'un rentier qui habite Montmartre et M. Clémenceau en celle d'un employé de ministère. C'est un fruitier du faubourg Montmartre qui a le physique de M. Aristide Briand et un cordonnier celui de M. Pelletan.

Enfin, est-il nécessaire de rappeler la similitude de traits véritablement frappante qui existe entre George V et Nicolas II, ainsi qu'entre ce dernier et un personnage dont nous donnons le portrait?





Un Monsieur qui est probablement heureux de ressembler au tsar Nicolas II, à condition de ne pas être à sa place

Il m'a paru intéressant de signaler toutes ces ressemblances et de faire un rapprochement entre elles et certains visages matérialisés, obtenus aux séances de Mme Bisson, qu'on a accusés d'être, par exemple, le portrait de Y, personnage connu, quand il était peut-être, au contraire, celui de Z, personnage inconnu.

Il y a, je crois, dans cette constatation, la démonstration d'une « possibilité » et celle-ci sape par la base tout l'édifice — je devrais dire l'échafaudage — si laborieusement édifié, à l'aide d'arguments spécieux, par des commentateurs malveillants.

Henriquez-Phillipe.

Il est à peine besoin de dire qu'en publiant ce curieux article, nous nous rendons parfaitement compte que la ressemblance entre les photographies communiquées par M. Henriquez-Phillipe concerne les hommes dont les traits ont été reproduits par les peintres ou photographes, alors que les ressemblances signalées par les critiques de Mlle Eva C. se rapportent surtout aux attitudes des différentes figures et à certains détails de la reproduction photographique, de l'habillement, etc.

Mais l'intérêt que présentent les gravures que nous venons de rapprocher les unes aux autres tient surtout à ceci : qu'elles prouvent combien il est aisé de trouver des ressemblances frappantes entre des figures peintes, dessinées ou photographiées ; et si M. Henriquez-Phillipe, au lieu de tourner son attention aux ressemblances existant entre les traits des personnes, l'avait tournée à celles qu'on rencontre entre les postures des personnages photographiés, et entre certains détails de leur toilette (cravates, faux-cols, etc.) — il serait parvenu au même résultat, avec beaucoup plus de facilité, après avoir feuilleté quelques recueils de journaux illustrés.

Ceci soit dit pour la plupart des prétendues ressemblances découvertes par Mlle Barklay et dans lesquelles le commun des mortels ne parvient à trouver que quelques points de contact, infiniment moins frappants que ceux existants entre les gravures que nous publions ici. Quant aux ressemblances moins fantaisistes qu'on constate, par exemple, entre un portrait du Président Wilson et une apparition photographiée au cours de la séance du 19 janvier 1913, nous n'avons qu'à nous rapporter à ce qu'en a dit le Dr de Schrenck-Notzing dans l'article qu'il a publié dans notre fascicule de Mai dernier.

Maintenant, deux paroles encore, pour conclure.

On sait que c'est M. Georges Meunier qui s'est chargé, en même temps que Mlle Barklay, MM. Durville et Jollivet-Castelot, de combattre la réalité des phénomènes se produisant en présence de Mlle Eva C.



Dans un livre qu'il vient de faire paraître, en combattant l'hypothèse spirite, il cite triomphalement le fait suivant, qu'il trouve « dans une lettre fort curieuse et extrêmement savoureuse que M. Ed. Dace écrivait, en décembre 1905, à M. Gabriel Delanne » :

« *Permettez-moi de vous rappeler une expérience que vous pourrez tenter quand vous le désirerez. Elle aura deux avantages, car elle démontrera au lecteur de bonne foi, le bien-fondé de l'assimilation que je fais de la suggestion et des matérialisations, et ce sera un fait scientifique que vous pourrez joindre à ceux que publie tous les mois votre Revue.*

« *Ayant le bonheur de posséder un médium à matérialisation, qui se double d'un peintre de talent, deux expérimentateurs eurent la fantaisie suivante : faire examiner au médium, avec autant d'attention que s'il s'agissait de la reproduire de souvenir, une ravissante tête de jeune fille, faite d'imagination. Quand le médium déclara que les traits étaient suffisamment gravés dans sa mémoire, on tenta une séance où fut évoquée l'ombre de celle qui n'avait point existé... Eh bien, cette ombre-là vint dans tout le resplendissement de sa jeunesse et de sa fraîcheur* ».

Et voilà la thèse de M. le Dr de Schrenck-Notzing appliquée, selon M. Dace, et selon M. Georges Meunier, qui l'approuve ; et appliquée *expérimentalement*. Mais voyez l'impartialité que M. G. Meunier porte dans cette discussion. La ressemblance de l'image créée médiumniquement par *téléplastie*, ou *idéoplastie*, accompagnée de *cryptomnésie*, est acceptée par lui, sans discuter, sur un simple récit de M. Dace, qui n'était pas présent, tant qu'il s'agit de combattre l'hypothèse spirite (1). Quand il s'agit de combattre la réalité des phénomènes produits par Mlle Eva C., la ressemblance en question prouve, au contraire, la fraude et l'inexistence du phénomène médiumnique !!

N'empêche que c'est M. Georges Meunier qui a fourni le meilleur argument contre M. Georges Meunier et consorts, qui soutenaient l'absurdité de l'explication idéoplastique et cryptomnésique pour expliquer la ressemblance des images créées médiumniquement par Eva C. avec des gravures qu'elle avait vues. Remercions-en M. Georges Meunier n° 1, qui ne recevra pas de remerciements de M. Georges Meunier n° 2, ni de ses consorts.

Note de la Rédaction.

Docteur G. MONTALESCOT
de la Faculté de Paris

Une Séance récente avec Eva C.

Avant de décrire ce que j'ai vu, j'exprime à Mme Bisson mes remerciements bien sincères. Sur la demande d'une personne amie elle a bien voulu me faire assister le 19 mai dernier, à une séance de matérialisation. Si j'ai été profondément intéressé par les faits étranges qu'il m'a été permis de constater, je tiens à ajouter aussi que j'ai été très touché de l'exquise cordialité avec laquelle j'ai été accueilli. Que Mme Bisson veuille bien trouver ici l'expression de toute ma reconnaissance.

La séance eut lieu le 19 mai 1914 à 9 heures du soir ; y assistaient avec moi M. le Dr von Schrenck-Notzing, M. Yeats (anglais), M. Nicolle, la comtesse de Waldner et M. Crawford. La pièce consacrée aux séances est un appartement très simple, strictement meublé de quelques sièges et des appareils d'éclairage et de contrôle (lampe à magnésium, appareils photographiques multiples, etc.).

Au fond de la pièce, le cabinet du médium. Sur une chaise les vêtements qu'il endossera pour la séance.

Mme Bisson insiste pour que je contrôle tous les détails de l'installation.

Successivement j'examine la cabine dont la construction est d'une simplicité rudimentaire.

Elle est faite de 4 poteaux reliés sur trois côtés par des traverses en bois brut. La paroi du fond et des deux côtés est constituée par une légère étoffe noire, clouée hermétiquement aux traverses. Sur le devant, pendent deux riveaux de même étoffe.

Le parquet est en même étoffe noire.

Cette cabine est uniquement meublée d'un fauteuil de jardin en bois noir, sans garniture ni rembourrage.

Dans un but de contrôle, on soulève la cabine on retourne le fauteuil.

Les habits du médium nous sont ensuite remis entre les mains.

(1) Le fait en question n'est pas aussi décisif contre l'hypothèse spirite que MM. Dace et Meunier le supposent, car les spirites cultivés, à côté des phénomènes spirites, en admettent de purement médiumniques, ou *animiques*. Mais cela n'a rien à faire avec la question qui nous occupe.

Ils se composent d'un maillot combinaison en tricot noir du par derrière, jusqu'à la ceinture ; et d'un sarrau en lustrine noire, sans poches ni doublure.

Nous examinons et retournons ces vêtements dans tous les sens.

Pendant ce temps, Mme Bisson amène le médium. L'aspect de celui-ci est fait pour dérouter un assistant venu avec des idées préconçues.

Personnellement, je m'attendais à trouver un sujet vibrant, agité, avec au moins des indices névropathiques décelant l'énorme tension nerveuse nécessitée par les séances de matérialisations.

Précisément l'apparence est tout autre. Mlle Eva est une jeune fille blonde, d'allure vigoureuse, d'aspect très calme et sans nervosité. Très simple et très à l'aise, elle répond avec gaîté à nos questions et se prête docilement à tous les contrôles exigés d'elle.

En notre présence, Mlle Eva remplace le peignoir sous lequel elle était venue, par le maillot collant dont j'ai parlé plus haut. L'ouverture dorsale est cousue avec du gros fil de ménage. Par dessus le maillot elle endosse le sarrau dont la feute et les poignets sont également cousus au gros fil.

Le Dr de Schrenck m'invite à exercer le contrôle médical du médium.

A l'aide d'un abaisse-langue et d'un photophore électrique, je constate que la gorge, les arcades dentaires, les plis jisgo maxillaires ne recèlent rien d'anormal.

J'examine les oreilles, les cheveux dénoués, et tout le corps du médium, moulé dans son jersey noir.

Ce maillot, je le rappelle, avait lui-même été contrôlé au préalable et, depuis, il n'a pas quitté nos mains.

Ce minutieux examen est exigé par Mme Bisson, pour bien établir que toute idée de fraude doit être écartée.

Le médium s'installe dans son fauteuil de bois, au centre de la cabine. Avant de s'asseoir, ses mains sont prises par Mme Bisson, celle-ci le regarde fixement et en quelques secondes le met en état de sommeil hypnotique. Avant d'endormir le médium, chacun a pris sa place. J'insiste sur ce détail très important au point de vue contrôle des phénomènes.

Nous sommes placés dans l'ordre suivant :

Mme Bisson est assise au centre du premier rang, face au médium.

Je suis placé à sa droite, sur la même ligne, à sa gauche est assis M. Yeats.

Tous trois nous sommes assez près du sujet pour pouvoir le toucher. A plusieurs reprises je lui ai tenu la main. Ses mains n'ont pas cessé d'être visibles avant, pendant et après la séance.

Le médium, lui-même, au cours de la séance et pendant la production des matérialisations, demanda à M. Yeats de lui tenir les pieds.

Immédiatement derrière nous étaient assis : Mme de Waldner, M. Nicolle, le Dr de Schrenck, M. Crawford ; M. Yeats était chargé spécialement du contrôle permanent des mains ; moi-même, je ne les ai pas perdues de vue un seul instant.

Tantôt les mains sont posées à plat sur les genous du médium, tantôt elles saisissent les rideaux de la cabine et les écartent.

La pièce est éclairée par une ampoule électrique de 50 bougies, placée derrière un par-avent. Ce dispositif laisse la zone où nous sommes assis dans une sorte de pénombre, qui n'est pas du tout l'obscurité. L'intensité lumineuse est suffisante pour pouvoir écrire et M. Yeats put noter ses impressions au stylographe pendant tout le cours de la séance.

Mlle Eva, en sommeil hypnotique, reste consciente de tout ce qui se passe autour d'elle, et reste naturellement en communication psychique constante avec Mme Bisson.

Après quelques instants d'hypnose elle dit être influencée favorablement par les personnes présentes. On peut causer librement.

Une demi-heure environ se passe, pendant laquelle l'état nerveux du médium semble s'exaspérer progressivement. A chaque instant Mme Bisson lui impose sa volonté et lui ordonne de faire tous ses efforts pour produire et faire apparaître une matérialisation.

Peu à peu le sujet est secoué de crises douloureuses d'abord très courtes, puis de plus en plus longues et rapprochées.

Mme Bisson me fait remarquer avec justesse l'analogie qui existe entre cse crises et les grandes douleurs d'une femme en parturition. Enfin les plaintes sont remplacées par une espèce de râle déchirant : c'est, nous dit le Dr Schrenck, le prodrôme habituel des matérialisations.

Les voici en effet qui commencent à apparaître. Je les cite dans l'ordre :

Une tache phosphorescente qui semble composée d'une quantité de petites sphères lumineuses, apparaît sur l'épaule gauche du médium.

C'est le premier indice d'une matérialisation proche.

Aussitôt après se produit ce que Mme Bisson appelle le phénomènes des pouces.

Les rideaux de la cabine sont largement écartés,



et les mains du médium reposent à plat sur ses genoux.

Du pouce gauche sort brusquement un cordon de substance blanchâtre qui, par un mouvement de reptation très rapide va rejoindre le pouce droit.

Pendant une dizaine de secondes, les deux pouces restent ainsi réunis par un arc de cercle de substance, puis la matière se résorbe brusquement dans le pouce gauche, d'où elle était sortie.

J'étais à ce moment penché vers le médium, assez près de lui pour le toucher ; le phénomène s'est donc produit à moins d'un mètre de mes yeux, et j'ai pu l'observer avec toute la netteté désirable.

J'ai employé le mot de reptation pour désigner le mode de progression de la substance d'un pouce vers l'autre. Je ne trouve pas d'autre expression juste car le pont de substance parti du pouce gauche, a rejoint le pouce droit par une série de mouvements ondulatoires analogues aux mouvements d'un reptile en marche ou aux zigzags d'une étincelle électrique.

Après quelques instants, les transes du médium deviennent plus intenses, et peu à peu, nous voyons se former sur sa poitrine une curieuse matérialisation.

Une longue et large plaque d'une substance indéfinissable de couleur blanc grisâtre, de consistance molle, s'étale peu à peu sur la poitrine de Mlle Eva. Pendant une ou deux minutes cette plaque envoie un prolongement rubané sur tout le bras gauche jusqu'au poignet. Puis le prolongement disparaît, comme résorbé par la masse principale, qui couvre maintenant le devant du thorax. Le médium se plaint, s'agite, appelle Mme Bisson à son secours, crispe très fortement ses deux mains sur les rideaux écartés. Entre deux plaintes, il demande à M. Yeats de bien vouloir lui tenir les pieds.

C'est dans ce paroxysme d'agitation que se produit un autre phénomène, le plus curieux de tous.

Au sein de la nappe blanchâtre qui descend sur la poitrine du médium, peu à peu se dessinent deux yeux, un nez, une bouche, peu visibles d'abord, à cause de la pénombre.

Mme Bisson nous invite à nous approcher le plus possible, elle écarte largement les rideaux, et, prenant en main une lampe baladeuse électrique, elle l'allume brusquement à quelques centimètres de la poitrine du médium.

Pendant un instant, nous pouvons voir à un mètre de nos yeux, l'étrange phénomène fortement éclairé par la lumière blanche de l'ampoule.

Dans la nappe plastique et molle, une figure floue s'est comme modelée à plat.

Je cherche une comparaison qui puisse rendre l'expression exacte de ce que j'ai eu sous les yeux ; il me semble qu'on peut assimiler cela à une masse de plâtre ou d'argile dans lequel un sculpteur aurait commencé à modeler l'ébauche d'une face humaine.

Un cri de souffrance plus violent que les autres, comme si l'éclairage brusque avait déterminé une réaction très douloureuse et toute la matérialisation disparaît instantanément.

La séance est terminée. Mlle Eva, toujours en hypnose est ramenée au milieu de nous. Les coutures du maillot et du sarrau sont intactes.

Mme Bisson nous invite à procéder à un nouveau contrôle, au cours duquel nous constatons que le sarrau est humide à l'épaule gauche au point précis où le phénomène est apparu.

L'impression que nous emportons tous de ces matérialisations étranges c'est qu'un coin du voile venait d'être soulevé, qui couvre une science nouvelle jusqu'ici soupçonnée plutôt qu'entrevue c'est qu'il reste sur le grand livre de la psychologie et de la physiologie bien des pages blanches à écrire et que l'âme et le corps humains ont des territoires qui, jusqu'ici, n'ont pas été explorés.

Les Nouveaux Livres

L'Administration des Annales des Sciences Psychiques *se charge de procurer et envoyer les ouvrages annoncés dans cette rubrique aux personnes qui lui en adresseront la demande, accompagnée du montant de leur prix (pour les Départements et l'Etranger, augmentation du 5 % dans le prix du livre demandé).*

GEORGES MEUNIER : **Le Spiritisme : faut-il y croire ?** — (2 fr.)

GEORGES MEUNIER : **Les Montreurs d'Esprits** : — (5 fr.)

Georges Meunier aurait pu écrire deux ouvrages utiles et de valeur portant ces titres et s'inspirant



approximativement aux mêmes idées : il s'est arrangé pour n'écrire que deux pamphlets, sans importance scientifique. Ce qui manque, en effet, de la façon la plus complète à cet écrivain, c'est ce qui doit constituer la première qualité du critique : l'impartialité et la sincérité.

Prenons le premier livre, concernant les doctrines spirites. Celles-ci présentent leur côté de valeur et leur côté faible. Un critique doit tenir compte des deux. C'est ce qu'a fait, par exemple, M. Sage dans ses livres sur ces questions (M. Meunier comprendra pourquoi je le cite, ici, de préférence qu'un autre) ; c'est ce qu'ont fait Sir O. Lodge dans son dernier ouvrage sur la *Survivance Humaine* ; M. Maeterlinck dans la *Mort*, etc. Dans le pamphlet de M. Meunier, pas un seul argument en faveur du Spiritisme n'est cité ; pas un seul fait ; pour lui, Myers, Lodge, Hyslop, Lombroso, etc., n'existent pas ; ce qui lui importe, c'est l'avis qu'ont pu donner sur ces questions M. Gérault-Richard, député de la Guadeloupe, etc. Alors, tout ce que M. Meunier a pu trouver contre le Spiritisme dans les livres et journaux qu'il a feuilletés, il l'a ramassé pour constituer ces pages. Un auteur qui agit de la sorte parvient à faire accepter ses ouvrages par les *Nouveaux Horizons* où ils ont paru d'abord, et à acquérir ainsi des dettes de « vive reconnaissance » envers M. Jollivet-Castelot ; mais ne peut pas prétendre que ses écrits soient considérés comme ayant de la valeur et de la sincérité.

Passons aux *Montreurs d'Esprits*. Là aussi, M. Meunier ne dit point : « Comme dans les différentes Religions, dans les différents partis politiques, dans les affaires, dans les denrées alimentaires — dans tout en somme — il y a du bon et du mauvais, du vrai et du faux » ; non ! il choisit un certain nombre de médiums accusés de fraudes et il s'efforce ainsi, en vous présentant l'ivraie, de vous faire oublier le bon grain.

Et encore si cette triste besogne était habilement faite ! Mais voici un exemple de l'exactitude de la documentation de M. Meunier. Dès le premier chapitre, il annonce qu'il va parler d'un « charlatan » du nom de Dunglas Hume, ayant fraudé au cours d'une séance donnée à Napoléon III. Or, M. Meunier ne se doute pas même qu'il s'agit de Daniel Douglas Home, le plus célèbre des médiums spirites, celui qu'on dit « n'avoir jamais été pris en fraude », qui a servi aux expériences de Crookes, de la Société Dialectique, etc. L'histoire des séances qu'il donna à Napoléon III et à l'Impératrice Eugénie se trouve dans l'opuscule : *Les Forces naturelles inconnues*, publié en 1865 par *Hermès* (pseudonyme d'un savant français, encore vivant). Tout ce que sait de Home, M. Meunier, c'est que *quarante-cinq ans après*, M. Fleury publia dans un journal parisien qu'au cours d'une séance à la villa impériale de Biarritz, Home fit un « attouchement » avec son pied ! Les personnes qui, il y a cinq à six ans, à l'apparition de ce canard, voulurent connaître plus précisément d'où il avait pris le vol, se trouvèrent devant un récit fait par un monsieur à un autre, du temps du second Empire, et ne purent jamais aller plus loin.

Les expériences scientifiquement minutieuses racontées par Sir W. Crookes dans ses *Recherches sur le Spiritualisme* et ses *Notes à quelques séances avec D. D. Home*, le récit synchrone d'Hermès, etc., ne comptent pour rien ; M. Meunier ne veut connaître que ce « dit-on », tiré des souvenirs lointains des commérages d'une Cour en vacance.

En somme, un ouvrage conçu avec de pareilles idées ne peut que trouver sa place toute faite dans les *Nouveaux Horizons*, mais il ne devrait pas en sortir.

Et même, je me permettrai de conseiller à M. Meunier un autre ouvrage. Qu'il applique son temps à rédiger une « Histoire des alchimistes » ; il pourra l'intituler : *Les Montreurs d'or* ; il y recueillera toutes les fraudes et escroqueries commises par les alchimistes depuis les temps les plus lointains jusqu'à M. Lemoine, d'amusante mémoire. Ceci, sans toucher à rien qui puisse être favorable aux alchimistes. Qu'il présente ensuite son manuscrit à M. Jollivet-Castelot. Si M. Meunier suit mon conseil, et M. Jollivet-Castelot publie l'ouvrage en question, je reconnaîtrai alors — mais alors seulement — leur parfaite bonne foi à tous les deux. Jusqu'à ce jour, tout en n'étant pas spirite, je ne considérerai pas les spirites, pris en bloc, comme étant plus stupides que les catholiques et les fidèles des autres Religions, qui croient aux miracles de ces médiums que sont les thaumaturges, et je me tiendrai plutôt à ce qu'a dit un savant anglais : « Toutes les erreurs des spirites n'empêchent pas qu'ils aient l'esprit de ceux à qui sont dues toutes les grandes découvertes scientifiques ; tandis que leurs adversaires appartiennent à la classe des hommes qui, de tout temps, ont toujours commencé par combattre toute nouvelle vérité scientifique et tous les pionniers de la science. — C. V.

Dr J. Maxwell : **Le Concept social du Crime ; son évolution. —** Prix : 7 fr. 50).

En étudiant les éléments qui contribuent à la formation de l'idée du crime dans les sociétés primitives, l'auteur montre que l'origine du con-



cept du crime est sociale ; que la morale est étrangère à la notion primitive de la criminalité, que son intervention est due aux progrès de la civilisation et à l'influence des idées religieuses ou philosophiques. Il voit, dans la tendance actuelle de certaines écoles, qui confondent la criminalité d'un acte avec son immoralité, un effet de la persistance de l'idée religieuse qui faisait du crime un péché. La science criminelle doit réagir contre cette fausse conception, qui a pour conséquence d'enlever tout fondement solide et toute efficacité à la défense sociale.

Ceci pour ce qui se rapporte à la thèse générale à laquelle s'inspire ce gros volume, qui constitue sans doute le chef-d'œuvre criminologique de l'auteur, et qui est appelé à exercer une influence considérable sur l'idée directrice de la criminologie future.

Mais pour nous psychistes, se trouve dans cet ouvrage un chapitre qui est de nature à attirer plus spécialement notre attention : c'est celui dans lequel M. Maxwell, en étudiant les « Variations ethniques du concept de crime », développe avec beaucoup d'érudition les idées suivantes, dont nous nous bornons à reproduire ici l'exposé.

Je pense que le fondement de la croyance à l'immortalité de l'âme provient des phénomènes que nous appelons aujourd'hui métapsychiques, suivant l'expression adoptée par M. Charles Richet. Les formes primitives de la religion paraissent être la foi aux esprits et le culte des morts. Elles sont analogues au spiritisme moderne, qui en reproduit les principaux traits et nous permet de comprendre comment les idées religieuses ont pu se fortifier par l'expérience au lieu de disparaître, ou plus exactement de ne jamais se fixer, ce qui eût été méritable, si rien n'était venu les confirmer.

Les théories spiritualistes actuelles nous expliquent l'évolution religieuse primitive ; elles nous rendent compte de l'influence du clergé, des fraudes qu'il a employées, et des abus dont le sentiment religieux a été l'occasion. Il est surprenant de constater combien des hommes habituellement bien informés sont peu familiers avec des doctrines qui jettent une si grande clarté sur l'origine des religions humaines dont procèdent beaucoup de nos concepts moraux...

Le spiritisme, en nous montrant comment ses adeptes sont arrivés à leurs conceptions de la vie future, nous renseigne en même temps sur les raisons qui y ont conduit les sauvages et les primitifs.

Ces raisons, nous les connaissons pour le spiritisme : elles sont empruntées aux messages soi-disant émanés des défunts. C'est dans ces «communications» que se trouvent les sources où l'humanité a puisé ces renseignements. On commence à étudier aujourd'hui ces phénomènes complexes ; leur analyse soulève d'immenses difficultés psychologiques, même en les prenant seulement pour l'expression de l'activité mentale consciente ou subconsciente des vivants, témoins des faits attribués à l'intervention du trépassé.

A. Wylm : **L'Amant de la Momie. — Roman. — 3 fr. 50.**

On sait que le savant criminaliste et psychiste est aussi un littérateur alerte et de talent, qui, sous un pseudonyme d'ailleurs assez transparent, s'est déjà amusé à écrire quelques romans qui rencontrèrent auprès du public un succès mérité. Mais l'*Amant de la Momie* est bien le plus intéressant de tous. Les malheurs mystérieux qui furent attribués, il y a quelque deux ou trois ans, à une momie égyptienne et qui défrayèrent les chroniques de la presse internationale durant plusieurs semaines, ont inspiré à M. A. Wylm un roman psychique, le plus fantastique et, en même temps, le plus désopilant qu'on puisse lire. L'humorisme le plus spirituel, y est versé à pleines mains d'un bout à l'autre, et ce, sans nuire à l'intérêt passionnant de l'aventure, qui lui vient en partie des questions scientifiques que l'auteur aborde, sans d'ailleurs en appesantir l'action.

C'est en somme le volume idéal pour tromper utilement les heures longues des journées pluvieuses, durant l'époque des vacances.

Alphonse Primot : **La Psychologie d'une Conversion du Positivisme au Spiritualisme. —** (Paris. — 7 fr. 50).

Nous ne croyons pas exagérer en disant qu'il s'agit bien là d'un des deux ou trois ouvrages les plus intéressants qui paraient en France depuis un an au moins, relativement aux sciences métapsychiques. *Intéressant*, c'est le mot. Car la valeur scientifique et philosophique de ce volume est loin d'être indiscutable : on peut même prévoir que peu de livres sont destinés à rencontrer autant d'adversaires, non pas uniquement parmi les matérialistes et les positivistes, dont l'auteur s'éloigne, mais parmi les catholiques eux-mêmes, parmi lesquels il va prendre place ; parmi les psychistes, les spirites, les spiritualistes en général, dont il se rapproche au moins, en acceptant les faits sur lesquels ceux-ci, la plupart du temps, basent leurs doctrines. Mais malgré tout, l'ouvrage sera lu avec le plus grand intérêt par tout le monde — disons-nous — parce que chacun y trouvera un cas psychologique curieux et symptomatique de notre époque, ainsi que des constatations groupées avec une habileté et une patience remarquables.

Au moment même où l'Eglise Catholique voit s'ouvrir dans ses tranchées des brèches toujours



plus larges et plus fréquentes, par où un flot de déserteurs sort de son enceinte, plus encore que n'y pénètrent des ennemis, nous assistons avec surprise à cette suprême niaiserie, d'un groupe de membres du Tiers Ordre qui, ayant fondé une *Revue des Sociétés Secrètes*, tourne ses principaux efforts contre les psychistes mêmes qui, se tenant à l'écart de toute polémique religieuse et philosophique, se bornent à étudier les phénomènes métapsychiques. Eh bien ! voici qu'en même temps, un homme de talent, M. Alphonse Primot, directeur général honoraire de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre — c'est-à-dire ayant occupé l'une des charges les plus élevées dans l'une des plus importantes et savantes administrations financières de l'Etat — après s'être occupé longtemps de ces mêmes études métapsychiques, nous raconte dans un livre comment il a été amené par elles à rentrer dans le giron de l'Eglise catholique !

Après avoir raconté d'abord l'évolution de son esprit, de la religiosité dans laquelle il avait été élevé, au positivisme et à l'épicurisme dominants, en quelques pages débordantes de sincérité au point de friser la simplicité, M. Primot expose brièvement comment il fut entraîné par des amis à s'occuper de spiritisme, et consacre alors la plus grande partie de son ouvrage à faire connaître les doctrines dont il est devenu l'adepte, au moins au point de vue de la constatation des faits. Dans une longue série de chapitres, les questions de la conscience et de la subconscience, du magnétisme et hypnotisme, de l'extériorisation psychique, de la personnalité humaine, de l'extase, des lévitations du corps humain, de la clairvoyance, de la télesthésie, de la divination, de la télépathie, des matérialisations, etc., sont passées en revue, avec nombre d'exemples à l'appui de chacune.

L'auteur en arrive ainsi aux communications qui sont censées venir des décédés — et c'est alors qu'une certaine contradiction apparaît, à notre avis, dans son raisonnement. D'un côté, il admet le caractère spirite de certaines apparitions et communications, trouvant même qu'elles fournissent « un argument décisif en faveur de la doctrine de la survivance de l'âme » (p. 628). De l'autre côté, il reconnaît que les « esprits désincarnés », questionnés, n'ont su fournir aucune donnée utile sur leur existence dans l'au-delà (p. 671) et il en tire cette conséquence, qu'il faut donc s'en tenir à la doctrine du Christ, puisque « *on* sait ce qu'est cette dernière, la seule véritablement et directement divine ». Comment ces esprits, qui montrent tant d'ingéniosité quand il s'agit de se manifester, d'indiquer où se trouve caché un document, de citer des faits menus de leur existence pour prouver leur identité, deviendraient-ils tout à coup imbéciles quand on les questionne sur l'au-delà, au point d'avoir oublié s'il existe un Paradis, un Purgatoire et un Enfer ? Est-ce donc vraiment avec des Esprits désincarnés que nous nous sommes trouvés en rapport? C'est devant ces obscurs problèmes que tant de spychistes demeurent perplexes dans l'attente, quand il s'agit de tirer les dernières conséquences des phénomènes déroutants qu'ils ont constatés.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

Assemblée générale annuelle du 29 Juin 1914

La fusion de la S. U. E. P. avec la Société des « Annales psychiques »

La Société Universelle d'Etudes Psychiques s'est réunie, le samedi 27 Juin 1914, dans une salle de l'Hôtel des Sociétés Savantes, à Paris, pour tenir son Assemblée Générale annuelle. La séance était présidée par M. le Dr Paul Joire, Président, assisté de M. Ed. Duchâtel, Vice-Président, et M. C. de Vesme, Secrétaire Général.

La séance est ouverte à 5 h. 20.

Le Président, après avoir adressé quelques mots pour ouvrir la séance, dit qu'il a le devoir de rendre d'abord hommage à la mémoire de M. le Dr Le Menant des Chesnais, ancien Vice-Président de la Société, et de M. Guillaume de Fontenay, Vice-Président en fonctions, décédés tous les deux dans le courant de l'année. Il rappelle leurs qualités rares d'hommes et de savants, et dit que toute la S. U. E. P. n'a qu'à suivre leur exem-

ple et partager leur esprit scientifique si elle ne veut pas manquer au but pour lequel elle a été créée.

On décide l'envoi de condoléances aux deux familles.

Le Président donne ensuite la parole à M. de Vesme, Secrétaire Général, pour développer sa proposition de fusion de la Société Universelle d'Etudes Psychiques avec la Société des « Annales des Sciences Psychiques ».

M. de Vesme rappelle d'abord que les Statuts actuels de la S. U. E. P. datent de mars 1910, et sont basés, en très grande partie, sur une Convention conclue alors entre la Société elle-même et les « Annales des Sciences Psychiques », qui, en leur qualité d'organe officiel de la S. U. E. P., s'obligèrent à payer annuellement à cette dernière 2 francs pour chacun de ses abonnés. Ceux-ci devaient être considérés comme membres titulaires de la S. U. E. P., et, réciproquement, ces derniers devaient être abonnés aux *Annales*.

Les effets financiers de cette combinaison se sont faits durement sentir pour l'administration des *Annales*, et quand celles-ci devinrent la propriété d'une Société par actions, la Convention dut être dénoncée. Elle le fut dans les derniers jours de Juin 1913 ; toutefois, comme la dénonciation devait précéder de six mois son effectuation, la Convention resta en vigueur jusqu'au 31 Décembre 1914.

Cette date arriva sans que l'on eût trouvé aucune solution au problème assez embarrassant qui se présentait. Et comme la Section de Paris avait en caisse une somme suffisante pour faire marcher la Société durant quelque temps, le provisoire dura jusqu'à ce jour sans trop de secousses. Les seuls qui contribuent actuellement aux frais de la S. U. E. P. sont en somme les Membres Souscripteurs.

Il est à peine besoin de faire remarquer l'anormalité de cette situation, dans laquelle les abonnés des *Annales* payent bien leurs 12 francs pour l'abonnement, mais rien pour faire partie de la S. U. E. P., bien que celle-ci soit une Société différente de celle des *Annales*, et ait une Administration séparée.

« Pour sortir de cette situation paradoxale — dit M. de Vesme — j'ai imaginé une fusion complète entre la Société des *Annales Psychiques* et la S. U. E. P. — proposition dont les grandes lignes ont déjà reçu l'approbation du Président-fondateur et du Comité Directeur de cette dernière Société. Voici les cinq articles dans lesquels j'ai formulé les bases de cet accord :

1° Pour assurer son existence, et faciliter les rouages de son administration, la Société Universelle d'Etudes Psychiques décide d'accepter l'offre qui lui est faite par la Société des « Annales des Sciences Psychiques » de devenir une fondation de ladite Société, qui devrait pourvoir, à partir du 1er juillet 1914, à ses frais et à son administration, dans les limites de ses ressources, et avec l'aide éventuelle de donations et de souscriptions facultatives des Sociétaires.

2° Le prix de l'abonnement aux « Annales des Sciences Psychiques » constituera en même temps la cotisation de Membre de la S. U. E. P. — Toutefois, pour faire partie d'une Section de la Société, il faudra être agréé par elle.

3° Une Commission nommée chaque année par l'Assemblée des Sociétaires, veillera à ce que les donations faites en faveur de la S. U. E. P. reçoivent intégralement leur destination. Ne sont pas considérées comme donations les sommes versées par les Sociétaires pour jouir d'avantages spéciaux.

4° La S. U. E. P. continuera à avoir à sa tête un Bureau qui sera présidé par M. le Dr Paul Joire, Président-fondateur inamovible de la Société, et devra se prononcer sur les questions relatives à la marche de la Société qui lui seront soumises par la Société des « Annales Psychiques ».

5° Une Commission composée de MM... est chargée avec pleins pouvoirs de la liquidation de l'ancienne S. U. E. P. et de l'élaboration d'un Règlement mettant l'organisation de la future Société de ce nom en rapport avec le nouvel état de choses.

En commentant sa proposition, M. de Vesme dit avoir bien reçu aussi un projet de M. Marcel Mangin, qui propose de revenir à l'ancien système en partageant les abonnés des « Annales » en Membres *actifs*, qui payeraient une cotisation supplémentaire de 10 francs par an, pour être Membres de la S. U. E. P., et en simples associés, qui ne jouiraient que de quelques avantages, devant payer un droit d'entrée aux conférences, etc.

M. de Vesme estime que le nombre des Membres actifs de la Société serait ainsi réduit dans une proportion très forte, et que plusieurs Sociétaires moins fortunés, mais très intéressants, s'en trouveraient exclus. Il lui semble que la proposition faite par la Société des « Annales » est donc de nature à satisfaire tout le monde, et qu'on ne voudra pas abandonner la proie pour l'ombre.

Le Président dit avoir remarqué dans le premier article le mot *fondation*, qu'il voudrait voir remplacé par un autre, tel que *filiale*, *annexe*, *branche*, etc., puisque la S. U. E. P. est fondée depuis longtemps déjà.

M. de Vesme ne s'y oppose pas.

Le Président, faisant allusion à quelques mots qui se trouvent à l'article 5, demande aussi qu'on

ne parle pas de liquidation de l'ancienne Société. Celle-ci continuerait en effet à exister sous un nouveau régime. Après une courte discussion, à laquelle prennent part M. *Ed. Duchâtel* et M. *Claude Claudovitch*, l'article 5 est modifié ainsi, sur la proposition de M. Duchâtel :

5° Une Commission composée de MM... est chargée avec pleins pouvoirs du contrat d'administration et de gestion et du nouveau Règlement.

M. Duchâtel, Vice-Président, propose l'ordre du jour suivant :

L'Assemblée générale de la S. U. E. P. désigne M. le Dr Paul Joire pour élaborer et signer au nom de la Société Universelle d'Etudes Psychiques un Contrat d'administration et de gestion et en outre un Règlement d'exécution basés sur la lecture qui a été faite par M. le Secrétaire Général, des principes de ce contrat.

Après une courte discussion, la proposition Duchâtel est mise aux voix et elle est approuvée à l'unanimité par preuve et contre-épreuve.

Le Comité propose que le Bureau de la Société soit complété par l'élection de M. Emile Boirac et M. Jules Bois à la charge de Vice-Présidents. Cette proposition est approuvée à mains levées, et le Secrétaire Général est chargé de prier les deux élus de bien vouloir faire à la Société l'honneur d'accepter (1).

Personne ne demandant plus la parole, la séance est levée à 6 h. 3/4.

Le Secrétaire, C. de Vesme. — *Le Président,* Dr Paul Joire.

Le banquet annuel

Après la séance, un banquet réunissait les membres présents, au Restaurant des Sociétés Savantes. Le banquet et la soirée furent empreints de la plus franche cordialité et les convives se séparèrent à 11 heures du soir.

Parmi les convives se trouvait le comte H. Baschieri, dont les facultés médiumniques, fort connues en Espagne, au Portugal et surtout dans l'Amérique Méridionale, méritent d'être étudiées aussi en France, à en juger par les remarquables preuves de clairvoyance qu'il a données au cours de quelques séances, surtout en dehors de la S. U. E. P., bien qu'il ne soit pas un médium professionnel pour ces phénomènes, pas plus que pour les remarquables phénomènes de nature physiques qu'il obtient, conformément à de nombreuses attestations d'expérimentateurs étrangers.

ECHOS ET NOUVELLES

Pour le jubilé scientifique de M. de Rochas

Un groupe de psychistes dont font partie MM. les Professeurs d'Arsonval, Bergson et Richet, de l'Institut ; M. le comte A. de Gramont, de l'Institut ; M. le Dr Maxwell, substitut du Procureur Général à Paris ; M. Camille Flammarion, directeur de l'Observatoire de Juvisy ; M. E. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon ; M. le prof. M. T. Falcomer, de Venise; M. le baron Ch. de Watteville ; MM. les Drs baron A. de Schrenck-Notzing, Geley, Bourbon, Jean-Charles Roux, Joire, Osty et Moutin ; M. Lemerle, ingénieur ; M. Marcel Mangin ; M. Leroy-Dupré ; M. C. de Vesme, secrétaire, et qui doivent s'adjoindre d'autres membres encore, a décidé de se constituer en Comité promoteur d'une attestation d'admiration et de sympathie envers le vétéran des études métapsychiques, M. le colonel Albert de Rochas, à l'occasion de son Jubilé scientifique. Ainsi que l'a fait observer M. Falcomer, qui a été le premier a signaler l'opportunité de cette manifestation, il y a cinquante ans, en effet, que M. de Rochas a fait paraître son premier ouvrage.

Suivant un usage maintenant adopté dans tous les milieux scientifiques, le Comité a donc décidé de publier, en l'honneur de M. de Rochas, un petit volume auquel chacun de ses membres contribueraient par quelques pages. Pour couvrir les frais de cette publication, le Comité a décidé d'engager chacun de ses membres à s'inscrire pour la somme de 10 francs, et d'inviter tous les admirateurs de M. de Rochas à prendre part à une souscription à laquelle les *Annales des Sciences Psychiques* et d'autres Revues seront heureuses d'ouvrir leurs colonnes.

(1) Nous sommes heureux d'annoncer que MM. E. Boirac et Jules Bois ont bien voulu accepter la charge qui leur était offerte.



Le Problème du Cerveau.

Après les curieuses observations que nous avons signalées dans les œuvres de nos vieux auteurs, après le cas relaté par M. Robinson, voici que M. Hallopeau apporte à la Société de chirurgie une histoire clinique qui n'est pas faite pour éclaircir le problème des localisations cérébrales.

Une jeune fille tombe d'un wagon du métropolitain et est amenée à l'hôpital Necker en état grave, avec tous les symptômes d'une fracture de la base du crâne. Néanmoins, le chirurgien, dans l'espoir d'un rétablissement spontané, remet à plus tard une possible intervention. Deux jours après, il y a des signes de compression cérébrale sérieuse et il décide d'opérer. On trépane et l'on trouve, du côté opposé à la blessure visible, deux forts épanchements sanguins, l'un en dehors des enveloppes méningées du cerveau, l'autre en dedans d'elles. Ce dernier dépôt était le plus volumineux des deux ; il ne se composait pas seulement de sang, mais aussi d'une notable proportion de matière cérébrale, réduite littéralement en bouillie. On nettoie, on draine, on referme et la malade guérit parfaitement.

Que devient, dans tout cela, la théorie courante qui admet que le cerveau est divisé en zones correspondant chacune à une fonction ou à une partie du corps ? Comment se fait-il que des éléments aussi intenses n'aient donné lieu qu'à des symptômes banaux de compression, du mal de tête et du ralentissement du pouls ? Pourquoi aucune paralysie, aucun trouble de la motilité ou de la sensibilité ne sont-ils intervenus ? S'établirait-il, avec une rapidité déconcertante, des suppléances parfaites dont nous ignorons absolument le processus?

D'autre part, n'est-il pas infiniment curieux de voir un être humain privé, par un traumatisme aussi grave, d'une partie de son cerveau, détruite et disparue, continuant de vivre de façon normale, sans aucun trouble, sans diminution aucune de ses capacités physiques ou intellectuelles ? Le problème du cerveau, de par ces faits cliniques bien établis, reste pour nous d'une troublante obscurité.

(Le *Temps*, 11 Juillet 1914).

Séances de M. Ch. Bailey en Ecosse

Nous avons dit que le médium australien M. CHARLES BAILEY allait donner quelques séances au cercle de M. James Coates, à Rothesay, en Ecosse. M. Coates rend compte des premières séances dans le *Light* du 27 Juin. Il parle de l'apparition d'une petite main lumineuse par elle même, qui se serait avancée à deux mètres environ de distance de M. Bailey, alors que celui-ci était dans le cabinet, surveillé par Mme Coates, qui y avait pris place aussi, sur l'invitation du médium.

Dans le récit d'une autre séance, il est question d'un Hindou et de deux enfants qui se seraient matérialisés ; on ne dit pas en quelle lumière. M. Coates observe : « Les personnes chargées de contrôler le médium et le cabinet peuvent dire que M. Bailey, durant les phénomènes, ne quitta pas le cabinet » ; mais comme il n'avait point parlé auparavant de ces contrôleurs, on ne comprend pas où ils se trouvaient et comment ils opéraient.

Il y a eu aussi de légères empreintes dans la glaise et un « apport ».

En somme, une description plus précise des conditions du contrôle serait souvent désirable.

M. Coates dit ne pas avoir imposé un contrôle, mais trouve que certains phénomènes se produisirent néanmoins en d'excellentes conditions ; il espère que le contrôle pourra être rendu plus strict dans les séances suivantes.

Petites Informations

*** Les spirites bruxellois et d'autres venus de province se sont réunis, au nombre de 300 environ, le 26 avril dernier, pour assister à l'inauguration de la nouvelle « **Maison des Spirites** », **à Bruxelles**, qui se trouve dans la rue d'Artois, n° 48. Ils ont parcouru les locaux spacieux, tapissés de bleu et éclairés à la lumière électrique bleue (salles destinées aux séances médianimiques), la lumière rouge étant réservée aux séances à matérialisation.

*** On annonce le **décès de Madame Bablin**, un médium aujourd'hui à peu près oublié, mais qui donna, il y a quelque trente ans, des séances de matérialisations, qui furent suivies avec beaucoup de constance par un groupe de spirites dont faisait partie Mme Noeggerath. M. le Dr Chazarain en rendit compte dans son livre récent : *Matérialisations peu connues, observées à Paris*. M. C. Chaigneau, qui avait aussi assisté à ses séances, parla sur sa tombe. Mme Bablin vivait depuis longtemps dans la retraite. Elle avait 74 ans.

*** Nous venons de recevoir le premier fascicule de **La Renaissance Universelle**, nouvelle et intéressante Revue de philosophie, science et littérature occultiste, résultant de la fusion de *Mystéria*, les *Annales du* XXe *siècle* et quelques autres publications périodiques similaires. Le Comité directeur est composé de M. le Dr Marc Haven, docteur Papus, professeur A. Rougier. Elle compte parmi ses collaborateurs les meilleurs écrivains occultistes.

Au Milieu des Revues

Pour une Revue Psychique anglaise. L'exemple de nos « Annales ».

Le *Light* de Londres, publiait dernièrement les paroles suivantes :

Les *Annales des Sciences Psychiques* continuent à se tenir à la hauteur de leur situation et à trouver chez les professionnels et les savants l'appui nécessaire. Pourquoi donc la *Society for Psychical Research*, de Londres, ne possède-t-elle pas une publication présentant le même intérêt ? Trois ou quatre fois chaque année, paraît un volume de *Proceedings* ; mais ils contiennent, en général, des articles pouvant intéresser uniquement des experts en matière, ou, tout au moins, ceux qui se sont spécialisés en certains côtés plutôt difficiles de ces investigations ; comme on ne parvient pas, de la sorte, à arrêter l'attention des personnes ne disposant point de tout le temps nécessaire pour se spécialiser dans ces questions, on ne touche ou on n'intéresse pas, ainsi, ceux qui ne sont pas encore convaincus de l'importance de ces études.

Comme les Anglais ont été les pionniers dans ce champ de recherches, et s'en sont occupés depuis plus d'un quart de siècle, il peut paraître étrange que les psychistes anglais ne possèdent pas un organe régulier de nature à réveiller l'intérêt sur ce sujet et à renseigner les chercheurs en général. Nous avons le plus grand besoin d'une revue autorisée, s'occupant des différents faits et problèmes avec la même habileté qu'on le fait dans les *Annales Psychiques*. Il est possible qu'il ne soit pas facile de trouver un Directeur possédant toutes les capacités qu'on remarque dans le Directeur de la revue française ; mais nous ne pouvons pas douter qu'en cherchant bien, nous trouverions un Directeur capable ; il n'est pas possible que l'Angleterre ne puisse pas posséder une revue aussi importante et intéressante que les *Annales* françaises. Sans doute, il faudrait la subventionner durant quelques années, mais elle pourrait se soutenir d'elle-même aussitôt qu'elle serait connue et appréciée. Les lecteurs de *Light* seraient les premiers à souhaiter la bienvenue à une revue véritablement utile, traitant les questions psychiques à un point de vue scientifique et en même temps avec un esprit de sympathique bienveillance. Une revue de cette nature pourrait être assurée de trouver des lecteurs, hommes et femmes, de toutes les professions, et contribuerait grandement à propager et à faire progresser l'étude de ces questions d'une importance si capitale.

Nous ne pouvons que remercier vivement de leurs aimables paroles le *Light* et en particulier l'auteur de l'article, Miss A. H. Dallas, au talent et à l'esprit critique de laquelle nous avons eu occasion de rendre hommage, à plusieurs reprises.

Sans doute, il peut être malaisé de trouver pour un journal psychique un Directeur tel que M. Charles Richet, sachant se garder des excès dans un sens comme dans l'autre, et comprenant qu'une Revue peut tenir ses lecteurs au courant de ce qui les intéresse, sans que pour cela son prestige scientifique ait à en souffrir. Le prestige scientifique d'un journal ne consiste pas à être ennuyeux, aride et manquant d'intérêt.

Mais la grande difficulté à fonder une Revue psychique consiste, hélas ! en ceci, qu'elle ne s'adresse qu'à une élite, et que, par conséquent, sa diffusion est pénible et lente. Les subventions dont Miss Dallas reconnaît la nécessité, pour les premières années, devraient être tout à fait considérables. Sont-elles faciles à trouver ? Nous pouvons en douter, en constatant que nous ne sommes même pas entièrement réussis à réunir un petit capital pour élargir l'action de nos *Annales*, qui ont pourtant plus de vingt ans d'existance, qui voient régulièrement augmenter, chaque année, le nombre de leurs abonnés, et dont le budget annuel présente dès maintenant quelques bénéfices. Il ne s'agit point d'hostilité, de méfiance, de lésinerie, que sais-je ? il s'agit de la chose la plus difficile à vaincre : l'*indifférence*. On n'y songe pas, on ne s'en soucie pas. Les choses se passeraient-elles autrement en Angleterre ? Il est permis d'en douter.

C. V.

Une question de priorité au sujet des chevaux d'Elberfeld.

Les *Archives Sociologiques de l'Institut Solvay* (Bruxelles, Bulletin n° 31, 30 Avril 1914), parlent dans leur « Chronique du Mouvement scientifique » d'un article publié par M. E.-C. Sanford dans *The American Journal of Psychology* de Janvier 1914 et qui est intitulé : *Psychic research in the animal field ; Der Kluge Hans and the Elberfeld horses*. Dans cet article, M. Sanford



trouve que le principal intérêt des expériences d'Elberfeld réside dans leur ressemblance générale avec les expériences humaines dont s'occupe la « Society for Psychical Research ». Il reconnaît que cette ressemblance ne paraît pas superficielle, mais fondée sur de réelles analogies, et que peut-être elle permettra d'introduire les phénomènes médianiques dans les laboratoires d'une façon très profitable.

Je m'avoue très flatté de voir que les savants américains commencent à leur tour à reconnaître le bien fondé de la thèse que j'ai minutieusement soutenue, le premier, dans le numéro de Décembre 1912 des *Annales Psychiques*; seulement on trouvera que les *Archives de l'Institut Solvay* se sont trompées en intitulant leur analyse de l'article de M. Sanford : « Une *nouvelle* interprétation de l'attitude des chevaux d'Elberfeld ». C'est uniquement dans cette question que je demande qu'on rende à César ce qui est à... César de Vesme.

Les animaux d'Elberfeld et Mannheim considérés par une Revue catholique

Le fascicule de Mars du *Catholique*, revue qu'on publie à Bruxelles depuis plus de quarante ans, contient un intéressant article de l'un de nos plus anciens abonnés, M. Herman Boulenger, qui mérite, à un certain point de vue, d'attirer notre attention.

Après avoir rappelé comment on lit dans les vies de Mélanie, bergère de la Salette, de Saint-François d'Assise, de Saint Antoine de Padoue que ces ascètes prêchèrent la parole de Dieu aux animaux qui venaient les entendre, et que la Bible elle-même parle de la conversation de Balaam avec son ânesse, M. Boulenger parle des animaux d'Elberfeld et Mannheim et ajoute : « Or, de ces constatations il résulte une chose sur laquelle l'attention n'a été attirée qu'en passant, alors qu'en fait, c'est le point capital, plus étonnant que tous les autres : *Les animaux comprennent spontanément le langage des hommes !* Voilà le lien étrange qui rattache les faits mystiques, par lesquels débutent ces pages et les faits d'expérience que nous avons relatés par la suite! »

En réalité, l'Eglise catholique elle-même a déclaré qu'il n'y avait aucune raison suffisante pour croire aux miracles de la Salette ; les sermons de Saint-François aux oiseaux et de Saint-Antoine aux poissons sont relégués par les hagyographes parmi les « légendes pieuses », dont l'Eglise n'a pas fait état pour la canonisation de ces deux thaumaturges.

Mais le point sur lequel, en tout cas, il importe de bien nous entendre est le suivant : Les animaux d'Elberfeld et de Mannheim n'entendent point *spontanément* le langage des hommes ; ils comprennent les langues qu'ils ont apprises en les entendant continuellement parler autour d'eux, justement comme il arrive aux humains. Les oiseaux de Saint-François, les poissons de Saint-Antoine, etc., n'avaient rien appris, évidemment. Quant au cas de l'ânesse de Balaam, il est de tout autre nature, il s'agit (comme le dit Saint-Pierre dans sa IIe Epître, chap. II), d' « une bête de somme, muette, qui parla d'une voix humaine ». Nous entrons là dans le domaine du *miracle* (réel ou légendaire, là n'est point la question).

En outre M. Boulenger cite les paroles suivantes du Dr Assagioli : « On a démontré dans les chevaux d'Elberfeld l'existence de certaines facultés, de l'origine desquelles les théories évolutionnistes ne peuvent fournir aucune explication ». Et il les commente en disant : « Si ces faits s'avèrent définitivement, n'est-ce pas, en effet, un magistral coup de pied donné au château de cartes des doctrines ayant pour base fondamentale le principe d'*évolution*, soit sous la forme matérialiste, soit sous l'aspect panthéistique ? »

Or il est admissible que ces faits, s'ils seront bien établis, porteront, si non à abandonner, du moins à *modifier* les doctrines évolutionnistes contemporaines, telles que les ont conçues les savants matérialistes ; mais on ne voit vraiment pas en quoi ils pourront nuire au principe de l'évolution sous l'aspect panthéistique. Il suffit, en effet, de supposer (comme nous l'avons fait), que les réponses typtologiques des chevaux, chiens et chats sont de nature automatique, mais que la partie « divine » de l'intelligence qui s'y manifeste, bien que si imparfaitement, reste latente dans les actions que ces bêtes exécutent d'une façon normale, et ceci à cause de l'imperfection rudimentaire des organes physiologiques de leur cerveaux.

Toutes les évolutions spiritualistes ne sont d'ailleurs pas panthéistiques, et les apologistes chrétiens eux-mêmes ont désormais accepté une forme d'évolution dans leur interprétation de la Cosmogonie mosaïque ; ils n'en sont plus à la lettre du récit de la Création en sept jours, etc.

Mais on pense bien que notre but, en citant l'article de M. H. Boulenger, n'était point d'établir un débat théologique ; on sait combien nous sommes loin de nous adonner ici à ces discussions. Il nous importait surtout de citer la conclusion de l'article en question ; la voici :

Beaucoup de catholiques refuseront leur attention bénévole aux phénomènes d'Elberfeld et de Mannheim! Ils auront pour cela deux raisons très différentes : ou ils craindront d'être mystifiés, et ceci est de la *prudence*, justifiable en partie ; ou bien ils auront peur de trouver là une pierre d'achoppement aux enseignements de la Sainte Eglise, et ceci est un *manque de Foi!*

Des « *savants* » du « *siècle* » ont eu cette attitude ouvertement *hostile*, sans avoir pris la peine de rien examiner, mais ils étaient *matérialistes!* Ne leur ressemblons pas!

On ne peut craindre *un fait* lorsqu'on est *enfant de Lumière*.

Qui ne voit pas que cette façon d'agir, soutenue dans une brochure qui porte l'*Imprimatur* de l'Autorité ecclésiastique, est plus élevée, plus courageuse, de meilleure foi que la politique d'autruche consistant à fermer les yeux, de crainte d'être amenés à voir la vérité ?

Le Mouvement Psychique

« Le Journal Médical des Sciences Métapsychiques ».

M. Le Clément de Saint-Marcq a dernièrement organisé une « Commission Médico-Spirite », qui s'est réunie à Bruxelles, à la Maison Spirite, le samedi 30 Mai dernier ; étaient présents, outre M. de Saint-Marcq, MM. les docteurs Clara, de Bruxelles ; Eenens, de Hal ; Rifflart, de Malonne ; Rowart, de Braine le-Château et Wauthy, de Gerpinnes ; et quelques spirites non médecins.

Revenant aux antécédents de la réunion du jour, M. Le Clément de Saint-Marcq montre comment la Commission, pénétrée de la nécessité de développer les études qu'elle poursuit, a estimé, conformément à une proposition du Dr Wauthy, que le meilleur moyen à mettre en œuvre était la création d'un organe périodique destiné à vulgariser parmi les médecins la connaissance des faits du spiritisme et des guérisons qui peuvent être obtenues par ces méthodes nouvelles ; l'utilité d'une publication de ce genre est admise sans discussion.

Il y eut, au contraire, une vive discussion au sujet du titre que devrait porter le nouveau journal ; enfin le titre est définitivement arrêté comme suit : « *Journal médical des sciences métaphysiques et de leurs applications à la psychothérapie* ».

M. le Dr Wauthy accepte de remplir les fonctions de secrétaire de rédaction : le Comité de lecture des articles comportera en outre MM. les docteurs Clara et Rowart.

La Commission décide ensuite que la Revue sera trimestrielle, qu'elle sera distribuée gratuitement pendant la première année, qu'elle ne publiera aucune réclame ; les frais seront supportés par la Fédération sincériste.

Le numéro de début paraîtra le 1er août ; il sera tiré à mille exemplaires qui seront adressés aux revues spirites et aux publications médicales de langue française, ainsi qu'à un grand nombre de médecins belges.

L'avis d'un savant belge sur les Etudes psychiques.

M. le professeur Dr Marcel Monier, directeur du Laboratoire de chimie à l'Institut de Biologie de Liège, vient d'écrire une lettre au commandant Le Clément de Saint-Marcq, au sujet de la « Commission médico-spirite » que ce dernier vient d'organiser. Nous la trouvons dans le *Sincériste* et nous en tirons les passages suivants :

Le projet que vous avez en vue de créer un mouvement d'études expérimnetales des phénomènes psychiques constitue un réel progrès scientifique et mérite d'être pris en considération par les hommes de science.

En effet, circonscrire le domaine de la science à l'examen des seuls phénomènes de la matière laisse une lacune très regrettable dans les connaissances humaines. Ceux qui comme moi et tant d'autres expérimentateurs, ont passé leur vie dans le laboratoire sans se laisser entraîner par le préjugé, sentent très



bien qu'il y a une hiérarchie entre la matière brute tombant directement sous les sens et l'état impondérable représenté par les émanations du radium, les rayons X.

Une fois ces extrêmes limites atteintes, tout n'est pas dit ; car des phénomènes inexplicables par les seules forces de la matière ont été constatés par plusieurs de nos confrères dans la Science : Physiologistes, chimistes, physiciens, etc., démontrant que des forces extramatérielles interviennent.

La science véritable ne doit pas se cantonner dans un matérialisme étroit et de parti pris ; le savant ne doit pas examiner uniquement les phénomènes qui répondent à des idées philosophiques préconçues, mais il faut qu'il examine les faits tels qu'ils se présentent quelles que soient les conclusions finales de l'avenir...

Quant à moi, vous pouvez compter sur mon appui scientifique, soit pour des conférences ou des articles techniques de revues spéciales. Il y aurait sur ces questions de beaux travaux à faire en vue d'amener le public intellectuel à ne plus considérer la science comme matérialiste, ne fût-ce que par la vulgarisation des phénomènes de lévitation, d'extériorisation, d'altération du poids des corps, etc..., étudiés par mes confrères de la science moderne.

Une remarque très importante est celle-ci ! si vous voulez donner un grand essor au mouvement d'études psychiques que vous voulez inaugurer, vous devez le maintenir exclusivement sur le terrain scientifique.

Donnez à votre institut un nom scientifique et que les faits y soient étudiés pas à pas avec toute la lenteur et la précision de tradition dans les laboratoires, dans d'autres domaines de la science. En procédant ainsi avec vos collaborateurs, vous amasserez un précieux dépôt de faits ; il restera encore du travail à faire après vous, mais vos successeurs reprendront la tâche inachevée et vous aurez contribué à fonder les sciences psychiques en voie de formation...

Inutile de dire que nous partageons l'avis de M. le professeur M. Monier ; aussi nous serons bien étonnés si M. Le Clément de Saint-Marcq n'était pas bientôt amené à modifier le titre de la Commission qu'il vient de constituer.

Un Congrès Psycho-Espérantiste

A l'occasion du 10[e] Congrès universel d'Esperanto, qui doit se tenir prochainement à Paris, du 2 au 9 août inclusivement et qui compte déjà plus de 3.000 adhérents, il a été décidé que la journée du mercredi 5 août serait entièrement consacrée aux petits congrès de spécialistes.

C'est pourquoi les psychistes espérantistes, sur la propositon de M. Boirac, personnalité non moins éminente en espérantisme qu'en psychisme, sont invités, de même qu'en 1911, à Anvers, et en 1912, à Cracovie, à se réunir le 5 août, en un Congrès de leur spécialité. Y sont invités également tous les psychistes qui ne sont pas indifférents aux services que peut rendre l'Esperanto. Le contact et l'union des deux mouvements (psychiste et espérantiste) ne peut être que profitable à chacun d'eux.

Le Congrès psycho-espérantiste du 5 août comportera trois réunions. Une première, dans la matinée, simplement préparatoire. Le lieu et l'heure exacte seront indiqués ultérieurement. Une autre réunion se tiendra l'après-midi, pour les décisions à prendre et les travaux à présenter. Enfin, le soir, une troisième réunion aura pour objet une causerie relative aux plus récents procédés d'expérimentation, et même, s'il y a lieu, quelques expériences. Dans les mêmes conditions et à la même date aura lieu un Congrès théosopho-espérantiste.



Le Gérant: Ch. HAIZE. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

